



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

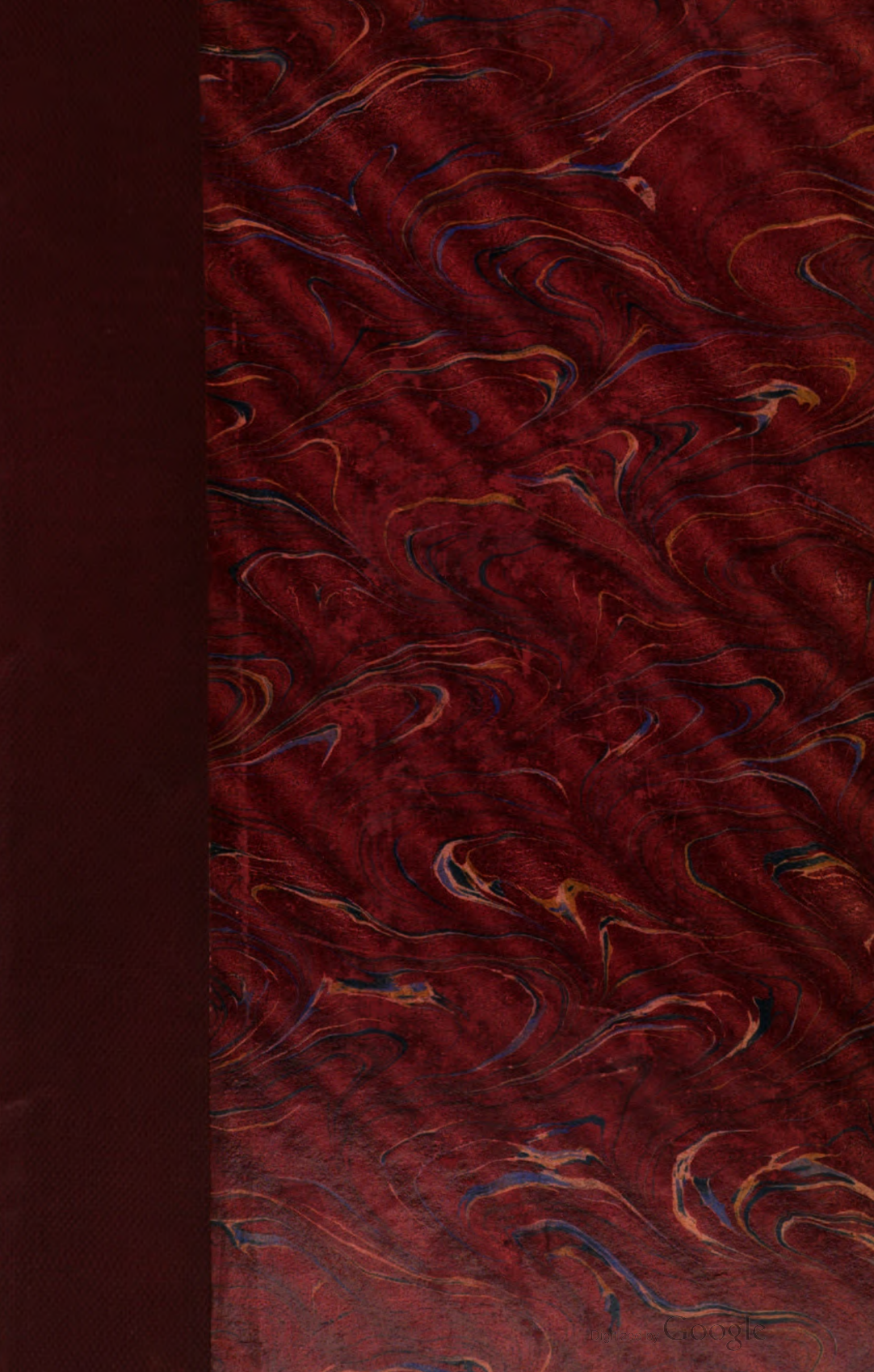
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

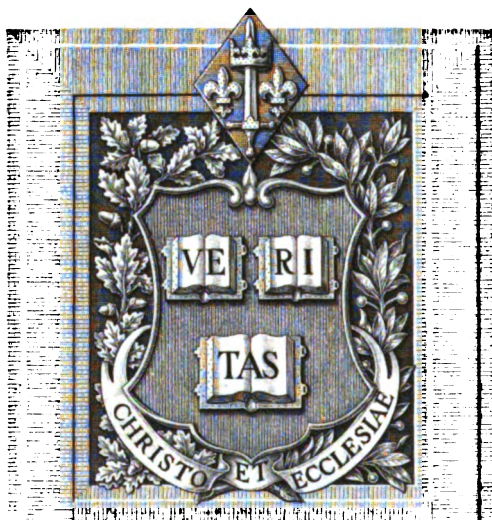
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



Fr
39.12
.9



From the Fund given by
Francis Cabot Lowell
A.B. 1836, Fellow of Harvard College 1895-1902
and Cornelia Prime Lowell, his wife,
to supplement his
Collection of Books
relating to
JOAN OF ARC

HARVARD COLLEGE LIBRARY



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ POLYMATHIQUE
DU MORBIHAN.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ POLYMATHIQUE
DU
MORBHAN.

PREMIER SEMESTRE.

el ANNÉE 1871. *el*

VANNES

IMPRIMERIE DE L. GALLES, RUE DE LA PRÉFECTURE.

1871.

Fr 39.12.9



F. C. LOWELL FUND

BUREAU

PENDANT L'ANNÉE 1871.

MM. ROSENZWEIG, Président.

ARRONDEAU, Vice-Président.

GUYOT-JOMARD, Secrétaire.

TASLÉ, père, Conservateur du Musée d'histoire naturelle.

DE CUSSÉ, Conservateur du Musée archéologique.

PEYRON, Trésorier.

BOURDONNAY, Secrétaire-adjoint.

ARRONDEAU,	}	Conservateurs-adjoints du Musée d'histoire naturelle.
SALMON,		

GALLES,	}	Conservateurs-adjoints du Musée archéologique.
CHAUFFIER,		

PROCÈS-VERBAUX.

203° SÉANCE.

28 JUIN 1870.

PRÉSIDENCE DE M. BURGALT.

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. Rosenzweig, Taslé, Fouquet, Lallemand, Délivré, Salmon, Perrin, Griffith, Grandpair et Guyot.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ.

Il est déposé pour la Bibliothèque :

Les Annales de la Société d'horticulture et d'histoire naturelle de l'Hérault.

Le Bulletin de la Société de statistique, sciences et arts des Deux-Sèvres.

Les Mémoires de la Société impériale archéologique du midi de la France.

L'enquête sur l'industrie cotonnière. (Lettre à M. Pouyer-Quertier, par T. N. Benard).

Opinion de la province sur la question des arènes gallo-romaines de Paris.

Lettre à MM. les membres de la commission de l'enquête parlementaire sur le régime économique, par M. H. Fould.

Spécification et noms légitimes de six échinolampes, par M. Ch. des Moulins, président de la Société linnéenne de Bordeaux.

Sur les épines des échinocidarites, par le même.

Bulletin et mémoires de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine.

Discours prononcés de 1838 à 1858, par M. du Bodan, de la Société. (Remerciments).

Est proclamé membre titulaire de la Société, M. Le Vannier, propriétaire à Elven.

Continuation et fin de la lecture de l'histoire de la Commanderie de Carentoir.

IX. Il restait entre les mains de l'auteur un curieux document du siècle dernier, c'était le *procès-verbal* d'une visite de la Commanderie de Carentoir faite par trois chevaliers de Malte en 1745 ; il n'a pas cru devoir le négliger, car ce titre abonde en détails curieux. On y voit les trois chevaliers, frère René de Brilhac, commandeur d'Amboise ; frère Jacques Guinebault de la Grostière, commandeur de la Guerche, et

frère Jacques Frin des Touches, commandeur de Carentoir, chevaucher en compagnie de maître Jean-Baptiste Janvier, procureur fiscal, et visiter avec soin, mais avec grande promptitude tous les principaux membres de Carentoir. Partis de Moncontour le 25 mai, il vont au Quessoy, couchent au château de Crévy, inspectent Carentoir et le Pont-d'Oust, arrivent le 28 à Rochefort, visitent Malansac, dînent à la Chouasnière en Carentoir, et viennent au galop au manoir de la Coëffrie; là enfin ils se reposent pendant deux jours et finissent leur inspection le 1^{er} juin.

X. La conclusion de ce travail historique est un résumé de ce qui précède. « La commanderie de Carentoir renfermait aux xvi^e et xvii^e siècles trois manoirs, sept juridictions seigneuriales, une église paroissiale, quatre églises tréviales et treize chapelles.

» Au milieu du siècle dernier, elle n'avait plus qu'un manoir, celui de la Coëffrie, et douze églises et chapelles dont trois seulement étaient à la présentation du commandeur. »

En 1745, le commandeur Frin des Touches afferma toute sa commanderie à Léonard Rozy, sieur du Bois-au-fût, « pour la somme de quinze cents livres. » Comme l'on voit, la position de commandeur de Carentoir était dans les derniers temps plus honorable que lucrative; tous frais d'entretien et tous droits payés, le titulaire du temple de Carentoir ne recueillait « pour solde en qualité de chevalier de Malte, que 308 livres 5 sols. »

Aujourd'hui il ne reste plus de l'antique Commanderie de Carentoir que les ruines du temple de Carentoir et du temple de la Coëffrie, et quelques souvenirs restés vivants dans nos campagnes bretonnes.

Il est donné lecture du dernier chapitre des Annales lorientaises, dans lequel M. Jégou mentionne la fondation de la chapelle du Port, etc.

Le Secrétaire lit une notice sur les fouilles opérées dans la presqu'île de Quiberon, en 1869, par M. l'abbé Collet, actuellement vicaire à Saint-Aignan. Ce travail comprend :

- 1^o Note sur un menhir isolé près de Locmaria ;
- 2^o Alignement de Kvihan ;
- 3^o Talus demi-circulaire de Crohcollé, contenant, autour d'un alignement de petits menhirs : des cendres, du charbon, des poteries, etc.
- 4^o Dolmens ruinés ; les deux sentinelles ou les *hiveleü*, c'est-à-dire les *élévations*.

Le dolmen de Beg-en-noz (pointe de la nuit), situé dans la falaise de Saint-Pierre, entre le village de Khidanvel et la grande côte, ne présente plus que quelques pierres, restes de deux chambres juxta-posées.

Le dolmen ruiné de *Beg-Port-Blanc* renfermait six chambres juxta-posées. L'auteur y a trouvé deux magnifiques pots caliciformes (dessinés depuis pour le musée Saint-Germain).

5^e Le tumulus de Beg-en-aud, fouillé sur les indications de M. l'abbé Collet, a été l'objet d'un travail spécial inséré dans le dernier bulletin de la Société.

L'auteur termine sa notice par la description d'un foyer gaulois dit de *Mané-Belec*, au sud du village de Kergroix.

« Jusqu'à ce jour, dit-il, on n'avait pas trouvé de traces d'habitation celtique dans notre département, et l'on ne connaissait ni les habitudes ni la vie intime de ce peuple. Cependant toute la presqu'île de Quiberon est couverte de ruines de cette époque. Le lieu le plus remarquable se trouve dans la plaine de *Mané-Belec*, en pleine falaise de Saint-Pierre. J'ai découvert en cet endroit, sous une légère couche de sable gazonné, tout un foyer gaulois, formé de terres brûlées, de cendres, de pierres rougies au feu, une quantité innombrable de coquillages de la côte, des tessons de poteries, des ossements de bœuf et de mouton. Cet amas de rebuts de cuisine avait 8 mètres de long, 4 de large et 30 centimètres d'épaisseur. L'auteur cite aussi des traces d'habitations, de ruines, de poteries romaines près du village de Kergroix, au lieu dit *Ruquied*, près du village de Kerelieu, en Erdeven, etc. »

La séance est levée à trois heures.

Le Secrétaire, A. GUYOT-JOMARD.

204^e SÉANCE.

26 JUILLET 1870.

PRÉSIDENCE DE M. BURGAULT.

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. Taslé, de Cussé, Lallemand, Fouquet, Forestier, Chauffier, Salmon, Griffith, Grandpair et Guyot-Jomard.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ.

M. le Président dépose pour la bibliothèque :

Le bulletin de la Société académique du Var (Toulon).

Le bulletin de la Société de statistique, sciences et arts des Deux-Sèvres (Niort).

Le bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe (Le Mans).

Le bulletin de la Société des antiquités de Picardie (Amiens).

Le bulletin de la Société dunoise d'archéologie, histoire, science et arts de Châteaudun.

Le bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin (Limoges).

Le bulletin de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord.

Les Annales de la Société académique de Nantes.

Récits historiques, traditions et légendes de Haute-Bretagne (arrondissement de Redon), par M. l'abbé Guillotin de Corson.

Remerciements de la Société.

M. le docteur Trémant et M. Burgault (Eugène), propriétaire résidant à Vannes, sont admis en qualité de Membres de la Société polymathique.

Aucune lecture, vu les circonstances, ne se trouvant à l'ordre du jour, la séance est levée à 1 heure et demie.

Le Secrétaire, A. GUYOT-JOMARD.

205^e SÉANCE.

30 AOUT 1870.

PRÉSIDENCE DE M. BURGULT.

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. Arrondeau, Fouquet, Taslé, Rosenzweig, Lallemand, Lallément (Léon), Délivré, Chauffier, Griffith, Caradec, Grandpair et Guyot-Jomard.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ.

M. le Président remet pour la bibliothèque :

La revue des sociétés savantes des départements.

Les annales de la société d'agriculture, industrie, sciences et arts de la Loire (à Saint-Étienne).

Un dictionnaire français-breton de Grégoire (de Rostrenen), offert par M. Aché, maire de Vannes.

La société vote des remerciements aux donateurs.

M. le Président lit une lettre de M. le ministre de l'instruction publique annonçant qu'il vient d'accorder à la société, à titre d'encouragement, une allocation de 400 francs.

La société prie M. le Président d'adresser à M. le Ministre l'expression de ses remerciements.

Sous le titre de *trésor de la cathédrale de Vannes*, M. Chanffier s'est efforcé, au moyen des inventaires de la sacristie de cette église, des registres des comptes du chapitre provenant des archives départementales et de quelques autres documents, de décrire les différentes pièces qui composèrent avant la Révolution le trésor de cette cathédrale.

La plus ancienne pièce est la description de deux chapes données par Jean Valydire, évêque de Vannes, mort en 1444. Ces chapes sont ornées de broderies, représentant la Madeleine aux pieds du Sauveur après la résurrection, la seconde l'adoration des bergers.

Le plus ancien inventaire est du 29 août 1488 ; il est écrit en latin et contient la description de 44 chapes, 23 chasubles, 38 dalmatiques, de 18 calices, dont un dit de saint Patern, en or massif, et d'un grand nombre de croix, crosses, mitres, reliquaires, encensoirs et autres bijoux qui tous se trouvaient déposés à la sacristie ; plusieurs autres reliquaires d'après les registres des comptes se trouvent placés dans l'église sur les autels ; il ne nous reste plus aucune description ni des reliques ni des reliquaires où elles étaient déposées. Le second inventaire est du 18 mars 1490, il est en latin et diffère très peu du premier, à la fin seulement se trouvent mentionnées plusieurs donations ; le registre des comptes de l'année 1501-02, nous fait connaître les dépenses faites au sujet de la réception d'un ornement offert par le roi d'Angleterre, Henri VII, au tombeau de saint Vincent Ferrier. Le troisième inventaire est du 3 juin 1555, il est écrit en français ; c'est le moment où le trésor de la cathédrale est le plus riche. Parmi les objets qui s'y trouvent décrits, on remarque plusieurs croix, trois sacraires ou ostensoirs, deux crosses, deux bâtons pour le grand chantage ; les chefs de saint Vincent et de saint Guenhaël, plusieurs reliquaires ornés de pierreries, deux mitres, l'une couverte de pierres précieuses, l'autre de broderies représentant des saints, de 23 calices dont plusieurs sont ornés d'émaux, d'armoiries, de pierres fines, enfin d'un grand nombre de chapes, de chasubles, de dalmatiques, de devant d'autels, de tapisseries armoyées et brodées avec luxe.

Mais bientôt les registres des comptes nous font voir, dès 1570, les chanoines obligés de vendre plusieurs de ces bijoux précieux, pour subvenir aux dépenses occasionnées par les guerres de la Ligue.

M. Rosenzweig lit la note suivante :

Chez un menuisier du bourg du Guern, qu'on peut appeler relativement un artiste, se trouve en ce moment, pour être réparée, une statue de la sainte Vierge provenant de la chapelle de Notre-Dame de Quelven, et qui m'a semblé assez curieuse pour mériter de vous être signalée. Cette statue au premier aspect, n'offre rien de remarquable ; c'est une vierge assise portant l'Enfant Jésus debout sur son genou gauche et mesurant 1^m20 de hauteur environ ; elle est en bois de chêne, peinte et dorée. Mais voici en quoi elle présente un intérêt particulier : on la savait fort ancienne, et quelques vieillards de la commune se rappelaient avoir

entendu dire qu'elle était creuse, qu'elle s'ouvrait et renfermait quelque chose qu'on exposait autrefois à l'adoration des fidèles à certaines fêtes de l'année. Le fait étant venu à la connaissance du recteur, celui-ci voulut le vérifier ; cette statue n'avait pas été ouverte depuis plus d'un siècle peut-être, on la descendit et on découvrit, en effet, des joints et des charnières presque complètement masqués par la peinture et par la dorure ; de gros clous traversant les épaules reliaient les différentes pièces depuis l'époque où, pour un motif inconnu, la statue avait été définitivement fermée. Lorsqu'elle eut été rouverte, non sans peine, on constata qu'elle se développait en trois panneaux, celui de derrière formant le fond, ceux de devant se rejoignant sur la partie antérieure du corps, les faces intérieures de ces panneaux sont évidées et divisées en une vingtaine de tableaux en forme de niches à cintre plein ou brisé et trilobe ; ces tableaux représentent les diverses scènes de la Passion, à l'aide d'environ quarante figurines en relief de 0^m10 à 0^m15 de hauteur. Quant à la date de ces sculptures assez habilement fouillées, la présence de quelques trèfles pointus permet de la faire remonter à la fin du xvi^e siècle.

Le Secrétaire, A. GUYOT-JOMARD.

206° SÉANCE.

27 SEPTEMBRE 1870.

PRÉSIDENCE DE M. BURGULT.

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. Arrondeau, Taslé, Rosenzweig, Perrin, Salmon, Morio, Délivré, l'abbé Chauffier et Guyot-Jomard.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ.

M. le Président dépose pour la Bibliothèque :

Les Actes de la Société linnéenne de Bordeaux.

Le Bulletin de la Société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure.

Au nom de M. l'abbé Collet, vicaire à Saint-Aignan, le Secrétaire remet, pour le musée, une ardoise portant une empreinte de *trilobite*, et quelques fragments de poterie trouvés dans les monuments que M. Collet a fouillés dans la région de Saint-Aignan. — Voici d'ailleurs le compte-rendu de ses explorations.

1^o *Dolmen ruiné à galerie de Malabri.* — La longue chaîne des Montagnes noires, qui traverse toute la Bretagne, atteint à Caurel, dans les Côtes-du-Nord, à une lieue de Saint-Aignan, son point le plus culminant, d'où l'on découvre un panorama immense et grandiose, le plus remarquable, sans contredit, de toute la péninsule armoricaine.

Du haut de ce pic gigantesque, si justement nommé pointe de *Malabri*, parce qu'il est exposé à toutes les intempéries des saisons, on observe, tous les ans, le jour de la Trinité, un phénomène naturel fort remarquable, produit par un effet d'optique, de réfraction ou de mirage.

Le soleil levant présente trois disques bien distincts, qui finissent insensiblement par disparaître et se confondre en un seul.

C'est ce sommet élevé que les Celtes, grands adorateurs du soleil, ont choisi pour y élever un dolmen à galerie souterraine, construit avec de grandes dalles de schiste ardoisier, arrachées à la crête de la montagne et couvertes ensuite d'un petit tumulus allongé en forme de talus.

On voit encore très clairement l'empreinte des outils de fer, employés à les fendre en plaques extrêmement minces; et, d'ailleurs, la paroi, qui sépare la galerie du dolmen, offre une ouverture circulaire au milieu de la pierre, ce qui n'a pu avoir été fait que par un instrument en fer. Comme conclusion, le fer existait donc à l'époque des dolmens, et les pierres dont ces monuments sont construits ne sont pas l'effet des dégradations de la nature, ou un produit purement géologique, comme on lit dans les bulletins de la Société. Ceux qui doutent de cette vérité n'ont qu'à relire mon rapport sur les fouilles de Quibéron, où j'ai trouvé des fragments de fer dans des monuments semblables, et ils seront convaincus que les Celtes se servaient d'outils de fer pour construire leurs tombeaux.

La galerie souterraine, orientée du nord au sud, avait son ouverture à l'ouest, vers l'extrémité sud; elle était encore remplie de terre et de pierrailles, et n'avait plus que 26 dalles, dont 3 horizontales et 23 verticales. Le fond de la galerie était pavé de petites dalles plates sur lesquelles reposait une couche épaisse de cendres et de charbons mêlés à des tessons de poteries. Celles-ci sont en partie façonnées à la main et les autres au tour. Elles ont la plus grande ressemblance avec celles de Beg-en-Aud et des rebuts de cuisine de Mané-Bélec. Un fragment de goulot à poignée, à pâte dure et blanchâtre, présente la même forme que les amphores romaines du musée de Vannes.

Le seul et unique éclat de silex pyromaque que j'y ai rencontré ressemble à une flèche à arête ou à crochet. Le silex est tout-à-fait étranger au pays.

Au nord-est et au nord-ouest, à 4 ou 500 pas de ce tumulus, s'élèvent deux menhirs gigantesques, comme des sentinelles préposées à sa garde.

2^o *Camp gallo-romain de Caurel*. — Au nord-ouest du bourg de Caurel, au sommet de la montagne, on remarque un petit camp retranché, sorte de talus carré formé de terre et de pierres, correspondant, comme point d'observation, dans la direction du nord au sud, avec les camps retranchés de Castelfinans et du Horbouleu en Saint-Aignan.

Toutes les landes de Caurel et de Saint-Aignan ont été cultivées autrefois, à l'époque gallo-romaine peut-être, en sillons et en grands planchers, comme à l'île de Groix; mais, aujourd'hui, elles forment un véritable désert couvert de landes et de bruyères.

3^o *Camp gallo-romain de Castelfinans*. — Tout le monde connaît la montagne de Castelfinans, située au nord du bourg de Saint-Aignan, le long du Blavet; tout le monde connaît aussi la légende de sainte Tryphine, relative à cette localité. Je me contenterai donc de donner mon opinion personnelle sur le monument qu'on y remarque.

Le sommet de cette butte est entourée d'une enceinte de galgal, en forme de talus circulaire. Ces pierres ont été arrachées aux flancs supérieurs de la montagne et recouvertes d'une enveloppe de terre qui a fini par disparaître avec le temps, les agents atmosphériques l'ayant emportée et laissé à nu le galgal inférieur; de sorte que, aujourd'hui, cette enceinte, dépouillée de son enveloppe primordiale, n'offre plus qu'un amas de pierres grises en désordre. Nulle part il n'y a de traces d'habitation, et jamais sans doute on n'y a construit de château fort. Cette position a été simplement un camp retranché gallo-romain, et peut-être même postérieur, du temps de sainte Tryphine, comme le veut la légende; une meule en granit de moulin à bras, semblable à celles de Beg-en-Aud : c'est tout ce que j'ai pu y découvrir.

4^o *Dolmen à galerie de la Madeleine*. — Ce dolmen ruiné, en tout semblable à celui de Malabri, en Caurel, est situé au nord-est, à quelques pas de la chapelle de la Madeleine, au sommet de la montagne de Quénécan, sur la paroisse de Cléguérec. Quelques débris de poterie, c'est tout ce que j'ai pu y découvrir; mais, en revanche, ils sont très remarquables. Les pots sont ronds et sphériques, les rebords très larges; la pâte est rouge et très dure; ils ont été façonnés au tour, et ils ressemblent à ceux de Malabri et même à ceux de Quibéron. Je crois que ces dolmens remontent à la deuxième époque du fer ou à l'époque gallo-romaine.

La Société remercie l'auteur de sa communication.

Au milieu des douloureuses péripéties que traverse la France, M. Arrondeau, se faisant l'interprète des sentiments de la Société, donne lecture de quelques vers qu'il a intitulés : *Le Chant des Francs-tireurs bretons*.

Aux armes ! prenons nos fusils !
Guerre aux Prussiens , sans paix , ni trêve !
Quand la France appelle ses fils ,
Que tout le pays se soulève !

Bretons debout ! Mort aux Uhlans ,
Dieu combattra pour ses enfants. (bis)

En vain ces barbares Germains
Se flattent d'humilier la France ,
Le fer qui brille dans nos mains
Leur fera sentir sa puissance.

Bretons , debout , etc.

Nous combattons pour nos foyers ,
Pour notre foi , pour notre vie.
Que nous importent les dangers ,
Quand il faut sauver la patrie ?

Bretons , debout , etc.

Malheur au Germain qui viendra
Insulter la vieille Bretagne !
Son corps sanglant engraissera
Les noirs corbeaux de la montagne.

Bretons , debout , etc.

Que tout buisson cache un tireur !
Que tout champ soit une redoute !
Que partout l'avidé coureur
Rencontre la mort sur sa route !

Bretons , debout , etc.

(Plus lent.)

Dieu des combats , protège-nous !
Accorde-nous la délivrance ,
Vois tous tes fils à tes genoux ,
Pour implorer ton assistance.

Bretons , debout ! Mort aux Uhlans !
Dieu combattra pour ses enfants.

Le Secrétaire, A. GUYOT-JOMARD.

207° SÉANCE.

25 OCTOBRE 1870.

PRÉSIDENCE DE M. BURGAULT.

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. Arrondeau, Rosenzweig, de Cussé, Peyron, Morio, Salmon et Guyot.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ.

M. le Président offre pour la bibliothèque un exemplaire du travail qu'il a intitulé : *Aperçus historiques sur les origines et les religions des anciens peuples de l'Espagne et des Gaules.*

Remerciements de la Société.

M. Arrondeau donne lecture de la note suivante relative au bolide du 7 septembre dernier.

Le 7 septembre, vers 8 heures 15 minutes du soir, un bolide remarquable a été observé sur plusieurs points du département. A Vannes, plusieurs témoins ont constaté l'apparition d'un météore suivi d'une traînée lumineuse, dont l'éclat éclipsait celui de la lune, quoique cet astre fût presque dans son plein et brillât dans un ciel sans nuages.

La même observation m'a été signalée de Pontivy, de Quiberon et de Belle-île. Aucun des observateurs ne mentionne les dimensions apparentes du bolide lui-même; mais ceux qui ont été en position de mieux suivre le phénomène s'accordent à décrire une traînée lumineuse, d'une largeur apparente d'un demi-décimètre environ, lançant de nombreuses étincelles sur ses bords. A la fin de sa course, ce bolide éclata en sept ou huit fragments, présentant exactement l'apparence d'une bombe d'artifice et jetant un éclat comparable à celui du jour. M. Pigeon, inspecteur des écoles à Pontivy, qui observait en même temps un arc-en-ciel lunaire, constate qu'à ce moment ses teintes s'avivèrent comme sous l'action du soleil.

La marche du bolide, qui était assez rapide, semble avoir été dirigée de l'est à l'ouest. Sa rupture en éclats a été suivie d'une forte détonation qui s'est fait entendre, à Vannes, 2 à 3 minutes après la disparition du météore, au dire de M. Guyot-Jomard. A Belle-île, M. Gouëzel évalue à 30 secondes seulement le temps écoulé entre l'explosion du bolide et

le bruit de la violente détonation qui s'en est suivie. Il est permis d'en conclure que l'aérolithe a éclaté dans le voisinage de Belle-île et qu'il est tombé dans l'Océan.

M. d'Halewyn, propriétaire à Vannes, est admis en qualité de membre titulaire de la Société.

Aucune lecture n'étant à l'ordre du jour, la séance est levée à une heure et demie.

Le Secrétaire, A. GUYOT-JOMARD.

208° SÉANCE.

29 NOVEMBRE 1870.

PRÉSIDENCE DE M. BURGAULT.

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. Rosenzweig, Taslé, Arrondeau, Lallemand, Perrin, Grandpair, Salmon, l'abbé Chauffier et Guyot-Jomard.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ.

Il est donné lecture d'une lettre par laquelle M. Maguéro fait savoir qu'il donne sa démission de Membre de la Société.

M. de Gouvello, Amédée, propriétaire résidant à Vannes, rue des Orfèvres, est admis en qualité de Membre titulaire.

Aucune lecture ne figurant à l'ordre du jour la séance est levée à une heure et demie.

A la séance du 27 décembre 1870, M. Délivré donne lecture de la note suivante :

En 1833, un capitaine de Damgan ou des environs retira, je ne saurais dire comment, du fond de la baie d'Alger un agglomérat de coquilles dont le poids et la disposition attirèrent son attention. Il reconnut bientôt qu'il avait affaire à une bande métallique recouverte de débris marins. Est-ce un demi-cercle de fer déformé ou bien une portion d'ancre, ou encore un bras de drague qui a déterminé cette forme un peu arrondie ? Cette dernière supposition a plus de vraisemblance. Toujours est-il que le capitaine crut devoir conserver cet assemblage bizarre qui va passer sous vos yeux. La vraie science, qui ne dédaigne aucun fait, y trouvera quelque intérêt. On remarquera dès maintenant :

1° Que pour que l'oxide, en se formant, ait pu saisir dans sa masse les corps environnants, il a fallu que l'opération chimique ait produit une matière liquide ou pâteuse avant d'acquérir la solidité qu'elle a aujourd'hui ;

2° Que cette transformation n'a pu s'effectuer au fond de l'eau que dans un repos absolu ;

3° Que cette masse, maintenant si solide, renferme peut-être des restes coquilliers intéressant la conchyliologie.

L'objet est offert à la Société par M. Bézard, juge de paix, à Muzillac.

C'est encore le même M. Bézard, à qui du reste nous sommes déjà redevables de plusieurs communications, qui, m'a chargé de vous offrir 88 pièces de monnaie, provenant d'une collection faite autrefois par M. l'ingénieur Lanjuinais son beau-frère. Ces pièces sont presque toutes de billon. Il y en a un peu de toutes les époques, et de tous les pays, ce qui fait espérer que MM. les Numismates, qui prennent soin du médaillier de notre musée, y trouveront quelque chose à glaner.

La Société vote des remerciements au donateur.

Le Secrétaire, A. GUYOT-JOMARD.

209° SÉANCE.

27 DÉCEMBRE 1870.

PRÉSIDENCE DE M. BURGAULT.

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. Rosenzweig, Taslé, Arrondeau, Lallemand, Peyron, Salmon, de Cussé, Bourdonnay, Tessier, Délivré, Perrin, et Guyot-Jomard.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ.

M. Délivré donne lecture d'une note relative au don fait à la Société par M. Bézard juge de paix à Muzillac, (elle est insérée à la suite du procès-verbal de la séance de Novembre.)

Le même membre, donne, au nom de M. Le Blanc, instituteur à Billiers, quelques œufs d'oiseaux qui trouveront place au Musée d'histoire naturelle.

La société vote des remerciements aux donateurs. Il est procédé au renouvellement du Bureau. Sont élus :

Président, M. Rosenzweig.

Vice-Président, M. Arrondeau.

Secrétaire, M. Guyot-Jomard.

Conservateurs, MM. Taslé et de Cussé.

Trésorier, M. Peyron.

Secrétaire adjoint, M. Bourdonnay.

Conservateurs adjoints, MM. Arrondeau et Salmon, Galles et Chauffier.

Sont admis en qualité de Membres titulaires :

MM. Bouvant, ancien professeur, et Prulhière, agent-voyer en chef du département.

La commission des fouilles est composée comme précédemment de MM. Fouquet, Lallemand, de Closmadeuc, Galles, Mauricet fils, de Lamarzelle, Juhel, Gressy, de Cussé et Guyot-Jomard, M. le Président est membre de droit.

A la séance du 31 Janvier, M. Burgault, en quittant le fauteuil de la Présidence, prononce, avec une émotion légitime et bien partagée l'allocution suivante :

MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES ,

Je ne sais quel avenir est réservé à la science, mais je sens fléchir la foi que j'avais en elle en la voyant enrôlée au service de la destruction. Jusqu'ici œuvre civilisatrice, elle devient tout-à-coup un instrument brutal, entassant avec un orgueil superbe des hécatombes humaines, brûlant les palais et les chaumières, créant la famine sur son passage, et réduisant en poudre les bibliothèques et ces riches collections qui passionnaient l'admiration du savant et de l'artiste.

A diverses époques, des hordes barbares ont anéanti pour toujours bien des chefs-d'œuvre de la pensée antique. La majeure partie des vieilles annales et des vieilles traditions ne nous est parvenue que par lambeaux. Le cœur s'attriste en contemplant ces ruines, et l'esprit se demande si les ancêtres de l'humanité n'ont pas eu une civilisation au moins égale à la nôtre en des temps dont la mémoire a disparu.

Le problème se pose d'une manière redoutable dans les faits qui se produisent de nos jours. La science, après avoir conduit l'homme vers un état plus heureux, semble conjurer l'asservissement et le malheur de son espèce. Elle est complètement sortie de sa voie. En attendant que l'histoire se lève pour prononcer son arrêt, un phénomène de cette nature, accompli en plein xix^e siècle, offre un sujet de méditations profondes au philosophe dont il confond la raison.

Vous, Messieurs, qui appartenez tous non-seulement à l'étude, mais surtout à l'amour du pays, de la justice et du droit, vous comprenez trop le sentiment auquel je suis en proie pour ne pas m'excuser de déroger aux usages reçus parmi vous. Je ne vous parlerai pas des travaux de notre Société. Lorsque la patrie est sanglante et déchirée, lorsque depuis si longtemps la fortune trahit nos courages et qu'un cri déchirant s'échappe de toutes les poitrines, comment distraire nos regards des calamités publiques? Nous ne devons pas nous voiler la tête en signe de deuil, mais, faisant trêve à tout autre soin, envisageons le présent avec fermeté pour mériter, par la dignité de notre conduite nationale dans ces épreuves, les jours meilleurs que nous demandons à la Providence.

Le savant collègue, que vous avez appelé à vous présider cette année, prend possession du fauteuil sous de bien fâcheux auspices. Sa présidence, espérons-le, ne se terminera pas sans qu'il puisse faire entendre des accents moins douloureux que les miens.

Saluons en espérance une aurore nouvelle pour le peuple français, la civilisation et la science. C'est le plus cher de tous mes vœux.

Le Secrétaire, A. GUYOT-JOMARD.

210° SÉANCE.

31 JANVIER 1871.

PRÉSIDENCE DE M. ROSENZWEIG.

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. Burgault, Arrondeau, Bouvant, de Cussé, Delaëtre, Forestier, Perrin, Lallemand, l'abbé Chauffier, Salmon, Délivré, Morio, Bourdonnay et Guyot.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ.

A l'ouverture de la séance, en cédant à son successeur le fauteuil de la présidence, M. Burgault prononce l'allocution qui est insérée à la suite du procès-verbal de la séance de décembre.

La Société, partageant la vive émotion de M. Burgault, le remercie de son dévouement aux intérêts de la Société, malgré la charge et les graves préoccupations que lui ont imposées les sympathies de ses concitoyens.

M. Rosenzweig, en exprimant toute sa reconnaissance pour l'honneur qui lui est fait, obéit moins, dit-il, à un usage courtois qui s'est introduit depuis plusieurs années dans les habitudes de la Société, qu'à un sentiment personnel facile à comprendre.

Après un coup-d'œil rapide sur la cruelle situation de la patrie et le temps d'arrêt imposé aux travaux de toutes les Sociétés savantes, M. le président fait un appel énergique à tous les esprits qu'anime le goût de l'étude et de la science. « Ne compromettons pas l'avenir en nous apaisant outre mesure sur les maux du présent. Tandis que nos jeunes soldats combattent pour la défense du sol, à nous les conquêtes réservées à l'âge mur ; vigoureux champions de l'histoire, de l'archéologie, des sciences et de la littérature, qui avez tenu si ferme jusqu'à ce jour le drapeau de notre Société, en avant ; reprenez le cours de vos pacifiques exploits, car il reste encore beaucoup à faire ; qu'à votre exemple et sous le coup même des plus fâcheux revers, toutes les Sociétés savantes poursuivent, aux yeux de l'Europe étonnée, cette grande œuvre de la propagation de l'instruction qui doit sauver la France. Non, quel que soit le sort de nos armes, si nous le voulons énergiquement, la France ne périra pas tout entière ; elle survivra par l'intelligence et ne tardera pas à reconquérir, si toutefois elle le perd jamais, le rang qui lui appartient parmi les nations civilisées. »

Répondant à un article lu à une séance précédente, intitulé *Où est le temps présent ?* M. Arrondeau lit une intéressante étude sur la question : *Le moment où je parle est déjà loin de moi.* Le présent n'existe donc pas. Le passé et l'avenir absorbent toute la durée. « Arguties et paradoxes à laisser de côté, dit M. Arrondeau ; tout phénomène intérieur ou extérieur a sa durée propre qui constitue le présent tant que le phénomène persiste. Le présent passe rapidement, la vie est courte, c'est vrai ; pourtant si les heures s'écoulent trop rapides pour l'homme à qui tout sourit, ne sont-elles pas bien lentes pour celui qui souffre ? Le présent n'est-il pas trop long par exemple, quand il est le théâtre des désastres lamentables qui accablent en ce moment notre pays, le témoin des angoisses qui étreignent tous les cœurs français ?... »

La Société remercie l'auteur de son travail dont la lecture lui a été très agréable.

Au nom de M. l'abbé Euzenot, le secrétaire lit un mémoire ayant pour titre : *Des peuples constructeurs de monuments mégalithiques.*

Le travail de l'auteur, rédigé avec soin, prête à discussion. Il en sera rendu compte avec les observations qu'il suggérera.

La séance est levée à deux heures et demie.

Le Secrétaire, A. GUYOT-JOMARD.

244^e SÉANCE.

28 FÉVRIER 1871.

PRÉSIDENCE DE M. ROSENZWEIG.

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. Arrondeau, Taslé, de Cussé, Peyron, Bouvant, Delaëtre, Forestier, Grandpair, Lallemand, l'abbé Chauffier, Salmon, Délivré et Guyot-Jomard.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ.

M. Taslé expose la situation financière de la Société. Les comptes de 1870 sont approuvés, le projet du budget de 1871 est adopté, et des remerciements sont votés à MM. Peyron et Taslé.

Acquisition pour le médaillier d'un double louis du règne de Louis XVI.

M. Noury, vice-président du tribunal civil est admis en qualité de membre titulaire.

A propos de la dernière lecture de M. Arrondeau, M. Forestier donne lecture de ce qu'il appelle une *simple observation*.

Comme hommage rendu au premier tribut de l'auteur, nous nous empressons de l'insérer au procès-verbal, afin que chaque sociétaire puisse en apprécier la valeur et l'esprit :

« — Après l'intéressante communication de notre savant collègue M. Arrondeau sur l'article précédemment publié de M. Délivré, je me suis empressé, comme bien vous pensez, de relire la petite note de notre collègue *sur le temps présent*.

Les hommes de génie sont rares, ce qui n'est qu'une raison de plus de chercher à les connaître. Je me promis donc de rechercher celui qui a dit : « L'immensité est une sphère dont le centre est partout, les limites nulle part. »

Certes, je n'aurais pas été digne d'être membre de votre savante Société, si je m'étais borné à trouver le nom du dernier éditeur responsable de cette image plus ou moins contestable. Il me fallait retrouver le premier penseur qui en avait fourni l'embryon plus ou moins grossier.

Comme il n'y a rien de neuf sous la calotte des cieux en fait de maximes aussi bien que de sottises, je pouvais me préparer à remonter dans la suite des siècles par delà les temps historiques et à profiter de vos doctes travaux sur les druides et les antiques civilisations.

Moi aussi j'allais donc faire un petit travail de bénédictin, mais hélas ! pour ne m'être pas mis en règle avec le délai du 15, je n'ai pas le droit d'être long. Peut-être ne vous en plaindrez-vous pas ?

Voici donc en deux mots le résultat de mes patientes recherches :

Le quelqu'un de génie de notre savant collègue n'est qu'un plagiaire qui, pour dissimuler son larcin, appliqua à l'immensité ce que tant d'autres avaient déjà répété sur la divinité, en l'empruntant aux 42 livres sur la sagesse que Toth a laissés à la méditation des prêtres égyptiens.

D'autres, moins érudits que vous, s'étonneraient de me voir si fort sur les hiéroglyphes égyptiens, mais il est inutile de vous rappeler que Toth est devenu l'Hermès Trismégistus des Grecs, dont les philosophes ont tous plus ou moins emprunté à la science des prêtres de l'Égypte.

En toute franchise, je dois cependant même avouer que je n'ai point pâli sur les théories plus ou moins sages que renferment les textes grecs.

Rabelais est ma seule autorité pour vous affirmer les droits du dieu Toth à la propriété littéraire de la sphère en question.

Au livre III, chapitre XIII, on trouve, en effet, un de ses héros en contemplation de cette infinie sphère, le centre de laquelle est en chacun lieu de l'univers, la circonférence point. (C'est Dieu selon les doctrines d'Hermès Trismégistus).

Si nous admettons la haute antiquité que ce passage assigne à cette définition de Dieu, vous avouerez que nous sommes remontés bien au delà de la civilisation dont les monuments encore innommés font l'objet de vos doctes études, auxquelles je me ferais scrupule de vous arracher un instant de plus. »

M. le Président lit une lettre dans laquelle M. Moigno signale, au lieu de *Lomeltro*, en Guern, trois bornes milliaires parfaitement conservées : la tradition rapporte que ces pierres posées sur la voie romaine de Vannes à Carhaix, longeant ce village, ont été portées au lieu où elles sont aujourd'hui par le desservant de l'église de Lomeltro, qui voulait en assurer la conservation. Pas loin de là, au lieu de *Fourdan*, se trouve un camp romain, dans l'enceinte duquel se trouve un puits...

Passant ensuite aux monuments *celtiques*, *druidiques* ou *mégalthiques*, l'auteur croit qu'on a tort de les attribuer aux Celtes ou aux Gaulois, dont l'origine préhistorique est la même. Il les considère comme bien antérieurs à ces peuples, et créés par la race aryenne ou persane, venue en Europe, après le cataclysme diluvien, remplacer la race mongoloïde primitive, presque anéantie par le grand phénomène qui a marqué la fin de l'époque quaternaire. Cette opinion est appuyée de développements qui pourront trouver place au bulletin.

Installé à Plœmel, M. l'abbé Collet s'est mis à explorer les vieux monuments de la commune et environs. Il signale à trois cents pas au N.

du village de Sainte-Barbe, en Plouharnel, la découverte d'une pierre sculptée en losange, avec encadrement en saillie et une tête couronnée au milieu, serait-ce la croix depuis longtemps disparue de ce village ? et ne pourrait-on pas, vu sa forme, l'attribuer au XI^e ou au XII^e siècle ? L'auteur mentionne également d'autres croix monolithes, dans la chapelle de Locmaria (1340). Une autre *percée* comme celle des environs de Sainte-Anne porterait la date de 1364, etc.

M. le Président, qui a fait une sérieuse étude de la question des croix, ne pense pas qu'on puisse faire remonter la première au XI^e ou XII^e siècle, et ne connaît dans le Morbihan aucune croix portant la date de 1364, date qui ne saurait d'ailleurs être gravée en chiffres arabes.

Il est donné lecture des *réflexions de M. Burgault sur le mémoire de M. l'abbé Euzenot relatif aux Brittones et Britanni* :

« M. l'abbé Euzenot et M. Vincent de Wit s'accordent à penser que la péninsule armoricaine doit le nom de Bretagne à un repeuplement ou à une conquête des Bretons au V^e siècle de l'ère chrétienne. » La division ne commence entre eux qu'au moment de déterminer d'où venait ces Bretons. Le premier les fait venir de la Grande-Bretagne, l'autre de la Belgique. M. Burgault, qui a donné à la Société les preuves les plus solides de la profondeur de ses études historiques, ne partage pas l'avis de ces Messieurs, voici la conclusion de son travail : « Les géographes et les historiens ne nous montrent pas les Brittones bien nombreux en Belgique et si le nombre ne leur faisait pas défaut dans la Grande-Bretagne, leur passage sur le continent présente une succession de deux siècles. D'un autre côté, on ne trouve pas dans la Bretagne armoricaine la trace de l'organisation politique et des usages civils de la Bretagne insulaire; ce qui serait inexplicable si les Armoricains avaient été conquis ou absorbés par les Brittons insulaires. Les premiers chefs après l'affranchissement, et les premiers saints de l'Armorique, furent des Bretons insulaires. L'influence du pouvoir, l'influence de la religion nouvelle, la nationalité originelle des Princes et des Patrons spirituels, l'appellation usuelle de la langue nationale parmi ceux qui obtenaient le premier rang par la libre adoption de leurs sujets, tels sont, suivant l'auteur, les faits d'où est sorti le nom de Bretagne donné finalement à l'Armorique. Un repeuplement par les émigrants n'est pas croyable. Aucun document historique n'établit que le pays se trouvait dépeuplé, aucune donnée ne permet non plus de supposer une conquête. »

Le Secrétaire, A. GUYOT-JOMARD.

212° SÉANCE.

28 MARS 1871.

PRÉSIDENTE DE M. ROSENZWEIG.

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. Fouquet, Lallemand, Bouvant, Salmon, Arrondeau, Délivré, Tessier, Taslé, de Cussé, Burgault, de Closmadeuc, Grandpair, Nourry et Guyot-Jomard.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ.

M. le Président dépose pour la Bibliothèque une livraison de l'*Archæologia Cambrensis* (january 1871).

M. de Cussé remet pour le Musée deux instruments de musique malgaches (don de M. Monti, officier d'artillerie de marine). — Remerciements.

Le même membre dépose, au nom de M. l'abbé Chauffier, un rétable en albâtre (adoration des Mages), provenant de l'hôtel dit Château-Gaillard, à Vannes.

Lecture est faite au nom de M. l'abbé Euzenot de la note ci-après :

« L'origine du *Mai* est analogue à celle des feux de la Saint-Jean. A côté des systèmes religieux adoptés par les Galls, importés par les Kimris ou inventés par les Druides, le culte de la nature conservait ses partisans et imposait ses pratiques. Le soleil était le dieu suprême, dont l'influence communiquait la vie aux êtres divers. Le feu sacré était à la fois un symbole et une forme d'adoration. Les hommages adressés au soleil s'étendaient à des objets considérés comme des manifestations de son pouvoir. Les fleuves, les fontaines, les arbres recevaient un culte particulier. Le chêne était la figure et le sanctuaire de la divinité. Le gui attestait sa présence et lui devait ses vertus. A un degré inférieur, les autres arbres étaient vénérés. Au printemps, la vie semble renaître. La première éclosion des feuilles témoignait de la puissance bienfaisante du dieu. Les fidèles, en couvrant de feuillages nouveaux leurs maisons et leurs champs, croyaient faire acte de foi et s'attirer la protection du ciel. La coutume du *Mai* n'a plus, aux yeux des peuples qui la pratiquent, aucune signification bien déterminée. Si quelques-uns y sont fidèles par tradition superstitieuse, pour la plupart ce n'est que le maintien d'un souvenir dont ils ne comprennent pas la valeur. Le *Mai* doit se rattacher

à quelque antique cérémonie destinée à célébrer le renouveau, peut-être aux feux allumés sur les montagnes au mois de mai, suivant le chant du Druide. »

M. Rosenzweig expose qu'en inventoriant, il y a quelques mois, les anciens registres paroissiaux de la commune de Moustoir-Remungol, son attention fut attirée par la couverture en parchemin que portait l'un d'eux, et qu'il met sous les yeux de la Société ; c'est une feuille manuscrite d'un roman de chevalerie ayant tous les caractères du ^{xiv}^e siècle. Après avoir lu attentivement et copié avec le plus grand soin les parties encore lisibles de cette feuille assez maltraitée, M. le Président a recherché et trouvé, grâce à l'obligeance d'un sociétaire, ceux des romans déjà publiés auxquels pouvaient se rapporter les fragments en question, ce sont ceux qui ont pour titres : *Mélusine* et *Geoffroy à la grant dent*.

Le premier est daté du 1387. L'autre lui est postérieur puisqu'il en reproduit plusieurs chapitres, mais l'auteur pense que les fragments proviennent d'un manuscrit absolument inédit et qu'il est antérieur au roman de *Mélusine*. L'examen de l'écriture ne peut laisser aucun doute à cet égard.

La Société remercie M. le Président de sa communication.

M. le docteur de Closmadeuc met sous les yeux de la Société *un éclat d'obus*, du poids de 0,05 centigrammes, qu'il a extrait, ce matin, du cerveau d'un jeune mobile du Morbihan, blessé pendant le siège de Paris.

Le 21 décembre, notre mobile (P^{***} 7^e compagnie, 2^e bataillon) était couché à plat ventre dans la tranchée, en avant de Champigny, lorsqu'un obus prussien l'atteignit à la tête et éclata. Le malheureux eut littéralement le crâne défoncé. La blessure était horrible, et notre honorable confrère, Mauricet, qui lui donna les premiers soins, le considéra comme voué à une mort certaine. Transporté mourant à l'ambulance du 11^e arrondissement, puis évacué sur l'hôpital Saint-Martin, notre blessé y fut traité par le docteur Alphonse Guérin, chirurgien des hôpitaux, qui pratiqua l'extraction des fragments osseux de la *voûte crânienne*.

Contre toute attente, le blessé revint à la vie. La plaie se cicatrisa complètement, à tel point qu'il rentra dans ses foyers, après la levée du siège, en apparence se portant parfaitement.

Cependant dès que nous le vîmes, nous dûmes nous préoccuper de certains troubles cérébraux inquiétants. Un état d'hébétéude insolite, une grande lenteur dans l'expression des idées et dans la coordination des mouvements, de la titubation dans la marche, un peu d'embarras de la parole, un affaiblissement sensible de la vue, des sensations de battements et de bouillonnements intra-craniens, des maux de tête aigus, des étourdissements passagers, et bientôt des attaques subites de convulsion, avec perte de connaissance, véritable accès d'épilepsie.

La voûte du crâne offrait une vaste perforation, comblée seulement par la peau et la cicatrice, sous laquelle on voyait distinctement les pulsations du cerveau.

Je soupçonnai, dès le premier jour, qu'un corps étranger devait exister quelque part dans la cavité encéphalique. Mais les premières explorations de la plaie restée fistuleuse n'avait donné aucun résultat positif.

Enfin, ce matin, 28 mars, le corps étranger a pu être atteint par le stylet. Une incision suffisante a été pratiquée avec le bistouri, et au moyen d'une pince, j'ai pu extraire un fragment de projectile en plomb, qui était, en quelque sorte, implanté dans l'épaisseur de la substance cérébrale, où il a séjourné *plus de trois mois*.

Conformément au désir exprimé par plusieurs membres, M. de Closmadeuc promet de tenir la Société au courant des suites favorables ou défavorables qu'aura l'opération.

Le Secrétaire, A. GUYOT-JOMARD.

213. SÉANCE.

25 AVRIL 1871.

PRÉSIDENCE DE M. ARRONDEAU.

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. Taslé, de Cussé, Grandpair, Nourry, l'abbé Chauffier, Bouvant, Salmon, Tessier, de Lamarzelle, Burgault, Lallemand, Mauricet fils et Guyot-Jomard.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ.

M. le Président dépose :

1^o Pour la Bibliothèque, les annales de la Société d'horticulture et d'histoire naturelle de l'Hérault.

Garde mobile. — Le bataillon de mobile du Morbihan pendant le siège de Paris, par le capitaine A. du Bouëtiez de Kerorguen (de la Société).

Histoire de Lorient, par M. Jégou (de la Société).

2^o Pour le Musée, un teston de Henri II, trouvé à Trussac, près Vannes. Un jeton en cuivre (Louis XIV). Quatre jetons donnés par M. l'abbé Chauffier, savoir :

Un en argent (États de Bretagne) Louis XVI, 1780.

Un (bronze) Louis XIV, 1701.

Id. Mairie de Nantes, 1752.

Id. *Id.* 1687.

La Société vote des remerciements à MM. les donateurs.

Le secrétaire dépose pour la Bibliothèque deux ouvrages qu'il a achetés, au prix de 7 fr., chez un bouquiniste : ce sont d'abord le rapport de M. Cousin sur l'état, en 1831, de l'instruction publique en Allemagne, et surtout en Prusse ; 2^o l'histoire des Celtes, de Pelloutier, 2 volumes in-4^o. Ces ouvrages proviennent d'une bibliothèque amoureusement composée par un homme d'études, ancien sociétaire. La collection n'a pas été vendue aux enchères, mais au poids. Hélas ! *habent sua fata libelli*.

Au nom d'une personne mieux inspirée et qui a voulu conserver l'anonyme, M. de Cussé dépose une somme de 100 fr. destinée à l'achat d'ouvrages d'histoire pour la bibliothèque de la Société. M. de Cussé est prié de transmettre au généreux donateur les vifs remerciements de la compagnie. Puisse ce premier exemple trouver des imitateurs.

Sont admis comme membres titulaires de la Société : MM. Fontès, directeur de l'Enregistrement, à Vannes, et de Villeneuve, ancien conseiller général, demeurant au château de Penderff, en Lignol (Morbihan).

M. Burgault donne lecture des observations que lui a suggérées le mémoire de M. l'abbé Euzenot, intitulé : *Les peuples constructeurs des monuments celtiques*.

« L'auteur, dit M. Burgault, a, non pas traité, mais effleuré beaucoup de points scientifiques, et semble avoir admis, peut-être trop facilement, certaines idées récentes sur les cataclysmes qui ont tourmenté la vie de l'homme primitif, et d'autres opinions non moins hasardées, quoique généralement plus anciennes, sur les mouvements et l'extraction des divers peuples. Les arguments qu'il apporte pour deshériter les Celtes du mérite d'avoir élevé ces antiques constructions, paraissent, en particulier, complètement inadmissibles. Il faut cependant applaudir à l'heureuse initiative qu'il a prise en désintéressant le dogme catholique des discussions de l'histoire et de la géologie. L'indépendance de ces sortes d'études, quand elle s'exerce consciencieusement, ne peut faire échec au dogme. Le zèle mal entendu et le scrupule qui étendent inconsidérément les limites de la foi sont, au contraire, ses plus dangereux ennemis. Mais en réduisant les traditions juives à leur valeur réelle, c'est-à-dire au caractère de documents historiques en tout ce qui n'appartient pas directement aux fondements de la religion, M. Euzenot ne s'en est pas détaché assez résolument pour se mettre d'accord avec ses propres théories. » M. Burgault analyse ensuite le mémoire et appuie, sur des arguments consciencieusement puisés aux meilleures sources, son système qui consiste à établir que les constructeurs des monuments en question ne peuvent être recherchés en dehors de la race celtique.

Le Secrétaire, A. GUYOT-JOMARD.

214° SÉANCE.

30 MAI 1871.

PRÉSIDENTE DE M. ROSENZWEIG.

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. Arrondeau, Taslé, de Cussé, Peyron, Lallemand, de Closma-deuc, Bouvant, Forestier, Nourry, Grandpair, Perrin, Bourdais, Salmon et Guyot-Jomard.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ.

Dons faits au Musée archéologique en mai 1871 :

Quatorze pièces romaines en bronze, trouvées à Corseul (Côtes-du-Nord). — Don de M. de Cadaran.

Un Gordien, bronze. — Don de M. Quennec, relieur à Vannes.

Une médaille (moyen-âge), argent, trouvée à Groutel. (Vannes.)

Une pièce de 12 sols (Louis XIV), trouvée à Kerquer. (Vannes.)
— Don de M. Jollivet.

Remerciements.

M. Roger, vérificateur de l'enregistrement et des domaines à Vannes, est admis en qualité de membre titulaire de la Société.

Au nom de M. l'abbé Collet, vicaire à Plœmel, le Secrétaire lit un article intitulé : *Archéologie préhistorique. Tumulus de Mané-Botgade* (Montagne au buisson de lièvre).

La petite éminence, ainsi désignée, est située à 300 mètres à l'ouest du bourg de Plœmel. Au sommet, se trouve un petit tumulus conique d'un mètre de hauteur sur neuf de diamètre. Il est ruiné; aussi distingue-t-on facilement les extrémités d'un cercle de pierres brutes, apparaissant à la surface du mamelon, avec les restes d'une galerie intérieure, orientée vers le sud, mais sans aucune pierre de recouvrement. Le sol était pavé de petites pierres plates sur lesquelles reposait une couche épaisse de terre noire, grasse et cendrée, avec traces de charbon de bois.

Au milieu de ce terreau, vers la paroi est du cromlech et surtout à l'entrée de la galerie, à son point de jonction avec le dolmen, on a découvert une quarantaine de vases en terre cuite, mais tellement petits qu'il en est qui ne dépassent pas la grosseur d'une pipe. Pâte noire, grossière, mal cuite, sans ornementation, façonnée en forme de gobelet ou de tasse à café; éclats de silex en grand nombre, deux seulement ouverts en lames de couteau.

Une autre trouvaille bien plus significative, c'est la présence du fer dans cette terre à poterie. On y a trouvé, en effet, une extrémité de *hache en fer*, ou peut-être la tête d'un gros clou, entièrement oxydée, tout près d'un petit anneau de fer actuellement brisé.

La 2^e communication du même auteur, sous le titre de *Géologie*, traite de l'origine des falaises de Quibéron et d'Erdeven, dont voici le résumé :

« Si nous nous reportons à l'origine des continents, Quibéron, la falaise, la baie et les îles adjacentes ont été reliés au continent par une longue chaîne de montagnes, allant de la pointe de Bec-en-Aud, en Saint-Pierre, à la pointe de Kerhouet, à Erdeven. Plus tard, lorsque l'Océan rompit cette digue de montagnes, Quibéron devint île, puis presque île par suite de la formation de la falaise. Ce dernier phénomène est de beaucoup antérieur à la période celtique et se perd dans la nuit des temps, quoique rentrant dans la division géologique des terrains d'alluvions modernes.

Les falaises de Bec-Conquel et de Saint-Pierre sont postérieures à nos monuments celtiques, mais antérieures à la domination romaine. Cependant la falaise de Plad-er-Ré, en Erdeven, est postérieure à cette dernière période.

M. le docteur de Closmadeuc donne la suite de l'observation chirurgicale relative au jeune mobile du Morbihan, blessé à la tête au siège de Paris. On se rappelle qu'un fragment d'obus avait été extrait de la cavité encéphalique. Depuis, une deuxième opération a permis l'extraction d'un autre fragment de projectile, également en plomb, du poids de 0,06 centigrammes. Après ces opérations, le blessé s'était en apparence complètement rétabli, et la guérison semblait devoir être définitive, lorsque des accidents graves se sont déclarés subitement, et le malade a succombé.

L'autopsie a révélé des lésions multiples : 1^o *une perforation de la voûte crânienne* (région pariétale postérieure du côté gauche), ressemblant à l'effet d'une large couronne de trépan. 2^o *Une perte de substance du cerveau*, comblée par du tissu cicatriciel, adhérent au pourtour de l'os perforé. Les éclats d'obus avaient séjourné plusieurs mois dans ce point. 3^o *Un énorme abcès* siégeant dans l'épaisseur du lobe frontal de l'hémisphère cérébral, sans communication avec la blessure.

M. le docteur de Closmadeuc fait passer sous les yeux de la Société des dessins représentant ces diverses lésions.

Lecture d'un récit inédit, d'un auteur contemporain, sur la tenue des Etats d'Ancenys en 1720. Ce travail échappant à l'analyse, nous prions la Société d'en attendre la publication intégrale.

Le Secrétaire, A. GUYOT-JOMARD.

ALLOCUTION DE M. ROSENZWEIG

EN PRENANT LE FAUTEUIL DE LA PRÉSIDENTE.

MESSIEURS,

En vous exprimant aujourd'hui toute ma reconnaissance pour l'honneur que vous m'avez fait, j'obéis moins à un usage courtois qui s'est introduit depuis plusieurs années dans les habitudes de notre Société qu'à un sentiment personnel facile à comprendre. Non pas que je m'exagère, en ce qui me concerne, l'importance du vote du mois dernier ; quelques travaux heureux m'avaient valu, il y a un an, vos suffrages pour la vice-présidence ; cette distinction flatteuse devait me suffire, si une sorte de convention, dont il ne m'appartient pas de discuter ici les conséquences, ne m'avait appelé tout naturellement, cette année, à un poste plus élevé. D'autres considérations désignaient certainement à votre choix plusieurs de mes honorables collègues ; mais, hélas ! nous ne sommes plus au temps où de semblables élections avaient le privilège d'exciter notre intérêt et de passionner nos esprits ; nous ne sommes plus à cette époque où, libres de tout souci étranger, nous pouvions imprimer à nos séances cette vitalité qui nous porta si haut dans l'estime du monde savant. Aujourd'hui que la guerre étend sur notre infortuné pays ses terribles ravages, que la voix sinistre du canon gronde de toutes parts à nos oreilles, où trouverions-nous le calme nécessaire à nos chères études et ces heures de loisir que nous étions si heureux autrefois de leur consacrer ? Absorbés par des devoirs nouveaux ou par des préoccupations trop légitimes, nous ne saurions jeter qu'un regard distrait sur tout ce qui n'est pas en rapport direct avec les grands intérêts du moment.

Aussi ne faut-il point s'étonner si, au milieu de ce drame sanglant dont nous sommes malheureusement les acteurs, il reste peu de place pour les travaux purement intellectuels, et si les Sociétés savantes de la France gardent partout un morne silence. Notre compagnie elle-même, Messieurs, donne à peine signe de vie depuis plusieurs mois, malgré le zèle infatigable de mon digne prédécesseur qui a tenu à remplir jusqu'au bout la mission que vous lui aviez confiée, bien qu'une administration laborieuse réclamât ailleurs tous ses soins. Ce qu'il n'a pu faire, je n'ai

pas la prétention de l'accomplir, quoique mon dévouement vous soit également tout acquis ; du moins ai-je l'espoir, grâce au concours du collaborateur expérimenté que vous m'avez adjoint, que la situation matérielle de la Société n'aura pas trop à souffrir pendant l'interim qui m'est échu.

Je veux espérer aussi, Messieurs, que ce sommeil de l'intelligence ne sera pas de longue durée ; car, en se prolongeant, il ne serait pour nous ni sans périls ni sans honte. Secouons un peu cet abattement passager, et ne compromettons pas l'avenir en nous appesantissant outre mesure sur les maux du présent. Rappelons-nous ces sénateurs romains poursuivant leurs délibérations, immobiles sur leurs chaises curules, tandis que les Gaulois livraient Rome à toutes les horreurs du pillage et de l'incendie. Souvenons-nous d'Archimède, cherchant à l'aide de quelques figures tracées sur le sable, la solution du problème dont dépendait peut-être le salut de Syracuse, pendant que les Romains envahissaient la ville et pénétraient jusque dans sa propre maison. Et, aujourd'hui même, quels nobles exemples ne trouvons-nous pas dans notre valeureuse patrie ? Tandis qu'à Bordeaux se rouvrent ces écoles qui ne sont pas l'une des moindres gloires de la France, Paris continue, sous le bombardement de l'ennemi, de distribuer aux élèves de ses lycées cette nourriture vivifiante de l'esprit qui doit en faire les hommes forts de l'avenir. Voilà du patriotisme bien compris et dont nous ne saurions trop nous pénétrer ! A côté, en effet, de cette lutte violente qui se terminera bientôt, plaise à Dieu, par la délivrance de notre territoire envahi, il y a la lutte non moins vive et plus persistante de l'esprit allemand contre l'esprit français ; il y a le choc de deux civilisations dont l'antagonisme ne peut que s'accroître sous l'influence d'une guerre injuste et cruelle. Quelle que doive être l'issue de la première lutte au point de vue de nos intérêts matériels, efforçons-nous au moins de triompher dans la seconde. Vous n'ignorez pas, Messieurs, — pardonnez cette franchise à mon origine germanique — que, sur ce terrain aussi, nous avons affaire à de redoutables adversaires ; c'est une raison de plus pour redoubler d'efforts.

Moins menacée jusqu'à présent que beaucoup d'autres points de la France, la Bretagne est, plus qu'aucune autre province peut-être, en position de prêter un concours efficace à ce grand duel des idées. Paris vient d'affirmer à plusieurs reprises que la capitale de l'esprit et des lumières pouvait s'élever au besoin jusqu'à la bravoure et à l'héroïsme ; à nous de prouver que le courage breton, devenu proverbial, n'exclut point le goût du travail et l'amour de l'étude. Tandis que nos jeunes soldats combattent vaillamment pour la défense du sol, à nous les conquêtes réservées à l'âge mûr ; vigoureux champions de l'histoire, de l'archéologie, des sciences et de la littérature, qui avez tenu si ferme jusqu'à ce jour le drapeau de notre Société, en avant ; reprenez au plus tôt le cours de

vos pacifiques exploits, car il reste encore beaucoup à faire ; qu'à votre exemple et sous le coup même des plus fâcheux revers, toutes les Sociétés savantes poursuivent, aux yeux de l'Europe étonnée, cette grande œuvre de la propagation de l'instruction qui doit sauver la France. Non, quel que soit le sort de nos armes, si nous le voulons énergiquement, la France ne périra pas tout entière ; elle survivra par l'intelligence, et ne tardera pas à reconquérir, si toutefois elle le perd jamais, le rang qui lui appartient parmi les nations civilisées !

ROSENZWEIG.

Janvier 1871.

RÉFLEXIONS

Sur le Mémoire de M. l'Abbé Euzenot, relatif aux Brittones et Britanni.

(Par M. E. Burgault, Avocat.)

M. l'abbé Euzenot, dans l'écrit inséré au bulletin de la Société Polymathique (année 1870) et M. Vincent de Wit dont il nous fait connaître le sentiment d'après le compte-rendu d'une revue italienne, s'accordent à penser que la péninsule armoricaine doit le nom de Bretagne qu'elle porte actuellement à un repeuplement ou à une conquête des Bretons au ^v^e siècle de l'ère chrétienne.

La division ne commence entre eux qu'au moment de déterminer d'où venaient ces Bretons. M. Euzenot les fait venir de la Grande-Bretagne, M. Vincent de Wit de la Belgique, où ils se seraient établis quatre siècles auparavant, après être sortis du Jutland et s'être étendus d'abord sur les rives du Rhin. Le premier les nomme *Britanni* et le second *Brittones*.

La thèse de M. de Wit a le mérite de la nouveauté, celle de M. Euzenot peut revendiquer l'appui de beaucoup d'auteurs recommandables par leur savoir. Mais au point de vue rigoureusement historique elles ne sont pas plus admissibles l'une que l'autre.

En reprenant la question pour tâcher de la résoudre, je commence par écarter les hypothèses et les témoignages modernes. Je ne considère comme probants que les faits attestés à des époques où ils pouvaient être sûrement recueillis.

Albion est le nom primitif sous lequel les Grecs et les Romains ont connu l'Angleterre. (Pline, liv. iv, ch. 16.) La multiplicité des peuples qui l'habitaient explique comment, longtemps peut-être après l'arrivée des Bretons, elle ne s'appelait pas encore *Brittia* ou *Britannia*. Quoiqu'il en soit, même au ^{vi}^e siècle, malgré le refoulement occasionné par l'irruption des Saxons et des Angles, les Britons constituaient encore une des nationalités les plus considérables de l'île. (Procopé, *Guerre des Goths*, liv. iv, ch. 20.)

Bien avant la transformation du nom d'*Albion*, les Bretons ou Britons occupaient les îles de la Baltique, les Orcades, les Hemodes (îles Sethland), Thulé (actuellement archipel de Fœroé), les Hebudes (îles Hebrides), l'Hibernie autrement dite Iern ou Juverne (Irlande), l'archipel entre Albion et l'Hibernie et plusieurs points de la Gaule Belgique, qui commençait à la Marne et se terminait au Rhin. Tous ces lieux étaient *Brittia* ou *Britannia* à cette époque reculée. Suivant certaines traditions, cette dénomination aurait également appartenu anciennement à la Scandie ou Scanzia (Suède), à la Norwège (Nérigon), et à l'île de *Dumna* dont nous ne connaissons que très imparfaitement la position, mais qui figure à l'extrémité nord de l'Écosse, près du groupe des Orcades, sur les cartes jointes aux tables de Ptolémée. Les voyages maritimes de ce peuple s'étaient faits au moyen de barques composées d'une légère charpente en bois et de peaux. (Voir Pline, liv. iv, ch. 16 et 17.)

Les Dumnonii ou Domnonii, qui habitaient la pointe *sud-ouest* de la Cornouaille d'outre-manche, nous paraissent avoir été de pure race bretonne. Ils avaient probablement emprunté leur nom à l'île de *Dumna*.

Nous voyons dans les Brittones ou Britanni des Celtes de la même souche que les Galls et les Kymris. Leur type physique n'eût pas permis de les distinguer des Gaulois puisque Tacite (*Vie d'Agricola*, n° xi) et Jornandes (*Guerre des Goths*, ch. 2) n'apercevaient dans la Grande-Bretagne que trois races bien caractérisées — au nord les Calédoniens ou Écossais, qu'ils rattachaient à la branche germanique à cause de leur haute taille et de leurs cheveux roux, — les *Silures* au teint basané et aux cheveux bruns et bouclés, résidant vers l'embouchure de la Saverne, qui leur apparaissaient comme d'une provenance ibérique, et dans la partie de l'île regardant la Gaule, des hommes ressemblant aux Gaulois.

Nous n'avons pas à rechercher si la race des Calédoniens n'était pas plus septentrionale que les Germains, et si les Silures étaient bien des Ibères. Ce serait nous détourner de notre but. Nous insistons uniquement sur cette particularité que, sous le rapport physique, on ne faisait aucune distinction entre les Bretons et les Gaulois.

Leur langue parlée près de la Baltique par les Estyens, entre le golfe de Finlande et le golfe Vénédique (baie de Dantzig), de même qu'on retrouvait le dialecte gaulois chez un des peuples de la Suède (Tacite, Germ. n° 28, 43 et 45) était un rameau du celtique.

L'esprit guerrier de leurs chefs leur donnait assez de relief pour faire accepter leur commandement par d'autres Celtes que les Bretons. Témoignage ce Britomar, sous la conduite duquel les Insubriens firent une de leurs expéditions contre Rome.

On doit logiquement présumer que les migrations des Bretons ne s'étaient pas arrêtées dans Albion et dans la Gaule Belgique. Elles avaient dû refluer avant la conquête Romaine dans la péninsule armoricaine, mais elles n'y avaient pas la prépondérance qui était dévolue à la race slave celtisée des *Venètes* et des *Antes* et à celle des *Osi*.

Le commerce maritime étant aux mains des Venètes, les Britons ne purent avoir en partage que l'agriculture. La partie occidentale agricole de l'Armorique fut vraisemblablement peuplée par des Dumnonéens, Damnonéens ou Domnonéens. La partie occidentale pourrait bien avoir eu une population fusionnée de Celtes et d'anciens Ibères ou Ligures, auxquels plus tard la politique Romaine aurait mêlé des Allains et des Suèves. Tant que la puissance appartient aux hommes de la côte, logiquement la péninsule fut l'Armorique. Elle avait ce nom quand vint César.

Les conquérants ruinèrent la marine des Armoricaïns. Le patriciat des Venètes fut exterminé, et à la place des hardis et riches marins dont la prospérité avait excité la convoitise Romaine, de misérables villages de pêcheurs couvrirent depuis le littoral comme on peut l'induire d'un passage de Procope (*Guerre des Goths*, liv. iv, ch. 20) et d'autres histoires.

L'élément agricole de la population ne pouvait manquer de prendre le dessus dans ces conditions, son avènement coïncide, du reste, avec l'apparition du nom de Domnonée, attribué par l'usage à l'Armorique occidentale. Mais les chefs indigènes avaient disparu. La Domnonée en trouva de la même race que son peuple parmi les Bretons insulaires émigrants qui venaient lui demander asile contre l'invasion saxonne.

La Domnonée était restée payenne, ses campagnes avec le fanatisme d'un druidisme dégénéré dont l'âpre énergie se révèle dans le barde Gwchland, ses villes en pratiquant le polythéisme introduit par les Romains. Des missionnaires chrétiens venus de l'île de Bretagne, qui lui avait précédemment envoyé les Druides, convertirent l'Armorique. Ses premiers chefs après l'affranchissement et ses premiers saints furent donc des Bretons insulaires. L'influence du pouvoir, l'influence de la religion nouvelle, la nationalité originelle des princes et des patrons spirituels, l'appellation usuelle de la langue nationale parmi ceux qui obtenaient le premier rang par la libre adoption de leurs sujets, tels sont, je crois, les faits d'où est sorti le nom de Bretagne, donné finalement à l'Armorique. Un repeuplement par les émigrants n'est pas croyable. Aucun document historique du temps n'établit que le pays se trouvait dépeuplé, aucune donnée ne permet non plus de supposer une conquête.

Les géographes et les historiens ne nous montrent pas les Brittons bien nombreux en Belgique, et si le nombre ne leur faisait pas défaut dans la Grande-Bretagne, leur passage sur le continent, résultat des invasions angles et saxonnes, présente une succession de deux siècles. D'un autre côté, on ne trouve pas dans la Bretagne armoricaine la trace d'une importation de l'organisation politique et des usages civils de la Bretagne insulaire, ce qui serait inexplicable si les Armoricaïns avaient été conquis ou absorbés par les Brittons expulsés de leur île.

LES PEUPLES

CONSTRUCTEURS DE MONUMENTS MÉGALITHIQUES.

(Par M. l'abbé Euzenot.)

Ouvrages consultés :

L. Figuiér, *l'Homme primitif*. — Fr. Lenormand, *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, t. 1. — Gfroerer, *Histoire primitive du genre humain*. — *Le Tour du Monde*, revue des voyages. — *Revue du Monde Catholique*, n° du 10 décembre 1868. — Vivien de Saint-Martin, *Année géographique*. — Gifford Palgrave, *Une année de voyage dans l'Arabie centrale*, 1862-63. — W. Atkinson, *Voyages sur les frontières russo-chinoises et dans les steppes de l'Asie centrale*, 1848-54. — *Annales de la Propagation de la Foi*, tomes 36, 37, 38, 39. — Ozanam, *Études germaniques*, t. 1.

Le temps n'est plus où l'on attribuait exclusivement aux Celtes et à leur caste sacerdotale l'érection des Monuments mégalithiques. Les travaux nombreux qui ont eu pour objet les antiquités pré-historiques ont établi que des constructions de ce genre se rencontrent sur la plupart des points explorés et qu'elles ont eu pour auteurs des peuples appartenant aux races les plus diverses. Je voudrais, dans cette rapide étude, appuyer cette thèse de quelques arguments nouveaux, à l'aide des données de la science ethnographique et de documents récents ou peu connus.

Des trois grandes races qui se séparèrent après la confusion des langues, les Chamites s'éloignèrent d'abord du centre commun. Les Sémites plus tard, et, en dernier lieu, les Japhétides allèrent occuper les territoires que la Providence leur destinait.

I.

CHAMITES.

INDE. — Tribu des Khasias.

Cham, le brûlé du soleil, eut plusieurs enfants. Le premier est Chus ou Kousch, dont la postérité se répandit, en partie sur les bords du Tigre et dans l'Inde. Les Aryas, de la race de Japhet, lorsqu'ils envahirent ce dernier pays, n'en détruisirent pas toute la population.

Dans l'Est du Bengale, dit la Revue du Monde catholique, existe encore une tribu, celle des Khasias, qui se rattache au fils de Cham. Ils occupent une chaîne de montagne qui porte leur nom et qui s'étend du nord au sud, entre les plaines de l'Assam et du Sylhet, et de l'est à l'ouest, entre la partie centrale du Cachao et les monts Garrows. Leur langue est monosyllabique et abondante en consonnances nasales. Les Khasias vivent aujourd'hui dans un état de demi-sauvagerie. Ils construisent encore des dolmens, ils érigent des menhirs, des cromlechs. Bien plus, les moyens dont ils se servent pour extraire leurs pierres, les transporter, les dresser, sont restés les mêmes depuis l'antiquité la plus reculée, et présentent une grande analogie avec les agents dynamiques accusés par d'anciens bas-reliefs de l'Égypte. « On pratique sur le rocher des entailles dans lesquelles on verse ensuite de l'eau froide ; le rocher se fend dans la direction des entailles. Quant au transport et à l'érection des blocs, des leviers et des cordes sont les seuls moyens employés..... Pour en finir avec les Khasias, voici une bien curieuse remarque : dans leur langage, pierre se dit *man*, et ce nom entre aussi fréquemment dans la composition des noms de leurs villages que le même mot *man*, *maen*, *men*, dans les villages de la Bretagne, du pays de Galles et de la Cornouaille. Ainsi, *mans-mai* signifie, en Khasias, la pierre du serment ; *man-loo*, la pierre du sel ; *man-ftong*, la pierre de l'herbe. »

AFRIQUE SEPTENTRIONALE. — Descendants de Kousch, de Misraïm et de Phut, fils de Cham.

La postérité de Kousch ne se répandit pas seulement dans les contrées situées au-delà de l'Euphrate. Elle fut aussi la tige de peuples africains. L'identité de la race de Kousch et des Ethiopiens est certaine ; les inscriptions hiéroglyphiques de l'Égypte désignent toujours les peuples du Haut-Nil, au sud de la Nubie, sous le nom de Kousch. Les *Bischaris* de ces contrées parlent encore la langue des Ethiopiens.

Dans les livres saints, *Misraïm* est l'appellation de l'Égypte, et, de nos jours encore, les Arabes appliquent le nom de *Misr* soit à la capitale de l'Égypte, soit à l'Égypte entière.

Un autre fils de Cham est connu sous le nom de *Phut*. L'identité de la descendance de Phut avec les peuples qui habitaient les côtes septentrionales de l'Afrique, est généralement admise. Ce nom désigne les Lybiens. L'idiome de ce peuple n'a pas complètement disparu ; modifié par les influences sémitiques, il a été conservé jusqu'à nos jours par les Kabyles et les Touaregs.

Sans faire entrer les Égyptiens au nombre des peuples constructeurs de monuments mégalithiques, on peut faire toutefois d'utiles remarques sur la forme donnée à leurs constructions par les enfants de Misraïm. L'obélisque et la stèle funéraire sont de véritables menhirs ; les pyramides

sont de gigantesques galgals. Ailleurs, la pierre des monuments reste brute : l'architecte ne connaissait pas le ciseau du sculpteur ; peut-être dédaignait-il de polir et d'ouvrer la matière, pour rester fidèle à la tradition du type primitif. La présence de motifs d'ornementation constitue l'exception. En Égypte, au contraire, tout porte la trace d'une civilisation avancée.

Voisine de la terre de Misraïm, l'Éthiopie n'a pas d'histoire particulière. Tour-à-tour conquise ou conquérante, elle a subi le joug de l'Égypte ou lui a imposé des dynasties. C'est assez dire qu'elle a participé à ses arts et à son industrie.

Quant aux autres régions de l'Afrique septentrionale, de nombreux cromlechs, dolmens et tumuli y ont été découverts, notamment dans les contrées qui forment l'Algérie française. Il paraît plus simple de rapporter la construction de ces monuments aux habitants primitifs du pays, que de les attribuer, comme le font quelques-uns, à des légionnaires d'origine celtique cantonnés en Numidie. Au reste, qu'on adopte cette dernière explication, qu'on admette l'existence de tribus de Celtes, en ces lieux, il ne peut être affirmé que tous les monuments mégalithiques qui s'y rencontrent leur soient dus, ces peuplades ayant nécessairement vécu faibles et isolées au milieu d'une nombreuse population de race différente.

II.

CHAMITES ET SÉMITES.

Asie de la Méditerranée à l'Euphrate.

Le pays qui s'étend de la Méditerranée à l'Euphrate fut peuplé par des nations d'origine variée. Avant l'arrivée des Hébreux, descendants d'Arphanad, fils de Sem, — le renommé, — la contrée comprise entre Sidon, Gaza, Sodome et Gomorrhe était habitée par des tribus issues de Chanaan, fils de Cham. La postérité d'Aram, fils de Sem, couvrait tout le reste du territoire jusqu'à la Mésopotamie.

Sans entrer dans les détails, un seul témoignage suffira pour ces régions. « Des constructions mégalithiques, dit M. Vivien de Saint-Martin, ont été observées à l'Est du Jourdain, en Syrie et en diverses parties de l'Asie. »

La Bible, en plusieurs endroits, signale des monuments semblables : Jacob érige un galgal, Gen., xxxi, 45, 46. — Des galgals sont élevés : au prévaricateur Achan, Jos., vii, 26 ; au roi de Haï, Jos., viii, 29 ; à Absalon, II. Reg., xviii, 17.

Qu'importe que dans ces passages, il s'agisse de pierres commémoratives ou de tombes de criminels. Il n'en reste pas moins établi que les Hébreux pratiquaient ce genre de constructions.

Arabie.

L'Arabie fut d'abord peuplée par les descendants de Cham, puis par les Sémites.

Dans l'Arabie centrale, près d'Eyoum, il se rencontre des constructions mégalithiques. Ce sont d'énormes pierres, « placées debout sur le sol, les unes isolées, les autres surmontées de masses semblables posées transversalement. Leur disposition, dit M. Palgrave, paraissait annoncer qu'elles avaient fait partie d'un vaste cercle, dont, au reste, on voyait encore, non loin de là, quelques fragments. »

III.

JAPHÉTIDES.

Nous ne faisons pas ici une étude des races humaines. Nous n'avons donc pas à énumérer tous les enfants de Japhet et les peuples dont ils furent les ancêtres. Nous prenons, çà et là, les traits qui se rapportent directement à notre sujet.

Au nombre des enfants de Japhet,— la beauté, l'extension,— se trouve Gomer. Celui-ci eut plusieurs fils, entre autres : Askenaz, tige des nations scandinaves et germaniques, Riphath, père des Celtes ou Gaulois.— Un autre enfant de Japhet s'appela Magog. Josèphe, interprète des traditions constantes de la nation juive, donne aux fils de Magog le nom de Scythes. Tout semble prouver que, sous le nom de Magog, l'écrivain inspiré de la Genèse a voulu représenter les nombreuses tribus qui constituaient la race Touranienne ou Tartaro-Finnoise. A cette race se rattachent les habitants de la Finlande, les Hongrois, les Turcs ; la masse principale, demeurée dans son ancien berceau, se compose des nations du Turkestan et du plateau de l'Asie centrale. Bien que leur langue et leur type physique diffèrent beaucoup de la langue et du type des nations proprement japhétiques, les savants les plus autorisés en pareille matière affirment une parenté originaire entre les deux races ; les peuples issus de Magog seraient, de toute la descendance de Japhet, ceux qui se sont le plus anciennement séparés des autres et qui se sont le plus altérés dans leur vie d'isolement.— Un autre enfant de Japhet, Javan ou Ioun, fut le père des Ioniens et des Grecs. Au nombre de ses fils sont Elisah et Tharsis. Elisah est l'Hellas, c'est-à-dire la Grèce. Tharsis personnifie les Pélasges Tyrrhéniens, dont on trouve un rameau établi en Grèce et qui formaient la population primitive d'une grande partie de l'Italie.

En Asie-Mineure, où s'établit Lud (Lydiens), fils de Sem, et patrie de Javan, en Grèce, en Italie, les constructions mégalithiques ou analogues ont été employées. Les auteurs de l'antiquité pourraient en fournir des exemples nombreux : quelques-uns suffiront. Des pierres furent

entassées sur la dépouille de Laïus, père d'Œdipe. Dans l'Iliade, Homère parle des collines édifiées à la mémoire d'Hector et de Patrocle. Celle de Patrocle, œuvre pieuse d'Achille, avait plus de cent pieds de diamètre. Homère, rappelant les tumuli de son temps déjà très anciens en Grèce, dit que ce sont les tombeaux des héros. Un tumulus fut érigé par Alexandre-le-Grand sur les cendres de son ami Ephestion, et telles étaient les dimensions de ce dernier monument, qu'il coûta, dit-on, douze cents talents, près de six millions de francs de notre monnaie. L'histoire romaine nous offre des faits du même genre.

De nombreuses constructions mégalithiques ont été signalées dans le Turkestan et dans l'Asie centrale. Citons seulement le récit de deux voyageurs.

M. Atkinson voyageant en Tartarie, sa troupe prit au sud des monts Taugnous, en les laissant à sa gauche. Quelques étapes l'amènèrent au pied de collines basses, d'un aspect sablonneux, courant de l'est à l'ouest. En avant s'étendait une plaine immense, sans limites, et qui ne semblait toutefois qu'un point dans le désert. Cette plaine, Tchinkis-Khan l'avait fait traverser à ses hordes..... De nombreux tumuli se montraient dispersés dans la plaine; ils renferment peut-être les restes des peuplades que Tchinkis-Khan exterminait sur son passage. M. Atkinson eût bien voulu s'en assurer, mais il ne possédait aucun moyen d'ouvrir une de ces tombes, et cette circonstance, dit-il, lui a laissé un des plus grands regrets de son voyage.

M. Durand, missionnaire, a parcouru le Thibet, après M. Krick. Il signale une vallée étroite et peu profonde, située à un demi-kilomètre de Kiang-ka, et environnée de pics arides et escarpés. Si on entre dans la vallée, après avoir franchi un maigre ruisseau, on gravit sur la droite un petit tertre, et là, sur un sol inculte et noirci par le feu, on distingue des ossements calcinés. Çà et là, on voit s'élever plusieurs tertres de terre, entourés de symboles païens, et dont la structure dénote des tombeaux.

Il n'est pas nécessaire d'appeler l'attention, même un instant, sur les Germains et les Scandinaves. Leurs usages sont connus. Qu'on se souvienne seulement de la *Saga* dont des fragments ont trouvé place dans les *Feux de la Saint-Jean*. Il y est dit que Odin remet en vigueur les anciennes lois des Ases. La dépouille des morts devait être brûlée, et sur leurs cendres devaient être dressés des tertres ou des pierres monumentales. Or, d'après les meilleurs historiens, l'établissement des Ases dans les pays d'Occident ne peut pas être de beaucoup antérieur à l'ère chrétienne. Dans leur première patrie ils avaient déjà ces coutumes, puisqu'on affirme qu'elles furent renouvelées. Ils les ont conservées dans les contrées dont ils ont fait leur séjour définitif.

Restent les Celtes. Ceux-ci couvraient d'abord, comme d'une première couche, dit Ozanam, toutes les régions que l'invasion germanique devait

inonder : la Bretagne, la Gaule, l'Espagne, la Haute-Italie. Leurs établissements s'étendaient au bord de la Baltique, où l'on trouve les *Cimbres* ; dans la Bohême colonisée par les *Boïens*, sur les rives du Danube, habitées par les *Scordisques* et les *Taurisques*, frères des Gaulois ; enfin, jusqu'au Nord du Pont-Euxin et du Palus-Méotide, où les anciens plaçaient la première patrie des *Cimmériens*, c'est-à-dire des peuples celtiques.

Les Scandinaves et les Germains, ces peuples frères d'origine des Celtes, se sont rappelé, une fois établis en Europe, les traditions de leurs ancêtres. Les Celtes ont-ils, comme eux et avant eux, érigé des monuments mégalithiques ? La question est importante. D'une part, qu'ils aient, dans nos pays, pratiqué ce mode de construction, il n'en est pas moins certain qu'on ne peut plus désigner de leur nom ni du nom de leur caste sacerdotale des monuments qu'on trouve répandus sur tous les points du globe, et qui, dans plusieurs contrées, ont été certainement dressés par des nations de races absolument différentes. D'ailleurs, nombre d'écrivains et d'archéologues affirment que « les Celtes sont tout-à-fait innocents des constructions mégalithiques. Ils les trouvèrent toutes faites lors de leur immigration, et sans doute ils les considérèrent avec autant d'étonnement que nous-mêmes. Ils en tirèrent parti, lorsqu'il leur parut avantageux de les utiliser. » Cette opinion est-elle sérieusement fondée ? Les Celtes, sans prétendre y attacher leur nom, n'ont-ils jamais construit de ces monuments ? Avant de répondre à ces questions, il paraît utile de jeter un rapide coup-d'œil sur la théorie des Âges pré-historiques aujourd'hui généralement adoptée.

Créé avant la période glaciaire, l'homme traverse une série de perfectionnements et de catastrophes qui le conduisent jusqu'aux temps historiques. D'abord, habitant des cavernes, il est en face d'animaux gigantesques dont il se défend et auxquels il dispute sa pâture. Ses armes sont brutes comme lui, des éclats de silex, des débris d'ossements. Il découvre le feu et commence à s'exercer à l'art du potier.

Les anciens ennemis de l'homme ont disparu ou finissent de s'éteindre. A la période du grand ours succède celle du renne, pendant laquelle les anciens procédés se perfectionnent ; le bois de renne est principalement utilisé. Le graveur et le sculpteur s'étudient à représenter la nature vivante.

Vient le déluge. Ce désastre est le signal de nouveaux progrès. C'est l'âge de la pierre polie. Grâce aux efforts de l'homme, les animaux féroces diminuent, les animaux domestiques se propagent de plus en plus. Bientôt des œuvres d'un travail plus achevé apparaissent. Une nouvelle transformation s'opère dans la vie humaine. De chasseur, de nomade, l'homme devient agriculteur ; puis, poursuivant sa marche et découvrant les métaux, il agrandit sa vie et sa sphère d'action et arrive à l'histoire, en dépassant les âges de bronze et de fer.

La théorie des âges pré-historiques a produit des résultats précieux. Sur certains points, la vérité s'est fait jour. Ailleurs, en groupant les faits autour de quelques types principaux, il a été possible de les étudier avec plus d'avantage. Mais, sera-t-elle définitive? Elle paraît surtout faite pour les pays d'Occident auxquels elle s'appliquerait avec assez d'exactitude. D'après ce système, l'humanité aurait passé par des phases successives qui toutes la conduisent à de plus grands perfectionnements. Si l'on considère la destinée de l'homme dans son ensemble, les faits ne cadrent pas avec ces théories inflexibles. L'histoire de la civilisation n'est pas une trame ininterrompue; il s'y trouve des lacunes, et souvent le travail d'une époque est à recommencer. Ainsi, il est incontestable que l'homme, à l'origine, ne connaissant pas les métaux, dut pourvoir à ses besoins à l'aide d'instruments dont il avait la matière à portée : l'os et la pierre. Mais il est incontestable aussi qu'après six ou sept générations — quelques siècles, — l'homme anté-diluvien connaissait l'art de fondre et d'utiliser les métaux. La Bible en nomme l'inventeur. Depuis ce temps jusqu'au déluge, les races établies dans l'Asie centrale furent loin d'oublier ces découvertes. Cependant, avant cette invention, de nombreuses tribus avaient quitté le centre commun. A mesure qu'elles s'éloignaient de leur berceau, leur intelligence, émoussée par les nombreux besoins de l'existence, perdait de son énergie, et leurs descendants montèrent lentement les progrès de l'âge de la pierre, tel qu'il est signalé dans nos régions. Mêmes observations pour les temps postérieurs au déluge. Restés rapprochés du centre de la dispersion, des peuples considérables, en Asie et en Égypte, utilisent les connaissances de l'époque précédente et se signalent rapidement par de gigantesques constructions, témoignant ainsi de la puissance de leur industrie et de leur civilisation avancée. En même temps, d'autres nations, dans leurs migrations à travers le monde, laisseront s'effacer peu-à-peu les vestiges d'une culture supérieure et ne sortiront de leur état de torpeur que lentement et par des essais souvent infructueux. Quoi qu'il en soit de ces difficultés, acceptons le système des âges en ce qu'il semble avoir d'à peu près certain pour nos contrées, et, à son aide, essayons de répondre à la question précédemment posée relativement aux Celtes.

De nombreuses constructions mégalithiques se rencontrent sur tous les points des territoires occupés par ce peuple. Or, voici la réponse des hommes compétents sur l'âge présumé de ces monuments. « Toutes les constructions mégalithiques, dit M. L. Figuiet, ne remontent pas à la même époque. Les unes ont été élevées pendant l'âge de la pierre, les autres pendant l'époque du bronze. Rien dans leur mode d'architecture ne peut nous faire reconnaître leur degré d'ancienneté; mais les restes qu'ils contiennent nous renseignent parfaitement à cet égard. Ainsi, en France, les dolmens et les tumuli-dolmens ne contiennent ordinairement que des objets de pierre et d'os; le bronze et l'or y sont très rares;

le fer ne s'y rencontre jamais. Dans les vrais tumuli, au contraire, le bronze domine, et le fer est plus abondant, preuve certaine qu'ils sont d'une origine moins ancienne que les dolmens. On s'est assuré de la même façon que les dolmens danois et les grandes salles sépulcrales de la Scandinavie appartiennent à l'époque de la pierre polie. » Voici, d'autre part, d'après des calculs qu'il serait trop long de rapporter, l'antiquité des différents âges : l'époque du bronze daterait, pour être d'accord avec la généralité des auteurs, de 4000 ans avant l'ère chrétienne ; celle du fer de 2000 ans. Ne nous arrêtons pas à examiner si ces calculs ne sont pas exagérés ; constatons seulement que l'orthodoxie n'est aucunement intéressée à cette supputation des temps. La Bible n'est pas un cours d'histoire ; elle n'a pas de chronologie : vingt systèmes ont été essayés sur la base des faits qu'elle relate.

L'apparition des Celtes dans l'Occident ne remonte pas à deux mille ans avant Jésus-Christ ; d'autres branches de la même race n'arrivèrent que beaucoup plus tard, au ^{xiv}^e et au ^{vii}^e siècles. C'est dire que ces peuples furent témoins de la fin de l'époque du bronze. Peut-être leur immigration caractérisa-t-elle le commencement de la période du fer. Cependant, de nombreux monuments des âges de la pierre et du bronze existent dans les contrées qu'ils ont occupées. Ce serait l'œuvre d'une race antérieure, totalement disparue ou fusionnée avec les Celtes. Remarquons de plus que Odin, vers des temps rapprochés des premières années de notre ère, ordonnait de brûler la dépouille des morts et d'en couvrir les cendres de terre amoncelée. Des tertres funéraires étaient érigés aux princes et aux chefs ; des pierres monumentales, c'est-à-dire des menhirs, aux hommes qui s'étaient distingués par des actions d'éclat. Or, comme nous l'avons vu, les vrais tumuli seuls contiennent en abondance le bronze et le fer. D'autre part, la pratique générale de l'incinération est une habitude de la dernière époque ; elle n'apparut que dans les temps extrêmes de l'âge du bronze.

De ces faits il résulte :

Que les Scandinaves n'ont pas construit de dolmens ni de tumuli-dolmens, mais seulement des tertres, sans charpente de pierre, recouvrant les cendres du bûcher des funérailles, et des menhirs ;

Et que, les Celtes, appartenant à une période plus éloignée, ont pu assister à la transition d'une époque à une autre, dans les premiers temps de leur occupation. Ils auraient, en général, pratiqué l'incinération. Les dolmens et les tumuli-dolmens contiennent rarement du bronze, jamais du fer. Les tertres sans dolmens renferment, au contraire, beaucoup d'instruments de ces deux métaux ; quelques-uns peu de bronze et beaucoup de fer. Les Celtes, venus postérieurement à l'érection des dolmens, recouverts ou non de tumuli, n'ont pu s'appliquer à des constructions de ce genre. Les tertres sans pierres monumentales, accompagnés d'objets de bronze et de fer, plus tard d'objets de fer seule-

ment, telles auraient été leurs œuvres. En fait de monuments mégalithiques, ils n'auraient dressé que des menhirs.

Cette idée n'est que légèrement esquissée. Peut-être mérite-t-elle d'attirer l'examen de membres plus compétents de la Société polymathique.

OBSERVATIONS

SUR LE MÉMOIRE DE M. L'ABBÉ EUZENOT

INTITULÉ

LES PEUPLES CONSTRUCTEURS DE MONUMENTS MÉGALITHIQUES.

(Par M. E. Burgault, avocat.)

A propos de l'origine des monuments mégalithiques, M. l'abbé Euzenot a, non pas traité, mais effleuré beaucoup de points scientifiques, et nous croyons qu'il a admis, peut-être trop facilement, certaines idées récentes sur les cataclysmes qui ont tourmenté la vie de l'homme primitif et d'autres opinions non moins hasardées quoique généralement plus anciennes sur les mouvements et l'extraction de divers peuples.

Les arguments qu'il apporte pour déshériter les Celtes du mérite d'avoir élevé ces antiques constructions nous paraissent en particulier complètement inadmissibles.

Je dois cependant applaudir à l'heureuse initiative qu'il a prise en désintéressant le dogme catholique des discussions de l'histoire et de la géologie. L'indépendance de ces sortes d'études, quand elle s'exerce consciencieusement, ne peut faire échec au dogme. Le zèle mal entendu et le scrupule qui étendent inconsidérément les limites de la foi sont, au contraire, ses plus dangereux ennemis. Mais tout en réduisant les traditions juives à leur valeur réelle, c'est-à-dire au caractère de documents historiques en tout ce qui n'appartient pas directement aux fondements de la religion, M. Euzenot n'a pas su s'en détacher assez résolument pour se mettre d'accord avec ses propres théories. Son mémoire, très savant du reste, présente par suite de la position qu'il a prise de flagrantes contradictions.

Résumons-le avant d'y répondre.

Suivant l'auteur :

« 1^o Créé avant la période glaciaire, l'homme a traversé une série de perfectionnements et de catastrophes qui l'ont conduit jusqu'aux temps historiques.

2° L'os et la pierre furent d'abord exclusivement la matière des instruments nécessaires à ses besoins ; mais après six ou sept générations il connaissait l'art de fondre et d'utiliser les métaux. L'époque du bronze daterait de quatre mille ans avant l'ère chrétienne, et celle du fer de deux mille ans. L'âge de la pierre polie correspondrait aux temps du déluge de Noé.

3° Avant l'invention des sciences métallurgiques, de nombreuses tribus avaient quitté le centre commun, et à mesure qu'elles s'éloignaient de leur berceau, leur intelligence émoussée par les misères de l'existence perdait de son énergie. Leurs descendants montèrent lentement les progrès de l'âge de la pierre, tel qu'il est signalé dans nos régions. Cette remarque s'applique à la fois aux temps antérieurs et aux temps postérieurs au déluge. En Asie et en Egypte, au contraire, les hommes se signalent promptement par de gigantesques constructions.

4° Après la confusion des langues, les Chamites furent les premiers à s'éloigner du centre commun. Les Semites s'éloignèrent ensuite, et les Japhétides partirent les derniers.

5° La tribu des Kasias dans l'Inde est un reste de Chamites. Encore à l'état demi-sauvage, ils construisent des dolmens et érigent des menhirs et des cromlechs. Les descendants de Kousch, de Mizraïm et de Phut, fils de Cham, avaient occupé l'Afrique septentrionale. Les monuments mégalithiques de l'Algérie doivent leur être attribués, et les formes de l'obélisque, du stèle funéraire et des pyramides de l'Egypte ne sont qu'un perfectionnement des monuments mégalithiques. Ces dernières constructions se rencontrent aussi à l'Est du Jourdain, en Syrie, en divers endroits de l'Asie et en Arabie, contrées successivement occupées par les Chamites et les Semites.

6° Gomer, l'un des fils de Japhet, eut pour enfants : Askenaz, tige des Scandinaves et des Germains, et Riphath, père des Celtes ou Gaulois.

D'après l'interprétation de l'historien Joseph, la Genèse a voulu représenter sous le nom de Magog, autre fils de Japhet, les Finnois, les Hongrois et les Turcs. Javan ou Ioun, ancêtre des Ioniens, Elisah, ancêtres des Hellènes, Tharsis, ancêtre des Peslages thyrréniens de la Grèce et de l'Italie étaient également fils de Japhet. Lud (Lydien), fils de Sem, s'établit dans l'Asie-Mineure où résidaient en même temps les Ioniens.

7° Tous les peuples que nous venons de nommer ont construit des *tumuli*.

En France, les *dolmens* et les *tumuli-dolmens* ne contiennent ordinairement que des objets de pierre et d'os. Le bronze et l'or y sont très rares. Le fer ne s'y rencontre jamais. Dans les vrais *tumuli*, au contraire, le bronze domine et quelques-uns renferment du fer.

L'apparition des Celtes dans l'Occident ne remonte pas à deux mille

ans avant Jésus-Christ. D'autres branches de la même race n'arrivèrent que beaucoup plus tard (au ^{xiv}^e et au ^{vii}^e siècles), *c'est-à-dire que ces peuples furent témoins de la fin de l'époque de bronze, peut-être leur immigration caractérisa-t-elle le commencement de la période du fer.* Donc les monuments nombreux des âges de la pierre et du bronze, les plus remarquables de tous, existant dans les contrées qu'ils ont occupées, seraient l'œuvre d'une race antérieure, disparue ou fusionnée avec eux. »

Je crois avoir été rigoureusement exact dans mon analyse. J'aborde maintenant dans leur ordre chacune des assertions de M. Euzenot.

Examen de la première proposition.

Elle touche de bien près à la théorie d'une création successive des races humaines. Cela suffit pour en faire comprendre toute la gravité. La température du globe terrestre a été infiniment plus élevée qu'elle ne l'est de nos jours. La géologie en fournit la démonstration la plus complète. L'homme n'avait pas fait alors son apparition sur la terre, du moins les quelques traces de son existence, qu'on a cru trouver dans les débris de l'époque, sont bien équivoques.

Une période glaciaire est-elle venue remplacer la période torride, et l'homme primitif a-t-il eu à supporter dans les pays tempérés d'aujourd'hui, particulièrement en Occident, un froid au moins égal à celui du Spitzberg et du Groenland? Le système des précessions peut expliquer un refroidissement considérable dans notre zone, lentement accompli et qui aurait graduellement cessé.

Il est certain que le sol de la France, après avoir produit les végétaux du cap de Bonne-Espérance et donné asile à la faune des contrées les plus méridionales, s'est vu fouler par le renne et d'autres animaux des régions polaires. Il est certain aussi que dans l'âge du renne le pays était déjà habité par l'homme. Seulement il faut bien prendre garde qu'au temps de César (voir *Comm.*, *guerre des Gaules*, lib. vi n° 26), l'âge du renne n'avait pas cessé dans la Forêt-Noire, qu'on peut en conclure que cet animal avait récemment abandonné la Gaule qui, au témoignage de Diodore et de Strabon, était encore impropre à la culture de la vigne.

Ces circonstances laissent évidemment dans l'incertitude 1° le degré d'inclemence du climat des Gaules lors de son plus grand refroidissement, 2° le plus ou le moins d'antiquité de cette période.

Examen de la seconde proposition.

Personne ne conteste que l'homme, avant de connaître les métaux, s'est fait des armes de guerre et de chasse et des ustensiles domestiques avec l'os, la pierre et le bois. Des peuples connus, notamment les Huns,

ont conservé cet usage, plusieurs siècles après l'ère chrétienne. Il n'a même pas entièrement disparu depuis chez des races inférieures. Mais voici ce qu'on ne saurait admettre dans la proposition de M. Euzenot : c'est que l'humanité, née dans l'état misérable décrit par les géologues, dès son berceau en lutte avec les forces les plus terribles de la nature, se soit élevée dans l'espace de six ou sept générations à une civilisation susceptible d'enfanter la métallurgie. On la supposerait dans les conditions les plus favorables d'existence originelle qu'elle n'y serait pas parvenue.

L'auteur augmente la difficulté en plaçant le déluge entre la création et l'âge de bronze. Nous ne savons pas combien il assigne de générations à l'époque anté-diluvienne qui aurait su à peine arriver à la pierre polie.

Les traditions, nous devons en faire là remarque sans les discuter, font remonter à plusieurs siècles avant Noé ou Xisuthre la découverte et l'application aux besoins de l'homme du bronze et du fer.

Pour concilier les résultats des recherches géologiques qu'il admet avec la croyance à l'universalité du déluge prise dans un sens absolu, M. Euzenot refuse implicitement cette haute antiquité à la connaissance des métaux. Il préfère se mettre en opposition avec une donnée de la Bible, quoiqu'elle soit fortement appuyée par les fragments du chaldéen Berosé, du phénicien Sanchoniathon, et de Manethon, le prêtre égyptien. Les deux derniers ont puisé dans des annales où le déluge n'a pas trouvé place, mais qui offrent par ailleurs des coïncidences trop marquées pour qu'on n'en tienne pas un compte sérieux. Il vaudrait mieux pour faire la conciliation d'une manière raisonnable, vieillir singulièrement le monde et abandonner notre habitude de faire de l'histoire sans lacunes.

Examen de la troisième proposition.

Lorsque l'art métallurgique prit naissance, l'organisation politique et civile différerait essentiellement de tout ce qui existe aujourd'hui.

La science, le sacerdoce et l'empire étaient le privilège de quelques familles ou tribus dont le chef était réputé en certains lieux une incarnation divine. Le secret des procédés scientifiques et industriels était scrupuleusement gardé par ceux qui le possédaient. Cette cause a dû retarder considérablement la propagation de la métallurgie.

La découverte des métaux a fait époque. La première dynastie sacerdotale de l'Égypte fut instituée par Hepæsthion (Vulcain) ou bien elle l'adopta comme vocable et objet de son adoration, remplacée plus tard par le culte du soleil et ensuite par la croyance à l'esprit vivant (Bai-onkh) connu sous le nom d'Osiris.

Cette immense conquête de l'industrie humaine, qui a si profondément

modifié les conditions de la vie, semble avoir été promptement suivie de la première révolution sociale dont le souvenir nous soit parvenu.

Les privilèges des tribus consacrées étaient accompagnés de l'interdiction de s'unir par mariages aux tribus profanes. Les premières sont appelées *Enfants de Dieu* par la Genèse (ch. vi, n° 2), et *Egregores* (veillants) par le livre mystique et apocryphe d'Hénoch. Le Mythe en fait des anges descendus du ciel.

Deux cents jeunes gens de ces classes sacrées, révoltés sous l'inspiration d'un chef suprême et de dix-neuf autres qui lui étaient subordonnés, parvinrent à s'affranchir de la prohibition. La beauté et la force corporelle des tribus d'un ordre inférieur auraient déterminé cet événement.

Ses conséquences furent considérables. On peut s'en faire une idée par l'expression imagée de la Bible.

« Or, il y avait, dit la Vulgate, des géants sur la terre en ce temps-là ; car, depuis que les enfants de Dieu eurent épousé les filles des hommes, il en sortit des enfants qui furent des hommes puissants et » fameux. »

Le livre d'Hénoch ajoute que ces *Egregores* dissidents apprirent aux hommes la manière de fondre et de préparer les métaux, de forger des armes et des instruments de guerre, de mettre en œuvre les pierres précieuses, d'extraire des remèdes et des poisons des végétaux ; qu'il leur enseignèrent aussi l'astronomie, l'astrologie, les phénomènes de l'air et de la terre, les présages et la magie.

Il en serait donc résulté une vulgarisation des sciences retenues jusqu'alors dans les arcanes hiératiques.

D'après Georges Syncelle, auquel nous devons les fragments qui nous restent de l'œuvre remarquable dont nous parlons, la sécession des *Egregores* serait de 1143 ans antérieure au déluge. Elle serait de l'an du monde 1170, à traduire probablement par le xii^e siècle du commencement de sa civilisation. Nous n'entendons pas, cela va de soi, donner ces chiffres comme certains, ils n'ont qu'une valeur de tradition ayant cours en Judée, à tel point que Tertullien et Origènes ont cru à l'authenticité du livre d'Hénoch et qu'il est cité par l'apôtre saint Jude.

Nous n'entreprendrons pas de déterminer quels peuples étaient les géants de l'écriture, au nombre desquels il ne serait pas trop téméraire de comprendre les Sacés, anciens habitants de la Bactriane, une des races les plus intelligentes, les plus laborieuses et les plus éprouvées, celle-là même peut-être qui aurait primitivement peuplé les régions du Liban et de l'anti-Liban, et d'où la Genèse des Phéniciens (Sancho-niathon, fragments de Philon de Biblos, 7 à 28) fait dériver toutes les civilisations de l'Orient. C'est dans les mêmes lieux, sur l'Hermon, que se serait prêté le serment séparatiste des veillants.

La révolution accomplie est autrement figurée mais reconnaissable dans l'anonyme chaldéen compilé par Mar Apas Catina où elle aboutit également aux prodiges de l'art. Elle est donc restée dans la mémoire de tous les peuples de l'Asie.

Examen de la quatrième proposition.

Toutes les traditions que nous venons de rapporter et dont aucune ne doit être négligée permettent-elles de dire avec M. Euzenot que l'intelligence des tribus qui s'éloignèrent du berceau de l'humanité subit avant et après le déluge un abaissement proportionné à la distance ?

L'idée nous paraît très peu vraie. La race arienne passe pour avoir eu la supériorité. Or, si nous interprétons bien les récits génésiaques consignés en style figuré dans les livres *zends*, elle a dû être refoulée d'abord dans l'extrême nord et revenir plus tard, séparée des Celtes ses congénères, dans les pays où elle a fourni sa carrière.

Son premier *zeratasch* (Zoroaste) paraît avoir été considéré par Aristote comme le plus antique civilisateur religieux, puisque le philosophe grec reporte son temps à cinq mille ans avant la guerre de Troie (calcul exagéré sans doute, mais signalant la réalité d'un âge bien ancien).

Comment, je le demande à notre collègue, conciliera-t-il la priorité du départ des Chamites, si ce sont eux qui ont créé la civilisation égyptienne avec la déchéance intellectuelle dont il frappe les premiers bans de l'immigration ? Comment parviendra-t-il, d'un autre côté, à concilier l'infériorité des Finnois, des Turcs et des Tchoudes qui seraient, d'après lui, des rameaux japhétiques avec la prolongation supposée du séjour de tous les Japhétides aux lieux de la première patrie ?

Examen de la cinquième proposition.

La migration des Chamites dans l'Inde est un fait sans appui historique ou traditionnel. Il paraîtrait aussi difficile d'y rattacher les Malais que les nègres si la race chamitique a présidé aux destinées de l'empire primitif des Egyptiens.

L'origine de la tribu des Kasias de l'Inde est parfaitement inconnue. Si les savants qui croient avoir découvert en eux des Chamites ont constaté que le même mot signifie pierre dans la langue des Kasias et dans la langue celtique, cette coïncidence, qui n'a pas son analogue dans le vocabulaire de l'ancienne Egypte, prouverait peu en faveur de la parenté des Egyptiens et des Kasias dont il faudrait plutôt faire des Celtes si le rapprochement établi avait une valeur appréciable.

Ces demi-sauvages érigent, dit-on, des menhirs et des cromlechs. C'était une excellente occasion pour les voyageurs qui les ont étudiés

de nous donner le mot si controversé de la destination de ces ouvrages. Ce point essentiel est malheureusement demeuré dans l'ombre.

J'avoue que les efforts de mon imagination ne m'ont pas montré à l'heure qu'il est sous quels rapports les monuments de l'Égypte dériveraient des mêmes principes d'architecture que les monuments mégalithiques et en seraient tout simplement la forme perfectionnée. L'abus des analogies est ici poussé à l'extrême.

Quant aux monuments mégalithiques semblables aux nôtres répandus en grand nombre dans la province de Constantine, il serait irrationnel d'en refuser la construction aux Celtes, en alléguant que la population la plus anciennement connue du pays était chamitique. On ne s'arrêtera pas, en effet, à l'idée que Cham (le brûlé du soleil) put avoir des enfants blonds et très beaux. Eh bien ! d'après les fragments d'Hécatée et le périple de Scylax, n° 110, la race peuplant cette contrée qu'ils appellent l'un Zygantes et l'autre Gyzantes était blonde et d'une beauté remarquable.

C'est une observation omise dans mes aperçus historiques sur les origines celtiques, où j'exprime l'opinion que dès une très haute antiquité une partie de la population du nord de l'Afrique était Celte. (Voir nos 13 et 14.)

Examen de la sixième proposition.

Mon respect pour l'autorité des antiquités judaïques de Flavius Joseph a ses bornes. Son livre est utile à consulter et précieux par des documents qu'on chercherait vainement ailleurs. N'allons pas au-delà.

Pour ma part, j'ai peu de goût pour les généalogies tout d'une pièce en grande vogue chez les anciens, pour la précision rigoureuse du premier ancêtre de chaque peuple.

Riphath aurait-il été l'éponyme national des Celtes à l'origine ? Confessons notre ignorance sur ce point comme sur la position topographique exacte des monts riphéens dont Plutarque fait leur demeure d'avant leur arrivée première dans la Gaule. Il apparaît seulement que ces montagnes traversaient une contrée septentrionale très étendue de l'Asie ou de l'Europe.

Riphath paraît être un nom correspondant à celui de la chaîne mentionnée par Plutarque, et la situation *nord* s'accorderait parfaitement avec le refoulement allégoriquement indiqué dans le Zend-Avesta.

Du reste, la cognation des Celtes, des Germains et des Scandinaves n'est pas douteuse.

Examen de la septième proposition.

Pour se faire une idée juste des religions antiques auxquelles se rattachent toujours celle des tombeaux, il est indispensable de tenir grand compte du symbolisme et du ritualisme qui en sont inséparables.

Ce point de vue ayant été complètement écarté par M. Euzenot, on doit se délier de ses conclusions, fut-il par ailleurs dans le vrai.

L'usage observé dans les funérailles celtiques remonte probablement aux âges de la pierre. Les âges du bronze et du fer peut-être même fort attardés dans leur nationalité, pourraient bien n'avoir rien ou presque rien modifié dans les cérémonies funèbres, ni dans les insignes des chefs et des ministres du culte.

La plupart des objets en pierre recueillis dans les tertres tumulaires affectent à mes yeux le caractère de parure ou de marques distinctives. La matière est, le plus souvent, précieuse et introuvable dans les terrains de l'Europe. Le travail des celtæ est très soigné. Ils sont tellement intacts qu'évidemment ils n'ont servi ni à la guerre, ni aux sacrifices, ni aux besoins des familles. Quelques-uns sont d'une délicatesse de forme, d'un fini remarquable et de trop petite dimension pour avoir eu la destination d'arme offensive ou d'ustensile de ménage.

L'or et le bronze s'étant trouvés exceptionnellement ou non dans les chambres sépulcrales, avec des celtæ, il est incontestable que les pierres façonnées n'ont pas cessé d'être les compagnes fidèles de la cendre des morts après comme avant la connaissance des métaux.

Le fer n'a jamais été, que je sache, mêlé aux cendres dans les simples tumuli. Il s'y rencontre isolé du gisement mortuaire, de même que les armes en bronze n'apparaissent dans aucune de nos cryptes et sont ou dans les terres du monticule ou à côté.

Les ornements et les insignes des dignités ne se fabriquant vraisemblablement pas en fer, on s'explique l'absence de ce métal dans les caveaux, même indépendamment de causes d'exclusions dérivant des rites.

Quant aux haches de bronze, aux monnaies de diverses époques, et aux objets plus ou moins précieux, relativement modernes, que les fouilles ont mis au jour dans les *tumuli*, avec ou sans cryptes, mais en dehors du lieu affecté spécialement au dépôt des cendres, j'y vois les offrandes pieuses et successives de la postérité. Cette opinion exprimée dans mes aperçus historiques, n° 26, me paraît de nature à concilier les résultats des fouilles en apparence contradictoires. Le fer a pu ne trouver place en vertu des coutumes reçues que dans des tombeaux affectés à des positions sociales qui n'avaient pas droit à l'honneur des cryptes.

Les Germains et les Scandinaves élevaient des tertres sur les cendres de leurs morts. Tout tend à prouver qu'ils n'y construisaient point de caveaux. Mais quelle induction pourrait-on en tirer contre l'origine celtique des tumuli à chambres sépulcrales ? Les Grecs, proches parents des Celtes, et, j'ajoute même, très mélangés de Celtes, sortis notamment de la Chersonèse taurique, avaient des *tumuli simples* et des *tumuli à dolmens* de mêmes dates.

Les *tumuli à dolmens* semblent avoir été réservés chez eux aux personnages de haute distinction. Le tombeau d'Achille, au cap Sigée, contient une chambre sépulcrale. Pourquoi les Celtes n'auraient-ils pas eu de tous temps ces deux genres de tombeaux ?

Je ne chercherai pas si les Celtes n'ont paru en Occident que vingt siècles avant l'ère chrétienne. Il serait aussi impossible d'y contredire que de l'affirmer, et la date est sans importance sérieuse pour juger l'âge des *tumuli-dolmens*. Ce qui en a un peu plus c'est le degré de perfection de certaines œuvres d'art découvertes dans les caveaux. Comment, sans avoir des poinçons d'acier, aurait-on percé avec tant de netteté et de précision les perles fines que nous voyons au Musée archéologique de Vannes.

Enfin, si dans le Morbihan les cryptes tumulaires n'ont point présenté de squelettes humains, dans d'autres lieux de la Gaule celtique on en a trouvé. Ils avaient en général la conformation attribuée à la race celtique pure.

Les habitants primitifs ont été enterrés dans le sol des grottes naturelles. Les *dolmens* n'étaient pas connus de leur temps. Leur tête dénote une race bien inférieure aux Européens d'aujourd'hui. Après eux probablement de nouveaux habitants ont inhumé dans les coffrets en pierres, dont le tombeau de Mané-Bec-er-noz offre un spécimen. Cette nouvelle race n'était encore ni les Celtes, ni même les Ibères. Le type cranien et d'autres particularités du squelette caractérise par continuation des êtres bien au-dessous dans l'échelle de l'humanité.

Nous arrivons ainsi aux Ibères sans avoir trouvé les constructeurs des *tumuli* avec ou sans caveaux. Nous pourrions être tentés d'attribuer les premiers aux Ibères, si ces monuments ne faisaient pas défaut dans les lieux où leur race a persisté le plus longtemps à l'état de pureté originelle, et où des historiens et des géographes contemporains les ont connus. Mais dès-lors que les Ibères sont forcément mis hors concours, nous ne pouvons plus logiquement chercher les constructeurs en dehors de la race celtique.

Quant aux menhirs et même aux cromlechs, ils pourraient bien être revendiqués pour les Ibères. Une présomption en ce sens trouverait un argument très sérieux dans le passage d'Aristote, où il est question de la manière employée par les populations de la péninsule ibérique, pour honorer la mémoire de leurs guerriers, et perpétuer leurs exploits au moyen des signes de la tombe.

ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE.

TUMULUS DE MANÉ-BOTGADE.

(Par M. l'abbé Collet, vicaire.)

La petite éminence naturelle, vulgairement désignée sous le nom celtique de Mané-Botgad (montagne au buisson de lièvre), est située à 300 mètres à l'ouest du bourg de Plœmel, du côté gauche du grand chemin d'Auray à Erdeven, vis-à-vis d'une croix de pierre.

Le sommet de cette butte est couronné d'un petit tumulus conique d'un mètre de hauteur sur 9 de diamètre. Comme il est ruiné et amoindri extérieurement, l'on peut distinguer facilement les extrémités d'un cercle de pierres brutes, apparaissant à la surface du mamelon, avec les restes d'une galerie intérieure, orientée vers le sud, mais sans aucune pierre de recouvrement.

L'intérieur du monument était occupé par un remplissage de grosses pierres, de terres et de cailloux. Le sol de la galerie et du côté est du cromlech était pavé de petites pierres plates, sur lesquelles reposait une couche épaisse de terre noire, grasse et cendrée avec traces de *charbons* de bois. C'est au milieu de ce terreau, vers la paroi est du cromlech et surtout à l'entrée de la galerie, à son point de jonction avec le dolmen que l'on a découvert une *quarantaine de vases* en terre cuite, mais tellement petits, qu'il y en a qui ne dépassent pas la grosseur d'une pipe. Leur pâte est noire et grossière, mal cuite, façonnée au tour ou à la main, sans ornementation, et ayant la forme d'un gobelet ou d'une tasse à café. Ils étaient remplis de terre sans traces de cendres ni de charbons, et placés dans toutes les positions : les uns assis, les autres renversés. Mais cette poterie était tellement pourrie qu'elle tombait en décomposition et c'est à peine si l'on a pu en conserver 5 ou 6 intacts. La même couche renfermait un grand nombre d'éclats de silex pyro-maque, parmi lesquels il est facile de distinguer *deux silex ouvrés* ou lames de couteaux de pierre.

Une autre trouvaille bien plus significative, c'est la présence du fer dans cette terre à poterie. On y a trouvé en effet une extrémité de *hache en fer* ou peut-être la pointe d'un gros clou carré entièrement oxydé, tout auprès d'un petit anneau de fer, actuellement brisé. C'est une preuve de plus à ajouter à tant d'autres, de l'existence du fer à

l'époque des dolmens. Cayot-Délandre, dans son annuaire du 1837, page 92, signale des haches semblables en fer, trouvées au pied d'un menhir dans la commune de Crach.

Mais à quelle destination aurait pu servir cette céramique funéraire, sinon à contenir quelque parfum ou quelque nourriture réservé au mort pour faire son voyage d'outre-tombe. De nos jours encore, au repas funèbre qu'ils font chez eux le jour de l'enterrement de leurs parents, nos bons bretons ont l'habitude d'offrir à un pauvre déterminé, l'écuellée du défunt qu'ils appellent *schuellad en inean* (l'écuellée de l'âme).

D'ailleurs ne voyons-nous pas les peuples anciens, qui avaient un véritable culte pour les morts, pratiquer le même usage ? Il suffit de citer les Babyloniens, les Égyptiens et surtout les Chinois qui observent encore scrupuleusement cette coutume.

Elle existait aussi chez les Hébreux, puisque Tobie recommande à son fils de mettre de la nourriture sur les tombeaux, afin que les pauvres en passant eussent pu en faire leur repas.

GÉOLOGIE.

ORIGINE

DES FALAISES DE QUIBÉRON ET D'ERDEVEN.

(Par M. l'abbé Collet, vicaire.)

Les monuments celtiques et romains nous fournissent de précieux renseignements pour remonter à l'origine des empiètements successifs des dunes de sable sur nos rivages.

Ces débris du passé nous indiquent l'âge approximatif de nos falaises, comme un véritable chronomètre.

Mais avant de traiter cette question, je dois en discuter une autre qui sera la première, celle de l'origine de la falaise et de la presqu'île de Quibéron.

Tous les navigateurs du pays déclarent unanimement qu'il existe une longue chaîne de rochers sous-marins, entre la pointe ouest de Quibéron et celle d'Erdeven. Les îlots de Teühiec et de Ruellan, ainsi que ces rochers innombrables qui sont à fleur d'eau, dans cette direction, en ont fait partie autrefois.

Ils ne seraient même que les derniers débris, et, en quelque sorte, que le squelette d'une longue chaîne de montagnes qui aurait relié Quibéron au continent.

A cette époque fort reculée, la configuration des terres, dans ces parages, était toute différente. La baie et la falaise de Quibéron devaient être une belle plaine couverte de forêts, comme le veut la légende quibéronnaise. Cette presqu'île elle-même devait être unie aux îles d'Houat, d'Hœdic et de Belle-île, par une longue chaîne de montagnes allant de la pointe de Conguel à Houat.

Mais par suite de la rupture de ces deux chaînes de montagne par les érosions de l'Océan, Quibéron et les autres terres devinrent îles, une grande inondation s'accomplit, la baie de Quibéron fut envahie, deux courants contraires se formèrent, l'un dans la baie et l'autre dans l'Océan, et donnèrent naissance à la falaise de Quibéron en se neutralisant mutuellement. De cette manière aussi Quibéron d'île redevint presqu'île. Le sol de la falaise et les sédiments vaseux de la baie appartiennent à la série géologique des terrains d'*alluvions modernes*. Quoique fort ancienne, la falaise est donc postérieure au terrain quaternaire. En creusant un puits de 3 ou 4 mètres en pleine falaise, on découvre des vases marines sous le sable, preuve évidente qu'elle a été fond de mer avant de devenir terre, et Quibéron île avant de devenir presqu'île.

Mais à quelle époque précise faudrait-il placer cette dernière transformation ?

Elle est bien antérieure à nos monuments mégalithiques et se perd dans la nuit des temps, puisque nous trouvons des constructions de cet âge bouchant l'isthme des promontoires : ce qui prouve que ceux-ci étaient alors dans le même état qu'aujourd'hui, et par suite, le peu d'envahissement de la mer depuis cette époque.

J'arrive à la seconde question. Mais, si la presqu'île et la falaise de Quibéron existaient déjà depuis longtemps, telles que nous les voyons aujourd'hui, bien avant l'âge de la pierre polie ; il n'en était pas de même des falaises de Beg-Conguel, de Saint-Pierre et d'Erdeven. Celles-ci, au contraire, ont été formées par des sables emportés du rivage dans l'intérieur des terres après la période mégalithique. En effet, tous les monuments celtiques que l'on découvre sur ces falaises sont complètement engloutis sous une mer de sable, et reposent sur un sol naturel, qui est celui de la roche granitique elle-même. A l'appui de cette assertion, on peut citer le fameux menhir de Beg-Conguel et le Stone-Cist, le dolmen de Beg-en-Noz et celui de Bec-Port-Blanc dans la falaise de Saint-Pierre.

Il reste à déterminer l'âge précis de l'ensablement de ces monuments.

Cette époque est certainement antérieure à l'arrivée des Romains dans le pays ; car en plusieurs endroits, les ruines romaines reposent sur ce sable.

On peut citer comme preuve les rebuts de cuisine de Mané-Belec et bien d'autres vestiges de la domination romaine, répandus çà et là au milieu des sables.

Néanmoins le grand plateau de *Plad-er-ré*, dans la falaise d'Erdeven, où les ruines romaines sont accumulées à profusion, fait exception à cette règle. Ici en effet l'arrivée du sable est postérieure à la domination romaine, puisque toutes ces ruines sont à quatre mètres sous le sable et sur le sol naturel.

Mais pour avoir une idée exacte du développement prodigieux des dunes sur les terres depuis une époque déterminée, assez rapprochée de nous, il suffit de mesurer l'épaisseur et l'étendue des couches de sable à *Plad-er-ré*. Or, la falaise, en cette localité, couvre une étendue d'une demi-lieue ; et la couche de sable est de quatre mètres au moins d'épaisseur.

Ne pourrait-on pas supposer que l'ensablement de cette dernière plage remonte au IV^e ou V^e siècle de notre ère, époque qui coïncide avec la tradition locale qui attribue la destruction de la ville d'Is, à une inondation de la mer. Cette légende est connue partout avec quelques variantes, mais elle prouve au moins de grands changements sur nos rivages.

Le long du ruisseau de *Plad-er-ré* qui coule de l'étang de Locpéret vers l'Océan, et plus près de la mer, au sud du village de Kérélieu, on découvre des ruines d'habitations romaines, des murs, des tuiles à rebord, des poteries samiennes, des rebuts de cuisine, tels que ossements d'animaux, coquillages, cendres et charbons, pierres rougies au feu, meules à bras.

Naguère encore on y voyait une petite construction circulaire, espèce de forge ou de fonderie, que la mer vient de démolir. Néanmoins j'ai pu y recueillir, dans une terre brûlée, des scories ferrugineuses, des tuiles, une espèce de goudron à pâte noire et gluante, et, ce qui est bien plus remarquable, des moules en poterie, affectant la forme de hachettes de bronze.

En résumé, si nous nous reportons à l'origine des continents, Quibéron, la falaise, la baie et les îles adjacentes ont été reliés au continent par une longue chaîne de montagne allant de la pointe de Beg-en-Aud, en Saint-Pierre, à la pointe de Kerhouët, en Erdeven.

Plus tard, lorsque l'Océan rompit cette digue de montagne, Quibéron devint île, puis presque île, par suite de la formation de la falaise. Ce dernier phénomène est de beaucoup antérieur à la période celtique, et se perd dans la nuit des temps, quoique rentrant dans la division géologique des terrains d'*alluvions modernes*.

Les falaises de Bec-Conguel et de Saint-Pierre sont postérieures à nos monuments celtiques, mais antérieures à la domination romaine. Cependant la falaise de Plad-er-ré, en Erdeven, est postérieure à cette dernière période.

FRAGMENTS MANUSCRITS

D'UN

ROMAN DE CHEVALERIE.

(Par M. Rosenzweig.)

En inventoriant, il y a quelques mois, les anciens registres paroissiaux de la commune de Moustoir-Remungol, mon attention fut attirée par la couverture en parchemin que portait l'un d'eux et que j'ai l'honneur de mettre sous vos yeux ; c'est une feuille manuscrite d'un roman de chevalerie ayant tous les caractères du ^{xiv}^e siècle ; le registre lui-même datait du milieu du ^{xviii}^e. Après avoir lu attentivement et copié avec le plus grand soin les parties encore lisibles de cette feuille assez maltraitée par l'usage qu'on en avait fait, j'ai recherché et trouvé, grâce à l'obligeance d'un de nos collègues, ceux des romans déjà publiés auxquels pouvaient se rapporter les fragments en question. Avant de vous donner la copie de ces fragments, permettez-moi donc de vous en faciliter l'intelligence par une analyse rapide de deux romans avec les personnages desquels il nous est indispensable de faire connaissance ; ce sont ceux qui ont pour titres : *Mélusine* et *Geoffroy à la Grant-Dent*. Je les étudie dans la collection des Romans de chevalerie mis en prose française moderne par Alfred Delvau (1869).

Dans le premier, qui est daté de 1387, je laisse de côté tout le récit des circonstances qui amenèrent la rencontre et le mariage de Raimondin et de Mélusine, et j'arrive tout de suite au chapitre dans lequel Mélusine, peu de temps après son mariage, fait bâtir en Poitou la forteresse de Lusignan, « c'est-à-dire, en langage grégeois, merveilleuse chose. »

« Ce fut là que Mélusine mit au monde un enfant mâle bien formé, »
» sauf qu'il avait le visage court et large, et que l'un de ses yeux était » rouge et l'autre pers. Cet enfant fut baptisé et reçut le nom d'Urian.
» En grandissant, ses oreilles grandirent aussi d'une façon démesurée,
» si bien qu'elles ne tardèrent pas à ressembler aux mamilles d'un van. »
Heureusement pour ce premier-né de la famille, « il rachetait ses »
» imperfections, » dit-on plus loin, « par une ardeur et un bon vouloir »
» remarquables. »

Raimondin, d'après les conseils de sa femme, alla ensuite en Bretagne réclamer l'héritage de son père Henri de Léon ; après son retour, Mélusine accoucha d'un deuxième fils, puis d'un troisième, puis d'un quatrième, et ainsi de suite jusqu'à huit. On en trouve encore deux autres plus tard. Comme nous avons le portrait de l'ainé, il ne sera pas mauvais de connaître les autres, du moins ceux dont nous rencontrerons les personnages dans nos fragments. Le troisième, nommé Guion, était « un très-bel enfant, sauf qu'il avait un œil plus haut que l'autre ; » Geoffroy, qui était le sixième, « apporta en naissant une grande dent qui » lui sortait d'au moins un pouce de la bouche. » Les portraits des autres fils de Mélusine ne sont pas moins curieux ; nous devons constater cependant que, d'après l'auteur du roman de *Geoffroy*, « tous ces » enfants-là étaient très-beaux, fors quelques signes et taches qui les » déparaient un peu..... Malgré ces défauts de visage, chacun d'eux » était bien formé. »

Lorsque Urian et Guion eurent atteint, l'un dix-huit ans et l'autre seize, ils songèrent à « aller de par le monde guerroyer et courir les » aventures comme avait fait leur noble père. » Il faut lire les conseils que leur donne Mélusine avant leur départ, conseils que nous aimerions à rencontrer aujourd'hui dans la bouche de toutes les mères en pareille occurrence : « Mes chers enfants, » leur dit-elle, « je vous prie de ne » jamais oublier, en quelque lieu que vous vous trouviez, d'entendre » le service divin avant de rien entreprendre. La prière reconforte, et » le ciel protège volontiers les âmes qui songent à lui. Aidez et conseillez » les mères et les veuves ; défendez les orphelins ; honorez les dames ; » soyez humbles, doux et courtois envers tout le monde, surtout » envers les petits. Soulagez de votre aumône délicate les pauvres en » mal de misère ; soulagez de votre tendresse les pauvres en mal de » tristesse. Soyez larges aux bons, et, quand vous donnerez, ne soyez » pas longs à le faire ; le bien ne doit pas se faire attendre ni désirer. » Défendez-vous des largesses inutiles et folles : le ciel ne vous a pas » mis en main des richesses pour les semer là où elles ne poussent pas. » Tenez toujours loyalement vos promesses, et, pour les tenir volontiers, » ne les faites pas trop à la légère. Ne vous laissez pas gouverner par » vos passions de jeunes hommes, et, si vous faillissez, que ce ne soit » pas irréparablement. Ne convoitez jamais la femme d'autrui, afin » qu'un jour on ne soit pas autorisé à convoiter les vôtres. Aimez qui » vous aimera, chastement et affectueusement, et ne haïssez jamais que » le vice, l'hypocrisie et la lâcheté, les seules choses haïssables de ce » monde. Par ainsi, mes chers enfants, vous vivrez toujours honorable- » ment, et, si vous devez périr, ce qu'à Dieu ne plaise, vous périrez » avec la conscience à l'aise et le cœur en joie : vous aurez fait votre » devoir. »

Comme premier exploit, les deux frères rencontrent un jour en pleine

mer les vaisseaux sarrasins du Soudan de Damas qui poursuivaient deux galères de Rhodes, s'en rendent maîtres et les amènent en l'île de ce nom. Puis ils se disposent à aller au secours du roi chrétien de Chypre attaqué par le Soudan ; le maître de Rhodes se joint à eux. Les Sarrasins sont défaits dans l'île de Chypre, et le Soudan est tué de la main même d'Urian. En récompense le roi de Chypre, qui avait été blessé à mort par le Soudan, donne avant d'expirer à Urian, qu'il a armé chevalier, sa fille Hermine et sa couronne.

Quant à Guion, il continue la poursuite des Sarrasins sur mer, et, lorsqu'il veut rentrer à Chypre, les vents le poussent sur les côtes de l'Arménie dont le roi, frère du feu roi de Chypre, avait une fille nommée Florie ; Guion ne tarde pas à s'éprendre de la jeune princesse. Tout-à-coup, au milieu de ses rêves de bonheur, il apprend que les Sarrasins menacent de nouveau l'île de Chypre ; il vole à leur rencontre, les bat sur terre et sur mer, et tue à son tour les deux principaux chefs ennemis, le calife de Bendas et le roi Brandimont, non loin de Lymesson, l'un des ports de Chypre ; des fêtes signalent le retour de Guion auprès de son frère.

Mais voici qu'on apporte la nouvelle de la mort du roi d'Arménie qui, par ses dernières volontés, abandonne à Guion son royaume et sa fille Florie. Guion retourne en Arménie pour recevoir l'un et l'autre héritage.

Dans le reste du roman il n'est plus guère question que de Raimondin et de Mélusine ; cependant nous voyons Geoffroy, leur sixième fils, combattre seul et tuer le géant Guédon qui était la terreur du pays de Guérande, et brûler une abbaye dans laquelle se trouvait l'un de ses frères.

Le roman de Geoffroy à la Grant-Dent ne porte point de date, mais il est certainement postérieur à celui de Mélusine dont il reproduit textuellement plusieurs chapitres. Dès le début, Geoffroy est âgé de vingt ans et va en Irlande dont les habitants refusaient d'obéir à son père leur seigneur. L'expédition réussit complètement. De retour à Lusignan, il entreprend d'aller combattre les Sarrasins contre lesquels luttaient déjà ses frères Urian et Guion. Peu de temps après, à la tête de leurs armées réunies, ils défont tous les trois le calife de Bendas qui tombe sous les coups de Geoffroy. Il est bon de remarquer que, dans le roman de Mélusine, ce même calife est tué par Guion.

C'est ici que notre nouvel auteur place le double mariage et le double couronnement d'Urian et de Guion, et son récit emprunte à cette circonstance une allure assez piquante : « Urian était amoureux de la » belle Hermine, fille du roi de Chypre.... Guion était amoureux de la » belle Florie, fille du roi d'Arménie.... Hermine était amoureuse » d'Urian, et Florie l'était de Guion... Urian s'en alla, avec une suite » nombreuse, à la cour du roi de Chypre, pendant que son frère Guion, » avec une semblable suite, s'en allait à la cour du roi d'Arménie, tous

» les deux poussés par l'amour. L'archevêque de Famagosse maria
» Hermine, richement vêtue de satin blanc, et Urian, richement vêtue
» de damas rouge. L'archevêque d'Arménie maria Florie, non moins
» richement vêtue de satin blanc, à Guion, non moins vêtue de damas
» rouge. Et comme, le lendemain de la nuit des noces d'Hermine et
» d'Urian, le bon roi de Chypre s'en alla de vie à trépas, Urian, qui était
» estimé des barons de ce prince, monta sur son trône en son lieu et
» place. Comme, pareillement, quelque temps après le mariage de sa
» fille Florie, le bon roi d'Arménie trépassa, Guion lui succéda, appelé
» à cet honneur par le vœu même des habitants de ce royaume. »

Cependant Geoffroy était allé chercher de nouvelles aventures. Tout d'abord il revient à Lusignan ; puis sont racontées, dans des termes identiques à ceux du roman de Mélusine, l'histoire du géant Guédon, celle de l'abbaye brûlée, et d'autres encore, qui sont même complètement étrangères à notre héros.

Ce dernier repartait pour combattre et occire un second géant du nom de Grimault, dans le pays de Northumberland ; et enfin on le voit, à l'exemple d'Urian et de Guion, se fixer dans le pays de Lusignan et le gouverner. Quant à leurs autres frères, ils s'établissent pareillement en diverses contrées, soutenant partout la gloire de la riche et puissante maison de Lusignan.

Ainsi renseignés sur nos personnages, passons maintenant aux fragments manuscrits ; en voici le texte :

PREMIER FRAGMENT.

..... et damoeselles et Hervieu son filz qui avoit jà v ans, et ceulx qui devoient garder le port et le paiz, le roy ot prins congié et estoit entré en mer, et pour l'eure il avoit bien XIIIJ^m combatans, qu'arbalestiers que autres gens d'armez. Et lors furent les voilles levées, et s'esquippent du port, et vont singlant de tel force que la royne qui fut en la maistre tour en ot tost perdu la veue. Et sachiez que, le tiers jour après, Gieffroy au grant dent arriva soubz le Limasson ; maiz le maistre du port ne le lessa pas entrer dedens. Nompourtant fut moult esbahis quant il perçoit lez armez de Lusignen sur les vesseaulx et banières ; si ne sçot que penser, maiz tantost vint au chastel et nonça à la royne cest affaire, et celle qui fut moult saige lui dist : « Allez savoir que c'est, et aiez vos gens tous prestz sur le port, s'ilz voullioient arriver par force, qu'ilz en fussent contredis. » Et cil si fist le commandement de la royne, et vint aus barrières entre les deux tours du clos, et leur demanda en hault qu'ilz queroient. Et lors dist le chevalier qui autrefois avoit esté en Cyppe : « Lessiés nous arriver ; c'est un des frèrez le roy Urien qui lui vient à secours contre les ennemis. » Quant le maistre du port vit le chevalier,

si le congnut et lui dist : « Sire Urien c'est partiz *iu* jours a, et.... noble armée vers le port de Jasphe (1); car il ne veult pas que Sarrasins arrivent en son país; mais dictes à son frère que il et vous, à tout XX ou XXX ou XL en vostre compaignie, venez devers madame la royne qui moult sera liée de sa venue. » Et le chevalier dist à Gieffroy qui tantost entra en une galiotte, et vindrent à la chaisne qui leur fut ouverte, et ilz entrèrent ens et trouvèrent moult bonne gent qui honnourablement les receurent, et Gieffroy et sa compaignie, et moult se donnoient merveiléz de son grant (*sic*) et de sa fierté, et dirent : « Ses frères conquerront moult de país; je croy que cestui-cy ne repassera jamaiz en son país tant qu'il ait conquesté quelque país par-deçà. » Et en ce parlant vindrent là où la royne les attendoit qui par la main tenoit son filz Hervieu; et, à l'aprouchier de Gieffroy, elle s'enclina tout jus à terre, et aussi fist Gieffroy, et la dressa en l'ambrçant moult doucement et la baisa, et après lui dist : « Madame ma seur, Diex vous joie de quanque vostre cuer désire. » Et celle le bienbiégna en monstrant gant signe d'amour.

Et lors Gieffroy print Hervieu son neveu qui estoit à un genoil devant lui, et le leva entre ses bras en lui disant : « Beaux nepveus, Dieux vous ottroit bon amendement. » Et l'enfant lui respont : « Grant merciz, beaux oncles. » Que vous feroye-je long compte? Gieffroy fut moult bien festiéz, et fu le port ouvert, et sa navire mise dedens.

Et quant ilz furent bien rafreschiz, lors Gieffroy dist à sa seur : « Madame, je m'en vueil aller après mon frère; faictes-moy avoir quelque bon marinier qui bien sache la contrée de ceste mer, par quoy je ne faille à trouver mon frère, et je vous en pri, ma très-chière seur, tant comme je puis. »

A ce respondi la royne : « Mon très-chier frère, à ce ne faldrez-vous pas; car, par m'âme, je vouldroie qu'il m'eust cousté mil besans pour tous périz eschiver, que vous et vostre navire feussiez o la mon seigneur; car je sçay bien que de vostre venue il aura grant joye, comme droit est. » Lors'appella le maistre des pors, et lui dist : « Allez, si me faictes armer une galiotte de dix rames et me quérés le meilleur marinier et le plus saige homme de Galles qui nous soit demouréz par-deçà, pour conduire mon frère devers mon seigneur.

.

DEUXIÈME FRAGMENT.

. que Sarrasins croissent de gens, que mal leur en pourroit bien venir, car ilz ourent bien perduz VIII^m des leur, q'uns qu'autres; et d'autre part furent les soubdan et les autres en la ville moult esbahis, car ilz ne savoient pas la perte que les Chrétiens

(1) Jaffa.

avoient receue. Si orent à conseil qu'ilz requerroient au roy Urien journée de traictier sur fourme de paix, et le firent. Et le roy Urien ot conseil qu'il accorderoit. Et fut la journée assignée par accord au tiers jour entre la ville et les logeiz. Et furent les triesves données cependant, et livrèrent bons ostages. Lors vindrent ceulx de la ville en l'ost marchander et vendre de leurs marchandies; et ceulx de l'ost leur vendoient des choses qu'ilz avoient conquises. Lors vindrent à la journée les Sarrazins et leur conseil, et d'autre part vint Urien et tous les barons de l'ost chrétien, et parlementèrent tant d'un costé et d'autre qu'ilz furent d'accord par mitant que les Sarrazins leur donnèrent tout quanque ilz avoient fraié sur le voiage et pour raler dont ilz estoient venus; et à chacun an devront donner au roy Urien XXX^m besans d'or. Et furent les triesves criées cent ans et un jour; et en furent les chartres seellées. Et ot convenant le soubdan de Damas, le caliphe, le soubdan de Barbarie qui fort se douloit de l'espaule que le roy Urien lui avoit blécée, et le roy Anthénor d'Anthioce, que jamaiz ne porteront dommage au roy Urien, au roy Guion ne au Maistre de Rodés ne à leurs gens, et que, se autre roy Sarrazin leur voullait faire dommage, qui (*sic*) leur feroient faire savoir. Et partant le roy Urien leur ot convenant que, c'ilz avoient guerre à nul roy sarrazin pour ceste cause, qui (*sic*) leur vendroit aidier à toute sa puissance; et auxi ot le roy Guion et le Maistre de Rodés. Et ainsi fut l'accort faict. Et se trairent les frères et leurs gens au port de Jasphe, et les convoièrent le soubdan de Damas et le caliphe et le roy Anthénor et moult de nobles de Sarrazins. Et estoit le soubdan moult enamouré de Gieffroy, et lui tenoit touzjours compaignie, et lui offroit de lui faire tout le plaisir qu'il lui pourroit faire; et Gieffroy l'en mercie; et le mena le soubdan en Jérusalem qui pour lors n'estoit pas rempairée ne refermée de la destrution que Vaspasien et Thitus son filz y orent faicte, quant ilz vindrent vengier la mort Jésu-Crist XL ans après le crucifiement, et y donna Vaspasien XXX Juifz pour I denier en remembrance qu'ilz orent achaté le corps Jésu-Crist XXX deniers. Et demoura III jours Gieffroy ou Sépulcre en dévotion; et encephendant y vindrent le roy Urien et le roy Guion ses frères et le Maistre de Rodés et moult grant fouison de Chrétiens.

En ceste partie nous dit l'ystoire que, quant nos Chrétiens orent faicte leur dévotion ou Saint-Sépulcre, ilz s'en reparerent à Jasphe où ilz trouvèrent que tout estoit mis és vesseaux; lors prindrent congé du caliphe, du soubdan et du roy Anthénor. Et leur donna le soubdan de moult beaulx joyaux, et espécialment à Gieffroy; et par peu se ne feust pour leur loy enfreindre, ilz se fussent entrebaisié. Sarrazins s'en partent, et nos gens entrent en leur navire et singlent tant qu'ilz vindrent en Herménie (1); et descendirent les hauls barons au port, et vindrent au chastel où la royne Flourie et son filz Rémonnet estoient, qui pouoit

(1) Arménie.

avoir environ IIIJ ans. Et le festia moult le roy Urien et son frère Gieffroy, et fut la feste grant. De là se partirent le roy Urien et son frère Gieffroy et leur baronnie, et prindrent congié du roy Guion et de Flourie, et puis entrent en mer et vindrent en Rodés où le Maistre les festia IIIJ jours bien et grandement.

Si l'on compare ces fragments avec les deux romans analysés plus haut, on ne peut douter qu'il n'y ait entre eux la plus parfaite analogie ; ce sont bien les mêmes acteurs, c'est bien la même guerre à outrance contre les Sarrasins, souvenir des Croisades. Mais si l'on essaie de relier plus étroitement les faits, si l'on cherche à rattacher notre manuscrit aux publications connues et à y voir une de ces traductions ou amplifications si nombreuses au moyen-âge, alors on arrive à constater des différences sensibles. Ainsi le manuscrit ne saurait avoir de rapport avec le roman de Mélusine dans lequel il n'est question d'aucune expédition de Geoffroy contre les Sarrasins. Pas de rapport non plus avec le roman de Geoffroy à la grant dent ; car, dans ce dernier, lorsque Geoffroy vient au secours de ses frères, ceux-ci ne sont pas encore mariés ; ce n'est qu'après son départ pour retourner à Lusignan qu'ils épousent les princesses de Chypre et d'Arménie et sont nommés rois de ces deux pays. Dans le manuscrit, au contraire, Geoffroy trouve Urien et Guion en pleine possession de leurs royaumes depuis quelque années, et l'existence de leurs fils Hervieu et Rémonnet, âgés l'un de quatre, l'autre de cinq ans, nous est révélée pour la première fois.

J'ai donc tout lieu de croire que les fragments que vous avez sous les yeux proviennent d'un manuscrit absolument inédit ; j'ajouterai que, si l'on accepte pour authentique la date de 1387 donnée au roman de Mélusine, ce manuscrit est bien certainement antérieur ; l'examen de l'écriture ne peut laisser aucun doute à cet égard.

OU EST LE PRÉSENT.

RÉPONSE A M. DÉLIVRÉ.

(Par M. Arrondeau.)

MESSIEURS,

Dans une de vos précédentes séances, vous avez écouté avec l'attention que mérite tout travail consciencieux, les réflexions qu'un de nos honorables collègues vous a soumises sur le temps et spécialement sur le temps présent. Ces idées, je ne le dissimule pas, avaient tout d'abord soulevé dans mon esprit quelques objections. J'ai dû attendre, pour vous

en faire part, que la publication de notre Bulletin me permit de confirmer ou de rectifier par une lecture attentive, les impressions que j'avais reçues d'une rapide audition.

Pour expliquer la disposition d'esprit dans laquelle j'ai accueilli les idées de l'auteur, je dois vous avouer que je suis un peu de l'école de ce géomètre qui, après avoir assisté à la représentation d'un de nos chefs-d'œuvre dramatiques, se demandait : « Qu'est-ce que cela prouve ? » Non pas, Dieu m'en garde, que je veuille me faire classer parmi ces esprits absolus qui n'admettent comme vrai que ce qui peut se démontrer par A plus B. Non, la vérité n'est pas reléguée tout entière dans le domaine des mathématiques. Les sciences philosophiques et morales, ont aussi bien que les sciences physiques et naturelles leur part de vérités qui, pour ne point s'établir par des équations, ne s'imposent pas moins à notre intelligence et n'en ont pas moins leur certitude absolue. Je veux dire seulement que, dans toute œuvre de l'esprit, aussi bien que dans toute autre manifestation du travail de l'homme, j'aime à chercher le but, la conclusion positive, le résultat pratique. De même que la parole a été donnée à l'homme pour exprimer sa pensée et que c'est, à mon sens, abuser de ce don précieux que de parler pour ne rien dire, de même j'estime que tout homme qui sait manier une plume doit s'en servir pour enseigner quelque chose.

Sans doute il n'est pas donné à tous ceux qui écrivent d'apporter quelque vérité nouvelle. Du nouveau, hélas ! il y a longtemps qu'on a prétendu qu'il n'y en a plus sous le soleil. Cette assertion fût-elle fondée, toujours est-il que, sans dévoiler des principes nouveaux, on peut déduire des conséquences inaperçues de ceux qui sont généralement admis, répandre une lumière nouvelle sur des connaissances obscures ou incomplètes, rétablir des vérités oubliées ou méconnues, combattre des erreurs, dissiper des préjugés. Le champ est assez vaste pour que chacun trouve encore à y glaner utilement.

Donc, comme je ne saurais classer notre honorable collègue parmi les gens qui écrivent uniquement pour le plaisir d'écrire, j'aurais dû chercher quel était le but de son travail, si je n'avais été tiré de toute incertitude à cet égard par le titre même que je trouve imprimé en tête de son article : « Où est le temps présent ? » telle est la question qu'il se pose ; « nulle part, » telle est la réponse ; « le présent n'existe pas, » telle est la conclusion de l'auteur.

En vérité, Messieurs, j'éprouve quelque scrupule de venir devant vous défendre l'existence du présent. J'ai peur de passer à vos yeux pour un Don Quichotte qui livre bataille à des moulins à vent. Et pourtant plus j'étudie le travail que j'ai sous les yeux, plus j'acquiesce la conviction que la négation du présent en est l'idée fondamentale. En vain l'auteur nous déclare que ses réflexions n'ont pas le mérite de la nouveauté,

je ne puis admettre qu'il n'ait eu d'autre objet que le commentaire éloquent, je le veux bien, mais pas très-nécessaire, ce me semble, de ce vers si précis.

« Le moment où je parle est déjà loin de moi. »

Encore moins dois-je supposer que son dessein secret ait été de produire le plan de son expérience d'un feu de file équatorial qui, sans rien prouver contre l'existence du présent, n'aurait d'autre effet que de rendre sensible le mouvement diurne de la terre présentant successivement au soleil ses différents méridiens. Non, l'auteur en suivant le cours de ses réflexions, a été séduit par cette idée que le présent est un mot vide de sens. Écoutez-le plutôt : « le passé et l'avenir absorbent toute la durée ; pour être juste (c'est-à-dire exact), il faut de toute nécessité supprimer le présent. » Ici il prévoit bien quelques objections : « l'avenir ne nous appartient pas, nous n'avons du passé que la réminiscence ; le présent est la seule partie du temps que nous ayons sous la main. » Mais il ne s'arrête pas pour si peu : « illusion, s'écrie-t-il, pure illusion ! le présent ne peut pas comporter la plus petite durée. » Or, si l'idée est neuve, elle n'est pas moins paradoxale à mon avis, et il ne me semble pas inutile de la réfuter.

Pour convaincre l'auteur de la fausseté de son principe, il suffirait peut-être de le mettre au défi d'en appliquer les conséquences. Il devrait, par exemple, supprimer des verbes de toutes les langues cette forme du présent qui ne correspondrait plus à aucune idée ; or la position spéciale de notre collègue, ne lui permettrait peut-être pas d'entreprendre cette réforme radicale de la grammaire. Mais je ne me contenterai pas de cette démonstration par l'absurde qui n'éclairerait pas suffisamment la question. J'essaierai, en suivant les réflexions de l'auteur, de montrer où elles pèchent suivant moi.

Espace infini ! Durée infinie ! Conceptions impossibles ! s'écrie notre collègue au commencement de son travail. Oui, idées que notre esprit ne peut concevoir, mais qui s'imposent pourtant à notre intelligence. L'espace et le temps, que je ne m'étonne pas de voir réunis sous la plume de l'auteur, sous deux idées du même ordre, deux abstractions auxquelles nous conduit le spectacle du monde matériel. Ce ne sont pas des substances, ce sont les milieux dans lesquels se meuvent tous les corps, dans lesquels s'accomplissent tous les phénomènes. Nous n'aurions pas l'idée de l'espace si le monde entier ne comprenait qu'un corps homogène dans toutes ses parties ; pas plus que nous n'aurions l'idée du temps, si tout dans l'univers était immobile et immuable.

L'étendue limitée d'un corps, son volume, est une réalité dont nous avons une idée très-nette ; mais par une faculté de notre esprit, nous arrivons à concevoir l'espace occupé, indépendamment du corps qui l'occupe, et si le corps vient à changer de lieu nous nous représentons

très bien la place qu'il a laissée vide. Nous ne sommes pas moins familiers avec l'idée de la distance limitée qui sépare deux corps distincts, et puis si nous comparons un grain de sable à une montagne, une montagne à la terre entière, la terre elle-même au soleil qui est 1400 mille fois plus gros ; si nous comparons de même la distance qui nous sépare des objets à la portée de notre main, à la distance du navire que nous apercevons à l'horizon, puis à celle de la terre au soleil, ou enfin à la distance des étoiles qui se perdent dans les profondeurs de l'immensité, nous arrivons ainsi de proche en proche à reculer indéfiniment les limites de l'espace ; puis, par la même faculté d'abstraction, nous supprimons toute limite, et nous nous élevons à la conception de l'espace illimité, à cette sphère d'un rayon infini, dont le centre peut être placé en un point quelconque de l'immensité. Or, cette image de l'espace infini, quoi qu'en puisse dire l'auteur du travail que j'examine, me semble d'une justesse parfaite. Il suffit, pour s'en convaincre, de supposer qu'il eût passé par la tête de quelque géomètre original, de présenter l'immensité comme un cube de dimensions infinies. L'absurdité d'une pareille définition choque immédiatement tous les esprits. C'est qu'en effet, en quelque point de l'espace que nous nous supposions placés, nous n'avons pas de raison pour le croire moins étendu dans une direction que dans toute autre. Or, c'est là précisément l'idée de la sphère, dont l'image conséquemment s'offre forcément à notre esprit, quand nous essayons de nous représenter l'espace illimité dans tous les sens.

Ne croyez pas, Messieurs, que j'aie perdu de vue mon sujet, en m'arrêtant sur ces idées relatives à l'espace, au lieu de vous entretenir du temps. Ainsi que je le disais en commençant, l'espace et le temps sont deux idées du même ordre, deux idées abstraites et absolues auxquelles nous arrivons par l'observation des corps concrets et des phénomènes relatifs. Les déductions auxquelles l'un m'a conduit, je vais les appliquer à l'autre ; et ce rapprochement projettera sur l'idée du temps, qui ne tombe pas directement sous l'action de nos sens, la lumière qui s'attache à l'idée de l'espace dont les éléments nous sont fournis par la vue.

C'est par la succession des faits, par les changements qui se passent sous nos yeux, en un mot par les mouvements que nous observons, que l'idée du temps se forme dans notre esprit. De là ces métaphores familières à toutes les langues, du temps qui fuit, qui court, qui vole. De là la comparaison du temps avec un fleuve qui nous entraîne dans son cours. Ces images toutefois n'ont, à mon sens, qu'une justesse relative, et ne peignent que les apparences. Pour moi le temps est immuable, ce sont les phénomènes qui se succèdent, c'est nous qui passons. Il y a là une illusion semblable à celle du voyageur qui voit les arbres fuir le long de la route qu'il parcourt. C'est ainsi encore

qu'emportés au milieu d'un air calme par la puissance de la vapeur, nous éprouvons la sensation d'un vent dirigé en sens contraire de la marche du train. Du même en marchant dans la vie, les yeux fixés sur l'avenir, laissant le passé derrière nous, nous attribuons au temps le mouvement qui est en nous-mêmes. Ce n'est pas une raison du reste pour rejeter les expressions reçues. Les astronomes annoncent chaque jour les heures du lever et du coucher du soleil, quoiqu'ils sachent bien que ces phénomènes ne sont que des apparences dues au mouvement réel de la terre. Ils règlent leurs horloges sur la marche des étoiles, tout en enseignant que ces astres sont fixes dans l'espace. Nous continuerons donc à dire que le temps passe, qu'il s'écoule comme un fleuve ou, pour nous mettre à la hauteur de l'époque, qu'il marche à la vapeur. Mais en réalité, je le répète, le temps est le milieu immuable dans lequel s'accomplissent les phénomènes successifs que nous pouvons observer.

De même que nous ne pouvons concevoir qu'un corps existe sans occuper une certaine partie de l'espace, ainsi nous ne saurions imaginer un phénomène qui n'ait pas une durée déterminée. Puis si nous comparons la durée de la sensation que produit sur nous un éclair rapide, au temps que la terre emploie à faire un tour sur elle-même, à la durée de sa révolution autour du soleil, et enfin à ces périodes astronomiques qui comprennent des milliers d'années, nous arrivons ainsi par degrés à l'idée abstraite du temps sans limites, de l'éternité qui n'a ni commencement ni fin. Et puisque c'est par le mouvement que nous avons l'idée du temps, que d'autre part le mouvement d'un point est le plus facile à se représenter et qu'enfin la trace de ce mouvement est une ligne, nous sommes amenés à figurer le temps absolu par une ligne sans limites. Un point quelconque pris sur cette ligne infinie la partagera en deux parties entre lesquelles nous ne saurions établir aucune inégalité. Voilà bien *les deux éternités* de notre auteur, le passé et l'avenir, séparés par un point sans étendue qui, pour lui, est le présent sans durée.

Mais n'est-ce pas comme si, après avoir constaté que la terre n'est qu'un point dans l'immensité, centre de la sphère infinie dont nous avons parlé, nous allions en conclure que la terre n'a pas d'étendue et qu'elle n'existe pas ? Et qui ne voit que l'auteur est le jouet de ses propres conceptions, et qu'après être parti de l'idée de la durée, du temps limité, pour arriver à celle de l'éternité, en revenant de l'éternité au temps fini, il confond le rapport avec l'un de ses termes ? Oui, une période limitée, quelque longue qu'on la suppose, n'est rien par rapport à l'éternité, mais elle n'en a pas moins sa réalité, elle est quelque chose en elle-même. Le présent, c'est la durée du phénomène actuel que nous observons : représentons cette durée par une portion limitée de la ligne infinie qui est pour nous l'image du temps absolu : cette portion ne sera qu'un point par rapport aux deux moitiés infinies qu'elle

sépare, ainsi le présent n'est qu'un point dans l'éternité, je vous l'accorde ; mais il n'en a pas moins sa durée propre, mesurée par son rapport avec quelque succession de faits constants ou que nous pouvons reproduire à volonté dans des conditions identiques. Ce rapport sera grand ou petit, la durée sera longue ou courte, peu importe, si elle correspond à un phénomène constant dans sa manifestation.

Ainsi, suivant le point de vue auquel nous nous placerons, le présent c'est aujourd'hui, par rapport à hier et à demain ; c'est le printemps succédant aux frimas de l'hiver et précédant les ardeurs de l'été ; pour l'homme fait, le printemps c'est l'âge mur, placé entre la jeunesse qui a fui emportant ses illusions, et la vieillesse qui s'avance avec son cortège de déceptions et de souffrances. Dans l'histoire de la terre, le présent c'est la période géologique dans laquelle nous vivons, période qui a commencé à la suite du dernier bouleversement dont notre globe a été le théâtre, et qui finira le jour où de nouveaux cataclysmes viendront modifier sa surface et y changer les conditions de la vie. Je vois d'ici sourire notre philosophe ! « Quoi, me dira-t-il, un présent qui dure des siècles ? » Et pourquoi pas ? Si vous admettez qu'un phénomène puisse durer une seconde, pourquoi ne durerait-il pas une heure, une année, un siècle ? Mais vous ne l'admettez pas, et j'aperçois ici une nouvelle source de l'erreur dans laquelle vous êtes tombé. Pour vous la durée finie n'existe pas. « Si une sensation *semble durable*, dites-vous, c'est qu'elle se répète, et se répéter c'est passer. » Quoi ! vous niez la permanence de la durée, vous ne concevez que des instants infiniment courts, et vous ne voyez pas que vous êtes encore dupe de vos idées, que vous confondez vos conceptions abstraites avec la réalité des faits !

Vous voyez un corps solide : parce que votre intelligence peut le concevoir décomposé en une infinité d'éléments, est-ce qu'il forme moins, pour cela, un tout continu ? De même vous avez beau imaginer le jour subdivisé en fractions de seconde aussi petites que vous voudrez, la rotation de la terre sur son axe n'en est pas moins un phénomène qui a une durée permanente. Voilà un corps en repos : un choc instantané le fait sortir de cet état ; il se meut d'un mouvement uniforme jusqu'à ce que, au bout de trois minutes, par exemple, un choc égal et contraire au premier le réduise au repos. Est-ce qu'il y a là répétition ? et quand même, par la pensée, vous réduirez les 3 minutes en 180 secondes ou en 18,000 centièmes de seconde, est-ce que le mouvement du corps n'aura pas eu une durée continue de trois minutes ?

Laissons donc là les arguties et les paradoxes. Oui, tout phénomène, intérieur ou extérieur, a sa durée propre qui constitue le présent tant que le phénomène persiste. Pour l'individu, l'idée du présent, c'est l'idée même de l'existence, traduite chez tous les peuples par l'élément principal du langage, par le *verbe*. Je *souffre*, j'ai *souffert*, je *souffri-*

rai : ces mots équivalent dans toutes les langues à ces propositions : je suis souffrant, je suis ayant souffert, je suis devant souffrir. Toujours *je suis*, toujours l'idée de l'existence, toujours le présent. N'est-il pas clair que le passé n'a pour nous des souvenirs que parce qu'il a été présent, et que l'avenir ne nous intéresse que parce qu'il le deviendra ? Continuons donc à vivre dans le présent en l'éclairant de l'expérience du passé, en l'embellissant, s'il est possible, des espérances de l'avenir. Le présent passe rapidement, la vie est courte, c'est vrai ; pourtant si les heures s'écoulent trop rapides pour l'homme à qui tout sourit, ne sont-elles pas bien lentes pour celui qui souffre ? Le présent n'est-il pas trop long, par exemple, quand il est le théâtre des désastres lamentables qui accablent en ce moment notre pays, le témoin des angoisses qui étreignent tous les cœurs français ?

Un mot, pour terminer. C'est le propre des travaux sérieux de provoquer la discussion. Les idées que j'ai tâché de coordonner pour combattre ce qui m'a semblé un paradoxe, ont pris un développement que je ne prévoyais pas, je l'avoue, en mettant la main à la plume. Je ne sais si j'aurai réussi à jeter un peu de lumière sur la question. S'il en était ainsi, j'ai la naïveté de croire que notre collègue ne me saurait pas mauvais gré d'avoir renversé une opinion qui devait quelque peu l'embarrasser par ses conséquences. Quant à moi, je ne crains pas de le remercier de m'avoir provoqué par son travail, à rassembler mes idées sur un sujet qui a soulevé de tout temps de nombreuses discussions, et sur lequel on discutera longtemps encore. Puissiez-vous seulement, mes chers collègues, n'avoir pas trouvé le présent trop long, en suivant les développements auxquels je me suis laissé entraîner.

TABLE DES MATIÈRES.

BUREAU PENDANT L'ANNÉE 1871	1
PROCÈS-VERBAUX.....	4
ALLOCUTION DE M. ROSENZWEIG en prenant le fauteuil de la présidence.	27
RÉFLEXIONS sur le mémoire de M. l'abbé Euzenot, relatif aux Brittones et Britanni. — Par M. E. Burgault, Avocat.....	29
LES PEUPLES constructeurs de monuments mégalithiques. — Par M. l'abbé Euzenot	32
OBSERVATIONS sur le mémoire de M. l'abbé Euzenot, intitulé LES PEUPLES CONSTRUCTEURS DE MONUMENTS MÉGALITHIQUES. — Par M. E. Burgault, avocat.....	40
ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE. — TUMULUS DE MANÉ-BOTGADE. — Par M. l'abbé Collet, vicaire.....	49
GÉOLOGIE. — ORIGINE DES FALAISES DE QUIBÉRON ET D'ERDEVEN. — Par M. l'abbé Collet, vicaire.....	50
FRAGMENTS MANUSCRITS D'UN ROMAN DE CHEVALERIE.—Par M. Rosenzweig.	53
OU EST LE PRÉSENT. — Réponse à M. Délivré. — Par M. Arrondeau...	59



PROCÈS-VERBAUX.

215° SÉANCE.

27 JUIN 1871.

PRÉSIDENTE DE M. TASLÉ

(DOYEN D'ÂGE).

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. de Cussé, Burgault, Grandpair, Nourry, Perrin, Morio, Bouvant, Salmon et Guyot.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ.

M. le Président dépose pour la Bibliothèque la Revue des Sociétés savantes des départements, juin et juillet 1870.

Bulletin de la Société archéologique du Vendômois.

Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie, t. x, 1868-69-70.

Au nom de M. l'abbé Chauffier, M. de Cussé donne pour la bibliothèque un ouvrage intitulé :

Io. Danielis Schoepflin, consil-reg et Franciæ historig, VINDICIÆ CELTICÆ, c'est-à-dire, Études de Jean-Daniel Schoepflin, conseiller du roi et historiographe de France, sur les *Revendications celtiques*, *Argentorati 1754*.

L'auteur était professeur d'histoire à Strasbourg de 1720 à 1771.

Une médaille commémorative en cuivre (règne de Henri IV), trouvée sur l'emplacement de la maison de Francheville, place du Marché-aux-Grains. — Don de M. L. Galles.

Lecture est faite d'une lettre par laquelle M. l'abbé Collet signale l'existence, au village de Kmarquer, en Plœmel, d'un *souterrain* allant sous la montagne de Botgade, où se trouve le tumulus fouillé récemment.

« La tradition locale attribue ce monument aux moines rouges, qui avaient leur couvent sur cette montagne. Leur fontaine se voit encore dans un champ voisin appelé *Guib*. Des meules à bras, et des talus quadrangulaires ont été découverts sur la montagne. Le milieu de ce talus est une espèce de vallée probablement artificielle, » destinée à s'y retrancher.

« Quoiqu'il en soit, on raconte que ces moines, les Templiers, sans doute, et leur couvent avec eux furent détruits dans une seule nuit pour leur méchanceté. Il serait intéressant de fouiller ce monument ; il aurait,

dit-on, 300 mètres de longueur, et serait accessible par un escalier de 30 degrés... On n'ose y descendre, de crainte d'être asphyxié...

» Sur la montagne de Kihuil, près Saint-Laurent, il y avait aussi, dit-on, un couvent semblable. Leur fontaine et les ruines de leur couvent se voient encore. »

La Société remercie l'auteur de sa communication et se réserve d'examiner ultérieurement la question des fouilles à faire au souterrain de Botgade.

Le Secrétaire expose qu'il a acheté de rencontre les ouvrages suivants : Mémoires de la Société royale des antiquaires de France (1817-1829).

— 8 volumes brochés.

Mémoires de l'Académie celtique. — 8 volumes brochés.

Bibliothèque de l'homme d'Etat (de Condorcet). — 28 volumes brochés.

Encyclopédie moderne (Courtin). — 18 volumes.

Considérations sur les êtres organisés (Delametherie). — 2 volumes.

Biographie universelle (Michaud). — 51 volumes.

Cet ouvrage se vendait 8 fr. le volume à l'époque de la publication. Il a été acheté au prix de 40 fr. Si l'on suppose que le vendeur s'est contenté d'un bénéfice de 10 fr. on verra que le propriétaire a cédé la collection pour 30 fr.

A cette occasion le Secrétaire donne le catalogue des principaux ouvrages qu'il a pu acquérir l'an dernier à des conditions satisfaisantes, savoir :

Histoire des deux restaurations (de Vaulabelle). — 8 volumes reliés.

Rome au siècle d'Auguste. — 4 volumes reliés.

Astronomie populaire (Arago). — 4 volumes reliés.

Uranographie (Francœur). — 1 volume relié.

Tableau politique des règnes de Charles II et de Jacques II (Boulay).

— 2 volumes reliés.

Tablettes de France (Radier). — 2 volumes.

Voyage en Arménie (de Jaubert). — 1 volume.

Histoire ecclésiastique de Bretagne (Deric). — 2 volumes.

Recherche sur la Bretagne (de la Porte). — 2 volumes.

Histoire de la Révolution de 1848 (Stern). — 2 volumes.

Histoire des réfugiés protestants (Weiss). — 2 volumes.

L'Eglise et les Philosophes (xviii^e siècle) (Lanfrey). — 1 volume.

M^{me} de Longueville (Cousin). — 1 volume.

Charles-Quint (Pichot).

Les six femmes de Henri VIII. — 2 volumes.

Les femmes de la Révolution (Michelet). — 1 volume.

Histoire de France (Cayot-Delandre). — 2 volumes.

Histoire populaire de la France. — 3 volumes.

Paris révolutionnaire. — 4 volumes.

Histoire des guerres de la Vendée. — 1 volume.

- Mémoires du comte de Montlosier. -- 1 volume.
Dénonciations aux cours royales, par le même. — 1 volume.
Comptes-rendus des constitutions de jésuites (La Chalotais). — 1 vol.
Histoire des missionnaires dans le midi de la France. — 1 volume.
Mémoires d'un jeune jésuite. — 1 volume.
Les pernicieuses conséquences de la nouvelle hérésie des Jésuites
contre le roy et contre l'Estat.
Compte de l'administration du Morbihan, 1793.
Réfutation de la fausse relation du P. Ferrier, jésuite. — 1 volume.
Vérité ! Vérité ! (A. Assolant). — 1 volume.
Bases fondamentales de l'Instruction publique, par Lanthénas (Vendé-
miaire an III). — 1 volume.
Une poignée de Vérités (Karr). — 1 volume.
Mémoires de Bilboquet. — 3 volumes.
Les fiancés de Manzoni. — 1 volume.
Profession de foi de Pelletan -- 1 volume.
Papiers de Robespierre. — 1 volume.
Procès instruit par le tribunal criminel de la Seine. — 1 volume.
Réforme électorale (Duvergier de Hauranne). — 2 volumes.
Voyage en Icarie (Cabet). — 1 volumes.
MM. les Cosaques (Tax. Delord). — 2 volumes.
Examen de quelques questions politiques. — 1 volume.
Devoirs des Présidents de cours d'assises (Gaillard). — 1 volume.
Histoire de Haïti.
Le Devoir (Jules Simon).
Joseph Balsamo (Alexandre Dumas). — 1 volume in-4^o.
Ange Pitou, *id.* 1 volume in-4^o.
La comtesse de Charny, *id.* 1 volume in-4^o.
Le Juif-Errant (E. Sue). — 1 volume in-4^o.
Soit une centaine de volumes, de tout format acquis au prix de 80 fr.

Le Secrétaire, A. GUYOT-JOMARD.

216° SÉANCE.

25 JUILLET 1871.

PRÉSIDENCE DE M. ARRONDEAU.

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. Taslé, de Cussé, Fouquet, Lallemand, de Closmadeuc, Burgault, Bouvant, de Keyser, Salmon, Bourdonnaye et Guyot.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ.

M. le président dépose pour la bibliothèque :

Rapport sur les sépultures gallo-romaines du Hâvre, publié par la Société havraise d'études diverses.

Archæologia cambrensis (july 1871).

M. de Cussé fait passer sous les yeux de la Société divers objets destinés au Musée, savoir :

1° Au nom de M. de Closmadeuc, une étoile à sept branches en bronze, sorte de molette d'éperon, trouvée sur l'emplacement de la gare à Vannes;

2° Un sceau du district d'Hennebont, époque de la 1^{re} révolution.

3° Au nom de M. Caradec, une hache celtique en bronze, trouvée à Kerandrün (Theix);

4° Deux celtæ avec figures humaines sculptées (fac-simile), provenance inconnue, offerts par la Société archéologique de Douai (Nord).

5° Une monnaie en or d'Espagne au type de Ferdinand et Elisabeth, trouvée en Plaudren, acquise pour la Société.

6° Poteries entières ou fragmentées, couteaux en silex, fragment d'anneau en bois, provenant de la fouille de Mané-Bot-gad, en Plœmel, faite par M. l'abbé Collet.

7° Un petit couteau en silex, provenant du tumulus de Malabri, en Caurel (Côtes-du-Nord).

8° Un fac-simile d'un anneau ouvert en bronze, du Dahomey (Afrique), servant de monnaie dans ce pays, ainsi que dans la Haute-Sénégalie. L'original existe au musée de Saint-Malo. — Don de M. de Cussé.

La Société vote des remerciements aux donateurs.

Lecture est faite d'une lettre par laquelle M. l'abbé Collet rend compte des fouilles qu'il a exécutées au village de Kergonvo et à Mané-Pleuriq, en Plœmel.

Une petite tombelle, à forme ronde mais très aplatie couronne l'émence de Kergonvo ; elle peut avoir dix mètres de diamètre sur sept décimètres d'élévation. Un petit menhir de huit décimètres de longueur sur quatre de largeur était planté sur le bord oriental de la tombelle. Au pied de cette pierre l'auteur a trouvé une petite *cavité d'un décimètre en tout sens* formée de quatre pierres plates juxta-posées et renfermant des ossements calcinés. A l'extérieur de la grotte, l'auteur a recueilli des charbons, une magnifique lame de silex, des fragments de poterie, de schiste ardoisier dont un présente un dessin en forme de trèfle.

Le Mané-Pleuriq, situé au sud-ouest de Plœmel, présente aussi sur son sommet une tombelle en forme de talus ; sa longueur est de douze mètres sur quatre de largeur ; hauteur six décimètres ; un menhir de 1^m,60 se dresse à l'extrémité orientale du monument. C'est au pied de ce menhir que s'est aussi trouvée une petite cavité formée de quelques pierres et renfermant une épaisse couche de terres brûlées, de cendres, de charbons, mais sans traces apparentes d'ossements ; aux abords on a recueilli une pointe de lance en fer très oxydée, des tessons de poteries, des tuiles à rebord, des éclats de silex, etc.

De ces explorations, l'auteur conclut que ces monuments appartiennent à la classe des sépultures par incinération et les attribue à la même époque que le Mont Saint-Michel de Carnac.

En terminant, il fait remarquer que les progrès de la science ne permettent plus de maintenir la division des trois âges de la pierre, du bronze et du fer, dans notre département, puisque ces métaux se rencontrent dans un grand nombre de monuments même en compagnie du silex éclaté.

M. le Dr de Closmadeuc fait passer sous les yeux de la Société le crucifix qui fut trouvé en 1832, au milieu des ruines de la chapelle de Gavr'inis.

Sans entrer dans la description minutieuse de cette œuvre originale et rare de l'orfèvrerie byzantine du XII^e siècle, reconnaissable à sa forme et au style des ornements ciselés, qui couvrent sa surface, M. de Closmadeuc fait remarquer que ce crucifix, qui est signalé partout, n'a nulle part été décrit exactement.

Les notices nombreuses, où il en est fait mention, l'indiquent, les unes comme étant en cuivre, les autres comme étant en bronze. Les membres de la Société peuvent s'assurer *de visu*, que si la croix est réellement en cuivre, le Christ seul est en bronze.

En outre, on a écrit et répété que les trous dont sont percés les bras pattés de la croix proviennent de mutilations postérieures pratiquées dans un but de suspension. C'est encore là une erreur. Ces trous larges, réguliers, de forme ovale, qui existent au pied, à la tête, et aux bras

de la croix, ont dû servir à l'enchâssement de pierres de couleur, conformément aux habitudes de l'orfèvrerie religieuse du moyen-âge.

M. de Closmadeuc donne lecture d'un mémoire contemporain sur la conspiration dite de Pont-Callec. Ce récit, fort intéressant, qui sera continué, révèle une foule de détails et d'incidents, qui jettent un nouveau jour sur ces tristes événements du temps de la Régence, qui eurent la Bretagne pour théâtre et dont le dénouement fut l'exécution de quatre gentilshommes sur la place du Bouffai à Nantes, et la condamnation infamante de plusieurs autres.

Lc Secrétaire, A. GUYOT-JOMARD.

217° SÉANCE.

29 AOUT 1871.

PRÉSIDENCE DE M. ROSENZWEIG.

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. Taslé, Fouquet, Burgault, Tessier, Griffith, Bouvant, Forestier, Salmon et Guyot.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ.

M. le président dépose pour la bibliothèque :

Mémoires de la Société académique d'archéologie, sciences et arts de l'Oise. T. VII.

Mémoires de la Société de statistique, etc. des Deux-Sèvres.

Répertoire de la Société de statistique de Marseille, 2 volumes.

Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe.

Annales de la Société d'agriculture, industrie, etc. du département de la Loire.

On the prehistoric remains in Brittany by lieut. S. P. Oliver, corresponding member of the ethnological society of London.

Vie d'Anne-Toussainte de Volvire, dite la sainte de Néant, par M. l'abbé Piéderrière, curé de la la Trinité-Porhoët (de la Société).

Les Bretons armoricains et les peuples constructeurs de monuments mégalithiques, par M. Burgault.

Encyclopédie d'histoire naturelle, par le docteur Chenu, 2 volumes.

Le monde des Papillons par Maurice Saud.

Revue des Sociétés savantes des départements.

La Société vote des remerciements à MM. les donateurs.

M. le président donne lecture d'une dépêche par laquelle M. le ministre lui a annoncé qu'il vient d'attribuer à la Société une allocation de quatre cents francs.

Des remerciements sont votés à M. le ministre

M. Taslé lit une note sur une tortue de mer prise dans les parages de l'île de Groix en juillet 1871. Des pêcheurs de cette localité, en visitant les casiers qu'ils avaient mouillés pour la pêche des homards, la trouvèrent embarrassée dans les cordes qui retenaient les paniers; ils purent s'en emparer et la transporter à Lorient. Elle mourut bientôt; son propriétaire l'offrit alors à l'administration du lycée, sous la seule condition que son nom figurerait sur l'étiquette au cabinet d'histoire naturelle. On a été, paraît-il, effrayé de la difficulté des procédés de conservation d'un animal aussi monstrueux et le cadeau a été refusé. Il aurait été d'autant plus facile de l'obtenir pour le musée de la Société, que celle-ci compte plusieurs membres à Lorient, mais cette curieuse et rare tortue a été transportée à Paris. M. Taslé exprime le regret de n'avoir pu être mis en mesure de l'acquiescir pour nos collections, car la dernière apparition de cette espèce sur les côtes françaises date de 106 ans (10 juillet 1765). Toutefois, puisque sa dépouille nous a échappé, M. le Conservateur croit utile à la science de constater dans une notice sa réapparition sur notre littoral, et lit un intéressant travail sur l'ordre des chéloniens et la famille des thalassites.

La Société remercie l'auteur de sa communication et s'associe aux regrets qu'il a exprimés sur l'impossibilité où il s'est trouvé d'enrichir le musée de ce curieux échantillon.

M. Burgault donne lecture d'une lettre qu'il a adressée à M. Aurélien de Courson à Paris. En voici le début :

« Monsieur ,

» La revue des sociétés savantes des départements (1870) contient un article signé de vous, qui rend compte de notre mémoire sur les *origines du domaine congéable*, etc. Vous nous avez fait l'honneur d'attacher quelque importance à ce travail, en vous donnant le soin de la contredire. Nous savions d'avance que nous étions en désaccord sur tous les points avec l'auteur de l'*Essai sur l'histoire, la langue et les institutions de la Bretagne armoricaine* et nous n'avions pas assez de présomption pour croire que nous le convertirions à nos idées. Nous ne sommes donc nullement surpris que votre analyse se soit traduite par une réfutation partielle; nous nous préoccupons uniquement de la transformation que notre pensée a subie sous votre plume. Si humble que soit sa sphère, l'écrivain tient à ne paraître qu'avec ses opinions, surtout dans une revue du mérite de celle où nous sommes combattus. » L'auteur répond ensuite aux diverses appréciations exposées par M. le rapporteur. La lettre trouvera place au prochain bulletin de la Société.

Lecture est faite d'une note de M. l'abbé Collet, intitulée *Monnaie d'Hadrien*.

« L'origine des rebuts de cuisine de Mané-Belec et du tumulus de Bec-en-Aude, en Saint-Pierre-Quibéron, de même que ceux de Plad-er-ré et de Kerelio, dans la falaise d'Erdeven, est restée tout-à-fait problématique jusqu'à ce jour. Je viens de faire une précieuse découverte qui en donne une solution *définitive*.

» En visitant des amas de coquillages, accumulés sous les dunes du village de Kerelio, j'ai découvert une pièce de monnaie *en argent* à l'effigie de l'empereur Hadrien. Cette pièce est présentée à la Société.

L'auteur en conclut que les rebuts en question ne remontent pas au delà du deuxième siècle, et il faudra désormais cesser de les considérer comme exclusivement celtiques. Mais une conséquence en renferme une autre. La plupart des archéologues imbus d'idées préconçues et victimes de théories arbitraires, font remonter la période celtique à une antiquité fabuleuse. M. Collet croit que la fin de cette période coïncide avec la domination romaine et qu'un grand nombre de nos monuments mégalithiques ne remontent pas au delà de la période gallo-romaine, etc.

Le Secrétaire, A. GUYOT-JOMARD.

218° SÉANCE.

26 SEPTEMBRE 1871.

PRÉSIDENCE DE M. ARRONDEAU.

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. Taslé, Fouquet, Peyron, de Closmadeuc, Bouvant, Nourry, Griffith, Salmon, Juhel et Guyot-Jomard.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ.

M. le Président dépose pour la bibliothèque :

Les annales de l'académie de la Rochelle (section des sciences naturelles 1868-69).

Annales de la société d'horticulture et d'histoire naturelle de l'Hérault.
Bulletin de la société des Antiquaires de Picardie (1870).

Recueil des notices et mémoires de la société archéologique de la province de Constantine (1870), 14^e volume. .

Mémoires de l'académie du Gard, novembre 1868. — Août 1869.

Bulletin de la société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure. Tome 1^{er} (1870-71).

Prim. — Par M. Jourdeuil, auteur d'écrits politiques et d'un essai de philosophie.

Le Verger. — Publication périodique d'arboriculture et de pomologie dirigée par M. Mas, président de la société d'horticulture de l'Ain.

L'ouvrage comprend : les pommes tardives et pommes précoces. les prunes, les cerises, les pêches et les abricots.

Le bulletin de la société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne (1870) 24^e volume.

Lecture est faite d'une lettre de M. le Préfet portant ce qui suit :

« M. le Président, pendant le séjour, au mois de mai dernier, des délégués de la commune à l'hôtel des Monnaies, un grand nombre de pièces et de médailles ont été soustraites des montres du Musée monétaire.

» J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien faciliter, autant qu'il dépendra de vous, la restitution à l'État, de ceux de ces objets qui viendraient à être présentés à la Compagnie savante que vous présidez. »

A la lettre est joint un état des soustractions ; il comprend : en monnaies étrangères, 24 en or, 40 en argent, 3 en bronze, d'une valeur totale de 1,004 fr. 29 ; en monnaies françaises, 30 en or, 81 en argent, 27 en bronze, valeur 1504 fr. ; ensemble 54 en or, 121 en argent, 30 en bronze, valeur 2,508 fr. 77.

M. le Président a été informé qu'on a trouvé dans l'église de Saint-Gildas de Rhuys, l'entrée du caveau dits des *ducs de Bretagne*.

Ce caveau, situé sous le chœur, aurait été construit au xi^e siècle, par l'abbé Félix, à l'instigation de la duchesse Havoise. Son entrée donne devant la balustrade du chœur ; elle est signalée par un moine du xvii^e siècle (voir l'ouvrage de M. l'abbé Luco).

La Société accueille favorablement la proposition qui lui est faite d'en débayer l'entrée, et charge M. le Président de remplir les formalités nécessaires pour obtenir de qui de droit les autorisations qui lui sont indispensables.

Les inscriptions gravées sur les cinq pierres tombales du chœur sont aujourd'hui à peu près effacées ; mais elles ont été relevées avec soin en 1858, par M. Galles, et constatent que là furent déposés les restes de : 1^o Thibaut de Bretagne, mort en 1246 ; 2^o Aliénor, morte en 1248 ; 3^o et 4^o Nicolas et Thibaut, morts en 1251, tous quatre enfants de Jean I^{er}, dit Le Roux, qui fit bâtir le château de Sucinio.

Une cinquième tombe serait celle de Jeanne de Bretagne, fille de Jean IV et de Jeanne de Navarre, morte en 1380.

M. de Closmadeuc continue la lecture de la conspiration de Pont-Callec, d'après un manuscrit contemporain. On se rappelle que la pre-

mière partie du récit prend les événements à la dissolution des États de Dinan par le maréchal de Montesquiou.

Ce coup d'État avait eu pour conséquence un mécontentement général, particulièrement dans les ordres de la noblesse et du tiers. Des protestations avaient été couvertes de signatures, et il s'était formé entre les gentilshommes une association ayant pour but de défendre les libertés de la province.

Plusieurs députés de la noblesse étaient allés plus loin dans leurs projets, et se préparaient à une révolution à main armée ; de là des ouvertures faites à la duchesse du Maine, et aussi au roi d'Espagne.

M. Talhouët de Bonamour, l'âme du complot, était parvenu à entraîner dans ses vues MM. de Pont-Callec, de Lambilly, du Couëdic, de Mont-Louis, Le Moyne de Talhouët, et un grand nombre d'autres gentilshommes bretons.

La conjuration fut découverte, le traité secret passé entre eux et le cardinal Alberoni fut dévoilé, et dès lors le gouvernement royal lança l'édit de création d'une chambre de justice, siégeant à Nantes.

Le manuscrit fournit des détails pleins d'intérêt sur la formation de cette chambre, sur la fuite et l'arrestation des principaux conjurés.

Il signale la conduite odieuse d'un certain de Mianne, lieutenant du roi au château de Nantes, qui ne rougit pas de descendre au rôle d'espion et de recors pour surprendre le malheureux Pont-Callec, son ami, qui l'avait plus d'une fois assisté dans le besoin, et pour lui extorquer des aveux qui devaient le perdre, et perdre avec lui de braves gentilshommes, tels que du Couëdic, Le Moyne de Talhouët et de Mont-Louis.

Le Secrétaire, A. GUYOT-JOMARD.

219^e SÉANCE.

31 OCTOBRE 1871.

PRÉSIDENCE DE M. ROSENZWEIG.

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. Arrondeau, Taslé, Lallemand, de Closmadeuc, Lallement (Léon), Louvant, Griffith, Salmon, Forestier, de Lamarzelle, Avice et Guyot-Jomard.

• PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ.

M. le Président dépose pour la bibliothèque :

Une livraison de l'*Archæologia Cambrensis* (octobre 1871).

Revue celtique dirigée par M. Gaidoz. N^o 1 (mai 1870).

Société d'émulation de Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord).

Chéropotame de Lartrec, espèce nouvelle des Grès à Palæothériums, du bassin de l'Agout. (*Tarn*).

Le Verger. — Poires d'été, poires d'automne et poires d'hiver, 4 volumes, texte et gravures.

A l'occasion de la tortue dont M. Taslé a entretenu la Société à la séance précédente, M. Forestier annonce que la présence de ce chélonien aurait été signalée par des pêcheurs vers l'embouchure de la Vilaine dès le mois de juillet 1869. Ce qui porterait à croire que cet animal s'est maintenu sur notre littoral pendant deux années, avant d'aller se faire prendre sur les côtes de l'île de Groix, en juillet 1871.

Lecture est donnée d'une lettre-circulaire, par laquelle le général Valentin, signalant la destruction de la Bibliothèque de la préfecture de police, demande le concours des Sociétés savantes pour l'aider dans l'œuvre de réorganisation qu'il a entreprise. La Société regrette de ne pouvoir répondre utilement à l'appel qui lui est adressé.

M. de Montcuit, propriétaire à La Grationnaye, en Malansac (Morbihan), est admis en qualité de Membre titulaire de la Société.

La Société apprend avec peine le décès d'un de ses membres, M. Jehan (de Saint-Clavien), auteur de plusieurs ouvrages dont il avait doté la bibliothèque.

Lecture est faite, au nom de M. Galles, d'un document : l'état de la *Maison d'un seigneur de Guémené, en 1542*.

A cette époque, Louis V de Rohan possédait la seigneurie de Guémené, celle de la Roche-Moizan, dont le chef-lieu était en Arzano, celle des fiefs de Léon, la vicomté de Plouhinec, la seigneurie de Corlay, celle de Montauban, Ramefort, Chastellain et la Morvellière, Linières et la Mocellière, Montbazou et Sainte-Maure, Noastre, Coéron, Villeray, etc. Marguerite de Laval, épouse du sire de Guémené, venait de mourir, et celui-ci emploie une somme considérable en achats de deuil pour lui et ses domestiques.

Étienne Le Blay, receveur général de la seigneurie, donne les détails suivants sur la maison de M^{sr} de Guémené.

Le premier des officiers est Étienne de Rosmadec, docteur-ès-droits, président de la chambre des comptes de Monseigneur; puis un des auditeurs de la même chambre François Bertho, sénéchal de Carhaix.

Viennent ensuite les gentilshommes de la chambre au nombre de dix, le médecin, l'apothicaire, les maîtres d'hôtel (5), les argentiers ou trésoriers, les officiers de la sommellerie (6).

Les valets de chambre, demoiselles d'honneur et nourrice (14), les officiers de la cuisine (9), les officiers de l'écurie (10), les officiers de la vénerie (8), enfin divers autres officiers (8), soit plus de 70 officiers et serviteurs à gages, entretenus aux frais d'un seigneur qui était loin d'être le plus opulent de la province.

M. de Closmadeuc termine la lecture du récit de la conjuration de Pont-Callec. L'auteur nous montre le pauvre Pont-Callec errant dans les forêts de Langonnet, Lignol, Guémené, etc., d'où il écrivait encore à S. A. R. et au Maréchal, pour leur demander la vie qu'il ne perdit que par sa poltronnerie naturelle.

Désespérant enfin de pouvoir éviter d'être pris, et ayant su que M. de Mianne, son intime ami, était au Guémené, il se détermina à se rendre à lui, comptant par son moyen pouvoir obtenir sa grâce. Il lui envoya une personne pour lui faire part de sa résolution et de la confiance qu'il avait en lui. De Mianne lui promit au delà de ce qu'il pouvait espérer, ce qui fit qu'il se rendit à lui.

De Mianne lui prouva que le seul moyen d'avoir sa grâce, était, sitôt qu'il serait arrivé à Nantes, d'avouer tout et de ne ménager ni cacher aucun de ceux qu'il croyait avoir eu connaissance du traité avec l'Espagne, parce que, plus il y aurait de gens embarrassés dans cette affaire, plus il y aurait de facilité à obtenir une amnistie.

Pont-Callec ne suivit que trop le pernicieux conseil de son ami : Heureux ceux dont les noms ne lui vinrent pas à la mémoire. Lorsque le château de Nantes fut tout rempli, et que l'on eut plusieurs fois interrogé et confronté tous ceux qui étaient enfermés, M. Darcy fit le rapport du procès. Il s'en trouva sept principalement coupables qui s'étaient chargés les uns les autres et qui avaient tout avoué, dans leurs confrontations, c'est-à-dire d'avoir cabalé dans la province, signé un traité avec l'ennemi et reçu de l'argent de l'Espagne; toutefois il n'y eut que Pont-Callec, Montlouis, Talhouët Le Moine et Couëdic de condamnés à avoir la tête tranchée.

Il faut convenir que, même avant de prononcer les jugements, Messieurs de la chambre, qui désiraient avec ardeur qu'il n'y eût point de sang répandu, envoyèrent les charges et le projet de l'arrêt à la cour, espérant que M. le régent se porterait à faire grâce... Mais S. A. R. n'ayant appelé à son conseil pour décider de cette affaire que MM. d'Argenson, l'abbé Dubois et Law, il y fut décidé que les pauvres Bretons serviraient d'exemple, et seraient les victimes des autres mouvements excités dans le royaume par des personnes sur lesquelles on n'osait se venger : de sorte qu'ayant reçu l'ordre de faire exécuter leur arrêt, il le fut le 26 mars, jour auquel le comte d'Horn, de la maison de Montmorency, allié à presque toutes les puissances de l'Europe et même parent de S. A. R., fut roué vif en grève pour avoir assassiné et volé plusieurs billets de banque à un courtier de la rue Quincampoix.

Le Secrétaire, A. GUYOT-JOMARD.

220° SÉANCE.

28 NOVEMBRE 1871.

PRÉSIDENCE DE M. ROSENZWEIG.

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. Arrondeau, Burgault, Taslé, de Cussé, Bouvant, Griffith, Lallemand, Salmon, Galles, Pavot, du Rivau, Fouquet, Mauricet fils et Guyot-Jomard.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ.

M. le Président dépose pour la bibliothèque :

Les Mémoires de la Société dunkerquoise, xv^e vol. 1870-71.

Le Bulletin de la Société de statistique, sciences et arts du département des Deux-Sèvres (Niort).

Les Annales de la Société d'horticulture et d'histoire naturelle de l'Hérault (Montpellier).

Le Bulletin de la Société dunoise (Châteaudun) (N° 10, oct. 1870).

Au nom de M. l'abbé Piéderrière, M. de Cussé donne pour le Musée un fragment d'une Vénus-anadyomène, en terre cuite, trouvée sous une pierre à Ambon (Morbihan).

Le même membre donne 1° un *fac simile* d'une croix du xii^e siècle, trouvée anciennement dans l'île de Gavrinis; l'original appartient à M. de Closmadeuc.

2° Un *fac simile* d'une statuette en bronze, trouvée à Ambon, dans une lande, au bord de la voie romaine de Nantes à Vannes, par le passage de l'Isle (Vilaine); l'original appartient à M. Tallendeau, notaire à la Roche-Bernard.

Au nom de M. Pavot, chirurgien de la marine à Brest, son parent M. Pavot (de la Société), fait don de diverses coquilles étrangères.

La Société vote des remerciements à MM. les donateurs.

MM. Delpon, préfet du Morbihan, et du Rivau, secrétaire général de la préfecture, sont admis en qualité de membres de la Société.

M. Délivré, inspecteur de l'instruction primaire, actuellement à Châteauroux, donne sa démission de membre titulaire et devient membre correspondant.

Dans sa séance précédente, la Société s'est occupée de la colonne votive de Saint-Christophe en Elven, dont elle est propriétaire, l'ayant achetée au prix de 15 fr., ainsi que l'attestent les procès-verbaux de ses séances de mai et août 1842. Quelques membres avaient émis l'avis qu'il serait intéressant pour la Société de la faire transporter au Musée, mais la dimension de la pierre (2 mètres de longueur sur 0,35 de diamètre) donnant lieu de craindre que l'opération ne puisse se faire sans l'exposer à une rupture, la Société ajourne le déplacement de la colonne d'Aurélien.

Voici d'ailleurs l'historique de cette découverte, donné par M. Cayot-Delandre, dans l'Annuaire de 1843.

« Dans les premiers mois de l'année 1842, M. le capitaine Than, du 4^e de ligne, fut envoyé avec sa compagnie en cantonnement à Elven. Les loisirs d'un officier dans une garnison de ce genre permirent à M. le capitaine Than de se livrer à son goût éclairé pour la recherche des antiquités. Le hasard voulut que, dans ce temps-là même, les habitants du petit village de Saint-Christophe, qui fait partie de la commune d'Elven, eussent l'idée de vendre, au profit de leur chapelle, un bloc de granit creusé en forme d'auge, qui gisait à cent pas du village depuis un temps immémorial. On le connaissait aux alentours sous le nom de *Tombeau de Monsieur de Saint-Christophe*. Il fut acquis au prix de dix francs. La Société polymathique de Vannes informée par l'un de ses membres que cette pierre portait une inscription qui présentait des caractères d'antiquité, se hâta de la racheter, et se disposait à prendre des mesures pour l'étude des lieux, quand la nouvelle en étant parvenue à M. le capitaine Than, celui-ci trouva dans cet indice un aliment à son zèle d'explorateur ; il se rendit à Saint-Christophe, fit soulever la pierre, et reconnut qu'elle portait à la face opposée à celle qui avait été creusée, une inscription romaine que, par grand bonheur, le marteau avait épargnée. Il n'y avait ni doute à exprimer, ni hésitation à ressentir, car l'inscription n'avait éprouvé ni mutilation ni altération. Cette pierre, dont on avait fait pendant plusieurs siècles un si vil usage, était une colonne votive élevée à l'empereur Aurélien par les soldats du cantonnement de Saint-Christophe, ainsi que l'expriment les caractères AD. M. qui forment la dernière ligne de l'inscription, et que nous interprétons par *Adventus militum*, arrivée des soldats. M. Than annonce ensuite dans une notice qu'il fit relever cette curieuse colonne sur le lieu même où il l'avait trouvée, et pour en assurer la conservation, il la fit surmonter d'une croix. L'inscription en 7 lignes est ainsi conçue :

MAGN — IMP. CAES —

AVRELIAN — INVICT. — TRIB. PO — III. PP. — AD. M.

M. le Président rend compte de l'excursion archéologique qu'il vient de faire avec MM. de Cussé et de Lamarzelle, à Saint-Gildas de Rhuys, à l'effet de rechercher sous le chœur de l'église aujourd'hui paroissiale

un caveau construit par saint Félix, au commencement du ^x^e siècle, à la demande de la duchesse Havoise, pour la sépulture des ducs de Bretagne et de leurs familles. L'existence de ce caveau est mentionnée par un moine anonyme qui écrivait sur place en 1668 ; M. l'abbé Luco, auteur d'une histoire de Saint-Gildas de Rhuys, avait bien voulu fournir à ce sujet une note très explicative que M. le président reproduit *in extenso*. Guidés par ces renseignements, MM. les rapporteurs ont fait procéder à la fouille, et à 1^m 50 de profondeur, les travailleurs sont arrivés au sol naturel, sans avoir rencontré ni traces d'escalier, ni ouverture de caveau ! L'opération reportée dans le chœur même n'a pas été plus heureuse ; il n'y avait point de caveau du moins dans cette partie de l'édifice. Les cinq dalles funéraires ont été relevées successivement. Sous les deux premières il n'y avait ni cercueil ni ossements : c'est seulement au-dessous des trois autres qu'on a rencontré des tombes en maçonnerie grossière, presque entièrement remplies de terres mélangées de coquillages de mer, de clous et de quelques fragments d'os, preuve évidente que ces cercueils avaient été déjà fouillés. L'objet principal de leur mission ainsi rempli, non sans quelque désappointement, MM. de Cussé et de Lamarzelle ont profité de leur séjour pour prendre les plans, les calques et les inscriptions des tombeaux les plus importants que renferme l'ancienne église abbatiale de Saint-Gildas de Rhuys. La Société remercie MM. les rapporteurs du soin qu'ils ont apporté à l'exécution de leur tâche et de l'intéressant compte-rendu dont M. le président vient de donner lecture.

Le Secrétaire, A. GUYOT-JOMARD.

221^e SÉANCE.

26 DÉCEMBRE 1871.

PRÉSIDENTENCE DE M. ROSENZWEIG.

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. Arrondeau, Burgault, de Cussé, Taslé, Peyron, de Closmadeuc, Fouquet, Perrin, Bouvant, de Camas, Avice, Mauricet fils, Baudic, Pozzy, de Lamarzelle, Salmon et Guyot-Jomard.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ.

M. le Président dépose pour la bibliothèque, un rapport sur l'activité de la commission impériale archéologique de Saint-Pétersbourg, en 1868.

Le Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Colmar (11^e année).

Congrès archéologique de France, séances générales tenues à Lizieux, en 1870.

Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe.

Revue des Sociétés savantes des départements, 4^e trimestre 1870.

Mémoires présentés à la Société polymathique, par M. l'abbé Euzenot (de la Société).

Au nom de M. L. Galles, M. de Cussé donne quatre jetons commémoratifs (règne de Louis XIV), dont un frappé à l'occasion de la paix de Nimègue (1678).

La Société vote des remerciements au donateur.

Par une lettre du 26 décembre, M. Nourry, vice-président du tribunal civil, membre de la Société, exprime le regret de ne pouvoir conserver plus longtemps le titre de sociétaire.

M. Hubert, conducteur des ponts et chaussées à Pontivy, est admis en qualité de membre titulaire.

La borne romaine de Saint-Christophe en Elven, dont il a été question dans les séances précédentes, arrête une fois de plus l'attention de la Société. M. le Président donne lecture d'une lettre dans laquelle un chef d'escadron au 10^e régiment d'artillerie, M. R. Mowat, rend compte de la visite qu'il vient de faire de cette colonne. A son avis, cette borne déclassée qu'on appelle dans ce pays la Mée de Saint-Christophe, a été creusée pour servir non de mée (pétrin), ni d'auge, mais de cercueil, comme dans bien d'autres localités. L'observateur expose ensuite son opinion sur l'interprétation de la septième ligne de l'inscription : jusqu'ici on y avait vu les lettres AD. M. que feu M. Cayot-Delandre avait supposées être l'abréviation de *Adventus militum* (arrivée des soldats), mais non sans soulever quelque doute ; on pouvait en effet se demander si cette explication était conforme non-seulement à l'esprit de la langue latine mais surtout au style épigraphique. Aussi l'auteur de la lettre n'est-il pas de cet avis, il propose une interprétation d'un caractère ingénieux qui dénote une connaissance approfondie en cette matière. « Si l'on compare, dit M. Mowat, le soi-disant M de M. Cayot-Delandre avec les M de la première et de la deuxième lignes, très lisibles ceux-là, on s'assure qu'il est loin de leur ressembler et que les deux traverses obliques, au lieu de descendre jusqu'à l'alignement inférieur de la lettre M, ne se rejoignent qu'à mi-hauteur tout au plus. Pour moi, je crois donc que les deux traverses obliques, au lieu d'appartenir à un M, forment la moitié supérieure d'un X, dont le bas a été enlevé par l'usure de la pierre, et que les deux traits verticaux entre lesquels cette portion est placée (IVI) et auxquels M. Cayot-Delandre fait jouer le rôle de jambages de son M, sont, celui de la gauche, la partie supérieure d'un L et celui de droite la partie supérieure d'un I, ce qui me donne AD. LXI.

» Remarquez que la base de L dans AVRELIAN de la troisième ligne est très courte, ce qui permet de rapprocher son jambage assez près de X pour avoir fait croire à un M mal fait.

» Comme sur les autres monuments du même genre, la dernière ligne constitue une indication itinéraire dont la première partie (AD.) se rapporte au lieu pris pour point de départ, et la deuxième (LXI) représente numériquement la distance à ce lieu, toujours précédée de l'un de ces trois sigles M (*Millia*) ou M. P. (*Millia passuum*) ou L (*leuga*); c'est cette dernière attribution que j'assigne à la première lettre du groupe L XI; les deux autres sont alors des sigles numéraux XI = *undecima*. Quant au nom de lieu, point de départ, pour être écrit en abrégé et pour être cependant compris, ce nom devait appartenir à une ville *importante* du voisinage; il n'en est aucune commençant par un A, mais il y en a une commençant par un D, c'est Dartoritum (Vannes); A signifie donc ici la préposition latine *a* (ou *ab*) que présentent très souvent les bornes milliaires, mais quelquefois aussi sous-entendue. Je lis donc ainsi A D (artorito), L (euga) XI. Or, si l'on mesure onze lieues gauloises de 2^k 222, à partir de Vannes, sur le parcours de la voie romaine *Vannes-Angers*, décrit soigneusement par M. Cayot-Delandre, la longueur 24^k 442 nous amène à un point où la route actuelle *Vannes-Redon* (qui se confond dans cette partie avec la voie romaine) passe tout près et au sud de Saint-Christophe. Ce point est entre le lieu dit Hutte-Saint-Pierre, qui n'est distant de Saint-Christophe que de 3^k 500 et le lieu dit le Petit-Molac. Ce point, d'où bifurque vers Elven (et d'où bifurquait *anciennement*, puisque Elven est déjà cité dans le cartulaire de Redon) un petit embranchement, devait donc être l'emplacement de la borne d'Aurélien, transportée plus tard à Saint-Christophe; la légende parle en effet d'un déménagement de ce genre. L'inscription de Saint-Christophe se trouve donc actuellement interprétée; elle a son importance, car c'est le seul monument authentique faisant mention de Dartoritum et existant encore; de plus, elle confirme le tracé de la voie romaine *Vannes-Angers* donné par Cayot-Delandre.

» La restitution que je propose ne m'est venue à l'idée que quelque temps après ma visite à Saint-Christophe; il faudrait s'assurer par un nouvel examen de la pierre ou de son moulage que AD devait être suivi de L XI, comme je le crois et comme je viens de le communiquer à la Commission de topographie des Gaules. »

Il est procédé au renouvellement du bureau pour l'année 1872.

Le scrutin donne les résultats suivants :

MM. ARRONDEAU, Président.

DE CLOSMADÉUC, Vice-Président.

PEYRON, Trésorier.

BOURDONNAY,

DE LAMARZELLE, } Secrétaïres-adjoints.

MM. ARRONDEAU,	}	Conservateurs-adjoints du Musée d'histoire naturelle.
GRIFFITH,		
GALLES,	}	Conservateurs-adjoints du Musée archéologique.
DE LAMARZELLE,		

La commission des fouilles pour 1872 reste composée de MM. DE CLOSMADÉUC, DE CUSSÉ, FOUQUET, GALLES, GUYOT-JOMARD, LALLEMAND, DE LAMARZELLE, MAURICET fils et ROSENZWEIG.

La commission chargée de préparer le budget et de vérifier les comptes du trésorier est formée de MM. TASLÉ, ARRONDEAU et LALLEMAND.



LA
CONSPIRATION DE PONTCALLEC

EN BRETAGNE, SOUS LA RÉGENCE.

(Récit inédit, extrait d'un Mémoire contemporain.)

AVANT-PROPOS.

(Par M. le docteur G. de Closmadeuc.)

Avant de commencer la publication du mémoire inédit, dont j'ai donné lecture à la Société polymathique, je crois qu'il y a lieu de rappeler les faits principaux qui ont servi de préambule aux événements qu'on a désignés, dans l'histoire, sous le nom de Conspiration de Pontcallec.

En vertu du contrat d'union signé à Vannes en 1532, la Bretagne, annexée à la France, devait garder sa constitution et la jouissance de ses privilèges, qu'on peut résumer ainsi : droit de consentir, au moyen des États, la loi, l'impôt et tous les changements relatifs à l'administration de la justice.

Malheureusement, ces conditions dirimantes du traité, les rois de France, depuis François I^{er}, ne s'étaient pas fait faute d'y porter atteinte, et, sous ce rapport, Louis XIV avait comblé la mesure.

Jusqu'en 1789, l'histoire politique de la Bretagne n'est qu'une longue suite de conflits entre la Couronne et les institutions de la province. D'une part, la royauté s'efforçant de tout accaparer à son profit, sous prétexte d'unité, ne ménageant ni intrigue, ni corruption, au besoin recourant à la violence ; d'autre part, les États, représentés par les trois ordres : clergé, noblesse et tiers, soutenus par le parlement, supportant impatiemment le joug, invoquant à chaque occasion, d'une façon parfois turbulente, les anciennes franchises garanties par le traité d'union de 1532, et ne recevant d'autre réponse de l'autorité royale que l'application souvent brutale de l'axiome traditionnel : « Tel est notre bon plaisir. »

Sous Louis XIV, le joug était devenu plus pesant que jamais, et la Bretagne avait été soumise à de sanglantes épreuves. Les lettres de M^{me} de Sévigné, d'accord avec les documents contemporains, nous tracent le sombre tableau de la Bretagne à cette époque : nos villes envahies et rançonnées par les régiments du roi ; nos campagnes incendiées, et ces troupes affamées de paysans traqués, comme des bêtes fauves, par les soldats de M. de Chaulnes, qui les pendaient par milliers aux branches des chênes le long des routes. « On a chassé et banni, écrit-elle à sa fille, toute une grande rue de Rennes, et défendu de les recueillir (les habitants) sous peine de mort, de sorte qu'on voit tous ces misérables, femmes accouchées, vieillards, enfants, errer en pleurs au sortir de la ville, sans savoir où aller, sans avoir de nourriture ni de quoi se coucher. »

Sans parler des infâmies qui furent la conséquence de la Révocation de l'édit de Nantes, et que des travaux récents, appuyés sur des documents authentiques, nous ont révélées dans toute leur horreur (1).

L'âge d'or de la Bretagne, ne le cherchez pas sous le grand Roi ; car jamais, au contraire, la tyrannie ne fut plus odieuse et plus impitoyable.

Aux États de Saint-Brieuc, 1715, quelques mois après la mort de Louis XIV, le mouvement national, longtemps comprimé, se dessina. Les députés bretons revinrent à la charge.

Deux ans plus tard, le 16 décembre 1717, s'ouvrirent les fameux États de Dinan.

Dès la première séance, l'Assemblée laisse percer l'intention de résister aux empiètements du pouvoir royal.

Le maréchal de Montesquiou venait d'être nommé gouverneur du duché. Mal disposé en faveur de la Bretagne, dont il méconnaissait la constitution et le caractère, c'est lui qui avait refusé de recevoir les clés de la ville de Nantes, parce qu'on avait omis de lui offrir en même temps un bassin d'argent.

A la séance d'ouverture, le maréchal donna à entendre que la Cour comptait sur l'obéissance absolue à ses volontés. On demandait à l'Assemblée une somme de deux millions, à titre de don gratuit au Roi. On exigeait que le vote ait lieu, sans discussion et par acclamation, avant même que les députés se soient rendu compte de leurs ressources.

Une prétention aussi exorbitante fit passer comme un frémissement dans l'Assemblée. Des protestations hardies partirent des rangs de la noblesse et du tiers. Le clergé seul, soumis aux ordres de la Cour, baissa la tête. La majorité arrêta que les États entendaient délibérer à leur heure sur toute demande des commissaires royaux.

(1) Voir l'ouvrage de M. Vaurigaud : *Essai sur les Églises réformées de Bretagne.*

Une députation, composée des présidents des trois ordres, fut aussitôt envoyée au maréchal pour l'informer de cette grave décision.

La réponse ne se fit pas attendre. Les États avaient été ouverts le 16 décembre. Le surlendemain, 18, M. le maréchal de Montesquiou entra dans la salle, en grand appareil, et prononçait la clôture des États d'un ton plein de menaces.

L'auteur du récit que nous donnons plus loin, assistait à cette mémorable séance, terminée soudainement par un coup-d'État de l'autorité royale contre la représentation bretonne.

Il prend les événements à cette date, et nous raconte ceux qui suivirent.

Cette conspiration, dite de Pontcallec, qui eut un dénouement si terrible, puisque la hache du bourreau fit tomber quatre têtes de gentilshommes sur l'échafaud de la place du Bouffay, à Nantes, n'a été racontée par aucun historien contemporain avec autant de détails et, suivant moi, avec autant d'impartialité et de bonne foi que dans les pages qu'on va lire.

Si j'en juge par les extraits qui ont été publiés du *Journal* de M. de Robien, dont le manuscrit est déposé à la bibliothèque de Rennes, les *Mémoires* que je possède sont incomparablement plus intéressants. Plus âgé que M. de Robien, notre auteur est un témoin oculaire. Il a même joué un rôle dans les événements qui ont préparé la conspiration. Il parle *de visu*, tandis que M. de Robien n'a écrit son journal que sur des documents de seconde main.

En outre, comme je le disais dans un premier article, je trouve dans mon auteur ce que je ne trouve pas au même degré chez M. de Robien : une âpreté de sentiments honnêtes, une hauteur de vues, une indépendance, et par-dessus tout, un dévouement sans égal aux libertés et aux franchises de la Bretagne, son pays.

Du fond de sa solitude, l'auteur compose ses mémoires sur des notes prises jour par jour aux séances des États. Mûri par une expérience des hommes et des choses qui lui donne le droit de les juger sévèrement, rien ne l'arrête, lorsqu'il s'agit de la vérité. Ses récits, chargés de faits, sont émaillés de portraits crayonnés de main de maître, et de réflexions qui dénotent une probité rare et le patriotisme le plus pur. Sa critique, souvent acerbe, est mitigée par la plus entière bonne foi. Il dévoile sans ménagement les trames et les intrigues de MM. les commissaires royaux qui, tour à tour, s'entendent pour exploiter la malheureuse province, de concert avec les traitants. En qualité de gentilhomme, il n'a que peu d'estime pour le tiers-état qui, à cette époque, ne se composait guère que de fonctionnaires gagnés aux gens du Roi. Mais l'esprit de caste ne l'aveugle pas, et il juge vertement la turbulence frivole du corps de la noblesse. Il n'épargne pas non plus son mépris pour l'ordre du clergé, dont il flétrit l'ambition et l'égoïsme servile.

Décidément le vieux gentilhomme fait bande à part avec quelques puritains comme lui, fourvoyés dans le tourbillon des assemblées provinciales. Il jette sur tout cela un regard de dédain mêlé de regrets et d'épouvante. Comme autrefois Sully à la cour de Louis XIII, il hausse les épaules en passant à côté des jeunes hoberéaux galonnés d'or et des abbés fardés qui, ne voyant que plaisirs à ces tenues d'États, se plongent dans des fêtes somptueuses, et se soucient davantage des dames d'atour de M^{me} la maréchale d'Estrées que des affaires de la Bretagne.

Écoutez ce qu'il dit en terminant son récit de la tenue des États de Nantes, en 1722 :

« Voilà, mon fils, dans la sincère vérité, ce qui se passa à ces États qui sont les plus honteux pour la province où j'ai jamais été. Rien ne s'y fit que par brigue. Tous les gentilshommes se déchirent les uns les autres. L'on ne s'unit que pour faire des dons excessifs, et que pour imposer de nouvelles charges à la province. On n'y observa nulle règle. La justice et la vertu en furent bannies, pour faire place à la sujétion, l'intérêt et la dépendance. Tâchez de vous corriger sur les vices que je déploie dans tout leur jour, et de ne pas tomber dans les mêmes défauts ; mais oubliez les noms de tous les particuliers que je nomme, qui s'y sont peut-être laissés aller plus par faiblesse que par une intention préméditée de faire le mal ; et ne vous faites pas des ennemis en rendant publique une chose que je n'aurais jamais entre-prise si j'avais cru que vous en eussiez abusé. »

Un siècle et demi s'est écoulé depuis que ces lignes ont été écrites. Le secret a été bien gardé, suivant l'intention de l'auteur. Aujourd'hui, ces mémoires manuscrits, arrachés à la destruction sur le comptoir d'un bureau de tabac, peuvent appartenir à l'histoire, et nous sommes heureux d'en commencer la publication.

La conspiration de Pontcallec a été longuement racontée, et avec une grande érudition, dans le recueil de la *Revue de Bretagne et Vendée*, par M. de La Borderie. Nous laissons au lecteur le soin de rechercher comment les données et les appréciations fournies par l'auteur moderne cadrent avec le document contemporain que nous mettons sous les yeux.

Vannes, le 20 janvier 1872.

HISTOIRE DES MALHEUREUX ÉVÈNEMENTS

ARRIVÉS

ENTRE LES ÉTATS DE DINAN ET D'ANGENIS.

Après avoir examiné, mon fils, avec l'attention qui pourrait vous estre utile, l'histoire ou le mémoire des deux dernières tenues des Etats de 1715 et 1717, j'ai jugé qu'il y avait des faits essentiels dont vous n'auriez jamais de connaissance, si toute défigurée qu'elle est, elle ne parvenait jusqu'à vous.

Si vous vous appliquez, comme je le désire, à la connaissance de l'histoire, ce qui est du devoir de notre estat, vous saurez distinguer l'aigreur et la passion dont ce mémoire est rempli du véritable et du solide.

Si vous négligez de le faire, brûlez ce livre, qui ne pourrait que vous gâter l'esprit, si vous le lisiez plutôt par envie de critiquer que de vous instruire.

Je vais tacher de vous donner une narration fidèle de tous les évènements facheux qui suivirent les deux tenues des Etats.

Pour y parvenir, il est nécessaire de remonter jusqu'aux Etats de 1717, afin d'être instruit de ce qui engagea successivement dans la malheureuse affaire qui a tant causé de trouble à cette province.

Lorsqu'au mois de décembre 1717 le Maréchal de Montesquiou eut séparé les Etats, vous avez vu dans la précédente histoire que la Noblesse se retira chez elle, sans causer aucun trouble dans la province. Il y eut seulement quatre gentilshommes qui eurent des lettres de cachet pour se rendre à la suite de la cour, ce qu'il ne faut pas oublier.

Il est certain que le Maréchal, l'Intendant et Montaran avaient formé un plan pour changer le gouvernement de la province, mais que le parlement, qui pénétra leur dessein, refusa d'enregistrer un édit qu'ils avaient obtenu ; qu'il députa et fit des remontrances qui eurent l'effet qu'on en pouvait attendre, qui estoit de rassembler les Etats, et qu'il eût infailliblement perdu les auteurs d'un projet aussy odieux, si le ministre n'avait point changé.

(1) Le livre auquel il est fait allusion ici remplit les 115 premières pages de notre manuscrit, et traite de la tenue des États de Dinan (1717). Il n'est ni de l'écriture ni du style de l'auteur des mémoires que nous publions aujourd'hui. Mais les marges sont couvertes de ses notes autographes et de ses critiques.

Mais M. d'Argenson ayant esté fait garde des sceaux , ce personnage naturellement dur insinua à S. A. R. qu'il ne feroit jamais respecter l'autorité du roy que par la rigueur, et que toute la haine que l'on portait au Maréchal ne venait que de ce qu'il estoit trop rigide observateur des droits du prince.

C'en fut assez pour changer toute la face des affaires, et celui qui n'attendoit que la triste nouvelle de son rappel se vit plus autorisé que jamais, et loin de devenir plus modéré, il se donna à la cour pour tout ce qu'en avoit dit son protecteur.

Il manda à S. A. R. que tous les Bretons étaient des mutins, que sans luy la province seroit revoltée, et qu'il étoit impossible de les maintenir sans la multitude de troupes qu'il y avait fait venir. — Il fit donner des ordres au Président de Rochefort et à Lambilly pour des sujets puérils qui n'avaient rapport qu'à lui. Il les fit exiler de nouveau parce qu'ils manquèrent de l'aller voir, après avoir obtenu de S. A. R. la permission de revenir dans leur province; enfin il se livra tout entier à Montaran et à quatre ou cinq femmes perverses dont les passions furent le mobile de toutes ses démarches.

Une si mauvaise conduite aigrissoit les esprits ; mais ce fut bien autre chose, lorsqu'à son retour de Paris, où il estoit allé pour recevoir les instructions pour les prochains Estats, l'on apprit qu'il avait insinué au Régent que l'assemblée ne seroit point tranquille si l'on n'en excluait douze des plus honnêtes gens sans y comprendre le comte de Noyan, Bonamour et Gloesquer qui comme j'ai dit cy-dessus, avaient eu des lettres de cachet pour se rendre à la suite de la cour, et qui eurent ordre de demeurer à Paris pendant la tenue. Ainsi des Estats où l'on voulait tout pacifier commencèrent par le renversement de toutes les loix, et par une nouveauté jusque-là inouïe. — Nous allons voir ce qui en arriva.

Les sieurs de Noyan, Bonamour et Gloesquer avaient été reçus à Paris plutôt en députés qu'en exilés. — C'estait à qui leur donnerait des marques de distinction ; les princes mêmes ne s'en exemptèrent pas. Le premier, accoutumé à vivre à la cour, n'en fut pas extrêmement ému ; mais les deux autres en furent si flattés qu'ils se crurent dès-lors les restaurateurs de la liberté publique, surtout lorsqu'ils se virent recherchés par les émissaires de Madame la duchesse du Maine, qui, de concert avec l'ambassadeur d'Espagne, le cardinal de Polignac et quelques autres mécontents formoit un party dangereux contre le Régent, — où il aurait pu succomber, si son étoile avait été aussi malheureuse que les projets de la princesse vastes et téméraires.

Ce fut cependant dans ces furtifs rendez-vous que commença à naître ce qu'on a veu qualifier d'un party très dangereux en Bretagne, et être la victime des vrais coupables.

Le sr de Lambilly y entra et se livra volontiers à perdre trente mille livres de rente pour quelques fades louanges qu'on lui donna sur la promesse d'une récompense proportionnée à ses services.

Bonamour qui avait servy quelques années dans (Navarre ?) et qui n'en avait apporté que la férocité que l'on inspire dans ce corps aux soldats ; qui d'ailleurs ne hazardoit qu'une fortune obérée, crut se voir du premier coup d'œil général d'une grande armée en Bretagne ;

Et le sr *du Gloesquer*, qui pensait que nul mortel ne pouvait résister à la force de ses raisonnemens, quelques vagues qu'ils fussent, le premier négociateur de son temps.

Je crois que les comtes de Rieux et de Noyan, qui avaient été des plus acharnés contre la sottie vanité des Ducs, et qui s'étaient chargés, chacun dans leur province de faire signer à toute la Noblesse une association contre eux, dans laquelle il ne laissoit pas d'entrer quantité de choses qui taxaient le gouvernement du duc d'Orléans, et dont ils avaient eu déjà de terribles réprimandes, eurent part aux conférences tenues à l'Arsenal, chez M^{me} la duchesse du Maine, et se servirent de ces Messieurs sans trop se commettre, pour parvenir au but qu'ils s'étaient proposé : qui était de faire signer aux Estats cette association à tous les gentilshommes bretons.

Le comte de Rieux l'avait si fort à cœur, parce que très mal à propos il comptait qu'on forcerait le Régent à donner des Estats généraux dont il serait membre par la nomination de la province, qu'il demanda la permission de venir dans ses terres en Bretagne ; et à 3 ou 4 lieues de Rennes il feignit de s'être démis une épaule, et demeura sur ce pied-là près de deux mois à négocier dans cette ville, sans y trouver beaucoup de partisans.

Les gentilshommes à qui il se confia, dont j'eus l'honneur d'être du nombre, s'embarrassaient très peu de l'arrogance des ducs. Ils n'avaient en vue que de concilier les intérêts des peuples avec celui du roy, et ils ne le voulaient faire que par la force du bon droit et de la raison, sans avoir recours à des moyens qui pourraient être mal interprétés. — Ainsi, M. de Rieux n'emporta de toute sa feinte dislocation que la douleur de s'être laissé deviner par l'abbé de Caumartin, évêque de Vannes, qui lui fit donner une défense d'aller aux Estats.

Peut-être que M. d'Argenson, qui savait presque tout ce qui se passait à Paris et qui avait découvert ce que M^{me} la duchesse du Maine tramait contre le Régent, eut aussy connaissance des démarches qu'elle avait faites pour engager les trois Bretons dans son party. — Ce qui est très sûr, c'est qu'il ne voulut jamais les voir, et qu'il les évita dans le commencement de son ministère. Ils furent ensuite rappelés à Paris avec défense d'y voir personne, et apparemment dans le dessein de les mieux découvrir. Mais eux qui, à quelque prix que ce fut, voulaient revenir en Bretagne, s'observèrent de façon qu'on n'eut rien à leur reprocher.

Les Estats (de Dinan), renoués par l'entremise du Parlement, recommencèrent le 15 août 1718. La noblesse s'opposa fortement à ce qu'on y eût accordé le don gratuit avant que les exilés et les exclus y fussent

rappelés. Mais M. le duc de La Tremouille ayant trouvé le secret, aux dépens de son honneur, de les faire penser autrement, et le Maréchal l'ayant pris avec ceux qui avaient découvert la fraude sur un ton qui ne souffrait point de réplique, les Etats avançaient au gré de M^{rs} les commissaires et de la cour, ce qui lui donna lieu de permettre à tous les exclus, même à ceux qui étaient à Paris d'aller vaquer à leurs affaires, et de donner la liberté à Gloesquer qui avait été mis à la Bastille, sur le faux rapport qu'on avait fait à S. A. R., qu'il avait eu intelligence avec l'ambassadeur d'Angleterre.

Les *comtes de Noyan et de Bonamour* sortirent de Paris une heure après qu'on leur en eut donné la permission, et se rendirent à Rennes, le dernier sûrement bien intentionné de fomenter le party de Madame la duchesse du Maine.

Sitôt qu'ils y furent arrivés, ils ne songèrent qu'à brouiller les Etats. Il faut cependant convenir que les commissaires y donnèrent lieu par leur avarice et leurs détestables manœuvres ;

Par leur avarice ; car lorsqu'il y eut assez de fonds, comme la suite le prouva, pour satisfaire à leurs dépenses sans renouveler le droit d'entrée, ils s'obstinèrent, contre l'avis des trois ordres, à le continuer, parce que, dans ces sortes d'affaires, il y a toujours pour eux un très gros pot de vin ;

Par leurs mauvaises manœuvres ; car lorsque les Etats eurent sagement délibéré qu'ils ne supprimassent le droit d'entrée qu'en cas qu'il y eût eu assez de fonds pour subvenir à leurs autres dépenses, les commissaires demandèrent et obtinrent un arrêt du conseil qui cassait cette délibération, en supposant qu'elle avait été prise autrement, et qu'ils firent, sans nécessité, enregistrer par force, les Etats assemblés, de la manière du monde la plus mortifiante et la plus violente, pour un corps pour lequel on devait garder quelque mesure. Tout cela se fit même contre l'avis de quelques-uns des plus sages commissaires qui en prévoyaient les suites.

Elles furent telles que MM. de la noblesse aidés des conseils qu'ils recevaient de Rennes, firent des protestations (1) auxquelles les deux autres ordres adhérèrent, sur le refus que MM. les commissaires firent de permettre aux Etats d'envoyer à la cour leur procureur général scindic demander le rapport de cet arrest.

Ces protestations furent apportées par M. le Procureur général scindic de Coëtlogon au parlement qui les enregistra.

Le Maréchal, irrité de cette démarche, exila ledit s^r de Coëtlogon et les s^{rs} de Quéravéon, de France et de Chérigny, de l'ordre de la Noblesse.

Cette sentence, loin d'avoir l'effet qu'il en attendait, irrita de plus

(1) Voir le tableau des signataires des protestations à la fin du récit.

en plus les esprits. — Les Etats demandèrent la permission de députer à la cour. Ils furent refusés ; ce qui donna lieu à de nouvelles protestations qui furent encore enregistrées au Parlement, lequel fit des remontrances sur la dureté et la violence qu'on exerçait envers leurs compatriotes.

L'on fit davantage. Car dans la crainte qu'on eût adjugé les fermes et pris par là les Etats avant qu'on eût la réponse aux remontrances du Parlement, 72 gentilshommes firent signifier au greffier leur opposition à ce qu'on eût continué de travailler à aucune affaire jusqu'à ce qu'il eût plu au roy de répondre aux remontrances du Parlement.

Bonamour voulait pousser les choses plus loin ; car, dans le petit conciliabule qui se tenait à Rennes et auquel le party zélé de la noblesse envoyait tous les jours des députés, il soutint que le Parlement devait nommer deux commissaires pour aller à Dinan informer de la conduite du Maréchal et des violences qu'il exerçait.

De ce petit conseil étaient du Parlement : MM. d'Andigné, Lechat, Montebert, le président du Plessix, le président de Runefaux, Quérampuil, d'Arnoton, Thierry et du Timeur. J'y avais été admis et combattis fortement l'avis de Bonamour qui y était écouté comme un oracle. Je lui demandai pourquoi il voulait exposer des honnêtes gens à la fureur d'un homme qui avait la force à la main ; que pour l'exécution d'un pareil dessein il fallait du moins avoir autant de troupes en disposition que le Maréchal : « Ne vous inquiétez point, me dit-il, il y a un party en France prêt à éclore, plus fort que vous ne pensez, et l'on ne peut dans la situation présente aller trop en avant. » — Je lui répondis que, quelque party qu'il y eût, je ne pouvais croire qu'il eût rapport à nos intérêts et que nous y dussions entrer, ce qui fut fort heureux ; Bonamour depuis ce temps-là ayant toujours été très réservé avec moi.

Mais il trouva bientôt le moyen de jeter les premiers fondements de son projet par l'étonnante résolution que prit le Maréchal de Montesquiou de chasser des Etats 72 gentilshommes et de les terminer avec le petit nombre qu'il avait gagnés. Il ne leur donna que 2 heures pour sortir de Dinan. On dit que des Gratières lui donna ce conseil. — Ils se rendirent tous à Rennes où, revenus de la peur qu'on leur avait fait des prisons et des cachots, ils eurent autant de honte d'avoir obéi, lorsqu'ils pouvaient s'en dispenser, que de douleur du traitement indigne qu'ils avaient reçu.

Dans de telles dispositions, Bonamour les ayant assemblés sous le prétexte de voir quelle mesure il y avait à prendre, n'eut aucune peine à les engager de signer l'association dont voici la copie :

ACTE D'UNION POUR LA DÉFENSE DES LIBERTÉS DE LA BRETAGNE.

« Nous soussignés, de l'ordre de la noblesse de Bretagne, instruits des droits que nous donne notre naissance et des obligations auxquelles elle nous engage, pénétrés qu'il est de notre devoir indispensable de concourir à maintenir les lois fondamentales de la nation, à défendre les peuples de l'oppression et à conserver les droits et privilèges de notre patrie, nous reconnaissons que le plus essentiel de ses droits et privilèges est l'assemblée des États de la nation, qui seule peut servir de borne à l'autorité despotique des souverains ; que l'essence de cette assemblée est d'être libre, de façon que tous ceux qui ont droit d'y assister y puissent avec liberté donner leur avis sur ce qui est proposé pour le service du prince et le bien du peuple ; qu'elle est composée des trois ordres de l'Église, de la noblesse et du tiers ; que nous savons que le droit de cette assemblée est d'entrer dans tout ce qui regarde le gouvernement de la province ; que son consentement est nécessaire pour l'établissement des lois ; qu'on ne peut faire sans sa participation aucune imposition, et que les princes ne doivent rien lever sur les peuples qu'en conséquence de l'octroi que les États leur peuvent faire.

« En 1491, les États consentirent au mariage de la duchesse Anne avec Charles VIII, parce que le prince jura et promit de maintenir la province dans tous ses droits et privilèges. Louis XII renouvela ses promesses, et ce fut à cette condition que les États se prêtèrent à son mariage avec la duchesse Anne, après la mort de son premier mari. Ce fut enfin aux mêmes conditions que les États tenus à Vannes en 1532 consentirent à l'union de la Bretagne au royaume de France. Tous ces droits ont été conservés par tous les contrats passés jusqu'à présent. Malgré des titres si authentiques, nous avons vu avec douleur la séparation des États tenus à Dinan en 1717, l'exil de quatre de nos membres les plus zélés, et la province comme inondée d'un nombre considérable de troupes.

« Nous avons été instruits que non-seulement ceux de nos membres qui avaient été exilés étaient retenus dans leur exil, mais encore qu'un nombre fort grand de gentilshommes avaient eu défense expresse d'aller aux États. Nous avons connu, dès le premier jour de l'assemblée (celle de juillet 1718), qui n'y avait aucune liberté dans les suffrages, et que plusieurs des membres de l'ordre du tiers, qui avaient assisté à l'ouverture au mois de décembre 1717, avaient été exclus, et le surplus intimidé par toutes sortes de menaces. Enfin nous avons vu que, par un attentat jusqu'à présent sans exemple, les commissaires du roi sont venus en pleins États faire enregistrer, en leur présence et par violence, des arrêts du conseil qui cassaient des délibérations des États ; que, contre l'institution des charges de procureurs-généraux-syndics des états, les mêmes commissaires ont empêché le sieur de Coëtlogon, qui

est revêtu d'une de ces charges, de partir pour aller porter au pied du trône les justes plaintes des ordres de la province de Bretagne, ce qui nous a mis dans la nécessité de faire nos protestations et d'en demander l'enregistrement au greffe du parlement de Bretagne ; que ledit sieur de Coëtlogon a été arrêté et conduit en exil pour avoir obéi aux ordres des états, suivant le devoir de sa charge ; que le sieur de Chérigny a reçu un pareil traitement pour avoir soutenu avec honneur les intérêts du roi et de la province.

« De pareils traitements étant opposés au bien public et injurieux à la noblesse de Bretagne, nous avons déclaré par cet écrit, juré et promis unanimement sur notre foi et notre honneur, de nous unir tous ensemble pour soutenir par toute sorte de voies justes et légitimes, sous le respect dû au roi et à son altesse monseigneur le duc d'Orléans, régent du royaume, tous les droits et privilèges de la province de Bretagne et les prérogatives de la noblesse. De plus, promettons que, si quelqu'un des soussignés est troublé ou attaqué en quelque sorte que ce soit dans la suite ; en sa personne, sa liberté ou ses biens, nous prendrons son intérêt comme commun à tous en général et en particulier, sans pouvoir nous en séparer par aucune considération, et sera déclaré infâme celui qui en usera autrement. Et promettons, sous peine d'encourir une honte publique et perte de réputation, de faire toutes les choses nécessaires pour le tirer de l'état où il serait réduit pour l'intérêt de la cause commune, jusqu'à périr plutôt que de le souffrir opprimé, et de contribuer à l'indemniser de toutes les pertes et frais qu'il pourrait faire pour le bien commun.

« Tous les gentilshommes de la province seront engagés, pour l'intérêt de leur honneur, de signer cette présente union, et les deux ordres de l'Eglise et du tiers-état invités de s'y joindre, et on y admettra les gentilshommes extra-provinciaires qui, pour l'intérêt de l'Etat, voudront bien y entrer.

« Nous nous promettons de plus, sous les mêmes peines, de nous garder un secret inviolable. Enfin, nous déclarons sans foi et sans honneur et comme dégradés de noblesse les gentilshommes de la province, soit présents ou absents, qui ne voudront pas signer le présent traité d'union, ou qui, l'ayant signé, contreviendront à aucun des susdits articles, en sorte qu'ils seront bannis de tout commerce avec les soussignés.

« Et, pour que personne ne puisse trouver à redire, a été signé sans distinction ni différence de rang. »

Il ne communiqua alors son grand dessein qu'à quelques-uns des plus animés, craignant que, dans le nombre, il ne se trouvât quelque traître, et persuadé qu'il était que le seing était assez fort pour les faire agir à l'occasion.

Chacun des soussignants prit une copie de l'association, qu'ils s'engagèrent de faire signer à tous les gentilshommes de leur canton.

Voilà l'époque de tous les malheurs arrivés à cette province.

Nous étions le comte de Noyan et moi à Piré, lorsque nous apprîmes l'expulsion des 72 gentilshommes et qu'ils étaient tous débarqués à Rennes. Nous partîmes sur-le-champ pour leur aller offrir nos services, et nous ne fûmes pas sitôt arrivés que l'on nous instruisit de la résolution que Bonamour leur avait fait prendre de signer l'association le lendemain dans la maison du Vert-bois. — Noyan lui était fort attaché. Il l'avait logé chez lui à Paris lorsqu'ils avaient été appelés à la suite de la cour, et quoiqu'il eût déjà signé une pareille association à Paris. Il eût mis son nom avec les autres dans celle-ci, si le soir je ne lui avais représenté entre nous que je ne voyais point quel bien pouvait produire cette association à la province ; que nous n'étions point en état de forcer le régent de tenir des Etats généraux non plus que de soutenir ceux sur qui sa colère tomberait, en cas que cette association vint à sa connaissance, ce qui ne pouvait manquer d'arriver, eu égard à la quantité de personnes qu'on voulait engager à la signer, que ce n'était qu'aux Etats où assemblés légitimement nous aurions le droit et le pouvoir de soutenir nos privilèges, qu'hors de là toute assemblée pouvait être jugée criminelle ; que c'était dans le cœur que se devaient conserver les sentiments d'honneur et de probité, sans faire des démarches qui en otassent le moyen. La suite a prouvé que je parlais juste en cette occasion. Aussi, Noyan en fut-il si convaincu que nous partîmes avec un autre de mes amis que j'empêchai aussi de signer pour venir à ma campagne. Tournemine le fit d'une assez plaisante manière, car quoiqu'il eût été du nombre des exclus, comme il n'avait point paru à Rennes pendant tout le mouvement des Etats, et qu'il n'en était qu'à trois lieues, c'en fut assez pour le soupçonner d'avoir abandonné la bonne cause, tant il faut peu de chose pour discréditer. Il arriva au Vert-bois lorsque ces Messieurs y étaient assemblés, et s'étant aperçu qu'ils gardaient tous un profond silence, depuis qu'il y était entré, il leur en demanda la raison, disant qu'il n'était venu à Rennes que pour les venger si cela était possible, et se livrer entièrement à tout ce qu'ils voudraient. Ils lui dirent que si cela était ainsi, il signerait le premier l'association qu'ils lui présentaient. Il n'y eut pas moyen de s'en dédire. Tous les autres mirent leur nom au-dessous du sien. L'on s'embrassa, l'on se promit une fidélité inviolable, et chacun s'en retourna chez soi, très assuré qu'il n'y avait plus aucunes puissances qui les pussent insulter.

Je ne suis point surpris que Bonamour, Lambilly et Gloesquer, dont les esprits étaient échauffés par les belles promesses de M^{me} la duchesse du Maine, se fussent livrés à former un party en Bretagne pour le roy d'Espagne, à qui le Régent voulait déclarer la guerre, surtout lorsque

cette princesse ne les flattait pas moins que d'avoir pour elle une des meilleures parties des troupes, des seigneurs les plus accrédités dans le royaume et avec lesquels l'ambassadeur d'Espagne avait pris des mesures assez justes pour parvenir à leurs fins, qui était d'oster la régence au duc d'Orléans, de l'enchaîner, de le conduire en Espagne, et de gouverner l'Etat par un Conseil qui recevrait ses ordres de Philippe V.

Mais sitôt qu'ils eurent appris que toute l'intrigue du duc de Cellamare avait été découverte par un courrier que le duc d'Orléans avait fait arrêter chargé de tout le secret de l'entreprise, dont il rendait compte au cardinal Alberoni, premier ministre d'Espagne; lorsqu'ils surent que M. et M^{me} la duchesse du Maine avaient été arrêtés et conduits dans des châteaux, dégradés de tous leurs honneurs dans un lit de justice que le roi avait tenu au Louvre; quand les faux bruits qui s'étaient répandus que les troupes ne voulaient point servir contre le roy d'Espagne se furent dissipés, et que chaque ordinaire apprenait une nouvelle conquête faite sur la frontière par notre armée, je ne puis pas comprendre ce qui put les autoriser à poursuivre leur dessein; d'autant plus qu'ils ne devaient pas ignorer que la plus saine partie de la noblesse ne souffrirait pas que la province fût le théâtre de la guerre, pour se prêter au mécontentement de M^{me} la duchesse du Maine et de quelques particuliers, que les villes et les peuples entraient encore moins dans cette querelle, qu'aucuns d'eux n'avaient remué, et que, tandis que le roi vivrait, il n'y aurait aucune apparence de réunir un party pour le roi d'Espagne.

Cependant rien ne put les arrêter. Gloesquer, l'ainé, et son frère l'abbé coururent toute la province sans avoir osé s'ouvrir sur le véritable but de leur voyage qu'au malheureux Couëdic. Ils firent seulement signer à plusieurs, sous différents prétextes, l'association.

Bonamour et Lambilly, chacun dans leur canton, firent plus de progrès, parce qu'ils étaient plus considérés. Ils insinuèrent à plusieurs gentilshommes qu'il n'y avait d'autre moyen de sauver le Roy et l'État qu'en s'unissant au roy d'Espagne, qui en voulait devenir le véritable père, même aux dépens de son repos et de la tranquillité de ses sujets, prétexte spécieux qui; bien imprimé dans le cœur d'un Breton..... qui sacrifierait tout pour son souverain, ne saurait que faire plaindre infiniment ceux qui s'y sont laissés surprendre.

Des motifs moins honorables grossirent le party de Bonamour. Les fermiers du tabac, peu contents des profits exorbitants qu'ils faisaient sur leur ferme, ne voulurent plus s'assujétir à la règle ordinaire qui ne permettait de punir comme fraudeurs que ceux qui étaient pris sur le fait. Ils dénoncèrent, par le moyen de Dupleix, le plus vain de tous les maltôtiers, tous les pauvres gentilshommes qui, depuis dix ans, avaient été obligés d'avoir recours à ce honteux trafic pour subvenir à leurs nécessités, et obtinrent des lettres de cachet sans nombre pour les renfer-

mer dans des châteaux. Ce fut assez d'être soupçonné par Dupleix, qui par là se rendait fort important, pour subir le même sort que ceux qui pouvaient être véritablement coupables.

Les plus fameux de ces fraudeurs étaient sans contredit les sieurs marquis de Pontcallec et de Salarun. Ils en faisaient tous deux depuis longtemps presque un commerce public. Le premier était d'une grande maison à la vérité fort obérée; mais, comme il jouissait en bail d'une des plus belles terres du territoire de Hennebont, qu'il était seigneur de plusieurs paroisses où l'on peut dire que le paysan est esclave, logé dans un château entouré d'une magnifique forêt, dont il n'était pas facile d'approcher quand on n'était pas de ses amis, assez près de la mer pour ne pas craindre le transport du tabac sous les escortes qu'il lui plaisait, que d'ailleurs il était grand dissipateur, il se livra tout entier à ce commerce indigne de lui.

Salarun était beau-frère du procureur général et scitué si heureusement pour la fraude qu'il eût fallu la haïr pour se dispenser de la faire. Aussi en distribuait-il tant qu'on voulait, et rien n'était plus commun que de voir sortir de son bois cent chevaux chargés à la barbe des plus résolus commis qui n'osaient attaquer le grand nombre de paysans qui les conduisaient.

Il est aisé de juger que ces deux Messieurs ne furent pas oubliés par le sieur Dupleix. Il obtint pour l'un et pour l'autre deux lettres de cachet. Celle de Pontcallec lui fut envoyée, et il n'en fit aucun état, le maréchal ayant refusé ses gardes pour telles expéditions.

Celle de Salarun fut supprimée par le crédit du procureur général, mais aux conditions qu'il renoncerait absolument à son commerce, ce qui leur parut si dur et les irrita si fort contre le nouveau gouvernement, qui les privait de gros revenus auxquels ils étaient accoutumés, qu'ils se jetèrent à corps perdu dans le party d'Espagne.

Mais ce qui rendit ce party plus considérable, si jamais il a dû être regardé de la sorte, ce fut l'exacte recherche que l'on fit de tous ceux qui avaient été imposés au quadruple de leur dixième, quoique l'on eût cessé de percevoir cette levée depuis deux ans; il y avait eu surtout dans l'évêché de Nantes un traitant inexorable qui n'avait épargné personne. Il s'était entre autres acharné contre toute la noblesse. Cette recherche, à laquelle on ne s'attendait plus et que l'on croyait éteinte, parce que le traitant était mort, et que le sieur Féran, qui l'avait autorisé, n'était plus intendant, fit un si terrible bouleversement dans les esprits, parce que l'on demandait de très grosses sommes qu'on n'était point en état de payer, et que les exécutions suivaient de très près les premières demandes, que Bonamour, qui était voisin de Guérande où la noblesse était moins ménagée, n'eut pas de peine à leur inspirer de prendre la ferme résolution de chasser de leur pays la cohorte d'huissiers qui les inquiétait.

Cette première démarche étant faite, Bonamour leur fit comprendre qu'on ne manquerait point de leur envoyer des garnisons pour les punir de leur résistance, s'ils ne se mettaient en état de ne les point craindre ; qu'il n'y avait qu'un moyen pour y parvenir qui était de former un party dans la province pour le roy d'Espagne ; qu'il n'y avait rien à hasarder puisque c'était le même que celui du roy ; que plusieurs des plus grands seigneurs du royaume y étaient déjà entrés ; que la moitié des troupes étaient gagnées, et qu'ils n'attendaient que l'entrée de Philippe V en France pour se ranger sous ses étendarts ; que les peuples, qui avaient été plus accablés depuis la paix que pendant une guerre de douze années, ne demandaient qu'à secouer un joug qui leur était devenu insupportable ; qu'enfin toute la noblesse de Bretagne, outrée des atteintes que l'on avait données à ses privilèges aux derniers États et des violences qui s'y étaient exercées par le maréchal de Montesquiou, que le parlement, indigné d'avoir été traité encore plus durement et d'avoir vu exiler une des meilleures portions de leurs membres, n'attendaient tous sinon que quelques personnes, reliées pour la conservation de notre jeune monarque et pour la liberté de la patrie, eussent fondu la glace pour lever entièrement le masque.

Quoique la suite nous ait bien fait connaître que tout ce discours n'était qu'une chimère qui résidait dans la seule tête de Bonamour, cependant il eut tout l'effet qu'il en pouvait désirer sur les gentilshommes assemblés à Guérande, dont je ne dirai point tous les noms, parce que on les pourra voir dans l'arrêt qui fut prononcé contre eux par la Chambre de justice, que j'insérerai tout au long dans la suite de ces mémoires.

Il est seulement à remarquer qu'il n'y eut presque compris dans cette affaire que les gentilshommes voisins de Bonamour, de Lambilly, de Pontcallec et de Salarun, qui demeuraient dans les évêchés de Vannes, Nantes et Saint-Malo. Il n'y eut de soupçonné ni d'accusé dans les autres diocèses que quelques gentilshommes qui furent gagnés par les deux Gloesquer.

Ainsi tout ce fameux party, qui devait être l'avant-coureur d'une des plus grandes révolutions qu'on eût vue en France, consistait tout au plus en 30 ou 40 gentilshommes, la plupart tous jeunes gens et peu capables de conduire un dessein à son terme ; car je ne comprends point dans l'affaire d'Espagne ceux qui avaient signé l'association, puisqu'il n'y a aucun rapport.

Sans troupes, sans armes et sans argent, on fit cependant grand bruit de ce qu'ils avaient acheté à Guérande dix ou douze livres de poudre et quelques balles. Si le maréchal de Montesquiou n'avait pas eu envie d'allumer le feu dans la province par l'espérance de s'y rendre tout puissant, de se faire valoir à la Cour et de venger ses haines particulières, il eût dissipé avec deux compagnies de dragons cette petite poignée d'esprits remuants et par là eut rendu le calme à la province ;

car il fut informé, aussi bien que M. de Coéquen, des deux premières assemblées qui se firent, l'une à Questembert et l'autre dans la forêt de Lanvaux. Ce fut là qu'il fut résolu de députer le sieur Hervieux de Melac pour aller demander un secours d'hommes et d'argent au cardinal Alberoni. C'était peut-être le seul de toute la troupe capable de bien conduire une intrigue. Il avait longtemps servi en France; mais comme il n'était pas riche, et qu'il fut réformé à sa prière, il se résolut d'aller en Hongrie chercher fortune, et s'y fit fort estimer. Ayant appris que la guerre recommençait en France, il y revint espérant d'être replacé; mais comme il n'était pas connu à la Cour où le mérite ne datait pas de grande chose, il fut refusé, ce qui l'irrita si fort qu'il s'engagea dans l'affaire d'Espagne, où il se rendit après avoir couru plusieurs hasards.

Le cardinal Alberoni, qui n'avait rien de plus à cœur que de faire une diversion en Bretagne qui eût pu amortir les conquêtes que l'armée de France faisait sur la frontière, le reçut à bras ouverts, surtout lorsqu'il l'assura qu'il pouvait disposer de 800 gentilshommes dans la province, lui faisant accroire que ceux qui avaient signé l'association, qui étaient en grand nombre, étaient dans les mêmes dispositions de traiter avec lui pourvu qu'on les voulût assister d'argent et de quelques troupes réglées.

Le Cardinal promit de faire tenir incessamment deux millions en Bretagne et d'y envoyer huit mille hommes et un général, au moyen de quoi Melac lui dit qu'il pouvait compter sur une armée de cinquante mille hommes; en quoi ou peut dire qu'ils se trompèrent tous deux; car le Cardinal n'était pas plus en état d'envoyer huit mille hommes en Bretagne, n'ayant pas la moitié de ce qui lui en était nécessaire pour garder ses frontières, que Melac d'avoir non-seulement quarante mille hommes, mais même cinq cents hommes à sa disposition dans la province.

Melac demanda encore au Cardinal des lettres de S. M. Catholique écrites aux gentilshommes bretons, afin de les encourager, ce qui lui fut accordé. Il partit ensuite très content de sa négociation pour revenir en Bretagne. Le Cardinal, pour l'éprouver, le fit arrêter à dix ou douze lieues de l'armée. Ceux qui avaient été chargés de cet ordre firent semblant de vouloir fouiller dans sa valise, disant qu'il était un espion. Mais il s'y opposa fortement, parce qu'il y avait des secrets de l'État qu'il ne pouvaient être sus que du Roi ou de son ministre. On le ramena à Madrid où le Cardinal, ayant fouillé dans sa valise et n'y ayant trouvé que ce qui devait y être et dont il avait connaissance, il le renvoya très content de lui, le regardant comme un homme sûr et capable de bien mener une affaire.

Ce fut une grande joie pour tout le party que le retour du sieur de Melac. Le roy d'Espagne, écrivait de très belles lettres aux principaux chefs et leur promettait un prompt secours d'hommes et d'argent. Mais

voyant qu'il ne venait point, il fallut encore se rassembler à Jugon et obliger Melac de retourner en Espagne pour le presser.

Ce voyage et un troisième qu'il fit coup sur coup, parce que l'on avait appris que la Cour était instruite de toutes leurs menées, et qu'elles étaient devenues publiques dans la province, n'eût guère de plus heureuses suites. Le cardinal Alberoni envoya bien quelque argent en Bretagne, mais en si petite quantité qu'il ne servit qu'à rendre plus coupables ceux qui se livrèrent à si peu de frais.

La chronique médisante assure que Bonamour et Lambilly reçurent des sommes considérables, et qu'Alberoni tint sa parole à cet égard, mais qu'ils n'en distribuèrent que très peu à leurs confrères (et presque en forme d'aumône), parce que, sachant qu'ils étaient découverts, ils jugèrent à propos de se conserver une poire pour la soif, au cas qu'ils fussent obligés de quitter la province, comme il arriva bientôt après. Je ne puis dire ce qui en est.

Ce qu'il y a de très certain, c'est que le Maréchal regarda tous ces événements, dont il avait eu très bonne connaissance, comme le point fixe de son autorité absolue dans la province. Il pensa qu'ayant toujours dépeint les Bretons comme des rebelles dans un temps où la tranquillité régnait dans toute la province, que pour peu qu'il grossit les objets dans une occasion où on avait véritablement cabalé, qu'il allait passer pour un homme qui lisait dans l'avenir tout ce qu'il y avait de plus obscur, et s'attirer toute la confiance de S. A. R. qui, pour lui en donner des marques, le laisserait maître de décider souverainement du sort de tous les Bretons, et ce n'eût assurément pas été ceux qui avaient signé le traité d'Espagne qui eussent été les premiers punis. Il avait bien d'autres passions à satisfaire.

Ce furent elles qui lui firent assurer au Régent que presque toute la noblesse de Bretagne était comprise dans cette malheureuse affaire, ce qui lui inspira une haine contre elle en général, dont il a eu bien de la peine à revenir.

A la vérité, tout concourut à favoriser le pernicieux dessein du Maréchal ; car l'on envoya d'Espagne à S. A. R. un modèle du traité conclu dans le dernier voyage du sieur de Melac, que près de 800 gentils-hommes devaient avoir signé, confondant toujours l'association avec le traité fait avec le cardinal Alberoni, ce qui était, comme je l'ai déjà dit, absolument étranger.

Le Régent ayant appris, d'ailleurs, que tout ce qui s'était pratiqué en Bretagne n'était qu'une suite de ce que M^{me} la duchesse du Maine avait tramé contre lui, il résolut, par le conseil du garde des sceaux, de donner au public un exemple de sévérité par la punition des Bretons, n'osant sacrifier les vrais coupables.

Pour y parvenir, contre l'attente du Maréchal qui en pensa mourir de douleur, il créa une Chambre royale avec un pouvoir sans limite, la-

quelle eut ordre d'aller tenir ses séances à Nantes et faire le procès aux criminels ; et le Maréchal n'eut d'autre crédit que de forcer à exécuter les ordres.

ÉDIT DE CRÉATION DE LA CHAMBRE ROYALE DE NANTES.

Lettres-patentes du Roy en forme de commission, etc., etc., etc.

Enregistré le 30 octobre 1719.

Louis par la grâce de Dieu, roy de France et de Navarre, à notre amé et féal le sieur de Chateaufort, Conseiller en notre Conseil d'État, amés et féaux les sieurs Mabout, de Barillon, Brunet d'Évry, Feydeau de Bron, Hébert du Buc, de Baussan, Augrand, Poucher, Bertin, Parisot, Pajot, Midorge, Le Gendre de Saint-Aubin et Aubery de Vastan, Conseillers en nos Conseils, maistres des requêtes ordinaire de nostre à nos hotel, salut.

Estant informé de plusieurs caballes qui se sont faites depuis quelque temps dans notre Province de Bretagne et lieux circonvoisins contre notre service, et le repos de notreditte province, mesme d'attroupements de plusieurs Gentilshommes, associations entre eux, amas d'armes, poudre de munitions, et de chevaux, enrôlements de soldats, pratiques segrettes dedans et dehors notre Royaume, projet de traité avec une puissance étrangère, opposition à main armée à la levée de nos deniers, assemblées illicites, résistance à l'exécution de nos ordres, et refus d'y obéir, tous préparatifs tendant à révolte, qu'il est également important pour le bien de nos sujets et la conservation de notre autorité de prévenir, en punissant les auteurs de tels attentats, pour assurer par des exemples de notre justice l'obéissance qui nous est due, la tranquillité de cette province, la perception paisible de nos droits et la sureté de ceux qui sont préposés à les percevoir, nous avons cru devoir établir une chambre dans notre ville de Nantes, et ne croyant pouvoir faire un plus digne choix que de vos personnes dont nous connaissons la suffisance et l'intégrité par les preuves que vous nous en avez données, et dans les emplois que nous vous avons confiés pour notre service.

A ces causes, de l'avis de notre très cher et très amé oncle le duc de Chartres, premier prince de notre sang, de notre très cher et très amé cousin le duc de Bourbon, de notre très cher et très amé cousin le prince de Conti, prince de notre sang, de notre très cher et très amé oncle le comte de Toulouse, prince légitimé, et autres pairs de France, grands et notables personnages de notre Royaume, nous vous avons commis, ordonnés, députés, établis, commettons, députons, ordonnons, et établissons par les présentes, signées de notre main, pour tenir ladite chambre, dans notre ville de Nantes, informer des complots, pratiques et attentats, cy-dessus circonstancés, et dépendances contre tous les coupables et leurs complices, de quelque qualité et condition qu'ils

soient, et en quelque lieu et province qu'ils se trouvent, ou qu'ils fassent leur résidence, mesme de tous autres crimes qu'ils pourroient avoir commis, délictier (?) contre eux, leur faire et parfaire leur procès, à la requête de notre procureur général en ladite chambre, ledit sieur Natan, l'un de vous, que nous avons commis et commettons à cet effet, soit que les informations en aient été faites d'autorité de quelque juge que se soit non suivie de jugements définitifs, ou dont la plainte pourroit en être faite, envoyant en tant que besoing est où seroit toutes les procédures que vous estimerez avoir quelque rapport ou connoxité avec la présente commission, à la remise desquelles procédures tous greffiers et autres dépositaires seront contraints mesme par corps, moyennant quoi, ils demeureront bien et valablement déchargés, pour juger lesdits procès souverainement et en dernier ressort, avec nombre de 7 au moins, vous en attribuant à cet effet toute leur juridiction et connaissance, et ycelle interdisant à toutes nos autres cours le juges nonobstant tous déclinatoire auquel vous n'aurez aucun égard, non plus qu'à tous privilégiés généraux et particuliers de quelque nature qu'ils soient, auxquels nous avons dérogé et dérogeons par les présentes, voulons que les instructions qui seront à faire ou à continuer soient faites ou continuées par l'un de vous en la place ou légitime empêchement de l'autre, et que les récusations, si aucunes sont proposées, soient par vous jugées, vous dounant en outre la faculté, pour ne point interrompre vos séances ordinaires, de commettre et subdéléguer tels juges officier ou gradués que vous trouverez à propos, pour des instructions nécessaires hors ladite ville de Nantes, comme aussy à notre procureur général de commettre pour les substituts les officiers ou gradués qu'il estimera à propos et généralement faire pour l'exécution des présentes tout ce que vous jugerez nécessaire, vous en donnant tout pouvoir, autorité et mandement spécial, et pour servir de greffier en la présente commission, nous avons nommé notre cher et bien amé le sieur Caillet, ordonnons que tout ce que sera par vous jugé et ordonné soit exécuté, nonobstant toutes récusations, prise à partie, opposition, ou appellations quelconques.

Mandons et enjoignons à tous prévôts de ses cousins les Maréchaux de France et à tous autres nos officiers et sujets qu'il apppriedra, de vous obéir, reconnaître, et prester main forte, si besoing est en tout ce qui sera par nous ordonné. Car tel est notre plaisir.

Donné à Paris le 3 octobre, l'an de grâce 1719, et de notre règne le 5^e, signé Louis, et plus bas par le roy, le duc d'Orléans régent, présent, signé Philippeaux, scellé du grand sceau de cire jaune.

La chambre a ordonné, et ordonne que lesdites lettres en forme de commission seront enregistrées au greffe de ladite chambre, lues, publiées, et attachées partout où besoing sera pour estre exécutées selon leurs forme et teneur, et copie d'ycelle en forme, seront envoyés aux

baillages et senéchaussées de la province de Bretagne et autres qu'il appartiendra, pour y être pareillement lues, publiées, et enregistrées, mesme à toutes les justices subalternes, et seigneuriales, à la diligence du substitut du procureur général du roy, à ce qu'il n'en soit prétendu cause d'ignorance, lesquels seront tenus d'en certifier la chambre dans quinzaine; enjoint à tout greffier et autres dépositaires d'envoyer sitôt qu'ils en seront requis au greffe de ladite chambre, toutes les informations, autres pièces et procédures, que pourront avoir été faites de l'autorité de quelques juges que ce soit, non suivies de jugement définitif, mêmes toutes les plaintes qui auront été rendues contre ceux qui auraient été indiquées par ledit Procureur général, à quoy faire seront contraints par corps, quoy faisant, ils en demeureront bien valablement déchargés.—
Donné par la chambre le 30 octobre. *Signé Caillet.*

Le Maréchal, outré de la création de cette Chambre royale, ne fut pas fâché de voir le Parlement faire à ce sujet des remontrances au Roy. Ils assuraient Sa Majesté qu'il n'était pas besoin d'un tribunal étranger qui portait atteinte à leurs droits pour punir les coupables de Bretagne; que si aucuns avaient manqué à la fidélité qui lui était due, qu'ils les traiteraient avec plus de rigueur qu'aucun juge qu'il eût pu choisir, et qu'ils suppliaient Sa Majesté de vouloir bien révoquer l'édit de création de la Chambre royale. — L'on ne fit aucune attention à leurs remontrances.

Le Maréchal, de retour en Bretagne, voyant qu'il n'était plus maître de punir et de pardonner, ne tint pas fort cachées les poursuites qu'on allait faire contre plusieurs gentilshommes de la province, et ce ne fut pas sa faute s'ils n'en furent avertis. On dit même que Tailladet, son secrétaire, donnait avis à Lambilly de tous les secrets du cabinet. Ainsi tous ceux qui ont péri dans cette malheureuse affaire ne le doivent reprocher qu'à eux-mêmes, puisqu'ils étaient instruits de tout ce qui s'allait faire contre eux, plus de deux mois avant qu'on eût agi.

Cependant ils demeurèrent dans une tranquillité qui pensa les faire tous arrêter par les difficultés qu'ils trouvèrent dans la suite à se sauver, soit qu'ils eussent toujours la chimérique espérance que l'Espagne leur enverrait du secours, quoique le sieur de Melac les eût assuré qu'à peine le roy d'Espagne avait-il assez de troupes pour garnir ses places frontières, soit qu'ils s'imaginassent qu'avec quelques officiers et soldats du régiment de la Ferté, qu'on dit qu'ils avaient gagnés, pouvoir résister à toutes les forces qui étaient en Bretagne, soit enfin qu'ils se figurassent toujours qu'il arriverait une révolution générale.

Il fallait que Bonamour en fût bien prévenu pour avoir fait faire à sa maison de Lourmois des fortifications, idée si extraordinaire qu'elle ne peut tomber sous le sens. Car cette maison de Lourmois, qu'on a qualifiée, dans toute la procédure de la Chambre royale, de château, n'est

qu'une petite gentilhommière ouverte de tous côtés au milieu des terres, et qui, malgré ses créneaux, ne serait point à l'abri d'un party de dix hommes (1). Il était bien aisé de détruire cette place d'armes, seule ressource des conjurés. Mais la Cour, voulant s'y prendre d'autre manière, envoya au Maréchal plusieurs lettres de cachet avant que la Chambre royale pût se rendre à Nantes, par lesquelles il était ordonné à chaque gentilhomme à qui elle était adressée de se rendre à Rennes auprès du Maréchal sous peine de désobéissance, et les archers qui les leur portaient avaient ordre, s'ils les trouvaient dans leur maison, de les y conduire.

Bonamour, Pontcallec, Lambilly, les deux Pouldu de Rohan, les deux Gloesquer, Talhouët-Boisorhand, G. Hervieux de Melac, La Bérais, et plusieurs autres ne se trouvèrent point chez eux quand on leur apporta leur lettre, et n'obéirent point aux ordres du Roy, mais songèrent dès-lors très sagement à sortir du royaume, les uns d'une façon, les autres de l'autre, ce qui commençait à devenir difficile.

Il n'y eut que Bourgneuf, Penelé, La Marche, Dandigné, Sourdeac et du Sablé qui, quoique s'étant trouvés à plusieurs assemblées, ne se crurent pas assez coupables pour être obligés de renoncer à leur famille et à leur patrie. Ils se rendirent à Rennes auprès du maréchal; aussi bien que Bourdonnaye de Liré et Boissolan, ces deux derniers bien surpris d'être compris dans une affaire dont ils n'avaient point entendu parler, ne s'étant jamais mêlé d'affaire publique, et faisant du plaisir de la chasse leur unique occupation. Ils eurent l'obligation de ce voyage qui fut cependant très long parce qu'on ne voulut jamais entendre à les rappeler que la Chambre n'eût fait toutes ses informations à un nommé d'Erbignac, homme de néant qui, de valet de chambre ayant trouvé le moyen de se rendre nécessaire auprès de M^{me} de Molac, l'avait engagé à demander au maréchal de Châteaurenau, qui ne pouvait rien lui refuser, la nomination à la charge de commissaire de guerres, ce qu'il avait obtenu. Comme il était encore plus méprisable par son caractère que par son extraction, il avait été, à la paix, un des premiers révoqués de cet emploi; tellement que, ne sachant comment se raccrocher à la cour, il s'y alla offrir pour servir d'espion en Bretagne, pourvu qu'on l'autorisât à voyager dans la province sans être soupçonné. On accepta son offre, et il se rendit à Guérande, où, pour s'acquitter dignement de son ministère, il employa dans sa liste tous les gentilshommes voisins de cette ville, et ceux qui y possédaient des terres, quoiqu'ils n'y demeurassent point; et pour faire croire qu'il avait fait une exacte recherche, il mit des croix aux noms de ceux qu'il manda être les plus engagés dans l'affaire; et comme il n'était ni au fait des noms propres, ni au fait de la langue française, il mit la croix à Boissolan,

(1) Lourmois, commune de Nivillac, a appartenu à la famille Talhouët de Bonamour jusqu'à la Révolution.

au lieu de Boisorhand, et à Bourdonnaye, au lieu de La Berays ; de sorte que, quoique lui-même écrivit qu'il s'était trompé ; comme on se sert des traitres, mais qu'on y a aucune confiance, on crut que cette âme basse, à l'exemple de plusieurs autres dont quelques gentilshommes n'ont pas été exempts, trompait pour quelque argent également la cour et la province ; tellement qu'ils demeurèrent trois mois à Rennes à la suite du maréchal, sans pouvoir persuader du quiproquo. — Ils ne furent cependant point décrétés par la Chambre royale comme tous les autres qui avaient eu des lettres de cachet.

M. de Châteauneuf et les autres commissaires sus-dénommés étant arrivés à Nantes, commencèrent leurs séances le 30 octobre 1719. Ils décrétèrent tous ceux à qui Sa Majesté avait ordonné de se rendre à Rennes. Or, les deux Messieurs dont je viens de parler enjoignirent au grand Prévot de les aller arrêter et de les conduire dans le château de Nantes. Ils n'eurent pas de peine à se saisir des sieurs Bourneuf, Dandigné, Sourdeac et du Sablé. Ils étaient tranquilles dans leur auberge de la Tour-d'Argent, lorsqu'elle fut envahie par un détachement de dragons et d'archers, et que le sieur de Mélesse alla leur annoncer qu'il les arrêtait de la part du roi. Il les fit monter deux heures après en litière, et les mena au château de Nantes.

La maréchaussée toute seule n'était pas suffisante pour arrêter le grand nombre de gentilshommes qui étaient décrétés, quoiqu'il n'y eût que des soupçons contre eux, ni de les empêcher de s'échapper. Ce qui fit que M. le maréchal, par ordre de la Chambre royale, fut obligé de faire plusieurs détachements de toutes les troupes qui étaient dans la province, pour prendre les uns, et pour battre l'estrade sur tous les grands chemins afin de s'opposer à la fuite des autres. Mais comme les troupes étaient fort mécontentes d'être employées à ces sortes d'expéditions, il n'y eut pas un officier, excepté lieutenant-colonel des cuirassiers, qui ne fit donner avis, à celui qu'il avait ordre de prendre, de sa marche, ou qui ne feignit de ne les pas voir, lorsqu'ils les rencontraient dans leur route, et on leur en a d'autant plus d'obligation que sans eux, il n'en fut guères échappé.

Il parut quelques vaisseaux à la vue de Belle-île ; le gouverneur en donna avis au maréchal qui en prit l'épouvante et qui après avoir mandé toutes les troupes dispersées dans la province, partit toute la nuit de sa maison de Plaisance avec celles qu'il avait à Rennes pour se rendre à Vannes.

L'on ne manqua pas d'exagérer beaucoup à la cour le nombre de ces vaisseaux : c'était, disait-on, une flotte composée de dix navires dans lesquels il y avait huit mille hommes de débarquement qui devaient faire leur descente près de Port-Louis, et s'en emparer, mais que n'ayant vu personne sur la côte pour les soutenir, ni aucuns des signaux dont ils étaient convenus avec la noblesse bretonne, n'avaient osé se

hasarder ; quoique au vrai il n'y eût qu'une seule corvette espagnole et quelques barques anglaises chargées de vin de Bordeaux, laquelle corvette ne demeura dans cette baie qu'autant de temps qu'il en fallait pour retirer ceux qui voudraient se réfugier en Espagne.

Bonamour, Lambilly, Pontcallec, les deux Pouldu et Berays, qui en avaient eu avis, en firent avertir tous leurs associés. Mais ayant appris que le maréchal était arrivé à Vannes avec toutes ses troupes, ils crurent que c'était pour les arrêter, et dans la nuit même ils se rendirent chez Lantillac (sans attendre leurs compagnons), qui leur prêta une barque pour se rendre aux vaisseaux espagnols. Il n'y eut que le malheureux Pontcallec qui n'osa et qui ne voulut jamais s'embarquer ; et ses compagnons eurent assez de faiblesse pour ne l'y pas forcer, ce qui eût épargné le sang de trois honnêtes gens dont il causa la perte.

Gloesquer passa en Hollande auprès d'un oncle qu'il avait.

Talhouët, Boisorhand, et plusieurs autres s'abandonnèrent à un lieutenant de cavalerie nommé , qui les fit passer toute la France comme étant ses cavaliers ayant une route de la cour.

Quervasy l'ainé, se fit enterrer comme s'il eût été mort, et ne quitta point la province.

Je vis à Paris Lahoussaye père et Querantreh Gouvello, le jour que j'avais appris qu'ils avaient été condamnés à avoir la tête tranchée.

Tout le party se dispersa ainsi qu'il le jugea plus à propos pour sa sûreté et pour son repos. Il n'y en eut que quelques-uns qui ne quittèrent point la province.

Je ne sais pourquoi Montlouis, Talhouët-Lemoyne et Couédic, tous gens qui avaient servi et qui eussent eu plus de facilité que les autres à se sauver ne songèrent point à suivre l'exemple que leurs confrères leur monstroient. Cela fait connaître qu'il y a des destinées qu'il faut remplir. La leur fut bien malheureuse puisqu'ils furent arrêtés et conduits au château de Nantes, où ils perdirent la tête. — On dit que Montlouis n'était entré dans le party qu'à la sollicitation de sa femme, et qu'après en avoir essuyé toutes sortes de reproches tant sur sa bravoure que sur son insensibilité pour le bien public, ce qui l'avait si fort irrité qu'il lui avait dit : « Eh bien, Madame, il faut se perdre, puisque vous le voulez. » — Que depuis ce temps il avait été un des plus animés, ayant lui seul engagé Liré et discipliné des soldats.

Le maréchal, qui n'était qu'à cinq lieues de l'île de Rhuy où demeurait Lantillac, apprit bientôt que plusieurs gentilshommes avaient passé pour se rendre chez lui. Il envoya des troupes pour les arrêter ; mais ils ne trouvèrent plus que le maître de la maison, les autres s'étant embarqués. Ils l'amènèrent au maréchal ; il fut si saisi de crainte à sa vue qu'il se jeta à ses pieds pour lui demander la vie, en lui promettant de lui avouer tout ce qu'il savait.

Le maréchal la lui promit et demanda sa grâce à la cour qu'il obtint aux conditions de ne prendre plus de tels engagements.

Lantillac lui dit qu'il avait prêté une barque à ces Messieurs pour aller trouver un vaisseau espagnol, qui se tenait en panne depuis trois ou quatre jours vis-à-vis de sa maison ; que Pontcallec n'avait jamais osé s'embarquer et qu'un matelot lui avait remis 24 mille livres en or, avec ordre de les donner à Lambilly, ce qu'il avait exécuté. Après cet aveu, on le conduisit au château de Nantes.

Salarun, qui se croyait plus en sûreté parce qu'après avoir touché l'argent d'Espagne il allait découvrir au maréchal tout ce qui se passait dans le parti, ne craignit point de se rendre à Vannes auprès de lui. Il l'avait même prié à dîner, lorsque se promenant sur la Lice avec plusieurs messieurs, il fut arrêté par ordre de la Chambre de justice.

Son procédé était d'autant plus odieux que c'était lui qui avait engagé plus de personnes dans cette fatale affaire, et qu'en même temps qu'il les animait davantage, il donnait avis au maréchal de tout ce qui se passait. Cette trahison lui a cependant sauvé la vie ; car ayant trouvé moyen avec les pistoles qu'il avait tirées d'Espagne de se rendre favorable le secrétaire de M. Mabout, doyen de la Chambre royale, il interpréta si fort à son avantage la loi Julia, qui ne veut pas qu'on punisse celui qui a découvert une conspiration, que malgré la répugnance des autres juges qui ne pouvaient se résoudre à sauver celui-ci, tandis qu'ils en condamnaient de moins coupables, il se tira de ce mauvais pas, quoique cinq des juges demeurassent ferme dans leur avis qui était de lui faire trancher la tête.

Madame son épouse, sœur du procureur général Bédoyère, dont on ne savait trop louer la conduite et la vertu, n'épargna ni sa santé ni sa bourse pour sauver la vie de son mari. Elle vint à Paris pour la solliciter. Elle trouva dans M^{me} la duchesse de Sully une protectrice non-seulement de son mari mais de tous les Bretons affligés. Car, quoique le Régent se fût expliqué qu'il ne voulait pas que personne lui eût demandé aucune grâce pour eux, et qu'aucuns de la cour, même ses parents, n'eussent osé aller contre ses ordres, M^{me} la duchesse de Sully n'en fut point intimidée. Elle alla trouver S. A. R. et lui dit qu'étant Bretonne, il ne devait pas trouver mauvais qu'elle s'intéressât aux malheurs de sa province ; qu'elle venait implorer sa clémence pour tous ceux qui étaient dans le château de Nantes, et principalement pour Salarun qui était son parent ; qu'elle le suppliait de ne point répandre un sang qui ne coulerait plus dans les veines de tous ceux à qui il ferait grâce que pour lui donner des preuves de leur dévouement et de leur reconnaissance ; que lorsqu'on était le maître de punir il y avait bien plus de grandeur d'âme à pardonner. Enfin son discours fut si fort et si touchant que le régent en fut ému, et l'assura qu'il aurait égard à sa demande, et ne parut point fâché de ce qu'elle eût contrevenu à ses défenses.

Cette démarche fit tant d'honneur à M^{me} la duchesse de Sully, que je crois devoir la rapporter. — Revenons à notre sujet.

Salarun et Lantillac arrivés au château de Nantes, furent interrogés et avouèrent tout ce que l'on voulut. Ils nommèrent tous leurs complices, qui pour la plupart étaient bien connus, puisqu'ils n'avaient pas obéi aux ordres du roi, et qu'ils s'étaient ou cachés, ou retirés dans les pays étrangers.

La Chambre de justice, sur les instructions de la cour, était prévenue qu'il y en avait une infinité d'autres, et que les deux tiers de la noblesse de la province y était compris ; mais elle n'en trouvait aucune preuve.

Ceux qui avaient les originaux de l'association les ayant brûlés ou emportés avec eux, aussi bien que le traité avec l'Espagne dont très peu de gentilshommes, comme j'ai déjà dit, avaient eu connaissance. Ainsi, ce n'a été que la faiblesse et l'aveu de ceux qui ont été arrêtés sur des soupçons qui ont causé leur perte.

Car, quoique la Chambre royale eût ordonné qu'il serait fulminé des monitoires par trois dimanches consécutifs dans toutes les paroisses de la province, elle n'en fut pas plus instruite, et il ne leur fut fait aucune déposition.

Ce fut sans doute dans l'interrogatoire de quelqu'un de ceux qui étaient arrêtés qu'elle apprit que le sieur de Derval, voisin et ami de Bonamour, était le dépositaire de beaucoup de papiers qui découvriraient tout le secret de l'entreprise. Elle envoya sur le champ investir sa maison. Il était dans son lit avec un de ses amis et n'eurent le temps que de se jeter en chemise dans un petit caveau qu'il avait pratiqué sous sa chambre.

Les soldats ne s'aperçurent point d'abord de la trappe qui conduisait dans ce caveau, et après avoir fait toute sorte de perquisition dans la maison, ils étaient près de se retirer, si la mère de ce gentilhomme, par mille injures qu'elle leur dit, ne les avait irrités et obligés de retourner dans la chambre, où ayant d'abord trouvé le lit tout chaud, ils jugèrent, la maison étant toute investie, qu'il n'avait pu sortir, et qu'il fallait que le gentilhomme fût caché dans quelque coin ; et à force d'examiner ils aperçurent la trappe du caveau. Ils l'ouvrirent et y trouvèrent leur proie avec une cassette que le sieur de Derval déclara être à Bonamour. Ils le conduisirent comme les autres au château de Nantes, et remirent la cassette au greffe de la Chambre royale.

Tous les commissaires eurent une grande impatience de l'ouvrir, et ils avaient raison ; car ils y trouvèrent de quoi calmer leur ennui qui n'était pas médiocre ; cette cassette n'étant pleine que de vaudevilles et de vers faits contre le maréchal et sa séquelle, sans aucune autre pièce qui pût servir à la conviction d'aucun de ceux qui étaient au château.

Le maître de barque qui avait conduit Lambilly aux vaisseaux espagnols fut arrêté à son retour, et trouvé saisi de vingt ou trente lettres sans inscription qu'il dit avoir ordre de remettre à M^{me} de Lambilly ; ce qui fit qu'on la conduisit aussi au château de Nantes pour déclarer ceux à

qui elle les devait remettre. Mais cette pauvre femme, qui s'était toujours opposée au dessein de son mari, et qu'on assure même l'avoir maltraitée, avant de s'enfuir, s'interrogea si bien et affirma avec tant de fermeté qu'elle n'avait aucune connaissance à qui elle dût donner ces lettres, que les juges en furent convaincus.

La Chambre royale, qui était composée d'un président d'un rare mérite et de juges très intègres, n'avancait point d'autre preuve, quelque ordre réitéré qu'elle reçût du garde des sceaux de pousser cette affaire à toute ouïe. Il négligeait toutes les autres pour ne s'occuper que de celle-là, et peut-être n'y eût-il point eu de sang répandu, si le malheureux Pontcallec, après avoir erré de forêts en forêts sans jamais oser prendre aucune ferme résolution ne s'était laissé arrêter.

Lorsqu'il eut quitté les Messieurs qui s'étaient embarqués dans la presqu'île de Rhuy, il retourna déguisé dans son château, où il ne fut pas longtemps, ayant été averti que le comte de Montesquiou, neveu du maréchal, marchait avec des troupes pour l'y venir prendre. Il y arriva quelque temps après qu'il en était sorti, et n'y trouva que M^{lle} du Pontcallec et M^{lle} de Chemminguy, son amie, dont le frère, sénéchal de....., s'était entièrement livré à Pontcallec. Ces demoiselles les reçurent en perfection et lui firent très grande chère. Pour les en remercier, il donna à M^{lle} de Pontcallec un ordre de se rendre dans le couvent de Saint-Georges, à Rennes, et l'autre fut conduite avec son frère au château de Nantes. Il laissa 50 hommes dans le château en garnison et revint trouver son oncle.

Il ne faut pas oublier une belle action du commandant de cette petite troupe, qui, s'apercevant qu'un homme qui lui semblait être déguisé rôdait souvent autour du château pour faire en sorte d'y entrer, s'approcha de lui, et lui dit : « Je vois bien, mon ami, que vous cherchez à entrer dans le château ; si M. de Pontcallec y a oublié quelque chose, vous n'avez qu'à vous confier à moi. Ne craignez point de me l'avouer ; je vous l'irai chercher. » Cet homme, qui était effectivement un domestique déguisé, voyant qu'il lui était impossible d'entrer dans le château, prit le parti de dire à cet officier le secret qui l'amenait, au hasard de ce qui pouvait arriver ; qui était que son maître avait quitté la maison avec tant de précipitation qu'il avait oublié une bourse dans un tel endroit d'une muraille où il y avait 150 louis, seule ressource qu'il eût dans la triste situation où il se trouvait. Cet officier mena cet homme avec lui dans le château afin de trouver plus tôt l'endroit qu'il lui indiquait, et lui remit la bourse qu'il porta à Pontcallec ; action qui mérite une éternelle louange.

Il s'était réfugié dans les forêts de Langonnet et dans les environs, d'où il écrivit encore plusieurs lettres à S. A. R. et au maréchal, pour leur demander la vie, qu'il ne perdit que par sa poltronnerie naturelle.

M. le duc d'Orléans disait : je reçois souvent des lettres de Pontcallec ; mais il ne me mande point en quel lieu je dois lui faire réponse. La misère, la faim et l'abattement l'ayant souvent chassé de ses forêts , il rôda dans les évêchés de Quimper et de Vannes , tantôt déguisé d'une façon, tantôt de l'autre. Les partis, qui presque toujours étaient instruits de sa marche et qui le suivaient à la piste, l'auraient pris mille fois s'ils avaient voulu ; mais il leur faisait si grande compassion qu'ils lui donnaient souvent le moyen de s'échapper.

L'on mandait tous les ordinaires à M. le duc d'Orléans, qu'on était près de prendre le grand chef des révoltés ; et comme il l'avait très à cœur, il fit écrire par le garde des sceaux qu'il était bien étonné que l'effet ne suivit point la connaissance que l'on avait de ce pauvre misérable ; et comme il était résolu de le donner lui seul pour exemple, quand même il ne se fût point trouvé d'autre coupable, parce qu'il n'ignorait pas qu'il était méprisé de tout le monde, et qu'il avait fait plusieurs autres actions qui méritaient d'être punies ; il ordonna de commander quelque officier entreprenant qui pût aussitôt s'en saisir, se défiant bien que les autres le ménageaient , et qu'on pouvait promettre qu'il en serait récompensé.

Le sieur Demiane fils, quoique lieutenant du roi du château de Nantes où il devait avoir assez d'occupation, quoique honoré d'un brevet de colonel, crut qu'il ne pouvait mieux faire sa cour qu'en servant de recors pour prendre un homme qui avait été son ami, qui l'avait mille fois assisté dans ses besoins. Il en demanda la commission, et par là se déshonora à la cour et dans la province, où j'ai vu moi-même plusieurs gens de distinction, qui l'avaient fort estimé, lui tourner le dos, lorsqu'il les voulait accoster, et dire qu'ils craignaient qu'ils ne les eût pris à la gorge. Mais la récompense que promettait S. A. R. l'emporta sur les devoirs de son état, et sur ce qu'il se devait à lui-même.

Il se rendit avec un gros détachement au Guéméné, où les officiers, qui ne purent s'imaginer qu'il se fût chargé de la commission de prendre Pontcallec, lui contèrent, en manière de conversation, qu'ils en avaient tous les jours des nouvelles ; mais que le grand prévôt l'arrêterait, s'il le jugeait à propos ; que pour eux ils ne le feraient point.

Il profita de cet avis et fit battre l'estrade dans tout le pays avec une exactitude qui ayant encore aggravé la fatigue et les inquiétudes du pauvre Pontcallec, il se détermina à se sauver par une assez mauvaise ruse où à se laisser prendre dans le dernier gîte où il était qui était chez le recteur de Lignol. La ruse fut d'envoyer un de ses domestiques et ses chevaux chez M. le comte de Lannion avec ordre de lui dire de sa part qu'il avait été assez heureux pour sortir hors de France après avoir couru mille dangers ; qu'il croyait que cette nouvelle lui serait agréable ; qu'il le priait de faire avoir soin de ses chevaux et de s'en servir.

Le comte de Lannion, qui crut tout ce que le domestique, lui disait ne voulut point, puisque le maître était sauvé, se commettre en recevant son palfrenier et ses chevaux ; il les envoya au maréchal. C'en fut assez pour tourner la tête à ce valet qui crut qu'on allait dans le moment le faire pendre, ce qui le fit paraître si interdit devant le maréchal qu'il s'aperçut d'abord que Pontcallec n'était point sauvé. Sitôt qu'il l'eût menacé, il avoua tout. Le maréchal donna sur-le-champ avis au sieur de Mianne ; car il avait aussi des ordres rigoureux de la cour pour cette capture ; mais il n'en était point nécessaire, car Pontcallec, qui désespérait de pouvoir éviter d'être pris, ayant su que de Mianne, son intime ami, était au Guémené, il s'était déterminé à se rendre à lui, espérant par son moyen pouvoir obtenir sa grâce. Il lui envoya une personne pour lui faire part de sa résolution, et de la confiance qu'il avait en lui. De Mianne lui promit au-delà de ce qu'il pouvait espérer, ce qui fit qu'il se rendit à lui.

De Mianne, avant de le remettre aux mains du grand révolté pour le conduire au château de Nantes, eut une longue conversation avec lui. Il lui prouva que le seul moyen d'avoir sa grâce était, sitôt qu'il serait arrivé, d'avouer tout et de ne ménager ni cacher aucun de ceux qu'il croyait avoir eu connaissance du traité avec l'Espagne, même de déclarer tous les gentilhommes qui avaient signé l'association, parce que, plus il y aurait de gens embarrassés dans cette affaire, plus il y aurait de facilité à obtenir une amnistie. Il ne lui disait pas qu'il voulait se servir de son esprit faible et timide pour se procurer un plus grand nombre de pensionnaires dans son château, en perdant celui qui avait été de ses meilleurs amis.

Le profit immense que de Mianne faisait sur tous les prisonniers qui étaient déjà au château lui en faisait souhaiter un plus grand nombre, et il lui tardait que toutes les petites chambres qu'il avait fait construire pour en recevoir davantage ne fussent déjà remplies. Non-seulement il monopolait plus de la moitié sur ce que le roi donnait pour la nourriture journalière de chaque particulier, en les nourrissant misérablement, mais même il s'adjugeait les deux tiers en sus du prix de tout les extraordinaires que les pauvres prisonniers étaient obligés de faire venir pour subsister.

Pontcallec, sitôt qu'il fut arrivé à Nantes, ne suivit que trop le pernicieux conseil de son ami. Il ne se contenta pas de déclarer tous ceux avec qui il s'était plusieurs fois assemblé, et qui avaient reçu de l'argent d'Espagne. Il dénonça tous ceux qu'il avait engagé dans le malheureux parti après avoir tout avoué pour lui-même, et confondit parmi eux une infinité de personnes qui n'avaient jamais ouï parler de cette intrigue ; heureux ceux dont les noms ne lui vinrent pas à la mémoire.

Du nombre des premiers furent Montlouis et sa femme, Talhouët,

Lemoyne, du Couédic, Salarun, Couetergan, tous arrêtés et auxquels il soutint tous ses dires dans la confrontation. Ils eurent assez de faiblesse pour l'avouer et pour se charger les uns les autres en se reprochant tantôt que c'était celui-ci qui en avait parlé le premier, tantôt que c'était celui-là qui l'avait forcé à prendre l'argent d'Espagne ; que quelquefois, ayant eu dessein de ne plus aller aux assemblées, qu'un autre était venu le prendre et l'y mener malgré lui. C'est ainsi qu'ils se seraient tous mis la tête sur l'échafaud, si l'on n'avait fait grâce à quelques-uns.

Pontcallec ajoutait d'un ton plaisant que le sieur de Quersulien était l'écrivain du parti ; qu'il avait composé le dialogue des morts, assez bonne pièce ; que le comte de Noyan entretenait la correspondance des mécontents de Paris avec ceux de Bretagne.

Que Boexier-Becdelièvre avait été chargé d'aller faire révolter les gentilshommes du Poitou ; qu'il avait fait deux voyages.

Il avait aussi fort chargé le marquis de La Roche. Mais celui-ci, lui étant confronté, voulut lui sauter à la gorge et lui dit : « Est-ce que je vous ai jamais ni vu ni connu ? Pourquoi, misérable que vous êtes, m'accusez-vous donc, lorsque vous n'avez aucune preuve à montrer contre moi ? » Pontcallec fut obligé d'en convenir.

Le comte de Noyan fut arrêté dans sa maison à Paris. Nous avions été la veille ensemble voir le marquis de La Vrillière, son parent, qui, à la façon dont il nous reçut, me fit envisager qu'il y avait quelque chose contre lui, car pour moi je n'avais aucun sujet de crainte. Comme la conversation tomba sur les privilèges de la province, il se tourna brusquement vers Noyan : « Il est permis, Monsieur, de soutenir les privilèges, mais de se liguier avec les ennemis de l'État, c'est ce qui ne se peut pardonner ; il faut faire une grande différence de l'un à l'autre. »

On le transféra à la Bastille, et de là, quelques jours après, on le conduisit dans un bon carrosse au château de Nantes, dont il sortit quelques temps après, ayant trop d'esprit et de connaissance du monde pour donner dans aucun des panneaux qui lui furent tendus. Il nia toujours fortement ce dont on l'accusait, et dans ses interrogatoires, et dans ses confrontations, et en imposa surtout si fort à Pontcallec en lui disant : « Pourquoi comprenez-vous, Monsieur, dans vos dépositions un homme qui n'a jamais eu de commerce avec vous, et que vous ni personne ne saurait convaincre ni par aucune lettre qu'il ait écrite, ni pour avoir signé aucun traité, ni s'être jamais trouvé dans vos assemblées ; ce procédé, indigne d'un honnête homme, vous est plus préjudiciable qu'à ceux que votre seule imagination voudrait rendre suspects. »

Cependant, sur ces seules charges, la Chambre royale décréta plusieurs gentilshommes d'ajournement personnel. On leur donnait un certain temps pour se venir faire interroger à Nantes ; après lequel temps, s'ils ne s'y rendaient pas, le décret d'ajournement personnel se tournait en prise de corps.

Tournemine apprit à Paris qu'il était de ce nombre. Il vint en poste à Nantes, où s'étant aussi très bien et très promptement interrogé, il ne fut que trois jours dans le château. Il revint à Paris. Son voyage ne fut que de quinze jours. On verra le nom des autres décrétés dans l'amnistie.

M. du Lattay, conseiller au parlement, fut arrêté dans sa maison, et quelques jours après, on envoya faire inventaire de tous ses papiers.

Madame de Bonamour le fut à Rennes, et Mademoiselle de Sourdéac à Guérande. La Chambre prétendait tirer de cette dernière de grandes instructions, parce que Poulduc-Rohan, qui en était amoureux, ne lui avait rien caché. Mais cette demoiselle trompa son espérance, et charma M. d'Evry, son commissaire, par la manière fine et délicate dont elle s'interrogea. Elle ne nia point qu'elle avait été fort aimée de Poulduc, et qu'il ne lui était pas indifférent : « Quand on en est là, dit-elle, vous le devez savoir, Monsieur, l'on ne s'entretient point d'affaires publiques ; d'autres sentiments nous occupent trop. »

Lorsque le château de Nantes fut tout rempli, et que l'on eut plusieurs fois interrogé et confronté tous ceux qui y étaient enfermés, M. d'Evry fit le rapport du procès ; il s'en trouva sept principalement coupables qui s'étaient chargés les uns les autres et qui avaient tout avoué dans leurs confrontations, c'est-à-dire d'avoir cabalé dans la province, signé un traité avec l'ennemi et reçu de l'argent d'Espagne. Mais, comme je l'ai déjà dit, Mabout ayant sauvé Salarun en vertu de la loi Julia, le premier président de la chambre des comptes, Bouexier-Becdelièvre, son parent, et Corargan, ne se trouvant pas apparemment si chargés que les autres, il n'y eut que Pontcallec, Montlouis, Talhouet-Lemoyne et du Couédic de condamnés d'avoir la tête tranchée.

Il faut convenir que, même avant de prononcer les jugements, MM. de la Chambre, qui désiraient avec ardeur qu'il n'y eût point de sang répandu, envoyèrent les charges et le projet de l'arrêt à la Cour, espérant que M. le Régent se porterait à faire grâce à ceux qu'ils avaient été obligés, avec une vraie douleur, de juger selon la rigueur des lois ; mais S. A. R. n'ayant appelé à son conseil, pour décider de cette affaire, que MM. d'Argenson, l'abbé Dubois et Law, il y fut décidé que les pauvres Bretons serviraient d'exemple et seraient les victimes des autres mouvements excités dans le royaume par des personnes sur lesquelles on n'osait se venger ; de sorte qu'ayant reçu l'ordre de faire exécuter leur arrêt, il le fut le 26 mars, jour auquel le comte d'Horn, de la maison de Montmorency, allié à presque toutes les puissances de l'Europe, et même parent de S. A. R., fut roué vif en Grève pour avoir assassiné et volé plusieurs billets de banque à un courtier de la rue Quincampoix.

EXTRAIT DE L'ARRÊT DE LA CHAMBRE ROYALE.

« Veu par la Chambre sur les conclusions du procureur général du roy ;
ouy le rapport du sieur Gille Brunet d'Evry, conseiller du roy en ses
conseils, maistre des requestes ordinaire de son hostel, commissaire à
ce député,

Tout veu et considéré.

La Chambre a déclaré les sieurs de Guer de Pontcallec, de Mont-
louis, Le Moine, appelé ordinairement le chevalier de Talhouet, et
Ducoüedic, prisonniers ès prisons du chasteau de cette ville de Nantes,
atteints et convaincus des crimes de lèse-majesté et de félonie, pour
réparation desquels la Chambre les a condamnés d'avoir la teste tranchée
sur un échaffaud qui sera à cet effet dressé dans la place publique de
cette ville de Nantes, et en adjugeant le profit de la contumace, déclaré
par arrêt du 9 et 22 mars présent mois acquise et bien instruite contre
les sieurs Talhouet de Bonamour, de Lambilly, Hervieux de Melac,
La Berais, Talhouet de Boisorhand, Bourgneuf, de Trevelec fils, Coquart
de Rosconan, les comte et chevalier du Pouldu-Rohan, Groesquer l'ainé,
Groesquer l'abbé, La Houssaye père, La Bouëxiere de Kpedron, le
chevalier du Coscro, Le Govello de Querantrec, et Villeglé, les a dé-
clarés et déclarent pareillement atteints et convaincus du crime de lèse-
majesté et de félonie, pour réparation desquels la Chambre les a con-
damnés à avoir la teste tranchée, ce qui sera exécuté à leur égard par
effigie en un tableau attaché à une potence qui, pour cet effet, sera
plantée en ladite place publique ;

Déclare la charge de conseiller dont était pourvu ledit Lambilly va-
cante et impettable au profit du Roy ;

Ordonne que tous les fiefs desdits condamnés, tant présents que contu-
maces, qui se trouveront être tenus immédiatement du Roy, demeure-
ront réunis au domaine de la Couronne ; — déclare leurs autres biens
meubles et immeubles, en quelques lieux qu'ils soient situés, acquis et
confisqués au profit dudit seigneur roy ; sur iceux préalablement pris la
somme de 30 mille livres applicable aux hôpitaux de cette ville de
Nantes, Rennes et Vannes par égale portion.

Ordonne aussi que les murailles nouvellement construites et les fortifi-
cations faites au chasteau de Lormoye seront démolies et abattues ; —
ordonne en outre que toutes les marques de seigneurie et d'honneur qui
sont dans les maisons ou chasteaux des condamnés, tant présents que
contumaces, seront démolies, abattues et effacées ; tous les fossés desdits
maisons et chasteaux comblés ; tous les bois de haute futaye, comme
avenue et autres servant à décoration seront coupés à la hauteur de
9 pieds de haut ; et pour les cas résultant du procès condamné le sieur
Crocroyer, curé de Lignol, à estre mandé à la Chambre pour y estre ad-
monesté avec défense de récidiver sous telles peines qu'il appartiendra,

le condasne en outre à 3 livres d'aumône applicable aux pauvres de la ville de Guéméné.

Ordonne qu'il sera plus amplement informé contre le sieur de Coué de Salarun, pendant un an, contre Doulice, chevalier de Couetargan, pendant six mois ; et cependant tiendront prison.

Ordonne aussi que les procès an commencés contre les sieurs Roger, de Querledé, Derval père et fils, Lantillac, chevalier de Kpoisson, Sourceac, Bourgneuf, de Trèvelec père, Saint-Pern du Lattay, conseiller, du Bouëxic-Becdelièvre, Quersulier ; Limonier, dame de Montlouis, comte de Noyan, Querberen, Querouët, les deux Leslay frères, Querdaniel de Querinas, de Goasfroment, du Bouetier, Le Mintier, Nagle, Chemainguy, marquis de La Roche, Trans du Boisbaudry ; du Brandonnier, recteur de Berné, dom Coursin, prieur de Langonnet, La Botinière, prévôt de l'église de Guérande, demoiselle du Hirel, Lalapière, aubergiste de Pont-Château, Jacqueline Legros, dite de la Provostais, demoiselle Breuil, veuve Corvec, demoiselle de Kpondarme, Chesnin, Crespel, Querprovost, Girault, dame de Lambilly, dame de Bonamour, dame de Bourgneuf, dame de Melac, demoiselle Brudant, demoiselle Chemindy, un comte du Poulduc, de Tournemine, Salarun de Coué, troisième cadet, chevalier de passage, Tailladet, premier secrétaire du maréchal de Montesquiou, Quergouat de Quergues, demoiselle de Sourceac, les deux Rolineaux frères, Dandigné, du Sablé, Polduc, Madec, Planchette, de Trezel, Le Feve, de Goustan, La Maufredais, Belloudeuvre, Le Boucrer, Le Gentil, dit le manchot, Le Rillan des Ratinnes, Destoret, Maderan, L'Apartment, Vitane, dit Montplaisir, Moussay de La Motte, Le Merle, Le Beuf, Berger, dit La Roche, Le Ray, Le Daigne, Le Fur, Le Corvec, Pulvis trois frères, Moyen, chevalier du Lescouet, Roscouet de Quersozon, comte de Lescouet, Boisjelin, comte de Corlay, Saint-Gilles ; — sera continué à la requête du procureur général du roy jusqu'à jugement définitif inclusivement.

Ordonne que les décrets décernés contre les srs ch^{er} de Quervasy, les deux Fontainesper frères, Marinière ou Bernière, ch^{er} des Marest, Pontfilly, les deux Chardonnet, de Becheret frères, Quervasy l'ainé, La Landelle, Pennvern, Ch^{er} du Nedo, Vologne, Le Moutier, Couador, de Saint-Germain de la Rivière, Pennelec, Ch^{er} de l'Isle, Le Rouge, Lescouët des environs de Guérande, le vicomte de La Bédoyère, le Ch^{er} de la Bédoyère, Dumas, Despraux, Renaudière fils, Brangolo, Quérogan, de Frérel, Boisson, l'abbé Bourguillot, la demoiselle d'Enfernan, Le Brouel, Meslin, La Bousse, Montoutremont, Gergot, Lapière, Julien Moyon et Crapaud seront exécutés. »

Il y a parmi tous ces noms une infinité de bourgeois, de gens de manœuvres et d'aubergistes qu'on avait fait assister pour par eux faire en sorte d'avoir des preuves plus certaines. On a affecté de les confondre

et mêler avec Messieurs les gentilshommes, afin peut-être d'en imposer davantage par le grand nombre des conjurés. — J'ai assez bonne opinion de la Chambre pour croire qu'elle les eût distingués, s'ils n'avaient pas suivi l'ordre du ministère noir.

Ils arrivèrent les ordres terribles, et sitôt que la Chambre les eut reçus, elle s'assembla à sept heures du matin, et tint sa séance jusqu'à deux heures après midi, pour dresser le funèbre arrêt qui fut lu sur les quatre heures du soir aux quatre infortunés qui devaient périr. On ne leur donna que jusqu'à huit pour se préparer à la mort ; et à chacun un carme pour mettre ordre à leurs affaires spirituelles.

Montlouis, Talhouët-Lemoine et du Couëdic entendirent la lecture de leurs arrêts avec toute la grandeur d'âme imaginable, et se déterminèrent à mourir avec une grande fermeté.

Il échappa seulement au premier de dire qu'il ne s'attendait pas à une pareille récompense, après avoir fidèlement servi son roi pendant 28 ans ; puisque Dieu lui était témoin qu'il ne s'était engagé dans cette malheureuse affaire que parce qu'il croyait que son salut et celui de l'État dépendaient des bonnes intentions que le roi d'Espagne leur marquait ; qu'au reste il était prêt à lui sacrifier une vie qu'il avait mille fois prodiguée pour son aïeul et pour lui.

Il n'en fut pas de même de Pontcallec. Il monrut comme il avait vécu. Jusqu'au jour de son arrêt, de Miane l'avait toujours flatté qu'il lui obtiendrait sa grâce ; que même il ne serait point condamné par la Chambre ; et il en était si bien persuadé qu'il avait mandé la veille au grand prévôt de lui renvoyer ses chevaux parce qu'il devait sortir le lendemain du château ; tellement que quand on lui lut son arrêt, il s'abandonna à un si grand désespoir que son confesseur fut pendant plus de trois heures sans pouvoir le faire penser un seul instant à Dieu. « Quoi ! disait-il, en versant un torrent de larmes, est-ce ainsi que l'on m'a trompé ! ceux que j'ai cru être de mes meilleurs amis, le commissaire qui m'a interrogé, avec qui j'ai fait mille parties de plaisir à Paris, tout le monde en un mot, m'assurent que je n'ai qu'à tout avouer et qu'ils me répondent de ma grâce, cependant je péris..., et entraîne dans mon malheur, pour m'être fié à eux, trois des plus honnêtes gens du monde ; car sans la confiance qu'ils avaient en moi et ce que je leur ai fait dire, ils n'auraient jamais rien avoué et se seraient tirés comme les autres d'une affaire, qui eu égard à des circonstances ne devait jamais mériter la mort. »

Enfin, il passa le peu de temps qui lui restait, tantôt dans la fureur, le plus souvent dans la faiblesse, ne pouvant se résoudre à terminer une vie dont jusqu'alors il n'avait fait qu'un très mauvais usage ; espérant toujours sa grâce, et se tournant de tous côtés pour voir si elle arrivait, jusqu'au coup fatal qui lui fut porté.

Pour parvenir à cette sanglante exécution, toutes les portes de la ville

furent fermées sur les cinq heures du soir, et toutes les rues qui conduisent du château à la place Bouffai bordées de troupes. Mais comme le bruit de cette fatale tragédie se répandit, lorsque MM. les commissaires tinrent leur séance, tout ce qu'il y eut de gentilshommes et d'honnêtes gens sortirent de la ville, avant que les portes en furent fermées. Il n'y eut que le seul de Miane qui eut la dureté d'aller voir trancher la tête à ces pauvres malheureux et à un homme qui avait été de ses meilleurs amis, et qui ne s'était rendu à lui que sous la promesse de la lui conserver.

Sur les cinq heures du soir, on les fit sortir du château ; et ils allèrent à pied jusqu'au lieu de l'exécution. On dit que rien n'était si pitoyable que d'entendre les lamentations de M^{me} de Montlouis, lorsqu'elle vit par sa fenêtre que son mari était du nombre des condamnés, parce que c'était elle seule qui l'avait engagé à suivre ce mauvais parti.

Lorsqu'ils furent arrivés à la place du Bouffai, on les fit monter sur l'échafaud, où ils eurent tous quatre la tête tranchée : Montlouis, le premier ; Talhouët-Lemoyne, le second ; du Couëdic, le troisième, et Pontcallec, le dernier.

L'on compte que ce qui avait fait que Pontcallec n'avait pas voulu s'embarquer, c'est qu'on lui avait prédit qu'il périrait par la mer, et qu'il se trouva que le bourreau se nommait Lamer.

La justice de S. A. R. était satisfaite par la mort des 4 gentilshommes susdénommés ; il envoya une amnistie en vertu de laquelle les portes du château furent ouvertes à tous les autres prisonniers, hors à ceux qui en furent exceptés, que l'on envoya en vertu de lettres de cachet, dans différents châteaux. M^{me} de Montlouis fut conduite à celui de Caen.

LETTRES PORTANT AMNISTIE POUR LES GENTILSHOMMES BRETONS.

« Louis, par la grâce de Dieu, roy de France et de Navarre, à tous présents et à venir, salut.

Plusieurs gentilshommes de notre province de Bretagne ayant signé une association criminelle contre notre service, pourquoi le procès leur avait été fait ou commencé par les gens tenant notre Chambre royale à Nantes, en sorte que quelques-uns desdits gentilshommes avaient été déclarés atteints et convaincus du crime de lèse-majesté et félonie, et condamnés comme tels, les uns en personnes les autres par contumace ; entre lesquels condamnés plusieurs se trouvent encore décrétés par ladite Chambre, de l'avis du duc d'Orléans, régent de France, etc.

Nous avons, par les présentes signées de notre main, accordé et accordons auxdits gentilshommes de notre province de Bretagne leurs complices et adhérens qui ont signé, ménagé, sollicité, favorisé ou autrement procuré ladite confédération, le pardon et l'amnistie générale de tout ce qui a été par eux fait, entrepris ou négocié jusqu'à ce jour,

et généralement de tout ce que peut avoir esté commis, dit, escrit ou fait pour raison de ce que dessus ; le faisant leur avons remis , quitté, pardonné tout ce qui leur est imputé à l'occasion desdits crimes ;

Voulons et nous plait que la mémoire en demeure esteinte , à condition toutefois, par nosdits sujets non exceptés ci-après, de revenir dans leur maison dans trois mois, du jour de la publication d'icelle ;

N'entendons comprendre dans ladite amnistie les sieurs de Talhouët-Bonamour, de Lambilly, Hervieux de Mellac, La Berais, Talhouët-Boisorhand, Bourgneuf, Trévelec fils, Coquart de Rosconan, le comte et le chevalier du Pouldu-Rohan, du Groesquer l'ainé, l'abbé du Groesquer, La Houssaye père, La Boissière de Kypédron, le chevalier du Crosco, Gouvello de Këntrech et Villeglé, condamnés par contumace par ledit arrêt du 26 du mois dernier ; comme aussi les comtes de Lescouët, le chevalier de Lescouët, le sieur de Roscouët de Quersoson, le sieur de Salarun l'ainé, le sieur de Quérangen-Hiroue, le chevalier de Corargan, le sieur de Bouëxic-Becdelièvre, les frères Fontaineper, et le sieur de Quervasy l'ainé, auxquels nous voulons que le procès soit fait et continué suivant la justice et rigueur de nos ordonnances. »

Pour cet effet, la Chambre royale fut rappelée à Paris pour y continuer ses séances ; mais on ne voit pas qu'elle ait prononcé depuis aucun jugement. Au contraire le retour de M. de Châteauneuf et des autres commissaires ne contribuèrent pas peu à radoucir l'esprit aigri de S. A. R.

La première preuve qu'il en donna ce fut d'accorder à tous les plus proches parents des condamnés, la confiscation de leurs biens, et de ne faire exécuter dans aucun endroit les clauses de l'arrêt qui portait réunion de fief au domaine du roy, biffure de toutes les marques d'honneur, abbat de bois de décoration, et démolitions des fossés et châteaux.

La seconde fut le rappel du maréchal de Montesquiou, dont-on eut toute l'obligation à M. de Châteauneuf et autres commissaires de la Chambre royale, ce premier magistrat n'ayant point caché au régent qu'on ne devait attribuer tous les troubles élevés dans la province qu'à son mauvais gouvernement, qu'à ses hauteurs et à son avarice, et que la haine qu'il s'était justement attirée y avait eu beaucoup plus de part qu'un dessein prémédité de brouiller l'État.

Ainsi, lorsque le maréchal s'y attendait le moins, il reçut dans sa maison de plaisance, où il était avec toutes ses favorites, un courrier extraordinaire qui lui apporta son rappel. Il fit partir en poste son neveu pour faire en sorte d'aller à la cour parer le coup. Mais S. A. R., qui était irritée de tout le bouleversement qu'il avait causé en Bretagne, n'y voulut jamais entendre.

Ce fut un coup de foudre pour le peu d'amis qu'il avait et pour les gens d'affaires. Ce fut pour tous les honnêtes gens le sujet de la plus

sensible joie. Dès-lors toute aigreur cessa. Les sociétés qu'il avait brouillées se réunirent, et la dissension s'en alla avec lui. Ce rappel modéra la douleur de tout ce qui s'était passé à Nantes. On le regarda comme le sceau de la réconciliation avec S. A. R., et on ne songea plus qu'à le satisfaire en tout.

Ce fut dans ces heureuses dispositions que le roi ayant quelques temps après convoqué les Etats de la province, tout s'y passa selon ses désirs. Ce qui fait bien connaître que par la douceur on engage plus les esprits à consentir à ce que nous voulons, qu'en faisant trop sentir le poids de son autorité.

Noms de ceux qui signèrent les premières protestations.

de Coëtlogon, p ^r gén ^{al} sindic.	Condé-Guillermo. Duplessix.	de Boivy. de Villeglé.
Duplessix-d'Argentré. le comte de Rais.	de Saint-Gilles. Treal-de-la-Chapelle.	le comte d'Épinay. de Lorgerille.
de France. Echen.	de la Moussaye. Thomarche.	Kavéon. de Saint-Quereuc.
Dugage. de Tallouet.	de Trœven. Saint-Gilles.	de Kneur. de Kallio.
de Quermèno. le comte de Cludon.	Quersozon. Senoit.	de Vaurozé. de Guinemen.
le chev ^{er} de Pontual. de Thierry.	de la Boixière. Jan Servan de la Noë.	de Belair. de Sennelec.
de Trégouet. de la Grasserie.	Largentais. Delaunay Conart.	de S.-Gilles du Rantais. Hercule de Lescouët.
de Coetensecours. Botherel-Duplessix.	de Saint-Germain. de la Rivière.	Crévy. de la Royrie.
de Coetrieu. Despinay.	Dugage le Fis. le chev ^{er} de la Sauvagière.	Berchon. Saint-Kéré.
Sourville. le vic ^e de la Crochaye.	de Corhaye. du Tremeur.	le chev ^{er} de S.-Quevenec. Guichen.
le vic ^e de Lannion. de Champsavoix, le cadet.	Villeneuve. de Tranz.	Plusquellec. Concierier.
de la Villethead. de Champsavoix.	de la Nascolle. de Trécesson.	de S.-Pern-Baranson. le chev ^{er} de la Villethead.
Cherigny. du Boisadan.	Malestroit. Dubot.	de la Charronière. Colas de la Barre.
Beaurepos.	le chev ^{er} de Saint-Pern. de Rouvray.	de la Fortay.

Noms de Messieurs de la Noblesse qui signèrent les troisièmes protestations.

Villeheart.	Boisby.	Lorgeril.
Saint-Gilles.	Ferrière.	Berry.
Saint-Pern.	4 Roisrie.	Lehen.
Botherel.	Dessales.	
Buharaye.	Trémereuc.	Lamotte.
Villiair.	2 Boishue.	Tranchant-Levinaye.
	Caslan.	Couëtanscourt.
Lescouet, fils.	Moussaye.	Langerinaye.
Belestre.	Metrye.	de Lamotte-Vauvert.
Querentrech.	Saint-Meleuc.	de Marques.
Coëtrieu.	le ch ^{er} de Champsavoy.	Quersoson.
Kernesne.	V ^{ie} de Lanmion.	de La Bouëxière.
Bédoyère.	Grasserie.	Sainte-Brice, fils.
Moutiers.	D'Ivignac.	de Montlige.
Tremblays.	Plessix-Prévalais.	de La Rinosais.
2 Boisorhand.	Duchatelier.	de Sainte-Quereuve.
Villeneuve.	Villon.	Blanchart.
Ville-au-Sénéchal.	Laforet.	Tierry.
Pennelé.	de la Chasse.	Gegou.
Rouairye.	du Dемenne-Gaudirion.	Coëtrieux.
Forsanz.	de Retz.	de Benazé.
M. de La Roche.	l'abbé Sr du Pont.	Chevronnière.
Vaucouleurs.	Ville-Dubois.	Lamarche.
Ville-Gicquel.	Chatel.	Forestier.
Monterfil.	La Guerche.	Coëtlogon.
Tanouarn.	2 Robinaut.	Léon.
Villeglé.	de La Motte-le-Vayer.	Sauvagère.
Derval.	Launay-Comast.	Kerbussot.
L'Argentais.	Guéheneuc.	La Haye.
Brambucis.	Québriac.	Coycouron.
Nodé.	Guichen.	
Gaptière.	Chapronais, cadet.	

Noms de ceux qui n'ont pas voulu signer lesdites protestations.

du Bois de la Motte.	Lescouët, père.	Coetmen.
d'Assigné.	Montalembert, oncle	Renol.
du Sel des Monts.	et neveu.	Despinoz.
Saint-Aubin.	Piblaye.	
Guérande.	Cicé.	

EXCURSION ARCHÉOLOGIQUE

A SAINT-GILDAS DE RHUYS

AU MOIS DE NOVEMBRE 1871.

(Compte-rendu par M. Rosenzweig.)

MESSIEURS,

Il y a deux mois, votre Président avait appelé votre attention sur un passage d'un livre publié par M. l'abbé Luco, en 1869, sous le titre de : *Histoire de Saint-Gildas de Rhuy*s. Ce passage révélait l'existence, sous le chœur de l'église paroissiale de Saint-Gildas, ancienne église de l'abbaye de ce nom, d'un caveau dans lequel avaient été inhumés divers membres de la famille ducale de Bretagne. Tout récemment M. Luco voulut bien nous fournir la note suivante que nous reproduisons *in extenso* :

CAVEAU DE SAINT-GILDAS.

« Un moine anonyme de Saint-Gildas, qui écrivait sur place, au milieu des archives du couvent, en 1668, et dont le manuscrit se conserve à la Bibliothèque nationale de Paris, dit que saint Félix, en réédifiant l'église au commencement du XI^e siècle, fit, sur la demande de la duchesse Havoise, veuve de Geoffroy I^{er}, construire sous le chœur un caveau pour la sépulture des ducs de Bretagne et de leurs familles.

» On sait que cinq membres de la famille ducale y ont, en effet, été ensevelis de 1246 à 1388, d'après les inscriptions portées par leurs tombes et données par la chronique de Rhuy

s. Le moine susdit qui, outre les archives de l'abbaye, avait aussi entre les mains une courte histoire manuscrite à partir d'Abélard jusqu'au milieu du XVII^e siècle, par Dom Noël Mars, autre religieux de ce monastère, ce moine, dis-je, va même jusqu'à préciser l'endroit où se trouvait l'entrée de ce caveau : il le place devant la grande ballustrade qui portait le crucifix, c'est-à-dire devant la grille qui ferme le bas du chœur.

» En 1625, Philippe de Pontroger, depuis plusieurs années déjà religieux de ce couvent, dit que *jadis cette abbaye a été la sépulture des rois de Bretagne*.

» En janvier dernier, pour dresser le catafalque de l'ancien recteur,
» le bedeau dut planter quatre poteaux au haut de la nef et précisément
» à l'endroit indiqué ci-dessus pour l'entrée de ce caveau. Aux quatre
» trous qu'il creusa pour ces poteaux, il trouva de la maçonnerie que l'on
» présume être celle des deux murets de l'escalier.

» A quelle époque ce caveau a-t-il pu se combler ? Les archives
» de l'abbaye ne le disent point. Pour ces moines, devenus tellement
» négligents qu'ils laissèrent tomber en ruines et leur église et leur
» monastère, il est clair que ce caveau fut sans intérêt, surtout depuis
» la réunion du duché à la France.

» D'après un procès-verbal des ruines de cette abbaye fait en 1580,
» il y avait longtemps déjà que la nef de l'église était sans couverture,
» sans charpente même, et que la longère méridionale était tombée.
» Les quelques religieux restés là se contentaient, pour le service divin,
» du chœur et des deux chapelles du transept.

» En 1580, l'abbé de Quististre avait fait commencer la réédification
» de la longère tombée et devait consolider l'autre longère par des
» contreforts extérieurs ; cette dernière penchait et menaçait de s'écrouler
» dans l'ancien cimetière qui lui était adjacent.

» L'abbé de Quististre ayant été remplacé la même année, la recons-
» truction commencée ne fut pas continuée. Aussi les choses étaient-elles
» au même état en 1598. Peu après, on dut cependant achever cette
» longère, consolider l'autre, et couvrir cette nef, puisque, en 1628,
» on commença à travailler au rétable en tuf du maître-autel et à paver
» l'église. En 1692, on dut renouveler ce pavage. Ce fut probablement
» à l'une de ces dates que le caveau en question se trouva comblé, et
» plus probablement encore à la première.

» Cette reconstruction, qui écourtait l'ancienne nef, ne fut pas faite
» avec solidité, puisque, en 1700, on commença de nouveau à rebâtir
» la nef et la tour actuelles, qui ne furent achevées qu'en 1705.

» L'ancien propylée de l'église fut réparé en 1724 et 1725 pour servir
» d'entrée principale à la grande cour de l'abbaye, c'est-à-dire à la cour
» où est maintenant l'abbatiale.

» Je suis surpris de ce que le moine anonyme du ^{xvii}^e siècle, qui
» affirme l'existence de ce caveau et qui me paraît avoir été un
» *chercheur*, n'ait pas eu la tentation efficace de le visiter, comme
» il le fit, dans la nuit du 7 août 1665, pour les tombes de saint Goustan,
» de saint Félix, du moine Rioc, dans l'église, et de l'abbé Vital,
» successeur de saint Félix, dans le cloître.

» Dom Noël Mars, cité plus haut, et ce moine anonyme, qui étaient
» contemporains l'un de l'autre, ont eu entre les mains le grand
» Légendaire de l'abbaye que nous ne connaissons pas, et les biographies
» de saint Gildas, de saint Félix, de saint Gulstan, de saint Gingurien,
» de saint Éloharn, faites par un autre moine anonyme de l'abbaye

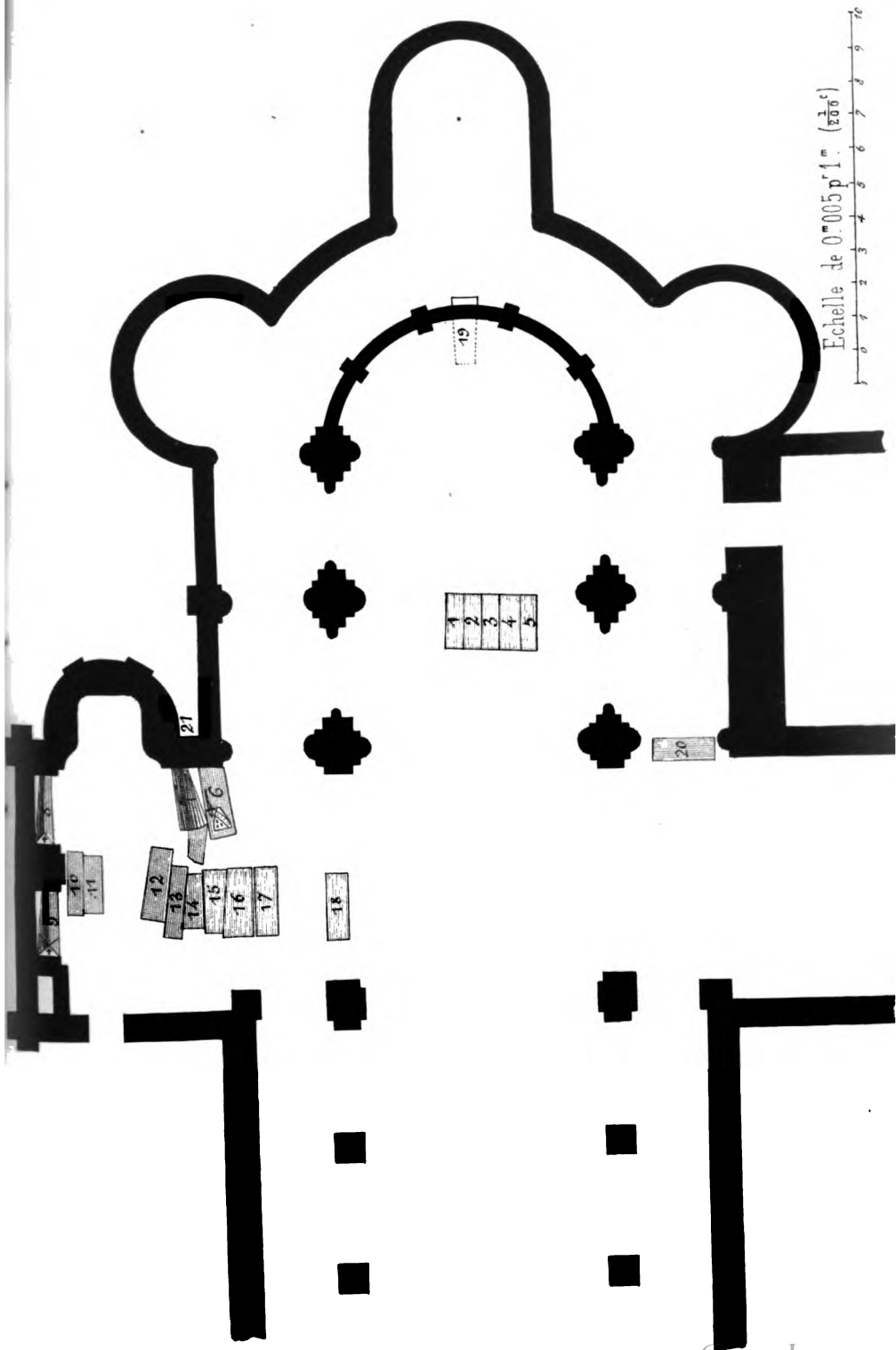
» au **xi^e** siècle sur de vieux documents antérieurs à la ruine du monastère par les Normands.

» Ces biographies ne nous sont parvenues que mutilées. Nous n'en avons que les fragments donnés par les Bollandistes dans les *Acta sanctorum* (29 janvier), et par Dom Mabillon dans les *Siècles bénédictins* (1^{er} siècle). »

C'est d'après ces renseignements précis, Messieurs, que vous avez, sur notre demande, voté l'allocation nécessaire pour la recherche du caveau en question ; que, grâce à la bienveillance de M^r l'Évêque de Vannes et de M. le Préfet, nous avons obtenu les avis favorables des conseils de la commune et de la fabrique ; qu'enfin trois membres de votre commission des fouilles, MM. de Cussé, de Lamarzelle et Rosenzweig se sont livrés, du lundi 13 au jeudi 16 de ce mois, aux différentes opérations dont ils viennent aujourd'hui vous rendre compte.

Tout d'abord, suivant les indications qui nous avaient été données, nous avons dû pratiquer un sondage en avant de la grande grille du chœur, au haut de la nef ; puis, élargissant la fouille, nous avons mis à découvert quelques traces de maçonnerie, à droite et à gauche, et même une petite pierre de taille. Il n'y avait point là de murs d'escalier, comme on l'avait cru, mais bien des restes de sépultures que rien ne pouvait faire soupçonner, vu l'absence de châsses. Le premier objet qui nous les révéla fut une paire de sandales, à droite en regardant le chœur ; quelques ossements, un crâne encore couvert d'un lambeau de capuchon brun, puis, à gauche, d'autres ossements, indiquaient assez la destination de cet emplacement. Tandis que l'on continuait de creuser, une excavation en berceau se dessinait à l'ouest, dans l'axe de la nef ; un moment nous crûmes avoir trouvé ce que nous cherchions, mais bientôt on put vérifier qu'il n'y avait là qu'une sorte de moule formé par la terre de remblai au-dessus de châsses en bois aujourd'hui détruites ; la longueur apparente de l'excavation pouvait faire supposer la présence de deux corps. En effet, à l'orifice, à une profondeur de 1 mètre environ, furent recueillis de nouveaux ossements dont un crâne garni, comme plus haut, de son capuchon. Cependant on creusait toujours à l'aplomb de la marche du chœur ; à 1^m 60 on était arrivé au sol naturel, et l'on n'avait rencontré ni traces d'escalier ni ouverture de caveau. Les ossements remis en place, les terres rejetées et pilonnées, nous reportâmes la fouille dans le chœur même.

On pouvait, en effet, conserver l'espoir que le moine anonyme du **xvii^e** siècle, en plaçant l'entrée du caveau devant la grande grille du chœur, supposait que l'on tournât le dos à l'autel. Quant à la grille elle-même, il n'était pas admissible qu'elle eût été sensiblement déplacée depuis l'époque où il écrivait, car elle occupe sa position naturelle, à l'alignement des deux premiers piliers du chœur. Du reste, en admettant que la nouvelle fouille dépassât l'entrée du caveau, nous

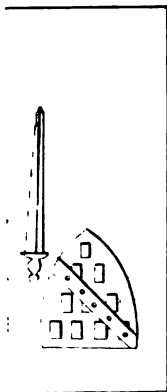


N° 31

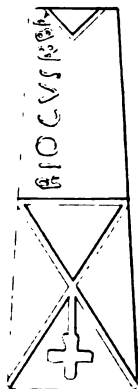
+
 VIDV
 SEPE
 S:
 RIS
 OBIT S
 MON
 PVREI
 MŌN?
 SCI DA
 SI

Echelle de $\frac{1}{10}$.

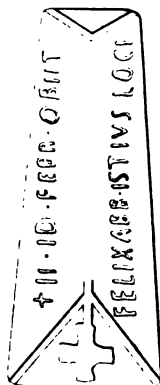
N° 6



N° 9.



N° 8.



Echelle de $\frac{1}{4}$.

devions inévitablement rencontrer la voûte du caveau lui-même, et, pour plus de sûreté, nous fîmes creuser à l'aplomb des pierres tumulaires de la famille ducale, du côté de la tête, en nous maintenant le plus possible dans l'axe de l'église, afin de ne pas attaquer les soubassements des piliers qui séparent le chœur du collatéral.

A 0^m80 environ au-dessous du carrelage, on rencontra un lit de chaux de 0^m10 d'épaisseur, renfermant quelques débris d'ossements pulvérisés ; au-dessous de cette couche, à 1^m40 environ de profondeur, on touchait le sol naturel. Nous étions encore déçus dans notre attente : il n'y avait point de caveau, du moins dans cette partie de l'édifice.

Et cependant nous touchions les cinq dalles tumulaires que vous connaissez tous, Messieurs, et que M. L. Galles a décrites dans notre bulletin de 1858. Ces dalles, longues de 1^m80 et larges de 0^m50 environ, devaient de toute nécessité surmonter des tombeaux, si toutefois elles n'avaient pas été déplacées. En l'absence de caveau, elles recouvraient au moins des cercueils ; c'est ce que, pour remplir notre mission jusqu'au bout, nous résolûmes de vérifier, avec la permission et en présence de M. le Recteur de Saint-Gildas, du maire et de plusieurs membres du Conseil municipal. Ce fut une heureuse inspiration.

Ici, Messieurs, il est indispensable, pour l'intelligence de nos opérations subséquentes, de vous faire passer sous les yeux le plan dressé par M. de Cussé. Numérotons les pierres tumulaires de 1 à 5, en commençant par la gauche, du côté de l'Évangile ; nous suivrons ainsi l'ordre dans lequel ces pierres ont été levées successivement. Jugez de notre surprise et de notre satisfaction lorsqu'en soulevant la première, nous reconnûmes qu'elle portait des sculptures sur la face tournée vers la terre. Renversée, elle offrit, en effet, à nos regards, en haut relief, assez bien conservée, une femme ou une enfant couchée, les mains jointes pour la prière, la tête appuyée sur un coussin, les pieds posés sur une chienne léchant un petit ; la tête est surmontée d'une couronne que supportent d'une main deux anges, un de chaque côté ; ces anges tiennent chacun de l'autre main un objet que nous n'avons pu définir (voir le dessin de M. de Cussé) ; enfin la pierre est bordée d'une inscription que nous reproduisons ci-dessous avec plusieurs autres. Notons, sur ce dernier point, une particularité curieuse : avant que nous ne l'eussions retournée, cette pierre présentait, sur la partie visible, quelques caractères que M. L. Galles avait déchiffrés ; c'était la fin d'une date ; il n'était pas admissible cependant que les deux faces de la dalle portassent une inscription. Nous trouvâmes bientôt l'explication de ce fait. A la tête de la pierre principale, et de niveau avec elle, s'enfonçait verticalement et posée sur champ une autre pierre taillée en carré de 0^m16 d'épaisseur, et dont le côté, mesurant exactement la largeur de la première, en augmentait par conséquent la longueur de 16 centimètres. C'est sur la tranche supérieure de cette pierre supplé-

mentaire qu'avaient été gravés quelques mots faisant suite à l'inscription de la grande dalle. Quels qu'aient été les motifs de cette disposition bizarre, toujours est-il que la pierre sculptée avait été retournée, sans doute parce qu'elle gênait le passage du chœur, tandis que l'autre était restée en place. Nous ignorons à quelle époque on avait eu recours à cet expédient, mais il est à remarquer que, d'après le manuscrit du moine du ^{xviii} siècle, lorsque, en 1665, il visita ce tombeau, il fut obligé lui-même, pour relever l'inscription qu'il donne tout entière, de procéder à une opération semblable à la nôtre. Nous avons lieu d'espérer que nos descendants n'auront plus cette peine.

Cependant, le premier moment de satisfaction passé, il fallait revenir à notre fouille ; mais il était dit que nous marcherions de surprise en surprise. Sous une dalle funéraire aussi soignée, pas de cercueil ; pas la moindre parcelle d'ossements ; quelques vestiges d'une couche de chaux, et voilà tout. Le soulèvement de la seconde pierre amena exactement le même résultat. Ce n'est qu'au-dessous de la troisième, de la quatrième et de la cinquième dalle, à une profondeur de 0^m 40 pour la troisième, et de 0^m 30 pour les deux autres, que nous rencontrâmes enfin des cercueils en maçonnerie grossière et peu épaisse, à peine recouverts chacun de quelques pierres plates et brutes et de morceaux d'ardoises. Quoique ces cercueils ne correspondissent pas tout-à-fait aux dalles qui les surmontaient, leurs dimensions coïncidaient néanmoins parfaitement avec l'âge relaté dans l'inscription de chacune d'elles, ou attribué par l'histoire aux enfants dont ils devaient renfermer les corps. Le plus petit, se rapportant à la troisième pierre tumulaire, présentait dans œuvre une longueur de 0^m 75, une largeur de 0^m 35, et une profondeur de 0^m 20 ; le suivant était long de 1 mètre, large de 0^m 30, et profond de 0^m 25 ; enfin, la longueur du dernier cercueil était de 1^m 40, sa largeur de 0^m 40, et sa profondeur de 0^m 30. Ces cercueils avaient été évidemment fouillés, car ils étaient presque entièrement remplis de terre mélangée de nombreux coquillages de mer. Au milieu de cette terre triée avec soin, nous n'avons guère pu recueillir, dans l'une des petites tombes, que des clous et quelques fragments d'os, dans l'autre des clous seulement. La dernière tombe nous fournit une récolte assez abondante d'objets dispersés pêle-mêle et dans la plus grande confusion : aux pieds comme à la tête et au centre, des dents de toute catégorie, depuis la dent de lait prête à sortir de son alvéole jusqu'à la molaire toute cariée, des clous, des fragments de bois pourri, de crâne, de mâchoire et d'ossements divers. Nous vous mettons sous les yeux un choix de ces différents objets.

Revenant enfin à l'emplacement des deux premières dalles, nous fîmes creuser jusqu'au sol qu'on atteignit à 1^m, 40 au-dessous du niveau du carrelage, sans rencontrer autre chose que des pierres éparses semblables à celles qui fermaient l'ouverture des cercueils précédents.

Étaient-ce les restes des deux tombeaux que ces dalles avaient dû recouvrir ? Cela est probable. Nous venons de voir que toutes ces sépultures avaient été interrogées, plusieurs fois peut-être ; ici la curiosité, ou l'amour de la science, n'avait pas reculé devant la destruction. Plus respectueux que nos devanciers, nous recouvrîmes les cercueils encore existants, non sans leur avoir rendu la majeure partie de ce qu'ils nous avaient donné, et qui fut renfermée, au pied de chacun d'eux, entre des carreaux de terre cuite arrachés au pavage du chœur. Puis la fosse fut recomblée.

Ainsi nous étions fixés désormais. Le moine du ^{xvii}^e siècle, induit sans doute lui-même en erreur, nous avait trompés ; le chœur de l'église de Saint-Gildas ne renferme point de caveau, et les enfants de la famille ducale de Bretagne qui avaient été inhumés dans cette église, au ^{xiii}^e et au ^{xiv}^e siècle, y avaient été déposés, selon les apparences, dans de simples châsses en bois entourées de maçonneries grossières. Quand on songe que quatre d'entre eux avaient eu pour père ce Jean-le-Roux qui avait construit le magnifique château de Sucinio et qui dota l'abbaye de Prières avec tant de munificence, on a le droit de trouver étrange ce genre de sépulture ; mais le résultat de nos fouilles ne saurait laisser subsister aucun doute à cet égard.

Non moins étrange paraîtra l'ordre dans lequel étaient rangées les pierres tumulaires elles-mêmes. Placées côte à côte, comme les cercueils, au sud du chœur, vers l'Épître, et suivant une ligne légèrement oblique à l'axe de l'église, elles présentaient une série de dates ainsi réparties, en allant du sud au nord : 1249, 1246, 1248, 1251, 1388. Peut-être avaient-elles été déplacées. M. le Recteur se propose de les remettre dans le même ordre ; c'est le parti le plus sage. Seulement, elles seront espacées entre elles de manière que les deux extrêmes longent les stalles latérales, ce qui permettra de rétablir dans son sens naturel la pierre sculptée, de façon à ce qu'elle ne gêne point le passage et qu'elle soit à l'abri de toute détérioration ; on peut même, pour atteindre plus sûrement ce dernier but, l'élever sur un socle. Quant aux quatre autres pierres, elles doivent être, suivant l'avis que nous en avons donné, protégées par un tapis qui ménagera pour l'avenir ce qu'elles ont conservé de dessins et d'inscriptions.

Nous avons ainsi rempli, Messieurs, non sans quelque désappointement, l'objet principal de la mission que vous nous aviez confiée. Afin de la rendre plus fructueuse, nous croyons bien faire en joignant à ce rapport les plans et les calques relevés avec soin par MM. de Lamarzelle et de Cussé. Ces dessins, réunis à ceux que nous a laissés M. de Fréminville (Archives de la Société), nous fournissent l'emplacement exact et les inscriptions des tombeaux les plus importants que renferme l'ancienne église abbatiale de Saint-Gildas de Rhuy. Nous figurons ci-dessous, pour mémoire, ces différentes inscriptions, en suivant l'ordre

(Les mots reproduits en petits caractères sont donnés par le moine du xvii^e siècle qui a plutôt traduit que copié ; ils sont aujourd'hui complètement frustes.)

† CI : GIST : IHĀE : FILLE : DE : I : DVC : DE : B
 : Z(1) : DE : IHĒ : DE : NAVarre
*et mou*RIT : A LA NATIVITE : NĒRE : DĀE : EN : LAN : MIL :
 : CCC : IIII : VINGT : ET : VIII
 (Sculpture en haut relief; inscription en creux.)

† : ICI : GIT
 : TEBAVST : FIZ : I : DVC : DE BRETAGNE : Z BLANCHE :
 SA FAME : *et mourut*
en lan de graCE : M : CG : L : I : *et* VESQVIT : Dux
 ANZ :
 (Figure et inscription en creux.)

Icy gist
Alionor FILLE : I : DVC : DE BRETAGNE
: Z BLANCHE
: SA FAME : Z MOurut en lan de grace m . cc .
XL . VIII .
(Figure et inscription en creux.)

† : ICI :
 GIST : THIBaut : fils : I : DVC : DE BRETAGNE : Z
 BLACHE : SA FA
 ME : Z MORVT : en l'AN : DE GRACE : M : CC : XL : VI : Z VESQ
 : I : AN :
 (Figure et inscription en creux.)

(1) Ce Z est, en réalité, une sorte de Z barré qui signifie ET; de même dans les inscriptions suivantes.

N° 5. — Tombe de Nicolas de Bretagne, fils de Jean Le Roux.
(Calque de M. de Cussé.)

† : HIC

IACET : NICHOLAVS CLERiCus : FILIVS : I : DuC

BRITANNIE

Z DNE : BLANCHE VXOR : EI⁹ (1) Z FVIT MORTV⁹ ANNO : D : M

cc : XLIX :

ET VIXIT : P (2) III : ANNOS

(Figure et inscription en creux.)

II. — TOMBES DU TRANSEPT NORD.

(Voir le plan de M. de Lamarzelle.)

N° 6. — Tombe de chevalier, offrant en relief une épée et un écusson à 10 billettes avec une bande chargée de 5 besants sur le tout. (Dessin de M. de Fréminville.)

N° 7. — Tombe de saint Goustan, sans sculptures ni inscription.

N° 8. — Tombe de saint Félix. (Dessin de M. de Fréminville.)

Croix pattée en relief, et inscription :

† II · ID · FEBR · OBIIT

FELIX ABB · ISTIVS LOCI

N° 9. — Tombe de Riocus. (Dessin de M. de Fréminville.)

Croix pattée en relief, et inscription :

RIOCVS ABBA

N° 10. — Tombe d'abbé. Inscription fruste en grande partie, caractères du xiv^e siècle; à la tête, écusson à 2 fasces accompagnées de 3 étoiles (?), une crosse passée sous les fasces.

CI § GEST § GVI..

DESE.... C § ABBE § DE § Sr § GVEDAS DE RE(uis)

(Figure en creux.)

N° 11. — Tombe de l'abbé Guillaume de Moncontour, commencement du xv^e siècle. (Calque de M. de Cussé.)

† HIC : JACET GVILLVS : DE : MON

CONTOR quon

dam abbdS : ISTI⁹ : LOCI : AIA EI⁹

REQVIESCAT : IN PACE : AMEN

(Croix et crosse en relief, la croix cantonnée de 4 circonférences.)

(1) Le signe ⁹ est l'abréviation de US.

(2) Abréviation de PER.

N° 12. — Tombe d'abbé. Croix florencée et crosse gravées en creux.

Nos 13 et 14. — Deux pierres de schiste, sans dessins ni inscriptions. Nous nous sommes assurés, en les soulevant, qu'elles n'en portaient pas non plus sur la face qui regarde le sol.

N° 15. — Tombe d'abbé, sur laquelle sont sculptés en relief une crosse et un écusson à 1 oiseau.

N° 16. — Tombe de Cadoret, prieur ; en schiste.

†
CI . GIST . FR CA .
doreT AVMONIER . ET . prieur DE . CEANS
ET . DECEBDA
LEXVII . DAPVRL . LAN . M V ; L . ET IIII .

N° 17 — Tombe d'abbé, sur laquelle sont gravés une croix simple, une crosse et un écusson fruste.

III. — TOMBES ISOLÉES.

N° 18. — Tombe de l'abbé de Villeneuve.

HIC JACET
JOANNES JOSSE
DE VILLENEUVE
ABBAS HUIJUS LOCI
OBIIT IN DOMNO
DIE 2 JULII
1772

N° 19. — Tombe de saint Gildas située dans un enfoncement, derrière le maître-autel ; elle ne porte ni inscription ni sculptures.

N° 20. — Tombe placée au sud du chœur, dans le collatéral. Traces d'un dessin en creux et d'une inscription dont on lit encore quelques mots :

..... ET : DECEBDA . LE . III . DE

N° 21. — Inscription funéraire à l'extérieur du transept nord, entre l'abside et l'absidiole. (Voir le calque de M. de Cussé.)

†
V : IDVS :
SEPTĒBRIS
OBIIT SIMON
PVER ET MŌNICꝰ
SCI GILDASII

Il est regrettable que cette inscription, aussi vieille que l'église elle-même, ait été, il y a quelques années, masquée par un petit apprentis qui sert de lieu de décharge. Il en coûterait peu pour faire disparaître cette construction maladroite et inutile par ses dimensions mêmes. Nous n'avons pu émettre qu'un conseil à cet égard.

Par la même occasion, nous avons prié M. le Recteur de vouloir bien assigner aux deux chapiteaux romans qui servent aujourd'hui de bénitiers dans l'intérieur de l'église une place telle qu'on en pût étudier aisément les différentes faces ; nous avons la certitude que notre désir sera exaucé.

Signalons encore, quoique s'écartant un peu de notre sujet, deux découvertes qui marquèrent la fin de nos explorations. Tous les auteurs qui, jusqu'à ce jour, ont cherché à décrire l'église de Saint-Gildas, parlent des trois personnages, deux à cheval et un à pied, sculptés à l'extérieur de la chapelle principale de l'abside. En examinant cette chapelle du côté des jardins de la communauté voisine, c'est-à-dire à la partie qui regarde le sud, nous aperçûmes une nouvelle sculpture qui, jusqu'à présent, avait échappé à tous les regards ; c'est un animal ressemblant à un chien occupé à ronger un os ou à se lécher l'une des pattes de devant. (Voir le dessin de M. de Cussé.)

D'autre part, nous eûmes l'heureuse chance de retrouver dans le grenier de la sacristie une toile qui ornait autrefois le transept sud de l'église, et qui avait disparu depuis plusieurs années, sans qu'on sût ce qu'elle était devenue. Ce tableau, qui ne manque pas d'un certain cachet, représente, avec les costumes de la seconde moitié du xvi^e siècle, la rencontre de saint Gildas et du comte Guéreck, au moment où ce dernier vient supplier le saint de rendre la vie à sa fille Triphine assassinée par son mari, le farouche Comorre. Malheureusement, ce tableau est dans un état de mutilation tel qu'il semble impossible de le restaurer.

Il nous reste en terminant, Messieurs, un dernier vœu à exprimer, c'est que le riche trésor de Saint-Gildas, unique dans le département, soit reproduit ou par des lithographies ou par des photographies dans notre Bulletin, ou bien encore par des moulages dans notre Musée. Votre conservateur accepterait volontiers cette tâche délicate, et nous sommes assurés du bienveillant concours de l'autorité diocésaine.

Novembre 1871.

A M. AURÉLIEN DE COURSON, A PARIS.

(Par MM. E. Burgault et Hippolyte Bourdonnay.)

MONSIEUR,

La Revue des Sociétés savantes des départements (année 1870) contient un article signé de vous, qui rend compte de notre mémoire sur *les Origines du domaine congéable et des communs de la Bretagne*. Vous nous avez fait l'honneur d'attacher quelque importance à ce travail en vous donnant le soin de le contredire.

Nous savions d'avance que nous étions en désaccord sur tous les points avec l'auteur de l'*Essai sur l'histoire, la langue et les institutions de la Bretagne armoricaine*, et nous n'avions pas assez de présomption pour croire que nous le convertirions à nos idées.

Nous ne sommes donc nullement surpris que votre analyse se soit traduite par une réfutation partielle. Nous nous préoccupons uniquement de la transformation que notre pensée a subie sous votre plume.

Si humble que soit sa sphère, l'écrivain tient à ne paraître qu'avec ses opinions, surtout dans une revue du mérite de celle où nous sommes combattus.

Permettez-nous donc de vous soumettre, à notre tour, quelques observations.

Vous nous reprochez 1^o d'avoir affirmé sans indication de preuves que les Armoricaïns avaient d'abord vécu de chasse et de pêche, puis mené la vie pastorale, et que chez eux, à l'origine, la propriété avait été soumise au communisme le plus dur; 2^o d'avoir dit que les constitutions armoricaines n'avaient rien qui ressemblât à la féodalité; 3^o d'avoir nié l'esclavage personnel et celui de la glèbe chez les Armoricaïns avant la domination romaine; 4^o d'avoir attribué ces deux servages, après la conquête, d'abord à l'occupation romaine, puis à l'occupation germanique, et d'en contester l'existence au IX^e siècle dans la Bretagne bretonnante.

Ce sont là tous les griefs, et aucun n'impliquant nécessairement le contraire des origines que nous donnons aux communs et au domaine congéable, nous sommes en droit d'en conclure qu'elles se défendent parfaitement dans leur ensemble et qu'elles ne donneraient lieu conséquemment qu'à des critiques de détails.

C'est beaucoup en faveur de notre écrit.

Nous sommes, en outre, heureux de constater que vous ne croyez plus au sens que vous attachiez dans un temps à quelques expressions des lettres-patentes de du Guesclin. Votre plus fort argument pour l'origine servile du domaine congéable se trouve donc définitivement écarté.

Nous répondons maintenant à votre premier grief. Vous le prouvez d'une manière un peu personnelle, car c'est en partant d'une citation empruntée à vos livres.

Nous nous bornons à vous faire remarquer que la nature du sol armoricain est loin d'être, au moins dans beaucoup de ses parties, aussi impropre que vous l'avez cru à la vie pastorale, qu'il a des vallées très abondantes en pâturage, que ses falaises, ses plateaux et ses sommets fournissent une bonne nourriture à plus d'une race de bétail. La configuration et la situation du pays se prêtaient également aux besoins de populations adonnées à la chasse et à la pêche. Mais quand bien même l'agriculture serait née en Armorique le jour où ses premiers habitants en prirent possession (c'est vous qui affirmez cette fois sur une simple conjecture), il ne s'ensuivrait pas une impossibilité de communisme.

Au surplus qu'avons-nous dit ?

Étudiant en dehors de l'Armorique les mœurs primitives des races auxquelles appartenaient ses populations (et cela faute de documents pour les étudier spécialement sur les lieux), nous nous sommes exprimés ainsi : « Ceux qui les premiers prirent possession de la Bretagne » continentale devaient être parvenus tout au plus à l'état demi-sauvage » dans lequel les armées commandées par César trouvèrent les Germains ; » et plus loin : « La communauté d'origine nous dit que les choses ont dû se passer chez les Gaulois à peu près de la même manière que chez les Germains et les Vacéens *avant qu'ils eussent fait un pas de plus dans la civilisation.* »

Où trouver une présomption historique mieux déduite de faits connus ? Nous l'avons donnée comme telle. Discutez-en la valeur, si vous le voulez, mais ne nous demandez pas la confirmation par une preuve directe que nous n'avons pas prétendu posséder et que le rigorisme le plus grand ne saurait exiger de nous.

Votre second grief se justifierait, suivant vous, par le témoignage de Strabon.

Nous regrettons que vous ne nous ayez pas indiqué le passage. La discussion eût été plus facile. Voulez-vous parler des Gaulois de la Galatie asiatique ? Nous reconnaissons et tous les auteurs attestent qu'ils avaient une sorte de constitution féodale. Mais si vous croyez avoir lu dans Strabon que, chez les Gaulois occidentaux, les *pagi* étaient des clans et leurs *civitates* des aristocraties militaires, vous nous laisserez la liberté de répondre que l'interprétation est plus que forcée. Strabon (l. iv, ch. iv, n° 3), pris à la lettre, supposerait au contraire que les nationalités gauloises se gouvernaient démocratiquement. L'administration civile y aurait été complètement distincte du commandement militaire. Les pouvoirs des deux chefs auraient été annuels, et la double élection aurait appartenu aux masses, quoique les choix se fissent parmi les personnages les plus importants.

Le commentaire de la guerre des Gaules n'est pas, en réalité, absolument inconciliable avec cette situation.

Si, abandonnant un passage de Strabon, qui sert aussi mal votre opinion, vous tournez le feuillet, vous aurez au ch. v quelque chose approchant des clans et des aristocraties militaires, mais vous serez dans la Bretagne insulaire.

Quant au texte des constitutions armoricaines que vous seriez jaloux de connaître, nous ne nous chargeons pas de vous le fournir. Vous jouez ici sur les mots.

Les institutions civiles et religieuses et les formes constitutives de l'administration des anciens peuples ne reposaient le plus souvent que sur des coutumes.

Les *constitutions armoricaines* étaient, tout le fait présumer, purement *coutumières*. Nous avons cru et nous croyons encore avoir démontré, dans la mesure du possible, l'état ancien de l'Armorique, en nous basant sur des documents historiques, sans avoir donné une seule ligne à la *fantasia*.

Votre troisième grief est une pure illusion.

Nous avons écrit dans notre mémoire : « On aurait tort de pousser la rigueur de la logique jusqu'à en conclure que les Druides avaient fait disparaître l'esclavage. Il est certain que de leur temps il y avait des esclaves, mais deux faits démontrent que le nombre en devait être fort restreint et que les terres étaient exploitées par des hommes libres.... »

Vous nous objectez le *De republica*, (L. III. 6.) de Cicéron pour établir que les Gaulois de condition ingénue méprisaient la culture.

Sans manquer de respect à l'orateur romain, au point de juger ses actes et ses œuvres comme son contemporain Caton, il est permis d'avoir moins de foi dans une sorte de revue philosophique que dans un témoignage exclusivement historique de la valeur des Commentaires de César (I. VI, nos 21 et 22). Mais voilà que vous nous opposez le n° 13 du même livre des Commentaires.

Voyons. Nous traduisons fidèlement, croyons-nous.

« Dans toute l'étendue de la Gaule, les hommes qui comptent pour quelque chose et qui jouissent des honneurs appartiennent à deux ordres seulement; car la plèbe est presque tenue pour esclave (*pene servorum habetur loco*). Elle n'ose rien entreprendre par elle-même, et elle n'est appelée à aucun conseil. La plupart des gens du peuple étant, soit accablés de dettes ou de tributs considérables, soit en butte aux injustices des puissants, se livrent en servitude aux nobles. Sur ceux-là les droits sont ceux du maître sur l'esclave. »

Vous méconnaissiez une distinction bien clairement marquée cependant dans l'auteur. D'une part, à un point de vue général, la plèbe sans participation aux honneurs et au pouvoir et, sous ce rapport, manquant

aux yeux de César des conditions de la liberté politique ; d'autre part , un grand nombre de plébéiens , pliant sous le fardeau des dettes et des tributs , réduits à engager leur liberté individuelle pour se soustraire à la misère.

Les *pene servi* des Commentaires appartenant, les uns à l'agriculture, les autres au petit commerce, à l'industrie, à la petite propriété, à la profession des armes, n'avaient rien de commun avec le servage. Ils n'entraient dans cette condition que par leur volonté, et si les dignités et la puissance leur faisaient défaut, ils étaient si peu esclaves, quand ils n'avaient pas fait pacte de servitude, qu'ils étaient tous, comme l'affirment ailleurs les Commentaires (l. vi, no xi), les uns d'un parti, les autres d'un autre, et que, suivant ce qui nous est appris par Strabon, ils prenaient part, chaque année, à l'élection des chefs civils et militaires.

Les malheurs des temps, les longues guerres de la conquête et, auparavant, les guerres intestines avaient pu multiplier sur certains points les servitudes volontaires. Le vainqueur avait, d'ailleurs, intérêt à exagérer les abus des nationalités vaincues pour justifier ses actes. Le *væ victis* a toujours été en usage. Mais ce qui ressort des différents passages des Commentaires que nous avons employés dans notre mémoire, ce qui ressort aussi de Strabon repousse l'hypothèse de la *tenue serve* comme règle dans les Gaules durant leur vie nationale.

Votre quatrième grief est-il plus sérieux ?

Le code théodosien invoqué par vous démontre que les législateurs romains s'étaient mis de la partie pour immobiliser les cultivateurs partout où la puissance romaine était solidement établie. Nous n'avons donc pas tort de faire dériver le servage de la glèbe principalement des institutions des vainqueurs.

Nous n'avons pas, du reste, à nous arrêter aux effets de l'importation hypothétique des usages cambriens. On n'en trouve nulle part la trace dans l'Armorique.

Le pays de Redon, dites-vous, quoique tout-à-fait breton au ix^e siècle, avait de véritables serfs. Nous n'en disconvenons pas ; mais, outre qu'il est bien difficile de croire que l'influence du germanisme n'y eût pas pénétré, n'oubliez pas que le cartulaire signale seulement le servage au profit des moines. Or, vous savez, comme nous, que l'un des travers de la foi religieuse de l'époque était, pour beaucoup d'âmes faibles, de se rendre esclaves de fait et de droit des ordres monastiques. Elles croyaient servir ainsi le Christ et arriver sûrement au ciel. Ne cherchons pas ailleurs la cause probable du servage de la glèbe dans les possessions de l'abbaye de Redon. Nous ne pouvons y voir qu'une exception.

Veuillez bien, Monsieur, agréer l'assurance de nos sentiments de considération très distinguée.

Vannes, 27 août 1871.

LA MAISON D'UN SEIGNEUR DE GUÉMENÉ EN 1542.

(Par M. L. Galles.)

Louis V de Rohan, sire de Guéméné, était fils de Louis IV et de Marie de Rohan, et n'était pas encore majeur lorsqu'il hérita des vastes possessions de son père ; sa mère recevait encore en 1531 les hommages au nom de son fils. Renée de Rohan, sœur de Louis V, qui vivait à la cour de son frère, à l'époque de notre récit, épousa, en 1549, son cousin François de Rohan, sire de Gié, descendant du fameux maréchal ; et son fils Louis VI, dit l'aveugle, devait plus tard être créé prince de Guéméné par le roi de France.

En 1542, Louis de Rohan possédait la seigneurie de Guéméné, celle de la Roche-Moisan, dont le chef-lieu était en Arzanno, celle des fiefs de Léon, la vicomté de Plouhinec, la seigneurie de Corlay, celles de Montauban, Ramefort, Chastellain et la Morvellière, Linières et la Mocellière, Montbazou et Sainte-Maure, Noastre, Coëron, Villeray, etc.

Marguerite de Laval, épouse du sire de Guéméné, venait de mourir et celui-ci emploie une somme considérable en achats de deuil pour lui et ses domestiques.

Etienne Le Bloy, receveur général de la seigneurie, nous donne les détails suivants sur la maison de monseigneur de Guéméné :

Le premier des officiers est Etienne de Rosmadec, docteur ès-droits, président de la Chambre des comptes de Monseigneur ;

Puis un des auditeurs de la même Chambre, François Bertho, sénéchal de Carhaix ;

Viennent ensuite les gentilshommes de la Chambre :

Jehan de Talhoët ; François Porcher, seigneur du Puy ; René de La Faille, seigneur de La Rocheraine ; François de La Faille, seigneur des Bellennières ; René Le Grant, seigneur de Saint-Loup ; Jehan de Puilly, seigneur de Vauguérin ; René de Heudreville, à qui le sire de Guéméné donne 20 écus pour acheter un cheval ; Louis de Garsin ; René Le Scauff ; Jacques de Limoges, seigneur des Billettes, et René de Bréchant, qui reçoit 12 écus pour se procurer une *hacquebute*.

Le médecin, messire Jehan Le Berre, et l'apothicaire, maître Nicole Boucher ;

Les maîtres d'hôtels : Jean Nicolas, seigneur de Knizio ; Henry de Caverney ; Bertrand de Cadillac, seigneur de Ménauray ; Bertrand Eder ; Arthur Le Flo, seigneur de Trémelo.

Les argentiers ou trésoriers :

Maître Louis du Fossé, secrétaire et argentier ordinaire, et maître Thomas Tuaut, argentier extraordinaire ;

Les officiers de la sommellerie :

François Ribot ; Louis Le Pérenno ; Claude James, dit Thibaudaye ; Jehan du Fossé ; Pierre de la Touche, dit Le Gore ; Bastien Giboreau.

Les valets de chambre, demoiselles d'honneur et nourrices :

Guillaume Belloir, valet de chambre de mademoiselle ; Charlotte Oudet, nourrice de feu monseigneur ; Jehan de Barisy, valet de chambre de Monseigneur ; Charles Cohinec, barbier de Monseigneur ; Yvon Hamon, valet de chambre de Monseigneur ; Gellu Rivot, hacquebutier et valet de chambre de Monseigneur ; Charles Dufou, maréchal de salle de Monseigneur ; Guillemette Elen, nourrice de Monseigneur de Montauban (plus tard Louis VI de Guémené) ; Louise de Penmorvan, Marguerite de Cadillac, Anne Le Grant, demoiselles d'honneur de mademoiselle (Renée de Rohan, sœur du sire de Guémené) ; Marie Morel, femme de chambre de Mademoiselle ; Pierre Sappin, sonneur et valet de chambre de Mademoiselle.

Les officiers de la cuisine :

Adrien de Nolette, maître cuisinier de Monseigneur ; Michau Nourry, cuisinier ; Jehan Barach et Guillaume Damorville, aides de la cuisine ; Germain Kgléou, dit Pontscorff, porteur d'eau de la cuisine ; Jehan Dimon, pourvoyeur de la maison de Monseigneur ; Jehan Le Goff et Yvon Le Glouédic, *esculiers* et gardes de la vaisselle d'argent servant à la cuisine de Monseigneur ; Conogan Lorzer, boulanger.

Les officiers de l'écurie :

Jacques Buisson, maître palefrenier des grands chevaux ; Roland Hezlan, palefrenier de Monseigneur ; Guillaume Moulinier, dit Château, muletier de Monseigneur ; Olivier Le Bouédec, valet d'écurie des grands chevaux ; Thomas Guilliers, botteleur de foin ; Guillaume Morel, Jehan Monemer, Jehan Connan, Jehan Pen, charetiers ; François de Carroy, palefrenier des courtauds.

Les officiers de la vénerie :

Yvon Lespec, capitaine des toiles et retz de la vénerie de Monseigneur ; François Le Barz, dit Allanic, et Germain Faliguer, veneurs.

Enfin divers autres officiers :

François Lancoublaux de la Roullière, garde des bois et forêts de Sainte-Maure ; François de La Vire, cardier ; Guillaume Nicolic, garde des bois de Cramaz ; Ligez Bienassis, jardinier de Guémené ; Robert Élys, tapisier de la maison de Monseigneur ; Jehan Berthelot, portier du château de Guémené et laquais de Monseigneur ; Jehanne Thevenyne, portière du château de Montbazou ; Jacqueline Thomas, garde du linge au même château.

Voici donc plus de soixante-dix officiers et serviteurs à gages entretenus aux frais d'un seigneur qui était loin d'être le plus opulent de la province ; et encore ce receveur ne mentionne-t-il que ceux dont les gages expiraient l'année de la reddition de son compte. On peut juger par ce simple exposé de la richesse et du train de maison des grands seigneurs de cette époque.

LES CACOUS DE BRETAGNE.

(Par M. Rosenzweig.)

Ce n'est pas sans quelque hésitation que nous abordons aujourd'hui un sujet où les difficultés de tout genre ne sont pas moins considérables que l'intérêt qu'il inspire, et, quoique nous ayons recueilli des notes sur cette question depuis plusieurs années, nous les eussions laissées dormir longtemps encore dans nos cartons, en attendant qu'elles fussent plus complètes, si nous n'eussions été sollicité par un de nos confrères de la Société polymathique du Morbihan de les publier telles quelles, afin de fournir des matériaux à l'étude que se propose en ce moment sur le même sujet, mais à un point de vue spécial, la Société française d'anthropologie. Nous ferons remarquer tout d'abord qu'en prenant pour titre de cette notice les *Cacous de Bretagne*, nous ne parlerons guères que de faits relatifs au département que nous habitons et dont les archives nous sont familières, convaincu que des faits analogues se passaient dans toute la province et même au-delà, les causes qui les produisaient devant être partout les mêmes.

L'intérêt qui s'attache au sujet que nous allons traiter ressortira mieux encore, si l'on veut bien considérer qu'en Bretagne plus que dans tout autre pays l'esprit de stabilité, l'amour du *statu quo* dont nous avons eu déjà l'occasion de parler à propos de l'architecture, et qu'on retrouve à chaque pas dans le langage, dans le costume, dans les mœurs d'une façon si saisissante, se traduisent particulièrement dans la persistance d'un certain nombre de préjugés que n'ont pu détruire, malgré tous leurs efforts, ni l'influence du christianisme ni l'autorité de la législation moderne.

Au nombre de ces préjugés, nous signalerons le sentiment de mépris, l'espèce d'aversion qu'éprouve depuis plusieurs siècles le peuple des campagnes pour certaines professions qui, aux yeux de gens moins prévenus, n'ont rien cependant que de très honorable. Nous avons voulu néanmoins nous rendre compte des motifs qui pouvaient expliquer, d'une manière plus ou moins satisfaisante, cette déconsidération, et voici ce que nous apprennent à cet égard la tradition et quelques écrivains.

Le meunier, par exemple, reconnaissable dans nos marchés à son costume d'un gris-bleu, à l'étoile sculptée qui orne le derrière de sa voiture, est réputé malicieux et tant soit peu usurier ; il a la main large

pour le droit en nature qu'il prélève sur chacun des sacs de grains portés à son moulin.

Le tailleur d'habits, s'il est dans les villes, au siècle dernier, membre d'une communauté, d'une confrérie particulière ayant ses statuts et ses *abbés*, prévôts ou inspecteurs chargés de les défendre, n'est dans les villages, à la même époque et de nos jours, qu'un bien petit sire, un simple *couturier*. Il en faut trois ou quatre pour faire un homme, dit un proverbe ; ce n'est point un homme, dit un autre proverbe, c'est un tailleur et rien de plus. « Le tailleur en Bretagne, écrit E. Souvestre dans ses *Derniers Bretons*, est un homme à part qui demande une description particulière. D'abord, il est en général contrefait (cet état n'étant guère adopté que par les gens qu'une complexion débile ou défectueuse empêche de se livrer aux travaux de la terre), boiteux parfois, plus souvent bossu. Un tailleur qui a une bosse, les yeux louches et les cheveux rouges peut être considéré comme le type de son espèce. Il se marie rarement, mais il est fringant près des jeunes filles, vantard et peureux. S'il a un domicile fixe, on ne l'y voit guères qu'au plus fort de l'été ; le reste du temps, son existence nomade s'écoule dans les fermes qu'il parcourt et où il trouve à employer ses ciseaux. Les hommes le méprisent à cause de ses occupations casanières, et ne parlent de lui qu'en ajoutant : *sauf votre respect*, comme lorsqu'il s'agit des animaux immondes. Il ne prend même point son repas à la même table que les autres ; il mange après, avec les femmes dont il est le favori..... Il connaît toutes les chansons nouvelles ; il en fait souvent lui-même, et nul ne conte mieux les vieilles histoires, si ce n'est peut-être le mendiant, autre espèce de barde ambulant qui parcourt les fermes ; mais les récits de celui-ci sont tristes comme sa vie ; ceux du tailleur sont toujours plaisants. A lui appartiennent de droit les chroniques scandaleuses du canton ; il les dramatise, les arrange et les colporte ensuite de foyer en foyer ; c'est la *Gazette des Tribunaux* de la Cornouaille. » A ce portrait esquissé de main de maître nous n'ajouterons qu'un mot : le tailleur passe pour être un peu sorcier, et il est l'entremetteur ordinaire des mariages.

A côté du meunier et du tailleur qui sont aborigènes, il est d'autres corporations tout aussi peu estimées, auxquelles la tradition refuse une origine bretonne. Les drapiers se seraient établis dans le pays à la suite des guerres du xv^e et du xvi^e siècle. Ceux de Josselin, entre autres, descendraient d'une colonie de huguenots, sortie de La Rochelle ou de Montauban, que le vicomte de Rohan aurait fait venir pour utiliser les laines de la contrée où, avant leur arrivée, on ne s'habillait que de toile. Aussi ont-ils conservé la dénomination de *Calvins-graissous*.

Les potiers, principalement agglomérés dans nos communes de Rieux, Malansac et Saint-Jean-la-Poterie, où ils formaient une maîtrise parti-

culière, passent aussi pour être d'origine exotique. Suivant la tradition, ils auraient été appelés du pays d'Angers par les comtes de Rieux antérieurement au ^{xv}^e siècle (car il y avait, dès cette époque, à Malansac, plusieurs familles du nom de Potier) ; aujourd'hui encore ils sont de fait étrangers à la contrée qu'ils habitent, un peu par leur langage, beaucoup par leurs manières. Riches autrefois, dit-on, ils sont réputés méchants et dissipateurs, et ne se marient guère qu'entre eux ; leurs poteries confectionnées par des procédés d'une simplicité primitive, cuites en plein vent sur un feu de bruyères, sont cependant légères et gracieuses.

Viennent enfin les tonneliers et les cordiers, généralement désignés, les derniers surtout, sous le nom de *Cacous*, *Caqueux*, *Caquins*, et sur le compte desquels nous nous étendrons davantage, comme faisant l'objet spécial de cette notice. Pour ceux-ci, il nous faudra remonter bien haut, presque à la création du monde, nous voulons dire aux lépreux, car les lépreux ont aussi porté au moyen-âge le nom de *Cacous*, et cette dénomination commune nous impose l'obligation de rechercher un rapport qui échappe à première vue. Sans entrer dans le domaine de la science médicale, nous prendrons dans les notions les plus générales sur la lèpre ce qui peut avoir pour nous un intérêt purement historique.

Tout le monde sait que la lèpre était très répandue chez les Juifs. Deux chapitres du Lévitique sont exclusivement consacrés à cette maladie ; Moïse y reçoit de Dieu même toutes les instructions qui devront avoir force de loi ; nous ne rappellerons que les principales : c'est aux prêtres que seront amenés les lépreux pour être examinés ; suit une longue description de la lèpre et de ses effets, des signes auxquels on pourra la reconnaître ; il faudra établir une distinction entre différentes espèces de lèpre ; ainsi l'homme sera déclaré pur s'il a la *lèpre blanche*, ne couvrant que la surface de la peau ; impur si la lèpre a envahi la chair vive ; il ne faudra pas confondre la lèpre avec la gale ; l'homme qui n'a que la gale sera déclaré pur, et il lui suffira de laver ses vêtements. La lèpre peut se produire spontanément, comme elle peut venir à la suite de plaies ou de brûlures. L'homme soupçonné de lèpre passera par diverses épreuves pour que la maladie soit bien reconnue ; en cas de doute, il sera enfermé pendant un nombre de jours déterminé, puis ramené aux prêtres jusqu'à deux ou trois fois. Le lépreux sera séparé des autres hommes pendant tout le temps que durera son mal ; le mal ayant cessé, il sera purifié par le prêtre suivant certaines cérémonies particulières. Des instructions analogues concernent la lèpre des vêtements et des maisons.

Quoique certains auteurs signalent l'existence de la lèpre en Europe dès le ^{ix}^e siècle, confondant sous ce nom toutes les maladies de la peau,

comme on donna plus tard le nom de *peste* à toutes les maladies contagieuses, on s'accorde généralement à regarder la véritable lèpre comme une importation des ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles, due aux chrétiens revenant de l'Orient après les croisades. A cette époque, elle fit, paraît-il, beaucoup de ravages; rare au ^{xv}^e siècle, elle disparut presque complètement au ^{xvi}^e. Aujourd'hui, elle est à peu près inconnue en France, bien qu'elle ait persisté dans quelques autres pays; sans rechercher les causes de cette persistance, nous ferons remarquer à ceux qui y voient un effet de la mauvaise nourriture, de la misère et de la malpropreté, qu'au moyen-âge la lèpre comptait des victimes parmi la noblesse et les classes aisées de la société.

En 1119, c'est-à-dire quelques années après leur entrée dans la Terre-Sainte, les Croisés, pour porter remède au mal qui infectait un grand nombre d'entre eux, ainsi que les pèlerins accourus en foule à leur suite, fondèrent aux portes de Jérusalem un établissement qui, sous l'invocation de saint Lazare, et sous la direction d'un ordre religieux-militaire du même nom, offrait aux malades les secours nécessaires et une retraite assurée jusqu'à leur retour en Europe, sinon jusqu'à leur guérison. C'est à partir de ce moment que la lèpre fut communément désignée sous la dénomination de *ladrerie* ou mal *Saint-Ladre* (*morbis sancti Lazari*), et que les lépreux eux-mêmes prirent le nom de *Lazares* ou *ladres*.

Par la même raison, les nombreux hôpitaux qui furent établis en France, à l'instar de celui de Jérusalem, s'appelèrent indistinctement *léproseries*, ou *ladreries*, *maladreries* et *lazarets*. A l'égard de ces derniers noms, ils durent, lors de la disparition de la lèpre, être souvent appliqués à des asiles d'un genre tout différent; si donc la présence d'une maladrerie en un lieu déterminé implique généralement le souvenir d'une ancienne colonie de lépreux, il faut néanmoins tenir compte des exceptions qui peuvent se présenter relativement à quelques maladreries des temps modernes.

Introduit en France sous le règne de Louis VII, et confirmé, en 1255, par le pape Alexandre IV, l'ordre des Hospitaliers de Saint-Lazare y conserva quelque importance tant que régna la maladie qui avait motivé sa création. La mauvaise administration des biens considérables des anciennes léproseries nécessita, en 1612, une ordonnance royale pour la réorganisation de ces établissements dont plusieurs avaient été usurpés soit par le clergé séculier soit par d'autres ordres, tels que celui de Saint-Jean de Jérusalem. Un édit de 1664, confirmé en 1672, réunit de nouveau toutes les maladreries du royaume entre les mains de l'ordre de Saint-Lazare et du Mont-Carmel; dépossédé encore peu de temps après (1693) au profit de l'ordre de Saint-Michel, il vit plus tard tous ses biens passer définitivement aux hôpitaux.

Revenons aux lépreux du moyen-âge pour étudier leur condition en la rapprochant des prescriptions de la loi mosaïque. D'après les canons des conciles, leurs intérêts étaient, comme autrefois, entre les mains du clergé; leurs causes étaient portées devant les tribunaux ecclésiastiques. Lorsqu'un malheureux paraissait atteint de la lèpre, on le faisait d'abord passer par diverses épreuves, soit en essayant sur lui la prétendue vertu de certaines eaux, soit de toute autre façon; puis, lorsqu'il y avait lieu, le prêtre prononçait l'arrêt fatal, qui n'était rien moins qu'une séparation du reste des hommes jusqu'à la mort. Aussi les cérémonies qui se pratiquaient à ce terrible moment étaient-elles toutes funèbres; on en trouve le détail dans Du Cange à l'article : *Leprosi*, et dans beaucoup d'autres auteurs. Après avoir entendu à l'église l'office des morts, le condamné recevait du prêtre des instructions spéciales sur le genre de vie qu'il devait mener à l'avenir, sous les peines les plus sévères. Un logement écarté, une maladrerie lorsqu'il en existait près de la ville, l'attendait; c'est là que, seul ou mêlé à d'autres lépreux, il allait expier jusqu'à son dernier soupir la faute impardonnable d'être né à une époque d'ignorance et de préjugés. Là il trouvait un petit trousseau à son usage, composé de deux chemises, d'une tunique, d'une robe, d'un capuchon et d'une ceinture de cuir, et, comme ustensiles de ménage, une écuelle, un petit baril, un entonnoir, un couteau, une baguette et une crécelle ou des cliquettes. Il lui était interdit de paraître en public sans son costume de lépreux, de marcher pieds-nus, d'entrer dans les églises, les moulins, les fours, les cabarets et les maisons particulières, de se laver ou de boire dans les fontaines et ruisseaux sans le secours d'un vase spécial, de toucher aux denrées qu'il voulait acheter autrement qu'avec sa baguette, de recevoir ses provisions ou les aumônes qu'on lui faisait autrement que dans son baril, de manger avec d'autres personnes qu'avec des lépreux. Afin qu'on évitât son contact, il devait annoncer son passage à l'aide de sa crécelle et se placer sous le vent des personnes auxquelles il parlait pour ne pas les incommoder par son haleine et la mauvaise odeur de son corps. Véritable paria séparé du commerce des vivants sur la terre, il était encore après sa mort exilé du cimetière commun et ne pouvait reposer qu'à l'ombre de la chapelle particulière élevée près de sa demeure.

Ainsi le lépreux du moyen-âge, objet du mépris et du dégoût universels, s'il avait sur le lépreux juif l'avantage de n'être pas privé de toute communication avec les autres hommes, était néanmoins dans une condition bien plus déplorable en ce sens qu'il était déclaré lépreux pour toute sa vie. Sans parler, bien entendu, des nombreux miracles de Jésus-Christ, nous avons vu que la loi de Moïse admettait la guérison de la lèpre constatée par le prêtre, la purification de celui qui en avait été atteint et son retour parmi les autres Juifs. Rien de semblable au moyen-âge; si le mal n'était pas positivement considéré comme conta-

gieux, on le regardait comme incurable, et le lépreux, une fois qu'il avait mis le pied dans une maladrerie, n'en pouvait plus sortir; il était banni pour toujours de la société. Ajoutons que la lèpre passait aussi pour héréditaire, si l'on en juge par l'aversion que le peuple éprouve encore de nos jours pour les descendants des ladres.

Et cependant, disons-le pour être complet, le sort de ces malheureux n'était pas trop à plaindre ou du moins avait-on essayé d'y apporter quelque adoucissement. La générosité, la bienveillance à leur égard étaient d'autant plus naturelles que chacun était sous le coup du terrible fléau auquel personne n'était assuré d'échapper. Aussi les maladreries étaient-elles l'objet d'attentions toutes spéciales; les aumônes, les donations, les rentes pleuvaient sur ces établissements dont les biens excitèrent plus tard, nous l'avons vu, tant de convoitises. Chaque lépreux y avait la jouissance d'un petit jardin; il y trouvait des moyens de subsistance suffisants, des soins qu'il n'eût pas rencontrés partout ailleurs; en somme, il ne manquait de rien quant au matériel de la vie, et son sort paraissait encore assez doux pour que bon nombre de mendiants se fissent passer pour lépreux afin de participer aux avantages de la position.

En ce qui concerne principalement les lépreux de la Bretagne, quelques textes précieux vont nous guider et nous faire pénétrer au cœur même de notre sujet. Ogée, dans son *Abrégé de l'histoire de Bretagne*, rapporte qu'en 1172 la Bretagne fut ravagée par la maladie de la lèpre, au point qu'on fut obligé d'avoir des prêtres, des églises et des cimetières particuliers pour ceux qui en étaient atteints. Quelques-uns pensent, ajoute-t-il, que c'était une espèce de maladie vénérienne. Il revient plus loin sur cette opinion qu'il accepte, et tout imbu de cette idée, il affirme qu'il y avait un grand nombre de lépreux dans la province au commencement du x^v siècle, que la lèpre y était encore assez commune en 1600, et qu'à cette époque elle y fit beaucoup de victimes pendant plusieurs années, parce qu'on ne connaissait point les remèdes nécessaires pour la guérir. Il n'est pas difficile de démentir ces assertions. Nous avons consulté l'enquête faite en 1453-1454 dans toute la Bretagne en vue de la canonisation de saint Vincent Ferrier; or, sur plus de trois cents dépositions de témoins qui vinrent attester les guérisons opérées par ce grand saint depuis son arrivée dans le pays en 1417 jusqu'à sa mort en 1419, et les miracles obtenus ensuite à Vannes près de son tombeau par son intercession, nous n'avons rencontré que deux cas de guérison de lèpre (54^e et 191^e dépositions); encore un des deux malades est-il un prêtre venu des environs de Lyon; l'autre est une femme de la paroisse de Blain, au diocèse de Nantes, âgée de cinquante-deux ans. Si à cette époque de foi vive où la réputation de Vincent Ferrier attirait une foule de pèlerins non-seulement des divers points de la Bretagne, mais même de pays éloignés, la lèpre est à peine

mentionnée parmi les nombreuses maladies énumérées dans l'enquête en question, qui embrasse une période de plus de trente années, il est permis d'en conclure que les lépreux étaient rares en Bretagne pendant la première moitié du xv^e siècle.

Nous aurons, d'ailleurs, une preuve certaine de ce fait, si nous considérons le relâchement dans lequel on était tombé à cette époque relativement à l'observation de la règle sévère mise en vigueur, à l'égard des lépreux, deux siècles auparavant. Ce relâchement, dû sans aucun doute à une diminution sensible dans le nombre des lépreux et à un amoindrissement du dégoût qu'ils avaient inspiré dans le principe, donna lieu néanmoins à quelques désordres qui occasionnèrent des réclamations à la suite desquelles les évêques et même les ducs furent obligés d'intervenir. Un statut synodal de Raoul Rolland, évêque de Tréguier, du 31 mai 1436, inséré dans les *Preuves de l'histoire de Bretagne* de Dom Lobineau, nous apprend que les « caqueux » de ce diocèse, « homines qui dicuntur esse *de lege* et in vulgari verbo *cacosi* nominantur », dont la condition était de vivre séparés des gens sains, osaient « indebite et irreverenter et ultra quàm deceat » cohabiter et communiquer avec les autres hommes, que principalement dans les églises paroissiales et autres lieux où était célébré l'office divin, ils avaient l'audace de se présenter les premiers pour baiser la paix et les reliques, ce qui amenait des luttes et des scandales. En conséquence, l'évêque ordonna que les caqueux « homines *legis* sive *cacosi* » se tiendraient désormais, pendant l'office divin, dans la partie inférieure des églises, avec défense de précéder jamais les autres fidèles, et surtout de toucher les vases sacrés sous peine de 100 sous d'amende.

Remarquons dans ce titre les expressions *homines legis* ou *de lege*, sive *cacosi*, sur lesquelles nous reviendrons tout-à-l'heure.

Un mandement de 1475, extrait des registres de la chancellerie de Bretagne et publié de même par Dom Lobineau, interdit aux « caqueux » de voyager dans le duché sans avoir sur leur robe une pièce de drap rouge qui les fasse reconnaître de ceux avec qui ils pourraient avoir quelque communication, « de se mêler d'aucun commerce que de fil et de chanvre et d'exercer aucun métier que celui de cordier et aucun labourage que de leur jardin ; » et à tous sujets « de leur vendre aucune marchandise que fil et chanvre, de leur affermer aucun de leurs héritages », etc. Une ordonnance du duc François II, de 1477, modéra néanmoins ce dernier article en faveur des « caqueux et malades » de l'évêché de Saint-Malo, auxquels il fut permis de louer, mais par baux à ferme de trois ans seulement, les terrains les plus proches de leur habitation, toutes autres prescriptions maintenues d'ailleurs.

Ainsi nous venons de voir successivement les lépreux du xv^e siècle désignés sous le nom de *caqueux*, puis contraints de se faire *cordiers* ; nous comprenons maintenant pourquoi *cordier* est aujourd'hui synonyme de *cacous*.

Avant d'aller plus loin, cherchons l'étymologie de ce dernier mot ; on en a donné plusieurs qui nous semblent peu satisfaisantes. Les uns font venir *cacosus* du grec *κακός*, mauvais, ou *κακωσις*, maladie ; les autres, à propos des cacous ou *cagots* des Pyrénées, ont trouvé, nous ne savons dans quelle langue, *Caas Goths*, *chiens Goths*. Il y a, croyons-nous, une étymologie beaucoup plus simple et qui, du reste, est fournie par Dom Le Pelletier dans son Dictionnaire breton, bien qu'il n'en soupçonne pas la portée, c'est celle qui fait dériver directement *cacosus*, *caqueux*, de *caquus*, *caque*, petit tonneau. Si nous nous rappelons le rôle essentiel du tonnelet ou barillet dans la vie des premiers lépreux du moyen-âge, cette étymologie nous paraîtra toute naturelle, et elle va même nous permettre d'éclaircir un autre point resté obscur dans notre dissertation. Nous avons dit plus haut que les tonneliers étaient aussi quelquefois désignés sous le nom méprisant de *cacous* ; or, nous cherchions en vain une relation quelconque entre les cordiers et les tonneliers, si nous n'avions encore comme trait d'union ce petit tonneau que les lépreux maniaient sans cesse, qu'ils avaient appris par conséquent à réparer et à façonner eux-mêmes, de telle sorte que, devenus cordiers par obligation, la plupart d'entre eux étaient en même temps devenus tonneliers par circonstance. Voilà pourquoi nous trouvons souvent dans les temps modernes, et de nos jours encore, ces deux professions exercées côte à côte et quelquefois par les mêmes individus. Si l'on sort de l'explication qui précède, on tombe dans une inconséquence que n'a pas su éviter D. Le Pelletier. « Les tonneliers et cordiers, dit-il, sont confondus sous le nom de *cacous* ; cela vient de ce que ces deux métiers s'exercent hors des villes, l'un parce qu'il faut de l'espace en longueur pour faire les cordages, l'autre parce qu'il fait beaucoup de bruit ; ce qui n'étant pas compris par la populace, elle aura attribué cette séparation à la lèpre judaïque que la loi excluait de tout commerce avec les gens sains. »

En ce qui touche les cordiers, Dom Le Pelletier a entrevu une partie de la vérité ; ce n'est point par erreur qu'on leur a donné le nom de *cacous* porté auparavant par les lépreux, mais il est probable que l'on a imposé aux lépreux la profession de cordier, de préférence à toute autre, précisément à cause de l'espace qu'ils devaient avoir autour de leur demeure d'après les statuts qui les concernaient. Quant aux tonneliers, la raison imaginée par D. Le Pelletier n'est pas acceptable, si l'on songe que les forgerons, les serruriers, et d'autres artisans dont la profession est au moins aussi bruyante que celle des tonneliers, n'ont jamais été pour ce motif bannis de nos cités.

Afin de contrôler notre opinion au sujet de l'étymologie du mot *cacosus*, et de son application immédiate aux métiers de cordiers et de tonneliers, sortons un instant de la Bretagne, et vérifions si les faits qui se sont passés dans ce pays n'ont pas d'analogie avec ceux qui se sont

produits ailleurs. Nous tenons de source certaine que les cordiers du nord de la France forment, eux aussi, une classe séparée du reste de la société; D. Le Pelletier, qui écrivait au XVIII^e siècle, parle des *cagous* de Saint-Gilles groupés dans un faubourg du Mans, tous cordiers ou tonneliers. Les *cagots* du midi, pour lesquels on éprouve encore aujourd'hui, paraît-il, une sorte d'aversion, étaient également tonneliers pour la plupart. Or, quoi qu'on en ait pu dire, il est bien avéré pour nous que tous ces *cagous* ou *cagots* sont d'anciens lépreux, ni plus ni moins que les *cacous* de la Bretagne. Ceux de Saint-Gilles habitaient une ancienne maladrerie; ceux du Béarn et de la Guyenne ont reçu au XVI^e siècle, comme ceux de Bretagne, la visite d'Ambroise Paré, et il les appelle, les uns et les autres, des *ladres blancs*. Et d'ailleurs, les divers noms sous lesquels on les désigne ne sont-ils pas identiques? *Caqueux*, *caquin*, *cacous*, *cagueux*, *cagot*, c'est tout un, c'est notre *cacosus* du V^e siècle; c'est le porteur du *caquus*. Cherchons dans le même ordre d'idées l'étymologie des autres dénominations qui ont été appliquées aux *cagots* du midi, celles de *capots*, de *gabets*, dont se sert aussi Ambroise Paré; nous arriverons à un résultat analogue. Le *capot*, *capotus*, c'est celui dont la tête est couverte d'un capuchon, *capa*; le *gabot*, *gabetus*, c'est celui qui tient ordinairement une écuelle, *gabata*; le tonnelet, l'écuelle, le capuchon, toutes choses dont la vue, lorsqu'elles étaient réunies, frappait d'une manière désagréable le peuple du moyen-âge, et qui se liaient intimement dans son esprit avec l'idée du lépreux. D'où il résulte qu'écrire une histoire complète des *cacous* d'une province, ce serait en réalité embrasser celle des lépreux en général, les mêmes causes ayant dû produire partout les mêmes effets: ravages de la lèpre à l'origine, mesures sévères prises pour s'en garantir à défaut des ressources nécessaires pour la guérir, relâchement dans l'observation de ces mesures par suite de l'extinction graduelle et naturelle du fléau, abus entraînant de nouveaux règlements qui tombent en désuétude plus vite encore que les premiers parce qu'ils n'avaient plus leur raison d'être, mais qui laissent parmi le peuple, gardien fidèle de toutes les traditions, des souvenirs ineffaçables en dépit de tous les efforts tentés pour les étouffer. La suite de ce travail va le prouver surabondamment.

Nous avons laissé nos lépreux ou *cacous* de Bretagne aux prises avec le mandement de 1475 et obligés par un article formel de ce mandement de se livrer exclusivement à l'industrie de la corde; nous allons voir jusqu'à quel point cette prescription fut observée. Dans un aveu rendu au Roi par l'évêque de Saint-Brieuc, en 1690, et faisant aujourd'hui partie des archives de la Chambre des Comptes de Bretagne, il est question des *caquins* existant dans une vingtaine de paroisses du diocèse; les villages qu'ils habitent portent le nom de *caquineries*, et ils sont « tous cordiers. » Dans le Morbihan, les anciens lépreux de Kerroch,

près d'Hennebont, s'appellent, au ^{xvii}^e siècle, les « caquins de Kerroch, » et l'on trouve, encore en 1739, une « caquinerie » en Pluneret, sur le chemin de Vannes, à la sortie d'Auray, près de Saint-Fiacre ; ces caquins sont aussi des cordiers. Nous avons relevé les noms des anciennes maladreries signalées dans les titres ; l'un des plus vieux, appartenant aux archives de la fabrique de Taupont, est un procès de 1375 entre cette paroisse et les lépreux (il n'y en avait alors que deux) de la « maladrerie » de Saint-Denis, près Ploërmel, au sujet de certaines redevances réclamées des paroissiens. Un titre du prieuré de Saint-Martin de Josselin mentionne, en l'année 1428, la « maladerie de Vennes, » et nous retrouvons cette dénomination, encore en 1641, dans un aveu rendu au comte de Largouet par le seigneur du Garo. En 1494, d'après les archives du château du Boyer, une pièce de terre dite « la maladerie » bordait le chemin de Mauron au pont de Gael. Toutes ces maladreries sont occupées de nos jours par des cordiers ; elles l'étaient certainement au ^{xvii}^e et vraisemblablement dès le ^{xvi}^e siècle. Ainsi, en 1503, un homme de la « maladerie » de Noyal fournit « pour l'eupyre du château de Rohan une corde à lever poutres ; » cette même maladerie, située à l'entrée de Pontivy, près du château, est désignée, en 1666, sous le nom de « la malpaudrie (devenu aujourd'hui, par corruption, *mappoderie*) ou corderie de la ville, ou corderie de Saint-Armel » (archives de Rohan-Chabot) ; on voit que ces deux expressions s'employaient indifféremment l'une pour l'autre, et il est certain qu'à cette époque, les *cacous - lépreux* avaient fait place depuis longtemps aux *cacous-cordiers*.

La même remarque s'applique aux lieux qui ont conservé le nom breton de *Clândy* (*clan*, malade, *ty*, maison), dans les communes de Locminé, Meslan, Moréac, Noyal-Pontivy, Plumelin, Séglien. Ces lieux-dits, situés près des bourgs, sont habités par les descendants des lépreux, aujourd'hui tisserands ou filandiers. Des aveux rendus à l'évêque de Vannes nous apprennent qu'au ^{xvii}^e siècle le Clândy de Locminé était occupé par des cordiers, et qu'ils possédaient aussi, près de Bignan, un village « vulgairement nommé la maladrerie, autrement le clândy de ladicte paroisse. »

Nous croyons donc pouvoir affirmer que, sauf de rares exceptions, toutes les anciennes léproseries ou maladreries devinrent et sont encore à présent des chantiers de corderie. Bannis par le préjugé des centres de population, les *cacous* avaient d'ailleurs trouvé dans la situation même des terrains dont ils avaient à la longue acquis la propriété, des avantages précieux pour l'exercice de leur profession ; ils ne songèrent point à se déplacer. On peut en conclure réciproquement que là où il y a de nos jours une corderie, il y a eu autrefois, selon toute probabilité, une maladrerie ; du moins ce fait est-il facile à démontrer pour un grand nombre d'établissements de ce genre, par suite d'observations

importantes. Nous avons remarqué qu'une quarantaine de villages dans le département portaient le nom de Magdeleine, emprunté à des chapelles dont plusieurs existent encore ; que ces villages étaient presque toujours à une petite distance des bourgs, c'est-à-dire dans une situation analogue à celle des léproseries, ainsi qu'on peut le vérifier pour les communes d'Ambon, Belz, Brech, Bubry, Carentoir, Grand-Champ, Guidel, Malansac, Melrand, Merlevenez, Mohon, Péaule, Ploërdut, Plumelec, Pluvigner, Priziac, Riantec, Saint-Nolf, Sérent, Theix, Vannes ; qu'une de ces Magdeleine, celle de Vannes, avait été une maladrerie et renfermait un terrain nommé « la Corderie ; » que celles d'Ambon, Péaule et Sérent sont appelées indistinctement Corderie ou Magdeleine ; que cette double dénomination appartenait aussi autrefois aux corderies de Muzillac, de Sarzeau et de Theix ; que les *Clandy* de Bignan et de Locminé étaient également désignés, au ^{xvii}^e siècle, sous le vocable de Magdeleine. Relevant alors sur les derniers tableaux de recensement les noms et professions des habitants des Magdeleine, nous arrivâmes au résultat suivant et que nous avions prévu : la plupart d'entre eux sont cordiers ou tisserands ; encore faut-il tenir compte des défections qui se sont produites dans leurs rangs depuis un certain nombre d'années et de la tendance naturelle de ceux qui sont restés à se faire passer pour cultivateurs afin d'échapper au mépris attaché à leur industrie réelle. Quant à leurs noms, ce sont bien ceux que nous fournissent les documents du ^{xvii}^e et du ^{xviii}^e siècle, c'est-à-dire ceux des premiers cacous-cordiers ; ils embrassent, d'ailleurs, un nombre de familles assez restreint, les mêmes familles s'étant répandues dans plusieurs villages de la Magdeleine par suite d'acquisitions ou d'alliances.

En considérant comme anciennes léproseries tous les lieux désignés actuellement ou autrefois sous les noms de Maladrerie, de Clandy, de Corderie, de Magdeleine, on arrive néanmoins à un chiffre qui pourrait paraître exagéré et porter à assigner une date récente à plusieurs de ces établissements, si l'on ne songeait, d'une part à la quantité de lépreux qui existaient dans la première partie du moyen-âge, de l'autre, à l'impossibilité d'admettre que personne ait eu la pensée de se vouer à l'industrie de la corde, dans les conditions que nous connaissons, sans y être contraint par le fait même de sa naissance, ce qui exclut toute idée d'adjonction de membres étrangers à la corporation primitive. Encore n'avons-nous pas cité les églises ou chapelles du vocable de la Magdeleine qui sont enclavées dans des bourgs ou dans des villages connus sous d'autres noms, comme à Meucon, où qui ont disparu, comme à Auray près du Loc, à Pontivy (distincte de la Malpaudrie dont nous avons parlé plus haut), à Kerscran en Plouhinec, au Hirval en Nostang, à Kerarff en Kervignac, à Lochrist en Inzinzac, à Bécherel près Plouay, etc. ; tous ces lieux ont cependant conservé aussi le souvenir des lépreux ou des cordiers. On rencontre enfin, mais plus

rarement, des colonies de cordiers sur des points où leur présence n'est révélée par aucune des dénominations ordinaires, dans la lande de Bihoté par exemple, entre Guidel et Quéven, où ils habitaient déjà au commencement du ^{xvii}^e siècle.

Quoique nous ne voulions pas donner à ce travail trop d'étendue, il est une question que nous ne pouvons cependant passer sous silence, quelque grave et délicate qu'elle soit, parce qu'elle fait essentiellement partie de notre sujet, c'est la question des vocables de Lazare et de Magdeleine. Suivant plusieurs auteurs, presque toutes les maladreries du moyen-âge auraient été fondées sous l'invocation de saint Lazare, de sainte Magdeleine ou de sainte Marthe; pour nous, nous sommes porté à croire qu'après avoir admis, comme cela n'était pas douteux, la fondation sous le vocable de Saint-Lazare, du premier établissement destiné au soulagement des lépreux, on s'est laissé entraîner, par suite peut-être de la vulgarisation du nom de *ladres* attribué à ces infortunés eux-mêmes, à assigner sans contrôle à tous les établissements du même genre qui s'élevèrent en Europe le vocable de Lazare, et à y adjoindre, sans plus de contrôle, ceux de Marthe et de Magdeleine. Nous ne prétendons pas qu'aucune de ces maladreries n'ait été dédiée à saint Lazare, ce serait contraire au bon sens, mais nous croyons qu'il faut réduire considérablement le nombre de celles auxquelles on est tenté d'affecter ce nom. On chercherait vainement aujourd'hui dans le Morbihan une église ou chapelle du vocable de Saint-Lazare ou de Sainte-Marthe; nous n'en avons pas rencontré davantage dans les titres qui nous ont passé sous les yeux. Est-ce, comme on l'a prétendu, parce que la lèpre a disparu depuis longtemps? Cette raison ne nous paraît pas suffisante pour avoir motivé la suppression totale du nom du patron primitif; et, d'ailleurs, nous connaissons les vocables des anciennes léproseries dont nous avons parlé plus haut; la caquinerie de Pluneret avoisinait une chapelle de Saint-Fiacre; la léproserie de Ploërmel était dédiée à saint Denis; la malpaudrie de Pontivy était sous l'invocation de saint Armel. Dans une déclaration des terres du comté de Porhoët pour la réformation de 1669, nous trouvons la mention, au faubourg Sainte-Croix de Josselin, d'une chapelle Saint-Laurent, « au proche de laquelle sont bâties cinq ou six maisons où demeurent personnes autrefois appelées caquins, c'est-à-dire malades et lépreux. » Nous avons signalé, d'autre part, au faubourg du Mans, les cagous de la maladrerie de Saint-Gilles.

Nous avons vu, au contraire, combien le vocable de la Magdeleine était répandu; mais nous ferons remarquer que les chapelles de ce nom sont généralement assez modernes et ne remontent pas au-delà de l'apparition des cacous-cordiers. Nous ne connaissons guères dans le département que deux anciennes églises de ^S^t^e-Marie-Magdeleine, à Landaul et à Malestroit, mais là point de traces de lépreux ni de cordiers; nous

possédons particulièrement pour la seconde de vieux documents qui nous la montrent, dès l'année 1130 et longtemps après, aux mains des moines de Marmoutier, sous le titre de prieuré ; elle aurait ensuite appartenu quelque temps aux chevaliers de Saint-Jean.

Ainsi, absence complète de chapelles de Saint-Lazare ou de Sainte-Marthe ; abondance de chapelles modernes de la Magdeleine, entourées le plus souvent de corderies. Quelques mots maintenant sur les personnes mêmes de Lazare et de la Magdeleine. Pour les auteurs qui les admettent comme patrons-nés de toutes les maladreries, rien de plus simple ; Magdeleine était la sœur de Lazare et de Marthe, et tous trois composaient cette famille à laquelle Notre Seigneur donna tant de témoignages d'affection. Or, sans vouloir entrer dans une discussion qui a divisé pendant plusieurs siècles les docteurs de l'Église et les savants, et pour laquelle nous renvoyons au Dictionnaire de Trévoux, il nous est permis de rappeler la multiplicité des opinions qui ont été émises tant sur la vie et sur la mort que sur l'individualité même de Magdeleine et de Lazare. Les uns ne reconnaissent pas d'autre saint Lazare que Lazare le ressuscité ; les autres comptent aussi au nombre des bienheureux le Lazare de la parabole rapportée au chapitre XVI de l'évangile selon saint Luc. Les uns veulent qu'il ait existé trois femmes du nom de Magdeleine, à savoir la pécheresse, la sœur de Lazare, et celle qui fut témoin de la passion et de la résurrection de Jésus-Christ ; les autres, les réduisant à deux, ne voient dans la première et la troisième qu'une même femme ; d'autres enfin les confondent en une seule personne qu'ils font mourir soit à Éphèse, soit à Marseille. Forcé de choisir entre ces diverses opinions, nous avons accordé naturellement la préférence à celles qui s'adaptent le mieux à notre sujet. Nous accepterons donc deux Lazare, et c'est Lazare le pauvre, le mendiant, le lépreux ; « *mendicus, ulceribus plenus*, » celui qui apparaissait aux yeux du mauvais riche reposant, après sa mort, sur le sein d'Abraham, c'est celui-là que nous reconnaissons comme le patron des lépreux et de l'ordre institué en leur faveur. Mais nous n'admettons qu'une Magdeleine, Marie-Magdeleine la pécheresse qui, après sa conversion, devint l'un des plus fidèles disciples de Notre Seigneur, et qui n'a aucun rapport avec la sœur de Lazare le ressuscité, l'ami de son divin maître ; c'est à elle que seraient dédiées toutes les chapelles de ce nom.

Bien que nous n'ayons aucune autorité en pareille matière, nous éprouvons néanmoins le désir de faire partager nos préférences au plus grand nombre ; c'est pourquoi nous exposerons, le plus brièvement possible, les raisons qui nous ont guidé dans notre choix. Ayant à déterminer, entre deux personnages du nom de Lazare, lequel était le patron des lépreux, il nous a semblé plus naturel de nous arrêter à celui des deux qui avait été lépreux lui-même plutôt qu'à celui auquel l'Évangile n'attribue aucune espèce d'infirmités. Quant à la Magdeleine,

nous en avons cherché vainement deux ou trois dans ce même Évangile auquel il faut bien s'en référer avant tout. Nous avons écarté la sœur de Lazare par un double motif ; d'abord, elle n'a jamais porté dans l'Écriture le nom de Magdeleine, mais seulement celui de Marie de Béthanie ; ensuite, en supposant qu'elle se fût appelée Magdeleine, en supposant qu'on découvrit dans la vie de Lazare son frère quelque mention de la lèpre, qui permit de le considérer véritablement comme le patron des lépreux, il faudrait, pour qu'elle partageât ce patronage, prouver encore qu'elle-même ait été atteinte de la maladie ; sinon l'on arriverait à un raisonnement peu logique, suivant nous, qui consisterait à faire bénéficier la sœur des souffrances ou des mérites du frère.

Après avoir rejeté la sœur de Lazare, comme nous avons rejeté Lazare lui-même, nous ne connaissons plus qu'une Marie-Magdeleine, dont la fête se célèbre le 22 juillet, tirant son nom de la maison de Magdala, en Galilée, qui lui avait été laissée en patrimoine, souillée de débauches pendant les premières années de sa jeunesse, puis convertie par les prédications du Sauveur auquel elle consacra le reste de ses jours. C'est bien à cette même Magdeleine que le Christ apparut près du tombeau ; rien dans le texte de l'Évangile ne vient contredire cette opinion qui, d'ailleurs, avait cours au moyen-âge, ainsi que l'attestent les inscriptions que nous avons relevées sur des vitraux du xvi^e siècle à la Magdeleine de Malestroit ; on y voit successivement :

CÔME · NRĒ · SCEIGNEUR · FIST · SORTIS · SEPT · DIABLES · DU · CORPS ·
DE · LA · MADALEINE · ET · LUY · PARDONNA · SES · PECHES ·

CÔME · NOSTRE · SEIGNEUR · APARUT · A · LA · MADELLAINE
etc.

Il nous reste maintenant à expliquer comment cette Magdeleine, qui ne fut vraisemblablement pas la patronne des premiers lépreux, puisque nous ne trouvons aucune léproserie de ce vocable, est devenue, chez nous du moins, la patronne des cordiers leurs successeurs, n'en déplaît aux auteurs qui mettent ces derniers sous le patronage de saint Paul. Voici ce que nous avons imaginé sous toutes réserves : délivrés de leur mal vers le xvi^e siècle, et laissant de côté leur patron primitif dont le nom était depuis longtemps tombé en désuétude, les cacous auront à l'envi, probablement par l'effet d'une mesure générale, élevé des chapelles à celle qui, par son exemple, pouvait affirmer le plus puissamment à tous les esprits la possibilité d'une guérison dont on avait désespéré pendant plusieurs siècles, à celle du corps de laquelle Jésus-Christ avait chassé tous les vices sous la forme allégorique de sept démons.

Fixé désormais sur l'origine des cordiers, sur leur dénomination de *cacous*, sur leurs établissements, nous allons voir quelles furent les conséquences naturelles de cette position dans les temps modernes. Nous avons montré comment les lépreux du moyen-âge étaient restés

soumis, ainsi que l'avaient été ceux de l'ancienne loi, au pouvoir ecclésiastique ; les titres du ^{xvii}^e et du ^{xviii}^e siècle prouvent que rien n'avait changé sous ce rapport relativement aux cacous - cordiers. De nombreux aveux rendus à l'Évêque de Vannes, sous son fief des Régaires, nous apprennent que tous les cordiers du diocèse se reconnurent, pendant ces deux siècles, vassaux et sujets de l'Évêque « en leur qualité de cordiers » et lui devaient de rente, chacun, à chacune de ses visites pastorales, « un licol de bon chanvre pour son cheval, » rente qui se transformait le plus souvent en un sou ou deux tournois. Les cordiers de Sarzeau avouaient, en outre, qu'ils étaient tenus de fournir les cordes nécessaires pour les cloches de l'église et des différentes chapelles de la paroisse. Il en était de même pour les cordiers du diocèse de Saint-Brieuc qui, d'après l'aveu de 1690 ci-dessus mentionné, devaient tous un droit de taille à l'Évêque et étaient réputés « serfs de l'église. »

Justiciables des régaires pour le temporel, les cordiers l'étaient aussi des officialités au spirituel, comme l'avaient été les lépreux. De vives oppositions s'étant manifestées à ce sujet, dès le commencement du ^{xvii}^e siècle, dans plusieurs diocèses, et les évêques ayant prononcé la confiscation des biens des récalcitrants, le Parlement de Bretagne fut obligé d'intervenir et de renvoyer la cause devant les juridictions royales chargées de vérifier si réellement les cordiers étaient lépreux. Il eût été curieux de savoir de quelle manière la question fut résolue ; nos recherches de ce côté sont malheureusement restées sans résultat. Quant à la juridiction temporelle, elle dut être également l'objet de nombreuses contestations, mais elle paraît avoir été généralement maintenue. Un conflit s'était engagé, par exemple, entre les régaires de l'évêque de Vannes et les officiers du Présidial, relativement à la juridiction à laquelle devaient être soumis les cordiers de Péaule ; les commissaires du Roi à la réformation du domaine de Vannes donnèrent gain de cause à l'Évêque par arrêt de 1704. Il ressort d'un autre document que les évêques de Vannes conservèrent, pendant le ^{xviii}^e siècle, la mouvance sur toutes les corderies « autrement dites Madelaineries » du diocèse, à l'exception de celles qui étaient enclavées dans les limites du domaine royal.

Indépendamment de la rente perçue par l'Évêque sur tous les cordiers du diocèse, on les trouve assujettis à des redevances analogues dans quelques seigneuries particulières, et plusieurs de ces redevances rappellent encore d'une manière évidente leur première condition de lépreux. C'est ainsi que, dans l'*Inféodation du duché de Rohan*, manuscrit de 1682 dont il existe plusieurs exemplaires, nous voyons, au chapitre des usages de ce duché, les cordiers jouer un grand rôle. Ceux de Saint-Armel, à Pontivy, jouissaient d'un droit de *coutume* à la foire de la Toussaint qui se tenait dans cette ville ; en échange de ce droit, ils étaient obligés de fournir, comme ceux de Sarzeau, les cordages

nécessaires pour les cloches de l'église paroissiale, plus des cordes et ficelles pour les condamnés qui étaient exécutés sur la place publique de la ville ; en outre, ils devaient, le mardi de Pâques de chaque année, « une espèce de roulette (planche posée sur quatre petites roues garnies de cordes) pour rouler les nouveaux mariés pour casser les quintaines ; » ils avaient enfin l'entretien de la corde du puits du château et d'une corde « à tirer le foin » dudit château. Viennent plus loin les cordiers de Loudéac, astreints au droit de *bouhardage* ou *bouhourdage* (de *bouhour*, bâton, lance) ; il s'agit encore ici du jeu de la quintaine exigée des nouveaux mariés, auquel jeu sont obligés d'assister tous les cordiers de ladite paroisse de Loudéac « montés à cheval équipé et sellé, avec éperons, tenans en main une baguette blanche, » à la réserve de ceux du village de la Feuillée qui doivent « présenter, un genouil en terre, un bouquet de houx à messieurs les juges, avec amande de soixante sols en cas de deffaut. » Nous ignorons la signification de ce bouquet de houx offert par les cordiers de la Feuillée ; peut-être faut-il en chercher l'origine dans le nom même de leur village ; mais nous sommes frappé de la ressemblance qui existe entre la baguette des autres cordiers de Loudéac et celle des anciens lépreux. Il n'est pas jusqu'à ce droit de *coutume* des cordiers de Pontivy qui ne rappelle les privilèges dont jouissaient autrefois la plupart des léproseries.

Mais, quelles que fussent les diverses obligations imposées aux cordiers par l'Évêque ou par les seigneurs, elles n'avaient, en somme, rien de bien onéreux ni de bien humiliant, et on en trouverait aisément de plus vexatoires parmi les redevances seigneuriales auxquelles étaient assujettis presque tous les corps de métiers. Il n'en était pas de même des rapports journaliers des cordiers avec le peuple et avec le bas clergé ; de ce côté point de rémission, point d'indulgence ; le mépris dont ils étaient l'objet se manifestait sous toutes les formes et en toute occasion, depuis l'instant de la naissance jusqu'au moment de la mort et encore au-delà. L'examen que nous avons fait d'une partie des registres paroissiaux du département nous a révélé à cet égard, pour le *xvii^e* siècle principalement, de curieux détails. Un enfant de cordier est-il présenté à la cérémonie du baptême, le *compère* et la *commère* sont cordiers ; le registre porte en marge l'indication : *cordier-natif* ou *natif-cordier*, ou simplement *natif*, indication qui a sans doute pour but charitable de prévenir la postérité que cet enfant est bien le descendant de père en fils des lépreux. Dans quelques paroisses, comme à Nostang et à Saint-Caradec-Hennebont, l'intolérance était poussée à tel point que les baptêmes des *natifs* sont inscrits à la fin du registre, à l'envers, pêle-mêle avec ceux des bâtards. Parvenu à l'âge de prendre femme, le cordier ne pouvait épouser qu'une cordière, et les témoins du mariage étaient encore des cordiers. Que le ménage prospérât et se trouvât en position d'acquérir quelque bien, qu'il fût, au contraire, dans

la nécessité de vendre, dans les deux cas il ne pouvait traiter qu'avec d'autres cordiers, personne ne se souciant de passer aucun marché avec les individus de cette classe ; les archives des régaires de Vannes fournissent un grand nombre d'exemples de ce fait. A l'église, les cordiers ne devaient pas prendre le pain bénit, on le leur mettait dans la main ; ils avaient, d'ailleurs, comme leurs ancêtres, une place réservée, dans le bas de la nef, sous les cloches.

En vain quelques protestations généreuses tentèrent de s'élever contre ces usages ridicules ; vainement vit-on à Plouay, le 15 novembre 1666, la fille d'un cordier tenue sur les fonts de baptême par messire Pierre du Botdêru, baron du Plessis, et demoiselle Renée Lohéac, dame de Quervranic ; vainement le savant jurisconsulte Pierre Hévin, avocat au Parlement de Bretagne, obtint-il de cette cour, en faveur des *caquins* de Kerroch, un arrêt en forme de règlement, daté du 20 mars 1681, par lequel il était ordonné que les habitants de ce village seraient traités comme les autres paroissiens de Saint-Caradec-Hennebont, et participeraient aux honneurs, charges et privilèges des autres habitants ; malgré toutes ces tentatives, les usages prévalurent et occasionnèrent plus d'une fois des scènes inimaginables de scandale et de rébellion.

C'est surtout à propos de la sépulture des cordiers que ces scènes de désordres, se renouvelèrent fréquemment. Si l'on tolérât que les cérémonies de leurs baptêmes et de leurs mariages se fissent à l'église paroissiale, on leur refusa longtemps le droit de se faire inhumer ailleurs qu'en leurs Magdeleine (on enterrait encore alors dans les églises), dans la crainte d'avoir à supporter après la mort un contact que l'on évitait avec tant de soin pendant la vie. Nous citerons deux faits qui prouvent avec quel acharnement le peuple tenait à l'observation de cette mesure. Une cordière du village de Kerarff, en Kervignac, ayant été, en 1689, inhumée dans l'église paroissiale, les habitants la déterrèrent malgré l'opposition des cordiers ; il s'en suivit un procès ; ceux-ci provoquèrent une descente de justice afin de faire réinhumer le corps et informer des coups et blessures qu'ils avaient reçus, demandant, en outre, à ce propos, que le jugement rendu précédemment en faveur des cordiers de Kerroch leur fût applicable. On fit probablement droit à leur demande, car, quelques années plus tard, les cordiers de Kerarff étaient inhumés sans contestation dans le même lieu que les autres paroissiens de Kervignac.

Des scènes semblables, mais bien plus violentes encore, venaient de se passer à Pluvigner, peu de temps auparavant. La femme d'un cordier du village de la Magdeleine « autrement de la Cacquinerye », situé près du bourg, était morte le 9 mai 1687 ; dès le même jour, la famille, prévoyant peut-être ce qui allait arriver, avait fait signifier au curé de la paroisse, en l'absence du recteur, une copie de l'arrêt rendu en 1681 au profit des *caquins* de Kerroch. Malgré cette précaution, les habitants

de la Magdeleine apprirent le lendemain matin, jour de l'inhumation, que les prêtres s'étaient enfermés dans la sacristie, qu'ils refusaient de venir chercher le corps, disant qu'ils ne lui donneraient la sépulture dans l'église paroissiale que si on l'y amenait. Ces prêtres expliquèrent plus tard le motif de leur conduite en déclarant qu'ils n'avaient aucune « répugnance » à enterrer les cordiers dans l'église comme les autres paroissiens, mais qu'ils avaient reculé devant les menaces de ces derniers. Ils savaient, en effet, que l'irritation était grande contre les habitants de la Magdeleine ; déjà, le jour de la Pentecôte précédente, on avait entendu, pendant la grand'messe, un menuisier du bourg crier que « s'il y avoit des caquins au haut de l'église, il falloit les faire descendre dans le bas, au portail, et leur donner le pain béni dans la main » ; à quoi plusieurs voix avaient ajouté que « il falloit leur faire une closture dans l'esglise pour les séparer des autres paroissiens. » On pouvait donc s'attendre à quelque orage pour la journée du 10, et les prêtres avaient cru prudent de ne pas se montrer. Sur leur refus, le convoi se mit bravement en marche ; il se composait d'une dizaine de personnes, tous cordiers ou tonneliers, de Pluvigner et de Brech, l'un portant la croix, d'autres le corps, le reste suivant. Mais, à peine entrés dans le chemin qui conduisait du village au bourg, ils se virent entourés d'un grand nombre de gens qui les accablèrent de pierres et d'injures, menaçant de leur rompre la tête s'ils persistaient à vouloir inhumer le corps dans l'église. Forcés de s'arrêter, les cordiers dépêchent au bourg quelques-uns d'entre eux vers maître Valet de Kerberon, sénéchal de la juridiction de Pluvigner, pour l'informer de ce qui se passait. Celui-ci, revêtu de sa « robe de palais », et accompagné du procureur-fiscal et du greffier de la même cour, se rend aussitôt au-devant du convoi afin de protéger sa marche ; il s'efforce d'apaiser le tumulte et de faire comprendre à la foule qu'elle ne doit point empêcher l'exécution des arrêts du Parlement, ni s'opposer à la volonté du seigneur du fief. Vains efforts ! Dès que le convoi se remet en mouvement, la foule recommence à lancer des pierres, et blesse plusieurs des assistants, entre autres celui qui tenait la croix et ceux qui portaient le corps qu'on laisse à deux reprises tomber sur le chemin. Après avoir essayé inutilement des voies de la douceur et de la persuasion, le sénéchal, remarquant que ce sont les femmes qui font le plus de tapage, veut employer la rigueur et saisit l'une d'elles pour la conduire en prison, mais il est blessé lui-même ainsi que ses deux compagnons, et ils échappent à grand'peine à la fureur de la populace. Cependant l'on était parvenu à gagner la porte de l'église ; elle était fermée ; le sénéchal frappe par trois fois à coups redoublés ; personne ne vient ouvrir, et le tumulte allait croissant. Au milieu des vociférations poussées par deux ou trois cents personnes, les cordiers protestent de leurs droits et invoquent l'arrêt rendu en leur faveur ; on leur répond que « on ne souffriroit

point l'exécution de cet arrest, qu'on ne s'en soucioit pas, et que, quand le Roy y seroit, on empescheroit bien qu'on enterrast les cordiers dans l'église » ; une femme criait que « quand elle eust deub estre pendue, le corps n'entreroit point dans l'église et qu'il falloit plus tost casser la teste à tous ceux qui voudroient le faire entrer, aussy bien aux juges que aux autres » ; quelques-uns parlaient même de « mettre le feu sur les cordiers ». Puis les pierres pleuvent de nouveau sur les gens de robe, qui sont enfin obligés de se réfugier dans une maison du bourg, tandis que les cordiers, abandonnant le corps, s'enfuient de leur côté. Maîtres de la place, les paroissiens enlevèrent le cadavre et le reportèrent hors du bourg ; ce furent encore les femmes qui se chargèrent de ce soin, et elles y mirent tant d'empressement que le corps rejeté sur le chemin de la Magdeleine, près de la croix de ce nom, sortit de la chässe qui le contenait et demeura à terre. Il se passa alors quelque chose d'horrible et qui témoignait tout à la fois de la barbarie des uns, de la profonde terreur des autres, mais surtout de la lenteur avec laquelle procédait la justice à cette époque. Ce corps resta ainsi sur la route, privé de sépulture, pendant trois jours, depuis le samedi 10 mai jusqu'au mardi suivant, et pendant ces trois jours des gens du bourg, des enfants principalement, vinrent exercer sur lui leur atroce cruauté ; il arriva même qu'un des yeux ayant été crevé par une pierre, les chiens et les porcs entamèrent le reste du visage. Ce ne fut que le troisième jour que les caquins se décidèrent à l'enterrer dans leur chapelle particulière de la Magdeleine.

Tous ces détails sont extraits tant du procès-verbal dressé le jour de la sédition par le sénéchal de Pluvigner que de l'enquête commencée seulement huit jours après par la cour royale d'Auray ; à ces deux pièces curieuses, qui font partie d'un dossier des archives de cette juridiction, sont joints d'autres documents non moins intéressants, à l'aide desquels nous allons pouvoir compléter par de nouveaux épisodes le récit des scènes qui précèdent. La victoire remportée le 10 mai par les paroissiens de Pluvigner ne tarda pas à porter ses fruits ; un cordier étant mort « de peur » quelque temps après, on n'osa pas demander l'inhumation à l'église paroissiale. Un second décès étant survenu à la Magdeleine, les cordiers crurent un moment qu'ils reprendraient l'avantage, soutenus qu'ils étaient par le recteur même de Pluvigner ; mais lorsqu'il se présenta en personne pour la levée du corps, les paroissiens, avec la même énergie que la première fois, s'opposèrent au passage des cordiers et les contraignirent de faire l'inhumation dans leur chapelle. On prévint, en outre, le recteur que « s'il s'avançoit de vouloir enterrer quelque habitant du village de la Magdelaine en son esglise, il seroit le premier tué et jetté dans un fossé comme un chien ». Il faut dire que ce personnage, messire Charles Charrier, n'était pas du pays, ce qui expliquerait tout à la fois et sa tolérance envers les caquins et

l'inimitié de ses paroissiens qui lui reprochaient, entre autres griefs, son origine étrangère et l'appelaient, pour l'injurier, « un homme hors de son pays ». Sur les plaintes du recteur à la sénéchaussée d'Auray, une seconde enquête eut lieu au mois de juillet 1687 ; mais toutes ces enquêtes n'avaient pour résultat que d'entretenir la haine des habitants contre les malheureux cordiers. Ceux-ci ne vivaient plus en sécurité ; on menaçait de les brûler dans leur village, et ils réclamaient en vain la protection de la justice dont l'impuissance contre un préjugé invétéré devenait de plus en plus évidente.

Cette impuissance devait bientôt éclater encore, toujours dans des circonstances du même genre. Vers la fin de janvier 1688, un nouveau décès ayant eu lieu à la Magdeleine, les paroissiens de Pluvigner, enhardis de plus en plus par l'impunité qui avait suivi leurs manifestations précédentes, recommencèrent leur cabale. Le corps est amené jusqu'au portail de l'église, sous la conduite du recteur ; mais là, il est saisi violemment par les femmes du bourg, trainé par elles sur les chemins et abandonné. A la requête du fils du défunt, le sénéchal d'Auray, maître Vincent Boutouillic de Kerlan, trouvant sans doute que de semblables désordres devaient être enfin sévèrement réprimés, se décida à faire en personne une descente à Pluvigner, le 23, pour dresser procès-verbal et prêter main forte à l'inhumation ; c'est d'après son procès-verbal que nous racontons ce qui suit. Son entrée dans le bourg dut y produire une certaine sensation ; il était à cheval, escorté du substitut du procureur du Roi, d'un commis-greffier, d'un procureur, d'un avocat et d'un sergent royal. Prévenu de son arrivée, le recteur fit aussitôt sonner les cloches et appeler les prêtres de la paroisse, dont un seul se présenta ; puis on se rendit en corps à la Magdeleine d'où le convoi funèbre devait repartir. Quatre parents du défunt s'apprétaient à porter la châsse, mais on n'avait trouvé personne qui voulût tenir la croix et marcher en avant ; le sénéchal fut obligé de désigner quelqu'un d'office. On n'était donc pas complètement rassuré par la présence des juges d'Auray, et l'on avait raison ; car déjà se formaient, au bourg, des groupes compactes et hostiles dont la vue annonçait de nouveaux orages. Dès que le cortège parut, en effet, les cris et les injures commencèrent à se faire entendre : « Voicy, disait une voix en breton, voicy des juges d'Auray qui ne sont que des juges de caquins ; il faut leur casser la teste. » Maître Boutouillic voulant les rappeler au respect de la justice et des arrêts du Parlement, les cris redoublèrent et une grêle de pierres furent lancées sur le convoi et blessèrent plusieurs des assistants dont le sénéchal lui-même. Néanmoins, au milieu de la foule, des huées et des projectiles, on était arrivé jusqu'à l'église où le corps fut introduit de force et dont on referma aussitôt les portes. On put alors procéder à l'inhumation, tandis que la multitude continuait au dehors à proférer des injures, interpellant le recteur et menaçant d'entrer par

les fenêtres. La cérémonie terminée, la rage des habitants ne connut plus de bornes ; atteint par une pierre à son tour, le recteur s'enfuit d'un côté, pendant que les magistrats, éclopés pour la plupart, gagnaient en toute hâte l'hôtellerie où leurs chevaux les attendaient. Mais ce n'était pas tout ; il fallait traverser, pour sortir du bourg, une masse de plus de quatre cents personnes dont les dispositions n'étaient que trop connues ; dans la crainte qu'on n'arrêtât les chevaux et qu'on ne mît en danger ses jours et ceux de ses compagnons, le sénéchal fit tirer en l'air quelques coups de pistolets, et, à la faveur de cet incident qui avait un instant écarté la foule, la troupe partit « au galop », poursuivie quelque temps encore par les cris et les pierres de la populace. C'était d'un effet moins majestueux que l'entrée du matin.

Mais le triomphe des paroissiens n'eût pas été complet, si l'on eût laissé dormir en paix un caquin dans l'église. Aussi, dès le lendemain, s'empressèrent-ils de déterrer le cadavre et de le rejeter sur le chemin de la Magdeleine. Le recteur accourut à Auray pour en informer le sénéchal ; celui-ci se contenta de rédiger une ordonnance de réinhumation ; il ne jugea pas à propos de retourner à Pluvigner pour la faire exécuter.

Cependant l'affaire ne devait pas en rester là cette fois ; maltraiter un sénéchal de cour royale et ses acolytes, il n'en fallait pas tant alors pour être pendu haut et court. On avait relevé les noms des principaux séditieux et lancé contre eux des décrets de prise de corps. L'effervescence des habitants de Pluvigner se calma peu à peu, et ils ne tardèrent pas à concevoir de sérieuses inquiétudes sur les graves conséquences de leur conduite ; dès-lors on chercha les moyens d'adoucir le plus possible les rigueurs de la justice. Il résulte d'un procès-verbal du 30 janvier, adressé à Auray, et signé du recteur, du curé, des prêtres et d'une trentaine d'habitants formant le *général* de la paroisse, que, ce jour-là, toute la population se transporta à la chapelle de la Magdeleine où le cadavre en question avait été enterré, qu'on le déterra de nouveau, qu'on le remit en chässe, qu'on le conduisit avec les cérémonies habituelles à l'église paroissiale où fut célébrée la messe, et qu'on l'inhuma définitivement, sans trouble ni empêchement quelconques, à l'endroit où il l'avait été précédemment. Un peu plus tard, le recteur insinua au sénéchal que, dans la foule des séditieux, il avait remarqué un grand nombre de gens des paroisses voisines de Brech et de Camors ; qu'il ne s'y trouvait pas un notable de celle de Pluvigner, etc. Toutes ces démarches ne réussirent pas à arrêter le cours de la justice, et le procès se déroula avec toute la lenteur et toute la complication des formalités ordinaires à cette époque ; monitoires, exploits, informations, interrogatoires, récolements de témoins, confrontations, conclusions, cela dura un an, pendant lequel les coupables restèrent enfermés aux prisons d'Auray, « nourris au pain du Roy. » Il serait inutile d'analyser

toutes ces pièces dont nous ne possédons, d'ailleurs, qu'une partie, et qui n'ajouteraient rien aux faits que nous connaissons; passons de suite au dénouement. Six individus, deux hommes et quatre femmes, avaient été convaincus du crime de rébellion, mais deux d'entre eux avaient pu échapper aux poursuites de la justice. Le 17 janvier 1689, le sénéchal d'Auray prononça enfin la sentence. Deux femmes étaient bannies à perpétuité du ressort de la juridiction et leurs biens meubles confisqués. Les contumaces, un homme et une femme, devaient être « exécutés par effigie en un tableau attaché à la potence, où, d'un côté seroient les figures et représentations desdits coupables exécutés, et de l'autre écrit le dictum de la sentence. » Quant aux deux autres, homme et femme également, outre la confiscation de leurs biens meubles au profit du Roi, les frais de justice préalablement payés, ils furent condamnés « à être tirés de la prison, et de là, tête et pieds nuds, en chemise et la corde au col, conduits en la place publique d'Auray, lieu accoutumé à faire les exécutions de la haulte justice, pour y estre pendus et estranglés jusques à extermination de vie, à la potence qui y est plantée. » La sentence ne nous apprend pas si les caquins de la Magdeleine de Pluvigner furent chargés de fournir la corde; et comme, du reste, il y eut appel de cette sentence, nous ne suivons pas plus loin l'affaire.

Les faits que nous venons de rapporter devaient se reproduire fréquemment dans la province, avec plus ou moins de variantes. Nous avons vu qu'il avait été un instant question de brûler la Magdeleine de Pluvigner; peut-être faut-il attribuer à l'exécution d'une menace de ce genre la disparition de quelques-uns des villages autrefois habités par les caquins, par exemple celui du Hirval, en Nostang, dont nous ne pouvons aujourd'hui retrouver la trace, et qui devait être dans les environs de Légevin. C'est ainsi que, vers 1680, messire Rogon, recteur de Plouhinec, partageant le préjugé commun contre les cordiers de sa paroisse, qu'on regardait comme un obstacle à la prospérité du pays, acheta de ses deniers tout le village de Kerscran qu'ils occupaient, et, si l'on en croit la tradition, y mit le feu dès le lendemain; toujours est-il que le lieu de Kerscran n'existe plus, à moins qu'on n'en veuille fixer les restes au village actuel de Kervran, que la chapelle de la Magdeleine est détruite depuis longtemps, et que les cordiers, nombreux jadis dans la paroisse, en ont aujourd'hui complètement disparu.

D'après tout ce qui précède, on est en droit de se demander si la condition du lépreux du moyen-âge n'était pas préférable à celle du cordier des temps modernes. Cette condition s'est-elle beaucoup améliorée de nos jours en Bretagne? Certes la Révolution française a fait disparaître de nombreux abus; les progrès de la civilisation ont assurément déraciné bien des préjugés, et cependant combien n'en a-t-on pas à combattre encore aujourd'hui? Il est évident, par exemple, pour

rester dans notre sujet, que les cordiers du ^{xix}^e siècle jouissent des mêmes droits et des mêmes privilèges que les autres individus, qu'ils sont jugés par les mêmes tribunaux, qu'ils ne sont plus soumis à aucune redevance particulière ; bien qu'il soit de leur intérêt de ne point quitter leurs anciens établissements, il est certain qu'ils peuvent se fixer où bon leur semble ; ils ne courent plus le risque d'être mis à l'index dans les registres de la paroisse ou de la commune, ni d'être traînés sur les chemins après leur mort par un peuple furieux. Il n'en est pas moins vrai, cependant, qu'ils sont encore aujourd'hui, dans nos campagnes, l'objet du mépris général et quelquefois d'une crainte superstitieuse ; qu'ils portent encore le nom injurieux de *cacous* ; qu'il leur était interdit, il n'y a pas encore bien longtemps, dans certaines églises, de dépasser le bénitier ; qu'on évitait les influences fâcheuses de leur approche, soit en tenant dans la main une pièce de six liards, soit en repliant le pouce sur les autres doigts ; qu'ils se mariaient et se mariaient, encore de nos jours, presque exclusivement entre eux. Il y a quarante ou cinquante ans, un cordier de Péaule voulait épouser la fille d'un cultivateur ; celui-ci refusa ; le jeune homme avoua alors qu'il l'avait séduite et qu'elle était grosse ; malgré cet aveu, le cultivateur persista dans son refus, sacrifiant l'honneur de sa fille à sa répugnance pour un gendre *cacous* ; le mariage n'eut lieu qu'après sommations. Ailleurs, et à peu près à la même époque, une jeune fille se mourait d'amour pour un cordier, et le père était inflexible ; cependant l'infortunée dépérissait à vue d'œil, et le préjugé allait bientôt faire une victime de plus, lorsqu'un jour on vint dire au père : Vous ne voulez pas laisser entrer un *cacous* dans votre famille, vous êtes plus difficile que le clergé qui en reçoit dans ses rangs. — Que dites-vous ? cela n'est pas possible ; pouvez-vous m'en donner la preuve ? s'écria le père qui commençait à se sentir soulagé d'un grand poids. — La chose fut prouvée et la fille sauvée. Il n'y a plus, disions-nous, de cordiers à Plouhinec, mais on connaît parfaitement les familles dont ils faisaient autrefois partie, et il ne se contracte pas un mariage aujourd'hui dans la paroisse qu'on ne dresse soigneusement de part et d'autre une généalogie servant à constater qu'on ne compte parmi ses ancêtres aucun cordier, ce qui serait une cause de rupture immédiate, quels que fussent, d'ailleurs, les avantages de l'union projetée. Il y a trois mois à peine, le dialogue suivant s'engageait entre une respectable dame de Vannes et un jeune paysan des environs : Eh bien, Jean-Marie, vous ne vous mariez donc pas ? — Hélas ! non, madame, et pourtant je le voudrais bien, car j'ai trouvé mon affaire, mais je ne puis pas. — Et pourquoi, mon garçon ? — C'est que... c'est une *cacouse*, et, dame, vous savez... — Qu'importe, si c'est une brave fille. — Sans doute, mais.... son père fait de la corde. — On ne pend plus depuis longtemps, mon pauvre Jean-Marie, fit la dame en riant. — C'est pourtant vrai, je n'y avais jamais songé, ma foi, répliqua le paysan tout joyeux de cette découverte.

Nous tenons ces diverses anecdotes de personnes dignes de confiance, et nous en entendons raconter de semblables tous les jours. Notons que, si l'on demande aux habitants des campagnes le motif de leur aversion pour le cordier, ils seront le plus souvent incapables de vous répondre ; *c'est un cordier, c'est un cacous*, ils ne vous en diront pas davantage. Nous avons pu constater néanmoins quelques exceptions. Ici, les cordiers passent pour être les descendants des Juifs qui garrottèrent Jésus-Christ après sa condamnation ; là, comme à Carentoir, à Plaudren, etc., ils sont réputés sorciers, et un de leurs sortilèges consisterait à pourrir une pomme au bout de dix minutes en la mettant sous leur aisselle, faculté qu'Ambroise Paré attribue précisément aux lépreux, à peu près dans les mêmes termes. La croyance générale, c'est qu'il y a quelque chose de louche dans leur origine, et comme la question d'origine est celle qui doit préoccuper spécialement la société française d'anthropologie, c'est par l'examen rapide de cette question que nous allons terminer une notice déjà trop longue peut-être.

Nous laissons à nos docteurs le soin d'étudier si les cacous forment aujourd'hui une classe distincte au point de vue médical, une race chétive, abâtardie et dégénérée, s'il y a chez eux quelque chose d'analogue à l'état des crétins et des goitreux des Alpes, si rien dans leurs traits, dans le volume de leurs têtes, dans l'ensemble de leur constitution, dans leurs affections cutanées, annonce une extraction étrangère ou rappelle la maladie de la lèpre. Pour nous, sans sortir des données historiques et philologiques, nous nous croyons autorisé à formuler ainsi dès aujourd'hui notre opinion à l'égard des cacous. Ce ne sont point les descendants des Juifs dispersés après la ruine de Jérusalem, et l'expression « *homines legis* » ou « *qui dicuntur esse de lege* » du statut de 1436, ne doit point se traduire, comme l'ont fait quelques auteurs, par « *id est Judæi*, » mais il faut y voir simplement des hommes auxquels on avait appliqué les prescriptions de l'ancienne loi des Juifs, ce qui est bien différent. Ce ne sont pas davantage les fils des Goths qui ont occupé l'Aquitaine ; nous avons essayé de démontrer plus haut la parfaite identité qui existe entre les *cagots* pyrénéens et les *cacous* bretons ; or, si les Goths sont entrés en Bretagne, ils n'y ont point laissé, que nous sachions, de souvenirs. Remarquons, d'ailleurs, que ceux mêmes qui ont trouvé cette jolie étymologie de *Caas Goths*, sont divisés en deux camps sur la manière de l'interpréter ; pour les uns, cela veut dire *Chiens Goths*, nom donné par les vaincus aux vainqueurs, et pour les autres *Chiens de Goths* ou *chasseurs de Goths*, explication beaucoup plus patriotique, mais qui renverse toutes les idées reçues au sujet de ces parias du midi qu'on méprisait tant et auxquels on devrait, au contraire, paraît-il, élever des statues. Enfin, quelques historiens ont vu dans les *cagots* un reste de Sarrasins ; nous pourrions leur demander également si les disciples de Mahomet ont jamais envahi la France

entière, mais nous nous contenterons, afin de ne pas prolonger une discussion qui nous semble oiseuse, de leur opposer ceux qui prêtent aux cagots la dénomination de *Chrétiens* ; et laissant de côté toutes ces hypothèses d'origine étrangère qui ne reposent sur aucun document authentique, nous proposerons de regarder tout bonnement les cacous comme nos compatriotes, si toutefois l'on peut supporter cette idée sans frémir d'horreur. Parmi les noms de cordiers bretons que nous avons relevés depuis le *xvii^e* siècle, il n'en est pas un qui ne soit du pays, ce dont il faut bien tenir compte. Mais nous avons démontré que les cordiers étaient les descendants directs des lépreux ; est-ce à dire pour cela que la lèpre ait pris spontanément naissance en France ou même en Europe ? Nous ne le pensons pas, et nous nous rangeons bien volontiers à l'opinion la plus générale qui la considère comme une importation de la Terre-Sainte. Peut-être pourrait-on objecter que la lèpre de France différerait sensiblement de celle des Juifs ; ainsi, dans le nord, au *xiv^e* siècle, le mal « *Monsieur Saint-Ladre* » est appelé le « mal blanc, » et, deux siècles plus tard, Ambroise Paré nomme aussi les cacous de l'ouest et du midi des « *ladres blancs* ; » or, d'après la loi de Moïse, ceux qui avaient la lèpre blanche étaient déclarés purs. En outre, la lèpre du Lévitique se manifeste à l'extérieur du corps ; d'après Ambroise Paré, au contraire, le cacous ne donnait au-dehors aucun signe de la maladie dont il était atteint au-dedans. Mais nous ne croyons pas que ces raisons soient suffisantes pour ébranler les convictions acquises relativement à l'origine de la lèpre ; tout au plus est-il permis d'en tirer ces deux conséquences, d'une part qu'on était plus sévère en France qu'on ne l'eût été peut-être à Jérusalem, de l'autre qu'Ambroise Paré, malgré toute sa science, a bien pu considérer comme lépreux des gens qui ne l'étaient pas en réalité ; rappelons-nous qu'il écrivait au *xvi^e* siècle.

Une fois admis que la lèpre est une maladie rapportée de la Palestine et que les cordiers de nos jours sont les descendants des lépreux, nous arrivons naturellement à une conclusion qui nous payera bien de nos peines, si nous parvenons à la faire accepter. Oui, dirons-nous aux cordiers, vos ancêtres ont été lépreux ; oui, vous êtes des *cacous* ; mais consolez-vous, il y a trois cents ans que la lèpre n'existe plus, et ce serait faire injure à nos savants médecins que de croire que vous en ayez encore les traces ; la maladie, d'ailleurs, aux yeux des gens intelligents, ne saurait porter atteinte à l'honorabilité de vos pères ; consolez-vous, mais non, réjouissez-vous plutôt et relevez fièrement la tête, car ce qui était une cause d'aversion générale va devenir votre plus beau titre de gloire ; il y a de grandes chances, en effet, pour que la plupart d'entre vous soient véritablement fils de Croisés ; si vos pères ont attaché sur leurs vêtements une pièce de drap rouge, beaucoup d'entre eux y avaient sans doute fixé précédemment la croix de même

couleur ; vous n'ignorez peut-être pas que bien des gens se prétendent issus des compagnons de Godefroy de Bouillon ou de saint Louis , qui seraient fort embarrassés d'en fournir les preuves ; les vôtres , vous les tenez en main , elles sont toutes dans votre profession , dans votre nom même de *cacous* , preuves indubitables et qui vous sont d'autant mieux acquises que jusqu'à ce jour on était bien loin de songer à vous les contester !

LES PRÉVOTS FÉODÉS

EN BRETAGNE.

(Par M. Rosenzweig.)

Les prévôtés et bailliages , ces cours de justice qui , dans certaines provinces de la France , se confondirent soit avec les sénéchaussées soit plus tard avec les présidiaux , ne semblent pas avoir jamais existé en Bretagne.

Nous trouvons , il est vrai , des prévôtés ecclésiastiques , comme celle de l'abbaye de Saint-Georges de Rennes , dont l'établissement remonte au *xr^e* siècle , et celle qui appartenait à l'évêque de Tréguier et s'exerçait dans la ville de ce nom ; mais ces prévôtés n'avaient qu'une juridiction peu importante ; une autre prévôté de Rennes , érigée en 1456 par le duc Pierre II , n'était chargée que de la procédure des causes mobilières.

Nous rencontrons également , dans les deux derniers siècles , un *bailli* de la sénéchaussée royale de Gourin , au diocèse de Cornouaille , mais il n'a point de bailliage et n'est , en réalité , que l'alloué ou le lieutenant du sénéchal. Rien dans ces institutions , ou autres analogues qui auraient pu échapper à nos recherches , ne rappelle les hautes-cours de justice dont nous parlions tout à l'heure.

Il existait cependant en Bretagne , au moins dès le *xiii^e* siècle , des bailliages ou prévôtés placés sous la main d'officiers de création ducal portant le nom de prévôts (*præpositi*) ou de sergents (*servientes*) et dont la charge consistait à recueillir les rentes et revenus du duc et à exécuter les mandements et ordonnances de justice. Leurs attributions principalement financières , ainsi que nous allons le voir , ne permettent pas non plus de les confondre avec les prévôts du reste de la France ; le fief ou gage d'office qu'ils recevaient à titre de salaire leur avait ,

d'ailleurs, fait prendre la qualification particulière de prévôts *fieffés* ou *féodés*. Concédé temporairement à l'origine, et seulement pour la durée de l'exercice de la charge, ce fief ne tarda pas à devenir héréditaire comme la charge elle-même, et pendant cinq ou six siècles la prévôté ou sergentise, attachée au fief et non à la personne, se perpétua dans les mêmes seigneuries. Hévin, traitant ce sujet dans ses *Consultations sur la coutume de Bretagne*, fait observer que les premiers prévôts féodés étaient des gens de basse extraction, mais que leurs offices furent bientôt convoités par les nobles. A l'appui de cette assertion, nous pouvons fournir un exemple tiré des archives de l'ancienne vicomté de Rohan, exemple qui prouve en même temps que l'existence des prévôts féodés remontait à une époque reculée.

En 1283, Olivier Bodic, écuyer, fait don à Jocelin, fils du vicomte de Rohan, et à ses héritiers, de la prévôté féodée dont il jouissait dans les paroisses de Mûr et du Moustoir-Caradec (aujourd'hui Saint-Caradec) au diocèse de Cornouaille. Toujours est-il que les nobles ne tardèrent pas à occuper toutes les charges de prévôts, et que la noblesse devint même une des conditions indispensables pour les obtenir. Hévin donne de cet accaparement deux raisons fort contradictoires : « Dans les temps plus reculés, dit-il dans sa III^e Consultation, tous les ministères de la justice étaient réputés glorieux, et les sergents fieffés, quoique nobles et possesseurs de grandes terres et fiefs, tenoient à honneur de précéder les juges la verge à la main, et d'être présents à l'audience pour recevoir et exécuter leurs commandemens. » Mais, dans sa IV^e Consultation, il reconnaît que « les fiefs de sergenterie furent jugés par les nobles assez utiles pour n'en dédaigner pas la possession. » Si nous attachons au mot *utiles* le sens dans lequel il est employé par Hévin, nous aurons donc à choisir entre deux allégations bien différentes, puisque d'après l'une les nobles n'auraient eu en vue que l'amour du bien public, tandis que, d'après l'autre, leur unique mobile aurait été le désir d'accroître leurs revenus. Cette étude va nous édifier complètement à ce sujet, et, pour ne pas nous égarer dans des considérations vagues et générales, nous allons suivre pendant trois siècles, à l'aide de documents recueillis dans les archives de la vicomté de Rohan, les faits et gestes d'une famille assez distinguée, celle des seigneurs du Garo, prévôts féodés de Vannes ; nous y trouverons tous les renseignements désirables sur l'importance primitive et sur la décadence d'une charge encore peu connue.

Le samedi après la Saint-Michel *en monte Gargane* l'an 1332, devant la cour de Vennes, Sévestre du Guarau afferme pour quinze ans à Jehan de la Haie les « issues et levées du botaille » qui lui appartenaient au port dudit Vennes, moyennant la rente annuelle de 90 livres. Trois ans plus tard, Jehan de la Haie transporte son bail à Olivier Le Sénéchal, c'est-à-dire tous les droits de « botaillege » dont le sieur du

Garou jouissait jadis (il était mort récemment) « sur les vins et es neffs qui venent ou port de Venes. » En quoi consistait ce droit de bouteillage et ne se percevait-il que sur les vins ? C'est ce que vont nous apprendre des lettres patentes du duc Jean IV datées du 23 janvier 1367 (nouveau style 1368).

« Jehan, duc de Bretagne et conte de Montfort, à noz sénéchal, alloé et recepvour de Broërec, salut. Comme de nostre féal Pierres dou Garou nous ait esté signifié que, ou temps de la paiz, son père et ses prédicessours deparavant lui fussont en possession et saisine d'avoir et lever au port de nostre ville de Vannes de chascun marchant de hors Bretagne passant douz tonneaux et pippe de vin cinq poz de vin, et de chascun vessel portant sel un minot, de chascun vessel portant bois quatre fagoz, et que, durant nostre guerre en Bretagne, monsur Bonnabes de Kallac, qui avoit la terre doudict Pierres par donnaison de nostre très chier seignour et père, que Dieux absole, fist la recepte desdictes choses, et dempuys ayons prins ledit Pierres en nostre gracee et bienvuillance, et par ce l'ayons remis en possession et saisine de ses dictes choses, et noz procureurs et nostre recepvour naguières le ont occupé et empesché de joir sur et de ses diz devairs par le temps de doux anz, comme il dit, et en ont fait la levée en son grant grieff, dommage et préjudice, et nous a supplié sur ce l'i pourvoir de remède convenable; pour ce est-il que nous vous mandons, commandons et commeictons à doux de vous, en absance dou tiers, que, à ce appellé nostre procureur de Vannes pour nostre droit garder, vous enquerrez et inforemez le mielz et plus diligeamment que vous porerez sur les dictes choses, et tout ce que en pourrez trouver, savoir et aprandre nous certifiez soubz voz seaux ou autres autentiques, pour en ordonner ce que verrons que sait affaire de raison. Donné à Vannes soubz nostre seau, le XXIII^e jour de janvier, l'an mil III^e saizante et sept.

» Par le Conseil ouquel vous et le doian de Cliczon estiez.

[Signé :]

» R. ROLLANT. »

(Orig. — Parch. — Était scellé sur simple queue.)

Ainsi les seigneurs du Garo possédaient depuis plusieurs générations le droit de bouteillage au port de Vannes, qui était, selon toute apparence, leur « gage d'office ; » ils avaient cessé d'en jouir quelque temps pendant la guerre de la succession de Bretagne, et Pierre du Garo ayant demandé à être rétabli dans ce privilège, le duc ordonnait une enquête à ce sujet. Cette enquête n'ayant pu avoir lieu à cause des troubles du duché, le sieur du Garo réclamait encore, en 1374, ses droits de « prévost faïé. » Cette fois, une vingtaine de témoins vinrent déposer par serment qu'ils avaient connu Silvestre du Garo bisafeul du récla-

mant, Pierre du Garo fils de Silvestre, autre Silvestre fils de Pierre et père dudit Pierre réclamant; que tous avaient joui du droit en question, paisiblement et sans obstacles, même « ou temps dou bon duc Jehan (Jean III) que Dieux absolve et jusques au commencement des guerres qui ont esté en Bretagne entre le duc (Jean IV) et monssour Charles de Blayes que Dieux pardont. » Par suite de cette enquête, Pierre du Garo rentra en possession du privilège de sa charge.

En 1380, Guillaume, fils aîné et principal héritier de Pierre du Garo, figure comme « l'un des prévôts féodés du duc, de la ville et chastellenie de Vennes » (il partageait alors cet office avec Jehan de Malestroit, seigneur de Kaer), et, en cette qualité, il fait exécuter des gens condamnés par la cour de Vannes. Vers la même époque, le procureur de Broërec (c'était le nom donné alors à la sénéchaussée de Vannes) veut contraindre les sieurs de Kaer et du Garo à « faire les lices des combataz en la ville de Vennes, en champ clos, quand le cas y échet », et aussi à « faire le chaufaut, sège et ben » pour le duc ou ses lieutenants en son absence; mais les prévôts ne se reconnaissent assujettis qu'à la première de ces obligations.

Au milieu du ^{xv}^e siècle, nous retrouvons un Pierre, seigneur du Garo, portant le titre de prévôt et *sergent* féodé de la cour de Vannes aux bailliages de Vannes et de Muzillac. Le seigneur du Garo, conjointement avec le seigneur de Kaer, est chargé d'y lever, au nom du duc, les « taux et rentes » dont il répond pour la somme de 200 livres monnaie; le sieur de Kaer, de son côté, répond de la somme de 70 livres. Tous deux versaient le produit annuel de leur perception entre les mains du receveur ordinaire de Vannes; mais ils étaient souvent en retard, et même, en 1453, le receveur avait saisi les biens du seigneur du Garo pour défaut de paiement et l'appelait à comparaître devant la Chambre des comptes de Bretagne.

En 1455, Jehan du Garo, fils aîné de Pierre, lui succède dans la charge de prévôt et *sergent* féodé. Dès cette époque, les prévôts se faisaient habituellement remplacer dans leurs fonctions par un simple *sergent*, particulièrement pour la « cueillette » des taux et rentes du duc; mais ils n'avaient garde d'en abandonner les bénéfices, au nombre desquels il faut compter la moitié des amendes infligées à ceux qui n'avaient pu payer lesdites rentes aux termes accoutumés. Il paraît toutefois que ces bénéfices commençaient à perdre de leur importance, au moins pour les prévôts de Vannes, si nous en jugeons par les plaintes adressées, en 1477, au duc François II par Jehan du Garo, plaintes qui donnèrent lieu à une nouvelle enquête dans laquelle sont relatés des faits qui ne manquent pas d'intérêt.

Pendant toute la première moitié du ^{xv}^e siècle (1399-1457), les ducs Jean V, François I et Pierre II avaient fait leur résidence ordinaire à Vannes et aux environs; il en était résulté qu'un grand nombre des

maisons de la ville et des faubourgs, habitées par les officiers et gens de cour, avaient été pendant longtemps exemptes de rentes et d'amendes. L'éloignement de la cour, après la mort du duc Pierre, n'avait pas été moins préjudiciable à la levée des impôts : une partie des maisons avait été abandonnée, une partie tombait en ruines ; celles qui étaient restées habitées l'étaient par des « gens de plus petite valeur qu'elles ne souloient estre deparavant. » La ville n'était plus fréquentée que par des « estrangers de divers estas, tant viateurs, marchans, gens de guerre, gens de court que gens misérables et pauvres personnes. » Aussi les rentes ne se percevaient plus qu'avec une extrême difficulté ; autrefois il suffisait, le premier jour des mois d'août et de janvier, de « mectre et asseoir une table couverte de tappiz » au-devant d'une maison « ou carrefour de Mainegnèvre » (aujourd'hui place Main-Liève) ; on venait y apporter les rentes dues au duc en la prévôté de Vannes (1) ; mais, depuis plus de trente ans, ledit « tablier » n'avait pas été « assis », et les commis du prévôt étaient contraints d'aller tendre la main de maison en maison et de porte en porte. Le nombre de ceux qui ne payaient point était considérable, et il n'y avait aucun moyen de recours ; si encore il eût été permis au prévôt de lever les rentes aussitôt après l'août, il lui aurait été facile, à défaut de paiement, de saisir les récoltes ; mais on ne lui remettait les rôles des contribuables que longtemps après ; en outre, ces rôles portaient les noms d'une foule de gens étrangers et de passage, présents à Vannes au moment de la confection des états, que les commis du sieur du Garo ne pouvaient ensuite retrouver, et pour lesquels le prévôt demeurerait néanmoins responsable. Enfin, la cour de Vannes avait établi dix ou douze sergents dans le même territoire où anciennement ceux des prévôts féodés avaient seuls le droit d'exercer ; cette innovation causait un grand préjudice au seigneur du Garo, dont elle restreignait les profits ; bien plus, le receveur ordinaire de Vannes ne voulait même pas le laisser jouir du « septième denier des taux » accordé par Pierre II. (Nous reparlerons plus loin de cette concession.)

Quant au gage particulier du seigneur du Garo, il avait également bien diminué de valeur, et on le comprendra sans peine après la lecture de cette partie de sa requête :

« Mesmes, combien que ès temps passés iceluy devoir sur lesdicts marchans forains de dix soulz par marchand eust acoustumé valoir de cent à deux centz livres par an et tant avoit acoustumé estre affermé,

(1) Cette curieuse façon de recueillir les impôts en plein air était générale à Vannes au ^{xv}^e siècle ; l'enquête provoquée par le sieur du Garo nous apprend qu'à la même époque, à l'instar du « tablier du duc, » il y avait aussi le tablier de l'évêque, que le receveur des Régaires (juridiction temporelle de l'évêque) faisait dresser près de l'église Notre-Dame-du-Mené, et là, ce receveur, « assis en une chère, appelait tous ceux qui devaient les rentes dudit Régaire à les venir payer audit tablier. »

on fait et fait faire, puis vingt ans, à l'évesché de Vennes, plusieurs navires qui vont quérir et amener le vin des parties de Poitou, La Rochelle et ailleurs ou havre de vostre dicte ville de Vennes, et mesmes, quant les dicts marchans et navires d'estrangies parties sont arivés à l'antré de Morbihan, les marchans de vostre dicte ville, en deffraudant le dict devoir deu à cest dict suppliant et plusieurs aultres devoirs que les estrangiers doibvoient et dont lesdicts habitans de Vennes sont francs, vont ou leurs navires quérir lesdicts vins et les amenoint audict havre de Vennes, faignans les avoir esté quérir hors le pays, et aultres simulations; à l'occasion de quoy la plus part dudict devoir est perdue; auxi les marchans d'estrangies parties ont délessé et cessé de venir fréquenter et apporter vins en ceste dicte ville et forbourg de Vennes; pourquoy celuy devoir n'a valu et ne vault à présent que cent soulz monnoie par an. »

Malgré la différence de tarif, nous n'hésitons pas à reconnaître dans le « devoir » dont il est ici question l'ancien droit de bouteillage attaché à la prévôté féodée de Vannes, et qui, au ^{xv}^e siècle, était désigné le plus souvent sous le nom de *Poitenage*, parce qu'il était prélevé principalement sur des marchands de vin du Poitou. Or, non seulement les habitants de Vannes se rendaient à l'entrée de la rivière, au-devant des marchandises amenées par les navires étrangers, ainsi qu'il vient d'être dit, fraude qu'on aurait pu réprimer; mais le commerce ayant beaucoup perdu de son activité depuis que les ducs avaient quitté le pays, un grand nombre d'habitants allaient, en réalité, chercher au loin les vins et autres denrées qu'on ne leur apportait plus. Dans les deux cas, la franchise dont ils jouissaient produisait le même résultat sur la recette de la prévôté.

Il ressort de tout ce qui précède qu'il n'y avait pas trop d'exagération dans les plaintes du seigneur du Garo, lorsqu'il prétendait que ses fonctions lui étaient « très-greueuses et sumptueuses à soustenir, » affirmant qu'il leur en avait coûté du leur, depuis soixante ans, à lui et à ses prédécesseurs, environ 1,000 livres monnaie, et qu'il leur en coûterait encore plus à l'avenir, si le duc n'y pourvoyait. En conséquence, il demandait le rétablissement de tous les droits qui avaient appartenu à son père, à son aïeul et à tous ses ancêtres, mentionnant d'une façon toute spéciale le paiement des rentes et amendes « au tablier estant à la cohue de Vennes. »

Sur l'ordre du duc, le sénéchal de Vannes, après avoir vérifié les registres de la Chambre des comptes, procéda à une enquête (janvier 1478) dont tous les témoins confirmèrent la vérité des allégations du seigneur du Garo, attestant d'une part la diminution des revenus de la prévôté, de l'autre la multiplicité des charges qui n'en continuaient pas moins de peser sur elle.

Nous avons tout lieu de croire que justice fut faite et qu'on s'efforça de rendre à l'office du prévôt féodé toutes ses anciennes prérogatives

Mais la chose était difficile ; on ne détruit pas aisément des abus qu'une longue tolérance a laissés s'implanter, et le seigneur du Garo ne devait pas tarder à en faire l'expérience. Sur ses instances, le sénéchal de Vannes avait ordonné que, suivant l'ancienne coutume, le prévôt ou son commis pourrait « dresser le tablier du duc » au carrefour Main-Liève pour y recevoir les rentes après bannie. Or, il advint que, le premier jour d'août 1479, le seigneur du Garo, accompagné de sergents et de notaires, après avoir fait dresser la table et bannir, s'était assis gravement pour attendre les contribuables, lorsque plusieurs particuliers se présentèrent en tumulte et lui demandèrent de quel droit il agissait ainsi, qui il était, etc., ajoutant qu'ils n'obéiraient point et ne payeraient pas les rentes, « ainçois luy disoient en parolles despiteuses et en forme de menaces qu'ilz le feroient bien aller de huys en huys pour les recevoir, et qu'ilz ne daingneront aultrement les poyer. » Et, comme quelques autres personnes apportaient leur argent, ces individus s'en emparèrent en les injuriant, se moquant du prévôt et « faisant grand cry, bruit et scandalle, » au mépris du duc et de son autorité.

On comprend qu'après de semblables scènes, les prévôts féodés ne furent pas souvent tentés de venir faire en personne la cueillette des rentes ; ils déléguaient volontiers à des commis ce périlleux honneur. C'est ainsi que le seigneur du Garo était remplacé, en 1483 et 1485, dans le bailliage de Vannes, par un sieur Jehan d'Auray, moyennant un salaire de 20 livres monnaie ; en 1497, dans le bailliage de Muzillac par Nicolas Le Barbier, sergent de la cour de Vannes. Cette substitution de personnes était loin d'améliorer la situation, et les plaintes allaient leur train. Écoutons, par exemple, celles de Nicolas Le Barbier au sujet des rôles qui lui avaient été remis ; il y trouve taxés quantité de gens qui n'auraient point dû l'être et dont il n'y a rien à tirer. Indépendamment des gentilshommes, des gens d'office, des religieux de l'abbaye de Prières, du templier de Carentoir, du prieur de la Gresle, des gens qui étaient morts, des inconnus, des détenus en prison, des endettés, de ceux qui avaient éprouvé quelques pertes pour cause d'incendie, il signale, et nous ne pouvons résister au désir de signaler avec lui, de « povres paillarts qui n'ont rien et vont à l'aumosne ; » un « povre meschant paillart excommunié et interdit le plus du temps ; » d'autres « qui n'ont pas trétouz vallant ung grain de blé à l'ocasion de la gresle qui fut naguères en leur quartier ; » un autre qui « n'a pas de pain à déjeuner ; » un « povre home de guerre qui n'a guères de bien ; » un « povre bastard ; » un « povre maistre d'escolle qui ne tient riens prouchement ; » des « furtiffs ; » etc. Pourrait-on trouver de nos jours des demandes en dégrèvement plus agréablement exprimées ? Le sieur Le Barbier requérait donc que ces diverses taxes lui fussent rabattues de son compte, et, pour cette fois du moins, le sénéchal de Vannes y consentit.

A cette époque (fin du xv^e siècle), et cela dura jusqu'au milieu du xviii^e siècle, trois seigneuries se partageaient l'exercice de la prévôté féodée dans la sénéchaussée de Vannes : celles du Garo, de Kaer, et de Bavalan ; nous avons déjà cité le seigneur de Kaer ; le seigneur de Bavalan apparaît dans l'enquête de 1478 comme sergent féodé du bailliage de Muzillac, conjointement avec le seigneur du Garo. Voici dans quel ordre ces trois prévôts exerçaient : les fonctions du seigneur de Kaer ne s'étendaient que sur le bailliage de Vannes, celles du seigneur de Bavalan que sur celui de Muzillac ; seul le seigneur du Garo avait les deux bailliages dans son ressort et y fonctionnait alternativement, de telle sorte que la charge des deux autres prévôts se trouvait suspendue de deux années l'une.

Un titre du mois de mars 1543, encore relatif à la seigneurie du Garo et toujours extrait des mêmes archives, nous renseigne d'une manière positive sur la condition des prévôts et sergents féodés au milieu du xvi^e siècle. C'est une déclaration faite devant un commissaire du dauphin Henri II, duc de Bretagne, par demoiselle Guyonne de Keraudren, dame de Lannouan, veuve de Jehan de Kermeno sieur du Garo, des droits et charges de Claude de Kermeno, son fils mineur, en qualité de prévôt et sergent féodé de la cour de Vannes. Il est tenu d'assister aux plaids généraux de ladite cour, en personne ou par procureur spécial, de faire les ajournements, plègements, arrêts, oppositions, exécutions, bannies et appropriements d'héritages, et autres exploits concernant l'office de sergent, dans la ville et aux faubourgs de Vannes ainsi qu'au bailliage de Muzillac ; il partage ses fonctions avec les seigneurs de Kaer et de Bavalan de la manière indiquée ci-dessus. Il est également tenu de faire la recette des taux et rentes du duc, qu'il verse entre les mains du receveur ordinaire de Vannes, même de payer l'exécution des criminels condamnés à être pendus ou étranglés en la justice patibulaire, et de fournir les exécuteurs. Comme rémunération, il a les profits des exploits qui le regardent exclusivement, le septième denier des taux et amendes, la somme de 4 livres 4 sous monnaie pour sa peine de recueillir les rentes du duc, plus la somme de 10 sous monnaie sur chaque marchand étranger déchargeant au port de Vannes, devoir appelé de *Poyteinnage*. En achevant cette déclaration, la mère du seigneur du Garo ajoute que l'office de prévôt est pour eux une grande charge, qu'ils offrent même de l'abandonner si on ne leur rend justice en empêchant plusieurs sergents du bailliage de Vannes d'exercer à leur détriment.

Enfin, une dernière pièce du dossier nous apprend qu'en 1594, René de Kermeno, seigneur du Garo, sur requête qui lui est faite de payer des frais d'exécution criminelle, déclare ne pas savoir ce que c'est que cette « servitude » (reconnue cependant formellement en 1543), et devoir renoncer à tous ses droits de prévôt féodé plutôt que de s'y soumettre ; il était, du reste, continuellement en procès avec le receveur de Vannes.

En résumé, la charge de prévôt et sergent féodé avait, comme la plupart des charges, ses obligations et ses avantages ; sans vouloir comparer les uns aux autres, nous ferons remarquer que, malgré tant de récriminations si fréquemment renouvelées, quelque lourdes que parussent des fonctions qu'ils menacèrent tant de fois d'abandonner, les seigneurs du Garo ne les conservèrent pas moins, de leur propre volonté, tout le temps que dura cet office, à savoir pendant quatre ou cinq siècles. Nous pourrions en dire autant de la plupart des prévôtés féodées, qui ne furent négligées par leurs possesseurs qu'à l'époque où elles n'existaient plus que de nom. Que doit-on en conclure, sinon que les ennuis de la charge étaient largement compensés par ses bénéfices ? Nous voyons, d'ailleurs, les prévôts constamment préoccupés de réduire les premiers et d'augmenter les seconds ; ils se laissèrent même entraîner, sous ce dernier rapport, à de coupables abus. Un titre de la Chambre des comptes de Nantes, transcrit par dom Morice, relate les plaintes portées, en 1405, par Jehan Le Voyer, seigneur de la Clarté, contre les exactions des sergents féodés de la cour de Rennes ; ils se faisaient payer pour les ajournements en justice, levaient des taxes plus fortes que celles qui avaient été imposées, pressuraient les paroisses, directement et par leurs clercs, etc. Les constitutions des ducs Jean V (1420) et Pierre II (1451 et 1456) prouvent que ces abus étaient devenus généraux ; les prévôts s'appliquaient d'une part à frauder leur seigneur, de l'autre à vexer les vassaux dans l'étendue de leur bailliage, exigeant d'eux du blé à l'août, du vin à la vendange, des poules au carnaval, des œufs à Pâques, de l'argent au premier jour de l'année ; ce fut bien pis lorsque les prévôts, dédaignant de servir en personne, « ayant, comme dit Hévin, quelque honte d'aller faire des exploits et d'être aux plaids la verge de sergent à la main, » abandonnèrent leurs fonctions à des commis, ou affermèrent leurs sergentises au plus offrant et dernier enchérisseur. Quelques-uns, pour refus de service, avaient vu saisir leur gage, au moins temporairement ; d'autres l'avaient aliéné ; d'autres enfin l'avaient laissé usurper ou amoindrir par négligence ou par calcul, et s'emparaient de ce prétexte pour couvrir leur retraite ou leurs exactions. Afin d'obvier à ce dernier inconvénient, il avait été ordonné que les sergents féodés privés de leur gage retiendraient pour leur salaire la septième partie des recettes faites par eux pour le seigneur (c'était ce qu'on appelait le « septième denier ») ; ce salaire fut bientôt accordé à tous les prévôts indistinctement, et même beaucoup d'entre eux en profitèrent pour commettre de nouvelles concussions que les ordonnances des ducs ne parvinrent pas à réprimer entièrement.

Nous avons suivi les prévôts féodés de la sénéchaussée de Vannes, et particulièrement les seigneurs du Garo, jusqu'à la fin du *xvi^e* siècle ; ce que nous en avons dit peut s'appliquer, à quelques variantes près, à tous les prévôts de la Bretagne. Tous avaient à remplir des obligations

analogues; tous avaient reçu à l'origine un fief ou gage consistant soit en terres, soit en droits spéciaux, comme celui de bouteillage du seigneur du Garo. Hévin cite le privilège dont jouissaient, en 1541, les sergents féodés de la sénéchaussée de Rennes de lever en cette ville, aux trois jours de marché de chaque semaine, certains devoirs sur le sel, sur le gruau et sur les boulangers, et aussi de prendre sans payer dans la même ville les chevaux, charrettes et harnais nécessaires pour conduire les condamnés aux lieux où ils devaient être exécutés, avec les licols et autres cordages indispensables pour l'exécution.

Ce dernier article rappelait, il est vrai, une triste charge dont l'un des sergents de Rennes voulait précisément se dispenser, au ^{xvii}^e siècle, comme avait fait le seigneur du Garo en 1594, et c'est ce qui donna lieu à la Consultation d'Hévin. On comprend la répugnance que devait inspirer aux prévôts cette lugubre mission, et les efforts qu'ils tentèrent pour s'en affranchir; elle semble cependant avoir été longtemps l'une des attributions exclusives de la petite noblesse: ainsi un aveu rendu au roi, en 1550, par le baron de Malestroit nous apprend que, lorsqu'un criminel était condamné à être pendu à la justice patibulaire à quatre poteaux de ladite baronnie, située près le grand chemin de Malestroit à Rochefort, les sieurs du Couëdic-au-Voyer, du Cilyo et de Lexier, vassaux (et peut-être prévôts féodés) de la seigneurie de Malestroit, étaient obligés, personnellement ou par procureurs nobles, d'assister à cheval à l'exécution, tenant chacun une verge blanche à la main, et de conduire le « cryme, » accompagné de ses parents, depuis la porte de la prison jusqu'au « Chêne-au-Voyer » près ladite justice; c'était ce qu'on appelait le « devoir de voyer, » parce qu'il consistait à *faire la voie* au-devant des condamnés. Mais les prévôts n'avaient pas toujours des missions aussi désagréables à remplir; signalons, par exemple, la suivante que nous trouvons mentionnée dans une déclaration fournie, en 1542, à messire René, vicomte de Rohan, comte de Porhoët, par demoiselle Françoise de Callac, dame de La Touche, déclaration extraite des archives de la seigneurie de Callac en Plumelec: Le sieur de Remungol, prévôt et sergent féodé de cette seigneurie, « est tenu et obligé, à chacune venue de chacune damme de Callac, que premier qu'elle vendra audict lieu de Callac, aller en son pourpoint et chausses closes, abillé en gentilhomme, à une lieue loign dudict lieu de Callac, au-davant de ladicte damme, la saluer le bonnet en sa main, se clyner le genoil à terre, prandre son cheval par la bride, l'amener et conduire comme gentilhomme audict lieu de Callac; et, ce fait, les habillementz et accoustrementz de ladicte damme, jucques à la chemisse, sont et appartiennent audict de Remugol, et tant habillementz de corps que de cheval et harnoays. » Un aveu postérieur (1600) ajoute aux accoutrements de la dame ses bagues et joyaux, et aux harnais du cheval la « haquenée » elle-même; il relate, en outre, que, toutes les fois que

le sieur de Remungol se rendra au château de Callac pour prendre les ordres du seigneur au sujet des exploits de justice et ajournements à faire, non-seulement il sera remboursé de ses dépens, mais il « se soira à la seconde table, comme l'un des gentilshommes de ladite maison, » etc.

De même que la sénéchaussée de Vannes, toutes les autres sénéchaussées royales étaient divisées en bailliages où nous trouvons, encore en exercice au ^{xvii}^e siècle, des prévôts féodés dont le nombre varie, ainsi que celui des bailliages. Mais le temps et les modifications administratives résultant de l'assimilation de la Bretagne au reste de la France ont apporté quelques changements à leurs attributions et amoindri considérablement leur importance. Toujours assignés à comparaître aux plaids généraux, ils y viennent produire leurs comptes, fournir leurs rapports, recevoir des instructions pour tout ce qui concernait les testaments, les usurpations, les contrats, l'entretien des routes et des ponts, etc.; de plus ils sont tenus d'assister aux processions du Saint-Sacrement. Quoique siégeant dans leurs bailliages, ils font défaut le plus souvent, et se laissent condamner à une amende ou à la saisie temporaire de leurs fiefs; parfois ils délèguent des commis ou des sergents royaux non féodés, mais ils finissent bientôt par ne plus commettre personne, et ne se distinguent plus, au ^{xviii}^e siècle, que par le nom de *sergents prévôtaux* ou *bailliers* des autres sergents royaux auxquels ils abandonnent complètement leurs offices.

A l'exemple des sénéchaussées royales, les juridictions seigneuriales avaient aussi leurs bailliages et leurs prévôts féodés investis des mêmes fonctions que les sergents du duc ou du roi, gens nobles et de distinction, détenteurs de fiefs en vertu desquels ils devaient le service de sergentise, qui consistait principalement dans la cueillette des rentes et amendes de la seigneurie. Nous avons parlé de la prévôté de Callac; les Constitutions de Jean V et de Pierre II concernent, d'ailleurs, aussi bien les sergents des seigneurs que les sergents ducaux; nous aurons donc peu de chose à ajouter relativement aux prévôts de seigneuries. Leurs bailliages étaient, en général, plus petits que ceux des sénéchaussées; quelques-uns ne s'étendaient que sur une paroisse et même sur une portion de paroisse. Souvent les prévôts féodés du duc ou d'un seigneur remplissaient aussi l'office de sergent auprès des seigneurs inférieurs; mais alors ils recevaient de ceux-ci un salaire particulier. Dans les seigneuries où il n'y avait pas de prévôt, les rentes étaient perçues par les principaux vassaux à tour de rôle.

Avant de nous séparer des prévôts et sergents féodés, disons quelques mots d'une autre charge également *fiéffée*, qui n'est point sans rapports avec la leur, et dont nous connaissons au moins un exemple, grâce aux archives déjà signalées d'une illustre maison, nous voulons parler de la *sénéchalie* ou sénéchaussée féodée héréditaire de Rohan. L'existence de

cette charge est constatée dès le ^{xiii}^e siècle, mais il y a doute relativement aux premiers titulaires. Ogée, à l'article *Saint-Gonneri* de son *Dictionnaire historique et géographique de Bretagne*, cite la famille Le Sénéchal, devenue plus tard Le Sénéchal de Carcado ; mais d'autre part, à l'article *Molac*, il désigne les anciens seigneurs de ce nom comme sénéchaux féodés de Rohan, ayant reçu pour gage la terre même de Molac. Entre ces deux familles, qui semblent issues l'une et l'autre de celle de Rohan dont elles avaient les armes, et qu'une alliance finit par réunir au ^{xviii}^e siècle, la confusion est permise ; toutefois, si le nom de *Sénéchal* (1) peut faire pencher la balance en faveur de la première opinion, il est néanmoins avéré que la sénéchaussée de Rohan ne cessa, depuis le ^{xiv}^e siècle, d'appartenir aux seigneurs de Molac. C'est en qualité de sénéchal féodé que Jehan de la Chapelle, baron de Molac, rendit aveu, en 1450, au vicomte de Rohan ; un état des affaires de la vicomté, en 1553, renferme cette indication : « Il n'y a à Pontivy (siège principal de ladite vicomté) qu'un sénéchal à robe courte, qui est monsieur de Molac, *sénéchal féodé*. » Ogée s'étend avec plaisir sur les attributions civiles et militaires des sénéchaux en général, et du sénéchal de Rohan en particulier ; nous nous bornerons à résumer celles-ci rapidement : Le sénéchal portait la bannière du vicomte, lorsque ce dernier allait à la guerre, et, en son absence, il commandait la noblesse du pays ; en temps de paix, il avait le privilège exclusif de juger les vassaux de la vicomté et d'établir des lieutenants dans toutes les juridictions du ressort. Les biens et les droits honorifiques qu'il avait reçus des seigneurs de Rohan étaient considérables ; indépendamment de son fief, il avait sa part des taxes et amendes, des tailles et aides, des fermes et baillées, et de tous les revenus de la seigneurie. « Quand le vicomte tenait sa cour et ses plaids généraux, il était obligé de lui servir le premier plat et le premier coup de vin qu'il demandait ; mais, lorsqu'il avait bu, le sénéchal prenait la tasse, qui lui appartenait de droit, de même que toutes les barriques de vin destinées à la provision du seigneur, quand elles étaient vides jusqu'à la barre. Toutes les peaux des animaux qui entraient dans la cuisine du vicomte appartenaient aussi au sénéchal, à l'exception de celles des daims, qui étaient réservées pour quelques officiers de la dame de Rohan. » Comme on le voit, les bénéfices de la charge l'emportaient de beaucoup sur ses obligations ; aussi ne sera-t-on pas étonné d'apprendre qu'en 1641, la duchesse Marguerite de Rohan remboursa à messire Sébastien de Rosmadec, baron de Molac, l'office de sénéchal « féodé, héréditaire et réel, » moyennant la somme de 36,000 livres tournois.

C'était du moins mourir avec un éclat que durent envier les prévôts féodés ; ceux-ci, au contraire, s'éteignirent tristement, laissant à peine

(1) Il existe beaucoup d'autres exemples de noms de famille rappelant le souvenir d'un titre d'office, comme Le Prévost, Le Voyer, Le Bailli, etc.

derrière eux, à la fin du XVIII^e siècle, le souvenir de leur nom. Les bailliages, appelés aussi à cette époque *départements*, continuèrent cependant de subsister comme circonscriptions financières. Tandis que le fouage, la capitation et les autres impôts directs étaient perçus par les soins des communautés de ville et par les fabriques ou *généraux* des paroisses rurales, divisées à cet effet en *frairies* (1), pour être versés entre les mains de receveurs spéciaux et du trésorier des États de Bretagne, les bailliages, qui correspondaient alors assez exactement, pour le nom et pour l'étendue, à nos cantons actuels, servaient principalement à la levée des impôts indirects appelés *devoirs* et *billots*, et que percevaient de nombreux commis sous la surveillance de directeurs et de fermiers généraux. La lutte permanente de ces commis contre le peuple rappelle d'une manière frappante d'une part les vexations des anciens prévôts, de l'autre les résistances que ces derniers avaient éprouvées dans l'exercice de leurs fonctions.

La question de l'impôt en Bretagne a fourni et fournirait encore matière à de curieuses études ; les Bretons ont de tout temps manifesté à son égard la plus profonde répugnance, sous quelque forme qu'il se présentât, et, pour s'en affranchir, ils ont souvent appelé la mort, comme le bûcheron de la fable, et l'ont envisagée avec plus de courage. L'histoire de Bretagne fourmille de faits à l'appui de cette assertion. C'est l'horreur de l'impôt qui engendra, dès le IX^e siècle, la révolte de Nominoé contre la domination des Francs ; c'est elle qui souleva plus tard, à diverses reprises, la Bretagne tout entière indignée de la violation de ses privilèges expressément réservés cependant lors de l'annexion de cette province à la France. Les désordres auxquels donna lieu la perception du droit sur le papier timbré sous le gouvernement du duc de Chaumes, désordres à peine réprimés par les « penderies » que la plume de M^{me} de Sévigné a rendues célèbres, la conspiration de Pontcallec et son terrible dénouement, les luttes à main armée qui constamment accompagnaient les fraudes sur le tabac et sur les boissons, malgré les peines sévères édictées contre les coupables, étaient autant de protestations sanglantes contre l'impôt considéré, à tort ou à raison, comme vexatoire et exagéré. A côté de ces scènes tragiques s'accumulaient de jour en jour les récriminations plus calmes, mais non moins significatives, de toute une classe de contribuables réclamant sa part des exemptions et des privilèges, jusqu'au moment où il lui fut enfin permis, dans ses cahiers de doléances, de pousser un cri suprême en faveur de la répartition plus équitable de l'impôt.

(1) Nous avons essayé de démontrer, dans l'introduction du *Dictionnaire topographique du Morbihan*, que la frairie était, en effet, une division plutôt financière qu'ecclésiastique.

NOTE SUR UNE TORTUE DE MER

PRISE

DANS LES PARAGES DE L'ILE DE GROIX, EN JUILLET 1871.

(Par M. Taslé père.)

Les pêcheurs de Groix, dans les premiers jours de la seconde quinzaine de juillet dernier, en visitant les casiers qu'ils avaient mouillés pour la pêche des homards, trouvèrent une tortue de mer embarrassée dans les cordes qui retenaient leurs paniers; ils purent s'en emparer et ils la transportèrent à Lorient où elle fut montrée au public dont elle excita la curiosité. Mais elle vint à mourir, et son propriétaire l'offrit alors au cabinet d'histoire naturelle du lycée de cette ville, sous la seule condition que son nom figurerait sur l'étiquette. On a été, paraît-il, effrayé de la difficulté des procédés de conservation d'un animal aussi monstrueux, et le cadeau a été refusé. Il aurait été sans doute facile de l'obtenir pour le musée de la société polymathique; mais quand il en a été question devant moi, cette curieuse et rare tortue était déjà transportée à Paris. Je n'ai donc pu ni la voir, ni chercher à l'obtenir pour nos collections; et je le regrette d'autant plus que la dernière apparition de cette espèce sur les côtes françaises date de 106 ans (10 juillet 1765). Toutefois puisque sa dépouille nous a échappé, je crois utile à la science de constater dans une notice sa réapparition sur notre littoral. L'*Abeille*, journal de Lorient, numéro du 26 juillet 1871, a inséré une note concernant la tortue qui nous occupe, suffisante, il est vrai, pour en reconnaître l'espèce, mais par ailleurs très incomplète, et où son nom générique a été défigurée.

Le chélonien de Groix appartient à la famille des thalassites ou tortues de mer, dont les membres sont beaucoup plus longs en avant qu'en arrière et sont convertis en rames ou palettes, leurs doigts des mains et des pieds étant recouverts d'une membrane épaisse qui les enveloppe et ne leur permet aucun mouvement isolé.

Cette famille comprend deux genres :

1^o Le genre Chélonée (*Chelonia* Brongniart) dont la tête et les membres sont revêtus de quelques plaques écailleuses, et dont la carapace est entièrement couverte de plaques de même nature. C'est à ce genre dans lequel MM. Duméril et Bibron (Erpétologie générale, vol. 2, pag. 530 et suiv.) font entrer sept espèces, qu'appartiennent la Chélonée caouane, de la Méditerranée, que l'on rencontre de temps à autre sur

nos côtes de l'Atlantique, et la Chélonée franche des mers tropicales, jadis commune dans le golfe du Mexique où on la poursuit à outrance pour sa chair très estimée et pour l'écaille qu'elle fournit aux arts et à l'industrie.

2^o Le genre *Sphargis* (*Sphargis* Merrem), sujet spécial de cette étude.

Ce genre ne renferme qu'une espèce : *Sphargis* Luth (*Sphargis coriacea* Gray, *Testudo coriacea* Rondelet ; *T. lyra* Bechstein ; *Sphargis mercurialis* Merrem ; *Dermochelys atlantica* Lesueur ; *Coriudo coriacea* Harlan ; *Dermatochelys porcata* Wagler.) C'est cette espèce qui a été capturée à Groix, et dont je vais donner la description.

La *Sphargis* Luth n'est revêtue de plaques écailleuses ni sur la carapace, ni sur une autre partie du corps ; elle est privée d'ongles, soit aux mains soit aux pieds ; les bras réduits, ainsi que les jambes, à des espèces de moignons, ne sont propres qu'à la natation ; les membres antérieurs sont du double plus longs que les postérieurs ; mais ceux-ci sont beaucoup plus larges que les premiers. La tête est longue de 25 à 30 centimètres, suivant la taille du sujet observé, et large de 20 à 25 cent. ; le cou a 7-9 cent. de longueur, celle de la queue est de 10 à 14 cent. ; la longueur de la carapace varie de 1^m 45 à 1^m 70, sur une largeur de 1^m 08 à 1^m 14 ; celle du sternum ou plastron est de 1^m 06 à 1^m 10, et sa largeur est de 0^m 96 à 1^m.

La carapace est cordiforme, elle est très peu cintrée sur le dos, sa coupe transversale donne une courbe légèrement surbaissée, et elle se termine inférieurement en une pointe allongée qui recouvre la queue et en atteint l'extrémité ; elle porte sept carènes longitudinales plus ou moins denticulées ou crénelées, et toutes régulièrement espacées ; elles sont disposées comme suit : une au centre correspondant à l'épine dorsale, et trois autres de chaque côté, dont les deux externes, celle de droite et celle de gauche, sont situées sur les bords, elle est recouverte d'une peau épaisse d'un brun presque noir, tuberculeuse dans la jeunesse, lisse dans l'âge adulte, et composée de nombreux polygones contigus, assez semblables à ceux que l'on observe sur la peau des poissons du genre *Caffre* (*Ostracion* Linné), dont ils n'ont pas d'ailleurs la régularité.

D'après le journal de Lorient que j'ai déjà cité, la tortue capturée dans les eaux de Groix pesait à peu près 250 kilos, et elle avait environ 1^m 60 de long ; mais la notice n'apprend pas si l'on s'est borné à indiquer l'étendue de la carapace, ou si l'on a compris celle de la tête et du cou. Dans ce dernier cas, on devrait admettre qu'elle n'avait pas atteint son complet développement.

Les mâchoires sont extrêmement fortes ; elles se composent de deux pièces cornées en forme de bec d'oiseau ; la pièce supérieure porte trois échancrures triangulaires profondes, une centrale et deux latérales ; la

mâchoire inférieure, dépourvue d'échancrures, se termine en une pointe anguleuse recourbée, qui est reçue, quand la bouche est fermée, dans l'échancrure médiane de la pièce supérieure. Le dessus du cou est garni de tubercules déprimés.

MM. Duméril et Bibron (Erpétologie générale, vol. 2. p. 562) décrivent comme suit la coloration actuelle de la dépouille du seul individu adulte qui soit conservé dans les galeries du muséum d'histoire naturelle de Paris :

« Il offre sur sa carapace un brun marron, semé d'un grand nombre » de tâches jaunâtres, très pâles. La région inférieure du corps est » brune, ainsi que le cou et la tête. Les membres et la queue sont » noirs. »

L'auteur de la note insérée dans l'*Abeille de Lorient* dit que l'individu vivant pris à Groix est de la couleur du cuir bouilli ; M. le commissaire de marine Boyer, qui le premier m'a parlé de cette capture, comparait la couleur à celle des chapeaux des marins ; notre collègue, M. Desmars, m'a assuré que, sur la carapace au moins, la coloration était d'un brun très foncé ; mais ni lui, ni M. Boyer n'ont aperçu ces taches jaunâtres signalées par MM. Duméril et Bibron.

Le sternum ou plastron, selon ces deux derniers auteurs, est plat, il est coupé carrément en avant et forme un angle obtus en arrière ; il n'offre sur sa surface ni lignes saillantes, ni protubérances. Toutefois la planche 24 de l'atlas qui accompagne leur ouvrage représente ce plastron parcouru par cinq carènes comme la carapace, non compris celle des bords.

Le nom générique de *Sphargis* appliqué à cette espèce est formé du mot grec *Σφαργίζω* (Je crie), parce qu'elle est la seule dans la famille des Thalassites qui ait la propriété de pousser des cris ou des gémissements.

Les chéloniens thalassites semblent se nourrir principalement de plantes marines dont on trouve leur estomac rempli. On suppose cependant que la caouane et le caret font entrer dans leur nourriture la chair de crustacés et de mollusques ; mais l'on ne sait rien sur la *Sphargis* à ce sujet, positivement du moins ; cependant le révérend J. G. Wood, (*Illustrated natural history*) la considère comme un mets malsain, dangereux même, dont il est prudent de s'abstenir.

Les tortues appartenant à cette espèce ont été bien rarement signalées dans les mers européennes, où elles ne doivent apparaître qu'accidentellement et à des intervalles irréguliers : elles n'y trouveraient pas, en effet, si ce n'est sur quelques points des États barbaresques, ces côtes sablonneuses assez désertes pour qu'elles pussent en sécurité y déposer leurs œufs que fait éclore la chaleur du soleil. On les a observées aux Antilles, aux îles Séchelles et dans les mers du Japon (voir au mot *Sphargis* le dictionnaire universel d'histoire naturelle). C'est donc dans

les parages de quelques-unes de ces îles qu'il convient de placer la patrie d'origine de ces énormes Thalassites. Leur présence n'avait été d'ailleurs constatée authentiquement jusqu'ici que cinq fois dans les mers du continent européen, deux fois dans la Méditerranée, par Rondelet d'abord qui en avait obtenu un sujet pêché dans les parages de Frontignan, et qui lui imposa le nom de *Testudo coriacea*, puis plus tard par Amoureux qui en disséqua un second pris aux environs de Cette, et en fit l'objet d'une communication au journal de physique, année 1778. Borlasse a donné la figure assez médiocre d'un troisième individu qui avait été pêché en 1756, sur les côtes de Cornouailles, en Angleterre. Enfin deux autres tortues semblables avaient été prises en 1729 et 1765, vers l'embouchure de la Loire.

On lit en effet dans l'histoire de l'académie des sciences, année 1729, page 8, la notice suivante :

« M. de la Font, ingénieur en chef à Nantes, envoya à M. de Mairan
» la relation d'une tortue extraordinaire prise dans des filets, le 4 août
» 1729, vers l'endroit appelé la *Pierre percée*, au nord de l'embouchure
» de la Loire, à treize lieues de Nantes. Dès qu'elle fut dans les filets,
» elle s'y entortilla en se débattant, de façon à leur faire faire plusieurs
» fois le tour de son corps, ce qui les sauva d'être mis en pièces par
» l'animal, et lui ôta le moyen de s'en dégager. Les pêcheurs, qui ne
» voulaient principalement que retirer et conserver leurs filets, eurent
» beaucoup de peine à les mettre à terre sur des roches; ils furent
» effrayés de sa grandeur, et encore plus des horribles cris qu'il poussoit,
» surtout quand ils eurent pris le parti de lui casser la tête avec les
» crochets de fer qui sont au bout de leurs gaffes. On eût entendu ces
» hurlements d'un quart de lieue, et de plus, il exhalait de sa gueule,
» toute écumante de rage, une vapeur si puante que tous robustes
» qu'ils étoient, ils pensèrent s'en évanouir.

» Cet animal avoit 7 pieds 1 pouce de long, 3 pieds 7 pouces de
» large aux épaules, 2 pieds dans sa plus grande épaisseur. Il avoit le
» port d'une tortue, son écaille étoit plutôt un cuir qu'une écaille, et
» c'est par cette raison que M. de la Font l'a comparée à la *Testudo*
» *coriacea* de Rondelet qui est la même que celle de Gesner. Aldrovand
» et Jonston ne parlent de rien qui ressemble à celle-ci.

» Elle a la tête fort différente de celle de Rondelet ou de Gesner,
» surtout en ce que ses deux mâchoires sont garnies de dents, dont les
» deux du devant de chaque mâchoire sont plus longues que toutes les
» autres. Les deux grandes de la mâchoire supérieure sont plus grandes
» que celles de l'inférieure qui leur répondent. Les petites dents
» forment un double rang, et se courbent les unes sur les autres,
» comme celles du requin. La tortue de Rondelet n'a qu'un bec, dont
» les bords sont tranchants. Le bord supérieur est fendu de manière
» à recevoir le bord inférieur. »

On lit encore à la page 42 de l'histoire de la même académie pour 1765, la notice suivante :

« M. Bonvoux, Inspecteur des ouvrages de la Loire et demeurant » à Nantes, a mandé à M. Fougereux, que, le 10 juillet 1765, on prit au » harpon, sur les côtes de Bretagne, près de Pornic, une tortue » singulière qui vécut 48 heures après qu'on l'eût tirée de l'eau. Elle » pesait environ un millier, et son corps contenoit une prodigieuse » quantité d'œufs, les uns gros comme des oranges et les autres plus » petits ; elle fut vidée à Nantes et fourrée ; et on l'apporta à Paris, où » M. Fougereux a eu le loisir de l'examiner, et il s'est d'autant plus » volontiers déterminé à en donner la description, qu'elle se trouve » plus rarement sur les côtes, et que, comme elle est inutile aux arts, il » n'y a pas d'apparence qu'on l'apporte des pays où elle se trouve » ordinairement.

» Cette tortue n'a point d'écaille ; elle est couverte en dessus d'un » cuir ou d'une peau brune, dure, d'un pouce et demi d'épais, et sous » le ventre d'une peau pareille, mais du double plus épaisse, qui est » tigrée ou marquée de taches de différentes formes et de différente » grandeur ; ses mâchoires supérieure et inférieure sont terminées par » une partie cornée et figurée comme le bec d'un perroquet, et ses » mâchoires sont garnies de cette même espèce de corne dans laquelle » sont implantées les dents ; ces dents forment un double rang et se » courbent les unes sur les autres comme celles du requin, à la réserve » que celles de ce dernier sont plates et minces, et que celles de la » tortue en question sont cylindriques ; les deux grosses dents de la » mâchoire supérieure sont beaucoup plus longues que celles de la » mâchoire inférieure qui leur répondent. »

La sphargis, de Groix, est donc la sixième capture qui ait été authentiquement constatée en Europe. Aussi les erpétologistes sont-ils d'accord pour la considérer comme très rare. 106 ans se sont écoulés entre la pêche de l'individu harponné à Pornic et la capture de celle qui a été prise sur nos côtes, en juillet dernier.

Lacépède, dans son histoire naturelle des quadrupèdes ovipares, serpents, poissons et cétacés, après avoir donné la description de cette tortue, ajoute qu'elle n'habite pas seulement la Méditerranée ; qu'on la trouve aussi sur les côtes du Pérou, du Mexique et sur la plupart de celles d'Afrique qui sont situées dans la zone torride. Il admet encore qu'à l'époque de l'invention de la musique, les Grecs employèrent la carapace d'une tortue lath comme corps d'instrument sur lequel on attachait des cordes de boyau ou de métal, et qu'elle devint la première lyre grossière de l'antiquité. Si l'origine de cet instrument a quelque chose de fondé, j'aime mieux croire que la carapace employée était celle de la Chélonée caouane fort répandue dans les eaux qui baignent les

bles de la Grèce, et qui par sa taille moindre et son poids plus léger, pouvait être plus facilement utilisée.

Les caractères anatomiques de la sphargis luth sont encore incomplètement connus, les naturalistes n'ayant eu guères sous les yeux que des dépouilles conservées dans les collections et plus ou moins bien préparées. Ainsi par exemple la bouche est-elle garnie de dents, comme il est dit dans les deux notices que j'ai citées de l'histoire de l'académie des sciences, ou plutôt n'aurait-on pas pris pour des dents ces profondes échancrures triangulaires qui existent sur la pièce supérieure ? Si du moins le sujet pris à Groix pouvait être étudié par un erpétologiste habile et consciencieux, la science verrait disparaître ces incertitudes qui planent encore sur l'organisation de ces énormes animaux.

Août 1871.

ALLOCUTION DE M. ROSENZWEIG

EN QUITTANT LE FAUTEUIL DE LA PRÉSIDENTENCE.

MESSIEURS ,

Avant de céder la présidence à l'honorable collègue que la Société a désigné pour mon successeur avec une si flatteuse unanimité, permettez-moi, suivant l'usage, de vous exposer en quelques mots notre situation actuelle et de vous présenter un résumé des différents travaux qui ont alimenté successivement nos dernières séances. Cette revue comprendra les deux années 1870 et 1871. Au milieu des pénibles préoccupations qui nous accablaient tous, il y a un an, un pareil compte-rendu avait été, en effet, laissé de côté comme inopportun ; j'espère que mon estimable prédécesseur ne trouvera pas mauvais que je me sois cru obligé de combler cette lacune. Aussi bien n'aurai-je, en réalité, à vous entretenir que des travaux d'une seule année, car le second semestre de 1870 et le premier de 1871 ont été naturellement peu productifs pour nos paisibles études, et nous pourrions presque les rayer de nos annales ; que ne pouvons-nous les effacer de même de l'histoire du pays !

Toutefois, Messieurs, je dois vous avouer qu'en compulsant nos procès-verbaux j'ai été agréablement surpris d'y rencontrer encore, après de si rudes épreuves, tant d'éléments de prospérité. Outre les allocations annuelles de la ville et du département, le ministre de l'Instruction publique n'a cessé de nous encourager par de généreuses subventions, témoignages certains de l'estime que nous inspirons au Comité des sociétés savantes. La liste des membres de notre Compagnie, d'où la mort a malheureusement enlevé les noms de trois de nos regrettés collègues, MM. de La Fruglaye, de Lahitolle et Jehan (de Saint-Clavien), tous si dévoués à nos intérêts, si jaloux de nos progrès, cette liste s'est accrue, d'autre part, de 21 adhésions nouvelles; elle compte aujourd'hui 156 titulaires et 54 associés, honoraires ou correspondants. Nous échangeons nos bulletins avec plus de 60 autres sociétés, au grand profit de la science en général, et de notre bibliothèque en particulier. La place manque à nos collections de toute sorte.

L'an dernier je vous disais : « Ne compromettons pas l'avenir en nous appesantissant outre mesure sur les maux du présent.... Qu'à votre exemple, et sous le coup même des plus fâcheux revers, toutes les sociétés savantes poursuivent, aux yeux de l'Europe étonnée, cette grande œuvre de la propagation de l'instruction qui doit sauver la France. » Et j'entendais ainsi, croyez-le bien, l'instruction complétée par l'éducation sans laquelle l'homme ne concevrait qu'imparfaitement ses devoirs envers Dieu, envers lui-même et envers ses semblables. Hélas ! Messieurs, nous avons subi, depuis cette époque, les plus effroyables désastres ; la guerre civile ne nous a pas épargné ses horreurs, et nous gémissons encore sous le poids d'une cruelle invasion ; cependant mes souhaits ont été en partie exaucés. La nécessité de répandre l'instruction, en employant les meilleurs moyens pour y parvenir, s'impose aujourd'hui à tous les bons esprits ; de toutes parts les sociétés savantes ont repris leurs travaux quelque temps interrompus, et je ne crains pas de dire que, quant à nous, nous n'avons jamais cessé, et que nous continuerons à l'avenir de combattre aux premiers rangs dans cette lutte contre l'ignorance, source de tous nos maux.

Voyons, en effet, Messieurs, ce que nous avons fait pendant cette triste période. Ainsi que cela a lieu depuis quelques années, ce sont les études historiques qui, cette fois encore, l'emportent par le nombre et par la valeur des travaux.

Dans un mémoire sur les *Brittones* et les *Britanni*, M. l'abbé Euzenot présente une théorie nouvelle sur l'origine du nom de Bretagne affecté à la province que nous habitons. Suivant lui, ce nom aurait été emprunté, non pas aux Bretons insulaires, mais à un autre peuple issu de la même souche que ces derniers, et qui serait venu directement s'établir en Gaule.

Le même auteur, s'appuyant sur les découvertes faites jusqu'à ce jour dans les différentes parties du monde, attribue aux races et aux peuples les plus divers la *construction des monuments mégalithiques*.

Enfin il donne une note sur le *Mai*, reste du culte de la nature, comme les *Feux de la Saint-Jean* dont il nous avait précédemment entretenus.

A côté de ces sérieuses études se rangent les recherches non moins consciencieuses et approfondies de M. Burgault. Tout d'abord nous trouvons la dernière partie de son travail sur les *Origines des peuples de la Gaule et leurs religions* ; il y expose comment le culte primitif de la Gaule celtique différerait de la religion des Druides tardivement éclosé ; comment celle-ci a modifié et adouci ce culte primitif et contribué au progrès de la civilisation ; comment enfin le druidisme, après s'être quelque temps développé, dégénère et disparaît bientôt après l'asservissement de la Gaule.

Puis viennent les *Réflexions et Observations* sur les deux mémoires de M. l'abbé Euzenot ci-dessus mentionnés. M. Burgault n'accepte ni l'opinion de M. Euzenot ni celle de M. Vincent de Wit qui la contredit ; il rejette tout à la fois la conquête des Bretons insulaires et celle des Bretons de la Belgique, et fournit pour la dénomination de la Bretagne continentale une explication qui lui est propre et qui repose uniquement sur la nationalité des premiers chefs et des premiers saints du pays. Quant aux peuples constructeurs des monuments mégalithiques, M. Burgault se refuse à les voir ailleurs que dans la race celtique. A la Société de se prononcer sur ces graves questions entre nos deux savants collègues.

M. l'abbé Piéderrière communique, sur la *prise et la démolition du château de Rochefort à la Révolution*, un récit de l'époque très attachant et très circonstancié.

Sous ce titre : *Les prévôts-féodés en Bretagne*, M. Rosenzweig explique ce qu'étaient au juste dans cette province les prévôtés et les bailliages, d'où provenait la qualification de prévôts féodés, et quels étaient les privilèges et les charges attachés à leurs fonctions ; il entre dans quelques détails curieux particulièrement relatifs à la prévôté féodée de Vannes.

Le même membre lit et commente deux fragments d'un *Roman de chevalerie* inédit du *xiv^e siècle*, récemment découverts parmi les anciens registres paroissiaux de la commune de Moustoir-Remungol.

Dans une notice intéressante sur *une élection d'Évêque à la cathédrale de Vannes au mois de mars 1791*, M. Ambroise Caradec raconte les faits qui se passèrent à l'occasion du remplacement de M^r Amelot ; comment, avec toutes les formalités requises par la constitution civile du clergé et par l'élection à deux degrés, fut nommé

d'abord M. Guégan, recteur de Pontivy, puis, sur le refus de ce dernier de prêter serment, M. l'abbé Le Masle, curé d'Herbignac, qui occupa le siège épiscopal jusqu'en 1793.

A M. l'abbé Guillotin de Corson nous devons l'*Histoire de la Commanderie de Carentoir*, relevant du Grand-Prieuré d'Aquitaine. Cette histoire, puisée à des sources authentiques, expose l'origine de l'Ordre, l'étendue de ses biens dans le diocèse de Vannes et au dehors, la série des commandeurs depuis la fin du xvi^e siècle, etc.

Notre laborieux collègue M. Jégou donne le dernier chapitre de ses *Annales lorientaises* mentionnant, entre autres, la fondation de la chapelle du port de Lorient.

M. Louis Galles nous apprend, dans une note à laquelle nous ne reprocherons que sa brièveté, quel était le personnel composant la maison d'un seigneur de Guémené en 1542.

Enfin, deux importantes communications de M. le Dr de Closmadeuc, savoir : une *chronique inédite des états d'Ancenis en 1720*, et un *mémoire manuscrit sur la conspiration dite de Pontcallec*, rédigés tous les deux par des auteurs contemporains, et remplis de piquants détails et d'aperçus pleins de finesse, viennent jeter un nouveau jour sur l'histoire de la province au commencement du xviii^e siècle.

Moins productive que l'histoire, l'archéologie a néanmoins fourni sa part de travaux dont quelques-uns fort estimables.

Avec M. l'abbé Lavenot nous explorons la presqu'île de Quiberon.

M. l'abbé Collet nous initie aux fouilles exécutées par lui dans la même région, puis en Plœmel, sous le tumulus de Mané-Botgade, et sous les tombelles de Kergonvo et de Mané-Pleuric. Il nous fait connaître, en outre, deux dolmens et deux camps gallo-romains dans les environs de Saint-Aignan.

M. de Closmadeuc nous met sous les yeux des monnaies d'or du xiv^e siècle trouvées parmi les décombres de la place du Marché-au-seigle, à Vannes, et suppose qu'elles ont été perdues à l'un des sièges que cette ville eut à soutenir pendant la guerre de Succession.

D'après des inventaires, comptes et autres documents anciens, M. l'abbé Chauffier donne la description exacte et minutieuse du *Trésor de la cathédrale de Vannes* depuis le xv^e siècle.

M. Rosenzweig signale une statue creuse de la chapelle Notre-Dame de Quelven, en Guern, offrant à l'intérieur, en une vingtaine de petits tableaux sculptés, les différentes scènes de la Passion.

Plus tard, il rend compte, en son nom et au nom de MM. de Cussé et de Lamarzelle, d'une *excursion archéologique à Saint-Gildas de Rhuis* dont le résultat, sans être celui qu'on avait espéré, est loin cependant d'être dénué d'intérêt.

La Société polymathique n'aurait rempli qu'une partie de son programme si, au milieu des études archéologiques et historiques, les sciences, la philosophie, la littérature, n'étaient venues apporter une variété nécessaire. Aussi avons-nous à enregistrer les notices ou mémoires :

De M. Délivré, sur une bande métallique recouverte de débris marins, extraite, en 1833, du fond de la baie d'Alger ;

De M. Taslé père, sur une tortue de mer prise dans les parages de l'île de Groix en juillet 1871, et qui avait été déjà aperçue, deux ans auparavant, vers l'embouchure de la Vilaine ;

De M. l'abbé Collet, sur l'origine géologique des falaises de Quiberon et d'Erdeven ;

De M. Arrondeau sur le bolide observé, le 7 septembre 1870, de plusieurs points du département ;

De M. de Closmadeuc, sur l'extraction d'un éclat d'obus du cerveau d'un jeune mobile du Morbihan blessé pendant le siège de Paris.

M. Délivré s'étant posé cette question : *où est le temps présent ?* et ne l'ayant reconnu que comme une simple transition entre le passé et l'avenir, comme un point de séparation n'ayant aucune durée réelle, M. Arrondeau aborde à son tour le même sujet et démontre, dans une dissertation éloquente, que tout phénomène intérieur ou extérieur a sa durée propre qui constitue le présent tant que le phénomène persiste. A ce propos, M. Forestier recherche quel est l'auteur primitif de cet aphorisme : l'immensité est une sphère dont le centre est partout, les limites nulle part. Il nous fait remonter jusqu'aux Égyptiens et aux livres de Toth où cette sphère est donnée comme l'image de la divinité.

Signalons, pour finir, ce cri patriotique et religieux lancé au milieu de nos désastres par M. Arrondeau, et qui s'appelle : *le chant des Francs-tireurs bretons*.

Vous le voyez, Messieurs, par cette rapide énumération, nous ne sommes pas restés inactifs ; et cependant, que de lacunes à combler, que d'abstentions regrettables parmi nos collègues, abstentions qui, je l'espère, n'ont eu d'autre motif que la gravité des circonstances que nous avons traversées. Aujourd'hui qu'un horizon meilleur semble enfin s'ouvrir à nos yeux, ne craignons point de semer abondamment le vaste champ de la science ; la récolte nous est assurée. Soutenons, augmentons par tous les moyens possibles la prospérité de notre compagnie. Sachons conserver à nos séances l'ordre et la discipline qui en ont toujours fait jusqu'à présent des réunions agréables pour tous, pour les gens d'étude comme pour les hommes de loisir. Si nous voulons attirer à nous et retenir tous les travailleurs, continuons de prêter une oreille attentive aux divers mémoires qui nous sont présentés, qu'ils sortent ou non du cercle des études habituelles de chacun de nous ; il y a toujours quelque

profit à en tirer. Quant aux opinions que nous ne partageons pas, tout en les combattant avec fermeté, ne cessons jamais d'envelopper nos arguments des précautions ordinaires de la charité et de la courtoisie, sans lesquelles il est bien difficile de convaincre ses adversaires et de maintenir une discussion sur son véritable terrain.

Je m'arrête, Messieurs, car je m'aperçois que je prends un ton de moraliste qui ne saurait me convenir ; aussi bien mes avis, quoique dictés uniquement par mon attachement à la Société, vous sont-ils superflus, et avez-vous hâte, comme moi, d'entendre une voix plus autorisée que la mienne.

Janvier 1872.

RAPPORT

SUR L'ÉTAT DU MUSÉE D'HISTOIRE NATURELLE

1870-1871.

(Par M. Taslé, père.)

Diverses circonstances que je n'ai pu dominer ne m'ont pas permis de vous présenter, à la fin de 1870, l'état de situation de votre Musée d'histoire naturelle. Je viens aujourd'hui combler cette lacune en confondant dans un exposé unique les travaux de vos conservateurs pendant l'année qui finit et pendant celle qui l'a précédée.

MAMMIFÈRES.

J'ai fait monter deux sujets appartenant à la famille des Chéiroptères, tous les deux indigènes de notre département et qui manquaient à notre collection si pauvre du reste en mammifères de cette famille. L'une de ces chauves-souris est le *Vespertilio pipistrellus* L., et l'autre est un *Rhinolophus hippocrepis* Herm.

Je me suis procuré un lièvre (*Lepus timidus* L.), genre non représenté dans nos armoires. Le pelage de celui-ci est assez remarquable par un certain nombre de larges taches ou de bandes blanchâtres.

Notre collègue, M. le capitaine Meunier, en ce moment en Afrique,

vous a donné un crâne de chacal ou jackal (*Canis aureus* Linné), qu'il a préparé avec le plus grand soin.

OISEAUX.

Je n'ai pu obtenir aucune nouvelle espèce parmi les oiseaux morbihannais qui manquent encore à notre collection. Ces lacunes sont, il est vrai, très peu nombreuses aujourd'hui. Je me suis borné à faire préparer quelques sujets qui, par leur fraîcheur ou par leur rareté, méritaient d'être conservés dans vos armoires, savoir :

1^o Le pygargue ordinaire (*Haliaetus albicilla* Degland), en plumage de 3 ans, tué à Baden le 20 février 1870 ;

2^o Un busard Montagu (*Circus cinerascens* Keys. et Blas.), tué vers le mois de mai 1870, dans les environs de Questembert, et qui est certainement sédentaire chez nous ; c'est l'oiseau auquel nos chasseurs donnent à tort le nom de Jean-le-blanc ;

3^o Un vanneau suisse (*Vanellus helveticus* Vieill.), tué, au mois de mai 1871, sur les marais salants de Saint-Armel ; c'est un mâle adulte, revêtu de sa livrée complète d'amour ;

4^o Un sujet adulte, en noce et très frais, du Guillemot troile (*Uria troile* Lath.), tué, vers la même époque, dans la rivière du Morbihan ;

5^o Enfin un sujet encore jeune de l'outarde barbue (*Otis tarda* L.), superbe oiseau qui a cessé de se reproduire dans nos provinces de l'Est, et qui ne vit plus en Europe, à l'état sédentaire, que dans les plaines de la Russie méridionale et sur les bords du Danube. Cette outarde, qui était en compagnie de deux autres, a été tuée près de Berric, le 10 décembre courant. Depuis 1830, l'apparition de cet oiseau dans notre département ne paraît pas avoir été observée.

ŒUFS ET NIDS D'OISEAUX.

Je me propose, tout en continuant la collection oologique, de réunir un certain nombre de nids les plus remarquables par la forme ou l'élégance de leur construction. J'en ai déjà rassemblé quelques-uns, notamment du chardonneret, de l'hirondelle de muraille, du pinson, etc.

Voici les noms des oiseaux dont je me suis procuré les œufs : buse commune, busard Montagu, chardonneret élégant, bruant zizi, corbeau choucas, hirondelle de muraille, rousseline effarvate, grimpereau familier, pigeon ramier, perdrix grise.

INSECTES LÉPIDOPTÈRES.

M. Griffith, l'un de nos laborieux collègues, s'est livré avec ardeur à la recherche de nos papillons indigènes. Secondé par M. Arrondeau, et guidé par mes recherches antérieures, il a constaté l'existence, dans les

limites de notre faune, de bon nombre d'espèces qui sont déjà en partie réunies dans votre musée, savoir :

FAMILLES.	TRIBUS.	GENRES.	ESPÈCES	
			OBSERVÉES.	COLLECTION.
Papilionei.....	2	7	12	12
Nymphalii	1	13	40	31
Tricinii	2	4	22	15
Hesperii.....	»	5	10	8
	5	29	84	66
Sesii.....	»	1	7	»
Zygenii	»	3	7	2
Sphingii.....	»	6	16	8
	»	10	30	10
Bombycii.....	5	28	63	30
Noctuelii	1	40	71	21
Phalenii.....	»	31	66	8
	6	109	230	59

La grande famille des Pyraliens, de Blanchard, comprenant les Pyralides et les Microlépidoptères, n'a pas encore été étudiée.

M. Griffith se propose de continuer, à la saison prochaine, une collection d'insectes coléoptères qu'il a déjà ébauchée.

MOLLUSQUES.

M. Peccadeau, notre collègue, a recueilli sur le littoral de Lorient le *Chemnitzia fenestrata* F. et Hanl., que j'avais déjà introduit, par erreur, dans mon catalogue des mollusques morbihannais.

M. Le Gal m'a remis pour notre collection des individus adultes du *Paludina contecta* Mill. pris par lui à Rohan, dans la rivière d'Oust. Nous avons déjà reçu de M. Desmars un sujet non adulte de cette espèce trouvé dans la même rivière, avant sa jonction à la Vilaine.

Nous devons à l'obligeance de M. Pavot quelques coquilles provenant de la Nouvelle-Calédonie, parmi lesquelles j'ai remarqué deux très beaux exemplaires du *Bulimus Souvillei* Morelet.

BOTANIQUE.

HERBIER DÉPARTEMENTAL.

Deux plantes nouvelles pour la flore morbihannaise sont venues enrichir notre herbier du département. L'une d'elles, *Elatine macropoda* Gussone, a été découverte par M. l'abbé Le Ray, à Rieux, sur les bords du ruisseau de Ferridor ; c'est une plante fort rare dans les régions de l'ouest ; la seconde est le *Schistotega osmundacea* W. et Mohr, mousse microscopique, recueillie à Josselin par M. Le Gal, et qui ne paraît pas avoir encore été signalée dans les ouvrages français.

Ces deux Messieurs m'ont encore procuré des échantillons authentiques, avec l'indication des localités où elles vivent, de quelques plantes rares dans nos limites, savoir : *Stellaria glauca* With. trouvé à Rieux ; *Spergula Morisonii* Bor. rencontré sur les schistes de Saint-Jacut et de Saint-Vincent, et *Epipactis latifolia* All., qui vit, paraît-il, dans presque toute l'étendue de la vallée de l'Oust, car nous possédons aujourd'hui cette plante de Rohan, de Josselin et de Saint-Vincent.

Nous devons en outre à M. l'abbé Le Ray un échantillon du *Linaria ochroleuca* Breb. recueilli sur les bords de l'Oust, près de Redon, et que l'on s'accorde à considérer comme un produit de l'hybridation du *L. striata* et du *L. vulgaris*.

HERBIER GÉNÉRAL.

J'ai utilisé les divers échantillons de plantes étrangères au Morbihan que renfermaient l'herbier de M. Thépault et le mien pour constituer un herbier général qui, je l'espère, s'accroîtra successivement. Aidé activement par MM. Avice et Griffith, j'ai déjà classé et mis en ordre 2,850 plantes phanérogames appartenant à la classe des dicotylédonées ; je compte, au printemps, continuer ce travail en m'occupant des monocotylédonées.

Le catalogue des mammifères, des œufs d'oiseaux, des oiseaux et des reptiles qui appartiennent au Morbihan, et que renferment nos armoires, a été dressé par M. Griffith ; celui de l'herbier départemental est terminé depuis longtemps ; enfin j'ai dressé celui de l'herbier général, mais seulement pour les plantes dicotylédonées.

LISTE DES OBJETS

Acquis, donnés ou déposés au Musée archéologique de Vannes,

PENDANT LES ANNÉES 1870-1871.

MÉDAILLES.

Don.

14 médailles romaines en bronze trouvées à Saint-Jean-Brévelay;
1 Salonine, 3 Postume, 2 Gallien, 4 Tétricus père, 1 Aurélien,
2 Claude II, 1 Tétricus fils.

Une médaille en bronze à l'effigie de La Rochejacquelein.

M. le Dr DE CLOSMADÉUC.

88 pièces de monnaies en cuivre de tout pays et d'époque moderne.

Don de M. BÉZARD, juge de paix à Muzillac.

Un teston de Henri II, trouvé à Trussac.

Un jeton en cuivre (Louis XIV).

Un jeton en argent (États de Bretagne, Louis XVI, 1780).

Un jeton en bronze (Louis XIV, 1701).

Un jeton en bronze (mairie de Nantes 1752).

Un jeton *id.* (1687).

Don de M. l'abbé CHAUFFIER.

14 médailles romaines en bronze, trouvées à Corseul (Côtes-du-Nord),
se décomposant ainsi :

1 Auguste, 1 Trajan, 1 Claude I^{er}, 1 médaille coloniale, 1 Constans,
2 Victorin, 2 Gallien, 1 Tétricus père, 1 Constantin II, 1 Claude II,
1 Constantin, plus une monnaie en argent de Ferdinand d'Espagne.

M. DE CADARAN.

Une médaille en bronze à l'effigie de Gordien.

M. QUENNEC, relieur à Vannes.

Une médaille (moyen-âge) trouvée à Groutel.

Une pièce de 12 sols à l'effigie de Louis XIV, trouvée à Kerquer.

M. JOLLIVET.

Une médaille commémorative en cuivre (règne de Henri IV), trouvée
place du Marché-aux-grains, dans les fondations de la maison de
Francheville.

Quatre jetons commémoratifs en cuivre (règne de Louis XIV), dont
un relatif à la paix de Nimègue.

M. L. GALLES.

Acquisitions.

Une monnaie en or de 40 livres, à l'effigie de Marie-Louise d'Autriche, archiduchesse de Parme.

Une monnaie d'argent de Henri III, roi de France, trouvée à Tréhuinec en Vannes.

Un double louis en or à l'effigie de Louis XVI.

Une monnaie en or à l'effigie de Ferdinand et Isabelle d'Espagne, trouvée à Plaudren.

Dons et acquisitions.

Moule en terre, contenu dans une chape en bois de chêne, ayant servi à faire de la fausse monnaie; ce moule très imparfait était destiné à couler des écus de trois livres à l'effigie de Louis XIV; trouvé dans l'épaisseur d'un mur d'une maison de Mauron.

Don de M. l'abbé PIÉDERRIÈRE.

Deux fragments de roche fondue et vitrifiée provenant du camp de Péran près Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord).

Don de M. AVICE, chirurgien militaire.

Deux sabres, dont l'un est un sabre d'abordage et l'autre un sabre d'honneur.

Buire en fayence à couverte verte de provenance inconnue. Ce vase est remarquable par sa décoration et d'une facture fort peu usitée. La panse destinée à contenir l'eau est enveloppée d'une seconde panse découpée à jour et faisant réseau. Un seigneur en costume du temps de Henri II, est représenté en relief sous le bec servant à verser l'eau; sur chacune des faces sont des écussons dont l'un renferme des armoiries de fantaisie; malheureusement ce vase est très détérioré, le pied manque complètement.

Donné par M. SALMON.

Deux instruments de musique malgaches.

Rapportés et donnés par M. MONTI, officier d'artillerie de marine.

Étoile à 7 branches en bronze, percée au centre, usage inconnu, trouvée à la gare de Vannes, avec des fragments de poterie romaine.

Sceau en cuivre du district d'Hennebont (époque de la 1^{re} Révolution).

Dons de M. le Dr DE CLOSMADÉUC.

Petite hachette celtique en bronze, trouvée à Kerandrun en Theix.

Don de M. le président CARADÉC.

Fac-simile de deux haches en pierre de provenance incertaine. Sur une des faces de chacune de ces haches est grossièrement sculptée une tête humaine.

Envoi de la Société archéologique de Douai (Nord).

La Société a acquis de M. l'abbé Collet un certain nombre d'objets provenant d'une fouille faite par lui à Mané-Botgade en Plœmel. Cette acquisition comprend un couteau en silex, un fragment de bracelet en bois (d'if!), et une grande quantité de poteries entières ou fragmentées. C'est cette partie qui est la plus intéressante de l'acquisition, les dimensions si petites de la plupart des vases ne permettent pas de deviner leur emploi, peut-être pourrait-on y voir des jouets d'enfants.

M. l'abbé COLLET a envoyé avec les objets ci-dessus énoncés un couteau en silex trouvé dans le tumulus de Malabri en Caurel (Côtes-du-Nord), ainsi qu'une très grande quantité de débris de poteries romaines de provenances diverses et dont il a fait don à la Société.

Carte hydrographique et archéologique du Morbihan dressée par M. BASSAC. — Acquisition.

Fragment antérieur d'une statuette en terre cuite d'une Vénus Anadyomène, trouvé sous une pierre à Ambon.

Donné par M. l'abbé PRÉBERRIÈRE.

Fac-simile d'un anneau ouvert en bronze servant de monnaie dans le Dahomey et la Haute-Sénégalie. Cet anneau, dont l'original appartient au Musée de Saint-Malo, rappelle par sa forme l'anneau en or trouvé en 1866 dans le marais de la Grande-Brière près Pontchâteau et acquis par le Musée de Saint-Germain.

Fac-simile d'une croix en cuivre et bronze du XII^e siècle, trouvée dans l'île de Gavrinis dans les décombres de l'ancienne chapelle des Moines rouges. L'original appartient à M. le Dr de Closmadeuc.

Fac-simile d'une statuette en bronze, trouvée sur le bord d'une ancienne voie romaine qui traverse la commune d'Ambon pour aboutir au passage de l'Isle. Cette statuette, d'un travail grossier, représente un homme nu portant sur la tête deux sortes d'ailes, ce qui peut le faire prendre pour un Mercure. L'original, qui appartient à M. Tallendeau, notaire à La Roche-Bernard, a été communiqué à la Société par M. l'abbé Chauffier qui s'est réservé de présenter à la Société un travail sur cette intéressante statuette.

Ces trois fac-simile ont été donnés par M. DE CUSSE.

Dépôts.

Cinq haches en diorite et trois en silex poli, trouvées sous une pierre au village de Kmorin en Plouhinec, l'une des haches en silex a la forme d'un cylindre dont une extrémité se termine par un tranchant à double biseau. Plus une hache en diorite trouvée dans la même commune.

Dépôt de M. L. GALLES.

Rétable en albâtre (XV^e siècle), représentant l'adoration des mages, trouvé à Vannes, dans l'hôtel dit Château-Gaillard, rue Noé.

M. l'abbé CHAUFFIER.

LISTE DES SOCIÉTÉS SAVANTES

avec lesquelles

LA SOCIÉTÉ POLYMATHIQUE EST EN RELATION.

1. — Société historique et archéologique, à Château-Thierry (Aisne).
2. — Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres, à Troyes (Aube).
3. — Société des lettres, sciences et arts, à Rodez (Aveyron).
4. — Société de statistique de Marseille (Bouches-du-Rhône).
5. — Académie des belles-lettres, sciences et arts de La Rochelle (Charente-Inférieure).
6. — Société d'émulation, à Dinan (Côtes-du-Nord).
7. — Société d'émulation, à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord).
8. — Société des sciences naturelles et archéologiques, à Guéret (Creuse).
9. — Société d'émulation, à Besançon (Doubs).
10. — Société dunoise, à Châteaudun (Eure-et-Loire).
11. — Société académique de Brest (Finistère).
12. — Académie du Gard, à Nîmes (Gard).
13. — Société d'histoire naturelle, à Toulouse (Haute-Garonne).
14. — Société archéologique du midi de la France, à Toulouse.
15. — Société linnéenne de Bordeaux (Gironde).
16. — Société d'horticulture et de botanique, à Montpellier (Hérault).
17. — Société d'horticulture et d'histoire naturelle de l'Hérault, à Montpellier.
18. — Société archéologique, à Rennes (Ille-et-Vilaine).
19. — Société des sciences, à Rennes.
20. — Société des lettres et des sciences, à Redon (Ille-et-Vilaine).
21. — Société d'agriculture-industrie, à Saint-Étienne (Loire).
22. — Société d'agriculture, sciences, arts et commerce du Puy (Haute-Loire).
23. — Société archéologique, à Nantes (Loire-Inférieure).
24. — Société académique, à Nantes.
25. — Société archéologique du Vendômois, à Vendôme (Loir-et-Cher).
26. — Société des sciences et lettres de Loir-et-Cher, à Blois.
27. — Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers (Maine-et-Loire).
28. — Société linnéenne d'Angers.

29. — Société académique d'Angers.
 30. — Société académique de Cherbourg (Manche).
 31. — Société d'agriculture, commerce, sciences et arts, à Châlons (Marne).
 32. — Société des sciences et arts de Vitry-le-François (Marne).
 33. — Société d'archéologie, sciences et arts, à Mayenne (Mayenne).
 34. — Société des sciences, de l'agriculture et des arts, à Lille (Nord).
 35. — Société pour l'encouragement des sciences-arts, à Dunkerque (Nord).
 36. — Société académique d'archéologie, sciences et arts, à Beauvais (Oise).
 37. — Comité archéologique de Senlis (Oise).
 38. — Société d'histoire naturelle de Colmar (Haut-Rhin).
 39. — Société littéraire, à Lyon (Rhône).
 40. — Société d'histoire et d'archéologie, à Châlons-sur-Saône (Saône-et-Loire).
 41. — Société d'agriculture, sciences et arts, au Mans (Sarthe).
 42. — Société médicale d'émulation, à Paris (Seine).
 43. — Société philotechnique, à Paris.
 44. — Société de numismatique et d'archéologie de Paris, rue de l'Université, 55.
 45. — Société d'agriculture, sciences et arts, à Meaux (Seine-et-Marne).
 46. — Commission départementale des antiquités, à Rouen (Seine-Inférieure).
 47. — Société de statistique, sciences et arts, à Niort (Deux-Sèvres).
 48. — Société d'histoire et d'archéologie, à Chambéry (Savoie).
 49. — Société des antiquaires de Picardie, à Amiens (Somme).
 50. — Société littéraire et scientifique, à Castres (Tarn).
 51. — Société des sciences, belles-lettres et arts, à Toulon (Var).
 52. — Société académique, à Toulon.
 53. — Société d'émulation, à La Roche-sur-Yon (Vendée).
 54. — Société archéologique et historique, à Limoges (Haute-Vienne).
 55. — Société des antiquaires de l'Ouest, à Poitiers (Vienne).
 56. — Société des sciences historiques et naturelles, à Auxerre (Yonne).
 57. — Société archéologique de la province de Constantine (Algérie).
 58. — Société des antiquaires, à Édimbourg (Écosse).
 59. — Société cambrienne (The archaeological association).
 60. — Société archéologique de Rambouillet (Seine-et-Oise).
-

MEMBRES

DE LA SOCIÉTÉ POLYMATHIQUE DU MORBIHAN

EN 1871.

BUREAU PENDANT L'ANNÉE 1871.

- MM.** ROSENZWEIG, Président.
ARRONDEAU, Vice-Président.
GUYOT-JOMARD, Secrétaire.
TASLÉ père, Conservateur du Musée d'histoire naturelle.
DE CUSSÉ, Conservateur du Musée archéologique.
PEYRON, Trésorier.
BOURDONNAY, Secrétaire-adjoint.
ARRONDEAU,
SALMON,
L. GALLES,
FOUQUET,
- } Conservateurs-adjoints.

MEMBRES TITULAIRES (RÉSIDENTS).

MM.

- | | |
|--|---|
| M^r BÉCEL , Évêque de Vannes. | CHARIER , Architecte de la ville et du diocèse. |
| DELPON , Préfet du Morbihan. | G. DE CLOSMADÉUC , Médecin. |
| ARRONDEAU , Inspecteur d'académie. | CONTE DE LA MAISONFORT , Trésorier-payeur. |
| AVICE , Docteur-Médecin. | DE CUSSÉ , Propriétaire. |
| BAUDIC , Avoué. | DELANDRE , Directeur des douanes. |
| BESQUEUT père . | D'HALEWYN , Propriétaire. |
| BESQUEUT fils . | FILHOL DE CAMAS , Colonel en retraite. |
| BRÉART DE BOISANGER , Ingénieur en chef à Vannes. | FORESTIER , Ingénieur. |
| BOURDONNAY , Avoué. | FONTÈS , directeur de l'enregistrement. |
| BUGUEL , Notaire, Adjoint au Maire. | FOUCHARD (l'abbé) , Vicaire général. |
| BURGALF , Maire de Vannes. | FOUQUET , Médecin. |
| BURGALT (Engène) , Propriétaire. | GALLES (Louis) . |
| CARADEC (Ambroise) , Président du tribunal civil. | DE GOUVELLO (Amédée) , Député à l'Assemblée nationale. |
| CARADEC (Auguste) , Propriétaire. | GRIFFITH , Propriétaire. |
| CARADEC (Albert) , Avocat. | |

GRANPAIR, Juge.
GUYOT-JOMARD, ex-Professeur, Commis
de l'inspection académique.
HAWKE, Architecte du département.
HENRY DE KERGOET, Receveur de
l'enregistrement, à Vannes.
JOLLIVET, Propriétaire.
DE KEYSER, Avoué.
LALLEMAND, Juge de paix.
LALLEMAND, Yves.
LALLEMENT père, Propriétaire.
LALLEMENT fils, Conseiller de préfe.
E. DE LAMARZELLE, Propriétaire.
DE LIMUR, Propriétaire.
MAURICET père, Médecin (M. F.)
MAURICET fils, Médecin.
MONTFORT, Juge.
DE MONTLAUR, Propriétaire.
MORIO, Chimiste à Vannes, Adjoint au
Maire.

PAVOT, Chef de division à la préfet.
PÉRIER DE LAHITOLLE, Directeur dé-
partemental des prisons.
PERRIN, Pharmacien.
PEYRON, Banquier.
POZZY, Expert.
PRULHIÈRE, Agent-voyer en chef.
DE QUÉRAL, Médecin. (M. F.)
ROSENZWEIG, Archiviste du départ-
tement.
DU RIVAU, Secrétaire-général de la
préfecture.
ROGER, Vérificateur de l'enregistremt.
SALMON, Bibliothécaire de la ville.
DE SÉCILLON, Propriétaire.
TASLÉ père, ancien Notaire. (M. F.)
TASLÉ fils, Notaire.
TESSIER, Président du tribunal de
commerce.
TRÉMANT, Docteur-Médecin.

NON RÉSIDANTS.

L'abbé ARNAUD, vicaire à Questembt.
AUDRAN, Notaire à Quimperlé.
BARNWELL, Secrétaire général de
l'Assoc. cambr., 37, Great Queen
street-Lincoln inn fields, London.
BERNARD, Médecin à Carhaix.
BONNEMANT, Propriétaire à Pluneret.
BOULANGÉ, Ingénieur en chef à Arras.
DE LA BOURDONNAYE, Membre du
Conseil général, à Grand-Champ.
DE BRÉHIER, Propriétaire à Josselin.
BOURDAIS, Médecin à Questembert.
CHAUFFIER (l'abbé), Vicaire à La Roche-
Bernard.
CHAUSSAT, Docteur-Médecin à Ahun-
les-Mines (Creuse).
DE CLOSMADÉUC, Notaire à La Roche-
Bernard.
COLLET (l'abbé), à Plœmel.
CORNILLY, Avocat à Lorient.
COUÉ (Léon), Propriétaire.
DE DANNE, Propriétaire à Talhoët,
en Pluherlin.

DELAUNAY, Greffier-comptable de la
maison centrale à Clermont (Oise).
DELAËTRE, Sous-Préfet à Lannion.
DESMARS, de la Société des sciences
de Redon.
DESNOYERS, Bibliothécaire au Muséum
d'histoire naturelle, à Paris.
DU BODAN, Conseiller honn^e à la Cour
de cassation, à l'Isle-aux-Moines.
DU BOUÉTIEZ DE KORGUEN, Avocat à
Lorient.
M^r DUBREUIL, Archevêque d'Avignon.
DU CHASTELIER, Correspondant de
l'Institut, à Knuz, en Pont-l'Abbé-
Lambour (Finistère).
DU HAUT-PLESSIX, Ingénieur en chef
à Laon.
DUMOULIN DE PAILLARD, Propriétaire
à Sarzeau.
Le baron DURAND DE FONTMAGNE,
Docteur en droit, etc., au château de
Fontmagne, par Castries (Hérault).
ÉONNET, Médecin à Auray.
EUZENOT (l'abbé), Vicaire à Guidel.

M. F. désignent les membres fondateurs en 1866.

DRU, Notaire à Pontchâteau.

A. DE FRANCHEVILLE, Membre du Conseil général, à Sarzeau.

DE FRANCHEVILLE, Alban, à Sarzeau.

GACHET, Docteur-Médecin à Issoudun.

R. GALLES, Sous-Intendant militaire à Nantes.

GARNIER, Propriétaire à Sarzeau.

GAULTIER DU MOTTAY, Propriétaire à Plérin (Côtes-du-Nord).

GEFFRAY, Instituteur à Rieux.

GRAYO DE KAVENANT, Not. à Péaule.

GRAYO DE KAVENANT, Avocat, rue de La Fontaine, 77, à Auteuil (Paris).

GRESSY, Médecin à Carnac.

GUILLÔTIN, Notaire à Caden.

GUILLOTIN (l'abbé), Vicaire à Noë-Blanche (Ille-et-Vilaine).

GUYOT (Abel), Inspecteur des lignes télégraphiques au Havre.

HALLÉGUEN, Médecin à Châteaulin.

HUBERT, Conducteur des ponts et chaussées à Pontivy.

JAN DE LA GILLARDAYE, Contrôleur des contributions directes, rue de Constantinople, Paris.

JÉGOU, Juge de paix à Guérande.

JOUANNO, Architecte à Pontivy.

JUHEL, Médecin à Rochefort.

DE KERIDEC, Propriét. à Hennebont.

DE KERRET, Propriétaire à Braspartz (Finistère).

Le comte LA CROIX DE ROCHAMBEAU, Propriétaire à Paris, rue Scribe, 7.

G. DE LAMARZELLE, à Sarzeau.

LE DIBERDER, Médecin à Lorient.

LE FEBVRE, ancien Préfet, Paris.

LE FLOCH, Juge de paix à Pluvigner.

LE GOARANT DE TROMELIN (Gaston), rue de la Chalotais, Nantes.

LE MAUFF, Médecin à Sarzeau.

LE TOURNEAU, Médecin à Paris, rue Saint-Lazare, 119.

LENGLIER, Membre du Conseil général, à Pontivy.

LE NOEL, anc. Secrétaire général.

LE VANNIER, Propriétaire à Elven.

LOROIS, Membre du Conseil général, propriétaire à Arzal.

MEUNIER, Capitaine au 92^e de ligne, Algérie.

MOIGNO, ancien Receveur d'enregistrement, à Guéméné-sur-Scorff.

DE LA MONNERAYE, Député à l'Assemblée nationale.

DE MONTCUIT, Propriétaire à La Grationnaye, Malansac.

MONTRELAY, Notaire à Lorient.

NOULET, (le Dr), Professeur à l'école de médecine de Toulouse.

PANCKOUCKE, Propriétaire à Onzain, près Blois (Loire-et-Cher).

PECCADEAU, Inspecteur de la Cie d'Orléans, à Lorient.

PÉRIO, Prop. à N̄han, en Arradon.

PIÉDERRIÈRE (l'abbé), Curé-doyen à La Trinité-Porhoët.

PIRONNEAU, Substitut à Pontivy.

POCARD-KVILER, Ingénieur à Saint-Brieuc.

PORTEU, ancien Sous-Préfet.

RAOUL, Notaire à Pontscorff.

RONCHAIL, Inspecteur de l'Instruction primaire, à Ploërmel.

ROPARTZ, Avocat à Rennes.

Le comte DE SAINT-LUC, Propriétaire à Guelguiffin (Finistère).

DE SAINT - PIERRE, ancien Préfet, Avranches.

SALMON-LAUBOURGÈRE, Président du tribunal, à Quimperlé.

SAUREL, Vérificateur des douanes, à Marseille.

SIMON, Ingénieur à Rochefort-en-terre.

SOHIER, ancien Préfet, Langres.

THOMAS-KERCADO, Maire de La Roche-Bernard.

DE TUAULT, Avocat à Lorient.

VAGNAIR, Professeur au lycée de Saint-Denis, (Ile-Bourbon).

VIBERT, Employé des contributions indirectes, à Port-Louis.

DE VILLENEUVE, Membre du Conseil général, à Lignol.

MEMBRES HONORAIRES, CORRESPONDANTS OU ASSOCIÉS.

- AIMÉ DE SOLAND, Président de la Société linéenne d'Angers.
AUGUSTIN, Propriétaire à Quimper.
BARA (l'abbé), Recteur à Saint-Brieuc-de Mauron.
DE BONSTETTEN, Chambellan honoraire de S. M. l'Empereur d'Autriche, à Thune (Suisse).
DE LA BORDERIE, Directeur de la *Revue de Bretagne et Vendée*, à Vitré.
BRONGNIART (Ad.), Professeur au Jardin des Plantes, à Paris.
COURTILLIER, Naturaliste à Saumur.
DAMOUR, Membre de l'Institut, à Paris.
Le vicomte DE DAX, Propr. à Paris.
DELVAUX, attaché à l'École impériale des Mines, à Paris.
DÉLIVRÉ, Inspecteur à Châteauroux.
ÉMILE DE LA PRIMAUDAYE, à Millianah.
ÉON, fils, Propriétaire à Vannes.
ÉPARVIER, Procureur de la République, à Guingamp.
FOUGÈRE, Conseiller de préfecture, à Laon.
GAULTIER (l'abbé), Curé à Port-Louis.
GOUÉZEL, Conducteur des ponts et chaussées, à Palais.
GRÉGOIRE, Ingénieur à Paris.
M^r GUILLOUX, Archevêque de Haïti.
HÉROUARD, Pharmacien à Belle-Ile.
JAQUEMET, Inspecteur général des ponts et chaussées.
JOURDAN, Conseiller de préfecture à Vesoul.
JULLIEN, Receveur de l'enregistrement, à Étables (Côtes-du-Nord).
DE KERANFLECH, Propriétaire à Mûr (Côtes-du-Nord).
KSAHO (l'abbé), Recteur à Loccal.
DE LANTIVY, Receveur de l'enregistrement, à Pleyben (Finistère).
LE GAL (Fulgence), Inspecteur d'académie, à Saint-Brieuc.
LE GAL, Percepteur à Plœumeur.
LE GUAY, Architecte, rue de la Sainte-Chapelle, 3, Paris.
LE LIÈVRE, Employé des Postes à Nantes.
LE MAUGUEN (l'abbé), Curé à Gourin.
LE VOYER (l'abbé), Recteur à La Croix-Helléan.
LUCAS (l'abbé), Vicaire à Caro.
MAUJOUAN, Propriétaire à Lorient.
MOIGNO (l'abbé), Directeur du journal *les Mondes*, à Paris.
MORIÈRE, Professeur à la Faculté des sciences, à Caen.
NICOLAS (l'abbé), Aumônier des Dames Ursulines, Vannes.
PAVOT (Alb.), Capitaine au 5^e bataillon de chasseurs à pied, Rennes.
PÉRIER, Professeur au Lycée de Pontivy.
POCARD-KVILER, Capitaine de frégate en retraite, à Vannes.
POWER, Jeannette, Membre de plusieurs Sociétés savantes, à Paris.
PRADIER (Ernest), Général de brigade.
PRADIER (César), Capitaine de vaisseau, à Lorient.
DE RATTIER DE SUSVALON, Rédacteur du journal *l'Étincelle*, Bordeaux.
RIGOUT, Préparateur de Chimie à l'école des Mines.
RIO, Homme de lettres, à Paris.
ROSSIGNOL, ancien Conservateur adj. des Musées impériaux, à Saint-Germain-en-Laye.
TASLÉ (Julien), Président honoraire de Chambre à Rennes.
TERRIEN (l'abbé), Curé à Pontscorff.
TERRIER DE LAISTRE (H.)
TROCHU, Propriétaire à Belle-Ile.
VERRIER, Professeur de mathématiques au Lycée de Saint-Brieuc.

BUREAU DE 1872.

MM. ARRONDEAU, Président.

DE CLOSMADÉUC, Vice-Président.

GUYOT-JOMARD, Secrétaire.

TASLÉ père, Conservateur du Musée d'histoire naturelle.

DE CUSSE, Conservateur du Musée archéologique.

PEYRON, Trésorier.

BOURDONNAY et DE LAMARZELLE, Secrétaires-adjoints.

ARRONDEAU,

GRIFFITH,

L. GALLES,

E. DE LAMARZELLE,

} Conservateurs-adjoints.



TABLE DES MATIÈRES.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.....	69
LA CONSPIRATION DE PONTCALLEC, en Bretagne, sous la Régence. — Récit inédit, extrait d'un mémoire contemporain. — Avant-propos. — Par M. le Dr G. de Closmadeuc	87
EXCURSION ARCHÉOLOGIQUE à Saint-Gildas de Rhuy, au mois de novembre 1871. — Compte-rendu par M. Rosenzweig.....	124
A M. AURÉLIEN DE COURSON, A PARIS. — Par M. E. Burgault et Hippolyte Bourdonnay.....	134
LA MAISON D'UN SEIGNEUR DE GUÉMENÉ EN 1542. — Par M. L. Galles...	138
LES CACOUS DE BRETAGNE. — Par M. Rosenzweig.....	140
LES PRÉVOTS FÉODÉS en Bretagne. — Par M. Rosenzweig.....	165
NOTE SUR UNE TORTUE DE MER prise dans les parages de l'île de Groix, en juillet 1871. — Par M. Taslé père.....	178
ALLOCATION DE M. ROSENZWEIG en quittant le fauteuil de la présidence.	183
RAPPORT SUR L'ÉTAT DU MUSÉE D'HISTOIRE NATURELLE, 1870-1871. — Par M. Taslé père.....	188
LISTE DES OBJETS ACQUIS, DONNÉS OU DÉPOSÉS AU MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE DE VANNES, pendant les années 1870-1871.....	192
LISTE DES SOCIÉTÉS SAVANTES avec lesquelles la Société polymathique est en relation	195
MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ POLYMATHIQUE DU MORBIHAN en 1871.....	197
BUREAU DE L'ANNÉE 1872.....	201

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ POLYMATHIQUE
DU MORBIHAN.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ POLYMATHIQUE

DU

M O R B I H A N .

A N N É E 1 8 7 2 .

VANNES

IMPRIMERIE DE L. GALLES, RUE DE LA PRÉFECTURE.

1872.

PROCÈS-VERBAUX.

222. SÉANCE.

30 JANVIER 1871.

PRÉSIDENTE DE M. ROSENZWEIG.

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. Delpont, Arrondeau, Taslé, de Cussé, Bouvant, Burgault, Galles, de Closmadeuc, Grandpair, de Lamarzelle, Mauricet fils, Perrin, Salmon et Guyot-Jomard.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ.

M. le Président dépose pour la bibliothèque :

Les annales de la Société historique et archéologique de Château-Thierry (Aisne).

Le bulletin de la Société de statistique, sciences et arts des Deux-Sèvres (Niort).

Le bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne (1870 et 1871).

Procès-verbaux des séances de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron (Rodez).

Bulletin de la Société académique du Var (Toulon).

Annales de la Société académique de Nantes et de la Loire-Inférieure (1870 et 1871).

Bulletin de la Société dunoise (Châteaudun).

Revue archéologique (1870-1871).

Revue de la Belgique (Janvier 1872).

Polybiblion. — Revue bibliographique universelle ; 8 livr.

Rapport de M. Ropartz fait au nom de la commission chargée de décerner le prix de 1,000 fr. pour le concours de 1870, dans le ressort de l'académie de Rennes.

M. Mauricet fils donne pour le musée des ossements fossiles et des fragments de silex provenant du diluvium parisien (Bondy). — Remerciements.

M. Louis Prével, architecte à Nantes, rue Cassard, 1, est admis en qualité de membre titulaire.

M. de Lantivy quittant Vannes donne sa démission et devient membre correspondant.

Le projet de budget, présenté par M. Taslé pour l'année 1872, est adopté. Une somme de 100 fr. est affectée à la souscription patriotique pour la libération du territoire.

En quittant le fauteuil de la présidence, M. Rosenzweig expose l'état de la Société ; il paie un tribut de regret à la mémoire des membres que la mort a enlevés à la Société : MM. de la Fruglaye, de la Hitolle, Jehan (de Saint-Clavien) et Turpin, de Lorient, tous si dévoués à ses intérêts, si jaloux de ses progrès et constate que la liste des sociétaires s'est accrue de 21 adhésions nouvelles. Elle compte aujourd'hui 156 titulaires et 54 associés honoraires ou correspondants. La Société échange ses bulletins avec plus de 60 autres associations.

« L'an dernier, continue M. le Président, je vous disais : Ne compromettons pas l'avenir en nous appesantissant outre mesure sur les maux du présent... Qu'à votre exemple, et sous le coup même des plus fâcheux revers, toutes les sociétés savantes poursuivent, aux yeux de l'Europe étonnée, cette grande œuvre de la propagation de l'instruction qui doit sauver la France. Et j'entendais ainsi, croyez-le bien, l'instruction complétée par l'éducation sans laquelle l'homme ne concevrait qu'imparfaitement ses devoirs envers Dieu, envers lui-même, envers ses semblables. Hélas ! Messieurs, nous avons subi depuis cette époque les plus effroyables désastres ; la guerre civile ne nous a pas épargné ses horreurs, et nous gémissons encore sous le poids d'une cruelle invasion ; cependant nos souhaits ont été en partie exaucés. La nécessité de répandre l'instruction en employant les meilleurs moyens pour y parvenir, s'impose aujourd'hui à tous les bons esprits : de toute part les sociétés savantes ont repris leurs travaux quelque temps interrompus, et je ne crains pas de dire que, quant à nous, nous n'avons jamais cessé et que nous continuerons à l'avenir de combattre aux premiers rangs de cette lutte contre l'ignorance, source de tous nos maux. »

M. Rosenzweig énumère en finissant les travaux qui ont rempli les séances de la Société pendant les deux années précédentes.

M. Arrondeau prend ensuite la parole : « Messieurs, dit-il, quoique vous m'ayez depuis longtemps accoutumé à votre bienveillance, je suis profondément touché de l'unanimité des suffrages par lesquels vous m'avez appelé de nouveau à l'honneur de présider vos réunions. Cet honneur est de ceux que l'on ambitionne sans les briguer, et j'y suis d'autant plus sensible que le témoignage de votre bienveillance est plus spontané. »

Puis se préoccupant des travaux ultérieurs de la Société, M. le Président s'exprime ainsi :

« Permettez-moi de jeter un coup-d'œil rapide sur le mouvement général des esprits à l'époque contemporaine, afin de mieux préciser la part qu'il nous convient d'y prendre.

» Il est de mode dans un certain monde de dénigrer notre siècle. Pour beaucoup de gens, il est de bon goût de lui reprocher ce qu'on appelle son esprit positif, sa prédilection pour l'observation des faits, ses tendances vers l'application de la science à l'amélioration du sort de l'humanité. Examinons cependant et cherchons de bonne foi d'une part si l'esprit moderne s'absorbe aussi exclusivement qu'on le prétend dans l'étude de la matière, de l'autre si ceux-là mêmes qui s'engagent le plus avant dans cette voie ne poursuivent pas un but légitime. »

Cette thèse est ensuite développée en quelques pages dont l'analyse ne pourrait donner une idée sans rompre la trame et détruire l'éloquente harmonie de la forme et du fond.

La Société vote des remerciements à M. Rosenzweig pour le zèle et le dévouement dont il a fait preuve pendant l'année 1871, et s'en remet avec confiance à la direction de son nouveau président.

La séance est levée à trois heures.

Le Secrétaire, A. GUYOT-JOMARD.

223^e SÉANCE.

27 FÉVRIER.

PRÉSIDENCE DE M. ARRONDEAU.

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. Taslé, de Cussé, Peyron, Burgault, Rosenzweig, de Closmadeuc, Galles, Salmon, Bouvant, du Rivau, Mauricet fils, Grandpair, Lallemand, Bourdonnay et Guyot-Jomard.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ.

M. le Président dépose pour la bibliothèque :

Répertoire des travaux de la Société de statistique de Marseille.

Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois.

Bulletin de la Société académique de Brest (1870-71.)

Mémoires de la Société académique d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Aube (Troyes).

Mémoires et documents publiés de la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie (Chambéry).

Société d'émulation des Côtes-du-Nord (octobre 1870).

Société d'agriculture, sciences et arts de Meaux.

Bulletin monumental (M. de Caumont), 3 livr.

Revue archéologique (janvier 1872).

Relation d'une fouille au Souc'h, et quelques mots sur le lieu dit *Treiz-Goarun*. — Par M. Grenot, professeur au collège de Quimper et trésorier de la commission archéologique du Finistère.

Histoire de Belle-île. — Par M. Chasle de la Touche. — Don de M. Arrondeau.

Hœdic et Houat : histoire, mœurs, productions naturelles. — Par M. l'abbé de la Lande. (Brochure donnée par le même membre.)

Annuaire statistique du Morbihan. — Par M. Lallemand.

Les ruses innocentes dans lesquelles se voit comment on prend les oyseaux passagers et les non-passagers, etc. — Par F. F. R. D. G., dit le Solitaire inventif. — In-8°, Paris, MDCLXXXVIII, illustré de nombreuses gravures sur bois. — Don de la famille Aché, de Vannes.

La Société vote des remerciements à MM. les donateurs.

M. de Cussé a acquis pour le Musée :

1° Une pièce en or de 20 fr., type Napoléon I^{er} ; République française, 1806 ;

2° Une pièce de 15 sols, Louis XVI ;

3° Un christ en bronze, xv^e siècle ;

4° Un cadran solaire de 1734, aux armes de France et de Bretagne.

Le même membre dépose une pièce de 12 sols en argent (Louis XIV) trouvée à Trussac, près Vannes, et une monnaie de Posthume (petit bronze), trouvée également à Trussac.

M. Salmon fait don de deux pierres de fronde, provenant de la Nouvelle-Calédonie.

M. Arrondeau donne un jeton de présence en argent (bureau d'administration des lycées (Napoléon III)).

M. le docteur Mauricet fils présente le moulage des pieds et des mains d'un jardinier d'Arradon, connu vulgairement sous le nom de *Pierre six doigts*. Ce vieillard, il a plus de 80 ans, n'a aucun antécédent héréditaire spécial ; il n'est pas issu de parents consanguins ; ses enfants ne présentent rien de particulier. Les deux mains et les deux pieds de Pierre ont six doigts et ce paraît être le medius qui est doublé. Ces doigts semblent soutenus par six métacarpiens et six métatarsiens. Si dans la ligne ascendante et descendante *Pierre six doigts* ne présente rien d'analogue parmi les membres de sa famille, il n'en est pas de même dans la ligne collatérale : *Pierre six doigts* avait une sœur conformée comme lui.

Sur la proposition de M. le Président, la commission de météorologie se compose de MM. Arrondeau, de Boisanger, Forestier et de Lamarzelle.

La commission de la bibliothèque est formée du bureau et de MM. Burgault, Lallemand, Mauricet fils et Rosenzweig.

Les comptes du trésorier, examinés par une commission de trois membres, ont été trouvés parfaitement exacts. La Société vote des remerciements à M. Peyron.

M. le docteur de Closmadeuc offre à la société le croquis d'un lech, qu'il connaît depuis longtemps, près du moulin de Saint-Julien (Auray).

Ce lech en granit, d'environ un mètre de hauteur, était encastré dans un mur de clôture. Aujourd'hui il est renversé de l'autre côté du chemin.

Sur l'une de ses faces, on remarque une croix pattée, sculptée en creux, avec un demi encadrement supérieur.

Sur l'autre face, autre croix gravée d'une forme différente, ayant deux anneaux opposés à l'extrémité de chaque croisillon.

M. le docteur de Closmadeuc donne communication d'une lettre qu'il a reçue de M. Ropartz, relativement au crucifix trouvé récemment dans le cimetière de Brignac. A cette lettre est joint un croquis. Il résulte des détails fournis par M. Ropartz qu'il s'agit d'une croix pectorale, ou reliquaie creux en forme de croix pattée d'une exécution très grossière.

M. de Closmadeuc, s'appuyant sur des considérations d'archéologie chrétienne, ne pense pas qu'on puisse faire remonter l'origine de ce crucifix au-delà du ^{xv}^e siècle.

Le même membre donne ensuite lecture d'un travail intitulé : *Étude sur le crucifix byzantin découvert à Gavr'inis* (Morbihan).

Ce crucifix, mentionné par plusieurs auteurs, n'a jamais été décrit qu'imparfaitement, et souvent d'une façon très inexacte. De là une lacune qu'il était temps de combler par une monographie complète et raisonnée.

M. de Closmadeuc commence par l'historique de la découverte, sur laquelle il fournit les détails les plus circonstanciés ! Le crucifix a été trouvé au milieu des ruines d'une chapelle élevée anciennement dans l'île de Gavr'inis, et attribuée par la tradition locale aux *moines rouges* (templiers). Les débris de l'édifice qui ont été conservés jusqu'en ces derniers temps attestent que son architecture appartenait au genre roman.

Notre collègue reprend, pièces en main, la description du crucifix, et examine successivement la croix et le christ. La croix pattée, en cuivre doré, et percée à chacune de ses extrémités d'un chaton ovalaire pour recevoir des pierres précieuses, est couverte sur ses deux faces d'une ornementation élégante, sous forme de rinceaux byzantins, exécutés au ciselet. Des deux figures gravées, l'une est l'*agneau symbolique* portant le nimbe crucifère et l'étendart, l'autre la *main bénissante*, symbole du Père éternel.

L'inscription latine du sommet, en écriture romaine, est disposée sur cinq lignes : IHS NAZARENVS REX IVDEORVM. Toutes les lettres de la

légende sont en écriture capitale, sauf les x, les z et l'm de la fin, qui sont en écriture onciale.

Le christ, de même que la croix, donne lieu à une description minutieuse, dont les détails très complets étaient nécessaires pour aborder le problème archéologique. Suit une étude approfondie des questions qui se rattachent à ce problème. Nous regrettons que le procès-verbal ne nous permette pas d'entrer dans cette longue discussion, qui repose sur des notions de système architectural et de style, et prend ses termes de comparaison dans les œuvres d'art que nous a laissés le moyen-âge, particulièrement les représentations de crucifiement de l'époque romano-byzantine, sur les monuments, les pièces diverses d'orfèvrerie religieuse, les vitraux, les reliures de manuscrits, les plaques d'ivoire, les dyptiques émaillés, etc., etc.

Nous nous contenterons de citer les conclusions résumées par M. le docteur de Closmadeuc :

Le crucifix de Gavr'inis, dont la croix était en cuivre doré, ciselée et gemmée, ornée de figures symboliques, n'était sans doute qu'un crucifix processional.

Aujourd'hui il est mutilé, la dorure a disparu à peu près complètement. Il en est de même de quatre cabochons, des clous de crucifiement, du suppedanéum sur lequel posaient les pieds, et de l'auréole crucifère, qui couronnait la tête du christ.

Le caractère éminemment byzantin de l'œuvre ne permet pas de l'attribuer à une époque postérieure au ^{xii}^e siècle. Si donc il est fâcheux que le crucifix de Gavr'inis ne soit parvenu jusqu'à nous qu'à l'état de mutilation, tel qu'il est aujourd'hui, privé d'une partie de ses ornements, dorure et pierreries qui en faisaient la richesse, il n'en est pas moins une pièce originale d'orfèvrerie chrétienne de l'époque byzantine, très rare, peut-être la plus ancienne du même genre, qui existe en Bretagne.

En terminant, M. le docteur de Closmadeuc met sous les yeux de la Société deux dessins représentant une restauration du crucifix. Ces dessins, parfaitement exécutés par notre collègue M. Prével, et conformément aux motifs de l'art byzantin du ^{xii}^e siècle, donnent une idée de ce que pouvait être l'original au temps de son antique splendeur.

Le Secrétaire, A. GUYOT-JOMARD.

224° SÉANCE.

26 MARS 1872.

PRÉSIDENTE DE M. ARRONDEAU.

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. de Closmadeuc, Taslé, de Cussé, Avice, Bernard, Bouvant, Galles, Griffith, Lallemand, de Lamarzelle, Mauricet fils, Marchais, Perrin, Rosenzweig, Salmon et Guyot-Jomard.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ.

M. le Président dépose pour la bibliothèque :

Les Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers (ancienne académie d'Angers, 3 vol., 1869-70-71).

Bulletin monumental, par M. de Caumont.

Bulletin de la Société des sciences et lettres de Loir-et-Cher (juillet 1870).

Revue archéologique (février 1872).

Archæologia cambrensis (January 1872, London).

Dictionnaire topographique du département de l'Aisne, par M. Aug. Matton.

Collection des Mandements des Evêques de Vannes, donnée par M^{sr} Bécél. Elle comprend :

15 pièces de M^{sr} de Bausset-Roquefort ;

11 de M^{rs} de Bruc et Garnier ;

102 de M^{sr} de la Motte ;

18 de M^{rs} Dubreuil et Gazailhan ;

39 de M^{sr} Bécél ; soit en somme :

185 documents. La Société remercie Monseigneur l'Evêque de Vannes.

Divers opuscules en suédois avec la lettre suivante : Christiania, ce mai 1871. (Det Kgl. Norske universitet.) L'université royale de Norvège à Christiania m'a chargé de transmettre à votre illustre institution les écrits ci-joints, en vous priant de vouloir bien les accepter comme une marque de la haute considération de notre université pour ladite institution scientifique. Le secrétaire de l'université royale de Christiania C. Holst.

La Société accepte avec reconnaissance le don qui lui est fait et vote des remerciements à l'université norvégienne.

M. Galles donne pour le Musée une monnaie trouvée dans les champs de Trussac (Vannes). On y lit : EDWARD AGL — HYB CIVI TAS CANTOR. — Buste couronné de face, croix anglaise cantonnée de trèfles ; et une médaille bretonne trouvée au Bondon (près Vannes).

MM. Bernard, substitut du procureur de la République, Marchais, pharmacien à Vannes, et Trochu, propriétaire à Palais, sont admis en qualité de membres titulaires de la Société.

Lecture est donnée d'une circulaire par laquelle M. le ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts fait savoir qu'une réunion des délégués des Sociétés savantes pour les travaux scientifiques seulement, aura lieu à la Sorbonne pendant la première semaine du mois d'avril.

Lecture est donnée de la lettre suivante : M. le Président, le Congrès archéologique de France doit tenir cette année sa session à Vendôme : comme membre de la Société polymathique et secrétaire général du Congrès, je viens adresser à la Société de Vannes une invitation toute spéciale. — J'espère que vous voudrez bien m'envoyer non-seulement l'adhésion de la Société en tant que Société, mais encore engager vos collègues à profiter de la belle saison pour venir faire dans le Vendômois un voyage qui ne sera pas sans profit pour eux. — La variété des questions de notre programme, les expositions rétrospectives et autres, l'inauguration de la statue de Ronsard, sont autant de motifs qui les détermineront, j'espère, à nous accorder leur aimable visite.

Veuillez agréer, etc. Signé de Rochambeau.

La Société remercie l'auteur de son honorable invitation et souhaite que plusieurs de ses membres la représentent au Congrès archéologique, auquel elle s'empresse d'adhérer.

Le 1^{er} juillet 1872 doit s'ouvrir à Saint-Brieuc la 38^e session du Congrès scientifique de France, tenu sous les auspices de l'institut des Provinces, et avec le concours de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord. Désireux de montrer sous toutes ses faces la Bretagne, si féconde en richesses de toute nature, les organisateurs du Congrès ont l'intention de faire une exposition des diverses curiosités qu'elle renferme, et particulièrement de tout ce qui pourrait contribuer aux études et aux discussions des cinq sections du Congrès. Pour arriver à ce but, appel a été fait à toute personne possédant des objets intéressant l'une ou l'autre de ces sections ; répondant à une demande spéciale qui lui a été adressée dans ce but, la Société polymathique décide que les objets provenant de la butte de Tumiac seront prêtés à la Société d'émulation, et charge son conservateur de s'entendre pour les

soins et détails de l'expédition avec M. Pocard-Kerviler, l'un des commissaires délégués du Congrès.

Les sociétaires trouveront à la bibliothèque avec l'arrêté relatif à la tenue du Congrès scientifique de France, le programme des questions à traiter ; ce document en comprend un très grand nombre, réparties en cinq sections, savoir :

- 1^o Sciences mathématiques, physiques et naturelles (19).
- 2^o Agriculture, industrie, commerce (32).
- 3^o Sciences anthropologiques et médicales (9).
- 4^o Histoire et archéologie (20).
- 5^o Philosophie, littérature, économie sociale, jurisprudence, beaux-arts (16).

M. le Dr de Closmadeuc met sous les yeux de la Société une balle prussienne, qu'il vient d'extraire de l'aisselle d'un sergent du 86^e de ligne, dont l'histoire ne manque pas d'intérêt.

Le 30 août 1870, veille de la bataille de Sedan, ce sergent a été atteint de trois coups de feu, presque en même temps. Une première balle lui laboure l'avant-bras droit. Une deuxième le frappe en avant de la poitrine, lui fracasse la clavicule droite et la première côte, et s'enfonce profondément sous l'épaule. Enfin, une troisième balle l'atteint en pleine figure, traverse la lèvre supérieure, pénètre dans la bouche, emporte sept dents, divise la langue, et va se loger au fond de la gorge. Cette dernière balle est extraite, huit jours après, par un chirurgien belge. Trois mois plus tard, c'est une dent qu'il faut extraire de l'épaisseur de la langue. Quant à la balle de l'épaule, toutes les tentatives d'extraction restent infructueuses. Plusieurs mois après, nouvelles tentatives, nouvel insuccès.

Arrivé à Vannes, avec son régiment, notre sergent s'occupe d'entrer à l'hôpital, bien décidé à demander qu'on le débarrasse de sa balle. Il est parfaitement guéri, du reste, de ses horribles blessures. Les plaies sont cicatrisées depuis longtemps.

M. de Closmadeuc pratique l'opération, le 22 mars 1872, *dix-neuf mois* après la blessure reçue. La balle extraite a subi une déformation qui la rend méconnaissable, par son passage au travers du tissu osseux de la clavicule, et son aplatissement sur la première côte. Des concrétions osseuses adhèrent au plomb sur plusieurs points.

M. de Closmadeuc tire de cette observation deux enseignements qui sont anciens dans la chirurgie des plaies d'arme à feu. Le premier, c'est que les balles de plomb peuvent séjourner fort longtemps dans les tissus, sans produire d'accident. Celle-ci a séjourné près de 20 mois dans la région axillaire, et il a fallu les instances du sergent pour provoquer une opération.

Le deuxième enseignement, c'est qu'il ne faut jamais se hâter de pratiquer une opération de complaisance, et qu'il est commandé de s'y laisser pousser par le malade, qui dès-lors prend une grande part de la responsabilité qui incomberait, sans cela, toute entière au chirurgien.

Ce brave sous-officier est tout-à-fait rétabli.

Le Secrétaire, A. GUYOT-JOMARD.

225° SÉANCE.

30 AVRIL 1872.

PRÉSIDENCE DE M. ARRONDEAU.

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. Taslé, de Cussé, Fouquet, Tessier, Mauricet fils, Rosenzweig, Burgault, Bouvant, Grandpair, Griffith, Pavot, Avice, Lallemand, de Closmadeuc, Salmon, de Lamarzelle, Peyron et Guyot-Jomard.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ.

M. le Président dépose pour la bibliothèque, les bulletins de la Société des antiquaires de Picardie (1871).

Mémoires et documents de la Société archéologique de Rambouillet.

Bulletin de la Société archéologique du Limousin (1870-71).

Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe (3^e et 4^e t., 1871).

Bulletin de la Société de statistique, sciences et arts des Deux-Sèvres.

Bulletin de la Société dunoise de Châteaudun (n° 12, 1872).

Mémoires de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon (1870-71).

Annuaire de la Société philotechnique (1870-71).

Bulletin monumental de M. de Caumont.

Revue archéologique (mars 1872).

Les Mondes (1870).

Fragments zoologiques : N° 1, Questions obscures relatives à l'*Hydractinia echinata* Flem., et à l'*Alcyonium domuncula* Lamk. Tous deux logeurs de Pagures, par M. Ch. des Moulins ;

N° 2, Notes spécifiques sur le genre *Polia* d'Orbigny, par le même.

M. Couvez, ancien officier d'administration à Vannes, est admis en qualité de membre titulaire de la Société.

M. Fouquet donne un croquis représentant un débris de croix engagé dans un talus en pierres, à Kerscodec, en Plœmeur.

Dans le courant du mois de mars, un paysan de Kerjubin, en Monterblanc, en démolissant une clôture qui sépare son champ d'une lande, a découvert un petit trésor dont M. de Closmadeuc met le contenant et le contenu sous les yeux de la Société. C'est une sorte de gobelet en terre cuite, grossièrement façonné et recouvert extérieurement d'un vernis. Une simple ardoise le recouvrait ; et son propriétaire l'avait caché, il y a près de trois siècles, dans l'épaisseur du mur.

Il contenait 17 pièces en argent, toutes du xvi^e siècle ; Charles IX, Henri III, Charles X et Henri de Navarre.

Le poids total est de 167 grammes, au premier titre. Le tout a été acquis pour le Musée au prix de 40 francs.

Par lettre du 10 avril 1872, la Société est informée que la 6^e session du congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques, s'ouvrira à Bruxelles le 22 août et sera close le 30 août.

Toute personne s'intéressant au progrès de ces sciences, peut prendre part aux séances du congrès en acquittant la cotisation qui est fixée, pour cette année, à 12 fr.

La Société polymathique vote son adhésion audit congrès.

Lecture est donnée d'une lettre par laquelle M. Pocard-Kerviler, secrétaire de la commission du congrès qui doit se tenir à Saint-Brieuc, remercie la Société du concours qu'elle veut bien assurer à la commission en lui adressant un spécimen de ses collections.

M. le docteur A. Mauricet présente à la Société : 1^o le croquis d'une tombe-cercueil en pierres plates, que l'on a découverte dernièrement dans le vieux cimetière d'Elven. Le cercueil était situé à quelques mètres de la partie moyenne du côté nord de la nouvelle église, et dans une couche de terre plus profonde que celle où on rencontre les ossements inhumés dans des cercueils en bois. La tête était à l'ouest, les pieds à l'est, un renflement bien marqué existait à la partie moyenne de ce cercueil ; il était plus prononcé au côté nord, mais ceci était dû à l'écartement des pierres. Ce cercueil était recouvert de pierres plates sans inscription, d'après les renseignements qu'on lui a donnés. Le squelette ne présentait aucun caractère particulier pour les habitants d'Elven, et il ne se trouvait aucun objet inhumé avec lui ; 2^o deux autres cercueils semblables ont été découverts dans la même partie du vieux cimetière d'Elven, et l'on peut voir à la porte du clerc de M. Le Franc une pierre taillée de soixante centimètres environ de hauteur, de trente de diamètre, à coupe elliptique, présentant à sa partie moyenne une gorge taillée assez profondément. Cette pierre se trouvait à la tête d'une de

ces dernières tombes-cercueils ; 3^e enfin, dans la même couche de terre, la pioche d'un ouvrier a brisé une urne de forme conique en terre cuite, renfermant seulement, il paraît, des morceaux de charbons. Cette urne ne devait pas avoir plus de vingt-cinq à trente centimètres de hauteur. M. Mauricet dépose les fragments qu'il a pu recueillir.

M. le Président expose à la Société qu'il a reçu de divers côtés des observations relatives à l'exécution et à l'infraction de certains articles du règlement dont il cite le texte.

Plusieurs membres se joignent à M. le Président pour signaler les inconvénients qui en résultent, principalement en ce qui concerne l'usage et la jouissance des livres de la bibliothèque, dont la conservation est confiée à la Société.

Il ressort de la discussion et des explications fournies, que si les professeurs du collège communal sont autorisés, par une décision antérieure, avec l'approbation de M. le maire, à emprunter des ouvrages, ils ne le peuvent qu'à la condition de les recevoir des mains de M. le bibliothécaire, les jours où la bibliothèque est publique et en s'inscrivant sur le registre spécial.

En ce qui concerne la faculté de visiter la bibliothèque à l'aide d'une clef, en dehors des heures consacrées au public et d'en emporter des livres, M. le Président rappelle que le règlement est positif. Cette faculté n'appartient et ne peut appartenir qu'aux membres titulaires résidants, qui figurent nominativement sur la liste des sociétaires, et paient la cotisation individuelle de 20 fr.

Plusieurs membres saisissent cette occasion pour exprimer le désir d'une nouvelle impression du règlement, en y apportant certaines modifications dont l'expérience a fait reconnaître la nécessité. La Société se rallie à ce désir et charge le bureau et la commission de la bibliothèque réunis de préparer sur ce point un travail de révision qui sera soumis ultérieurement à l'acceptation de la Société après discussion.

La séance est levée à trois heures.

Le Secrétaire, A. GUYOT-JOMARD.

226° SÉANCE.

28 MAI 1872.

PRÉSIDENCE DE M. ARRONDEAU.

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. de Closmadeuc, Taslé, de Cussé, Burgault, Lallemand, Bouvant, Salmon, Marchais, de Lamarzelle, Mauricet fils, Prével, Couvez, Bernard et Guyot-Jomard.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ.

M. le Président dépose pour la bibliothèque :

Les actes de la Société linnéenne de Bordeaux, VII et VIII 1872.

Mémoires de la Société archéologique du midi de la France (Toulouse).

Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Toulouse, 4 vol.

Dictionnaire topographique du département de la Meuse, par M. Félix Liénard, secrétaire de la Société philomathique de Verdun.

Revue des Sociétés savantes des départements (Janvier, février 1872).

Bulletin de la Commission des antiquités de la Seine-Inférieure (1871).

Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.

Bulletin de la Société académique d'archéologie de l'Oise.

Les moulins primitifs, par M. le docteur Foulon-Ménard (brochure).

La télégraphie gallo-romaine, par le même.

Fonctions de l'État, quelles sont leurs limites ? Quelle est leur nature dans la société moderne ? par le même.

Note sur quelques monuments de la presqu'île de Quiberon, par M. l'abbé Lavenot.

La Société vote des remerciements à MM. les donateurs.

M. Mauricet fils dépose au Musée un bijou en cuivre doré et émaillé en forme d'écu, aux armes de *Kergournadec*, trouvé à Vannes, rue du Mené, près de l'hôtel du Commerce.

M. de Limur fait déposer une bague en alliage, argent et étain ; sur le chaton est gravée la lettre grecque ϕ , et un anneau en verre bleu et blanc ; ces deux objets ont été trouvés réunis à Trussac (Vannes).

M. Avice (de la Société) donne une médaille (grand bronze) à l'effigie de Dioclétien, trouvée près de Pontivy et une médaille romaine en cuivre argenté à l'effigie d'Auguste.

Sont admis en qualité de membres titulaires de la Société : MM. Bassac, Edmond, géomètre à Vannes ; Monprofit, licencié-ès-lettres, élève de l'école des chartes, lieutenant au 86^e de ligne, à Vannes ; Wambergue, Placide, capitaine-adjutant-major au 86^e de ligne, Vannes ; Boyer, commissaire de marine en retraite à Lorient, et Remy, professeur à l'enseignement secondaire spécial au lycée de Lorient.

M. le Président donne lecture des articles du règlement de la Société dont une modification a été demandée ; conformément à l'article 26, la proposition de modification sera lue de nouveau et discutée à la séance prochaine.

M. Bernard demande la parole pour une communication. Il s'agit d'un fait chirurgical, qui mérite une mention à cause de sa rareté. M. Bernard a été assez malheureux pour souffrir pendant plusieurs années, d'un *calcul salivaire*, enfoui profondément sous la langue, dans le conduit de Warthon (canal excréteur de la glande sous-maxillaire), et assez heureux pour rencontrer un chirurgien qui a soupçonné la cause du mal et l'a guéri radicalement par une opération bien simple, au dire de l'homme de l'art.

M. Bernard pour se former à l'éloquence, n'avait pas à courir au rivage chercher le caillou de Démosthène, la nature y avait pourvu, mais au grand déplaisir de l'orateur ; car, M. Bernard met sous les yeux de la Société le *calcul* en question, dont l'extraction a été pratiquée ces jours derniers par M. le docteur de Closmadeuc. A ce propos, M. Bernard rappelle qu'en 1855, M. de Closmadeuc a soutenu, devant la faculté de médecine de Paris, une thèse inaugurale qui est encore aujourd'hui la seule monographie complète que possède la science sur les *calculs des canaux salivaires*.

Le calcul présenté par M. Bernard a la forme d'une toute petite amande ; il est rugueux extérieurement, et creusé sur une de ses faces d'une sorte de gouttière longitudinale. L'analyse chirurgicale n'a pas été faite, mais il est probable que la composition n'est pas différente de celles qui sont fournies dans la thèse de M. de Closmadeuc : *Phosphate et carbonate de chaux et de magnésie*.

M. Burgault lit le commencement de son travail sur les Aryens de l'Orient et les Celtes de l'Italie.

La race qui, sous le nom de Celtes, a peuplé l'Occident, avait en Orient, dit l'auteur, le nom d'*Arya*. Ce dernier nom, qui signifie dans le sanscrit, propriétaires, maîtres, puissants, chefs de famille, nobles, dérive de la racine bretonne *ari*, lien.

Les Celtes (dans leur langue *Keltis*, *Keltied*, c'est-à-dire hommes vivant par familles pourvues d'habitations distinctes et séparées) ont paru sous diverses dénominations, mais particulièrement sous les dénominations de 1^o *Gall* et *Galloud*, dont le sens est conforme au sanscrit

arya, et qui appartiennent au verbe celtique *gallout*, pouvoir ; 2^o *Kember*, compagnons, confédérés. L'époque du fractionnement de la race n'est déterminée ni par l'histoire ni par les légendes. On ne sait pas davantage à quel endroit du globe il s'est opéré.

M. Burgault indique les différents points de l'Orient occupés par les *Aryas* qui, d'après ses appréciations, sont la race japhétique à laquelle il se refuse à rattacher les Mongols ou, en d'autres termes, les Scythes dans l'acception vraie de ce mot. Mais les Hindous, les Perses, les Mèdes, les Bactriens, les Assyriens primitifs, les Tyriens, les Arméniens, les Cappadociens, les habitants du Pont et les Phrygiens, ainsi que les Thraces et les Grecs, étaient Aryens. A l'origine, tous ces peuples ont parlé la langue celtique. Le sanscrit, langue très perfectionnée, est un fond celtique. Il en est de même des langues de la Médie et de la Perse et de toutes les autres langues aryennes de l'Orient. Les noms des divinités et des génies, figurant dans les Védas et dans l'Avesta, sont composés de racines celtiques qui ont conservé leur sens originel et correspondent aux attributs de ces diverses entités. Le *Sanskrit*, le *Pehlvi*, le *Parsi*, le *Zend*, le *Pali*, le *Pracrit* n'ont pas la spontanéité et la simplicité d'une langue primitive. Ces deux qualités se rencontrent dans le celtique, et la parenté de toutes ces langues avec le breton est manifeste.

M. Burgault, devant prendre ses exemples dans les termes des religions orientales, éprouve le besoin de commencer par déterminer les conceptions primordiales de la race aryenne au point de vue moral et religieux. Il compare les croyances des *Aryas* à celles des Sémites. Les premières sont essentiellement spiritualistes. Les autres n'admettent qu'un seul esprit indestructible, l'esprit divin, qu'une métaphore représente, dans la Genèse et dans les Védas, comme porté sur les eaux avant la création. Pour l'âme humaine, la mort du corps est un anéantissement. Il explique comment les deux dogmes se sont combinés dans le brahmanisme, issu d'une alliance de l'esprit sémitique et de l'esprit aryen, et quelles conséquences en avait déduit l'esprit sémitique.

Le Secrétaire, A. GUYOT-JOMARD.



ALLOCUTION DE M. ARRONDEAU

EN PRENANT LE FAUTEUIL DE LA PRÉSIDENTE.

MESSIEURS ,

Quoique vous m'ayez depuis longtemps accoutumé à votre bienveillance, je n'en suis pas moins profondément touché de l'unanimité des suffrages par lesquels vous m'avez appelé de nouveau à l'honneur de présider vos réunions. Cet honneur est de ceux que l'on ambitionne sans les briguer, et j'y suis d'autant plus sensible que le témoignage de votre bienveillance est plus spontané. Je n'ai d'autre moyen d'y répondre que de mettre à votre service tout mon dévouement aux intérêts de la Société, toute ma bonne volonté pour imprimer à ses travaux une marche féconde.

A cet égard nous avons peut-être à faire de nouveaux efforts. Sans que j'aie besoin de m'appesantir sur ces idées, les préoccupations douloureuses de ces derniers temps suffisent du reste à expliquer pourquoi vos dernières publications ne sont pas aussi riches que d'habitude, et ne signalent aucun de ces travaux qui ont appelé sur la Société polymathique l'estime du monde savant. Permettez-moi donc, en laissant de côté, pour un instant, nos travaux personnels, de jeter un coup-d'œil rapide sur le mouvement général des esprits à l'époque contemporaine, afin de mieux préciser la part qu'il nous convient d'y prendre.

Il est de mode dans un certain monde de dénigrer notre siècle. Pour beaucoup de gens, il est de bon goût de lui reprocher ce que l'on appelle son esprit positif, ses prédilections pour l'observation des faits, ses tendances vers l'application de la science à l'amélioration du sort de l'humanité. Examinons cependant et cherchons de bonne foi, d'une part, si l'esprit moderne s'absorbe aussi exclusivement qu'on le prétend dans l'étude de la matière, de l'autre, si ceux-là mêmes qui s'engagent le plus avant dans cette voie ne poursuivent pas un but légitime.

Et d'abord, je dois faire ici une distinction pour prévenir des objections qui tomberaient à faux si l'on voulait sortir du cercle dans lequel je prétends me renfermer. Il est incontestable que ceux qui nient le progrès du siècle, et plus encore ceux qui l'admettent, mais qui en contestent la portée, se placent exclusivement au point de vue moral. Les

appétits sensuels de notre société, la préférence du grand nombre pour les jouissances matérielles, l'égoïsme qui étouffe les nobles sentiments, l'orgueil qui secoue toute autorité et méconnaît les supériorités les plus légitimes, ce sont là les maux trop réels que l'on reproche à notre temps et dont on se fait une arme pour combattre l'idée du progrès.

Ah ! Messieurs, il est trop vrai que le progrès moral n'est pas nécessairement en rapport avec la marche générale de la civilisation, avec l'amélioration des conditions essentielles de la vie, avec le développement des sciences, avec l'épanouissement progressif de l'intelligence humaine. La science n'a pas la prétention d'étouffer le germe des passions qui fermentent au cœur de l'homme, et quoiqu'on ne puisse constater d'une manière générale l'action bienfaisante qu'elle exerce sur les mœurs, nous avons appris à nos dépens qu'une nation savante et civilisée peut dépasser en manœuvres perfides, en froide cruauté, les peuples les plus sauvages et les plus ignorants. Je serais donc disposé à vous accorder que, sous le rapport moral, notre siècle n'est pas meilleur, sans croire cependant qu'il soit pire que ceux qui l'ont précédé. Mais n'y aurait-il pas ici à se poser l'éternelle question du *quoique* et du *parce que* ? Si l'orgueil, si l'envie, si la haine, si les passions violentes qui ont de tout temps agité l'humanité, n'ont pas cessé de troubler les sociétés modernes, serait-il juste d'attribuer aux progrès de la science l'explosion des sentiments mauvais qui dorment au fond de toute conscience humaine ? Ne serait-ce pas vous faire injure, à vous qui consacrez vos loisirs aux travaux de l'esprit, que de nier tout ce que l'étude apporte de charme dans les relations sociales, tout ce qu'elle exerce d'influence sur les caractères ?

Je m'attends encore ici à une objection. Oui, les lettres, me dira-t-on, adoucissent les mœurs, élèvent les esprits, polissent les sociétés ; mais tandis qu'elles vivent dans la contemplation du beau, qu'elles aspirent à l'idéal, la science, confinée dans l'étude des faits, absorbée par le spectacle du monde physique, éteint l'imagination, ne cherche que l'utile et conduit au matérialisme. Messieurs, soyons plus justes. Sans doute on peut abuser de tout, des lettres comme des sciences ; s'il y a une fausse science, ou plutôt une science incomplète qui égare l'esprit, n'y a-t-il pas aussi une littérature malsaine qui corrompt les cœurs : laissons donc de côté l'abus ou l'exception, et ne regardons que la règle et le bon usage. Les lettres, dites-vous, ont le beau pour objet : mais la science recherche la vérité ; le vrai n'est-il pas la source du beau ? et tous deux ne conduisent-ils pas au bien ?

Je laisse à d'autres, d'ailleurs, le soin de montrer que, même sous le rapport littéraire, notre siècle n'est pas aussi mal doté que le prétendent ses détracteurs. Il serait facile de citer les orateurs politiques et religieux, les auteurs dramatiques, les historiens, les critiques, dont les œuvres constitueront, au profit de nos descendants, un héritage qui ne

sera pas sans gloire. Un siècle qui a produit et admiré Châteaubriand, Lamartine, Victor Hugo (je parle du poète), peut-il être accusé de dédaigner la poésie et de proscrire l'idéal ?

Quoiqu'il en soit, le mouvement des esprits se porte avec une préférence marquée vers les études scientifiques : c'est un fait ; tout le monde veut être ou au moins paraître savant, et il faut convenir que les excellents ouvrages de vulgarisation publiés de nos jours sont bien faits pour favoriser cette tendance. Que voulez-vous ? les nations sont comme les individus, leurs goûts changent avec le temps. Les contes et les fées, qui font les délices de l'enfance, ne conviennent plus à l'âge mûr qui préfère les histoires sérieuses et les merveilles de la réalité. Nous ne nous soucions plus guère aujourd'hui des combats des dieux et des héros, des amours de Didon, ou des grands coups d'épée de Roland, nous aimons mieux savoir comment l'électricité transmet la pensée avec la rapidité de l'éclair, comment la vapeur franchit les montagnes et les mers, comment le soleil, se faisant notre peintre ordinaire, fixe nos images sur le papier.

Je n'ai pas l'intention de vous fatiguer de l'énumération, devenue presque banale aujourd'hui, de tous les prodiges de la science, de toutes les découvertes par lesquelles la physique et la chimie viennent chaque jour améliorer les conditions de la vie, satisfaire à nos besoins, augmenter nos jouissances. Je veux seulement répondre un mot à ceux qui feraient volontiers un crime aux savants de rechercher les applications utiles et de consacrer leurs efforts à l'amélioration matérielle du sort de l'humanité. Est-ce que ce but en lui-même n'est pas légitime ? Dompter les forces de la nature et les asservir à nos besoins, est-ce que ce n'est pas un des plus nobles usages que l'homme puisse faire de cette intelligence émanée de la divinité, qui fait sa force et sa grandeur ? En plaçant l'homme sur la terre, Dieu l'a condamné à arroser de ses sueurs le sillon qui doit le nourrir : c'est la loi sainte du travail. Quel plus bel hommage rendu à cette volonté souveraine que les efforts incessants de l'humanité pour accroître ses moyens d'action sur la matière, pour combattre l'influence hostile des éléments, pour réunir tout le genre humain en une seule famille en supprimant les obstacles qui séparent les peuples, pour embellir sa demeure et façonner à son usage ce globe qui a été donné pour théâtre à son activité ?

Ce serait d'ailleurs une erreur que de croire que les découvertes les plus fécondes sont dues à des esprits uniquement préoccupés de la recherche de l'utile. Les plus belles applications de la science sont presque toujours le fruit de spéculations désintéressées inspirées par le pur amour de l'étude, par cette noble curiosité qui porte les intelligences d'élite à sonder les mystères de la nature. C'est en étudiant les effets de la pile de Volta qu'Ærstedt découvrit l'action des courants électriques sur l'aiguille aimantée et trouva ainsi le principe de la télégraphie élec-

trique. Si les chimistes n'avaient pas démontré l'action de la lumière sur les sels métalliques, s'ils n'avaient pas étudié la composition et les réactions des diverses substances dont ils ont dû faire usage, Niepce, Daguerre et leurs successeurs n'auraient pas inventé et perfectionné le merveilleux instrument qui fixe en quelques secondes les images fugitives formées au foyer de la chambre obscure.

Mais je vais plus loin et je dis que les applications même les plus utiles ou les plus brillantes sont loin de constituer les seuls titres de gloire de la science contemporaine. Parmi ces découvertes qui, sans agrandir le domaine des arts ou de l'industrie, attestent la puissance de l'esprit humain et lui ouvrent des horizons nouveaux sur la constitution de l'univers, en est-il une plus merveilleuse que cette analyse spectrale qui nous révèle la composition intime des corps célestes? Armés du spectroscopie, les physiciens-astronomes ont sondé le soleil, les planètes, les étoiles, les nébuleuses même, et y ont constaté la présence d'un grand nombre des éléments solides ou gazeux dont les combinaisons variées constituent les corps terrestres. Ces résultats sont d'autant plus remarquables qu'ils concordent avec les indications que fournit l'analyse des météorites, ces spécimens de la matière cosmique que nous envoient de temps en temps les espaces planétaires. Ainsi voilà l'homme, atôme pensant relégué sur un point imperceptible de l'immensité, qui, non-seulement soumet à une même loi les mouvements de tous les corps dispersés dans l'espace, mais qui constate encore l'unité de la matière qui les compose!

Dans un autre ordre d'idées, citons encore une des découvertes capitales de la science contemporaine, la transformation réciproque du travail mécanique en chaleur ou de la chaleur en travail mécanique. Appliquée à la chaleur qui émane du soleil, cette loi nous montre l'astre radieux comme la cause première de tous les mouvements qui s'opèrent dans l'atmosphère et au sein des mers, de toutes les réactions moléculaires qui sont la source où s'alimente incessamment la vie des êtres organisés. Et non-seulement le mouvement et la vie sont entretenus par la chaleur et la lumière que le soleil nous distribue chaque jour, l'industrie humaine sait encore utiliser les réserves accumulées par les siècles dans l'intérieur du globe. « Tout feu qui brûle, toute flamme qui brille, dit un physicien anglais, dispense une chaleur et une lumière qui a appartenu originellement au soleil. »

Ainsi les machines qui fonctionnent dans nos ateliers, les locomotives qui nous emportent sur les voies ferrées, empruntent leur puissance à la chaleur solaire emmagasinée dans les houillères depuis des milliers d'années. De pareilles conceptions ne sont-elles pas faites pour affirmer de plus en plus la dignité de l'intelligence humaine, pour élever les esprits qui se livrent à ces sublimes contemplations, pour faire mieux comprendre à tous la grandeur de l'intelligence suprême qui, par des

lois si simples et si générales, engendre des phénomènes si grandioses et si variés ? Ne nions donc plus les bienfaits de la science à tous les points de vue, et ne rabaissons pas la gloire d'un siècle qui lui fait faire de tels progrès et qui l'élève à une telle hauteur.

Messieurs, si je ne craignais d'abuser de votre attention, j'aurais encore à vous entretenir des progrès accomplis de notre temps dans les études qui sont plus spécialement l'objet de vos prédilections. C'est qu'en effet cette passion pour la vérité, cette étude patiente des faits, ces habitudes d'observation qui caractérisent le mouvement scientifique de notre temps, n'ont pas moins fait pour l'étude de l'homme que pour celle de la nature. Mais est-ce à vous que j'ai besoin de rappeler les titres que, de nos jours, les sciences historique et archéologique se sont acquis à la reconnaissance de la postérité, en retrouvant des idiomes que l'on croyait à jamais perdus, en reconstruisant des civilisations détruites, en reculant l'histoire de l'humanité au-delà des siècles dont la tradition nous a conservé le souvenir ?

Je m'arrête, Messieurs ; le champ est trop vaste pour que mes forces me permettent de le parcourir. Si j'ai réussi à dissiper dans vos esprits quelques préjugés, à vous montrer la légitimité du but que poursuit la science contemporaine, à vous faire apprécier le fruit de ses efforts pour reculer les limites de nos connaissances, j'aurai affermi votre foi dans l'utilité de vos travaux, ranimé votre ardeur pour les études que nous poursuivons, chacun suivant nos goûts et nos aptitudes, j'aurai ainsi accompli une partie de la tâche que m'impose l'honneur d'être appelé de nouveau à présider vos séances.

LES ARYENS EN ORIENT

ET

LES CELTES EN ITALIE

(Par M. Émile Burgault, avocat.)

1^{re} PARTIE. — LES ARYENS EN ORIENT.

I

J'ai parlé ailleurs de la communauté d'origine des Aryens et des Celtes (1). Ils formaient une race unique, quoiqu'ils portassent des noms différents. Les Celtes étaient un ou plusieurs rameaux du peuple primitif des Aryas. Quelques-uns avaient même conservé cette appella-

(1) Aperçus historiques sur les origines et les religions des anciens peuples de l'Espagne et des Gaules.

tion originelle en venant se fixer en Occident. Tacite (1) nous en signale de son temps dans les vastes contrées de la Germanie. Les Celtes (Keltis, Keltis, Keltied) tiraient cette désignation particulière dans leur langue maternelle de leur vie par familles ayant des demeures distinctes. Elle est en quelque sorte la marque d'un degré de civilisation relative que n'avaient pas atteint les Ibères leurs prédécesseurs. Ceux-ci vivaient dans un état de communisme, à en juger par les Vacéens, et la promiscuité avait même dû exister chez eux.

Quand les Celtes se sont dits Galls ou Gaulois, ils ne péchaient pas par la modestie. *Galloud*, gaulois en celtique, a la signification de puissance, capacité, vertu, énergie, propriété. La propriété était la conséquence de la constitution de la famille et de sa vie propre parmi les Celtes. *Gall* (il peut) est une des modalités du verbe celtique *gallout*, pouvoir. Le sanscrit *arya* offre absolument les mêmes significations que le celtique *galloud*, et dérive de la racine bretonne *ari*, lien, attache, si les apparences ne nous induisent pas en erreur.

Lorsque les Grecs ont appelé les Celtes *Kimrys* ou *Cimmériens*, et les Latins *Cimbres*, ils altéraient le nom qui ne peut être que *Kember*, compagnons, associés, confédérés et, probablement, habitant le confluent des rivières et des mers. Le titre de *Kember*, appliqué aux rudes adversaires que Marius eut à combattre, pourrait bien avoir indiqué en même temps une fraction celtique où les sangs de deux races s'étaient mêlés, des *hirons*, suivant l'expression bretonne. On est du moins tenté de le croire en voyant dans Plutarque (2) que ce ne sont plus ces hommes à la chevelure blonde et aux yeux bleus, type général du Gaulois, mais au contraire des guerriers à l'œil noir. Aussi, la plupart des auteurs ont-ils considéré les Cimbres comme le résultat d'un croisement des Aryens et des Scythes.

Les migrations avaient été successives, et elles avaient longtemps duré (3).

Plutarque place les Celtes dans l'extrême nord de l'Asie avant de les faire déborder sur l'Occident en traversant les monts Riphés (4), dont la position n'a jamais été bien déterminée, mais qui est certainement septentrionale. C'est là, en effet, que tous les indices conduisent à placer leur séjour, après qu'ils se furent détachés de la souche commune dans des temps bien reculés, si la race toute entière n'y a pas vécu, comme je le présume, à la suite d'un refoulement dû aux vicissitudes d'une autre race.

J'ai fait remarquer (5) que la légende des Aryas de la Perse semble

(1) Tacite. — Germains, n° 43.

(2) Plutarque. — Vie de Marius, n° 11.

(3) Plutarque, au même passage.

(4) Plutarque. — Camille, n° 16.

(5) Aperçus historiques, n° 3.

faire allusion à ce refoulement, mais n'indique pas la séparation. Les Védas et les autres livres légendaires des Aryas de l'Inde sont également muets sur ce dernier fait. Ils ne rapportent que les scissions religieuses qui doivent être bien postérieures.

Nous chercherons donc ailleurs la preuve de l'identité des races celtique et aryenne, en nous gardant bien toutefois d'écarter ces livres.

Notre sujet est immense. Il fournirait la matière d'un grand ouvrage dont la composition excèderait la mesure de mes forces. Je ne dépasserai pas les bornes d'un mémoire.

II

Je me propose d'observer le mouvement des Aryas en Asie et dans les parties voisines de l'Europe, de les suivre jusqu'en Italie. J'éclairerai leur marche au moyen des documents historiques, des légendes, des mythes, des croyances religieuses, du caractère de ces peuples et du langage dont ils semèrent les débris dans tous leurs lieux de séjour.

Je ne suis pas versé dans les langues, mais est-il besoin d'un polyglotte pour l'accomplissement de mon œuvre ? L'essentiel est de ne pas être tout-à-fait étranger à la connaissance des dialectes celtiques, à la géographie de l'antiquité, à l'histoire et à la notion des temps héroïques.

III

Hérodote, ordinairement si bien instruit, ne remonte pas au-delà de Sémiramis en parlant de l'Assyrie. Il annonçait une histoire de ce pays qu'il n'a pas composée ou qui n'est pas parvenue à la postérité. Déjocès est le premier roi mède tombé sous sa plume, et il ne détermine pas son époque. Il ne cite aucun dynaste de la Perse antérieur à Cyrus. Son tableau de l'Asie est excessivement restreint. Il ne paraît même pas avoir soupçonné les plus vieilles civilisations de l'Orient.

L'histoire des Asiatiques ne prend figure dans ses pages qu'au jour où commencent les guerres de la Perse contre la Grèce.

Xénophon, ayant vécu parmi les Perses, avait vu de près leurs mœurs ; mais, préoccupé des événements auxquels il se trouvait associé, il s'était à peine inquiété de leur passé. Il parle des villes et des ruines visitées par lui, de quelques faits qui s'y rapportent. Dans son expédition, son histoire générale et ses institutions de Cyrus, il ne paraît pas manquer d'exactitude. On peut et l'on doit s'en servir. Sa *Cyropédie* a tout l'air d'un roman.

Diodore de Sicile, Strabon, Plin l'ancien, Flavius Josèphe, la Bible, plusieurs historiographes grecs, les auteurs arméniens, les fragments de Berosé et de Sanchoniathon, le Zend-Avesta et les Védas nous fournissent de précieux renseignements. Du rapprochement de ces diverses

sources d'informations s'échappent des aperçus qui permettent de tirer des conclusions logiques que viendront vérifier la langue et quelques monuments. Au reste, un avertissement est nécessaire pour ne pas tomber dans de graves erreurs en suivant les traditions hébraïques, hindoues, assyriennes et phéniciennes. C'est que bien souvent elles ont attribué aux nations ce qu'elles devaient réserver aux tribus sacrées ou victorieuses devenues arbitres des destinées d'un pays. Cette propension à personnifier un peuple dans ses maîtres est surtout sensible chez les Juifs. D'un autre côté, s'il est facile de se rendre compte de la différence des Japhétides et des Sémites, on rencontre d'énormes difficultés pour comprendre les Chamites, pour les distinguer des deux autres grandes races bibliques.

Le Chamitisme défie toutes les comparaisons, prend toutes les formes, échappe à toutes les étreintes, et n'a pas encore son type dans les définitions de la science. La Genèse des Chaldéens et celle de Sanchoniathon ne font pas apparaître cette race, au moins comme distincte. Son nom, écrit dans la Bible et dans Flavius Josèphe avec indication des possessions départies, se reproduit dans l'histoire d'Arménie de Moïse de K'horene, comme transmis par les Hébreux; mais il est aussi étranger aux traditions arméniennes qu'à celles de Tyr et de Babylone.

Les langues éthiopienne et phénicienne, appartenant à deux contrées où les Chamites auraient été prépondérants, passent pour sémitiques. Les faits que nous produirons au cours de notre mémoire, sont de nature à faire penser que Tyr et Sidon ont parlé primitivement un dialecte aryen, si ce n'est pas la langue primordiale des Aryas, et je doute que la langue de Cham soit retrouvée.

Laissons dans l'ombre ces hommes sans physionomie ni caractère déterminé, pour mettre uniquement en regard les Sémites et les Japhétides.

Ces derniers avaient leur éponyme à la fois dans la Genèse de Moïse et dans la mythologie des Grecs. Le dieu Japet est un des chefs de la race dans la théogonie d'Hésiode. Cependant nous remplacerons le nom de Japhétides par le nom d'Aryens, mieux approprié à l'état actuel des études sur les races et sur les langues.

Je ne rechercherai pas ici l'origine des Ibères. Quelle que soit leur provenance, ils ont peuplé l'Europe avant les Aryens; les travaux modernes l'ont prouvé, et Flavius Josèphe s'est trompé en disant que les terres qu'occupèrent les Japhétides dans l'Asie, depuis les monts Taurus et d'Aman jusqu'au Tanais et, en Europe, jusqu'à Gades, étaient vacantes à leur arrivée. Cette erreur est la conséquence de celle qu'il commet en rattachant les Ibériens asiatiques à la souche japhétique. Les Aryens, un peu mêlés de Sémites, ont dû donner des chefs politiques, civils et religieux, et même son culte principal, à l'Ibérie

orientale. La plèbe agricole et urbaine n'était pas de leur sang (1). Indépendamment de l'avance des Ibères sur les Celtes en Espagne, en Italie et dans les Gaules, il n'y a pas d'apparence qu'ils aient été eux-mêmes sans devanciers, et Strabon, nous devons le rappeler, considérerait l'Ibérie asiatique comme une colonisation des Ibériens occidentaux. Ce sont peut-être bien les débris d'une de leurs populations vaincues par les Celtes.

Les Scythes proprement dits n'étaient pas non plus Aryens. Ils faisaient partie de la race mongole. Toutefois, le nom de Scythes ayant souvent été donné aux peuples nomades sans distinction, il peut se faire que les Scytes Magogiens de Flavius Josèphe fussent réellement Japhétides, ainsi qu'il l'affirme. Nous nous rangerons pleinement à son opinion, si par Magogiens il a entendu parler des Saces. Ils étaient incontestablement aryens. Nous ajoutons qu'il y a de grandes probabilités pour croire à l'existence de populations mongoliques asservies vivant au milieu des Saces.

Au surplus, nous connaissons mal le point de vue auquel s'est placé Flavius Josèphe. Si, à ses yeux, la race mongolique était une branche japhétique parallèle à la branche aryenne, nos observations, en ce qui concerne les Ibères et les Scythes, s'évanouiraient; mais il paraît difficile de rattacher à la même famille humaine les Mongols et les Aryens, plus séparés au physique et au moral que ne le sont les Sémites et les Aryens. Malgré leurs différences caractéristiques, le classement des Mongols et des Aryens dans la catégorie japhétique a eu et a encore beaucoup de partisans.

Flavius Josèphe place, comme nous, au nombre des Japhétides ou Aryens, les Galates de l'Asie, les Grecs et, en particulier, ceux appelés *Javan* par la Bible, les Mèdes ou Madéens, les Cappadociens ou Meschiniens, les Paphlagoniens, les Phrygiens, les habitants de la Thrace, les Éoliens, les Ciliens ou Tharsiens et les Cypriotes. Notre accord cesse, lorsqu'il met dans la race sémitique les Hindous, les Perses; les Arméniens, les Bactriens, les Lydiens et les Chaldéens. Ces populations n'étaient pas pures de tout mélange sémitique. Le sémitisme s'est infusé de bonne heure dans leurs croyances. Il leur a parfois donné des chefs et souvent formé des prêtres; mais jamais la masse de ces nations n'a cessé d'être aryenne, non plus que les Mèdes, qui ont subi les mêmes influences, et en ont même, peut-être, reçu plus profondément l'empreinte.

L'Arménie, peuplée, suivant Hérodote (l. 7, n° 73), des mêmes hommes que la Phrygie, la Paphlagonie et la Thrace, a été nommée par la langue aryenne, identiquement la même que le celtique (*Ar-Menez*, les montagnes). Nous verrons bientôt que les vieux cultes et les

(1) Voir nos *Aperçus historiques* sur les origines des anciens peuples de l'Espagne et des Gaules, n° 19.

vieilles légendes de l'Inde, de la Perse, de la Bactriane, de l'Arménie et de l'Assyrie ont retenu les mots celtiques comme un témoignage de l'origine aryenne des peuples qui les ont produits ou reçus, et que leurs liturgies, dans les invocations aux génies, contiennent peu de mots en dehors des dialectes celtiques. La composition des mots est sémitique. Le radical n'est pas modifié. Les terminaisons le sont rarement. Le sens général subsiste et parfois avec des nuances dont la langue celtique a seule le secret.

En formant les noms, les liturgistes nous donnent fréquemment des phrases ou des périphrases en dehors des locutions bretonnes, sans que la langue disparaisse sous ce vernis étranger.

Si, entre la traduction directe du Pelhvi, du Parsis et du Sanscrit et la traduction des racines bretonnes en français, il se rencontre des variantes, il ne faut pas en tenir compte surtout pour ce qui concerne le Pelhvi et le Parsis qui ne se parlent plus depuis deux mille ans au moins, et dont les prières sont récitées, chaque jour, par des ministres qui ne les comprennent que très imparfaitement. Les traductions que nous possédons en Europe sont faites à l'aide du Sanscrit, dont l'usage habituel est perdu, et à l'aide du Persan moderne; on ne peut évidemment traduire ainsi que par à peu près.

Flavius Josèphe et Sanchoniathon nous transmettent deux données fort importantes. Le second de ces auteurs attribue, sous une forme mythique, à une colonie venue des régions pontiques la fondation de Sidon en Phénicie. L'autre classe les Tyriens parmi les Japhétides ou Ariens. Les Chamites sont par là exclus des deux villes les plus puissantes de la Phénicie, au profit de la race aryenne ou soumis à sa domination, et les Sémites ou Araméens n'auraient occupé le pays que plus tard. Ceci expliquerait l'imbroglio de la genèse phénicienne. Il y aurait eu trois couches de populations très-différentes. Mais les Tyriens, qui avaient eu pour premières demeures connues les îles et le rivage arabe du golfe persique (1), où ils sont restés en partie jusqu'au temps et au-delà du temps de Strabon, avaient été trop anciennement en contact avec les Arabes pour n'avoir pas pris une teinte sémitique très-prononcée. Ils ont eu cela de commun avec les Chaldéens et les Nabathéens que je crois Ariens.

Les Tyriens de la mer rouge comme ceux de la Phénicie faisaient un commerce maritime, et ils étaient parvenus à une grande culture intellectuelle. Un culte fort remarquable importé dans la Samothrace, en Égypte et ailleurs, était né chez eux. Je parle des *Cabires* ou *Kabirim*, que l'on a toujours traduits par dieux puissants ou grands dieux, bien qu'on ne puisse voir dans ces personnages mystérieux rien de plus que des génies, des emblèmes religieux, ou des bienfaiteurs de l'humanité divinisés par la reconnaissance de leurs contemporains et

(1) Hérodote, l. 1^{re}, n. 1.

de la postérité. L'initiation à ce culte était accompagnée d'épreuves effrayantes qui se terminaient par le transport de l'initié, le front ceint d'une couronne d'olivier, sur un trône et dans un lieu inondé de lumières. On a beaucoup disserté sur l'origine de ces êtres et l'étymologie de leur nom. La langue celtique qui a du être celle des premiers Tyriens ne nous en fournirait-elle pas un peu l'explication? Les racines bretonnes *Kab-hir-im* signifient *grande tête* ou *grand chef-moi*. Les Cabires ne seraient-ils pas les grands instituteurs de la nation Tyrienne, la grande souche de leur civilisation religieuse, ceux qui en traversant de longues épreuves sans découragement, étaient parvenus des ténèbres de la barbarie aux clartés de l'intelligence, et avaient pris la direction de leur pays? C'est bien en effet comme des chefs de lignée nationale, unis pour le culte au dieu des mers et aux génies inventeurs de l'agriculture, de la chasse et de la pêche, qu'ils sont représentés dans les fragments de Sanchoniathon. Ils sont au nombre de huit, Esculape clôt la liste. Une partie des rois de l'Égypte était d'extraction tyrienne. L'Éthiopie, quoique une langue sémitique s'y soit propagée, avait dans sa population des éléments bien divers (1), des religions difficiles à concilier avec le sémitisme, et là encore des principes et du sang aryens peuvent être soupçonnés. Mais si cette dernière particularité est un simple pressentiment historique que bien des circonstances seraient de nature à justifier, il n'en est plus ainsi de la civilisation de la Thrace. D'abord nommée Perse, elle quitte son nom en l'honneur d'une devineresse, suivant Arien de Nicomédie. Flavius Josèphe en apporte une raison plus plausible. Ce pays avait reçu des Tyriens, c'est-à-dire des chefs, des organisateurs. On comprend maintenant Orphée, la différence de cultes en Thrace, entre la classe des gouvernants et la plèbe (2), le Cabirisme de la Samothrace, le Cabirisme de la Phrygie, sœur de la Thrace, et les associations locales en Grèce du culte des Cabires à ceux de Cérès et du dieu de la métallurgie. L'histoire d'Arménie dans l'anonyme chaldéen, compilé par Marapas Catina, mentionne des populations autochtones antérieures à l'occupation des Arméniens. Ceux-ci fuyaient sous la conduite de Haïg ou Haos, leur chef, la domination oppressive d'un Bel (le Nemrod des livres saints, violent chasseur devant Dieu ou tout autre). Les Arméniens font de Haïg uu descendant de Thiras, père des Tyriens et issu des Magogiens, en d'autres termes de la souche aryenne. Cette tradition, commune aux Arméniens, aux Géorgiens et à différents peuples du Caucase, est utile à noter.

La scission entre Haïg et Bel avait eu lieu dans la Babylonie (3). Le nom même de Bel confirme, comme nous le démontrerons, l'origine

(1) Mes aperçus historiques, n. 11.

(2) Mes aperçus historiques, n. 9.

(3) Fragments de Marapas Catina, ch. 10, 11 et 12.

aryenne de ses sujets. Les chronographes placent, en général, son époque au vingt-deuxième siècle avant l'ère chrétienne.

Les Chaldéens ou Kasdes n'étaient pas encore dans la contrée comme nation militaire, mais une ou plusieurs de leurs tribus fusionnées avec des Arabes, étaient probablement sur les lisières de l'Arabie et dans Babylone, se livrant à l'étude des astres, à la divination et aux fonctions du sacerdoce. La masse de ce peuple résidait dans les montagnes de la Chaldée, sur les rivages méridionaux du Pont-Euxin. Une migration suivie vraisemblablement de victoires sur lesquelles nous sommes sans notions, rendit les Chaldéens maîtres de l'empire d'Assyrie, il y a deux mille six ou sept cents ans. Ils étaient d'origine aryenne.

La mutation des gouvernants avait-elle profondément modifié les institutions politiques et religieuses ? on ne saurait le dire, mais le dieu Bel, créateur et arbitre suprême, qu'on ne saurait confondre avec le dominateur divinisé dont Haïg s'était déclaré l'ennemi, avait maintenu son culte et faisait bon ménage avec *Sandes*, l'hercule de l'Inde, et *Anatid*, déesse de la fécondité, de la vie et de l'amour (1). Les temples conservaient des emblèmes, rappelant quatre phases de la vie antique de l'Assyrie, quatre périodes de civilisation. Chaque peinture emblématique avait ses inscriptions composées de racines celtiques sans altération, très caractéristiques et dont le sens est parfaitement approprié à des révolutions religieuses accomplies. C'est l'épithète ou un apothéose des vieux cultes civilisateurs du pays. La première inscription consistait en un seul mot : *oann* (en breton *je fus*). Nous parlerons plus longuement en son temps de ce phénomène historique. Poursuivons notre recensement.

L'établissement des compagnons de Haïg en Arménie est une cause vraisemblable de la sortie des Araméens ou d'un grand nombre d'entre eux des régions montagneuses, où ils avaient vécu et de leur reflux vers le sud. Finalement les araméens sémités ou du moins parlant le syriaque, langue sémitique, ont formé la masse de la population de la Syrie sans jamais absorber entièrement, croyons-nous, Tyr et Sidon.

Les Bactriens, les Mèdes, les Perses et les Hindous ont subi comme les Assyriens, de grandes et antiques révolutions politiques et religieuses. L'histoire certaine est muette sur ces événements. Nous savons seulement que le Brahmanisme a été manifestement précédé d'autres cultes dans l'Inde, qu'il a eu d'interminables controverses et de longues luttes avec le Bouddhisme, avec l'*Omonisme* des Mèdes et des Perses, qu'il fut vaincu par le *Mazdéisme* dans un concile présidé par le roi Goustasp, où le célèbre Zoroastre tint tête à quatre-vingt mille Brahmines, que si une irruption des peuples touraniens dans les états de Goustasp pendant qu'il faisait chez eux de la propagande militaire, entraîna le massacre du prophète et des ministres du nouveau culte, la foi des fidèles ne

(1) Berose, l. 1^{re} n. 1 et 2.

fut pas éteinte, et qu'elle persiste encore de nos jours dans les Parsis ou Guèbes. Nous savons également que le Bouddhisme a conquis la majeure partie des consciences dans l'Inde, et que ses missionnaires ont intronisé leurs croyances en Chine, au Thibet et dans d'autres contrées de l'Asie.

Il y a de graves présomptions que la religion de *Zeus* s'est montrée d'abord en Orient, qu'elle aura été persécutée dans l'Inde, persécutée et militante à main armée dans la Perse, peut-être accueillie un instant à Babylone et obligée de gagner la Phrygie et la Grèce où ses débuts ont trouvé de la résistance. Son importation aurait correspondu à l'arrivée d'une des immigrations des peuples helléniques, et l'aurait même caractérisée.

Malgré la longueur de la revue que nous faisons en ce moment, il est indispensable de ne pas omettre un fait dont le souvenir a laissé des traces profondes en Orient.

Il s'était formé des corporations religieuses vouées au célibat et des tribus dont les membres ne pouvaient se marier à des femmes étrangères. Elles semblent avoir été consacrées à la fois au culte, aux sciences et aux arts. Pour la plupart, probablement du moins, elles étaient sémitiques ou provenaient d'une fusion antique de races.

Les tribus guerrières n'avaient, selon toutes les vraisemblances, d'autres ministres de la religion que leurs chefs et des femmes réputées inspirées. Ces dernières tribus étaient beaucoup moins savantes.

Dans la Bible (Genèse, ch. 6) et dans les Védas, les tribus sacrées sont les enfants de Dieu, et les tribus guerrières les enfants des hommes et les géants. Mais soit scission dans les tribus sacrées, comme il apparaît dans le livre apocryphe d'Hénoch, soit nécessité de se procurer des alliances contre de redoutables agressions, soit dans le but de détruire des concurrences, les enfants de Dieu sollicitèrent et obtinrent leur union avec les filles des hommes. Les livres que nous citons ont mal noté ces hymens. On s'en étonne en lisant les Védas; car, c'est d'un mariage semblable contracté par Brahman, fils aîné de Brahmâ, que naissent les Brahmes. La femme de Brahman est qualifiée fille de la race maudite des géants. L'esprit mécontent des vieux Brahmes s'est fait jour dans la tradition en dépit de l'intérêt de caste.

Cette révolution, dont l'écho se retrouve à la fois dans la Genèse, dans les Védas et dans le livre d'Hénoch, écho lui-même des vieilles traditions orientales, a dû s'accomplir sur plusieurs points de l'Asie, rattacher les unes aux autres toutes les civilisations sémitiques et aryennes, et créer des liens entre les cultes.

IV.

Les notions historiques que nous venons de donner ne suffisent pas pour conduire utilement à la question des origines du langage. Pour s'engager directement dans cet examen, il importe de préciser d'abord les différences les plus saillantes de l'esprit sémitique et de l'esprit aryen, les croyances communes aux deux races, certaines idées particulières à chacune, et d'indiquer, s'il est possible, le degré intellectuel et industriel auquel étaient parvenus les Celtes au moment où l'anneau qui les unissait à leurs congénères se brisa.

Ce sont des questions délicates où l'on ne peut pas exiger des certitudes. On s'efforce seulement d'en approcher.

Je commence par la différence native des conceptions aryennes et sémitiques.

L'idée d'une vie future pour l'homme paraît innée chez les Aryas à l'égal de l'idée de Dieu. Elle n'existait pas chez les Sémites. La Genèse et les autres livres de Moïse, dans aucun de leurs passages, ne promettent à l'humanité la survivance de l'âme. La multiplication de leurs descendants et la prospérité sur la terre sont la seule récompense des observateurs de la loi divine. Un tombeau pour les restes des justes est le terme de la rémunération. Si par une grâce spéciale certains patriarches et certains prophètes ne meurent pas, leur corps est enlevé au ciel. Le Sémite ne comprend pas la vie de l'âme sans celle du corps. La pensée d'une existence d'outre-tombe ne se montre distinctement pour la première fois que dans un des livres de Salomon qui n'était déjà plus exclusivement sémite par la culture intellectuelle.

On n'en doit rien induire contre la mission divine de Moïse, Bossuet l'a établi dans son discours sur l'*Histoire universelle*, et nous nous bornons à constater un fait bien connu.

Le sentiment de la vie future n'étant pas naturel dans la race sémitique a produit d'abord de funestes conséquences en s'infiltrant dans ses dogmes. Les sémites de l'Inde en ont fait la base d'un panthéisme spiritualiste.

Ils ont absorbé le monde en Dieu, le seul esprit qu'il leur fut donné de concevoir. La matière et les individualités conscientes ou inconscientes d'elles-mêmes, n'ont plus été que des illusions. Les aspirations de ces panthéistes mystiques sont devenues un détachement complet de la terre, un besoin insatiable de se réunir au plus tôt à l'essence réelle pour y déposer l'importune conscience de leur personnalité. C'était revenir par une voie détournée au point de départ des Sémites, l'anéantissement humain à la mort.

Une fois sur cette pente, il ne se sont plus arrêtés. L'homme se sacrifiait avec une farouche volupté. Le bûcher et les tortures volontaires lui procuraient une sorte d'énivrement religieux. Ceux qui ne recherchaient pas ces singulières satisfactions se procuraient un avant-goût de

l'éternité inconsciente dans l'extase où le moi s'évanouissait graduellement.

Heureusement pour l'Inde l'intelligence aryenne n'a pas sombré au milieu de ces écueils. Elle a su faire sortir parfois de la fusion des conceptions primordiales des deux races un merveilleux enfantement.

Le principe de l'imputabilité des actes humains était commun aux Sémites et aux Aryens. L'écart existant entre eux dans l'application de l'idée d'expiation se mesurait sur l'intervalle qui sépare l'immortalité de la destructibilité du sujet pensant. Tandis que pour l'aryen la punition de la faute non expiée en cette vie se poursuivait dans une seconde existence, pour le Sémite, elle atteignait l'auteur vivant, puis par succession sa descendance, jusqu'à entière satisfaction de la justice divine. Dieu était conçu d'une manière bien simple par les Aryens. Dans le sens abstrait c'était l'Être suprême (en celtique *ez-us*, en haut). Ils n'avaient cherché à le comprendre que dans ses manifestations. Ils avaient saisi son action dans la nature sans distinguer toujours complètement la cause des effets. Ils l'avaient aussi compris dans ses manifestations morales, dans les grands événements de la vie des peuples et des existences individuelles. Ce qui les avait surtout frappés, peut se résumer ainsi : action et sort des batailles, autorité et pouvoir, caractère et action du prêtre. Tout cela demeurait intimement lié dans leur esprit, et s'énonçait en celtique par les mots *Bel*, bataille, *Belā*, combattre, *Belet*, combattu, *Béli*, autorité, souveraineté, puissance, *Bélek*, prêtre.

Cette racine *Bel* et sa signification guerrière, autoritaire et divine, se retrouve pour ainsi dire dans tous les pays ariens. *Bel* est le nom des anciens dominateurs de l'Assyrie. A Babylone la plus ancienne divinité connue, dont le culte a résisté à toutes les conquêtes et qui figure comme créateur dans la cosmogonie de Bérose, est *Belon*, (en celtique *Bel-on*, moi le combat).

La même racine reparait en Gaule, dans l'appellation du dieu ou déesse de l'intelligence, de la guerre, des arts, *Belsama* ou *Belisana* (bataille accablante ou souveraineté communicative), sous la forme *Bellen* (un seul *Bel*) sur divers points de la Gaule, de l'île de Bretagne, de l'Illyrie et de la Norique, dans l'*abellio* des Gaulois, l'*abelios* des Crétois pamphyliens, leurs congénères, le *Belbog* des anciens Varègues, *Belsta*, mère d'Odin parmi les Scandinaves, *Belis*, surnom d'Apollon et du phrygien Ganimède, *Bellonne*, déesse de la guerre en Cappadoce, dans la Comana du Pont et en Italie, *Belial*, (celtique *Beli-eal*, ange du pouvoir) dans la ville de Sidon, et le *Belsamen* des Tyriens et des fragments de Sanchoniathon (celtique *Bel-sam-en*, combat ou pouvoir-fardeau du ciel).

On a toujours soutenu jusqu'ici l'origine sémitique du dieu *Bel* et son importation en Occident par les vaisseaux phéniciens. J'ose espérer que cette opinion disparaîtra devant l'évidence d'une conception toute aryenne

et pour ainsi dire indélébile, puisque le nom a passé même au prêtre chrétien des Bretons. On trouvera en même temps dans la co-existence de Bel et de ses attributs chez tant de peuples une nouvelle démonstration de la communauté des races que je rattache aux Aryas. Si nous ne retrouvons Bel ni dans le zend-avesta, ni dans les Vedas, il faut s'en prendre aux évolutions que les croyances des Perses, des Mèdes et des Hindous avaient accomplies sans l'influence de leurs diverses castes sacrées mi-parties. Il faut y voir l'extrême antiquité de la scission, un grand travail de philosophie religieuse qui n'avait pas atteint Babylone, Tyr et Sidon au même degré, et se rappeler que, comme une sorte de marque de fraternité, un dieu de l'Inde et une déesse ou génie de la Perse, avaient reçu l'hospitalité dans le temple de *Belon*.

V.

La manifestation du principe divin dans les phénomènes de la nature avait produit, chez les Aryens, un culte naturaliste variant suivant les latitudes, les circonstances locales, le sentiment des besoins, les terreurs résultant des épreuves et l'état de développement des esprits. Le culte s'adressait à la terre, à la lumière, au feu, aux astres, aux mers, aux fleuves, aux fontaines, aux forêts, aux vents, aux tempêtes et aux foudres.

Les fontaines, la source des rivières, les bois, les grottes étaient des sanctuaires. Certains arbres étaient considérés comme ayant plus d'attraction pour le principe divin ou pour ses émanations. Nous citerons le chêne (*drus* en grec, *derf*, *derv*, *dero* et *tann* en celtique) et le hêtre (*fav*, *fô*, *foen* et *fao* en celtique). Le chêne était un emblème de longévité et de fécondité. Son ombre protégeait l'oracle de Dodone. Les druides devaient, en partie, aux mystères des forêts de chêne où ils demeuraient, le prestige qui les entourait. On peut croire que les Dryades chez les Grecs devenues nymphes, à travers le prisme d'une imagination poétique, étaient originairement des prophétesses habitant les bois de chêne. Les druidesses ou plutôt, comme on l'a écrit dans les plus anciennes éditions de l'histoire auguste, les *Dryades*, qui ont pullulé dans les Gaules à la décadence des Druides, avaient eu soin également de choisir leurs résidences au milieu des fourrés de chênes. Le hêtre communiquait aussi la science, la fécondité, l'inspiration prophétique, la poésie, l'art médical et divinatoire. Ainsi que nous l'apprend Varron (de Lingua latina l. 7, n. 36), les Faunes ou Fônes de l'Italie ont été les premiers poètes. Ils parcouraient le pays en chantant des vers de leur composition, exerçaient la médecine, conjuraient les mauvais présages, enseignaient et employaient les moyens de purification. Lorsqu'ils étaient rentrés dans leurs bois sacrés, les bergers se tenant en dehors demandaient des consultations aux devins, et le lendemain ils trouvaient la réponse écrite sur l'écorce d'un hêtre.

Fodhla, reine ou déesse des Miléadhs, paraît avoir un nom appartenant à la même racine et issu de la même idée. Les légendes irlandaises en font une muse et une législatrice. *Fô*, l'une des incarnations divines de l'Inde et la plus pure, pourrait être un nouvel exemple de ce symbolisme ; il naquit au pied d'un arbre. Mais ce qui n'est pas douteux c'est que les fèves (*fav*, *fa* ou *faô* comme les hêtre en celtique) étaient employées dans tous les sacrifices expiatoires et dans les purifications.

Je n'ai pas besoin de dire que, quand le temps de la vie des Faunes fut révolu, ils passèrent à l'état de personnages légendaires, et plus tard de génies nationaux, absolument comme les Dactyles idéens de la Phrygie, vivant dans des montagnes boisées et se livrant aussi, dans leur dernière période, à la divination et à l'incantation. Les dactyles idéens avaient eu primitivement une plus haute mission, nous en parlerons plus loin.

VI.

Les Aryas, croyant à la survivance de l'âme et de la conscience individuelle, avaient dû logiquement honorer d'une manière spéciale tous leurs morts quand ils avaient bien vécu. La reconnaissance et le respect planaient sur leur mémoire, dans leurs familles toujours, et dans leur race ou leur pays quand ils s'y étaient signalés par des actions d'éclat. Les grands ancêtres étaient invoqués comme protecteurs par les nations Aryennes. Les *Cab-irs* tyriens sont un des faits les plus remarquables de cette conception.

Les Grecs et les Phrygiens, en admettant l'importation des *Cab-irs*, leur avaient associé sous le même titre deux grandes figures légendaires toutes locales, Jason et Dardanus (1).

Macrobe (2), en désaccord avec Varron, a touché à la vérité en faisant une sorte d'assimilation des Pénates publics de Rome avec les *Cab-irs*. Ils étaient moins illustres et n'avaient pas exercé la même influence sur leur époque. Leurs noms particuliers et leur vie étaient ignorés, mais c'étaient également des ancêtres nationaux de corporations ou de tribus.

Le latin ne leur assignait pas la dénomination des Pénates, mais les Celtes, qui formaient le fonds de la population du Latium, ne pouvaient pas les appeler autrement. Les ancêtres des familles étaient à Rome leurs protecteurs sous le même titre, (celt. *Penn-at*, principe de la semence, chef d'une génération). Les *proxumes* des Volces-tectosages, dans la Gaule méridionale, avaient une origine et des attributs ana-

(1) Voir les fragments d'Athenicon.

(2) Saturnales I. 3, ch. 4. Il dit avec Higin et Virgile que les Pénates sont les dieux paternels ou de la patrie.

logues (1), et si aucune épitaphe n'est inscrite sur les grands *tumuli* celtiques, si aucune légende n'a nommé les cendres qu'ils renferment, les offrandes des âges subséquents, déposées dans les parties supérieures ou enfouies aux abords, témoignent des honneurs que leurs rendaient la vénération et la foi des Gaulois.

Le culte des héros dans la Grèce et dans les autres pays aryens appartient au même ordre d'idées. On le retrouve dans l'Inde.

Les guerriers frappés dans les combats avaient leur place à part. On sait les récompenses qui les attendaient dans les mythologies scandinave et gaëlique. Si on ne l'a vu, il n'est pas difficile de démontrer que ce sont des braves victimes de la guerre qui figurent sous le nom de *Lases*, dans le mythe des Thibétains et dans le fameux chant des frères Arvales, parfaitement incompris à Rome depuis des siècles, lors de la suppression de la confrairie instituée, ou plus probablement maintenue, par Numa. En Italie, les *Lases* étaient d'origine celtique. Leur introduction au Thibet ne peut être attribué qu'aux missionnaires aryens du Bouddhisme, seule religion du pays. Voilà comment cette croyance a existé sur les bords du Tibre et au-delà du Gange, malgré la distance séparant les deux contrées. Le mot *Lases* est arien, comme la langue sacrée des prêtres Thibétains (le Pali) est aryenne. Il se retrouve dans le vocabulaire breton, (*Laz*, meurtre, massacre, carnage; *Lazet*, tué, massacré). Il a été appliqué même en Grèce, à un des illustres amants d'Hippodamie, fille du roi d'Elide, *Lase* ou *Lasius*, mis à mort comme condition de sa défaite dans le concours ouvert entre les prétendants.

Au-dessus des *Lases*, la plupart indubitablement sans notoriété particulière et sans autre notoriété générale que leur antiquité, venaient se poser les *Lares*. C'étaient les âmes béatifiées des hauts personnages du Latium et de l'Étrurie. Le titre de *Lar* leur avait déjà appartenu de leur vivant, témoins : *Lar Porsenna*, l'un des chefs étrusques, et le *Lar*, père de Servius-Tullius. Il est permis d'y reconnaître la racine celtique et conséquemment aryenne, *Lark* ou *Larg*, (libéral, généreux, bien-faisant). En un sens ils étaient *Cab-irs*, moins les grandes découvertes, les grands bienfaits et la haute illustration (la leur était tout-à-fait locale). Ils étaient aussi des pénates publics ou domestiques, moins la qualité d'ancêtres.

VII.

Nous croyons avoir bien précisé le rang qu'occupaient, dans les sentiments spontanés des Aryens, les hommes nommés ou innommés, individuellement légendaires, ou seulement par catégories dont la mémoire n'avait pas disparu. Il n'y a pas apparence que ce fût une

(1) Voir compte-rendu du mémoire de M. Aurès, par M. Flouest (mémoires de l'Académie du Gard 1869-1870).

véritable apothéose. On attribuait à leurs âmes un pouvoir protecteur. On les associait dans une certaine mesure à la divinité, mais qu'on les appelât ou qu'on ne les appelât pas dieux, une grande distance les séparait de l'être suprême. La confusion complète n'a jamais existé nulle part. Si la nuance, en ce qui concerne certains hommes divinisés, était difficile à discerner, ce n'était guère qu'aux lieux où l'esprit aryen avait dévié en amalgamant aux siennes les idées d'une autre race. Beaucoup plus souvent la multiplicité des dieux pris hors de la nature est résultée de la multiplicité des noms dont la synonymie échappait aux peuples. Elle est due dans une forte proportion aux révolutions du langage.

Mais on comprend que tous les morts vénérés et bienfaisants que nous nous sommes efforcés de catégoriser, loin de perdre leurs privilèges en vieillissant, ont vu, au contraire, s'accroître leur renommée. Ils se sont transformés en génies.

Tout ce qui a exercé un pouvoir incontesté sur la terre a subi cette transformation. Le *boudik* des Celtes est un nom commun aux sorcières, aux enchanteresses et aux fées. Les mots celtiques *korrigan* et *korrik* s'appliquent également, le premier aux magiciennes, aux fées et aux génies du sexe féminin; le second aux sorciers, aux nains, aux fées et aux génies de l'autre sexe.

La racine celtique *korr*, employée à exprimer un pouvoir surnaturel exercé par un vivant, un mort ou un génie, ou même par une divinité subalterne, avait un rôle étendue dans la mythologie de plusieurs branches de la famille aryenne. On serait tenté de supposer que, partagés entre les travaux agricoles, la chasse et la guerre, les hommes vigoureux de l'antiquité abandonnaient aux êtres chétifs, petits ou difformes la culture de l'intelligence. La force morale, le génie de l'invention et l'exploitation plus ou moins sincère de la crédulité des forts se seraient de la sorte concentrés dans ce qu'il y avait de plus faible et de moins beau dans la race. Le nain serait devenu un symbole associé au langage, à la poésie, à la peinture et aux croyances. *Boudik*, qui dérive du celtique *boud*, bourdonnement, murmure, bruit sourd et confus, et du verbe *bouda* dont la signification est conforme, n'a pas été d'un moindre usage dans les choses religieuses de l'Inde et de la Perse.

Les autres êtres surhumains qui assiégeaient le berceau de l'esprit aryen jugé d'après les Celtes, dérivait en partie de transformations similaires, en partie d'un autre ordre de conceptions. Le plus grand nombre avait un caractère malfaisant.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que des esprits protecteurs. Leur mission ne s'élevait pas au-dessus de la terre. Ils y restaient pour dispenser le bien et s'opposer au mal. Ils n'avaient pas d'autres joies que la reconnaissance et les hommages des mortels. Les âmes des méchants, des impies, de ceux qui n'avaient pas satisfait aux expiations y demeuraient

aussi, mais vouées à l'exécration, à une vie errante et misérable, au milieu des lieux marécageux, déserts, sans abri et d'un aspect effrayant. Elles faisaient tout le mal en leur pouvoir. De là à la conviction que parmi ces esprits malheureux et pervers il s'en trouvait qui jamais n'avaient vécu de la vie humaine, le passage est rapide. Cette évolution de la pensée se reconnaît dans les mots celtiques *bugel-nôz*, *kéléren* et *an kalc'her* évoquant en même temps à notre vue les feux-follets, les revenants, les fantômes et une sorte de lutins de la pire espèce. La première racine d'*an kalc'her* est en outre l'expression la plus caractéristique des tortures morales. On retrouve la marque d'une semblable transition dans les mots *teuz*, *gobilin*, *jodouin* et *semel*, les revenants, les fantômes, les esprits familiers des maisons et des lutins très actifs. La différence entre ce groupe et le précédent, c'est qu'il n'a pas de méchanceté, qu'il est exempt de souffrances et rend souvent des services. Les *semeleu* se reproduiront plus tard en Italie. Nous en retrouverons même un débris dans les mythes de la Grèce.

Viennent maintenant les esprits essentiellement mauvais : les *viltans*, sales et dégoûtants d'impuretés, les *tasman*, spectres-vampires, les *duz*, démons incubes de la lubricité, et les *druard*, génies nains et noirs dont il serait difficile de déterminer l'origine. Enfin nous trouvons répandue partout dans la race aryenne la croyance à un génie accompagnant chaque homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort, des *arc'houéré* en langue celtique, des *genii* en langue latine.

Une dernière question se présente au sujet des croyances spontanées des Celtes, celle des anges messagers de Dieu, établissant une communication entre lui et les créatures. Je ne la crois pas primordiale. *Eal* ou *el*, ange, dans la langue celtique, est une expression figurée, symbolisant la prestesse. Dans le sens propre elle signifie jeune cheval.

Ez-us, l'être d'en haut, était certainement éternel dans le dogme aryen, mais avait-il tiré toutes choses du néant ? Il y a grande apparence, d'après les cosmogonies où domine l'esprit des Aryens, qu'à leurs yeux la matière, moins la mise en ordre et le mouvement, participait aussi de l'éternité. L'ordonnement et le gouvernement de l'univers semblent même abandonnés par l'esprit des esprits aux déités inférieures ou émanations directes de sa divinité, aux génies et aux âmes privilégiées. Le rôle de l'être suprême est en général assez effacé ; le demiurge, les forces de la nature et les agents providentiels le voilent en quelque sorte aux regards de l'humanité. L'*Ezus*, gaulois, n'a laissé pour souvenir qu'une seule image enfouie dans les caveaux de Notre-Dame de Paris, d'une époque où les habitants de Lutèce, tout-à-fait romanisés, n'étaient presque plus des Celtes. Elle évoque l'idée de la vie des forêts et nous laisse avec la conviction qu'*Ezus* n'avait pas de culte spécial et que ses emblèmes n'existaient point ou étaient fort rares au temps de la nationalité des Gaules. On ne lui connaît pas d'oracle, pas

de sanctuaire, et son nom n'est même pas relevé dans les commentaires de César.

Les Sémites avaient aussi dans leurs dogmes traditionnels l'éternité de Dieu, sans qu'on puisse assurer qu'ils y ajoutaient généralement l'éternité de la matière. Dans les genèses sémitiques, l'esprit de Dieu est porté sur les eaux au-dessus de l'abîme avant la création. Son activité est engourdie. Mais quand elle se réveille, chacun de ses commandements s'exécute par une nouvelle production. L'esprit de Dieu opérant la création est assimilé au souffle des airs et au feu.

Voilà les différences de dogmes des deux races sémitique et aryenne qu'il nous est donné d'annoter, mais en observant que le passage des uns aux autres s'est fait si souvent, que les deux croyances ont tellement déteint l'une sur l'autre, que bien souvent le point d'intersection ne se retrouve plus.

Dans ce que nous dirons maintenant des religions orientales sur lesquelles notre attention va se fixer, nous nous arrêterons principalement au caractère général et à l'origine des mots. Nos lecteurs détermineront eux-mêmes, d'après les indices particuliers, l'origine de chaque croyance.

VIII

En donnant à la langue celtique l'honneur d'avoir été originairement parlée par toute la race aryenne, je ne veux pas qu'on puisse m'accuser d'attribuer le même idiome à toutes les autres races.

La formation des langues est un grand mystère qu'il ne m'appartient pas de sonder. Je ne voudrais pas d'ailleurs m'embarrasser dans un problème qui n'est pas de mon sujet. Je dis tout simplement que le celtique est le type aryen, mis en présence des langues sémitiques et des autres langues dont l'usage s'est partagé la terre par un décret de la volonté suprême, écrit dans le caractère spécial, dans le génie de chaque race.

Ce type n'est pas, je le sais, celui dont la science s'est emparée. Elle dérive du sanscrit toutes les langues aryennes de l'Europe et de l'Asie.

On conçoit mon hésitation devant une opinion accréditée et partagée par les savants. Mes appréciations personnelles sont cependant moins éloignées qu'on pourrait le croire des solutions admises. Je ne déshérite pas le sanscrit et je me garderais bien de le mettre dans un rang inférieur. Cette langue est extrêmement savante. Si elle a produit peu de chefs-d'œuvre de poésies ce n'est pas faute d'écrivains de talent et faute d'abondance dans les expressions. On dirait, semblent assurer ceux qui la possèdent, qu'elle a tout prévu et que les nuances les plus délicates de la pensée s'y reflètent. L'infériorité relative des compositions hindoues

comparées aux compositions européennes, tiendrait principalement à l'excès de perfection de la langue et aux nuages que l'infusion du génie sémitique a nécessairement répandus sur la netteté de l'esprit aryen.

Je ne m'attache présentement qu'à la première cause. Perfectionné pendant de longs siècles par des classes très instruites, le sanscrit a perdu toute spontanéité. Il ne se prête plus pour ainsi dire à l'inspiration de l'écrivain. Il est d'ailleurs très compliqué. Sa décomposition phonique se trouve représentée par cinquante lettres. Son alphabet tient en partie de l'hébreu. Il a des mots composés uniquement de consonnes que les européens ne prononceraient pas, tels que *kṛp*, corps, *kṛt*, couper, *mṛ*, mourir, *mṛd*, se réjouir ou broyer et mordre, *mṛdḥ*, *mṛ*, *mṛn*, tuer, *mṛt*, *mṛdḥ*, terre, *rdḥ*, croître.

Il est douteux que le sanscrit ait jamais été parlé dans l'Inde en dehors des castes lettrées et de la cour des rois. Depuis plus de quinze cents ans le Pracrit parlé par le peuple hindou a détrôné la langue officielle. Celle-ci n'existe plus que dans les livres.

Dire que c'est de cette source abandonnée aux doctes de l'Inde et de l'Europe qu'ont coulé toutes nos langues européennes et toutes les langues orientales réputées aryennes, c'est méconnaître le caractère essentiellement spontané de l'idiome des peuples primitifs. Quelque bien doués de la nature qu'on suppose les Aryas, ils n'ont pas pu arriver de prime-saut au sanscrit. Notre civilisation moderne ne suffirait pas à une œuvre populaire aussi gigantesque. L'Académie française pourrait inventer un autre sanscrit et le faire accepter par la science. Le peuple français n'y collaborerait pas, et tout en l'admirant, il en répudierait l'usage.

Ah! sans doute, il y a des mots celtiques et beaucoup dans le sanscrit, mais pourquoi? C'est que les savants de l'Inde, en constituant le sanscrit, ont travaillé sur un fonds celtique. Ils l'ont façonné, étendu, développé. Ce fonds, quoiqu'ils aient pu faire, reparait sous l'arrangement qu'ils lui ont donné. Il en est de même du Pehlvi, du Parsi, du Zend, qui accusent un travail compliqué si on en juge par le peu que nous en savons. Le grec est un dérivé du même genre, et si nous avions à notre disposition les éléments nécessaires, nous arriverions probablement à des conclusions identiques pour le Pracrit, le Tamoul, et le Pali, peut-être même ces dernières langues, le Pali surtout, parlées par les Aryens, sont-elles dans un rapport plus marqué avec le celtique.

La primordialité du celtique ressort de toutes ses comparaisons avec les autres langues aryennes. Bornons-nous présentement à quelques rapprochements avant de passer une revue des mots appartenant aux religions de la race. En langue celtique l'homme est désigné par le mot *mân* ou *van* par permutation de la lettre initiale. L'idée complexe qui se rattache à l'être humain a fait attribuer à cette expression plusieurs autres sens corrélatifs, tels que : air, figure, apparence, personnage,

personne, semblant, simulacre. Dans les moments où ceux qui avaient ainsi nommé l'homme jetaient sur sa faiblesse et la brièveté de sa vie un regard attristé, ils lui assimilaient le néant et la mousse rampante à terre, en disant encore *man* ou *mann*. Mais à côté de cette fragilité, se trouvait chez l'homme un sentiment de conservation, un besoin d'occuper une place sur la terre, un génie industriel capable de féconder le sol et de se créer un abri. *Man* devient alors un lieu, un endroit, une place, un local, *maner*, une maison confortable, *mana* ou *manna*, demeurer, s'arrêter, se fixer, féconder un champ par des engrais. Mais le celtique, qui rachète la pénurie de ses mots composés par la richesse de ses racines généralement très expressives, a deux autres termes pour parler de l'homme : *dén* pour le représenter avec l'attribut de la raison, de la sensibilité, de la force et du sens moral, *gwāz* ou *goaz* pl. *goazed* ou *goed* en l'envisageant sous le rapport de la virilité et de l'exercice des industries dont la création a le plus frappé l'imagination antique : les mines et la fabrication des métaux. *Dén* permutant l'*e* en *i* prend par extension la signification de forteresse dans un lieu élevé et celle du moi humain, *gō* pl. *goëd* marque l'ouvrier métallurgiste, *gōz* et *gō* pl. *goëd* est la fouilleuse du sous-sol, la taupe. Employé dans le sens de lieu, endroit, espace acquis par l'appropriation, *man* a ses synonymes dans les deux autres radicaux celtiques *va* et *ma*. Notre premier mot celtique désignant l'homme, *man*, se retrouve dans trois autres langues gaéliques : l'anglais, l'allemand et le danois. Toutefois, dans le danois il porte la lettre terminale *d*. Dans le latin, il a été restreint à une partie du corps, à la main, *manus*. Dans le sanscrit, il signifie savoir, croire, penser et juger, et il ne veut dire homme que dans le composé *manava* (celt. *mana*-*va*, demeurer dans un lieu, féconder un lieu). Dans le latin et dans le français, nous avons encore l'appellation *manes* pour l'homme dégagé de son enveloppe corporelle. Un autre radical celtique se présente tantôt avec des nuances différentielles, tantôt avec un caractère de quasi-identité. C'est *men* ou *menn* ; il marque à la fois le sentiment de la possession *mon*, *mes*, le lieu, l'endroit, un jeune animal, un corps résistant et dur. Il se reproduit en celtique dans *menna*, intimer des ordres, parler avec autorité, penser, imaginer, estimer, juger, désirer, vouloir, demander, concevoir, fixer, arrêter, rendre invariable, dans *menek*, note, mémoire, souvenir, *menel*, demeurer, rester, *menez*, montagne. Le sanscrit a conservé cette racine dans *mênê*, le danois dans *mene*, le vieux danois et l'islandais dans *meina*, l'anglais dans *mean*, et l'allemand dans *meinen*. Dans ces diverses langues, elle a le sens de croire, savoir, penser et juger. Le latin *mens* et *mentalis* et *mental* en anglais et en français accusent la même origine.

IX.

Après nous être occupé de l'homme et de tout ce que son nom et ses rapports intimes ou extérieurs ont servi à nommer, attachons-nous au globe qui le porte et le nourrit. Le celtique appelle la terre *douar*. Je crois ce mot formé par suppression d'un *r* des deux racines *dour-ar*, au-dessus de l'eau. Le sanscrit et la langue persane me paraissent avoir exprimé absolument la même idée : le premier dans *b'ûmi*, et la seconde dans *Bumin* (celt. *Bu-min*, promontoire des vaches, comme nous disons proverbialement en français plancher des vaches). Cependant *Bu-min* a une autre signification caractéristique manquant au breton *douar*. *Bumin* n'est pas seulement le promontoire où les êtres terrestres sont préservés des submersions, il est en même temps la figure de la vache, l'animal nourricier par excellence. La terre est la grande nourrice de tout ce qui a vie sur son sein. Dans *Bumin* et *B'ûmi*, appartenant à deux idiomes orientaux où le *b* correspond quelquefois à l'*h* des langues gaéliques, les lecteurs ont dû reconnaître déjà l'*humus* du latin et du français.

Le celtique a plusieurs termes pour rendre le français : *Dieu*. D'abord *ez-us* qui n'est plus usité, *beli* qui ne l'est pas davantage, *dou*, *doué* et devant une voyelle *zoué*. Il se sert, pour rendre le mot *grand* dans ses diverses acceptions, de *braz*, *meur*, *kenta*, *brudet-braz*, *dén é karg*, *tud é karg*, *penn-kéar*.

Les mêmes conceptions en langue perse m'ont frappé dans la traduction de l'inscription cunéiforme de Xercès à Persépolis, donnée par M. Jules Oppert (expédition en Mésopotamie t. 2, p. 155 et suivantes). C'est à cette source que j'ai puisé le mot *bumin*.

L'inscription débute ainsi : « *Baga vazarka auramazda hya iman* » *bumin adda*, » c'est-à-dire « Dieu grand, oromazes (ormuzd) qui cette terre créa. » Le celtique, à l'état de composition, a fait tous les frais de cette phrase, et en l'expliquant on peut se faire une idée du procédé constitutif de l'évolution, plus idéologique que phonique, dont est sorti l'idiome du temps de Xercès, si la traduction rapportée par M. Oppert n'est pas du persan moderne, ce que j'ignore. *Baga* (Dieu) est le verbe breton par lequel on dit embarquer, naviguer, et qui est dérivé du radical *bag*, bateau, reproduit dans l'islandais et le vieux danois *bat*, bateau, dans l'islandais et le vieux danois *bada*, le sanscrit *bād*, le danois *bade* et l'anglais *bath*, se baigner. La métaphore représentant Dieu sous la figure d'une navigation ou d'un acte de natation n'est guère dans l'esprit aryen mais les mages de la Perse, sacerdoce sémitisé, devaient en avoir l'imagination toute remplie. Est-ce que l'esprit de Dieu est autrement représenté au début de la Genèse de Moïse et sous le nom de *Brahmana* dans les livres sacrés de l'Inde ? Le second mot de l'inscription, *décom-*

posé dans le celtique *vad-ar-kab* donne *tête au-dessus du bien*, pour expression de la grandeur divine. Le quatrième mot *hya* particule affirmative en breton, est devenu pronom relatif en Perse. Le cinquième mot *iman* signifie *cette* dans les deux langues. Nous avons dit ce qu'est le sixième. Quant au septième *adda*, *ada* ou *hada*, verbe *créer* dans le langage persan, il est le verbe *semer* dans le langage des Celtes. Ceci confirme l'opinion émise par nous que la croyance des aryens à la création de la matière et des éléments par Dieu, était au moins douteuse. Elle l'était même dans le mazdéisme, et, à plus forte raison dans l'*omonymisme*. En continuant à traduire l'inscription en celtique, nous aurions des résultats analogues ; mais cette traduction complète exigerait un écrit spécial. Dans un mémoire comme celui-ci, destiné à des vues d'ensemble, elle fatiguerait l'attention et s'éloignerait de notre but.

On s'est probablement demandé comment l'étymologie du mot Dieu n'apparaissait pas encore. Elle est celtique, mais elle se produit avec des particularités dignes de toute attention.

La particule celtique *di* a dans la langue des fonctions fort étendues. Elle marque le mouvement, la supériorité, l'action attractive et l'action répulsive. Le sanscrit *di*, pensée, esprit, adorer, et l'islandais ainsi que le vieux danois *dia*, *deia*, en conservant cette racine, ne se sont pas écartés de son caractère originel. On croirait pouvoir tirer immédiatement la conclusion, mais la racine celtique *di* se retrouve sous des formes bien plus voisines de l'expression Dieu et de celles qui, en français, indiquent son essence, pour ne pas dire en un état de quasi-identité dans *diu*, *div*, *déu* et au féminin *diou*, nombre cardinal deux en dialecte de Vannes, dans le *deieu* jour, clarté, lumière solaire suivant le même dialecte, *deio* dans le même sens en Tréguier, *dé* en Léon, *deiz* et *dez* en Galles, *diu*, *div*, *diw*, *diou* et par contraction *dou* et *doué*, Dieu en breton ; 2^o le sanscrit *dyô*, *dyu* et *divasa*, jour, *div*, luire, *div* et *diva* l'air et le ciel, *divija*, *divoya*, *divya* divin et céleste ; 3^o dans le latin *dies*, jour, *dius*, divin, *deus*, Dieu, *diu*, longtemps et dans le *dios* du grec.

La corrélation de ces termes n'est pas contestable. La pérennité si ce n'est pas l'éternité de l'Être suprême y est marquée, ainsi que son activité, son intelligence, la conscience de lui-même. La conception aryenne de son essence, sous l'aspect de la lumière, s'y manifeste. Sa conception comme substance fluide, étant sémitique et nullement aryenne, est, dans le sanscrit, œuvre des Brahmines, et n'est pas dans les autres langues aryennes. Enfin dans le breton, qui est pur aryen, aryen primordial, la croyance ou l'emblème de la binité vient s'étaler à nos regards. Dieu est deux. Le sens divin et mystérieux de ce nombre figure sans explication dans les inscriptions cunéiformes de la Mésopotamie qu'on est parvenu à déchiffrer, et dans les vieux cultes italiques les divinités vont toujours par couples.

Cette idée appartient au culte naturaliste. Elle assimile le pouvoir créateur au système de reproduction de la nature animale et végétale, comme la langue perse en a fait un sémur. Le ternaire, également conception aryenne, est nécessairement bien postérieur en date. Il dénonce une culture intellectuelle supérieure, sans qu'il faille néanmoins le classer exclusivement dans l'ordre psychologique.

Après Dieu, nous avons à nommer la matière, en celtique *dan-vez*, indiquant cette substance comme soumise au règne végétal, et *korf*, signalant une forme qui tombe sous les sens, un corps. Le sanscrit se sert pour exprimer le même sens d'une composition, formée de deux racines celtiques *ma-tra*, *ma chose*, *ma ce qui est*, en d'autres termes une substance qui est mienne, répondant au latin *materies*, au danois et à l'allemand *materie* et à l'anglais *matter*. Le sanscrit désigne la sœur par *swasr* et *swastr*, le celtique par *c'hoar*, l'allemand par *schwester*, le danois par *soster* et l'anglais par *sister* (latin *soror*).

Je ne veux plus faire en ce moment qu'un seul rapprochement. Les dieux secondaires de l'Inde, n'étant pas immortels par essence, ne se maintiennent dans ce rang qu'en faisant usage de l'*amrita*, aliment et breuvage d'immortalité, pour la possession duquel ils ont combattu. Le celtique *am-riva* donne, en français, *sans refroidir*, précisément le contraire de l'argot refroidir un humain.

J'arrête ici mes considérations générales en observant, pour les compléter, que non-seulement les permutations de lettres entre les diverses langues sont fréquentes, mais qu'elles le sont même dans les dialectes celtiques, suivant que les lettres initiales ou terminales d'un mot ou d'une racine dans un composé se trouvent en présence d'une voyelle ou d'une consonne. Les Perses terminaient et terminent encore leur noms d'hommes et de lieux par un *P*. D'autres mots affectent la même terminaison chez eux.

Loin d'y voir une objection contre la communauté d'origine des langues aryennes, il est plutôt logique d'en déduire une nouvelle preuve de cette communauté. Le *P* terminal prend place, en effet, dans plusieurs temps de la plupart des conjugaisons bretonnes.

Les recherches que nous allons faire maintenant porteront plus particulièrement sur la linguistique des religions ; c'est là que nous pourrions plus facilement renouer les chaînons généalogiques. D'ailleurs, l'auteur du mémoire, qui a eu soin de prévenir qu'il n'était pas un polyglotte, possède trop peu d'éléments pour opérer d'une autre manière.

X.

L'Inde doit occuper le premier rang dans une revue religieuse et linguistique de la race aryenne.

Le Dieu suprême, unique, existant par lui-même, tout-puissant et

infini, non pas de l'Inde toute entière, mais de ceux des Hindous qui professent le brahmanisme, est *Brahm*. Suivant les Védas « le monde » est son nom, son image. Tous les phénomènes ont leur cause dans *Brahm*, il est l'âme du monde, l'âme de chaque être en particulier. « Cet univers est *Brahm*, il vient de *Brahm*, il subsiste dans *Brahm* » et il retournera dans *Brahm*. »

Impossible de ne pas reconnaître ici le panthéisme absolu dont nous avons parlé.

De ce principe premier une triple émanation : 1° *Brahma*, le créateur ; 2° *Vichnou*, conservateur et sauveur ; 3° *Siva*, destructeur et régénérateur.

Brahma est issu de la parole divine, il reste des milliers d'années dans une absorbante contemplation, flottant sur les eaux couvertes de ténèbres. Une voix mystérieuse l'arrache à sa torpeur. Il devient créateur.

De sa bouche *Brahma* crée son fils aîné, *Brahman*, auquel il donne les quatre Védas ou livres sacrés. Celui-ci, comme nous l'avons dit, engendre les brahmines de son mariage avec une fille des géants.

Bramm est un substantif celtique dont l'acception conservée par les Bretons est fort irrévérencieuse pour le dieu de l'Inde, mais il a dû caractériser originairement un souffle fort et bruyant. J'en trouve la preuve dans l'allemand, *Brame*, soufflet, et *Bram-Mast*, mât de perroquet. J'en trouve une seconde preuve dans la circonstance que, dans le dialecte de Tréguier, *Bromm* présente absolument la même signification que *Bramm* dans les autres dialectes bretons. Or, en grec, *Bromios* signifie bruyant, et s'applique notamment au bruit de la mer et des tempêtes.

Bramma est le verbe celtique correspondant au substantif *Bramm*. C'est *Bramm* en action. *Bram-Man*, dans la même langue serait la figure, la personnification de *Brahm*, comme dans le brahmanisme.

Vichnou a, au moins, une grande analogie avec le celtique *Vi-kneo*, au plur. *Vi-kneau*, dont le sens littéral est forteresse du germe ou de l'œuf (sans doute l'œuf du monde, l'un des grands symboles de l'antiquité, l'œuf d'où sortit *Brahmâ* selon le *Manava-Dharma-Sastra*. *Vichnou* ne s'appelle ainsi, il faut bien le remarquer, que sous son attribut de principe de la vie. En tant que sauveur, il a nom *Krichnou*, dont je ne veux point hasarder présentement l'explication celtique, encore bien qu'elle serait dans un rapport très grand avec la signification de l'épithète donnée, dans leur langue, par les Grecs à l'Apollon rédempteur.

Siva, troisième émanation de *Brahm*, *Siva*, dieu destructeur et régénérateur, est en celtique le réceptacle des difformités physiques et morales. Il a un autre nom *Maha-deva*. *Maha* comme radical n'est pas celtique. En sanscrit, *Maha*, *Mahât*, est l'adjectif grand, puissant,

correspondant au *Majet* des Danois et au *Magnus* des Latins. Mais il existe une relation facile à saisir entre le pronom possessif celtique *ma*, *mon*, *mes*, le sanscrit *Mah* et l'anglais *Much*, prononcé *Match*, qui sont synonymes de *Maha*, *Mahât*. Il y a lieu de présumer dans *Maha* le celtique *ma*, accompagné de la particule reduplicative ou amplificative *as*, *ad* ou *a*. Les puissants étaient les seuls véritables possesseurs en Orient dans les temps anciens.

Deva est dans le sanscrit avec le sens divin et dévot, mais comme il se rencontre dans le pehlvi et le zend avec la même signification que *Dev*, génie des tortures physiques et morales, il faut prendre ailleurs sa racine et son usage primitif. Je m'arrête au verbe breton *devi*, brûler, et par extension, tourmenter, endéver, qui revêt la forme *deva* dans *devadur*, combustion. *Maha-deva*, seconde appellation de *Siva*, serait par conséquent une des conceptions de l'esprit de dieu sous la figure du feu. C'est le feu tout à la fois destructeur et rénovateur. Le mazdéisme et avant lui l'homonisme, en adoptant comme le brahmanisme, le symbole du feu, avaient créé des distinctions dont nous nous occuperons. Le mazdéisme, en les précisant, en les caractérisant davantage, en a fait l'obstacle le plus infranchissable entre lui et la religion de *Brahm*. Il a créé par sa terminologie l'abîme séparant Dieu du démon.

En nommant le mazdéisme, nous avons découvert un des ulcères rongeurs dont le brahmanisme a subi l'atteinte. Nous lui consacrerons une large place dans notre mémoire. Le mazdéisme ne fut pas néanmoins son mal le plus cruel. Cinq ou six formes religieuses lui faisaient ou lui avaient fait concurrence : 1^o l'homonisme, avec lequel il avait composé pour le retenir dans sa communion ; 2^o le bouddhisme qui lui a échappé malgré ses concessions ; 3^o la philosophie religieuse subdivisée en sectes nombreuses ; 4^o le culte de la nature pratiqué par un sacerdoce féminin ; 5^o divers autres cultes nommés ou innommés ; 6^o le sacerdoce militaire, qui a fini par lui céder le pontificat en obtenant en échange la divinisation de ses héros.

Nous traiterons de l'homonisme avec le mazdéisme. Son dieu avait un rang supérieur dans l'empyrée des brahmines. C'était la transaction au moyen de laquelle le brahmanisme avait conservé une sorte de mouvance religieuse sur les Mèdes et sur les Perses, avant que le grand prophète Zoroastre eût parlé. Les autres concurrents étaient moins débonnaires.

Le bouddhisme s'est posé avec résolution : il a protesté contre la consécration héréditaire des Brahmines ou Brahmanes, et il lui a substitué le principe de l'inspiration ou vocation individuelle. On peut dire que sa lutte est le parallélisme des fréquents conflits qui ont existé entre le lévélisme et les prophètes hébreux, mais avec un développement et des péripéties que n'a pas connus l'histoire des Juifs. Les prophètes de la Judée ont d'ailleurs toujours respecté la loi de Moïse dans leur

antagonisme, tandis que les bouddhistes ont été de véritables réformateurs. Ils ont renversé *Brahm* de son trône céleste, pour élever à sa place leur inspiration personnifiée : la sagesse, la science, en un mot, le nom de *Bouddha*. Dans tous les écrits des bouddhistes on aspire à s'approcher de l'arbre de la science. Sa possession cesse d'être réservée aux seuls Brahmines. Les nouveaux prophètes sont nombreux, enthousiastes, d'une intrépidité que rien n'arrête, et toutes les classes de la société sont admises sans distinction dans cet ordre où le sacerdoce n'est plus un droit de naissance, où la fraternité humaine n'est plus un vain mot.

La doctrine bouddhiste prévalut dans l'Indoustan. Mais les persécutions ne lui furent pas épargnées. La querelle des Brahmines et des Bouddhistes a fait couler des flots de sang. Au huitième siècle de notre ère les Brahmes ont fini par triompher au cœur de l'Inde. Ils règnent sans partage sur les bords du Gange. Le pays au-delà de ce fleuve leur a échappé. Ils ont été chassés de Ceylan. Le bouddhisme s'est étendu dans la presqu'île de Malaca, dans l'empire des Birmans, dans l'Annam, à Siam ; il a été porté en Chine, au Japon, au Thibet, et parmi les Mongols et les Kalmouks, au milieu de l'Asie centrale ; il avait même pénétré à Bactres et dans le Pont avant l'apostolat chrétien. On peut juger par ces faits de l'ardeur du prosélytisme des missionnaires de Bouddha, connu aussi sous le nom de *Bout* ou *Pout* (celt. *gout*, savoir). Cet instituteur symbolique est purement légendaire. Ses sectateurs en ont fait une incarnation divine, conçue dans le sein d'une reine. Au moment de sa naissance, Brahmâ le reçut sur un vase d'or pour qu'il ne touchât pas la terre, et ce fut sous un arbre, probablement un hêtre (puisqu'on l'appela *Fo*, *Foë* et *Fohou*), qu'il fut mis au monde. C'était à l'ombre d'un figuier qu'il parlait au peuple avide de son enseignement. Les ministres du bouddhisme au Thibet, au Japon et dans la plupart des lieux où il s'est établis, se servent de la langue *Pali*. Tous les pontifes de ce culte ont pris le titre de *Bouddha*. Au Thibet et dans la Mongolie on les qualifie *Lamas*, et là ils sont réputés *Hommes-Dieu*.

Nous savons déjà l'étymologie celto-aryenne du mot *Bouddha*. Il a dû être appliqué aux inspirés de l'Inde comme aux sorciers et aux fées, qui n'avaient été originairement que des prophétesses, à cause de leurs prières récitées à voix basse et sourde, à cause de ces mots inintelligibles qu'ils font entendre dans leurs adorations, et d'où sort pour eux l'inspiration qui les embrase.

Lama n'est pas absent du dictionnaire breton. Il signifie ôter, retrancher. Les *Lamas* sont réellement retranchés de la société humaine. Le peuple ne les voit pas, leur palais est un couvent où ils reçoivent les fatigants hommages des moines auxquels leur approche est permise, et qu'ils prennent ou non leur déification au sérieux, plus d'un au milieu de sa gloire a dû regretter la vie de simple mortel.

Les bouddhistes ont été fortement appuyés par les philosophes de l'Inde à leur début. La légende en témoigne. Elle fait reconnaître d'abord les caractères de la divinité de Bouddha par les *Mounis* et les *Pandits*. Les *Richis* n'interviennent pas : leur temps paraît avoir été très antérieur. Ce sont des espèces de patriarches d'un caractère tout à fait mystérieux, indéfini, dans les Védas, et qui pourraient bien avoir précédé les Brahmanes et opposé même de la résistance à leur établissement ; néanmoins, ces ancêtres des Aryens de l'Indoustan ne pouvaient pas être effacés de la mythologie brahmaniste. Leur nom décomposé en celtique *Riz-Kis*, donne en français, *je fis le nombre*. On en compte sept, tous me semblent affublés de titres composés de racines celtiques, mais faute de renseignements qui puissent guider, ils se prêtent mal à des interprétations raisonnables. L'un deux seulement *a tri* se traduirait de *trois* ou à *trois*.

Les *Pandits*, que l'on écrit aussi quelquefois *Pandects*, sont les doctes du brahmanisme, et plus particulièrement ceux qui se destinent à l'enseignement (celt. *Pan-dez*, lumière du pays).

Les *Mounis* (celt. *Moun-iz*, j'allai manchot) se disent également *Cateris* (celt. *Kas-Terriz*, mot à mot, haine-mis en pièces, c'est-à-dire par haine je détruisis, je rompis, je mis en pièces). Sous cette dernière dénomination, ils apparaissent comme des esprits follets, sans corps et, par conséquent, sans mains, ayant le pouvoir de revêtir les formes qu'il leur convient d'adopter, et faisant leurs rondes nocturnes pour nuire aux hommes. Ils conduisent aux précipices et aux rivières les voyageurs égarés pour les y précipiter. Pour satisfaire leur malignité, ils se montrent à leurs malheureuses victimes sous l'aspect de lumières, de maisons, d'hommes ou d'animaux. Ce sont leurs moyens d'attraction. Ils sont complètement les parèdes des *Ankelc'hers* bretons sous ce rapport. Mais très probablement les *Mounis*, fictifs ; n'ont monté dans l'imagination populaire au rang des Farfadets auxquels on élève des statues colossales pour se les rendre propices, qu'à raison des habitudes des *Mounis* de chair et d'os, solitaires, savants, poètes inspirés, s'abstenant des œuvres manuelles pour se consacrer exclusivement à l'étude, et pâissant sur leurs livres à la lueur de leurs lampes attardées. Quoi d'étonnant dans cette transition de la pensée, de la croyance des masses ? Au moyen-âge, les grands travailleurs passant leurs nuits à résoudre des problèmes avaient-ils une autre réputation ?

Quand les solitaires de l'Inde ne s'occupent pas de sciences, on dit en parlant d'eux : *lohans* (celt. *Léan* solitaire).

Les philosophes religieux ont pris divers autres noms. Les Pères de l'Eglise et Porphyre nous parlent des samanéens, les Grecs des gymnosophistes, Strabon (liv. xv, ch. 1^{er}, 59 et 60) des garmanes, le *Dharma-sastra* (liv. x, n^o 43 et 44) des *Dravidas* et des *Sakas* auxquels il donne toutes ses malédictions et qu'il fait descendre du rang de Kchatriyas

à celui de Soudras en punition de leur rupture avec les brachmanes. Malgré cette excommunication, *Bouddha* auquel ses fidèles donnent l'épithète de *Saka*, est parvenu à s'introduire, comme nous l'avons dit, dans le rituel du brahmanisme. La bouderie continue, soit dit sans jeu de mots. On le prie du bout des lèvres, faute de pouvoir faire accepter l'anathème contre lui par les Hindous.

XIII

Les *Dravidas* anathématisés sont certainement les Druides, prêtres-philosophes de la dernière phase de la vie nationale des Gaules, ou, pour parler plus exactement, la souche d'où est issu le sacerdoce gaulois. La décomposition en racine celtique *dra-vi-das* correspond au français : *ce qui est puissant germe de vie*. Les Celtes appelaient les Druides *Drouiz*, mot fort éloigné du celtique *deró*, *derv* et *derf*, chêne, et qu'on a fort mal à propos, suivant moi, rattaché au *drus* des Grecs qui ne peuvent pas avoir nommé les prêtres nationaux de la Gaule. Si nous ne nous trompons pas, *drou* et *dru* ont dû être deux racines concomitantes et similaires de la langue celtique en état de parenté avec le grec *drus*. *Dru* est l'expression de la vigueur de la force, de l'ampleur, du signe physique de la santé, c'est-à-dire, d'un embonpoint sans exubérance. Il est resté dans le vieux français et s'emploie encore aujourd'hui. *Drou* n'existe plus que dans un composé du français actuel. Il a eu probablement à peu près le même sens dans l'ancienne langue française. On doit être convaincu de l'étymologie en apercevant dans le gaël d'Irlande et d'Écosse le nom des anciens prêtres du pays écrit *Druidh*, mais toujours prononcé *Drouiz*. Le vocabulaire breton ne fournit plus la racine *drou* dans sa simplicité. Elle y est affectée de la lettre terminale *k* ou *g* dont l'emploi a tout l'air d'avoir dans l'espèce et pour beaucoup d'autres termes un caractère privatif, quoique les grammairiens bretons n'aient pas signalé cette particularité. *Drouk* ou *droug* est tout ce qu'il y a de plus mauvais au monde, au moral et au physique, la maladie, la douleur, la rancune, le crime et la méchanceté. *Dru* et *drou*, au contraire, auraient été partout une expression symbolique de santé et de vie physiques et morales.

On comprendra par ces observations que *dravidas* et *drouiz* ne diffèrent pas pour le sens, et que le chêne, symbole de longévité dans toute la race aryenne, ait été *drus* dans la Grèce.

La confirmation de nos idées existe dans Strabon (liv. iv, ch. iv, n° 5) qui nous apprend que l'apparition des druides était un heureux pronostic pour les terres et les personnes qu'ils visitaient.

Au reste, le même phénomène linguistique se rencontre dans le

sanskrit *dru* et *drû*, aller, pousser, *druva*, ferme et fidèle, et *druh*, haïr, s'efforcer de nuire, tromper, offenser et menacer.

On nous pardonnera, en faveur de son importance, cette trop longue digression sur un mot.

XIV

Je n'oserais pas dériver *samanéens*, malgré la conformité de prononciation, du celtique *sama-né-hen*, qui équivaldrait à *porter une charge non ancienne*. On revendiquerait probablement le mot pour le sanscrit *samma-ned*, ensemble de blâmes. Les deux interprétations ne sont ni l'une ni l'autre sans à propos. Mais, je serai moins circonspect pour les *garmanes* de Strabon (celt. *gar-man*, amitié-figure). La racine *kar* se changeant fréquemment en *gar* dans le substantif amitié, affection, amour et dans le verbe aimer, la substitution du *g* au *k* ne saurait être de l'arbitraire dans la circonstance.

La bienveillance des relations de ces philosophes, les services qu'ils rendaient comme médecins et comme conseils, et l'attachement qu'ils inspiraient justifient la qualification en langue aryenne reproduite par le prince des géographes de l'antiquité.

Leurs habitudes n'étaient pas uniformes. Une partie de ces philosophes ne quittait pas ou quittait bien rarement leurs retraites, où ils menaient la vie la plus austère au milieu des bois, se livrant assidûment à l'étude et aux méditations. Les autres se tenaient en contact avec les habitants des villes et des campagnes, traitant les malades, apaisant les querelles et moralisant. Les uns et les autres conseillaient même les rois.

Encore bien qu'ils fussent probablement affiliés au brahmanisme, l'exclusivisme des institutions brahmanistes convenait trop peu à leur indépendance pour que leurs tendances ne fussent pas hostiles à la caste. Il est même impossible de ne pas le pressentir dans les données du livre de Strabon. Beaucoup d'entre eux avaient pu tourner au bouddhisme ou à des croyances encore plus hétérodoxes.

Avec eux je ne confonds pas les pénitents dont l'Inde est inondée, qui abusent de la crédulité publique par leurs faux airs de dévotion et leurs pratiques ascétiques. Ces derniers sont les *joghîs*, terme prononcé *goghîs*. On trouvera sans doute le mot en correspondance parfaite avec le breton *gogé* et *gogéi*, tromperie et tromper.

Je ne crois pas devoir insister sur les atteintes portées au brahmanisme par la philosophie religieuse de l'Indoustan. Ce que nous avons laissé entrevoir offre des aperçus suffisants, et il s'en produira d'autres accidentellement dans la succession de nos recherches.

XV

Nous ne parlerons pas longuement non plus de l'antagonisme du pontificat militaire. L'alliance consommée par le mariage de *Brahmane* avec la race des géants est un mythe assez significatif pour dispenser de longs développements. On s'explique fort bien la mauvaise humeur du brahmanisme obligé de fortifier ou de rajeunir sa caste par une fusion avec les prêtres guerriers de l'aryanisme. Il a cédé à la nécessité comme il l'a fait à propos de *Bouddha* et en tant d'autres occasions qui ont perverti ses dogmes en renfermant l'unité de Dieu comme dans une gangue de mythes, de termes incohérents et d'attributs personnifiés. Il n'y a rien de bien transparent dans les légendes concernant les démêlés du sacerdoce et du sabre, pas plus que pour les rapports des Brahmanes et des Richis. C'est d'abord *Ravana*, géant à dix têtes (celt. *rav-anat*, chaîne de fer en renom) qui ose soulever de sa main la demeure de *Siva*. Il fait pénitence et obtient du Dieu une remise de son châtiment. *Rama*, septième incarnation de Vichnou (celt. *rams*, géant et expression de commandement) doué d'une grande force et d'une grande beauté, partage sa vie entre les batailles et les austérités religieuses. Il se mesure avec les démons et des guerriers fameux. Il finit par être un civilisateur, par donner des lois et enseigner l'adoration des dieux. Un de ses premiers exploits fut de parvenir à tendre un arc semblable à l'arc *Daroudj* qui figure dans la légende de Krichna (celt. *Darou-di*, redoublement de larmes). *Krichna*, huitième incarnation de Vichnou, l'incarnation rédemptrice passe son enfance au milieu des bergers. Il ose briser l'arc *Daroudj* qui donnait la mort à ceux qui le touchaient. Les combats contre les monstres et les géants ne font pas faute dans son histoire, mais ce sont, en traduisant les noms par le celtique, des allusions aux arts et aux besoins de la vie qui domineraient dans son mythe. Il rend le dernier soupir cloué par une flèche sur un sandal et prédit dans cette position les maux qui allaient fondre sur la terre.

Évidemment on ne peut rien démêler dans tout cela. La légende d'Hercule, indien *Sandès* (celt. *san-dez*, canal de lumières), rapportée par Strabon, est plus satisfaisante. Son empire était dans les plaines. Ses sujets sont appelés Silbées (celt. *sil-bet*, passage soit du monde soit du genre humain, et *sil-bez*, passage de la tombe.) Il a tous les attributs d'un chef militaire exerçant le pontificat avec la teinte religieuse des Hindous. Sa vie terrestre, suivant un usage indien, se termine par sa volonté sur un bûcher allumé de ses propres mains. Il y a tout lieu de le considérer comme étant de la race dominante du pays encore bien qu'il y soit venu en conquérant. On le dit Titan, ce nom dont les anciens ne donnent pas l'explication autrement qu'en signalant comme adonnés à la chasse les peuples qui le portaient, était bien approprié (celt. *ti-tann*,

maisons des chênes). Ils étaient donc désignés par leurs habitudes de vie au milieu des forêts de chênes. Mais, en supprimant un *n*, *titan* devient dans le celtique la maison du feu. Qui sait si la double signification ne leur convenait pas, si ces chasseurs des bois de chênes n'étaient pas en même temps des adorateurs du feu. Telle serait l'origine de la population amenée par Hercule *Sandès*. Son état, d'après l'auteur que nous citons, aurait dégénéré en démocratie après plusieurs siècles. Ce changement n'a pu être que la substitution d'une sorte de démocratie religieuse à l'autocratie sacerdotale et d'un gouvernement monarchique accepté par les peuples à la domination militaire. Car, aucune partie de l'Inde n'a vécu en république. On a regardé Hercule *Sandès* comme relativement récent et comme postérieur à Bacchus de vingt-cinq générations. Ce n'en est pas moins un personnage très antique.

Hercule, suivant Diodore (liv. II, n° 39) et Arrien aurait fondé une très grande ville, entouré d'un fossé profond recevant l'eau d'un fleuve. Le premier la nomme *Palibothra* (celt. *Pali-bod-raz*, rassemblement-défense-plein bord). Le second la nomme *Pandæa* (celt. *Pan-Déac'h*, lieu d'hier). *Pali* n'est mentionné dans les dictionnaires bretons que dans le sens de manteau, vêtement qui protège le corps. Mais il est resté dans l'usage de certaines localités de la Bretagne, pour indiquer un système de clôture des terres, un moyen de les rendre défensables, et le substantif sanscrit *Pāla* est synonyme de protecteur et gardien. On retrouve la même racine dans *Palès*, déesse sicilienne, gardienne du bétail et protectrice de la contrée, dans le *Palladium* et peut-être dans le vieux mot français Paladin.

XVI

Bacchus, dont le nom réduit en racine celtique donne *Bak-us* ou *Bag-us*, que nos bretons traduiraient par bateau haut, et qui selon les conceptions particulières des Perses et des Mèdes expliquées ci-dessus est le dieu des hauteurs, Bacchus, disons-nous, avait un culte restreint à des contrées montagneuses de l'Inde, ainsi que nous l'apprend Strabon. Il représente comme Hercule une royauté militaire mais non susceptible de se fondre avec le brahmanisme ou le bouddhisme. Ceux qui ont cru reconnaître *Brahma* dans Bacchus ont méconnu des différences caractéristiques. Le brahmanisme n'admettait pas les femmes à l'initiation religieuse et ne leur confiait aucun sacrifice. Le culte de Bacchus au contraire ne pouvait se passer du concours de celles-ci. Elles étaient prêtresses et interprètes de la volonté divine. Dans le brahmanisme le monde n'est qu'une série de phénomènes de l'esprit universel. Le culte de Bacchus est très réaliste et n'a jamais été autre chose qu'une des formes de l'adoration de la nature. Que signifie en définitive *Meros*,

nom donné par Diodore (liv. II, n° 38) et par tous les écrivains à l'endroit où Bacchus et la population qui l'accompagnait prirent position sur une montagne de l'Inde ? Laissons de côté la cuisse de Jupiter dans laquelle un mythe grec enferme Bacchus arraché avant terme du sein de sa mère foudroyée. *Meros* étant la cuisse en grec, l'imagination des Hellènes avait dû nécessairement trouver cette explication. *Mer-oz* en langue celtique est le gardien, le directeur de la nature cultivée. Laquelle est le plus en rapport avec les attributs de Bacchus, de l'interprétation grecque ou de l'interprétation celtique ? Au surplus le *Meros* des grecs n'est qu'un dérivé celtique en corrélation avec le phallus, emblème de Bacchus.

Les *oses* ou *oxi* de la Médie, de la Bactriane et de la Margiane dont Bacchus était suivi, avaient eux-mêmes une dénomination concordante. Partout où ce nom se reproduira nous aurons devant nous le culte organisé d'un dieu ou d'une déesse de la fécondité agricole et des peuples qui le pratiquaient, généralement avec des rites sanglants.

Il est certain, d'après les récits de Diodore et de Strabon, que, de leur temps, cette religion naturaliste n'était pas encore évincée de l'Indoustan. Elle résistait donc à toutes les influences brahmanistes.

XVII

Nous avons beaucoup moins de données sur les autres cultes hétérodoxes ; mais les mythes et les légendes en laissent apercevoir l'existence sous leur voile. Les Védas en condamnent spécialement un certain nombre.

Il ne serait nullement surprenant que les dissidences religieuses de l'Inde, où elles ont été très ardentes, eussent déterminé plus d'une expatriation. On comprend quelles ont été les ramifications des peuplades de cette contrée et des missionnaires qui en sont sortis, lorsqu'on trouve les noms des Odryses, l'un des principaux peuples de la Thrace, des Kasars, des Chinois, des habitants du Pont et du Cambodge, des Javanais, des Daradas ou Doriens et des Druides accolés à ceux des Saces et des nations parlant le Pehlvi dans la mise à l'index des sécessionnistes.

Ces différents groupes n'ont pas pu être tous très nombreux dans leurs désertions de l'Inde. Il en est même qui n'avaient point résidé dans ce pays et qui ne sont nommés, comme les Chinois, par exemple, qu'à l'occasion de leur adoption de la doctrine hétérodoxe de *Bouddha*, sans avoir été auparavant dans l'obédience des Brahmanes. Ce sont les prêtres aryens de Bouddha, en Chine, que nomment les Védas, et non le peuple chinois. On doit en dire autant du Cambodge, et il est presumable que, dans le livre sacré du brahmanisme, le nom d'*Odryses* ne

s'est également appliqué qu'aux Semnothées de la Thrace, le nom de *Pôndrohas* qu'aux importateurs successifs des religions dissidentes de l'Inde dans le Pont, et celui de *Dravidas* qu'aux prédicateurs du druidisme, dont le passage de l'Asie dans la Bretagne insulaire n'a laissé aucunes traces.

XVIII

Telle était l'Inde aux temps antiques, telle nous la retrouvons aujourd'hui, tourmentée par ses pensées religieuses, respirant la controverse et toujours en présence d'un principe de fixité qui procède par assimilation quand il ne peut plus autrement se défendre, principe qui s'est usé et perverti. En regard de cet élément d'attraction religieuse, un autre système de gravitation, la langue première subissant des compositions diverses, travaillée par le génie de races différentes, mais reparaissant toujours aux yeux de l'observateur, et ne se retrouvant plus dans sa pureté native qu'aux extrémités de l'Occident.

XIX

Dans la Médie, la Bactriane et la Perse, les choses se sont passées à près de la même façon. L'origine du langage est aussi patente, si elle ne l'est pas davantage, et le prosélytisme religieux n'a pas été moins vif.

Nous n'avons pas l'histoire de ses controverses et des commotions politiques auxquelles il a donné naissance. Cependant quelques faits historiques soulèvent un coin du voile.

A la mort de Cambyse, c'est un mage, un des ministres du culte, qui devient roi de la Perse. A en juger par les déclarations de Darius dans les inscriptions cunéiformes, un des premiers actes du nouveau souverain, Gaumatès, avait été de proscrire les religions opposées à la sienne, et une persécution très violente avait commencé.

La supercherie à laquelle les historiens ont attribué le couronnement du roi-mage, est très invraisemblable. Une révolution politique et religieuse est la cause que nous présumons.

Gaumatès, frappé par une conspiration de hauts personnages, ne tomba pas seul. Tous les Mages qu'on rencontra furent massacrés publiquement ou dans leurs retraites. C'était une révolution nouvelle succédant à la première et développant la même violence. Elle était également politique et religieuse.

Comment expliquer cette époque historique ? Un peuple très religieux assassinant ses prêtres....

Rien de plus obscur que les conditions d'existence de l'ancien magisme et l'étendue de sa domination. Je suis convaincu qu'il y avait au moins trois religions ennemies chez les Mèdes et chez les Perses.

Dans les institutions de Cyrus (Xénophon, l. III, ch. III, nos 35 à 40),

nous voyons ce roi réunir autour de lui, pour un sacrifice et dans un conseil, tout ce que ses sujets comptaient de plus illustre. Les pronostics des Mages sont acceptés; mais là, près d'eux, sont les *Omotimes*, qui ont une autorité politique supérieure. Cette qualification rappelle trop l'ancienne divinité principale de la Perse, *Hom*, reléguée par le mazdéisme au rang de premier ange ou de premier génie, comme il l'a été également dans le brahmanisme, pour que l'on ne soit pas amené à croire que l'aristocratie persane demeurait attachée aux vieilles croyances. Le roi et la cour ménageaient toutes les convictions. *Hom*, dont les attributs se reliaient au culte naturaliste malgré l'idéologie qui s'en était emparé, aurait été sans collège de prêtres et de pontifes que je n'en serais pas surpris. Il arrivait souvent, dans la race aryenne, que le pouvoir religieux appartenait aux chefs civils et militaires. Ce qui est certain, c'est que rien ne fait pressentir en lui la divinité sous la forme élémentaire, unique, du feu. C'est que ce ne sont pas les prêtres, mais les grands qui, au temps de Cyrus, s'honoraient du titre d'*Omotimes*.

Le sacerdoce proprement dit, le magisme, aurait pu paraître plus homogène. A mes yeux, il était profondément divisé, soit qu'il n'y eût qu'une seule caste de Mages partagée en sectes, soit qu'il y eût plusieurs castes portant le même nom, mais adorant des dieux différents.

A coup sûr, Gaumatès ne desservait pas la religion d'*Oromazes* ou *Ormuzd*, qui représentait le principe divin de la bonté et de la toute-puissance sous l'essence du feu; en effet, l'inscription de Darius, dont nous avons parlé, attribue à la protection spéciale d'*Ormuzd* tous les succès de ce souverain : succès de sa conspiration, succès de ses guerres contre tous les peuples de l'empire de Cyrus et de Cambyse.

Il est évident que le concours des partisans du mazdéisme avait partout servi les intérêts de Darius contre l'aristocratie, contre les *Omotimes*, et aussi contre les autres dissidences religieuses et nationales dans lesquelles il faut compter le grand parti dont Gaumatès avait été le représentant. Des savants de nos jours ont dit que ce mage et ses auxiliaires étaient les adorateurs du mauvais principe, religion dont les dernières traces ne sont pas encore effacées en Orient, et qui a donné naissance à des hérésies chrétiennes. Cette hypothèse est au moins séduisante, si elle n'est pas certaine, et la terreur superstitieuse qui déterminait la reddition de la capitale des Mèdes, assiégée par les Perses, fournit un grave indice de la réalité du fait.

XX.

Sans creuser davantage la question, nous avons à définir les religions connues de l'empire des Perses et les mots qu'elles employaient.

Hom, en pehlvi, qui devient *Héomo* en zend, a son parède dans le *Soma* des Brahmines. L'hymne, par lequel on rend hommage à *Soma*

dans la religion hindoue, célèbre ses attributs en des termes identiques à ceux dont s'est servi l'Avesta en publiant les louanges de *Hom*.

Comme Dieu se qualifiait lui-même dans l'Exode, ch. III, n° 14, *Hom* signifie *celui qui est*. Le verbe breton *beza*, être, se dit *omp* à la première personne du pluriel de l'indicatif présent : *nous sommes*.

« *Hom*, déclare le livre sacré des Parsi, préside à l'arbre de vie qui » donne l'immortalité. Il habite sur l'Albordj. Il est le roi des astres. » Son palais est situé dans le pays de la victoire. *Hom* bénit les trou- » peaux. Il dispense les eaux, la pluie. Il distribue l'éclat, la lumière, » les beaux jours. Il a écrasé le serpent à deux pieds. Il seconde » Tachter et Barsom dans leurs œuvres bienfaisantes. Il chante sans » cesse les louanges d'Ormuzd. »

Hom est en outre la première incarnation d'*Honôver* et l'une des premières productions du taureau *Aboudad*. Dans ses fonctions d'*ized*, il sort de son rôle de génie pour apparaître en qualité de législateur et de dieu donnant aux mortels la loi vivante.

A-boud-ad, eu langue celtique, a pour signification littérale *de sourd mugissement* ou *de bruissement-semence*.

Hon-ôbér, notre œuvre, est en rapport avec la qualité de créateur ou de l'auteur d'une institution.

Les deux auxiliaires célestes de *hom*, *bar-som* et *tach-ter*, dispensateurs comme lui et avec lui de la pluie, des eaux et des autres bienfaits les plus désirés par un peuple agriculteur, sont, d'après le sens de leurs racines celtiques, le premier l'habitant des sommets d'où sortent les sources et les cours d'eau, et où se forment les nuages ; l'autre le trait d'union, l'instrument servant à fixer l'association de la trinité homoniste.

Nous pouvons mesurer par ce qui précède la route qu'avaient parcouru l'esprit des aryens-Mèdes, l'esprit des aryens-Hindous et l'esprit des aryens-Persans, Actéens suivant Hérodote (l. 7. n. 61), comme ils s'appelaient autrefois et étaient appelés par leurs voisins, Céphènes suivant les Grecs. On pressent un amalgame de croyances hétérogènes, voilant une religion primitive sans métaphysique et purement aryenne, à laquelle nous n'essaierons pas de remonter, faute de jalons, pour marquer notre route. Arrêtons-nous seulement à l'étymologie des noms des Perses et des Mèdes.

XXI.

Les Grecs, comme nous venons de le dire, désignaient les Perses par Céphènes. L'expression est significative : (celtique *kef-hen*, vieille souche). C'est bien des Perses qu'avaient dû sortir les premiers Grecs, ceux qui parlaient la langue aryenne. La vanité nationale des Hellènes transformant cette situation, faisait dériver le nom de Perse de celui d'un de leurs héros devenu le gendre et le successeur d'un ancien

dynaste de la Perse. Artéens (celtique *ar-téén*) marquerait un peuple établi sur les ruines d'autres nationalités fusionnées, fondues ou disparues. Les noms finalement donnés à ce grand peuple coïncident tellement avec les racines bretonnes et gaéliques d'Irlande et d'Écosse *perz*, *parz*, *parth*, *perc'h*, *perc'hen*, que je leur crois le sens de maîtres, possesseurs, propriétaires. Sous cette forme ce seraient des quasi-homonymes de *galloud* et d'*Arya*.

La Bactriane (celt. *bak-tri-ann*, les trois bateaux ou plutôt les trois dieux), qui aurait été la patrie primitive de Bacchus, a bien pu donner aussi naissance à la première triade. Son nom en serait l'indice ; mais cette triade n'a pas dû sortir des limites du naturalisme.

Med est à la fois celtique et sanscrit ; celtique il dénote que le peuple qui a porté ce nom était agriculteur, moissonneur et guerrier (coupeur, sabreur) ; sanscrit, il signale des aptitudes à la méditation et aux travaux intellectuels. Les Mèdes possédaient toutes ces qualités : ils ont été riches, conquérants, dominateurs, en possession de terres bien cultivées, constructeurs d'une capitale dont les ruines, décrites par Xénophon, attestent une civilisation très antique et très avancée, inventeurs d'une langue habilement tissée (le Pehlvi) et de religions supposant tout un système d'observations psychologiques, physiques et morales. S'ils n'ont pas d'abord mérité le titre de Mèdes comme penseurs, ils le méritaient pour leur industrie agricole et leurs qualités guerrières. Le sanscrit en aura peut-être fait un type des hommes intelligents, quand les aryas de l'Inde ont reconnu la grande intelligence de leurs voisins de la Médie.

Le *Zend avesta* est leur grande œuvre intellectuelle, en fait de religion.

Je n'ai point à contester la signification qu'on a donné au mot *avesta* en le traduisant du Zend. Si on devait le rattacher au celtique, il ferait *aven-stad*, empire de l'inspiration. La première partie du livre a pour rubrique : *Vendi-dad-sadé*. Nous sommes au moins tentés de le traduire par le celtique : *venji-da-sa-dé* (joie de la vengeance des torts, élévation à la lumière). Le récit des luttes contre le génie du mal, sa défaite et le règne de la lumière et du bien font l'objet de cette division de l'*avesta*.

Elle se subdivise en trois chapitres ou *fargards*. Dans le sens littéral du celtique *far-gard* serait une jambe du livre destiné à soutenir un fardeau, une jambe de force.

Le premier fargard est le combat du bon principe et de ses génies contre le mal et ses légions, le *vendi-dad*. L'intitulé ramené au celtique est caractéristique. Du *sa-dé*, élévation à la lumière, point n'est question ici.

Le second fargard l'*izech-né* est un recueil de prières pour les fidèles : en celtique *iset nef* (excité vers le ciel) et *iset nec'h* (excité au lieu haut).

Le troisième fargard est le *vispered* qui nous donne l'état des chefs des êtres : en celtique *vi-peb-red*, œuf ou germe pour chaque courant, pour chaque vie qui s'écoule.

La seconde subdivision du vendi-dad-sadé, l'*iecht-sad-es*, consiste en un recueil de prières dont plusieurs sont en Pehlvi et en Parsi (celtique *ie'hed-sa-dé*, santé, élévation au ciel, ou en d'autres termes *prières, santé de l'âme*).

La troisième subdivision du vendi-dad-sadé nous offre un calendrier liturgique et pour chacun des trente jours du mois des invocations aux génies. Le titre est *sir-ou-zé* (celtique *kir-hou-sé*, précieux vêtement, celui dont vous aimez qu'on vous pare).

La seconde partie principale de l'avesta a pour rubrique *boundéhech*. Elle traite un peu de tout, cosmogonie, astronomie, religion, institutions civiles, agriculture. La généalogie de Zoroastre y prend place. En celtique *boun-de-hec'h*, identique avec le titre de la seconde partie de l'avesta, répond au français *charge à généalogie* ou *recueil généalogique*.

Le nom d'*Ormuzd*, le bon principe, dieu unique du mazdéisme, peut se décomposer dans le celtique *or-mud*, bouche muette, ou *hor-mud*, notre muet, et ainsi entendu il s'expliquerait parfaitement, puisque *Ormuzd* ne rendait pas d'oracles et que ses fidèles détruisaient les lieux qu'on y avait consacrés. La qualification *ahura Mazda*, qui lui est donnée dans la langue Zend et que les orientalistes traduisent par *seigneur grandement savant*, n'a pas l'apparence d'affecter la prétention de traduire le mot Pehlvi.

Les livres sacrés des Parsi ont déterminé d'une manière bien formelle la distance qui sépare le mazdéisme du brahmanisme. Cette dernière religion admettait, comme nous l'avons vu, que tout est dans Brahm. Le mazdéisme répond dans un hymne (Yaçn. hym. 1^{er}) : « Ormuzd est le principe de tout bien. Il est dans la nature, mais la nature est distincte de lui. »

C'est à tort qu'on a dit qu'au-dessus d'Ormuzd se plaçait un dieu suprême : Zervane-Akérène. M. Burnouf a démontré l'erreur.

XXII.

Dans les idées du mazdéisme, le principe du mal est l'obstacle au bien. Sa personnification religieuse n'est pas l'égale d'Ormuzd. Elle lui est, au contraire, non-seulement inférieure mais assujettie. Cependant le génie du mal possède la liberté, et il en use pour nuire aux œuvres du bienfaiteur en leur opposant les siennes. Il jette partout ses entraves. Tel est son caractère exactement rendu par son nom, pur celtique *Arhi-man* (lien-figure ou figure du ligateur). Tel est le rôle

auquel Zoroastre avait réduit le génie du mal. Son pouvoir divin, que l'on suppose d'origine touranienne, était complètement supprimé. Vaincu, mais incapable de se résigner à sa défaite, il est désormais chef de révoltés. Ses légions sont nombreuses. La langue bretonne revendique aussi leur noms comme ceux de leurs glorieux antagonistes.

Examinons. — Les noms communs des suppôts d'Arhiman sont *Devs*, *Darvands*, *Daroudjs*.

Le premier révèle l'hostilité du mazdéisme et du brahmanisme. Il vient (nous l'avons déjà observé) de *devi*, brûler, mais tandis que sur les bords du Gange il s'applique aux dieux de second ordre, aux divins, il est donné ici à des êtres qui ne brûlent pas du feu céleste. Les deux autres, traduits ordinairement par *Tueurs*, sont en celtique *dar-vand*, les hommes au dard, et *darou-dis*, le tronc des larmes.

Pour les noms propres, je me contenterai de ceux des chefs.

Le *Dev*, auteur de la pauvreté : *Derv-esch* (celtique *Deru-hest*, cause, stérilité).

Le *Dev* de l'avarice : *Tarik* (diminutif du celtique *Tarak*, insecte attaché à la peau des animaux, se gorgeant de leur sang, et qu'on ne sépare le plus souvent de sa proie qu'en l'écrasant).

Dev de la famine : *Zaretsch* (celtique *Sa-recheit*, grande affliction).

Dev destructeur : *Naonghes* (celtique *Naon-égez*, famine, considérée avec raison par les aryens comme le fléau le plus destructeur).

Dev auteur de l'hiver : *Eghtesch* (celtique *Eget-esch*, stérilité ou épuisement provoqué).

Dev de la corruption des cœurs : *Ach-mogh* (celtique *Ach'-mog*, sale vapeur ou grande saleté).

Dev de la séduction : *Devesch* (celtique *Devi-esch*, brûler jusqu'à l'assouvissement. Le sens littéral d'*Esch* est épuisement).

Dev des mauvais discours : *Pectesch* (celtique *Pek-esk*, poix, matière gluante dont on se débarrasse difficilement quand elle s'attache à la peau et stérilité ou épuisement).

Dev du rachatisme : *Kesoch* (celtique *Kez-hod*, souffrant dans l'entrave).

Dev de la violence : *Savel* (en celtique *Savi* ou *Savel*, marque de puissants efforts. Seulement il s'emploie ordinairement dans le sens du bien).

Dev du vol : *Boété* (en celtique *Boétet*, amorcé par des moyens qui flattent l'esprit et les sens).

Restent deux chefs de démons dont je n'ai pu découvrir les fonctions dans la religion Parsi. L'un est *Echem* ou *Sor* et l'autre *Khevezo*. Le premier, interprété d'après le celtique, me paraîtrait être la vieille chicane et le querelleur ou sorcier, et le second la rivalité.

XXIII.

La liste des commandants de la ligne démoniaque est épuisée. Nous passons à la revue des bons génies.

1^{er} ordre : *Amschaspands*. Ils communiquent directement avec *Ormuzd* (celtique *Am-kas-pan*, pour envoyer ou pour donner des ordres aux contrées).

2^e ordre : subordonné aux *Amschaspands*. Les *Izeds* (celtique *Iz-hed*, j'allai de lieu en lieu ou j'allai à la volée comme un essaim d'abeilles). On les nomme également *Gahs*. Ce terme est resté dans le sanscrit *gâh*, aller, traverser. Il a disparu du celtique, sauf dans *gâd*, lièvre et dans la forme privative *gag* ou *gak*, bègue.

3^e ordre : soumis aux *Gahs* ou *Izeds*. Les *Amkars* (celtique *Am-kar*, sans parents).

Les *Amschaspands* proprement dits, sont au nombre de sept. *Hom*, qui est le premier, occupe une place à part. On sent toujours en lui le vieux souverain détrôné auquel on a conservé une cour et des honneurs royaux.

Nous l'avons défini ailleurs comme dieu. Nous nommerons les six autres *Amschaspands* suivant le rang que chacun a pris dans l'*Avesta*.

1^o Dans la partie pehlvi du livre, *Bahman* et dans la partie zend *Vagu Mano*, traduit, bonne pensée, bon cœur, par les orientalistes (celtique *Bad-man*, figure éblouissante, et *Vad-man*, personnification de la bonté).

2^o *Ardibéhesch*, dans la partie Pehlvi et Parsi où le génie dont nous parlons porte au roi *Goustap*, de la part d'*Ormuzd*, l'ordre d'écouter le prophète Zoroastre. Dans la partie zend, où il devient le symbole de la pureté, son nom est *Acha-Vahista* (en celtique *Hardiz-Bec'h*, hardi voyage ou intrépide dans les difficultés, et *Ac'h-vad-isa*, race excitant au bien).

3^o *Schah-river*, traduit roi désirable (celtique *Kef-ribler*, chef joyeux aimant à répandre les joies). C'est le génie de la richesse.

4^o *Sapandomad*, patronne de la terre, traduit sainte soumise (celtique *Sa-pan-donaad*, orgueil de la terre dompté).

5^o *Chordad*, dans le Pehlvi et *Haurvâtat* dans le zend, traduit celle qui produit tout (celtique *Choer-da*, sœur des joies et *Haurek-vad-ta*, guéret ton plaisir).

6^o *Amerdad*, dans le Pehlvi et *Ameretât* dans le zend, traduit celle qui donne l'immortalité (celtique *Am-er-da*, pour la joie, pour le bonheur).

Les *Izeds* sont nombreux, et quelques-uns ne sont pas seulement *Izeds*, par exemple *Hardibéhesch* que nous avons vu figurer parmi les *Amschaspands*. Je ne donne pas tous les noms.

1° *Aban*, présidant aux mines de fer et au mois qui porte son nom (celtique *A-bann*, mot-à-mot à rejets de terre, à rayons, à écheveau). Je n'ai pas besoin d'observer que les opérations des mineurs sont des creusements de galeries, des constructions d'espèces de labyrinthes et des rejets de terre.

2° *Achtad*, sans fonctions connues (celtique *Ac'h-tad*, père d'une race).

3° *Ader* ou *Azer*, qui préside au feu (celtique *Ad-err* ou *Az-err*, vitesse redoublée).

4° *Behrain* appelé aussi *Behram*, le plus puissant des Izeds auquel est attribué la présidence du feu qu'*Ader* personnifie (celtique *Bed-rin*, mystère de l'univers et *Bed-ramps*, géant de l'univers).

5° *Dahman*, qui conduit au ciel les âmes des justes et auquel on adresse des prières pour les défunts (celtique *Da-man*, figure de la bonté et de la joie).

6° *Din*, génie de la loi (celtique *Din*, forteresse sur une hauteur). Les Perses et les Mèdes symbolisaient ainsi la puissance de la loi.

7° *Farvardin*, qui préside au premier mois de l'année et au 19^e jour de chaque mois (celtique *Far-var-din*, fier sur la forteresse).

8° *Goch*, Izéd, mâle, présidant à la vitalité (celtique *god* ou *kod*, partie du corps de l'homme où se trouvent les organes les plus essentiels à la vie, et *Kof*, sein de la femme, partie de son corps où s'opère la conception).

Ce génie prend quelquefois le nom de *Drouasp*. En partant de ce qui ressort de la discussion à laquelle nous nous sommes livrés touchant la racine *Drou*, accompagnée de la particule réduplicative, nous traduirions du celtique le mot *Drouas*, par vigueur redoublée.

9° *Gochoroun*, Izéd, femelle, parède de *goch*, (celtique *god-c'hoer-oun* ou *god-chouaer-oun*, moi sœur de god).

10° *Man res pand*, génie de la parole divine (celtique, *Man-reiz-pann*, manifestation de la loi des contrées).

11° *Mirh*, Izéd, à fonctions indéterminées (celtique *Mirer*, protecteur, défenseur, observateur de la loi. Chez les Grecs modernes, les *Mires* sont des fées qui accordent des maris aux jeunes filles quand elles les en prient bien. *Mirokou*, dans la religion du Sinto au Japon, est un des quatre dieux de la richesse et du bonheur).

12° *Nerioceng*, Izéd, envoyé à Zoroastre pour lui annoncer sa mission (celt. *Né-riot-kent*, plus des disputes d'autrefois). C'était tout-à-fait le caractère dogmatique du mazdéisme. Il n'admettait pas la controverse qui avait été grande et tapageuse dans les précédentes religions. Elle avait conduit aux plus grandes superstitions.

13° *Pârvand* (celtique *Par-van*, compagnon de l'homme).

14° *Ramechné-Karom*, dont nous ne savons qu'une chose, c'est que, bien qu'il appartienne aux Izeds, il est le *Hamkar* de Sefendomad et

de *Havan* (celtique *Ramps-ec'h-nés-karomp*, géant race proche nous aimons).

15° *Rachné-rast*, dont la définition ne semble pas avoir été donnée (celtique *Rac'h-nés-raz*, tout près du plein bord, probablement de la source céleste qui déborde sur l'univers).

16° *Seroch* ou *Tachter*, présidant à la pluie et au dix-septième jour du mois. Nous avons déjà dit que sous le nom de *Tachter* il était dans l'*Homonisme* le clou affermissant la jonction de la vieille trinité persane. (*Serc'hok* en celtique de Galles signifie celui qui aime.)

17° *Vad*, *Ized*, sans attributs spéciaux (celtique *Vád*, bien, plaisir).

18° *Vanant*, point de renseignements sur lui (en celtique *Va-nant*, courants des lieux que je crois pouvoir traduire par fleuves de la terre).

19° *Ard*, *Ized* sans attributs définis (celtique *ar*, au-dessus).

20° *Ardvicour* ou *Ardvizour*, personnification chez les Perses de l'eau céleste primordiale (celtique *ar-vi-zour*, œuf ou principe de l'eau d'au-dessus, en d'autres termes, principe de l'eau céleste).

21° *Anahid*, *Ized*, présidant à la planète de Vénus, dont le nom appartient aussi à la déesse de l'amour chez les Babyloniens, et faisant figure un peu disparate dans le sévère mazdéisme qui n'a pu faire disparaître le sens du mot (celtique *an-ach-id*, pour renoncement à toi, pour te délaisser quand je le voudrai).

22° *Aniran*, *Ized*, présidant au mariage (celtique *ann-hir-ann*, pour longtemps ici). Le mariage n'était pas plus chez les aryens que chez nous une union éphémère.

23° *Haf-torang*, *Ized*, qui dispense la santé et sanctifie les pieux adorateurs d'*Ormuzd*. Il a la charge de garder le Nord (celtique *Haf-tor-ann*, je romps l'été).

Nous avons à nous occuper maintenant des *Gahs*. Je relève dix noms.

1° *Honouet*, *Gah* femelle, présidant au premier des trois jours complémentaires de l'année, c'est-à-dire au 21 septembre (celtique *Hon-oëd*, notre âge).

2° *Och touet*, présidant au second jour épigone (celtique *oc'h-touet*, en faisant serment).

3° *Sapandomad*, nous en avons parlé à son rang d'*Amschaspand*.

4° *Fohou-Khéchetré*, invoqué conjointement avec *Mithra* et que les orientalistes traduisent par roi pur (celtique *Fo-hou-Keit-étré*, littéralement votre hêtre ou votre inflammation dans le temps, au figuré pureté temporelle, le hêtre et la flamme étant le symbole de la pureté).

5° *Fechech-toes-toech*, traduit par l'excellent (celtique *fec'hein-toez-toech*, vaincre - farine détrempee et pétrie - toison). On voit comment les Mèdes et les Perses concevaient ce qu'il y a de plus essentiel et de meilleur : la victoire à la guerre, le brouet et le pain pour se nourrir et la laine pour se vêtir.

6° *Havan*, surnommé le bienfaiteur des rues, présidant à la pre-

mière partie du jour. (Celtique *Haf-an*, point de chaleur, en d'autres termes, fraîcheur.)

7° *Rapitan*, présidant à la seconde partie du jour et s'abîmant dans la terre durant l'hiver, pour y conserver la chaleur nécessaire à la vie. (Celtique *Rag-pi-tann*, devant la pointe du feu.)

8° *Ochi-ren*, présidant à la troisième partie du jour qui est le milieu de la journée, le moment où la chaleur est accablante dans les contrées méridionales, (celtique *Oc'hi-rems*, durée des plaintes).

9° *Efes-routhrem*, présidant aux cinq parties du soir (celtique *Échouez-rouez-remps*, repos général, durée de la transparence.)

10° *Och-em*, présidant au temps qui suit la soirée (celtique *Oc'h-en*, au plus haut du ciel).

Le mazdéisme a en outre des génies émanés d'Ormuzd, types primordiaux et immaculés de tous les êtres. Platon paraît leur avoir emprunté l'idée de ses *ingés*. Ce sont les *fervers*. Chaque chose a le sien, les étoiles, le verbe céleste, le feu, l'eau, la terre, les arbres, les troupeaux, les hommes. (Celtique *Ferv-er*, les sévères; *Fervder*, sévérité.

Les enfants et les néophytes étaient baptisés chez les Perses avec l'eau *zour*, réputée la plus efficace de toutes les eaux sacrées et qualifiées reine et fille d'Ormuzd dans les *Naçkas* (celtique *Dour*, et devant une voyelle *Zour*, l'eau).

Pour les ablutions journalières et la purification des maisons, on se servait de l'eau *padiave*. Le prêtre la consacrait au nom des anges et de la source ardivpour. (Celtique *Pad-hi-aven*, les fleuves du temps, les fleuves temporels).

Je viens de parler incidemment des *Naçkas*, hymnes consacrés à la célébration des mystères (celtique *Naka*, cacher, couvrir). Ces poésies nous parlent, sous le nom de période *pich da dienne*, d'un cycle de cinq cents ans, terminé par le partage de la terre entre *Selm*, *Tour* et *Irets*, c'est-à-dire entre les Sémites, les Touraniens et les Iraniens ou Aryens. Elle a l'air de fournir une grande épopée, mais elle devient une simple allégorie agricole en appliquant à sa terminologie le procédé de décomposition celtique qui nous a servi jusqu'ici.

Pik-da-den signifierait *instrument servant à percer et à fouiller la terre, joie de l'homme*. Le principal héros est *Féridoun* (celtique *Fer-hi-doun*, les profondes lentilles, c'est-à-dire les lentilles semées profondément). Il a le surnom d'*Afridoun* (celtique *A-fri-doun*, à nez profond, racines profondes). Son règne est tourmenté par *Zohak* (celt. *Sav-hak*, élévation du hoquet). Mais *Féridoun* est secouru par le forgeron *gaô* (celt. *gaô*, le tort, le mal bâti, comme Vulcain, le forgeron divinisé). Il repousse son ennemi. *Féridoun*, fils d'*Athvian* (celtique *At-vi-han*, semence, principe de l'été) et petit-fils de *Dchemchid* (celt. *Kemm-chik*, choix des *Piks*), reçut d'Ormuzd pour lui et ses sujets le

don d'un lieu de félicité, le *férène* (celt. *féren*, lentilles). Ne nous étonnons plus qu'Ésaü ait troqué avec son frère Jacob sa royauté nomade contre un plat de lentilles. Il achetait sa part du paradis. Messieurs les orientaux étaient, paraît-il, très friands de ce légume. Quant à Gaô, son allié lui donna la principauté d'Ispahan, et son tablier *Dirfech-gaviani* promené dans les processions perpétue sa mémoire (*Dir-fech-gao-hi-ann-hi*, acier dompté, les torts en ce lieu). Les représentations de Férédoun lui donnent la mitre solaire. Il a pour monture la vache *Pourmadji* (celt. *Pour-mad-hi*, poireau le bien). Sa massue est une tête de bœuf. Si les lentilles nous reportent à l'histoire d'Ésaü, l'estime que l'Orient faisait des poireaux nous reporte aux regrets des Hébreux privés dans le désert des oignons de l'Égypte.

Que de mystères, que de symboles naïfs nous seraient expliqués si nous savions mieux lire les inscriptions et les vieux livres de l'Asie ! Nous aurions encore beaucoup à dire sur les religions, la langue et les antiquités de la Perse, mais ce serait oublier que nous faisons seulement un mémoire.

XXIV.

Passons aux Assyriens qui retarderont moins notre marche.

Nous avons soupçonné sans le dire une participation de la race touranienne dans l'antique civilisation de la Bactriane, et une triade religieuse signalée par son nom. De nouvelles études conduiront, je l'espère, à déterminer chacun des trois termes et son origine. En Mésopotamie je ne remarque pas d'emprunt religieux fait aux touraniens. En fait de rites et d'institutions religieuses, ils ont eu l'esprit très peu inventif, même en admettant comme constant un vieux culte d'Arhimane dont l'idée première leur appartiendrait. Le positivisme, la réalité sensuelle constitue le fonds de leur génie. Mais s'ils ont laissé aux sémites et aux aryens l'enseignement religieux et la création des formes de l'adoration divine, ils les ont distancés pendant de longs siècles dans l'industrie et dans l'art de figurer la pensée.

Les caractères cunéiformes qui surchargent les monuments de la Mésopotamie sont essentiellement touraniens. Les hiéroglyphes de l'Égypte ont à mes yeux le même caractère. Les Tyriens ont trouvé plus tard une écriture purement phonétique, importée en Grèce par Cadmus, importée aussi en Égypte par les rois Tyriens qu'elle a appelés ou qu'elle a subis.

Les touraniens, inférieurs aux sémites et aux aryas sous le rapport philosophique et religieux, le sont également par la force, les proportions et les formes corporelles. Si l'industrie n'avait pas développé chez eux la richesse et ne leur avait pas fourni des moyens d'action compensant l'infériorité physique, leur vie eût été un perpétuel esclavage.

Leur race a dominé à diverses époques grâce à des temps de désarroi chez d'autres peuples, grâce aussi à sa confiance dans ses chefs, à des moyens artificiels, à l'influence que crée une civilisation industrielle, et peut-être parce qu'ils ont eu l'argent nécessaire pour stipendier les hommes forts. Si les chamites et les touraniens sont identiques, je ne dirai plus des premiers qu'ils sont indéfinissables, qu'ils n'ont ni une langue, ni un caractère connus; seulement les éléments de l'histoire générale de leurs origines ne sont pas dans la bible, et s'ils ont été les premiers civilisateurs de l'Égypte, ils n'ont fourni qu'un faible contingent à sa population.

J'en dirai autant du premier empire ninivite et du premier empire babylonien. La genèse de Moïse attribue la construction de Ninive à Assur, fils de Sem, d'abord établi dans la Babylonie, et à Nemrod, descendant de Cham, la fondation de Babylone. Pourquoi non? même comme simple histoire, la bible est d'une très grande autorité. Les ruines de Ninive offrent, ce nous semble, plus d'une analogie avec les constructions, le choix des emplacements, le goût et la manière d'entendre le confortable en Chine. L'architecture et la sculpture de Ninive, de Babylone et de la vieille Égypte, sont sœurs. Mais l'art architectural et l'écriture cunéiforme sont à peu près tout ce qui rappelle le passage des touraniens dans la Mésopotamie. La langue avait une autre origine: sémitique, si le langage officiel et scientifique des Chaldéens en marque le caractère, elle retenait beaucoup d'expressions aryennes. On aurait eu lieu de s'étonner qu'aucune trace de l'origine *aryâ* des Kasdes ne fut restée dans leur civilisation et les fêtes célébrées chaque année, cinq jours durant à Babylone sous la dénomination de *Sacéennes*, où l'on voyait les esclaves commandant aux maîtres, et l'un d'eux, revêtu d'un vêtement royal, nommé *Sagane*, exerçant les fonctions de l'édilité urbaine (voir fragment de Berosé, l. 1^{er}, n. 3), ne nous racontent-elles pas la tradition d'un empire aryen tombé dans l'esclavage? Dans cette contrée, un chef intrépide n'avait besoin que de soldats dévoués et impitoyables pour établir une solide domination. Les moyens mis en œuvre font frémir. Qu'on lise les inscriptions des autocrates chaldéens pour comprendre l'oppression des masses les plus nombreuses par une minorité armée et gorgée de butin.

Si ce qu'il y avait de plus vital dans une nationalité vaincue n'était pas chargé de chaînes et conduit dans l'immense forteresse où régnait le despote pour être massacré au moindre symptôme de révolte, on crucifiait les rois devant la principale porte de leurs capitales, on écorchait vifs les plus vaillants généraux, et leurs peaux servaient à tapisser les murailles des villes qu'ils avaient défendues, ou bien on pratiquait une excavation dans les ouvrages de défense, et sous les yeux de la population terrifiée les principaux citoyens y recevaient vivants leur sépulture.

Ce sont là les hauts-faits gravés sur leurs monuments par les rois

chaldéens et dont ils remercient leurs dieux. Les actes racontés par les souverains de l'empire des Perses ont un caractère moins odieux. On sent qu'ils étaient plus sympathiques à leurs sujets et qu'ils n'ont pas eu besoin des mêmes rigueurs. Les rois de la Perse étaient restés aryens, et ils s'en font même un titre d'illustration dans les inscriptions qu'ils ont laissées.

XXV

Ce n'est pas à ces inscriptions que j'aurai recours actuellement, mais à celles des Chaldéens. Je commence par l'inscription de Nabuchodonosor à Babylone. (Voir voyage en Mésopotamie de M. Jules Appert, t. 1^{er}, p. 231 et suivantes.)

Voici par extrait la traduction française du texte assyrien :

« Nabuchodonosor, roi de la justice, le pasteur véritable des peuples,
» guide de l'humanité qui dirige l'adoration due aux dieux *Bel-dagon*,
» soleil et *Merodach*, qui exécute leurs décrets profonds, le maître
» de la vie, le monarque auguste et sans reproche, reconstruteur de la
» pyramide et de la tour, fils de Nabopolossar, roi de Babylone, moi...
» La tour est la demeure du roi du troisième mois *nébo*. Néanmoins,
» il y a un sanctuaire de *nébo* dans la pyramide. Babylone est le refuge
» du dieu *Mérodach*.... La tour, la maison éternelle dans *Borsippa*,
» je l'ai fondée et achevée..... C'est là que trônent *nebo* et *nana*...
» Au huitième jour de lulu, je mis le ginié du dieu Nergal et du dieu
» Nibhaz à conta.

» J'ai fondé et construit Ikul-anu à Nipur, en l'honneur du dieu
» *Oannès* mon maître. J'ai porté l'attention de ma puissance vers le
» temple d'*Oannès*. J'ai déblayé et mis à nu la pierre angulaire anté-
» rieure du temple d'*Oannès*. Sur cette pierre angulaire antérieure
» j'ai posé..... J'ai propagé en homme pieux la splendeur de *Merodach*
» et de *nébo* mes maîtres..... »

L'inscription se termine par une invocation à Merodach et le monogramme *Bil, Bil, Bil*.

Merodach (celtique *Mer-od-ac'h*, race gardienne - bord de l'eau) ne pouvait manquer de figurer au premier rang dans un pays sillonné par le cours des fleuves. Aussi fait-il partie de la trinité assyrienne avec le dieu soleil, symbole de la lumière, et *Bel*, le pouvoir suprême qui est toujours nommé le premier. Sous un roi conquérant *Bel* devait prendre un titre spécial en rapport avec ses attributs guerriers, convenant en même temps aux habitudes agricoles des Assyriens. *Dagon* (celt. *dag-on*, moi, la dague, le poignard, et par extension les instruments propres à percer le sein de la terre). *Nébo*, dieu du troisième mois de l'année assyrienne, n'a pas d'autre emploi connu (celt. *neb-hô*, votre indéfini). Le *ginié* nous semble être l'effigie (celt. *gin*, revers, *gen*, joue. Le

chaldéen *gin* se traduit par le mot être). *Ner-gal* (celt. *ner-gal*, seigneur des étrangers) était sans doute ce que son nom indique, la divinité tutélaire des personnes de tous pays qui affluaient à Babylone. *Nibhaz* (celt. *nib-as*, chagrin redoublé) qui partageait un sanctuaire avec *Nergal*, passait pour l'analogue d'Anubis, le dieu égyptien du royaume des morts. *Nana* (celt. *na-na*, double négation) associé au culte de *nébo*, n'a pas de caractère déterminé dans l'inscription. Sur d'autres monuments, il paraît désigner le dieu de la lune ou la lune nouvelle.

Oannès, objet d'une vénération particulière de la part de Nabuchodonosor, nous occupera tout à l'heure.

Le monogramme *Bil*, *Bil*, *Bil*, est remarquable comme signe de la trinité divine. Le celtique *bil* ou *bili*, *bal* et *bel* en composition marque la forme ronde. Le rôle du cercle dans le symbolisme assyrien est connu. Il figure l'année, il figure Dieu. Le monogramme est donc la triple sphère, la plénitude divine, la puissance des puissances. *Bal* qui permute en *pal* est l'année, la révolution solaire. Il est d'autant plus évident que *bil* et *bal* ont été empruntés par les Assyriens à la langue primitive des aryens, que nous retrouvons *bal* dans le vieux danois et l'islandais avec le sens : lumière, éclat, frapper. Cette dernière signification appartient d'ailleurs à *bal* et *b'al* du sanscrit et les deux autres à *b'à* et *b'ala* du même idiome.

Voyons ce que la genèse assyrienne nous dit de *bel* ? La terre et l'eau sont confondues. Des êtres de formes bizarres et incohérentes existent. *Bel* sépare les deux éléments, anéantit ces existences monstrueuses. Il procree les hommes en répandant son sang. Il met l'ordre partout où était le désordre. Il donne des lois à la terre et régularise sa fécondité.

Bel, créateur, ordonnateur et souverain du monde, n'a vraisemblablement pas été compris de la même façon par tous les maîtres de l'Assyrie. Mais son nom, symbole du suprême pouvoir, de la force dans l'esprit du peuple, a triomphé de toutes les défaites et a reçu les adorations de tous les vainqueurs.

Merodach revient souvent dans les invocations des rois assyriens. Dans celle donnée au t. II, p. 292 du voyage en Mésopotamie, Nabuchodonosor lui demande entre autres choses *labar Pali*. On a vainement cherché ces mots dans les langues sémitiques. L'ensemble de la prière indique qu'il s'agit d'une arme triomphante ou d'une défense que rien nesauroit surmonter. M. Appert a traduit dans le premier sens (la victoire du glaive). Si nous recourons à une décomposition celtique *Lab-ar-Pali* se traduira littéralement *abri - au-dessus - manteau*. Suivant mon interprétation, Nabuchodonosor demanderait ici que l'ombre céleste du dieu des rives le couvre comme un manteau.

Dans d'autres inscriptions rapportées dans le même auteur, nous voyons figurer 1° *Nisroch* comme dieu du mariage (celt. *Niz-roc'h*, proche du hautain, ce qui pourrait bien être une allusion aux mœurs

conjugales de l'Orient); 2° *Istar*, déesse de la vie (celt. *Iz-ar*, au-dessus du bas); 3° le titre de *nik-ir* donné aux rois d'Assyrie et traduit du chaldéen par Honoré des grands dieux (celt. *nik-hir*, entièrement grand).

Mais ce qui nous frappe le plus dans les cultes de Babylone, c'est l'*Oannes* de Nabuchodonosor, d'Apollodore, des fragments de Bérose et d'Abydène.

Oannes est dépeint comme un animal d'une prodigieuse grandeur qui serait sorti de la mer rouge dans les limites de la terre des Babyloniens. Son corps et sa tête à forme de poisson étaient surmontés d'une autre tête. A sa queue se rattachaient des pieds humains, et il avait le langage de l'homme. Il parut dès l'origine de la contrée et son image subsistait encore dans les temples au temps de Bérose.

Cet être, qui se met parfois en communication avec les hommes, nous disent les anciens auteurs que nous citons, ne prend aucune nourriture. Il a enseigné aux mortels les lettres, les arts, la culture, la construction des temples, les lois et la science de gouverner. Trois autres amphibies semblables auraient paru depuis. Apollodore leur donne l'épithète d'annédotes (celt. *anez-dotes*, sans jeu, histoires vraies). Selon cet historien, la dernière annedote serait appelée *Odacon* (celt. *Od-ac'h-on*, nous, race du rivage de la mer.) Abydène lui donne le nom d'*Anemonte* (celt. *Anez-mont*, devenir difficile). Il désigne la première sous la dénomination *Eudoque* (celt. *Heud-oc'h*, contre les entraves); la seconde par *Eneugame* (peut-être le celt. *Enev-gamm*, l'âme du cercle); la troisième par *Eneubule* (peut-être le celt. *Enev-bul* qui répondrait à âme ou esprit de la loi). Le nom générique de cette entité affecte quatre formes différentes : *Oannès*, *Oanès*, *Oan*, *Oès*. Il nous semble hors de doute que la dernière forme *Oès* est la seconde personne temps passé parfait du verbe celt. *Beza*, tu fus. *Oan* quoique écrit par un seul *n* dans la troisième forme, est suivant moi le celtique *Oann*, j'étais, et les deux premières sont la répétition du même mot accompagné de la racine bretonne *ez*, facile. En sorte que les deux premières évolutions *oanniennes* se seraient accomplies sans difficultés. Un des noms signale les civilisateurs comme peuple maritime. *Oann* est en quelque sorte la contre-partie de *hom*, ancien dieu de la Perse affirmant son être divin au temps présent. Plus humble, *Oann* se contente du souvenir de sa grandeur sans partage. Il se réfère à un passé glorieux, attestant une antique religion civilisatrice qui a passé par quatre phases dont les auteurs venaient de la mer rouge et ne pouvaient être que des aryens comme l'indique la langue dans laquelle a été gravé le nom symbolique de leur œuvre.

Nous ne prétendons pas fixer et caractériser ces époques mystérieuses. La concordance établie, ainsi que nous venons de le faire, entre les données de tous les anciens auteurs, suffit à notre étude.

Avant de quitter la Mésopotamie, nous trouvons sur les bords du Tigre deux villes dont les noms sont encore de l'aryen primitif. *Opis*, près du mur de Sémiramis, et plus loin *Bagdad*. Nous n'examinerons pas ici l'étymologie du mot *opis*. Nous renvoyons cette discussion à la seconde partie de notre mémoire, mais il servait à désigner la principale divinité des habitants de la Chersonèse tauride, dont le culte fut importé par Oreste et Iphigénie à Athènes, et il s'offrira de nouveau à nos regards chez les oses ou opsciciens de l'Italie. Une vague tradition à laquelle la langue assyrienne ne donnerait aucun appui, mais qui en trouverait un dans le celtique *Bag-da*, embarcation de plaisir, signale cet endroit comme ayant servi originairement de lieu de plaisance et de délassement aux souverains du pays.

XXVI

L'Arménie nommée, comme nous l'avons déjà dit, par la langue celtique (*Ar-menez*, les montagnes), présente beaucoup plus de débris du même idiome.

Je soupçonne que, chez les Arméniens aussi bien que chez les Perses, les Mèdes, les Hindous et la plupart des peuples de l'antiquité, l'agriculture a tenu la place la plus importante dans les mythes et dans la religion. L'éponyme auquel répondaient les Arméniens, symbolisé suivant la coutume dans un père commun, était *Aram*, qui avait engendré une autre célébrité mythique *Ara*, et avait eu pour père *Harma*. « C'est de son nom, nous dit l'histoire d'Arménie de Marapas-catina, que tous les peuples appellent notre pays : les Grecs, Armen » (*αρμενος*), les Perses et les Syriens, Arméni. »

Faire dériver arménie et arméniens d'*Aram* était un hommage naturel à la mémoire de ce personnage légendaire. Seulement l'analogie est tellement forcée qu'elle ne peut séduire aujourd'hui aucun lecteur impartial. Plusieurs savants veulent que cette dénomination ait été donnée par les sémites, quoique la racine n'existe pas dans leur langue, et des hommes de la science ont pensé que l'*Erieméno* du Vispered, ch. I, II, et de divers autres passages de l'Avesta était l'Arménie. Cette dernière opinion ne manque pas de probabilité, mais elle confirmerait notre étymologie au lieu de la détruire. L'autre opinion est purement hypothétique, et quand on rencontre un sens parfaitement approprié dans une langue primitive parlée par les hommes de la race dominante du pays, il ne faut pas chercher ailleurs sous peine de s'égarer.

Cette langue a laissé ses racines dans les noms de lieux et dans les noms d'hommes. On est frappé de cette remarquable circonstance quand on parcourt la collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie, Marapas-catina, Moïse de Khorène, Faustus de Byzance, Élisée Vertabed, Lazare de Pharbe, Agathange, etc.

Pour les lieux nous citerons : 1^o le château de *Karni*, bâti par Kegham, sur un escarpement de rochers (celt. *karn-hi*, les rochers); 2^o *Mogdoun* également écrit *Moggoun*, lieu où furent massacrés par ordre du roi Daron les ambassadeurs du roi des Perses et leur nombreuse escorte (celt. *Môg-doun*, grand creux, grande tombe ou tombeau des grands) (1); 3^o *Harztan*, fleuve bordé de forêts servant aux chasses royales (celt. *Raz-tann*, bord du plein-chêne); 4^o *Bévezmank*, aujourd'hui *Kerezman*, *Medj* (2), colline où Bel et ses guerriers succombèrent dans sa lutte contre Haïg (celt. *Ker-ez-mank*, lieu de la figure commode (3), et *Ker-ez-mank*, lieu de la privation ou mort des commodes); 5^o *Kirehn* (celt. *Kir-hen*, vieux village); 6^o *Baris* (celt. *Bar-is*, sommet inférieur), le sommet relativement bas faisant partie de la chaîne de montagnes d'un difficile accès qui traverse l'Arménie, celui où d'après Nicolas de Damas, beaucoup d'hommes auraient trouvé un refuge pendant le déluge et où l'arche de Noé se serait arrêtée (4); 7^o le canton de *Rec'hdouni*, sur les rives méridionales du lac du *Van*, frappé, dit-on, avec un chef arménien de la malédiction de saint Jacques (celt. *Rec'h-doun-hi*, les chagrins du creux, du lac, *Van* pour *Mân*, les hommes); 8^o *Mog*, l'une des plus grandes provinces du pays (celt. *Mog*, grand); 9^o *Douroupéran*, autre province arménienne (celt. *Dourhou-Peran*, les quartiers de l'eau); 10^o le village *Aramana*, (celt. *Ara-mana*, travailler à la charrue et demeurer); 11^o *Doun*, district célèbre par le château-fort renfermant plusieurs sépultures royales (celt. *Doun*, profond, creux, vallon); 12^o *Ankegh*, le château dont nous venons de parler (celt. *Anken*, chagrin, affliction); 13^o *Antmesch*, autrement dit *Aniousch* et par Ammien Marcellin *Agabana*, le château des oubliettes où Archage, roi d'Arménie fut renfermé et chargé de chaînes par ordre de Sapor, roi des Perses (celt. *Ant-Mesk*, fosse, confusion, *An-iouest*, pour devenir mort, *Ac'ha bana*, eh bien ! jeter avec violence); 14^o le château d'*Ardakers*, dit aussi *Ardarakers*, de la province d'Arscharouni, où se refugia la reine d'Arménie, suivant Faustus de Byzance (liv. iv, ch. 55), (en celtique *Ar-da-ker*, le lieu de plaisir, *Ar-da-rat-ker*, lieu de la bonne pensée).

Nous pourrions indiquer beaucoup d'autres noms de lieux se décomposant parfaitement en langue celtique et en concordance rigoureuse pour le sens. Nous pourrions y ajouter un nombre bien autrement con-

(1) Les orientalistes traduisent maison des Mages. Je n'ai pas besoin de faire observer que le *d* permute souvent en *g*.

(2) *Medj* est évidemment le Mède. Cette tradition rattacherait Bel, roi de Babylone, contemporain et ennemi de Haïg, à la branche médique.

(3) Les morts étaient dits bons. Nous verrons qu'ailleurs des peuples de la race aryenne priaient les dieux de ne pas les rendre bons, c'est-à-dire, de ne pas les faire mourir.

(4) Flavius Josèphe, *Antiquités juives*, liv. 1^{er}, ch. iv.

sidérable de dénominations où les racines celtiques sont évidentes, sans que l'interprétation, faute de renseignements, puisse être donnée avec certitude.

Dans les noms des chefs historiques et légendaires, les racines celtiques les plus caractéristiques se montrent constamment, par exemple, la racine *war* ou *var*, au-dessus.

Les noms des rois et des généraux de la Perse, mêlés à l'histoire d'Arménie, donneraient lieu à la même observation.

Aram (breton de Vannes, celt. de Gall., gaël d'Écosse et islandais *ar-am*, littéralement pour dessus ou pour au-dessus), personnification planant sur les origines arméniennes, est un embarrassant problème. Les derniers habitants le réclament comme leur fondateur, et cependant le nom des habitants primitifs (les Araméens), rejetés très anciennement dans la Syrie, où ils se sont fixés, nous dit que le surnom d'Aram, appartenant aux populations arméniennes, est antérieur à ce refoulement. D'un autre côté, les Araméens parlent une langue sémitique, et la langue des anciens conquérants est aryenne comme leur race. La solution de cette difficulté est, peut-être, dans la coexistence des races sémitique et aryenne avant la conquête d'Haïg en Arménie. Les Sémites expulsés auraient conservé le nom d'Aram dans leur nouvelle patrie, et les nouveaux venus l'auraient adopté en se fusionnant avec leurs congénères indigènes. En Arménie, le nom est resté sans aucune addition à côté du nom régional *Ar-menez*. Chez les expulsés, il a subi une modification (celt. *Aram-hé-hen*, les anciens Aram.)

Harma (celt. *arm-a*, d'airain, *arma*, armer) est plus encore qu'Aram un ancêtre à classer dans les légendes mythologiques; mais il nous montrerait un peuple qui se forme grâce à la découverte de l'airain et à son emploi dans les arts et dans la guerre.

Ara (celt. *ara*, travailler à la charrue), petit-fils d'Harma, marque vraisemblablement une époque de développement agricole en Arménie. Moins habile guerrier ou moins heureux à la guerre que son père Aram, vainqueur de l'Assyrie, de la Cappadoce et d'autres contrées, il est défait par Schamiram (Sémiramis) dans les plaines de l'Ararat. Il périt dans le combat. Ses sujets, après une lutte prolongée, passèrent sous le joug assyrien. Une forteresse et une chaussée gigantesque furent construites par Schamiram.

Soit regret de cette mort, soit politique de la part de la reine d'Assyrie, elle invoqua publiquement les *Arlez* ou *Aralez*, êtres surnaturels, divinités secondaires, amies et voisins de l'homme, qui, suivant les croyances populaires des Arméniens, avaient le pouvoir de rappeler un mort à la vie en léchant ses blessures (1). Les *Arlez* (celt. *ar-lez*, les soutiens, les proches) n'obéirent pas, bien entendu, à l'invocation, et,

(1) On les disait nées d'un chien.

après avoir entretenu quelque temps le bruit d'une résurrection, en faisant aux dieux des sacrifices d'actions de grâces, elle dut prendre des moyens plus efficaces de domination quand la guerre eut cessé.

Après Sémiramis, tantôt tributaire, tantôt indépendante, l'Arménie n'abdiqua jamais son caractère national. Avec des croyances particulières généralement très superstitieuses, elle avait reçu le culte du feu et la réforme de Zoroastre. Le mazdéisme y était en grand honneur. Néanmoins on sent, dans le mazdéisme arménien, la couleur locale et l'empreinte de la nationalité.

Ormuzd se nomme, en Arménie, *Aramasda* (celtique *aram-as-da*, Aram le très bon, littéralement, Aram doublement bon). Marapas-Catina (l. xxiv, ch. 31) se montre fort embarrassé pour interpréter l'épithète *gunt*, qui accompagne ordinairement ce nom (celt. *gûn* ou *kun*, doux, bienfaisant, clément).

La foi la plus caractéristique de la branche arménienne avait pour objet une hiérarchie d'êtres surnaturels qu'on n'aperçoit pas dans la mythologie des Mèdes et des Perses. Ces essences, les *tutzazn*, sont traduites invariablement, dans les livres des orientalistes, par hommes d'origine divine. Le celt. *tud-az*, qui est identique, aux lettres additionnelles près, nous donne le sens d'hommes redoublés ou d'une nature supérieure. L'analogie du nom avec les *teuz* et les *duz* des Bretons, natures également surhumaines, n'échappera pas non plus à notre attention.

Les principaux *tutzazn* sont *Pap*. (celt. *pap*, bouillie), *Diran* (celt. *dirann*, indivisible), *Vahaken* (celt. *va-hakein*, mon bredouiller, mon bégayer).

Pour reconnaître l'exactitude de notre interprétation du dernier nom, il faut se reporter à sa légende donnée par Marapas-Catina (l. xxiv, ch. 41) : « Le ciel et la terre étaient dans l'enfantement. Dans la mer » naquit un petit roseau vermeil. De ce roseau sortait de la fumée et » jaillissait la flamme. De cette flamme s'élançait un jeune enfant. Ce » jeune enfant avait une chevelure de feu. Il avait une barbe de flamme, » et ses petits yeux étaient deux soleils. »

Nous ne nous chargeons pas d'expliquer ce chant populaire répété en Arménie au son du pampirn. Mais il n'est pas hors de propos de dire que la même légende donne pour fils à Vahaken *Aravan* (celt. *aravan*, figure d'Ara), pour petit-fils *Nerseh* (celt. *ners-hé*, sa force), et pour arrière-petit-fils *Zareh* (celt. *sarret*, qui affecte un air grave et sérieux).

Un dernier trait des mœurs religieuses des Arméniens est bon à noter. Il indique une grande déviation de l'esprit du prophète Zoroastre. Nous l'empruntons à Marapas-Catina (l. xxxiii, ch. 8) : « Valarsace bâtit un temple à Armavir, où il mit les images du soleil » (Arékagen), de la lune (Lousin) et celles de ses ancêtres. »

Nous n'avons pas besoin de dire en quoi consistaient les divergences de ce paganisme et du mazdéisme pur. Les noms donnés au soleil et à la lune servent seulement l'objet de nos remarques.

Arekagen ressemble singulièrement au celt. *aret-agen*, source du labouré. Sans soleil, point d'agriculture. *Lousin* m'a tout l'air de ne pas être la chaste Hécate, mais le celt. *louz-en*, l'impudique, expression assortie aux attributs de cette divinité, s'il est vrai, comme l'affirment des savants distingués, que la lune était, dans les idées arméniennes, le symbole du feu sexuel chez la femme, de même que le soleil aurait symbolisé parfois le feu sexuel chez l'homme. L'explication paraît d'autant plus probable que Moïse de Khorène (histoire des Vierges) appelle la lune le *feu sœur*.

XXVII.

L'Arménie confinait à la Cappadoce et à la Paphlagonie. Ces deux dernières contrées avaient subi des invasions et de nombreux changements à diverses époques. Les Cimmériens avaient occupé la Paphlagonie et en avaient été expulsés. Les Hennètes ou Vennètes, nation slave celtisée, la possédaient en partie avant de passer en Italie, sur les bords de l'Adriatique; mais, quoique devenus peu nombreux dans le pays après leurs migrations, ils y ont conservé des représentants, au moins jusqu'au commencement de l'ère chrétienne. Les autres peuples paphlagoniens étaient manifestement frères des Phrygiens, d'après les détails dans lesquels Strabon est entré. La Cappadoce offrait, d'après le même auteur, plus de variété dans ses habitants. Au midi, du côté de la Cilicie, on ne parlait qu'une seule langue. Vers l'Orient, dans la direction de l'Arménie et de la Colchide et dans la région intermédiaire, on se servait de différents idiomes. La partie confinante à la Paphlagonie avait beaucoup de mots paphlagoniens. Parmi ceux que cite Strabon, je n'en vois que deux qui appartiennent certainement à la langue celtique: *Bagas* (*baga*, embarquer, porter sur les eaux), et *Manès* (*manné*, montagne). Mais des particularités trop importantes nous sont transmises par notre auteur, pour qu'il soit possible de méconnaître que la langue antique du pays était celle dont nous avons constaté l'existence dans les autres parties de l'Asie où nous nous sommes arrêté.

La première particularité est le nom de *Bagadaoni* donné à une plaine stérile malgré sa latitude qui semblerait devoir la rendre très frugifère. Nous savons la signification celtique de *baga*, et l'extension que lui avaient donné les Mèdes et les Perses, *daoni*, est aussi un verbe celtique. *Bagadaoni* marque cette plaine du sceau de la malédiction de Dieu.

La seconde particularité est le nom de *Ma* donné par les Cappado-ciens à la divinité, dieu ou déesse des deux Comagènes (Comagène de

la Cappadoce et Comagène du Pont). Le pontife de cette religion était presque l'égal du roi, et la foule des fervents adorateurs très considérable. Le plus souvent ce chef religieux appartenait même à la famille royale. Souverain du temple, il avait six mille prêtres sous ses ordres. On attribuait l'institution des rites à Oreste et à Iphigénie, et on les considérait comme identiques à ceux de Diane Tauropole. Il en résulterait que *Ma* serait la déesse *Opis* des Cimmériens de la Tauride, que l'on confond souvent avec Diane, avec Hécate et avec la lune. *Opis* est un peu tout cela, mais sans être bien définie ailleurs qu'en Italie où elle était la nature cultivée. On comprend par quelle évolution naturelle de l'esprit on lui a rattaché la vertu des simples, les phases diverses de la lune, dont l'influence sur l'état atmosphérique et par suite sur l'agriculture est certaine, et enfin les succès de la guerre donnant la puissance et les bras des esclaves pour féconder le sol sous les ordres des guerriers.

Quels attributs donnait-on à la déesse de Comana? Strabon ne s'en est pas occupé; mais, quoique les Romains l'aient reçue plus tard sous le nom de Bellone, déesse de la guerre, et que les Grecs la nommassent Enyo, à Rome et en Cappadoce, il est manifeste qu'elle ne représentait pas seulement l'ardeur guerrière, la fureur aveugle des combats. Les inspirations religieuses, qu'elle communiquait à ses adeptes, supposent des idées d'un ordre plus élevé.

Le nom cappadocien le démontre, du reste. *Ma* est, par une contraction très usitée dans la langue celtique, la forme de la troisième personne indicatif présent du verbe breton *beza*, être. *Ma* est l'être, celui qui est, comme le dieu de la genèse, comme l'*hom* ou *omp* des anciens Perses. En lui résidaient le pouvoir, la providence, les destinées, la dispensation de tous les biens et en particulier la prospérité agricole. Il avait sa place, en qualité d'*ized*, dans le panthéon du mazdéisme. Il y figurait comme génie de la lune. Mais les habitants de la Comagène n'avaient pas accepté cette transaction trop insuffisante pour leur foi. Ils avaient maintenu le premier rang à leur dieu, et la dévotion au temple de Comana n'était pas seulement attestée par le pays. Les étrangers y affluaient.

Le mazdéisme avait cours néanmoins dans la Cappadoce. On y comptait sept vastes temples du feu, et le culte des différents dieux ou génies de la Perse y était en grand honneur. *Anaitis* et *Omane* avaient leurs chapelles où s'observaient les rites des mages, notamment la récitation de prières d'heure en heure, l'entretien du feu sacré, le sacrifice des victimes à coups de pieux, sans qu'il fût fait usage du couteau. Le simulacre d'*Omane* était promené en grande pompe. Mithra, figure très vague dans le Zend-Avesta, avait aussi dans la Cappadoce et en Phrygie un culte très répandu, qui prit un grand développement dans les deux premiers siècles du christianisme.

Nous avons établi l'origine celto-aryenne du nom d'*Anahid* ou *Anaitis*. Nous devons signaler maintenant celle des deux autres divinités que nous venons de nommer. Mithra se traduit ordinairement le doux. Le celtique *mit-rat* nous donne douce pensée (1). Quel que soit son rôle divin originaire, qu'il fût le soleil ou tout autre chose, il est avéré par cette signification que Mithra était le symbole de la douceur. *Omane*, nommé pareillement *Amane*, adoré principalement à Zéla avant d'être reçu en Cappadoce, ne se définissait pas mieux que *Mithra* dans la religion qui le consacrait. Les uns le considèrent comme la personnification du feu perpétuel, d'autres comme personnification du mont Aman qui fait partie de la chaîne des monts Taurus. Une troisième opinion l'assimile au soleil. Nous n'avons pas à résoudre ces difficultés ; mais nous croyons que c'est tout simplement une déviation des idées mazdéistes ou une idée idolâtre antérieure que le mazdéisme n'avait pu déraciner. *Omane* (celt. *ho-man*, les figures ou leur figure) n'est pas autre chose que l'emblème matériel de la divinité, fabriqué par la main de l'homme. La variante de son nom *Amane* (celt. *aman*, ici, en ceci), loin de faire échec à cette interprétation, lui fournit un nouvel appui.

On sent à quel point les Cappadociens s'identifient avec la race des Perses et des Mèdes. Nous pouvons en dire autant des Bithyniens et des peuples de la Colchide et du Pont, sauf que, dans la Colchide, on apercevait, à côté des aryens, des Mongols et des Sémites, et que des croisements avaient eu lieu.

Je ne parle pas, en particulier, des Galates de la Cappadoce et de la Bithynie. Ceux-là étant Celtes, leur langue était nécessairement le celtique. Circonstance singulière, cependant, la preuve directe nous manque presque sous ce rapport. Nous n'avons qu'un petit nombre de noms comme éléments de démonstration. La déesse des Galates *Agdistin* (celt. *ach-disten*, race relâchée, dissolue), qualification justifiée par les mœurs de ses prêtres ; *Drunemète*, lieu où se jugeaient exclusivement les homicides en assemblée nationale (celt. *drouk-nemet*, uniquement la malfaisance) ; *Dindymen*, surnom de la déesse attribué à la position de son temple au pied d'une montagne (celt. *din-dim-en*, point dans la forteresse sur la hauteur) ; *Tolisboges*, *Tectosages* et quelques autres mots constituent tous les vestiges de l'idiome recueillis par les géographes et les historiens.

(1) *Mit* ne se trouve pas dans les dictionnaires bretons ; mais comme *Mitouik*, très en usage en langue bretonne, signifie doucereux, il est évident que la racine *mit* a le sens de doux. Seulement, elle ne s'emploie aujourd'hui qu'avec le diminutif. Le sanscrit *Mitra*, *Mittra* signifie aimé et doux.

XXVIII.

Le moment serait venu de soumettre la Phrygie à notre revue analytique, si nous n'avions un retour à faire dans la Phénicie. Nous ne parlerons au surplus de cette dernière contrée que pour interroger la langue de Sidon et de Tyr, et nos documents sont fort restreints. La Genèse de Sanchoniathon sera le seul dont nous ferons usage.

Voici le début de la création. L'amour des principes rudimentaires s'empare de l'esprit. Il s'unit à eux et produit *Mot*, que les compilateurs se déclarent impuissants à caractériser. Ce pourrait bien être le substantif celt. *Mog*, grand, un demiurge. La genèse continue : « De *Colpia*, » le vent (celt. *koll-kia*, souffrir dommage), et de son épouse *Braau* » (celt. *brao*, belle), que les Grecs appellent *Nucta*, c'est-à-dire la » nuit, naissent *Eon* (celt. *eon*, mousse, écume sur un liquide), qui » découvrit l'art d'extraire des arbres des substances nutritives (1) et le » premier né..... Du fils de celui-ci et d'*Ève* (celt. *ev*, le ciel) sont » provenus des enfants également sujets à la mort : la lumière, le feu » et la flamme (2). » Sanchoniathon parle ensuite de *Muth* (celt. *mud t* muet), que les Phéniciens appellent tantôt la mort et tantôt dieu de la mort. Il fait épouser à Saturne une princesse du pays nommée *Anobret* (celt. *anô-bré*, montagne du lieu, au figuré princesse du pays). Saturne, décoré de l'épithète *el* (celt. *el*, ange), donne à Neptune et aux Cabires Biblos, ville de la déesse *Baaltime* (vieux danois et islandais *baal*, lumière, celt. *ti* et gaël d'Écosse et d'Irlande *tigh*, maison (3), maison de la lumière), qu'on appelle, suivant Philon, *Dione* (celt. *dioni*, écumer). Le mythe la représente comme une titanide, fille de l'Océan et de *Téthys* ou d'*Uranus* et de la terre. Le même nom est donné à Aphrodite (Vénus), née de l'écume de la mer. Du mariage de Saturne et d'*Anobre* on vit naître *Jeud* (celt. *iéu*, attelage de bœufs pour le labour).

Un nom que Sanchoniathon n'a pas reproduit est trop notoire pour ne pas trouver place dans nos pages. *Adad*, connu également sous la forme *Adod* (celt. *had-had*, semence des semences, et *had-od*, semence du bord de l'eau) était qualifié roi des dieux en Phénicie et en Assyrie. *Adon*, qui figurera incidemment plus loin, aurait pu être également cité ici.

En voilà assez, surtout en rapprochant ces étymologies de ce que nous

(1) Nous ne savons quelle peut être cette découverte.

(2) Le ciel est pris ici dans le sens de partie supérieure du monde, celle où se meuvent les astres.

(3) Le vieux danois et l'islandais étant des langues gaéliques, il est permis d'y chercher la signification celtique d'un mot qui n'est pas inscrit dans les dictionnaires bretons, ou qui, comme le substantif *baal*, n'y a point l'acception encore en usage dans des idiomes de même provenance.

avons dit de l'origine du mot *Cabires* et du *Bel* des Tyriens, pour constater que la langue cello-aryenne avait des attaches très sérieuses chez les Phéniciens.

XXIX.

Nous nous hâtons d'arriver en Phrygie, en remarquant que Tantale (celt. *tan-tal*, fond de feu ou fond de chêne), revendiqué par cette contrée, la Lydie et la Paphlagonie, sans que sa patrie ait jamais été bien déterminée, serait une sorte de révélation de la fraternité des Lydiens, des Paphlagoniens et des Phrygiens, si cette fraternité n'était pas un fait déjà acquis à l'histoire.

Le personnage célèbre dont nous parlons, placé au début de son règne sous les auspices d'une divinité adorée sur le Tmole, en Lydie, essuya dans la suite de grands revers. Un de ses enfants, *Brotéas*, (celt. *bró-téaz*, je corrompis ou j'altère le pays) étant, sinon l'identité, au moins l'homonyme d'un fils de Vulcain, qui, par dégoût de la vie, aurait cherché la mort dans les flammes, on serait porté à se demander si Tantale n'aurait pas appartenu aux croyances de l'Inde ou au culte du feu. Ses deux autres enfants : 1° *Pelops*, civilisateur et roi du Péloponèse (celt. *bel-ops*, *guerre-organisation* ou *guerre-culture*) et 2° *Niobé*, épouse d'Amphion, roi de Thèbes, mère de six fils et six filles, trop fière de sa fécondité et punie par Apollon et Diane pour s'être préférée à Latone, (celt. *ni-ôber*, nous faire) avaient quitté l'Asie pour se mêler directement aux temps héroïques de la Grèce.

Les *Phrygiens* ou *Priges*, venus de la Thrace, y avaient porté le nom de *Briges*, et la conformité d'idées, de mœurs et de religion était telle entre eux et les habitants de la Lydie et de la Mysie, qu'on les confondait souvent, au dire de Strabon. L'île de Crète et Athènes participaient également à leurs rites et à leurs initiations.

Les Thraces, conduits par Eumolpe, avaient pris possession de l'Attique. Les Phrygiens, commandés par Pelops, s'étaient emparés du Péloponèse, concurremment avec les Égyptiens de Danaüs, les Pelasges, les Lélèges et d'autres. On voit quels liens existaient entre la Grèce et la Phrygie malgré leurs rivalités. Cette connexité nous impose l'obligation de ne pas terminer la première partie de notre mémoire sans faire une excursion en Grèce, qui a, d'ailleurs, été une des dernières étapes des diverses branches de la race aryenne avant leur passage en Italie.

Si *Briges* et *Priges* ne sont pas de simples variantes du même mot, je crois devoir les rattacher aux termes celtiques *Brig* (montagne en gallois) et *Pri-gez* ou *Pri-Keis*, qui indiquerait cette race comme adonnée à la fabrication des poteries ou au labourage des terres argileuses. *Priam*, en grec *Priamos*, (celt. *pria-moz*, moule à traiter l'argile ou manière de travailler les terres argileuses) devrait son nom à la même cause. Dans son enfance, il avait été appelé *Podarcès* (celt.

po-dar-kest, manche de charrue-javelot-corbeille), ce qui correspondait probablement à trois des industries plus particulièrement pratiquées dans ses États. Ses sujets faisaient un commerce très étendu, et le véritable motif des Grecs en venant assiéger Troie, était l'ambition d'anéantir au profit de la Grèce et de ses colonies une prospérité qu'elles n'avaient pu atteindre.

Les cultes de la Phrygie, dont la couleur locale est la plus saillante, sont ceux de *Priape* nommé *Priapos* par les grecs, de *Cybèle*, d'*Atys*, de *Rhée*, de *Sabazios*, de *Zeus*, des *Dactyles Idéens*, des *Telchines*, des *Corybantes* et des *Curètes*. On peut y joindre *Silène*, les *Satyres* et les *Tityres*.

Priapos (celt. *Pri-ap-oz*, terre argileuse - fils - nature façonnée), dieu de la fécondation agricole, doué de la vertu prophétique comme toutes les divinités champêtres, avait un temple dans une ville de la Troade portant son nom, et un autre à Lampsaque, en Mysie, sur l'Hellespont.

Sabazios (celt. *Sa-baz-hi-oz*, mot à mot élévation-bâtons-la nature, expression pittoresque justifiée par le port du thyrses, javelot orné de pampres et de lierre qui figurait dans la mise en scène des Orgiaques) nous paraît avoir été le Bacchus primitif de la Thrace, le *Dionizios* (celt. *Dioniz-hi-oz*, j'écumai - la nature ou la préparation), avant les institutions orphiques.

Cybèle (celt. *Kibel*, baignoire) dont les fêtes étaient accompagnées de la cérémonie d'un bain complet donné à son effigie dans un cours d'eau (1) et d'un baptême par immersion à ceux qui les célébraient, avait une très grande analogie avec *Rhée* (en grec *Rhèè* et *Rhèiè* (celt. *Rei*, faire don, *Reiz*, règle, ordre, arrangement). Ces deux divinités, qui se sont confondues plus tard, apparaissent dans les Mythes comme inventrices des flûtes, des tambours, de la médecine et de l'art vétérinaire, et comme ayant donné des lois à la Phrygie. Elles se présentent aussi comme déesses de la nature, et ce sont elles qui en frappant les rochers de leur sceptre en ont fait jaillir les sources voisines de leurs temples. Toutes les deux ont aimé le jeune et beau *Atys* (celt. *At-is*, semences basses ou plutôt semences de la terre, et *Atiz*, persuasion) qui, suivant la version de Pausanias, avait introduit et propagé en Lydie le culte de *Cybèle*. Frappé de mort par des bergers que Mæon, père de cette déesse avait excités contre lui, ou par un sanglier que la jalousie de Jupiter avait envoyé ravager le pays, ou enfin tué de sa propre main dans un accès de frénésie à la suite d'une affreuse mutilation, il fut longtemps pleuré par sa divine amante. *Atis* est aussi appelé *Papas* (celt. *Pap-as*, abondance de bouillie). Tous les ans, la commémoration de sa mort

(1) Le même rite s'observait dans le culte de la déesse *Herta* chez les Angles, les Nuithones, les Varins et autres peuples de la Germanie nommés par Tacite, Germ. n. 40.

était célébrée en grande pompe au printemps. A Rome, les cérémonies duraient du 22 au 27 mars, mais c'était une importation phrygienne acceptée par la capitale de l'Empire, sous le règne de Claude. Au lieu où le culte d'Atys avait pris naissance, les fêtes étaient de trois jours seulement. La première journée se passait en lamentations. On abattait un pin qu'on promenait après y avoir attaché l'image d'Atys et qu'on déposait dans le temple de la déesse qui ne prenait probablement qu'à cette occasion le nom de *Cybebé* (celt. *Kib-é-bé*, rond - moi - tombeau, ou *Kib-hé-bé*, rond - son tombeau, allusion à l'arbre symbolique). Une musique étourdissante succédait au deuil le second jour et le troisième la fiction rituelle de la découverte du corps donnait lieu à des orgies où le sang coulait.

Atys était en Phrygie à peu près le parède de l'*Adon* ou *Adonis* des Phéniciens (celt. *Had-on*, moi - semence), né d'une mère changée en un arbre qui produit la myrrhe. Adonis était sorti après dix mois du sein de la métamorphose. Vénus et Proserpine se le disputèrent à cause de sa beauté, et pour tout concilier le maître des dieux décida que chaque année il vivrait quatre mois pour lui-même et quatre mois près de chacune de ces déesses. Dans la suite, atteint à la chasse par un sanglier qu'il avait blessé, il mourut, mais Vénus obtint qu'il ne passerait tous les ans que six mois dans le royaume de la mort et qu'il lui serait rendu pendant les six autres mois. Deux jours consécutifs étaient consacrés à Adonis dans la ville de Biblos et en Grèce, l'un pour pleurer son trépas et l'autre pour fêter sa résurrection.

Les deux cultes dérivent du même mythe. C'est l'alternative personnifiée de la stérilité ou mort de la nature durant l'hiver et de la fécondité ou renouveau de la nature dans les autres saisons.

Dans la Thrace, *Cotys* (cel. *Kod-is*, sein bas, c'est-à-dire, sein de la terre), et *Bendis*, déesse de la lune (celt. *Pen-dis*, tête cube, ou *Ben-dis*, taille - cube), possédaient les mêmes attributs que Cybèle, et étaient adorés avec observance des mêmes rites. Aussi, Diodore indique-t-il *Nysa* en Thrace (celt. *Niza*, vanner le grain), comme lieu de naissance de Cybèle ou de son culte. Ce dernier trait confirme le caractère commun à ces diverses divinités qui ressort de tous les faits.

Les *Corybantes* (celt. *Korr-hi-bann-tes*, nains, sorciers, magiciens ou génies - les jetées - tas) étaient prêtres de Cybèle et de Rhée. Ils exécutaient tantôt des mouvements orgiaques, tantôt des danses martiales en choquant leurs boucliers et leurs épées, et en se poussant dans une mêlée à laquelle leur nom semble faire allusion. Ce sont les premiers Corybantes ou les instituteurs de ce collège de prêtres qui ont été élevés au rang de génies.

Les *Telchines* (celt. *tell-ki-nés*, tribut-proche du chien) n'ont rien de commun avec les divinités de la nature dont nous nous sommes occupés, ni avec leurs prêtres. Soit qu'on doive reconnaître en eux, ce qui est

probable, un peuple très antique, importateur de divers dieux en Phrygie, en Grèce et en d'autres lieux où ils se seraient fait payer des tributs, soit qu'ils n'aient jamais eu d'existence réelle, on les avait admis comme génies dans les croyances phrygiennes.

Les mythes leur font prendre des figures très variées — instituteurs religieux et pieux artistes, fils de Neptune et de Thalassa — suivant Pausanias et Strabon, plus anciens que le culte de Neptune dont ils seraient même les fondateurs — d'après les métamorphoses d'Ovide, ensevelis sous les eaux et changés en rochers par Jupiter — d'autres fois êtres surnaturels, malfaisants et grossiers — réduits par quelques mythologues à une origine purement bestiale et à former la meute d'Actéon qui dévore son maître pour obéir à la vengeance de Diane, et obtient en récompense de devenir des hommes. Ils sont, comme on le voit, difficiles à définir. Ceux de leurs noms appartenant à la langue celtique nous offrent le reflet de ces différentes versions.

J'indiquerai seulement les suivants :

1° *Mylos* (celt. *Mil-oz*, figure de bête ou *animal-nature*) ; 2° *Chalcon* (celt. *Chal-kon*, l'angle du flot) ; 3° *Hormenos* (celt. *Hor-menoz*, notre pensée) ; 4° *Nicon* (celt. *Ni-kon*, nous, angles, ou en d'autres termes, nous, récifs) ; 5° *Chryson* (celt. *Kriz-on*, moi, l'inhumain) ; 6° *Lycos* (celt. *Lik-oz*, figure ou nature impudique) ; 7° *Argyron* (celt. *Ar-gir-on*, moi, la parole) 8° *Anteos* (celt. *Ant-é-oz*, moi, façon du sillon).

Silène, en grec *Silénos* (celt. *Sil-en*, dans la goutte ou goutte du ciel ou passage du ciel), père nourricier et compagnon de Bacchus, toujours plongé dans l'ivresse, les *Satyres* (celt. *Sa-tir*, élévation-terre), et les *Tityres* (celt. *Ti-tir*, maisons-terre), tous figurant des fêtes de Bacchus et représentant les scènes des vendanges, les habitants des côteaux et les familles des vigneronns avaient été transformés en génies.

Les Cabires, *Kabirim* dans la Phénicie et probablement chez les premiers Prygiens, *Kábeiroi* en Grec, avaient une toute autre origine que nous avons expliquée. Associés dans la Samothrace à une déesse locale et ayant reçu dans cette île des adjonctions qui en avaient modifié la physionomie, ils y avaient emprunté certains traits tout-à-fait étrangers à la conception tyrienne. Voilà pourquoi de graves autorités, en s'attachant trop à des circonstances accidentelles, les ont assimilés aux Corybantes, aux Dactyles et aux Curètes. En prenant à la lettre le mot *kábeiroi* qui n'a pas l'apparence d'une racine grecque et ressemble au moins beaucoup au celtique *kab-erô-hi* (les chefs de la culture agricole et horticole), réduirait même le rôle des Cabires à une seule industrie. Leur patronage primitif les embrassait toutes.

Les *Dactyles*, autrement dits *Goêtes* (celt. *Goëd*, forgerons, fouilleurs de terre), habiles mineurs et artistes métallurgistes dans les montagnes de l'Ida qui traversent la Phrygie, ont en outre l'honneur de passer pour inventeurs ou premiers maîtres d'enseignement de l'alphabet, de

la musique cadencée, de l'arithmétique et de la magie. Il est certain qu'ils ont exercé ce dernier art et procuré une civilisation nouvelle aux habitants du pays. Disparus avant l'époque historique, ils sont restés dans la mémoire des hommes comme doués d'une nature surhumaine.

La divination et certaines pratiques religieuses dans les lieux déserts et boisés de la chaîne de montagnes de l'Ida, sont tout ce qui pourrait leur donner un air de famille avec les Corybantes. Ce n'est pas assez pour les confondre. Ils restent parfaitement distincts. On les invoquait pour découvrir les choses cachées ou perdues et pour lire dans l'avenir.

Les Curètes (en grec *Kourètes*) ont constitué une nation connue, repoussée de la Colchide et de l'Élide, émigrée dans l'Étolie et l'Acarmanie. Les auteurs regardaient généralement les prêtres des *Zeus* phrygien et crétois comme issus de ce peuple dont ils portaient le nom. Strabon révoque en doute cette origine. Sans chercher à résoudre la question, je remarque que, dans les historiens et les mythologues, peuple et prêtres du nom de Curètes sont réduits à des stratagèmes pour se dérober et soustraire l'enfance de leurs dieux aux poursuites de l'ennemi (1).

Les Grecs se sont épuisés en recherches étymologiques qui n'ont pas conduit à des résultats bien satisfaisants. Le celtique *kuz-ret*, retraits ou cachette nécessaire serait en complète concordance avec les situations légendaires de la nationalité et du sacerdoce. Faut-il admettre pour cela l'interprétation ? J'inclinerais à le faire et je n'ose toutefois m'y arrêter. Dans tous les cas, il serait difficile de ne pas reconnaître que la religion de *Zeus* a eu ses jours d'épreuves en Phrygie et en Grèce, qu'elle s'est réfugiée dans les cavernes de l'Ida et de l'île de Crète pour fuir les persécuteurs. Ces missionnaires dissimulaient leur culte sous des formes étrangères. Cette induction découle du mythe de la naissance et des soins donnés à Jupiter enfant. Les combats des Titans et de cette religion nouvelle se donnèrent plus tard en Thessalie. La guerre dura dix ans. Les adorateurs de *Zeus* triomphèrent sans qu'on voie les Curètes mêlés à la lutte.

Les fragments du liv. VII de Strabon, nos 1 et 2, nous fournissent une preuve historique directe de notre thèse en ce qui concerne la langue antique de la Phrygie, de la Thrace et de la Grèce. Suivant ce qu'il rapporte chez les Macédoniens (congénères des Thraces et des Phrygiens), ainsi que chez les Thesprotes et les Molosses, les hommes occupant les hautes charges sont nommés *Pelignes* (ancien celt. *Beli-gounez*, cultiver ou exercer le pouvoir), et les personnes des deux sexes avancées

(1) Ce sont les Curètes qui cachent l'enfance de Jupiter et font un grand bruit pour que Saturne et les Titans n'entendent pas ses cris. Ce sont eux encore qui protègent Bacchus *Zagréus* contre les Titans. Strabon, liv. VII, ch. VII, n° 2, liv. X, ch. III, n° 6, 7 et 8, raconte les ruses de guerre employées par le peuple des Curètes. Élevés au rang de dieux ou de génies, ils avaient un temple en Messénie.

en âge avaient la qualification de *Pelios* et *Pelias* (celt. *Pelia*, devenir chauve, ou *Beli-oz*, figure de dignité et *Beli-as*, grande dignité, grand honneur). Le substantif *Beli*, qui se représente ici n'a pas été retenu par la langue grecque, issue du celtique comme toutes les autres langues aryennes; mais on y retrouve à l'état de composition les racines *Bel*, bataille, et *oz*, figure, nature, façon, manière, disposition, préparation, arrangement, état, etc. Elles se trouvent réunies d'une manière très remarquable et propre à donner une idée du travail de l'esprit des Grecs sur le fonds celtique dans *Belos*, trait, dard, flèche (celt. *Bel-oz*, préparation-bataille). La langue grecque, dans ses parties purement aryennes, est due toute entière au même procédé et à la même source. Ses formes grammaticales savantes et beaucoup plus propres à accentuer les nuances diverses de la pensée, diffèrent grandement de celles du breton et des gaëls d'Écosse et d'Irlande, mais impossible de ne pas voir les liens qui rattachent le grec à cette souche-mère.

Du reste, nous n'avons pas le dessein d'entrer ici dans une démonstration approfondie du système de formation de la langue grecque. Nous voulons uniquement rechercher dans la Grèce et dans la Thrace les noms qui rappellent par des traits bien saillants la langue aryenne primitive, et confirment de nouveau son identité avec l'idiome celtique.

Dans cette recherche, nous nous attacherons à un nombre de mots relativement fort restreint. Nous eussions pu en produire beaucoup d'autres :

1^o *Braurun* (celt. *Bro-run*, région des collines) était le bourg de l'Attique où Oreste et Iphigénie avaient importé le culte d'*Ops*, *Oz* ou *Aoz*, divinité de la Chersonèse tauride que l'on a considérée comme l'analogue de Diane.

2^o *Ops* est le nom sous lequel la déesse a été connue en Italie, et où elle avait la signification et le patronage de la terre travaillée par la main de l'homme (1). Il est hors de doute que ce n'était qu'une variante dialectique d'*Oz* et d'*Aoz*. Car, les adorateurs italiens d'*Ops* se nommaient indifféremment Opesciens, Oses, Ausones. On les appelait aussi *Opisciens*, ce qui se réfère à la forme *opis*. Cette dernière forme est à peu près celle du grec *opsis*, aspect, apparence, spectacle qui s'identifie sous plus d'un rapport avec le breton *oz* et *aoz*. Le substantif grec *ophis*, serpent, si souvent pris pour symbole de la nature, est vraisemblablement provenu de la même racine.

Le dialecte dorien substituait *oupis* à *opis* (celt. *houpiz*, je hérissai). Il mettait la dénomination de la divinité en rapport avec l'horreur des rites attribués à son culte et avec le délire légendaire d'Oreste.

(1) *Varron de lingua latina*, liv. v, nos 57, 64 et 74. Il reconnaît à ce nom une origine sabine, c'est-à-dire celtique, comme nous l'établirons plus tard. Il le fait dériver d'*opus*, travail. C'est au contraire, suivant nous, d'*ops* qu'est venu *opus*.

3^e *Peloponèse*, promontoire fort étendu dont l'entrée était l'isthme de Corinthe (celt. *Pelops-enez*, île de Pelops). Tous les auteurs grecs avaient attribué à Pelops l'origine du nom de cette péninsule, mais l'étymologie ne peut être complétée comme nous le faisons qu'au moyen du vocabulaire breton.

4^e *Apia*, nom primitif du Peloponèse, avait été emprunté, suivant Strabon et Pausanias, à celui d'un ancien roi, *Apis* (celt. de Vannes, *Ap-ias*, fils de la terre, comme pour indiquer que l'appellation avait été donnée par un peuple réputé autochtone).

5^e *Pan* auquel les Athéniens firent un vœu au moment de la bataille de Marathon, qu'ils ne connaissaient pas avant et qu'ils eurent depuis en grand honneur, avait été ignoré jusque là de tous les autres Grecs. Car, si après la défaite des Perses, les Arcadiens comptèrent pour quelque chose dans les affaires de la Grèce, ils n'étaient pas fusionnés antérieurement avec les autres habitants du Péloponèse. En possession de leur indépendance, au milieu de leurs montagnes d'un difficile accès, ils n'appartenaient à la Grèce que par leur enclave. Or, *Pan* était un dieu de pure nationalité arcadienne (celt. *Pan*, pays, lieu, contrée, et *Pann*, végétation des champs). On ne saurait l'assimiler au grand tout, au dieu universel de la nature nommé *Pan* en grec, qui s'introduisit par la suite et dont l'idée devint souvent l'objet d'une confusion avec le *Pan* arcadien dont il n'était qu'une amplification, de même que le mot grec constituait une simple et large extension du mot celtique. Au surplus, quoique localisé en Arcadie, quoique réduit au patronage d'une petite nationalité montagnarde dans les temps anciens de la Grèce, *Pan* n'en avait pas moins son type primordial dans une conception plus haute. C'était le principe du feu répandu dans la nature, source de vie et de fécondité, rappelé dans le nom des *Devas* de l'Inde, manifesté dans les attributs et le rituel d'*Hom*, d'*Oman* et d'*Aman*, et devenu l'unique symbole du *Mazdéisme*. Un brasier perpétuel existait dans ses temples de l'Arcadie où se rendaient des oracles. Ce dieu n'était certainement pas sorti du *Mazdéisme*, religion très spiritualiste et ennemie de l'esprit prophétique, mais il ne s'écartait pas des croyances primitives de la Perse.

6^e Les *Azanes*, l'un des peuples les plus anciens de l'Arcadie (celt. *Az-ann*, doublement du lieu, tout à fait indigènes, c'est-à-dire autochtones) n'avaient aucune légende qui les rattachât de près ou de loin à d'autres peuplades.

7^e Les *Parrhases* (celt. *Par-as*, doubles mâles, les hommes les plus énergiques, les plus vigoureux), également très anciens en Arcadie, passaient pour avoir envoyé une colonie parmi les *Anariaces*, dans l'Hyrcanie, sur les bords de la mer Caspienne, où ils auraient changé

leur nom en celui de *Parses* (1). Nous retournerions volontiers cette tradition pour y avoir, sinon la preuve, au moins une très forte présomption que ce sont les *Parses* de la mer Caspienne qui avaient envoyé un de leurs essaims en Arcadie.

8° Les *Odryses* (en grec *Odrusai*), démembrement probable d'un peuple dont les cultes étaient si mal notés dans les *Vedas*, nous sont représentés par Strabon, liv. VII, n° 47, comme voués au brigandage et occupant les montagnes qui dominent les rivages maritimes de l'Hèbre à Odessa (celt. *Od-ri*, nombre des côtes, c'est-à-dire peuple des côtes, et *Od-ruz*, rivages rouges).

9° Les *Chaones* en grec *Xaones* (celt. *Saónen* vallée), premiers dominateurs de l'Épire, relégués en dernier lieu au pied des monts Acrocérauniens, habitaient entre les hauteurs et la mer.

10° Les *Perrèbes* (celt. *Perr-heb* sans bassins d'airain), très anciens habitants de la Thessalie, d'où ils furent chassés par les Lapithes, étaient, selon toute apparence, d'une civilisation très arriérée.

11° Les *Lapithes* (celt. *Lap-hi-tes*, les réunions de constructions basses), peuple agriculteur très belliqueux, dont le chef le plus célèbre fut Pirithoüs, avait conquis sur les Centaures, sur d'autres peuplades de la race pelasgique et sur les *Perrhèbes* la majeure partie de la Thessalie.

12° L'*Athos*, chaîne de montagne de la Thrace, (celt. *atô*, expression marquant une continuité) est trop connu par le passage que Xercès y avait ouvert à sa flotte pour que nous ayons besoin d'en préciser davantage la direction; mais l'étymologie celtique de son nom est d'autant plus certaine, qu'il se reproduit dans la mythologie grecque toujours dans des circonstances appartenant aux contrées montagneuses, ainsi que nous le voyons à l'article qui vient immédiatement après celui-ci.

13° *Elatos* (celt. *el-atô*, ange ou jeune cheval de la chaîne de montagnes), est un nom attribué dans les mythes héroïques à un roi de l'Arcadie, à un des chefs Lapithes et à un Centaure, ces deux derniers excellents cavaliers de la Thessalie.

14° *Ossa* (celt. *Oz-sa*, nature, aspect ou figure-élévation) est une montagne abrupte de la Thessalie.

15° *Dracanon*, île et ville de l'Icarie, remarquable, au dire de Strabon, l. 14, ch. 1, n. 19, par son temple de Diane Tauropole, (celt. *dra-kannon*, moi chose brillante) est un nom qui s'explique par l'iden-

(1) Strabon, liv. VIII, ch. VIII, n° 1, et liv. IX, ch. VII, n° 1. Nous avons établi, en parlant des Perses, que leur nom avait dû répondre aux mots celtiques *Parz*, *Parth*, *Pert*, *Perc'h* et *Perz*, part, côté, endroit. Les *Parses* hyrcaniens auraient donc été signalés par leur nom comme ayant la marque d'un indigénat et d'une possession locale incontestée. Leur caractère guerrier et énergique leur méritaient également le nom de *Par*, qu'ils paraissent avoir aussi porté en Hyrcanie.

tification de Diane avec la lune. Le sanscrit a le mot *c'and*, briller, racine identique au *Kann* celtique.

16° *Onca* ou *onga* (celt. *on-kad* ou *on-gad*, moi-combat) était une divinité guerrière assimilée à Minerve, l'*Arthémis* des Grecs, à laquelle elle ne ressemblait qu'en partie. On l'adorait en Béotie, chez les Delphiens et à Amyclée. Eurotas lui avait fait élever en ce dernier lieu un temple dont la construction se trouvait en rapport avec l'origine qu'on peut supposer à cette déesse. Il se composait de cinq pierres noires, toutes brutes, dont l'une servait de couverture. Le mot *kad* existe en sanscrit dans le sens de *tomber*. La même langue possède le verbe *cas*, frapper, briser, blesser.

17° *Pandore* (celt. *Pan-dor*, porte de la contrée ou des contrées) était la dénomination donnée à la partie méridionale de la Thessalie soumise à Deucalion, et que l'on supposait être un pieux souvenir de la mère de ce roi. *Pandore* est d'ailleurs le personnage mythologique, cause involontaire de tous les maux de l'humanité. Elle avait, par une indiscrette curiosité, donné accès aux fléaux sur la terre, en ouvrant la boîte où les avait enfermés le maître des dieux.

18° Les *Dolopes* (celt. *dol-ops* pour *dol-oz*, nature - lieu bas et fertile), peuple de Thessalie, habitaient au midi du Pinde une région sillonnée par les nombreux affluents de l'Achéloüs et du Sperchus.

19° *Pelorios* (celt. *pell-orio*, oiseau de mer venant de loin), est l'étranger qui avait découvert la vallée de Tempé, en Thessalie.

20° *Inous* (celt. *inou*, tristesse, ennui, mélancolie), nom patronymique de Palémon, dieu marin, ou Mélécerte, fils d'*Ino* (même racine et signification celtique), précipité par elle dans la mer. Il avait un temple sur l'isthme de Corinthe, où les flots avaient rejeté son cadavre. On lui sacrifiait des enfants à Ténédos.

21° *Cadmus*, en grec *Kadmos*, roi de Thèbes, guerrier habile, condamné à servir Mars pendant sept ans, pour expier le meurtre d'un serpent qui avait dévoré ses compagnons (celt. *kad-moz* méthode de combat).

25° *Sémélé* (celt. *semel-é*, moi fantôme ou dans le fantôme), fille de Cadmus, morte suivant les uns pour avoir imprudemment contemplé Jupiter dans l'éclat de sa majesté, et, selon d'autres, parce que son père, apprenant qu'elle était devenue grosse hors mariage, l'avait fait enfermer dans un coffre et jeter à la mer. Le Bacchus grec fut retiré de son sein lorsqu'elle avait déjà cessé de vivre.

23° *Amalthée* (*am-al-tech* pour une autre inclination, ou *am-al-tez*, pour une autre pis) était le nom de la chèvre nourrice de Jupiter dans l'île de Crète.

24° *Irra* (celt. *hirra*, la plus grande) est citée par Strabon, l. vii, ch. 7, n. 8, comme appartenant à une des familles principales de l'Épire.

25° *Tethys*, mère d'Achille, l'une des Néréides (celt. *te-tiz*, toi, activité).

26° *Ischys*, simple mortel, fils du roi arcadien Elatos (celt. *iskis*, laid, vil, bas, difforme). Il devait être jugé tel, par rapport à Apollon, l'un des grands dieux, type de beauté et de distinction, dont il s'était constitué le rival.

27° Nous avons constaté que le mont *Nysa* en Thrace (celt. *niza*, vanner le grain) était indiqué par Diodore comme lieu de naissance de Cybèle, l'une des déesses de la culture. Cette tradition, que nous ne retrouvons pas ailleurs, laisse subsister celle qui place au même endroit le berceau du culte de *Dyonisios*, *Sabazios* ou Bacchus ; mais elle tend à démontrer qu'à l'origine, les deux religions ont pu se confondre, et que Bacchus était alors le dieu des champs plus que celui de la vigne. Tous les noms se rattachent à ses mythes, les plus anciens en font foi.

28° *Lycurgue*, roi de Thrace, ayant employé des moyens violents pour arrêter les progrès du culte de Bacchus, fut détrôné et remplacé par *Tarops* (celt. *taro-ops*, taureau-nature cultivée).

29° En Béotie, pays agricole, les missionnaires de *Dyonisios* étaient des femmes nommées ou surnommées les *Ménades* (celt. *menad* mesure de blé et *mennad*, tribut, intercession).

30° A la tête des Ménades était la mère du roi du pays, *Agavé* (celt. *ac'h-avé*, race du vent).

31° Le roi *Panthée* résiste à l'introduction des rites de *Dyonisios*. Il est mis en pièces par Agavé et ses compagnons. (Celt. *Pan-tech*, coutume de la contrée. C'est elle que l'on déchire pour la nouveauté religieuse.) (1)

32° *Minos*, organisateur du peuple crétois, législateur et juge mythique des enfers. (celt. *Min-oz*, figure de l'ordre, de la règle ou civilisation du promontoire. Comparez celt. *ménos*, pensée, jugement.)

Nous arrêtons ici la première partie de notre mémoire. Notre seconde division sera exclusivement consacrée à l'Italie, où nous retrouverons, avec sa langue et ses idées morales et religieuses, cette race aryenne, dont les traits distinctifs se sont montrés à nous jusqu'ici d'une manière si frappante.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

(1) Le grec *παντα*, toujours, entièrement, ne m'a pas paru pouvoir être l'origine du nom *Panthée*.

ÉTUDE SUR LE CRUCIFIX ANTIQUE

(STYLE BYZANTIN)

DÉCOUVERT DANS L'ÎLE DE GAVRINIS (MORBIHAN).

(Par M. le Dr G. de Closmadeuc.)

I

En matière d'archéologie, il est toujours utile de revenir sur des sujets dont la notion est incomplète ou fautive. C'est pour me conformer à ce précepte que je demande la permission de ramener l'attention de la Société sur un objet que je lui ai présenté à une des précédentes séances. Je veux parler du crucifix de Gavrinis.

Depuis sa découverte, les mentions qui en ont été faites pèchent toutes par leur brièveté, et si quelques-unes des descriptions sommaires ne sont pas rigoureusement exactes, il en est d'autres qui sont en tous points erronnées. Cela tient à ce que la plupart des auteurs qui ont signalé ce crucifix n'ont pas eu le loisir de l'examiner avec soin et d'en distinguer les détails, fort curieux cependant. Moi-même, lorsque j'ai publié, en 1864, une notice sur l'île et le monument de Gavrinis, je n'ai pas échappé à cette cause d'erreur. C'est afin de la réparer que j'ai voulu depuis me livrer à une étude sérieuse, et combler la lacune par une monographie complète et raisonnée du crucifix en question. — Le sujet en vaut la peine. Tel qu'il est, peu séduisant d'aspect, grâce à sa vétusté et aux mutilations dont il porte l'empreinte, le crucifix de Gavrinis est une pièce d'archéologie religieuse, dont la valeur a été entrevue par tous les antiquaires. On l'a dit avant moi, et je le rappelle ici : C'est une œuvre rare, dans le style byzantin, de l'orfèvrerie du moyen-âge, remontant au moins au-delà du *treizième siècle*, par conséquent antérieur d'au moins cent ans au fameux reliquaire de Sainte-Geneviève de Paris.

Un mot d'abord sur l'historique de la découverte.

Le crucifix a été trouvé, il y a une quarantaine d'années, au milieu des ruines d'une chapelle élevée anciennement dans l'île de Gavrinis (Morbihan), à quelque distance du célèbre monument dit celtique, que vous connaissez tous.

Cette chapelle, dont la légende attribue l'érection aux *Moines rouges*, se rattachait, par son architecture, à l'époque antérieure à l'art ogival. Nous avons vu nous-même, parmi les derniers débris de l'édifice, des fragments d'arceaux en plein cintre provenant de voûtes ou de baies, et des chapiteaux sculptés, dans le genre roman, en granit, dont la coloration rougeâtre semblait indiquer qu'un incendie avait passé par là.

Vers 1830, l'île était sans culture de temps immémorial, et à peine accessible à cause des touffes de landes et des hautes fougères qui en couronnaient toute la superficie. Les premiers travaux de déblaiement mirent à découvert, indépendamment des murs lézardés de la chapelle, qui étaient debout, et dont deux embrasures étaient conservées, une sorte de cimetière contenant de nombreuses sépultures. Puis, plus à l'est, des ruines de maisonnettes ; au sud, un puits et une citerne ; des fragments de poteries diverses répandues çà et là ; des briques et des ardoises ; plusieurs meules à bras en grès et en poudingue, et jusqu'à des fers de chevaux oxydés en grand nombre. Dans beaucoup d'endroits de l'île, on reconnaissait que le sol avait jadis été mis en culture, la forme des sillons rappelant ceux de la vigne.

C'en était assez, la tradition aidant, pour en inférer qu'une communauté de religieux avait autrefois habité l'île, et que les ossements recueillis dans les tombes, au pied de la chapelle, pouvaient bien être les squelettes des *Moines rouges* ou Templiers, auxquels la légende faisait constamment allusion. Un fait qui mérite d'être noté, c'est que tous ces ossements, que j'ai pris soin de conserver dans un caveau de ma maison de Gavrinis, appartiennent à des squelettes d'hommes vigoureux et adultes.

II

Quoiqu'il en soit, le crucifix découvert parmi les décombres intérieurs de la chapelle est resté pendant bien des années dans la maison du fermier, qui le montrait aux visiteurs. Les touristes de tous les pays, qui en ont fait mention dans leurs ouvrages, n'ont pu le voir que là, et la rapidité de leur examen, je l'ai dit plus haut, explique l'insuffisance de leur description. Vous allez le comprendre par des exemples.

En 1843, l'auteur de la note moderne ajoutée à l'art. *Baden* du dict. d'Ogée s'exprime ainsi :

« M. Cauzique nous a montré un Christ trouvé dans les ruines de cet édifice (la chapelle) actuellement remplacé par une ferme... Ce Christ et la croix de cuivre qui le supportait sont d'un style qui rappelle effectivement les derniers âges des Templiers ; il est coiffé de longs cheveux retombant sur les épaules et partagés en deux sur le milieu du front. La croix est la croix des Templiers.

(Dict. d'Ogée, 2^e édit., p. 63, vol. I, — 1843.)

Dans cette citation, la seule erreur que je tiens à relever est celle-ci ; puisque l'auteur nomme les Templiers, il eût été beaucoup plus dans la vérité archéologique, en rapportant le style du crucifix aux premiers âges des chevaliers du Temple, c'est-à-dire au ^{xii}^e siècle, les derniers âges de l'ordre du Temple correspondant au ^{xiv}^e siècle et à l'épanouissement du style gothique ou ogival, qui n'a rien de commun avec notre crucifix. Quant à la forme pattée de la croix, il faut bien se garder d'attacher trop d'importance à l'expression usuelle de : Croix des Templiers ou de Malte. — Les croix pattées se retrouvent bien avant la fondation de l'ordre du Temple. — Vous en verrez des représentations jusque sur les fresques des catacombes, et, un peu plus tard, au ^{vii}^e siècle, l'orfèvrerie des Visigoths nous en fournissait de splendides spécimens ornés de pierreries, que nous avons tous admirés au musée de Cluny.

Cayot-Délandre, dans son livre du *Morbihan* n'oublie pas de mentionné le crucifix de Gavrinis. Voici le passage :

... « *En déblayant les ruines, dit-il, on trouva de nombreux ossemens humains, et ce qui est plus curieux, un crucifix en cuivre émaillé de style byzantin* » (Cayot-Délandre, *Morbihan*, p. 161).

Une erreur et une hypothèse gratuite. La croix seule est en cuivre. De plus la croix est ciselée, mais elle n'est pas et rien ne prouve qu'elle ait été émaillée.

Je n'omettrai pas de noter un dessin lithographié du crucifix, par M. Ramé, que vous trouverez dans un des bulletins des congrès d'Archéologique Bretonne. Ce dessin, en réduction de moitié, reproduit assez exactement l'original. La planche porte pour légende : Orfèvrerie du ^{xiii}^e siècle. — Croix en cuivre gravée et ciselée. — Gavrinis. — Morbihan.

Notre savant collègue, M. Rosenzweig, dans son répertoire archéologique du Morbihan, qui renferme des détails si étendus et si précieux sur les monuments religieux du département, ne pouvait manquer, à l'article *Baden*, de mentionner le crucifix de Gavrinis.

« Dans l'île de Gavrinis, écrit-il, crucifix de 0^m,25 de longueur environ, en cuivre, de forme byzantine, peu épais, à bras très larges et pattés, orné des deux côtés de dessins gravés curvilignes. Christ à membres grêles et anguleux ; le corps couvert d'une jupe courte, au sommet l'inscription ordinaire, mutilée postérieurement par le percement d'un trou pratiqué pour suspendre l'objet. » — (Répert. archéol. Morb. p. 432, 1863. — Rosenzweig).

Je suis obligé de rappeler de nouveau que le Christ n'est pas en cuivre, mais en bronze. J'ai démontré en outre, dans une des précédentes séances, que ce trou du sommet de la croix que notre collègue avait pris pour une mutilation ayant un but de suspension, n'est en définitive, vous avez été unanimes pour le reconnaître, qu'une ouverture oblongue, pratiquée avec intention par l'artiste, pour y en-

châsser une pierre de couleur, ou un cabochon d'émail. J'y reviendrai plus loin. Quant à la lecture de l'inscription, qui a été donnée par notre collègue, si elle est vraie quant à l'ensemble, je crois qu'elle est inexacte quant aux détails. En 1864, sous ce rapport, je n'ai pas été moi-même plus heureux, je l'avoue. J'ai mal rapporté l'inscription. Je la rétablirai tout à l'heure dans sa pureté originelle, de manière qu'il n'y ait plus de doute dans vos esprits.

III.

Je reprends donc la description du crucifix, et je me propose d'en compléter l'étude par quelques considérations d'archéologie qui fixeront sa place dans le cadre chronologique des antiquités religieuses. La planche gravée que nous joignons au texte dans le bulletin permettra de suivre la description dans tous ses détails.

Tel que nous le possédons aujourd'hui, le crucifix de Gavrinis se compose de deux pièces : la croix, qui est en cuivre, et le Christ qui est coulé en bronze.

1^o *La Croix.* — La croix est faite d'une lame de cuivre rouge, ayant en épaisseur environ 0^m,003. Sa longueur a près de 0^m,28; mais il s'en faut que cette mesure soit celle de la croix primitive, dont le pied a été manifestement mutilé à son extrémité. Quant à la longueur d'un bras de la croix à l'autre, en tenant compte de la cassure d'une des extrémités, elle est exactement de 0^m,19. La largeur moyenne des croisillons est de 0^m,04, à 0^m,045.

Sous le rapport de la forme, c'est une croix pattée, c'est-à-dire que les extrémités vont en s'élargissant.

Chacune des quatre branches est percée, à son extrémité, d'une large ouverture, de forme ovale, ayant environ 0^m,02 dans son grand axe, qui est vertical.

Il est impossible, en jetant les yeux sur ces quatre ouvertures, d'égale dimension et symétriques, de ne pas reconnaître que ce sont des ouvertures pratiquées dans le métal à l'emporte-pièce, pour y enchâsser ou y sertir des pierres de couleur, rubis, émeraudes, topazes ou turquoises, comme les artistes du moyen-âge, par un procédé usité en orfèvrerie, avaient l'habitude d'en appliquer aux croix processionnelles, aux reliquaires, aux crosses épiscopales, aux monstrances, aux tabernacles, et autres objets composant le fonds des trésors d'église. Nous pourrions citer de nombreux exemples de ces sortes de décorations. Les orfèvres et les émailleurs limousins excellaient, dit-on, dans la confection de ces pièces d'orfèvrerie. On en verra des spécimens au musée de Cluny, et des dessins fort curieux dans le grand album de M. du Sommerard (les arts au moyen-âge), ainsi que dans les magnifiques atlas des *mélanges d'archéologie chrétienne* par MM. Cabier et Arthur Martin, Pères Jésuites.

Dans notre Morbihan, nous ne pouvons mentionner que la croix reliquaire de la Vraie-Croix en Sulniac, qui, indépendamment de son ancienneté, offre ceci de remarquable, qu'elle est ornée de pierreries.

Sans compter ces quatre chatons oblongs, que présentent les extrémités des branches de notre croix, vous remarquerez cinq autres trous circulaires, beaucoup plus petits, n'ayant guère que 0^m,005 de diamètre. Ils sont disposés ainsi qu'il suit :

Deux trous, dont un à chaque branche horizontale de la croix, correspondant à des ouvertures semblables traversant les mains du Christ, et destinés à recevoir les clous de la passion.

Un troisième trou, percé à la partie moyenne de la branche descendante, se rapporte à un trou d'égale largeur pratiqué dans le Christ, à la jonction du tronc et des membres inférieurs ; il devait recevoir un clou de fixation sur la croix.

Un quatrième trou est situé plus bas, à 0,01 centimètre environ, au-dessous des pieds du Christ. Il est probable qu'il servait à maintenir un escabeau ou *suppedaneum* (συνεπιδια), qui supportait les pieds non croisés de l'Homme-Dieu.

Enfin, le cinquième trou est percé sur la branche ascendante de la croix, à un peu plus de 0,01 centimètre au-dessus de la tête du Christ, et à gauche. Ce n'est pas aller trop loin que de conjecturer que ce trou supérieur était destiné à fixer un *nimbe crucifère*, qui couronnait la tête du Christ, comme les représentations de crucifiement de la même époque en offrent des exemples.

Étudions maintenant les ornements gravés sur cette croix ; mais, auparavant, faisons remarquer une chose qui paraît avoir échappé jusqu'ici aux observations. Sur différents points de la surface, et des deux côtés, il existe des traces nombreuses, parfaitement visibles, d'une dorure primitive. La croix était donc en cuivre doré, et gemmée, c'est-à-dire rehaussée de cabochons aux quatre extrémités.

Les deux faces de la croix présentent des décorations gravées au ciselet, et une inscription.

La face postérieure de la croix se distingue par une ornementation d'un caractère particulier. Une ligne gravée pour bordure et faisant le tour de la croix, et, dans l'intervalle, la surface est couverte du haut en bas de rinceaux imitant les enroulements du chèvrefeuille, formant un ensemble qui ne manque ni d'originalité ni d'élégance.

Au milieu, c'est-à-dire au centre de la croix, une figure de quadrupède représentant l'agneau symbolique, la tête couronnée d'une auréole crucifère, et les deux pattes de devant appuyées sur une bande flottante qui doit être un étendard.

La face antérieure de la croix, c'est-à-dire celle sur laquelle s'applique le Christ, présente une ornementation gravée d'un système différent.

C'est d'abord, au sommet, l'inscription disposée sur cinq lignes, puis, au-dessous, séparée par une courbe, la figure d'une *main renversée* ayant deux doigts étendus, symbole du Père éternel ; par une erreur, qui est le fait de l'ouvrier, cette *main bénissante* est ici la main gauche, en contradiction avec la règle du symbolisme chrétien qui veut que ce soit toujours la main droite (1).

L'ombre du Christ, ou si vous l'aimez mieux, sa silhouette, est figurée sur la croix par une sorte d'encadrement flexueux qui circonscrit le corps du Christ, y compris les membres inférieurs et les bras.

La partie supérieure des traverses est parcourue par deux lignes parallèles, sous forme de bordure, qui enferment une série d'oves ou grosses perles alignées visibles au-dessus des bras du Christ. Au-dessous de ceux-ci, l'ornementation ne consiste qu'en une combinaison de lignes droites dessinant des carrés à peu près égaux.

La branche verticale inférieure de la croix est ornée de lignes longues et parallèles, divisées par des zigzags et des dents de scie.

IV.

INSCRIPTION.

L'inscription latine qu'on remarque au sommet de la croix est en écriture romaine, mais négligemment exécutée. Les lettres inégales et mal indiquées sont toutes en écriture capitale, sauf les lettres z, x et M qui sont en écriture onciale. L'ensemble de l'inscription accuse, à première vue, les derniers temps de l'époque romano-byzantine.

La légende n'a pas été toujours bien lue par les écrivains qui en ont parlé ; parmi eux je trouve que c'est M. Ramé qui, par son croquis, s'est approché le plus près de l'exactitude paléographique.

Indépendamment de l'exécution imparfaite qui caractérise les lettres de la légende, il faut noter que le chaton qui recevait le cabochon, en supprime quelques-unes.

Rétablissons donc l'inscription comme nous la lisons nous-même.

1 ^{re} ligne	I H S N A z	} Traduction :
2 ^e —	A R E N 9	
3 ^e —	R E x I	
4 ^e —	V D E O	
5 ^e —	R V m	
		(IHS) Les deux premières et la dernière lettre grecque de Jésus, IHS monogramme du Christ, qu'on a traduit par Jesus hominum salvator.
		Nazarenus, rex Judeorum.
		Jésus sauveur des hommes, de Nazareth, roi des Juifs.

(1) Iconographie chrétienne, DIDRON, 1843. — Histoire de Dieu, documents inédits sur l'histoire de France.

M. Martin s'exprime ainsi : « Il est fort rare que cette main céleste soit une main gauche ; et je ne sais même si, quand ce cas se rencontre, il n'en faudrait pas rejeter la faute sur le dessinateur ou le graveur plutôt que sur l'artiste primitif. » (*Mélanges archéol.*, p. 214.)

En réalité, le cabochon supprime à peine quatre lettres. A la première ligne, la plus grande partie de l'S du monogramme du Christ, et l'N du commencement de NAZARENVS ; à la seconde, deux lettres seulement, RE et le premier jambage de l'N de RENVVS. Les deux dernières lettres de RENVVS sont remplacées par le signe abrégatif Θ , qui se rencontre souvent à partir du x^e siècle. Encore une remarque : la lettre H du monogramme du Christ est figurée par deux signes en forme d'u opposés, que je n'ai retrouvés dans aucune inscription de l'époque. Au-dessus du monogramme, je découvre encore un signe indéterminé dont il n'est pas possible de saisir l'intention, à moins que ce ne soit l' Ω , signe abrégatif employé si souvent au-dessus des mots abrégés ; enfin, pour être complet, n'oublions pas qu'au-dessous de l'inscription principale et à gauche de la *main bénissante*, on distingue un essai d'inscription où la lettre N est très reconnaissable.

J'ai noté d'autre part, que la croix était mutilée inférieurement. C'est qu'en effet, on y distingue la trace incontestable d'une brisure, qui a même subi une ou deux réparations grossières. Cette mutilation laisse assez entrevoir que la croix avait un pied fiché, ou qu'elle se terminait par une base ; particularités qui, jointes aux dorures et aux décorations gravées sur les deux faces, semble indiquer que le crucifix était destiné à être exposé sur un socle, ou porté au bout d'une hampe. Croix reliquaïre, ou croix processionnelle, et nous penchons pour cette dernière signification, le crucifix de Gavrinis ne manque pas de terme de comparaison dans les trésors de nos vieilles cathédrales, et sous les vitrines de nos musées d'antiquités.

V.

Le Christ. — Passons maintenant à la description du Christ. Il est en bronze, avons-nous dit, et a été moulé. Malgré l'examen minutieux que nous en avons fait, même en nous aidant de la loupe, ils nous a été impossible de découvrir la moindre trace de dorure à sa surface. Pourquoi cette singularité ? Il est vrai que primitivement la couleur jaune métallique du bronze ne devait pas trancher trop désagréablement sur l'éclat de la dorure de la croix, et plus tard, la teinte vert-foncé du bronze devait faire ressortir davantage le Christ.

Le Christ est nu jusqu'à la ceinture, d'où part une sorte de draperie ou jupe, qui descend jusqu'aux genoux. Le corps et les membres sont grêles. La tête est allongée, légèrement penchée en avant et sur l'épaule droite, couverte de longs cheveux lisses, finement dessinés, retombant de chaque côté sur les épaules, et séparés au milieu par une raie, qui s'étend depuis le front jusqu'à l'occiput.

La barbe également lissée avec soin ombrage toute la partie inférieure du visage depuis le nez, y compris la lèvre supérieure, se terminant

au-dessous du menton par deux petites pointes. Les paupières sont closes et saillantes, ainsi que les pommettes des joues. Le tronc est maigre, aplati. La poitrine est moulée carrément, sans trace de plaie au côté. Les saillies curvilignes des côtes sont bien marquées, de même que les plis de l'abdomen. Les hanches sont d'une étroitesse excessive, et les jambes un peu fléchies sont émaciées. Les deux pieds non-croisés, sont simplement juxta-posés, sans perforation. Les mains seules sont percées pour recevoir les clous de crucifiement, et les pouces sont repliés dans la paume des mains (1).

Tous ces détails ont leur importance, parce qu'ils vont tout à l'heure nous servir pour traiter le problème archéologique.

Le trou qui se voit au milieu du corps, ou plutôt au point de jonction des cuisses et du tronc, est un trou de fixation à la croix, qui en présente un semblable.

La jupe du Christ, dont la partie supérieure entoure les reins en forme de ceinture ou de *perizonium*, descend en avant jusqu'aux genoux, en figurant des plis roides et verticaux, avec deux bandes, en guise de bordure, ou d'étole, ornée de pointillés d'un joli effet; en arrière la jupe descend par un bord oblique plus bas encore, jusqu'à mi-jambe.

Abstraction faite de la question du style qui, dans les deux pièces (croix et Christ), appartient à n'en pas douter à la même époque, il n'échappera à personne que, sous le rapport de l'exécution, le Christ en bronze est de beaucoup supérieur à la croix, qui n'est qu'en cuivre. Cette différence très sensible dans le fini des détails, jointe à l'absence de dorure, et à quelques autres désaccords, permet au moins de supposer que le travail n'est pas dû au même artiste, ni même à deux artistes de mérite égal. Si réellement dans le principe le Christ a été fabriqué pour cette croix, on est autorisé à penser que les deux ouvriers, l'orfèvre et le fondeur étaient d'une habileté pratique différente. Pour ne citer qu'un détail, vous remarquerez comme moi que la jupe du Christ est un chef-d'œuvre de draperie, qui ne se retrouve nulle part à un pareil degré de perfection, dans les innombrables représentations de crucifiement que j'ai eues sous les yeux. En émettant cette conjecture, qui résulte d'une impression, je conserve, bien entendu, les points de doute, qui sont indispensables en pareille matière. Je serais plutôt disposé à croire que le Christ actuel a remplacé un Christ plus ancien, et par conséquent que la croix est antérieure au XII^e siècle, si le Christ est de cette époque.

(1) C'est là une particularité qui se rencontre rarement. Je la signale cependant dans un Christ du XI^e siècle, sculpté en ivoire, sur la couverture d'un manuscrit, bibliothèque nationale (voir *Iconogr. chrét.*, page 276, Didron), et dans un Christ du XII^e siècle (voir *Manuel des œuvres de bronze et d'orfèvrerie*, Didron, 1859, p. 90).



Christ de Ga

Lith. Jules Grinsard, Nantes.

VI.

Cette description aussi complète que possible une fois faite, il nous reste à aborder le problème archéologique qui en découle.

Tout d'abord, il est certain que nous n'avons pas à contredire l'opinion émise par nos devanciers sur la date approximative qu'ils ont cru devoir attribuer au crucifix de Gavrinis. Nous y trouvons, comme eux, tous les caractères réunis des œuvres de l'époque désignée sous le nom d'époque romano-byzantine. Cette forme de croix pattée, en cuivre dorée, ornée de pierreries, ce système d'ornementations gravées curvilignes, ces rinceaux élégants, ces oves alignés, ces combinaisons en dents de scie, tout, jusqu'aux lettres de l'inscription, accuse une œuvre pure de tout mélange gothique, par conséquent antérieure à l'époque ogivale, c'est-à-dire au ^{xiii}^e siècle.

Le Christ lui-même avec sa coiffure et sa physionomie originales, son corps allongé, ses hanches étroites, ses membres grêles, et sa demi jupe à plis comptés verticaux, offre le type de la statuaire de l'époque. La plupart des auteurs qui ont mentionné le crucifix de Gavrinis le déclarent du ^{xii}^e siècle. M. Ramé, qui en a donné un assez bon dessin lithographié, le rapporte à la même date. Nous n'avons aucune raison, nous le répétons, pour contester cette opinion, bien que certains détails nous feraient penser à une date plus ancienne encore; l'art byzantin proprement dit ayant mis son cachet aussi bien sur les monumens du ^x^e et ^{xi}^e siècles, que sur ceux du ^{xiii}^e.

Par comparaison à des œuvres d'orfèvrerie religieuse de même nature et de même style, que nous connaissons, la date du crucifix de Gavrinis se détermine approximativement.

Le musée de Cluny possède des crucifix en cuivre doré ornés de cabochons, qui, sans être identiques, sont de la même famille que le nôtre. Le livret fixe leur date au ^{xiii}^e siècle (1).

La planche xxxvii du grand atlas de M. du Sommerard représente une crucifixion dorée, avec pierres de couleur enchâssées aux extrémités, du ^{xiii}^e siècle, qui a cela de particulier que la jupe du Christ est de la même longueur, et l'ornementation de cette jupe n'est pas sans ressemblance, pour l'intention, avec celle du Christ de Gavrinis.

Citons encore la grande plaque de Limoges, incrustée d'émail, byzantine de style et de procédé, sur laquelle une légende présente des lettres de même facture que celles de notre inscription, particulièrement les A et les E. Les jambages des A, séparés supérieurement, sont réunis par une barre qui déborde, et les E ont une barre verticale qui est courbe. La date de ce travail remonte au ^{xiii}^e siècle. Vous en trouverez le dessin colorié à la planche xii, du 3^e volume de l'atlas de M. du Sommerard.

(1) Voir le catalogue du musée de Cluny, page 182 et suivantes.

Notons de même, comme œuvre du même style, le grand triptyque émaillé de la cathédrale de Chartres. Là, comme sur la croix de Gavrinis, la décoration à rinceaux byzantins est adoptée, et la silhouette du Christ est tracée sur la croix ; les pieds ne sont pas croisés, et la main symbolique plane au-dessus de la tête de Dieu, comme sur la branche supérieure de la croix de Gavrinis.

Dans le même album, vous remarquerez une couverture de livre gemmée, et ornée de rinceaux à feuillage, portant un crucifiement avec l'inscription habituelle. Le caractère byzantin de ce travail a un rapport évident avec celui de notre crucifix. M. du Sommerard fixe la date de cette pièce au ^x^e siècle.

Voyez encore, dans l'album de M. du Sommerard (10^e série, planche xxxvi) la croix-reliquaire en filigrane d'or, et gemmée, conservée dans l'église de Rouvres (Côtes-d'or). Quel air de parenté avec le crucifix de Gavrinis ! — Ici la date est certaine. L'objet a été donné au prieuré d'Epoisses, lors de sa fondation, en 1189, par Hugues III, duc de Bourgogne.

J'appellerai également votre attention sur les admirables dessins de l'ouvrage de MM. Cahier et Martin (*Mélanges archéologiques*, 5 vol. texte et planches). Les ornements de la croix dite de Charlemagne, conservée à Aix-la-Chapelle, ont une grande ressemblance avec celles de la croix de Gavrinis. A ce propos, M. Arthur Martin avertit que cette croix est faussement attribuée à Charlemagne, puisqu'elle a tous les caractères d'une œuvre du ^{xii}^e siècle (1).

Citons encore, dans le même atlas, qu'on ne se lasse pas d'admirer, les cinq ivoires sculptés, dans le style byzantin, dessinés par M. Martin, dans les collections d'Allemagne. Nous y trouvons des crucifixions, dont les détails permettent des rapprochements avec ceux du crucifix de Gavrinis.

Par le même procédé de comparaison, on trouverait des points de contact intéressants dans les crucifiements représentés sur les velins et sur les vitraux du ^{xii}^e siècle. Par exemple, cette miniature française du ^{xii}^e siècle, conservée à la bibliothèque de Troyes, et provenant de l'abbaye de Notre-Dame-aux-Nonnains. L'ornementation végétale de l'auréole se rapproche singulièrement de celle de la face postérieure de notre croix. L'analogie, sans être parfaite, n'est pas moins saisissante, lorsqu'on compare le corps des deux Christs, leur physionomie, et leur façon d'être posés sur la croix (2).

(1) Parmi les ornements peints des chasses d'Aix et de Cologne, et sur la couronne de lumière d'Aix-la-Chapelle, œuvres du ^{xii}^e siècle, vous trouverez des motifs dessinés qui ont une analogie frappante avec les ciselures de la face postérieure de notre croix.

(2) *Iconogr. chrét.*, Didron, p. 593.

Si maintenant il vous plaît de tenir compte de la tradition locale, qui répète que l'île de Gavrinis était autrefois habitée par les moines rouges (les templiers), la date du ^{xiii}^e siècle attribuée à l'origine du crucifix se trouve en parfait accord avec les données historiques. Les Chevaliers du Temple, cela est certain, ont eu des possessions en Bretagne à partir du milieu du ^{xii}^e siècle, et n'ont dû disparaître du pays qu'au commencement du ^{xiv}^e, lors de leur condamnation.

Il est regrettable que la chartre de Conan III n'ait pas spécifié les concessions faites dans le Morbihan à l'ordre du Temple. La partie du problème que nous laissons en suspens à propos de Gavrinis serait résolue. Dans le doute, on ne peut faire que des suppositions. Qui sait ? Le petit établissement monacal de Gavrinis dépendait peut-être primitivement, comme le prieuré de l'Île-d'Arz, de la grande abbaye de Saint-Gildas-de-Rhuys, et dès-lors, je ne puis me défendre de cette pensée qu'Abeilard a pu s'agenouiller sur les dalles de cette chapelle, pendant une de ses tournées pastorales qu'il faisait souvent, comme il le dit lui-même, dans les obédiences, pour se dérober au poison et au poignard des moines dissolus de Saint-Gildas (1).

Comme vous le voyez, le champ est ouvert aux conjectures, et ceux qui aiment les rapprochements et les contrastes sont libres de s'y engager.

On n'est pas plus heureux lorsqu'on recherche à quelle époque le prieuré de Gavrinis a été déserté par ses religieux, la chapelle dévastée et la croix processionnelle du couvent laissée au milieu des décombres après avoir été mutilée et dépouillée de ses pierreries.

Si les Templiers ont été réellement les desservants de la chapelle depuis le ^{xiii}^e siècle, hypothèse que rien ne contredit, il est possible que le désastre ait eu lieu lors de la condamnation et de la suppression de l'ordre, de 1307 à 1314. L'histoire est muette sur les persécutions que les chevaliers eurent à subir en Bretagne ; mais la réaction violente ne les épargna sans doute pas plus qu'ailleurs. Ce qu'on peut affirmer, c'est que le souvenir de cette catastrophe ne s'exprime dans le pays que par des traditions vagues. Lorsque le propriétaire de l'île s'avisa d'en défricher le sol, celui-ci était inculte de temps immémorial, et les murailles de la chapelle, dont les pierres étaient noircies et rougies par le feu, témoignaient seules d'une destruction causée par l'incendie. Les ronces et le lierre vigoureux qui embrassaient les ruines attestaient en outre que l'édifice était abandonné depuis plusieurs siècles.

(1) Voir sa lettre à un ami : *Terra quippe barbara, et terræ lingua mihi incognita erat, et turpis atque indomabilis illorum monachorum vita omnibus fere notissima et gens terræ illius inhumana atque incomposita.....*

Concubinas suas cum filiis et filiabus.

CONCLUSION.

Le crucifix de Gavrinis, dont la croix était en cuivre doré, ciselée et gemmée, ornée de figures symboliques, n'était sans doute qu'un crucifix processionnel.

Aujourd'hui il est mutilé. La dorure a disparu à peu près complètement ; il en est de même des quatre cabochons, des clous de crucifiement, du suppedaneum sur lequel posaient les pieds, et de l'auréole crucifère, qui couronnait la tête du Christ.

Le caractère éminemment byzantin de l'œuvre ne permet pas de l'attribuer à une époque postérieure au ^{xiii}^e siècle. Il est incontestablement antérieur de plus d'un siècle à la croix reliquaire de la *Vraie-Croix*, en Sulniac, qui est du ^{xiii}^e ou du ^{xiv}^e siècle.

Si donc il est fâcheux que le crucifix de Gavrinis ne soit parvenu jusqu'à nous qu'à l'état de mutilation, tel qu'il est aujourd'hui, privé d'une partie de ses ornements, dorure et pierreries qui en faisaient la richesse, il n'en est pas moins une pièce originale d'orfèvrerie chrétienne de l'époque byzantine, très rare, peut-être la plus ancienne du même genre qui existe en Bretagne.

Je me suis servi de l'expression : œuvre originale ; c'est qu'en effet, après avoir compulsé ce qui a été écrit sur la matière, et examiné avec soin les innombrables dessins et croquis dispersés dans les albums et les atlas d'archéologie religieuse qui me sont tombés sous la main, j'ai pu m'assurer que le crucifix de Gavrinis est unique, la répétition du modèle n'existant nulle part. — Notre collègue, M. Prével, de Nantes, que j'avais prié de faire de son côté des recherches sur ce point, m'écrivait, il y a quatre jours, qu'il n'avait pas été plus favorisé que moi. « Je n'ai pu trouver, me dit-il, qu'un spécimen de croix et surtout de Christ approchant *un petit peu* du vôtre, et ce Christ est conservé au Vatican. »

Ce n'est donc pas la chose la moins curieuse à relever dans cette étude, puisque le crucifix de Gavrinis, jusqu'à plus ample informé, se trouve être un prototype d'orfèvrerie chrétienne de l'époque romano-byzantine, découvert dans une des îles du Morbihan.

BIBLIOGRAPHIE.

Dictionnaire d'Ogée.

Le Morbihan. — Cayot-Délandre.

Répertoire archéologique. — Rosenzweig.

Iconographie chrétienne, par l'abbé Crosnier. — Paris, 1848, 1 vol.

Iconographie chrétienne, par Didron. — Paris, 1843.

Mélanges d'archéologie, par MM. Cahier et Martin. — 1847-53, 5 vol. texte et atlas.

Orfèvrerie. — Article du dictionnaire encyclopédique, 30 vol.

Histoire de l'orfèvrerie française. — Bibliographie Jacob. — Paris, 1858.

Les Arts au moyen-âge. — du Sommerard. — 3 atlas.

Les vitraux de la cathédrale de Bourges. — M. Arthur Martin.

PROCÈS-VERBAUX.

227^e SÉANCE.

25 JUIN 1872.

PRÉSIDENTENCE DE M. ARRONDEAU.

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. de Cussé, Taslé, Burgault, Bouvant, Grandpair, Marchais, Mauricet fils, Salmon, Bernard, Bassac, Peyron, Bourdonnay, de Lamarzelle et Guyot-Jomard.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ.

M. le Président dépose pour la Bibliothèque :

Les mémoires de la Société archéologique du midi de la France (Toulouse).

- Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers (1871 et 1872.) 3 livr.

Annales de la Société d'agriculture, industrie, sciences, arts et belles-lettres du département de la Loire. (T. xv. 1871.)

Études sur les calculs des organes salivaires, par M. le docteur de Closmadeuc (de la Société).

M. Taslé met sous les yeux de la Société, pour le Musée d'histoire naturelle, un *Squale lamantin* et un *nid de Lorient avec quatre œufs*.

Sont admis en qualité de membres titulaires de la Société : M. le docteur Foulon, de Nantes, et M. Rougier, inspecteur de l'instruction primaire, à Vannes.

Lecture est donnée d'une lettre par laquelle une commission de membres de l'Institut demande l'adhésion de la Société à une démarche toute patriotique que des amis de la science se proposent de faire auprès du Gouvernement et de l'Assemblée nationale. Il s'agit d'assurer au pays la possession du magnifique médaillon gaulois formé par M. de Saulcy. La collection, composée aujourd'hui de 7,117 monnaies, dont près de 1,000 en or, est un ensemble de monuments tels qu'il est permis d'affirmer que de longtemps il ne s'en reformera pas un autre aussi précieux pour l'histoire de notre antiquité gauloise.

Le gouvernement anglais, qui trouve toujours des ressources lorsqu'il s'agit d'augmenter ses richesses scientifiques, est, croit-on, disposé à acquérir la collection de M. de Saulcy pour le British-Museum, où elle est en dépôt depuis le commencement des malheurs de la France : il ne faut pas laisser perdre par une coupable indifférence les véritables archives qui constituent les titres de noblesse de la race dont nous sommes issus. La Société, comprenant toute l'importance scientifique et historique de la question, s'empresse de s'associer au vœu formé par les auteurs de la dépêche.

M. de Cussé rend compte des fouilles qui ont été commencées dans un souterrain découvert auprès du village de Tréhuinec. Il fait passer sous les yeux de la Société des fragments de poterie gauloise trouvés dans les déblais. L'opération n'étant pas terminée, l'auteur se réserve d'en parler ultérieurement.

Les diverses modifications à apporter au règlement sont discutées et adoptées. Elles sont assez importantes pour nécessiter un nouveau tirage, afin que chaque sociétaire puisse avoir en sa possession un exemplaire du règlement général de la Société.

M. Burgault continue la lecture de son mémoire sur les Aryens de l'Orient et les Celtes de l'Italie :

Les idées spiritualistes des Aryas, observe l'auteur, les ont conduits à donner aux âmes des morts qui étaient tombés en combattant, qui s'étaient illustrés ou signalés par des services envers leurs semblables, et à celles des chefs de familles, de tribus et de peuples, une sorte de fonctions divines. De là les *Lases* du Thibet et de Rome, les *Lares*, *Larg* ou *Lark* de l'Italie, les *Penates* romains, les *Kab-irs* de Tyr et de la Samothrace. Tous ces noms sont celtiques. Les génies ont été tantôt des êtres immatériels qui n'avaient jamais vécu de la vie de l'homme, tantôt des âmes humaines transformées dans les croyances.

Les conceptions aryennes spontanées, lorsqu'elles n'ont pas enfermé la divinité dans une gangue matérielle, l'ont désignée par les mots celtiques *Ez-us*, en haut, *Bel*, la guerre, *Beli*, pouvoir. La racine *Bel* se retrouve partout dans les pays aryens, sauf dans les dernières religions de l'Inde et de la Perse où le sémitisme a eu une puissante action. Le *Brahm* des Hindous indiquant une manifestation sous la forme d'un vent bruyant dans le breton, les autres langues gaéliques, l'allemand et même le grec, et le *Baga*, dieu chez les Perses (celt. *Baga*, porter sur les eaux) sont des idées empruntées au sémitisme. Bacchus originaire de la Bactriane, devenu le dieu d'une contrée montagneuse de l'Inde, nous offre un nom appartenant à la même racine *Bak* ou *Bag* (celt. *Bak-us*, bateau haut ou plutôt dieu des hauteurs). Ses attributs sont définis par l'appellation du lieu où son culte commença dans l'Inde, *Meroz* (celt. *Mer-oz*, gouvernement de la nature cultivée).

M. Burgault passe en revue les désignations des divinités et des

génies de l'Inde, de la Perse, de l'Assyrie, de l'Arménie et de la Cappadoce. Il les décompose en racines celtiques. Il applique le même procédé à la langue liturgique de chacune des nations asiatiques dont il parle.

Les noms mythologiques de la Phrygie et de la Grèce sont traités d'une façon analogue par l'auteur du mémoire. Il serait impossible de reproduire par voie d'analyse les rapprochements auxquels il se livre. Nous remarquons cependant qu'il traduit ainsi les noms qui suivent appartenant à la religion des Parsi : 1^o *Arihman*, chef des génies malfaisants, auquel la foi zoroastrienne ne donnait d'autre pouvoir que celui d'entraver les œuvres d'*Ormuzd* (celt. *Ari-man*, lien-figure); 2^o *Dev*, auteur de la pauvreté, *Derv-esch* (celt. *Deru-hesk*, cause-stérilité); 3^o *Kesoch*, *dev* du rachitisme (celt. *Kez-hod*, souffrant dans l'entrave); 4^o *Zaretech*, *dev* de la famine (celt. *Sa-recheit*, grande affliction); 5^o *Naonghes*, *dev* de la destruction (celt. *Naon-égez*, famine); 6^o *Boété*, *dev* du vol (celt. *Boétet*, amorcé); 7^o *Ader* ou *Azer*, génie bienfaisant, présidant au feu (celt. *Ad-err* ou *Az-err*, vitesse redoublée); 8^o *Dahman*, *ized* chargé de conduire au ciel les âmes des justes (celt. *Da-man*, figure de bonté et de joie); 9^o *Manrespand*, génie de la parole divine (celt. *Man-reiz-pann*, manifestation de la loi des contrées); 10^o *Haftorang*, génie du nord (celt. *Haf-torram*, je romps l'été); 11^o *Fechech-toes-toech*, génie que les orientalistes traduisent par *excellent* (celt. *Fec'hein-toez-toech*, vaincre farines-détrem-pées et pétries-toison, toutes choses considérées par les Perses et les Mèdes comme ce qu'il y a de meilleur); 12^o *Ochi-ren*, génie présidant au milieu du jour, à la partie la plus chaude de la journée (celt. *Oc'hi-rem*s, durée des plaintes); 13^o *Efes-routh-rem*, présidant aux cinq parties du soir (celt. *Ec'houtez-rouez-rem*s, repos général. Durée de la transparence).

M. Burgault conclut de tous les mots, qu'il relève dans les divers pays aryens de l'Asie et dans la Grèce, qu'à l'origine la langue celtique ou langue bretonne a été parlée non pas par toutes les races humaines, mais par toutes les branches de la race *Arya*. C'est surtout cette langue, dont les idiomes aryens ont retenu les racines, qui ne permet pas de la confondre avec les races qui en sont distinctes. Ici se termine la première partie du mémoire.

Le Secrétaire, A. GUYOT-JOMARD.

228^e SÉANCE.

30 JUILLET 1872.

PRÉSIDENTE DE M. TASLÉ.

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. Burgault, Lallemand, Fouquet, Perrin, Galles, Salmon, Forestier, Marchais, Mauricet fils, Peyron et Guyot-Jomard.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ.

M. le Président dépose pour la Bibliothèque :

Le bulletin de la Société de statistique, sciences et arts des *Deux-Sèvres* (Niort).

Les annales de la Société d'horticulture et d'histoire naturelle de l'Hérault.

Les mémoires de la Société des sciences naturelles et historiques, des lettres et des beaux-arts de Cannes et de l'arrondissement de Grasse (Alpes-Maritimes).

Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie, (1872 n^o 1^{er}).

Mémoires de l'Académie du Gard (novembre 1869, août 1870).

Bulletin de la Société dunoise (n^o 13, juillet 1872).

Mémoires de la Société académique de Maine-et-Loire (T. 25 et 26).

Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin.

Académie de La Rochelle. — Section de littérature. — Choix de pièces lues aux séances (n^o 16, 1870).

Recherches sur les voies romaines dans le département des Côtes-du-Nord, par M. Gauthier du Mottay (de la Société).

Lecture est donnée d'une dépêche par laquelle M. le ministre de l'instruction publique fait savoir qu'une allocation de 400 fr. est attribuée à la Société. Des remerciements sont votés à M. le ministre.

Divers objets (armes et ornements de chefs de l'Océanie) sont donnés au Musée par M^{me} V^e Edmond Pradier. Remerciements.

M. le secrétaire général de la Société d'émulation de Saint-Brieuc annonce l'envoi prochain d'une médaille de bronze, destinée à perpétuer les services en tous genres qui ont été rendus au congrès scientifique, par la Société et quelques-uns de ses membres.

A l'occasion du concours régional de Rennes, M. Ropartz, président de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine, demande qu'il plaise à la Société de vouloir bien prêter à l'exposition d'objets d'art et d'archéologie la collection de Tumiac qui a figuré à Saint-Brieuc. La Société polymathique, favorable au désir exprimé, autorise l'envoi à Rennes de la collection dite du Mont-Saint-Michel de Carnac. Elle sera confiée aux soins spéciaux de M. Ropartz.

Il a été acquis pour le Musée une monnaie en or, Charles IX, 1566, et un jeton, Louis XIV, 1672, représentant un porc-épic, *Telorum æterna seges*, a été donné par M. Galles.

M. l'abbé Guillotin de Corson, vicaire à la Noé-Blanche (Ille-et-Vilaine, donne sa démission de sociétaire.

M. Galles lit, au nom de M. l'abbé Piédérrière, curé de la Trinité-Porhoët, un essai sur la généalogie des comtes de Porhoët, d'après les documents recueillis par Dom Morice et Dom Lobineau.

Le même membre donne lecture de son travail sur *l'origine de l'épée moderne*. L'auteur, s'appliquant à prouver que la forme de l'épée dérive de celle de la *hache en silex*, dont se servaient nos ancêtres aux temps préhistoriques, met sous les yeux de la Société des calques de divers instruments, calques relevés d'après les figures accompagnant les relations de découvertes faites en des lieux très différents. Pour généraliser la question et par conséquent la démonstration, suivant M. Galles, la hache de pierre est le même outil retourné, l'arme qui, de tranchante qu'elle était, est devenue piquante, grâce à l'adjonction de quelques trous et d'un manche, etc. L'auteur ne demande pas une foi pleine et entière : ceci, dit-il, n'est pas parole d'évangile ; mais il a cru entrevoir une petite lueur au milieu des ténèbres des temps passés, et il a dû en entretenir ses collègues, qui, plus autorisés que lui, jugeront la question.

M. Lallemand rend compte à la Société des principaux faits et incidents du congrès de Saint-Brieuc. Le projet de rétablissement de l'Association bretonne y a été étudié, discuté, mais il paraît que l'entente n'a pu s'établir complètement, et la question est restée *sub judice*. « La circulaire rappelle que l'Association bretonne a fleuri de 1843 à 1858, époque où un pouvoir ombrageux la supprima d'un trait de plume, bien que son règlement et ses traditions constantes l'eussent absolument fermée à la politique. Une circonstance unique s'offre, dit-on, pour la rétablir..... »

M. Guyot, arrivé trop tard, le 12 juillet, à Saint-Brieuc pour profiter des séances du congrès, a fait une visite à ce qu'on appelle aujourd'hui le *camp vitrifié de Péran*, en la commune de Plédran, à 9 kilomètres de la ville. C'est une enceinte ovale de 134 mètres sur 110, entourée d'un double parapet ébréché çà et là, et présentant une hauteur qui varie de 2 à 3 mètres. Le parapet intérieur, plus élevé que le premier, est formé

d'une masse compacte de pierres calcinées et soudées les unes aux autres par une espèce de lave. De volumineux spécimens sont mis sous les yeux de la société. Quelle a pu être la destination de ce terrain ? Les uns y voient, on ne sait pourquoi, un curieux débris de castramétation celtique, d'autres, un camp romain ; pourquoi n'y verrait-on pas aussi bien les restes d'un établissement métallurgique, si, comme le prétend la tradition, le feu y aurait été entretenu pendant sept ans, et que deux fourneaux ou foyers voûtés, destinés à soumettre toute la masse pierreuse à l'action de la chaleur, ont été reconnus dans l'enceinte de Pérán. (Voir l'article Plédran, dans le dictionnaire des communes de M. A Joanne.)

M. le docteur A. Mauricet fils, communique la notice suivante empruntée au catalogue analytique de la bibliothèque de Quimper, sur un manuscrit breton intitulé : *Cantiqueu spirituel ar devériefu ar christen en quenver an autrou Doué en quenver e hunon hac en quenver e nissan*, — *composet dré per Barisy, person a pares Inguinel, escopti a Guénet, MDCCX.*

Ce recueil de cantiques commence par une préface de 18 pages en langue française. L'auteur y prouve d'abord l'utilité des cantiques spirituels. Il s'est, dit-il, proposé deux fins : la première, d'enseigner les principales vérités de la religion d'une manière insinuante, la seconde a été de déraciner, s'il était possible, un abus trop fréquent dans son siècle, où la plupart des chrétiens ne chantent plus que des chansons profanes ou galantes pour ne pas dire impies ou dissolues. Il donne ensuite le plan de son ouvrage qu'il divise en trois parties, selon les trois genres différents des devoirs du chrétien, par rapport à Dieu, à soi-même et au prochain. Ces trois parties sont précédées d'autant de cantiques qui servent comme d'introduction à tous les autres. Ce recueil de cantiques se compose de 330 pages ; l'ouvrage se termine par une table suivie de quatre pages de corrections.

L'abbé Barisy fait connaître le grand embarras où l'a jeté la différence de tant de dialectes qu'offre la langue bretonne et qui lui inspirait la crainte de n'être pas intelligible à tout le monde. Après bien des doutes et des irrésolutions, il a pris le parti d'écrire dans le langage usité entre le haut pays de Vannes et le diocèse de Quimper, pensant qu'il se ferait mieux comprendre de ces deux contrées. Ces cantiques sont notés en musique, afin que ces airs bretons paraissent dans leur justesse, ce qui ne serait pas possible s'ils étaient notés en plain-chant.

L'œuvre du prêtre Barisy, recteur d'Inguiniel, est propre à inspirer d'une manière aisée et familière l'amour des vertus nécessaires à chacun dans son état. La peinture qu'il y fait des mœurs des gens de la campagne est un secret que son zèle a trouvé pour faire naître entre eux l'horreur du vice. Les cantiques sont pleins de bon sens, le style

en est clair, les pensées choisies, les expressions convenables à leur sujet, tout y est édifiant et instructif.

Cette notice est de M. Derennes, le savant et infatigable bibliothécaire de la ville de Quimper.

Le Secrétaire, A. GUYOT-JOMARD.

229° SÉANCE.

27 AOUT 1872.

PRÉSIDENCE DE M. ARRONDEAU.

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. Taslé, Fouquet, Galles, Peyron, Bouvant, de Lamarzelle, Bourdonnay et Guyot-Jomard.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ.

M. le Président dépose pour la Bibliothèque :

Répertoire des travaux de la Société de statistique de Marseille, t. 34°. Comptes-rendus et mémoires du Comité archéologique de Senlis (1869-71).

Bulletin de la Société archéologique du midi de la France.

Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne (1870-71).

Bulletin de la Société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure (t. 10°, 1870-71).

Revue des Sociétés savantes (t. 3, mars-avril 1871).

Archæologia cambrensis — The journal of the cambrian archæological association. — July 1872.

Essai sur l'histoire de la ville et du comté de Nantes, par Gérard-Mellier, maire de Nantes. (Manuscrit publié pour la première fois par M. Léon Maître, archiviste de la Loire-Inférieure.)

Invasions de l'étranger dans les xiv^e et xv^e siècles. Documents inédits, par M. du Chatellier, de la Société.

Souvenir du Congrès de Saint-Brieuc. *Avant, pendant et après*, par un membre de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord.

Au nom de M. Rémy, professeur au lycée de Lorient, le secrétaire fait don à la Société d'une épée gauloise en bronze

Une quantité de médailles romaines et autres sont mises à la disposition

de la Société par la famille de M. Lorois, ancien préfet du Morbihan, pour qu'elle y choisisse les types qui pourraient manquer à sa collection.

M. Taslé fait un dépôt du même genre.

La Société vote des remerciements à MM. Rémy, Lorois et Taslé.

Sont admis comme membres titulaires de la Société : MM. l'abbé Le Mené, secrétaire de l'Évêché, et le R. P. Carel, attaché à l'école libre Saint-François-Xavier.

M. le docteur Bourdais, quittant le département, donne sa démission de membre titulaire et devient membre correspondant. (*Faubourg Saint-Sébastien, à Nantes.*)

M. Bouvant termine la lecture de la traduction en vers du premier livre du Tasse. Les auditeurs remarquent avec plaisir l'habileté dont l'auteur a fait preuve pour soumettre aux règles si sévères de la forme française la poésie de la Jérusalem délivrée.

La séance est levée à deux heures.

A la séance du 24 septembre, il est remis pour la Bibliothèque :

Le répertoire archéologique du département de la Seine-Inférieure, par M. l'abbé Cochet.

Le Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.

Les Mémoires de la Société de statistique, sciences et arts des Deux-Sèvres.

Le Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie, 1872, n° 2.

Les Annales de la Société d'horticulture et d'histoire naturelle de l'Hérault.

Le Bulletin mensuel de l'observatoire physique central de Montsouris.

Il a été acquis récemment pour la Bibliothèque :

Les antiquités du Morbihan, par M. de Fréminville ;

Ample discours de la surprise du Concq ;

Combat des Trente ;

Poème de ce combat ;

Mémoire du comte de Belle-Ile ;

Voyages en France ;

Monuments celtiques, par Cambry ;

Origines gauloises de La Tour-d'Auvergne.

Le Secrétaire, A. GUYOT-JOMARD.

230^e SÉANCE.

24 SEPTEMBRE 1872.

PRÉSIDENTE DE M. DE CLOSMADÉUC.

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. Taslé, Peyron, Fouquet, Galles, Salmon, Mauricet père, Mauricet fils, de Lamarzelle, Rosenzweig, Grandpair, Tessier, Marchais et Guyot-Jomard.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ.

M. de Closmadeuc offre, au nom de M. Alfred Vincent, un sac de médailles parmi lesquelles notre conservateur a choisi un certain nombre de pièces en bronze, entre autres : une monnaie d'Auguste, une de Constantin, une de Néron ; — puis quelques pièces de Louis XIV, de Louis XV, de Louis XVI, et de la Révolution. Plusieurs médailles commémoratives, parmi lesquelles un jeton de la mairie de Nantes, sous M^e Bellabre, 1752 ; et la belle médaille grand module frappée en l'honneur du duc d'Aguillon (combat de Saint-Cast — 1768).

Au nom de MM. Lendormy, expert à Ploërmel, et Rouleau, secrétaire de la mairie d'Augan, M. Rosenzweig donne 4 monnaies, trouvées dans un cercueil de l'ancienne église paroissiale d'Augan, aujourd'hui détruite, savoir :

Une du Mans, au droit *comes cenomannis* ; au revers : *signum Dei vivi* ; croix pattée au milieu, XII^e siècle.

Trois de Bretagne : au droit † *Conanus* (Conan IV) (dux) ; au revers : *Redonis* ; croix pattée, XII^e siècle.

Ces trois dernières manquent au musée. La Société vote des remerciements aux donateurs.

M. de Limur met sous les yeux de la Société divers échantillons minéralogiques, savoir : 1^o un d'*orthose cristallisé* provenant de la tranchée faite pour le chemin neuf de Vannes au Vincin. Cette matière est jaunâtre et présente des cristaux d'une netteté exceptionnelle : le tout forme des groupes qui ne le cèdent en rien aux gisements cités à l'étranger.

2^o Un de *Giéseckite*, minéral très rare, provenant des carrières de la Tousche et de la Providence, près de Fougères, matière connue jusqu'à

ce jour sur deux points du globe seulement, au Groenland et aux États-Unis.

3^o Un fragment de Roche X ou innommée, à petits grains verts-noirs, également disséminés dans la masse qui paraît être un talc silicifère. Elle peut être aussi facilement taillée que le Kersanton vieux.

M. Galles rend compte de l'exploration d'un dolmen et de deux sépultures de l'époque du bronze au Rocher, en Plougoumelen, pays riche en monuments préhistoriques. Dans le premier, il a été découvert, entre autres objets, des bracelets plus ou moins entiers dont étaient ornés les bras ou les jambes du corps déposé dans ce sépulcre.

Le terrain sur lequel s'opérait cette fouille présente dans un espace exigü une accumulation de sept monuments funéraires, aussi le travail avait-il été entrepris sur deux points. L'exploration d'une des tombelles a amené la découverte d'un vase formé d'une feuille de cuivre rouge enroulé en espèce de cornet dans le sens de la hauteur. Le fond, qui compte 14 centimètres de diamètre, est formé d'une plaque de cuivre. Le vase s'élargit jusqu'à sa partie supérieure où il mesure 26 centimètres. Sur le vase est un couvercle, espèce de calotte hémisphérique assez aplatie et relevée en bord horizontal. Le cuivre est pur et de couleur rouge sous sa patine verte. Ce vase est complètement rempli d'ossements. A l'appui de sa description, l'auteur met sous les yeux de la Société les plans des tumulus et deux dessins représentant l'objet qui vient d'être décrit. Ce travail est dû à MM. Platel et Bain, que la Société remercie du concours intelligent qu'ils ont prêté à M. Galles dans cette intéressante exploration.

M. de Closmadeuc met ensuite sous les yeux de la Société trois dessins représentant l'île d'er Lanic (golfe du Morbihan) et son monument mégalithique, c'est-à-dire *deux cromlechs*. Le premier offre ceci de remarquable qu'une moitié est dans la mer. Le deuxième cromlech, découvert il y a quinze jours seulement, est en entier submergé. Ces deux cromlechs sont constitués par près de cent menhirs ou blocs de granit, et figurent assez bien un 8 de chiffre, dont les 3/4 sont dans l'eau à marée haute.

Le diamètre de chaque cromlech est d'une cinquantaine de mètres environ. M. de Closmadeuc a recueilli, dans l'enceinte du premier cromlech, des *silex ouverts* en quantité innombrable, des fragments de *celtæ* en diorite, en quartz-agate, et en fibrolite; des *boules en silex*, des *mortiers* ou meules creuses en granit, et des *poteries* en tout semblables aux vases que nous sommes habitués à rencontrer sous les dolmens.

M. le Dr de Closmadeuc donne lecture d'un travail dans lequel il a rassemblé tous les détails relatifs à un conflit qui s'éleva au XVIII^e siècle entre l'Évêque de Vannes et le Parlement de Bretagne. Sur le réqui-

sitoire de M. le Procureur général du roi, le Mandement de l'Évêque fut condamné par arrêt de la cour (27 juin 1744). Les détails de ce curieux procès sont puisés dans les registres du présidial de Vannes.

Le Secrétaire, A. GUYOT-JOMARD.

231^e SÉANCE.

29 OCTOBRE 1872.

PRÉSIDENTE DE M. ARRONDEAU.

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. de Closmadeuc, Taslé, de Cussé, Peyron, Fouquet, Lallemand, Mauricet père, Perrin, l'abbé Le Mené, Bassac, Marchais, Bouvant, Monprofit, Rosenzweig, Mauricet fils, Galles et Guyot-Jomard.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ.

M. le Président dépose pour la Bibliothèque :

Le recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de la province de Constantine, 1871-72.

Annales de la Société académique de Nantes et de la Loire-Inférieure, 2^e semestre 1871 et 1^{er} semestre 1872.

Annales de la Société d'horticulture et d'histoire naturelle de l'Hérault, mai et juin 1872.

Bulletin de la Société de statistique, sciences et arts des Deux-Sèvres.

— de la Société d'agriculture, sciences et arts de l'arrondissement de Meaux, juin 1872.

Revue des Sociétés savantes des départements, mai et juin 1872.

Indicateur de l'archéologue et du collectionneur, septembre 1872.

Catalogue des mollusques du musée de la Société. Manuscrit relié, grand in-8^o, offert à la Société par M. Taslé. Remerciements.

Genres des coléoptères d'Europe, par M. Jacquelin du Val (Camille) (catalogue), grand in-8^o broché, don de M. Griffith.

Revue archéologique, mai, septembre et octobre (abonnement de la Société).

Bulletin monumental, M. de Caumont (abonnement de la Société).

Le Verger, août et septembre 1872 (abonnement de la Société).

M. le Conservateur du Musée archéologique a acquis 5 pièces d'argent d'Édouard V d'Angleterre, dont l'une frappée à Évreux.

5 pièces d'or dont 3 Charles V, 1 Jean II, 1 Raymond d'Orange, trouvées dans le Morbihan.

1 pièce en or, Charles V, Saint-Jean-Baptiste, trouvée Avenue de la Gare.

Sont données : une pièce en argent d'Henri III, par M. Taslé père ;

Pièces diverses en bronze ou cuivre, par M. Perrin ;

2 pièces en argent, trouvées à Augan, par M. Salmon, au même endroit que celles qui ont été données à la séance précédente.

Sont admis comme membres titulaires de la Société : MM. Platel de Ganges, officier de marine, à Lorient, et Mahé, propriétaire, à Locmariaquer.

Au nom de M. l'abbé Chauffier, M. Galles lit un travail relatif à une bulle inédite du pape Innocent III, du 12 mai 1200, trouvée dans le fonds du chapitre de Vannes. Ce document concerne une lutte des métropoles de Dol et de Tours, grande affaire qui mit en jeu pendant plusieurs siècles les intérêts politiques et religieux de la Bretagne, et vint se terminer au moment où, ébranlée par les convoitises des rois de France et d'Angleterre, la nationalité bretonne reçut les plus graves atteintes. Il répond à plusieurs questions posées par les évêques de Bretagne sur la manière de faire exécuter un interdit lancé sur la province, et apporte quelques adoucissements à la discipline ecclésiastique alors très sévère. La Société remercie l'auteur de sa communication.

M. Rosenzweig donne lecture d'une ballade (*la caqueuse*) qui lui a été communiquée par M. Francisque Michel, auteur de l'histoire des *rares maudites de la France et de l'Espagne*. Ce dernier y trouve l'occasion de donner une preuve de la supériorité des chants populaires de la Bretagne, sur ceux du pays basque. Comme les contrées pyrénéennes, dit-il, la Bretagne avait ses cagots, qu'elle aussi traitait en marâtre. Cette ballade en témoigne, et de plus elle porte l'empreinte d'une richesse d'imagination, d'un talent de mise en scène, dont le dialogue basque est dépourvu. Elle a été découverte par M. Th. Hersart de la Villemarqué, au bourg de Plumélio, près de Lannion, où elle a dû être composée antérieurement au xv^e siècle.

Le même membre lit ensuite une note sur le *Prieuré de femmes*, situé à Locmaria, en Plumelec. Ce prieuré, dont les bâtiments sont détruits, avait une juridiction dont les audiences se tenaient au bourg de Plumelec, et jouissait d'une foire, qui a lieu encore de nos jours, audit lieu de Locmaria, le 16 octobre de chaque année. En 1865, le propriétaire actuel, M. Ruault, y a fait exécuter des fouilles qui amenèrent la découverte de traces d'incendie, tant à la chapelle qu'au prieuré lui-même ; de nombreuses sépultures de femmes et d'hommes ont été signalées, ce qui a fait penser qu'un prieuré d'hommes aurait

précédé l'établissement des femmes. Dans un coin du cimetière, au dire de M. Ruault, on remarqua un fait étrange : une même fosse renfermait, enveloppés d'une couche de chaux, deux corps dont l'un, couvert d'un suaire, avait le crâne scié au-dessus des yeux et remis en place, et l'autre, tout habillé, paraissait avoir été enterré vif, et maintenu de force dans cette position. Avis à M. le docteur Fouquet qui nous a donné, en 1859, une intéressante légende sur le prieuré. M. Ruault n'a pas trouvé les caveaux souterrains, mais il aurait mis au jour les traces d'un lugubre épisode.

Le même membre rend compte de découvertes archéologiques qu'il a faites dans la commune de Guer, aux lieux appelés *l'abbaye*, le *château de Couëdor* et le *prieuré de Saint-Étienne*.

A un kilomètre environ au nord de Guer, se trouvent deux fermes désignées sous le nom : l'une de Petite-Abbaye, l'autre sous celui de Grande-Abbaye. Cette dénomination a excité la curiosité de notre confrère, et il en a recherché l'origine. Après avoir parcouru le chemin de saint Gurval et le chemin des moines, il arrive à la première maison qui n'offre rien à signaler ; à la deuxième on lui montre, dans un grenier, la chambre de saint Gurval, avec fenêtre en plein cintre dont les jambages et les voussours sont formés de pierres plates grossièrement taillées ; tout à côté s'ouvre une cheminée dans le fond de laquelle s'étaient trois assises de construction en feuilles de fougère, faites de briques. C'est un échantillon de l'art romain de la décadence, ou le roman primitif (du ^v^e au ^{xi}^e siècle).

Dans une autre excursion, M. Rosenzweig a visité le château de Couëdor dont la position, sur un escarpement de terrain, dans un demi cercle de l'Oyon, faisait un véritable château-fort, et, à 600 mètres plus loin, le village et le prieuré de Saint-Étienne.

La chapelle, devenue une grange, a conservé des cordons de briques horizontaux, entre lesquels s'étagent des lignes de triangles creux formés aussi par des briques archoutées. C'est, de l'avis du visiteur, ce que le département possède de plus ancien en fait de constructions religieuses.

M. le Dr de Closmadeuc lit un travail intitulé : *les Celtæ ou haches en pierre des dolmens armoricains*.

Il est des sujets, dit l'auteur, dont la Société polymathique du Morbihan a le droit de dire qu'elle en aborde l'étude avec connaissance de cause : ce sont ceux qui ont trait aux antiquités mégalithiques, représentées dans notre Musée par cette merveilleuse collection qui fait l'admiration du monde savant.

Quel était l'usage des Celtæ ? C'est en se plaçant au milieu de l'œuvre de la Société polymathique, et prenant pour base de ses appréciations les objets mêmes du Musée, que notre collègue examine successivement les nombreuses opinions qui ont eu cours dans la science. Instruments de

travail, outils, engins de chasse ou de pêche, armes de guerre, couteaux de sacrifice, ornement de luxe, marques de distinction, objets votifs, amulettes, fétiches, et même monnaie d'échange. Les *Celtæ* ont représenté tout cela, et chacune de ces hypothèses a été avancée et retirée tour à tour.

L'auteur résume son opinion ainsi qu'il suit :

« Dans la religion des Armoricaains primitifs qui ont construit nos dolmens, le *Celtæ en pierre* ou *men-gurun*, pierre de foudre, était purement et simplement un objet sacré, qu'on déposait dans les tombeaux à côté du mort : simulacre, ou sorte d'idole à laquelle on rendait un culte, et qui se présente à nous avec sa signification éminemment religieuse de divinité tutélaire.

» Nous sommes de plus porté à penser que cette superstition funéraire, érigée en dogme, s'est perpétuée par une tradition non interrompue, jusqu'aux Gaulois devenus Romains, qui, appliquant l'écriture aux inscriptions tumulaires, avaient adopté la coutume de consacrer leurs tombeaux aux dieux Mânes représentés par des figures en forme de haches, et par la dédicace : *Sub ascia*. »

En émettant cette double thèse, M. de Closmadeuc a la prétention de formuler une bonne fois, à voix haute, à propos des *celtæ*, une opinion qu'il a toujours eue, et qu'il entend murmurer tout bas dans la Société polymathique du Morbihan, depuis bien des années.

Le Secrétaire, A. GUYOT-JOMARD.

232° SÉANCE.

26 NOVEMBRE 1872.

PRÉSIDENCE DE M. ARRONDEAU.

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. de Closmadeuc, Taslé, de Cussé, Burgault, Fouquet, Rosenzweig, Grandpair, Marchais, Bouvant, Monprofit, Galles, Mauricet fils, Salmon et Guyot-Jomard.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ.

M. le Président dépose pour la Bibliothèque :

Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe.
Bulletin de la Société archéologique de Nantes, 2 vol. 1872.

Essai sur l'histoire de la ville et du comté de Nantes.

Guillaume de la Barre, roman d'aventure. — Étude par M. le docteur Noulet (de la Société).

Sont admis comme Membres titulaires : MM. Boruet-Auberto, propriétaire, à Arradon ; Le Gal, Alphonse, avocat, à Josselin ; Le Roux, négociant, rue Arthur III, Nantes ; Talbot, propriétaire, à Arradon.

M. de Cussé dépose pour le Musée archéologique :

Le couvercle en bronze du vase contenant les ossements, découvert au Rocher, en Plougoumelen.

M. Galles a acquis, au prix de 40 fr., pour le Musée, un lot de médailles diverses provenant de la collection de M. l'abbé Marot, ancien curé de Rochefort.

M. Galles donne lecture d'un travail de M. Platel de Ganges, intitulé : *Étude sur les monuments préhistoriques de la lande du Rocher*.

Dans ce mémoire l'auteur se livre à une longue dissertation archéologique sur l'origine de ces monuments, leur degré d'ancienneté, et sur la race qui les a élevés. Ses raisonnements, fondés sur des considérations historiques et ethnologiques, aboutissent aux conclusions suivantes :

Les deux tumulus à dolmen et enceinte continue peuvent, sans grande erreur, être attribués aux premiers Kymris de Hu-Cadarn, c'est-à-dire à la fin du VII^e siècle ou au commencement du VI^e siècle avant Jésus-Christ ; les deux tumulus de l'âge du bronze sont plus modernes. Pour ce qui est de la sépulture du tumulus méridional, où ont été découverts les bracelets en bronze, sa date atteint peut-être le premier siècle de notre ère.

Quant au gigantesque dolmen tumulaire à galerie coudée, qui se remarque sur la même lande et sur la même ligne, et qui est connu depuis longtemps, il est pour M. Platel comme le monument d'une *race éteinte*, les *Autochthones* d'Armorique.

Après cette lecture, M. de Closmadeuc demande la parole : il me semble, dit-il, qu'il y aurait lieu de faire plus d'une objection au travail, fort intéressant d'ailleurs, qui vient d'être lu. Je n'en adresserai qu'une à l'auteur. Pourquoi a-t-il intitulé son mémoire : *Étude sur les monuments préhistoriques de la lande du Rocher* ? Et qu'entend-il, et que veut-il que nous entendions par ce titre ? Si on veut parler de monuments et de peuples antérieurs en date à tous les monuments et à tous les peuples dont l'histoire écrite nous a donné les noms, il est du moins permis de douter que la définition soit applicable aux sépultures de la lande du Rocher. Du reste, notre collègue paraît d'accord avec nous sur ce point puisqu'il s'efforce, dans sa discussion, de nous convaincre que l'érection de ces tombeaux ne remonte pas au-delà du VII^e siècle avant notre ère.

Comment dès-lors serions-nous autorisés, avec lui, à nommer *préhistoriques* des monuments qui, dans la pensée de l'auteur, sont peut-être

de beaucoup postérieurs à la fondation d'Athènes, de Sparte, de Rome, de Carthage et même de Marseille, en Gaule ?

M. le docteur Fouquet et M. Lallemand objectent que la classification des trois âges de pierre, de bronze et de fer, est trop souvent en défaut, quand on l'applique aux monuments dits celtiques du Morbihan, pour qu'on en tire des conclusions archéologiques. Ils tiennent à faire remarquer que dans ces tombeaux du Rocher, que M. Galles a désignés sous le nom de monuments de l'âge du bronze, et M. Platel sous celui de monuments préhistoriques, on a rencontré non-seulement des bracelets en bronze indiquant une industrie assez avancée, mais encore une urne en cuivre présentant un cercle en fer à son ouverture, et dans cet urne, pêle-mêle avec les os, des débris de fer façonné et des clous de même métal.

M. le docteur de Closmadeuc partage en tous points l'opinion de ses honorables collègues, et, comme eux, il constate que les découvertes archéologiques faites dans le Morbihan, donnent des démentis continuels à la théorie des trois âges inaugurée par les savants du Danemark.

M. Galles prévient la Société que M. Platel lui a écrit pour faire enlever le mot *préhistorique* du titre de son mémoire.

M. le docteur de Closmadeuc donne lecture de la première partie d'un travail intitulé : *Sculptures et inscriptions gravées des dolmens armoricains*.

L'auteur entre en matière par l'historique complet de la question, depuis les fouilles de M. Renaud, d'Auray, en 1811 et en 1813, qui mirent à découvert les signes gravés du *dolmen des Marchands* et des *pierres plates*, en Locmariaker, jusqu'aux travaux récents de la Société polymathique.

Après cet exposé, M. de Closmadeuc soumet à la Société le résultat de ses observations relativement à la distribution géographique des monuments qui présentent des sculptures et des ornements lapidaires. Le plus grand nombre des dolmens sont dépourvus de signes sculptés, et jusqu'ici on n'en a remarqué que dans les monuments mégalithiques de la bande de littoral qui s'étend de la presqu'île de Rhuy à la presqu'île de Quiberon, en comprenant le golfe du Morbihan et ses îles.

Habituellement les décorations lapidaires siègent à l'intérieur des dolmens, le plus souvent sur les menhirs-supports, plus rarement au plafond des cryptes, et quelquefois sur les dalles mêmes qui servent de parvis.

Aucune règle ne préside à la position des sculptures, aucune symétrie, aucun ordre dans l'agencement des caractères. Une observation, déjà faite par les antiquaires irlandais, peut être vérifiée à Gavrinis et sur d'autres dolmens. En différents endroits, les sillons gravés semblent se perdre dans les interstices des blocs qui les recouvrent plus ou moins ; c'est la preuve que la sculpture des pierres précédait leur rapprochement.

Au milieu de combinaisons étranges de lignes brisées, courbes ou spirales, qui échappent à toute interprétation, et parmi ces signes innombrables gravés confusément avec une patience inouïe, il en est qui, par leur forme moins vague et moins excentrique, apparaissent de temps à autre comme pour permettre à l'esprit une ébauche de conjecture.

L'auteur leur donne un nom, sans y attacher d'autre importance que celle de rendre la description et l'étude plus aisées, en y joignant les dessins.

1^o Le signe *Celtiforme* (image de la hache en pierre ou du celtæ).

2^o Le signe *Cupuliforme* (en forme de coupe hémisphérique creusée dans la pierre).

3^o Le signe *Pédiforme* (en forme de crosse ou de houlette).

4^o Le signe *Jugiforme* (en forme de joug ou d'υ grec).

5^o Le signe *Pectiniforme* (en forme de peigne ou de râteau).

6^o Le signe *Scutiforme* (en forme de cartouche ou d'écusson).

7^o Le signe *Asciforme* (en forme de hache emmanchée).

M. de Closmadeuc, étudiant ce dernier signe, le signe *asciforme* des dolmens, ne fait aucune difficulté de reconnaître qu'il rappelle l'image d'une hache emmanchée, de même que l'*ascia* des tombeaux gallo-romains rappelle le même instrument. Mais il ne saurait y voir l'image d'un *celtæ* pourvu d'un manche.

Du reste, cette sculpture colossale du dolmen des Marchands, qui est le type du signe asciforme, a ouvert la carrière à une foule d'explications aventureuses, dont le seul mérite est d'égayer le sujet. Exemple : M. l'abbé Mahé qui y découvre un phallus ; et M. l'abbé Cahour, qui tient absolument à nous convaincre qu'on y remarque, sous des traits obscènes, le dogme du péché originel.

M. de Closmadeuc fait justice de toutes ces théories excentriques, de tous ces systèmes préconçus, où l'inexactitude le dispute à l'absurde, et il tient absolument à en débarrasser la science. La Société polymathique a le droit de protester hautement contre cette prétention qu'ont certains écrivains d'expliquer quand même ce qui est inexplicable ; c'est de plus, ajoute l'auteur, un devoir pour nous de formuler notre opinion sur ces questions, en toute liberté, car ce sont nos monuments, nos découvertes et notre musée qui font malheureusement les frais de ces extravagances.

Un membre réclame contre une assertion contenue dans un article de la *Semaine religieuse* du diocèse de Vannes (bulletin du 9 mai dernier, page 302), relativement à la pierre tumulaire des Daniélo, archidiaques et chanoines de Vannes au xvr^e siècle. D'après l'auteur de cet article, la pierre en question serait aujourd'hui déposée au Musée archéologique de Vannes. Or, il est facile de constater aux archives de la Société que les démarches faites, il y a une dizaine d'années, dans le but d'obtenir la concession de cette pierre, ont échoué, et il y a d'autant

plus lieu de le regretter qu'elle a été, depuis cette époque, encastrée dans le dallage de la chapelle du Saint-Sacrement, à la cathédrale, sous le marche-pied de l'autel.

Le Secrétaire, A. GUYOT-JOMARD.

233^e SÉANCE.

24 DÉCEMBRE 1872.

PRÉSIDENCE DE M. TASLÉ (DOYEN D'ÂGE).

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. Fouquet, de Closmadeuc, Peyron, Burgault, Lallemand, Rosenzweig, Galles, de la Hitolle, Bouvant, Salmon, Tessier, Griffith, Perrin, l'abbé Le Mené, Forestier, Bassac, Bourdonnay, de Lamarzelle et Guyot-Jomard.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ.

M. le Président dépose pour la Bibliothèque :

Le bulletin mensuel de l'Observatoire de Paris.

La Revue archéologique (novembre 1872).

Le Verger, collection, etc.

Conformément à l'article 8 du règlement, il est procédé au renouvellement du bureau.

M. de Closmadeuc, vice-président pendant l'année 1872, devient de droit président pour l'année 1873.

A la majorité des suffrages sont proclamés :

M. Fouquet, vice-président ;

M. Peyron, trésorier ;

M. Arrondeau, conservateur de la Bibliothèque ;

M. Bourdonnay, secrétaire-adjoint ;

MM. Arrondeau et Griffith, conservateurs-adjoints du musée d'histoire naturelle ;

MM. Galles et de Lamarzelle, conservateurs-adjoints du musée archéologique.

Les conservateurs élus pour cinq ans, et le secrétaire pour trois, n'étaient pas renouvelables cette année.

Sont admis en qualité de membres titulaires : MM. Champion, général commandant la subdivision du Morbihan, et Paul Guieysse, ingénieur hydrographe de la marine, rue Littéraire, 2, à Lorient.

M. Taslé dépose le compte-rendu annuel de la situation du Musée d'histoire naturelle. La Société constate avec satisfaction que ses collections sont l'objet des constantes préoccupations de son honorable conservateur, et lui vote d'unanimes remerciements. Ce travail trouvera sa place au prochain bulletin.

M. Rosenzweig donne lecture de la note suivante : « S'il est, dit-il, du devoir de la Société de signaler à l'appréciation du public des faits qui sont du plus mauvais exemple, en ce qui concerne la conservation des richesses archéologiques du département, comme la vente des stalles de Brandivy ou celle du reliquaire de l'hôpital de Pontivy, il ne lui appartient pas moins, et son devoir est ici plus doux à remplir, de faire connaître les actes profitables à la science qui lui sont révélés, et de payer un tribut d'éloges à ceux qui, par leur bonne volonté ou leur intelligente initiative, concourent avec elle au progrès de nos études. A ce titre, je viens vous prier aujourd'hui de voter des remerciements et des félicitations à M. l'abbé Rio, recteur de Saint-Gildas-de-Rhuys, pour les améliorations que, suivant les avis de la commission des fouilles, il a déjà apportées et se propose d'apporter encore dans l'entretien des différents objets, bénitiers, pierres tumulaires, etc., qui donnent tant de prix à l'église de cette commune. » La Société s'empresse d'accueillir cette proposition.

Au nom de M. l'abbé Euzenot, le Secrétaire lit une notice ayant pour titre « Le tombeau de saint Mériadec, à Noyal-Pontivy ».

On sait que, dans le cimetière de cette commune, se trouve un cercueil de granit, réputé dans le pays pour être le tombeau de ce saint personnage. L'auteur recherche si cette tradition a quelque valeur et si elle peut se rapporter à saint Mériadec, évêque de Vannes. L'examen de la bière, dont l'excavation est ménagée dans des proportions répondant à l'ampleur des membres, donne à penser que ce travail doit remonter à la période comprise entre le XII^e et le XIV^e siècle. D'un autre côté, au dire d'Albert-le-Grand, saint Mériadec, évêque de Vannes, fut enterré dans la cathédrale. Ce cercueil ne peut donc être le tombeau du saint. L'auteur explique la dénomination qu'il a reçue, et que la tradition lui maintient, en supposant que le souvenir du saint Evêque, qui avait séjourné longtemps à Stival, non loin de Noyal-Pontivy, aurait fait perdre de vue les événements de la fin de sa vie, et qu'à l'époque relativement récente où le tombeau a été découvert, le peuple, surpris de sa forme caractéristique, et jugeant qu'un cercueil de ce genre devait indiquer un grand personnage, en a fait celui d'un des saints du pays. Quoi qu'il en soit, le tombeau de Noyal-Pontivy n'a rien de commun avec saint Mériadec, évêque de Vannes.

M. Burgault, donne lecture de la suite de son mémoire intitulé *les Aryens en Orient et les Celtes en Italie*.

Il entre d'abord dans des détails historiques et géographiques sur les peuples de l'antique Italie. Il recherche l'élément celtique dans les noms des nationalités, des lieux, des divinités, dans les termes que les monuments et les auteurs nous ont conservés des vieilles langues, et en même temps dans le latin et l'italien qu'il compare aux divers idiomes gaéliques, au grec et au sanscrit.

M. le Dr de Closmadeuc continue la lecture de son travail sur les *sculptures et les signes gravés des dolmens Armoricaïns*. Cette deuxième partie est consacrée à l'examen en particulier de quelques pierres de dolmens, remarquables par leur système décoratif.

C'est d'abord la dalle de granit découverte à l'entrée du dolmen tumulaire de Mané-er-Hroëck (Locmariaker), avec ses gravures en creux représentant un cartouche original, et les huit *signes asciformes*, dont quatre sont situés au-dessus de la figure centrale, et quatre au-dessous. — La distribution spéciale de ces signes asciformes, leurs rapports déterminés avec cet étrange cartouche, qui lui-même est couvert de signes, tout concourt à donner l'idée d'un arrangement conventionnel, et d'un véritable monument épigraphique.

L'étude d'un des menhirs de l'allée couverte de Gavrinis (le 10^e du côté gauche) mène à des résultats non moins intéressants. Là encore, c'est un écusson gravé, d'une forme différente, au-dessus duquel 18 figures de celtæ en relief (*signes celtiformes*) sont disposés sur trois étages, et partagés en quatre groupes : le premier groupe comprenant trois celtæ ; le second, quatre ; le troisième, cinq ; et le quatrième groupe, six. Sur ces 18 haches, 5 ont le tranchant dirigé en bas, et 13 le tranchant en haut.

La pierre de tête du dolmen des Marchands (Locmariaker) donne lieu à des observations de même nature. C'est un vaste cartouche, ayant la forme d'un triangle curviligne, dans le champ duquel sont gravés en relief des crosses (*signes pédiformes*), rangées avec une certaine symétrie, de chaque côté de la ligne médiane, sur 4 étages. Ces *signes pédiformes* sont divisés en 8 groupes, deux à chaque étage ; et si on les compte de haut en bas, en allant de gauche à droite, on peut noter que les groupes sont successivement représentés par les chiffres : 4, 5, 6, 7, 8, 8, 9, 9.

M. de Closmadeuc accompagne sa démonstration de dessins dont il garantit l'exactitude.

La dernière pierre, sur laquelle la Société doit fixer son attention, est celle du dolmen tumulaire du Petit-Mont (Arzon).

En mettant sous les yeux le dessin relevé au pantographe par M. de Cussé, M. de Closmadeuc fait remarquer, au milieu de la pierre, cette curieuse représentation de deux plantes de pieds humains. De toutes les sculptures de nos dolmens, celle du Petit-Mont est la seule qui échappe

à la règle qui veut que les figures gravées en creux ou en relief, sur les pierres des dolmens du Morbihan, ne sont l'image sensible d'aucun objet de la nature vivante.

Il est donné lecture d'une lettre par laquelle M. l'Inspecteur d'académie fait connaître à la Société que M. le Ministre de l'Instruction publique, organisant à Paris un Musée scolaire, réclame le concours des bibliothèques publiques et des sociétés savantes. Il s'agirait de faire relever la liste des ouvrages manuscrits ou imprimés, documents d'intérêt général, monographies locales, règlements, statistiques, antérieurs ou postérieurs à 1789, se rapportant aux écoles primaires ou à ce qu'on appelait, avant la Révolution, petites écoles, écoles de charité, etc., etc.

La Société regrette de ne pouvoir répondre utilement aux intentions de M. le Ministre; elle ne possède aucun document qui rentre dans la catégorie de ceux qu'indique la circulaire en question.

Le Secrétaire, A. GUYOT-JOMARD.



DÉCOUVERTE
D'UN
DOLMEN DE L'ÉPOQUE DU BRONZE
AU ROCHER, EN PLOUGOUMELLEN.

(Par M. L. Galles.)

MESSIEURS ,

Je viens vous rendre compte d'une fouille que j'ai faite, le 19 septembre dernier, dans un tumulus voisin de la maison de campagne du Rocher, en Plougoumelen, ce pays si riche en monuments préhistoriques. M. Platel, officier de la marine, m'avait fait remarquer, il y a quelques mois, ce monument qui ne ressemblait pas en tout à ceux que nous connaissons jusqu'à présent, et je lui avais exprimé le désir d'en faire une étude sérieuse au moyen d'une fouille. Par les soins de M. de Thévenard, qui mit gracieusement à ma disposition sept ouvriers, ce travail a pu être opéré. Les résultats en sont extrêmement précieux, et, pour plus de clarté, je vous les exposerai avec ordre en vous disant d'abord ce qu'était le monument avant la fouille; puis comment on a opéré cette fouille et ce qu'elle a fourni; ensuite ce qu'était le tumulus après l'opération; et enfin je vous entretiendrai de quelques considérations de nature, je crois, à fixer l'ordre de succession des différentes espèces de dolmens que nous connaissons.

I.

État du monument avant la fouille.

Le tumulus dont il s'agit se trouve sur un sillon de terre rocheuse assez élevé. Ce sillon est limité à l'Ouest par la rivière d'Auray, à l'Est par un petit ruisseau; au Nord se trouve le hameau de Knoz, et, vers le midi, il descend en pente abrupte jusqu'au rivage. Ce petit canton de terre est riche en monuments, car on y rencontre, en sortant du village de Knoz et à quelques mètres de distance l'un de l'autre: d'abord un petit tumulus fouillé récemment par M. Lukis; à quelques pas, une autre élévation de même nature dont j'ai fait commencer la fouille et dont je vous rendrai compte; puis trois autres tumulus plus

aplatis que je dois aussi étudier. Vient ensuite le grand tumulus à dolmen appelé ordinairement le dolmen du Rocher, enfin le monument que je veux vous décrire.

Cette accumulation de sept monuments funéraires sur un espace de terre si exigü est remarquable et fait songer à une population assez sédentaire dans ce coin de terrain, où d'ailleurs on a souvent rencontré épars çà et là des haches en pierre, des silex, des bracelets en bronze et autres objets.

On comprend ce séjour prolongé d'habitants en ce lieu à une époque reculée si on remarque d'un côté la proximité de l'eau douce, de l'autre les contours de la côte qui y forment plusieurs petites criques, chose nécessaire à une peuplade essentiellement maritime.

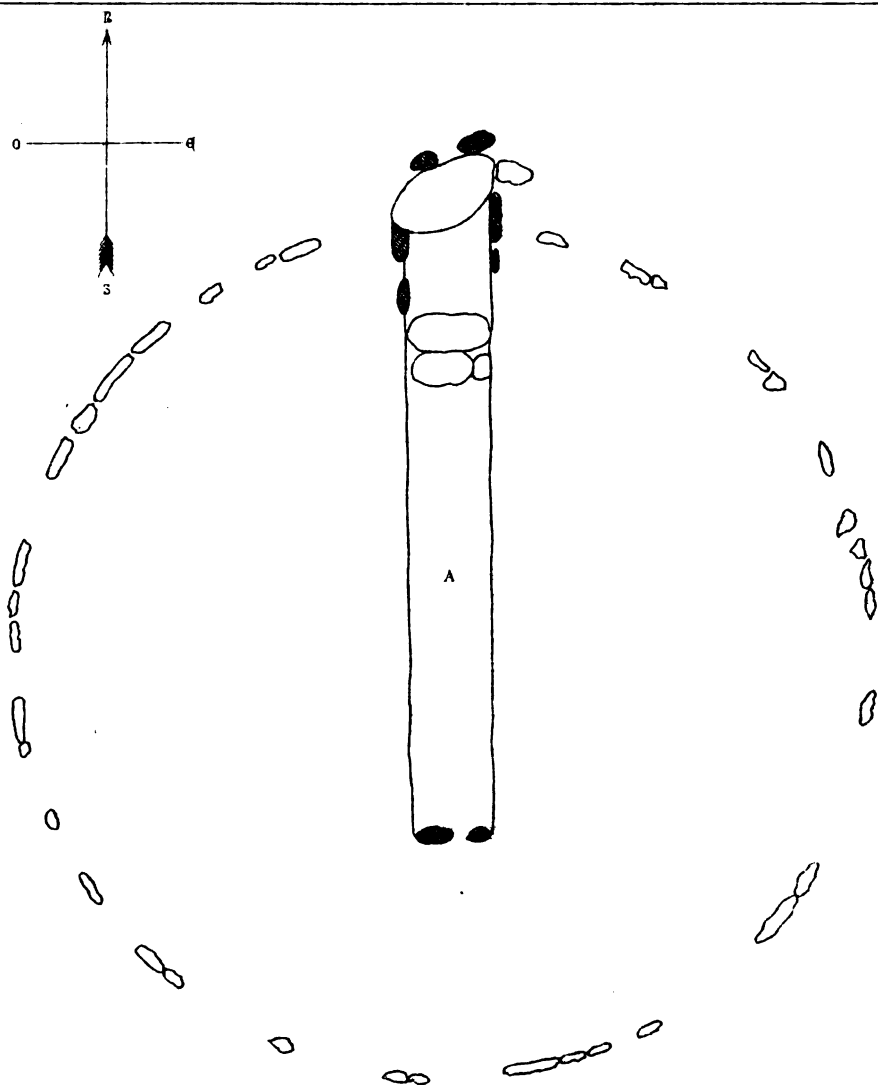
En arrivant sur le terrain de notre monument, on remarquait d'abord un petit dolmen ruiné ayant 2^m,80 de long sur un mètre de large, ouvert directement au Sud ; la table, parfaitement reconnaissable, a été déplacée et s'appuie sur la terre et sur un des supports. Donc, malgré son exigüité, ce dolmen réunit toutes les conditions des autres ; j'oubliais de dire qu'un support isolé du côté de l'Ouest annonce une galerie. Le dolmen se trouve posé sur la circonférence d'un cercle de 11^m,50 de diamètre, formé de pierres posées sur la terre et présentant à l'extérieur une sorte de parement. Ce cercle, facile à suivre quoique plusieurs pierres manquent ou soient enfouies encore, est sensiblement de niveau, et tout à l'entour le terrain s'abaisse, de manière à donner au tumulus une élévation d'un mètre au-dessus du sol environnant (Pl. 1).

II.

Fouille du monument.

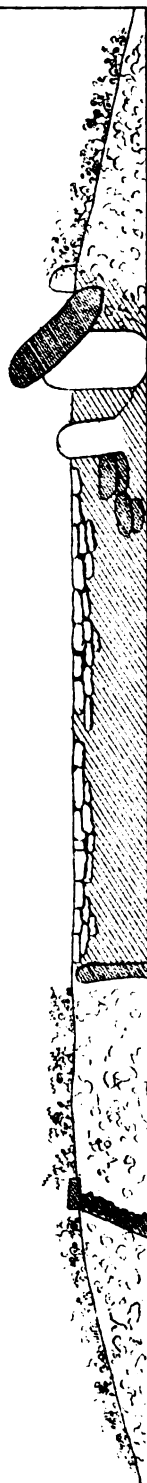
Il était naturel d'opérer la fouille suivant la ligne de l'axe du dolmen, d'autant plus que cette ligne passait justement par le centre du cercle, et se trouvait, à très peu de chose près, Nord-Sud, ou plutôt dans l'axe du méridien magnétique, c'est-à-dire inclinée de quelques degrés vers le Nord-Ouest.

Presque aux premiers coups de pioche, M. Platel remarqua deux pierres posées à plat l'une près de l'autre et formant par une de leurs parois une ligne droite. Au bout de quelque temps, d'autres pierres de même nature se montrèrent vis-à-vis des premières, de manière à former deux lignes droites avec les supports du dolmen. Je compris que là devait être la sépulture et je fis continuer la fouille à l'intérieur de ces deux lignes et à fleur du sol, en me contentant d'enlever la terre végétale et les bruyères qui recouvraient, comme je m'en assurai tout de suite, une couche de terre franche. Les deux parois de maçonnerie sèche étaient distantes de un mètre l'une de l'autre, et je pus les suivre



DOLMEN DE L'ÉPOQUE DU BRONZE
AU ROCHER PLOUGOUMELLEN.

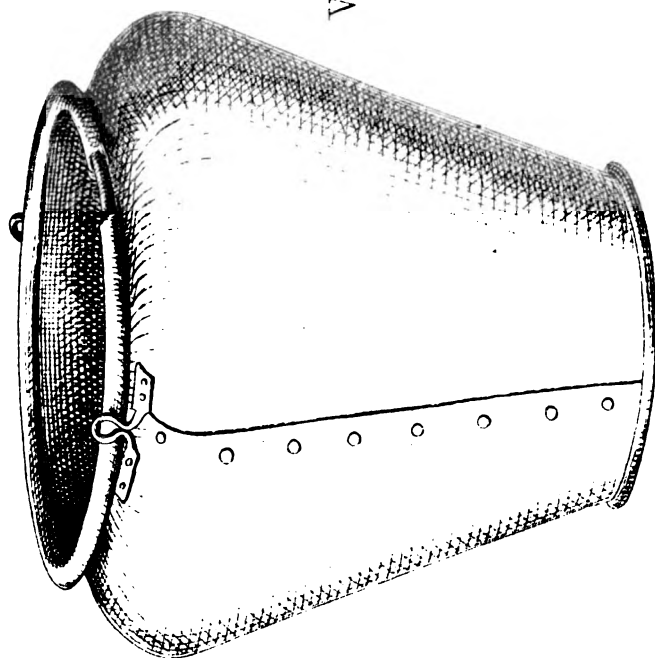
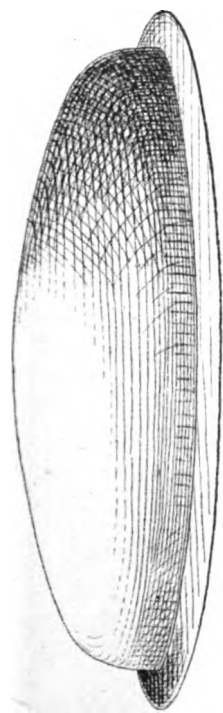
Echelle de 0^m 01 pour 1 mètre



DOLMEN DE L'EPOQUE DU BRONZE, AU ROCHER. (PLOUGOUMELLEN)

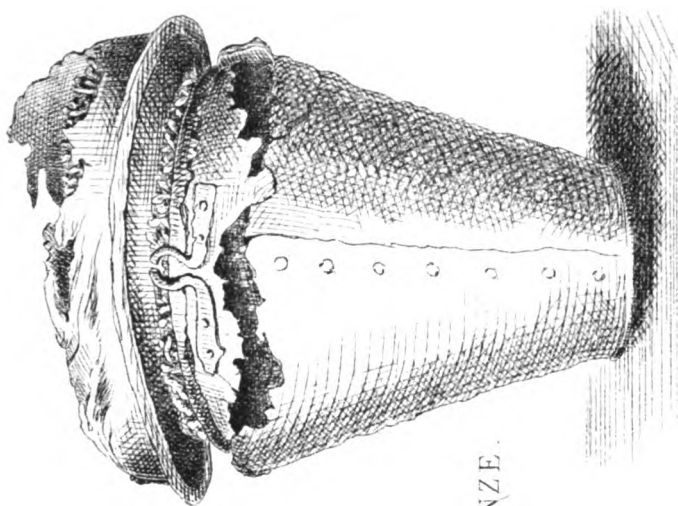
COUPE SUIVANT LA LIGNE NORD-SUD.

Echelle de 0^m. 01 pour 1 mètre.



RESTITUTION $\frac{1}{3}$ GRAND NATLLE

VASE EN BRONZE.



ÉTAT AU MOMENT DE LA DÉCOUVERTE.

sans peine jusqu'à six mètres environ du dolmen, endroit où je les trouvai arrêtées et réunies par deux pierres plantées en terre comme deux petits supports, qui fermaient cette espèce de fosse du côté du midi. Une fois toute la terre végétale enlevée, nous nous trouvions en présence d'une fosse de 6 m,50 de long sur un mètre de large, et c'est alors que je fis creuser entre les supports du dolmen par un ouvrier intelligent, qui rencontra, à environ 40 centimètres de profondeur, une pierre plate posée transversalement, et formant comme un seuil entre le dolmen et la fosse ; à 15 centimètres plus bas et plus au Sud, il trouvait une autre pierre plantée sur le champ dans le sens de sa longueur, qui formait avec la première comme deux degrés. Voulant absolument connaître l'intérieur du dolmen, je fis enlever le seuil supérieur après en avoir constaté exactement les dimensions et la position, et je reconnus qu'il reposait sur une autre pierre posée aussi à plat qui, elle, ne gênait pas mon opération ; puis je fis creuser entre les supports jusqu'au sol. C'est dans cet endroit que M. Fernand Bain découvrit un petit silex taillé que je prendrais très volontiers pour une tête de flèche brisée à l'extrême pointe.

Pendant ce temps, les terrassiers de la fosse continuaient leur besogne, et on pouvait constater déjà que les deux parois de maçonnerie en pierres sèches n'avait guère que deux assises faisant une épaisseur de 25 centimètres à peu près et qu'au-dessous on ne trouvait que de la terre franche. Un coup de pioche nous amena un petit bracelet en bronze, formé d'un tore hémisphérique de l'épaisseur de 4 millimètres et contourné en ovale de manière à prendre la forme du bras ; les deux extrémités étaient usées ou plutôt brisées depuis longtemps. Un instant après, et vers le milieu de la fosse, on aperçut une petite masse verdâtre qui était certainement de l'oxyde de cuivre. Je fis retirer les ouvriers et, avec l'aide intelligente de M. Platel, je déchaussai soigneusement cet amas qui était composé de bracelets, car, avant tout, je voulais étudier la sépulture en place. Nous remarquâmes que ces bracelets se touchaient les uns les autres ; ils n'étaient pas à plat, mais posés de biais, de manière à faire croire, et ce fut notre conviction à tous, qu'enroulés autour d'un bras, ils étaient d'abord posés verticalement, c'est-à-dire de champ sur la terre, le bras étant horizontal, puis, que les chairs de ce bras se décomposant peu-à-peu et n'offrant plus de résistance, le poids des terres supérieures avait fait incliner ces bracelets et peut-être avait été cause de leur rupture : nous n'avons pu, en effet, retirer de ce groupe aucun objet entier. A quelques centimètres de cet amas de bracelets, nous en trouvâmes un second posé de la même façon que le premier, et dont nous n'avons pu retirer qu'un seul bracelet intact. Ils étaient environ au nombre d'une douzaine dans chaque groupe. D'après la position de ces objets et en supposant qu'ils fussent placés près des poignets du cadavre, les deux bras devaient être

ployés au coude et ramenés sur la poitrine, peut-être même croisés, car l'axe des bracelets, représenté par l'os long qu'ils devaient circonscrire, était perpendiculaire à l'axe de la fosse.

Le travail des ouvriers ayant été repris après cette opération délicate, notre attention fut bientôt appelée sur un troisième groupe d'ornemens placé tout contre la paroi Est de la fosse. Nous reconnûmes que ces nouveaux bracelets n'étaient pas de même forme que les autres qui présentaient un cercle épais orné de pommettes et dont vous avez des spécimens dans votre musée archéologique, mais qu'ils se composaient d'un fil de cuivre d'un millimètre et demi d'épaisseur qui devait être enroulé en spirale autour du bras ou de la jambe. Ces fils étaient réduits par l'oxyde à l'état de fragments, et cependant il me fut donné, à force de recherches, de rencontrer un os long que nos outils et nos doigts avaient fait éclater dans le sens de sa longueur, avec le canal médullaire rempli d'une substance noirâtre; au-dessus et au-dessous on voyait les traces de ce bracelet en spirale qui l'entourait. Je fis constater ce fait par toutes les personnes présentes, et il ne s'éleva aucun doute à ce sujet dans leur esprit.

Je rencontrai aussi, mais sans être en place, les fragments d'une sorte de vase d'une substance noire, brillante et assez dure que nous pensâmes être de la corne ou du bois. Cet objet est orné, le long de son bord, d'une ligne de dents de scie ressemblant parfaitement aux dessins qu'on observe sur certaines poteries des dolmens. On trouva encore une petite bague formée d'un tore en cuivre ayant à peu près 3 millimètres; enfin un morceau de grès, long de 5 centimètres, taillé en forme de parallépipède rectangle de 15 millimètres de côté, et brisé à une de ses extrémités; à l'autre on remarque une rainure faite en forme de cran et paraissant destinée à recevoir une ficelle de suspension.

Cependant les ouvriers achevaient de vider la fosse, et j'arrivai au sol naturel à un mètre environ de la superficie sans rencontrer autre chose. (Pl. II).

Le lendemain, M. Platel fit pratiquer une fouille le long et à l'extérieur du cercle de pierres. Cette fouille mit à nu une muraille haute d'environ 30 centimètres, non pas d'aplomb, mais incliné légèrement vers l'intérieur du monument, et formée de pierres plates de moyenne grandeur, posées les unes sur les autres sans ciment ni mortier.

III.

Le monument après la fouille.

J'étais en présence d'un monument d'une nature singulière, unique jusqu'à présent dans nos contrées. Un dolmen, petit et un peu ruiné, il est vrai, mais obéissant bien aux conditions signalées dans les autres.

Devant ce dolmen un commencement de galerie indiquée par un seul support, et puis, comme pour continuer cette galerie, une fosse de 6 m,50 de long et de la même largeur que le dolmen. Enfin, entourant tout le monument et lui faisant comme une sorte de parvis, un mur en pierres plates non cimentées, délimitant ainsi le lieu de la sépulture, qui se trouvait à peu près au centre du cercle et en un point bien circonscrit. D'ailleurs aucune trace d'incinération ni sur les ossements, ni sur quelques morceaux de bois qu'on a rencontrés. Au contraire, à l'endroit où était le cadavre, et à cet endroit seul, une terre noire, visqueuse, adhérant aux doigts, encore toute imprégnée de substances animales décomposées.

Nous avons donc devant les yeux un dolmen sépulcral de l'âge du bronze.

Voyons maintenant quelles conclusions on peut tirer de cette découverte, non pas relativement à l'époque de sa construction, mais à la place qui doit lui être assignée dans l'ordre de succession des monuments préhistoriques.

IV.

Considérations.

Ici, Messieurs, je procéderai par hypothèse, et si vous trouvez mon hypothèse vraisemblable, si les analogies auxquelles je vais avoir recours vous semblent, comme à moi, presque évidentes, l'hypothèse que j'aurai émise deviendra presque une certitude.

Voici cette hypothèse : — 1^o Les dolmens les plus anciens sont ceux sans galerie, renfermant de très belles haches, des colliers en pierre, pas de poteries, pas de métaux. — 2^o La seconde période se compose des dolmens à galerie, renfermant quelques haches médiocres, du silex, beaucoup de poteries, quelquefois de l'or, pas de bronze. Il va sans dire que j'admets des monuments de transition entre ces deux périodes.

Avant d'aller plus loin, je vous prierai de convenir, avec Lucain et avec moi, et je crois que ceci ne souffre aucune difficulté, que l'âge de la pierre a précédé l'âge du bronze.

Ceci posé, j'étudie en quelques lignes les dolmens sans galerie. Qu'est-ce que j'y trouve en fait de sépulture? A Tumiac, à Saint-Michel, au Mané-er-hroëg, quelques fragments d'os dans la chambre, non pas dans la galerie, puisqu'elle n'existe pas.

Dans les dolmens à galerie, je trouve bien à Kgonfals des ossements dans la chambre et dans l'allée; mais aux dolmens de Plouharnel, les colliers d'or qui, selon moi, indiquent l'endroit de la sépulture sont dans la galerie; aux dolmens de Mein-er-roh, d'er Roh, de Kmarker,

de Kvilor en la Trinité-sur-Mer, la sépulture, représentée par des vases, était à l'entrée de la chambre ; à Bilgroeux en Arzon, les vases étaient en plus grand nombre vers le milieu du corridor ; à Park-er-Guëren en Crach, au Moustoir en Carnac, la sépulture était au milieu du monument. Généralement les objets se trouvent, non pas dans la chambre, mais vers le centre de la galerie.

Que déduire de ceci, en nous plaçant en face du monument que nous étudions ? Nous y voyons un dolmen, et, au-devant, non pas une galerie, mais une fosse qui, au pis aller, peut très bien en tenir lieu, et au milieu de cette fosse une sépulture bien évidente, comme dans les corridors des dolmens. Il me semble que ces remarques nous portent à classer les dolmens à galerie, tels que ceux de Kcado, Gavrinis, Mané-lud, etc., comme succédant immédiatement aux monuments sans allée de Tumiach et de Mané-er-hroëg, et précédant immédiatement les monuments de l'époque du bronze. Ainsi, d'après ces conjectures, les dolmens sans corridor seraient les plus anciens.

En même temps que le dolmen va en rajeunissant, c'est-à-dire en même temps qu'il s'allonge en forme d'allée ou de fosse, nous voyons aussi le tumulus qui le recouvre aller en diminuant de hauteur : ainsi celui du Mont-Saint-Michel, ceux de Tumiach et de Mané-er-hroëg, qui ne renferment qu'une crypte, sont énormes ; puis viennent ceux du Moustoir et de Mané-Lud, où la galerie n'est pas encore bien longue ; ensuite les tumulus plus petits de Kcado, de Kgonfals, du Rocher, où la galerie a atteint sa plus grande longueur ; enfin, et c'est presque le zéro de l'échelle, l'espèce de tumulus, car ce renflement de terrain en mérite à peine le nom, qui enfouissait naguères le monument dont je viens de vous entretenir.

Je vous présente ces idées, Messieurs, avec toute la timidité qui doit accompagner les discussions touchant des monuments dont les caractères sont si fugitifs, dont l'histoire nous échappe totalement. Je ne vous demande pas de les partager, mais de les étudier ; heureux si mes efforts pouvaient jeter quelque lumière sur cette époque antéhistorique si richement représentée dans notre Morbihan, et dont l'étude est encore si peu avancée.

DÉCOUVERTE DE DEUX SÉPULCHRES DE L'ÉPOQUE DU BRONZE

AU ROCHER, EN PLOUGOUMELLEN.

(Par M. L. Galles.)

MESSIEURS,

Je viens de vous dire qu'une autre tombelle, la seconde à partir du Nord, avait été attaquée en même temps que celle dont je vous ai entretenu. Cette fouille ayant été poussée avec activité pendant mon absence, je suis retourné au rocher hier, 23 septembre, et je viens vous rendre compte de cette deuxième découverte.

Guidé par MM. Platel et Bain, qui ont conduit cette fouille avec intelligence, je me suis trouvé en présence d'un monument circulaire de 7^m,50 de diamètre, maçonné à sa paroi extérieure avec des pierres assez longues posées par assises régulières, et reposant, dans un tiers de la circonférence du côté de l'Est, sur un soubassement formant retrait en dehors et formé de dalles moins épaisses. Ce parement pouvait avoir de 75 à 80 centimètres au-dessus du sol. (Pl. III).

M. Bain a fait ouvrir l'intérieur de ce cercle et a constaté, au milieu, l'existence d'une fosse rectangulaire munie, à sa partie supérieure, d'une maçonnerie grossière et sans ciment comme celle qui entoure le monument. Cette fosse a 3 mètres de long sur un 1^m,45 de large. La fouille en a été poussée jusqu'à 1^m,70, bien en contre-bas du sol environnant, et on a rencontré à cette profondeur, sur le sol et vers la partie du nord, un vase en cuivre contenant des ossements, dont je vous donnerai bientôt la description (Pl. IV). Ce vase était posé, debout, sur une couche de charbon de bois, qui paraît être du chêne, épaisse de quelques centimètres et d'un diamètre d'un mètre environ. La direction de la fosse est du Nord-Est au Sud-Ouest.

M. Platel a ensuite fait ouvrir un autre tumulus au nord du grand dolmen, et qui est le cinquième à partir de celui fouillé par M. Lukis. Comme le précédent, ce monument présente une muraille circulaire plus en ruines que l'autre et enfermant un cercle de 9 mètres de diamètre. Au centre se trouve une fosse de forme rectangulaire, maçonnée à la partie supérieure seulement, et qui, fouillée jusqu'au sol, n'a produit aucun résultat.

Il est évident, ce me semble, que les deux autres tombelles sont pareilles à celles-ci. Cependant, ces messieurs ont l'intention de les étudier, et je vous ferai part du résultat de leurs recherches (1).

Description du Vase.

Ce vase se compose de deux parties qui n'ont probablement pas été faites l'une pour l'autre : le vase proprement dit et son couvercle.

Le vase a été formé d'une feuille de cuivre rouge enroulée en espèce de cornet dans le sens de la hauteur et dont les deux bords, superposés l'un à l'autre, sont reliés au moyen de huit rivets en cuivre. Le fond, qui a 14 centimètres de diamètre, est plat et formé d'une plaque de cuivre. Le vase va en s'élargissant jusqu'à sa partie supérieure, où il mesure 26 centimètres ; alors les parois rentrent un peu en dedans, en laissant une ouverture de 20 centimètres, et sont roulés de dedans en dehors sur un gros fil de fer, de manière à figurer un tore assez gros. A toucher ce tore et au-dessous se trouvent deux anses, vis-à-vis l'une de l'autre, formées d'un fil de cuivre de 3 millimètres environ, dont le milieu forme une boucle qui dépasse l'ouverture du vase ; chaque extrémité de ce fil est fortement aplatie et vient s'appliquer horizontalement sur la panse du vase où elle est fixée par deux rivets en cuivre.

Le couvercle est une espèce de calotte hémisphérique assez aplatie et relevée en bord horizontal de 2 centimètres tout au plus de large. Ce couvercle n'a pas de rivets.

Le cuivre qui forme ce vase est pur et de couleur rouge sous sa patine verte. Le vase est complètement rempli d'ossements. L'examen et l'analyse nous feront savoir s'ils ont été brûlés, ce qui, à première vue, paraît ne faire aucune doute. Il sont blanchâtres et assez durs pour présenter une certaine résistance au couteau.

Je mets sous vos yeux, Messieurs, avec le plan du premier de ces tumulus, deux dessins du vase faits par MM. Bain et Platel : l'un représente ce curieux objet tel qu'il a été trouvé, l'autre en est la restauration, réduite d'un tiers (2).

Comme appendice à ce travail, je dois vous faire part de l'existence d'un petit dolmen, à 300 mètres vers le Sud, sur la butte du Mané-Verh.

(1) Ces tombelles ont été fouillées depuis et ont présenté les mêmes dispositions que les premières, sauf que la cavité rectangulaire de l'une d'elles était bornée vers l'Ouest par deux grandes pierres debout, absolument semblables à des supports de dolmen.

(2) Ce vase et les objets trouvés dans le premier tumulus ont été déposés au musée archéologique par M^{me} Bain de la Coquerie et M. de Thévenard, propriétaires du terrain fouillé.

Ce dolmen a été fouillé par M. Platel qui n'y a rien trouvé. Il a 1^m,50 de long sur 0^m,65 de large, c'est-à-dire qu'il ne pouvait servir qu'à la sépulture d'un enfant. Il faudrait plutôt le ranger dans la classe des stone-cists que dans celle des dolmens. Il est orienté de l'Est à l'Ouest et se compose de dix petits supports sans table.

DES OSSEMENTS INCINÉRÉS

CONTENUS

DANS UNE URNE EN CUIVRE DÉCOUVERTE AU ROCHER EN 1872.

(Par le docteur Alfred Fouquet.)

MESSIEURS,

Mon confrère de Closmadeuc et moi avons examiné successivement, puis conjointement, les ossements que contenait l'urne en cuivre que des fouilles pratiquées près du Rocher, en Plougoumelen, ont fait découvrir.

Je ne vous parlerai point ici du vase dont vous avez vu le dessin, et dont le couvercle en cuivre a été mis sous vos yeux dans une de vos dernières séances de 1872 ; mais je vais vous donner la nomenclature et la dénomination anatomique de tous les fragments d'os déterminables que contenait cette urne. Je dis avec intention *déterminables*, parce que la plus grande partie de ces os était tellement réduite en parcelles, qu'en y mettant tout le soin possible, on ne pouvait assigner à ces parcelles une place quelconque dans un squelette.

Crâne. — Nous avons reconnu de nombreux fragments des os du crâne, et entre autres un fragment du frontal avec une partie de la voûte de l'orbite.

Face. — Un fragment de l'os malaire avec une partie du plancher de l'orbite. — Un fragment de l'os maxillaire supérieur avec la partie inférieure de l'antra d'Hygmore. — Un maxillaire inférieur avec quelques dents en place et dont le corps bien conservé s'étendait de la symphyse du menton à l'apophyse montante.

Tronc. — Plusieurs fragments de côtes, — plusieurs fragments de vertèbres et même des vertèbres lombaires presque entières. — Quelques fragments d'os iliaque dont un présentait une partie de la cavité cotyloïde.

Membres. — Deux têtes fémorales, — deux fragments de têtes humérales, — deux extrémités inférieures articulaires de deux humérus, l'un droit et l'autre gauche avec throchlées et condyles bien conservés,

— les extrémités articulaires supérieure et inférieure d'un radius droit bien entières.

Des examens comparatifs que mon confrère de Closmadeuc et moi avons établis entre ces os et ceux d'un squelette d'homme adulte de belle taille, il est résulté, pour nous, que les ossements contenus dans l'urne en cuivre du Rocher, avaient dû, presque certainement, appartenir à un homme adulte de taille au moins moyenne. Il est résulté aussi, qu'il y avait eu incinération d'un corps unique, puisque nous n'avons trouvé aucun os faisant double emploi.

Nous avons observé sur certains fragments osseux des particularités dont nous devons faire état : ainsi, un fragment de côte a été coloré par l'oxyde de cuivre pris par lui certainement au contact du vase dans lequel il avait été déposé ; ainsi encore, un petit fragment de côte fortement teinté d'oxyde de fer, et un petit fragment d'os plat, se trouvaient implantés au milieu d'une tête humérale à laquelle ils adhéraient, tant par l'oxyde de fer, que par une matière animale qui avait fusé sous l'action du feu, sans être entièrement consumée.

Ces ossements, Messieurs, peuvent-ils nous édifier sur l'âge dans lequel ils ont été incinérés ?

Non à coup sûr ; mais le métal du vase dans lequel ils étaient enfermés et dont un cercle en fer en avait donné la forme d'ouverture ; mais les objets en fer ouvré qui se trouvaient parmi ces os brûlés, *tels qu'un petit crampon de serrure et une lame garnie de deux rivets*, doivent, si l'on s'en rapporte au dire de certains archéologues, placer cette sépulture par incinération dans l'âge de fer, dernier âge qu'ils admettent pour les choses antiques.

M. Worsaae, dont la célébrité est incontestable et dont l'opinion à ce sujet a fait école, avance que l'usage du fer n'a été introduit en Europe qu'au second siècle de l'Église. Donc, d'après cet auteur, on doit placer l'incinération qui nous occupe, au second siècle de notre ère, ou dans un siècle postérieur à celui-là.

Permettez-moi, Messieurs, d'examiner la valeur de cette opinion.

— Nous lisons dans la Bible, au chapitre IV de la Genèse, verset 22 : *« Sella enfanta aussi Tubalcain qui eut l'art de travailler avec le marteau, et qui fut habile en toutes sortes d'ouvrages d'airain et de fer. »*

Or, Sella était une des deux femmes de Lamech, descendant direct de Caïn, à la cinquième génération.

Quand Noé fils de Lamech construisit l'arche de pièces de bois *aplanies*, suivant les paroles et l'ordre de Dieu, il connaissait, à coup sûr, le fer et l'airain connus avant lui, et ni lui ni ses enfants n'ont perdu cette connaissance à leur sortie de l'arche.

Il est donc établi, d'après les livres saints, que l'airain et le fer étaient connus en Asie avant et après le déluge.

Or, les Celtes venus d'Asie ont dû porter en Europe, avec eux, l'usage de ces deux métaux, à leur première invasion, que beaucoup d'historiens font remonter à 1200 ans avant Jésus-Christ.

Il y a du reste beaucoup de preuves que l'usage du fer et de l'airain était établi en Europe, de bien ancienne date, puisque Hésiode, Homère et Hérodote parlent souvent d'armes de fer et d'armes d'airain ; et les Phocéens, qui ont fondé Marseille 599 ans avant notre ère, ont certainement fait pénétrer dans les Gaules l'usage de ces deux métaux dont ils se servaient, si cet usage n'existait pas déjà avant leur venue.

Les monuments mégalithiques, qui passent avec juste raison pour être les œuvres des Celtes, puisque ces monuments se rencontrent partout où les Celtes ont pénétré en Asie, en Afrique et en Europe, depuis les Indes jusqu'en Sibérie, et de Sibérie jusque chez nous, nous donnent quelquefois du fer. M. de la Fruglaye, notre regretté collègue, a recueilli un fer façonné, ainsi qu'un celtæ et un fragment de celtæ dans un dolmen inviolé du Resto en Moustoir-ac. J'ai recueilli moi-même un fer ouvré, à 1^m,15 de profondeur, sous la base d'un menhir de Trénéué en Plaudren, et dans le tumulus de Tumiac, à une grande profondeur, une certaine quantité d'oxyde de fer, dans un moule allongé d'argile.

Qui prouvera (non par des affirmations, mais par des exemples pratiques) que les auteurs quels qu'ils soient du monument de Gavrinis, ont pu, sans instruments de métal, orner de dessins en creux tous les piliers de cette grotte remarquable, et surtout creuser une assez vaste cavité au milieu d'un des piliers de la chambre, en ménageant deux anses ou poignées polies et arquées ?.....

Or, à tort ou à raison, nos monuments mégalithiques sont dits pré-historiques et sont certainement très anciens, qu'ils soient dus aux Celtes, Gaëls ou Kimris, des deux invasions en Gaule.

Les Venètes qui, au temps de César, étaient assez avancés en sidérurgie pour fabriquer des ancres et des chaînes en fer pour leurs vaisseaux, ne passent point pour avoir créé l'usage de ce métal. Ne tiendraient-ils pas cet usage des Celtes leurs ancêtres ?

L'opinion de M. Worsaae, appuyée de l'autorité de M. Mérimée, est donc essentiellement fausse, puisqu'il est établi, par mes citations, que l'airain et le fer sont contemporains ; que, longtemps avant le déluge, leur usage existait, et que, postérieurement au déluge, les plus anciens auteurs parlent de l'un et de l'autre métaux, sans interruption jusqu'au temps de César.

Ce n'est donc ni dans les ossements brûlés du Rocher, ni dans le vase en cuivre qui les contenait, ni dans les objets en fer ouvré qui s'y trouvaient en mélange avec les os, que nous devons chercher l'âge de l'incinération et de la sépulture qui nous occupe. C'est bien plutôt dans les dispositions extérieures de la sépulture elle-même que nous devons chercher cet âge, qui, jusqu'à preuve contraire, est pour moi postérieur à l'âge des dolmens et des menhirs.

Quand nous aurons vu et comparé beaucoup de ces tombes, nous serons peut-être édifiés sur leurs âges relatifs ; en attendant, faisons-en un objet d'étude, et parlons moins, s'il est possible, des âges prétendus successifs, de la pierre, du bronze, du fer, ainsi que des peuples autochtones dont rien de sérieux n'a pu, jusqu'à ce jour, établir l'existence dans le Morbihan.

Affirmer sans preuves, c'est desservir la science !

É T U D E

SUR

LES MONUMENTS DE LA LANDE DU ROCHER.

(Par M. Platel de Ganges.)

MESSIEURS,

Lorsqu'au milieu du mois de septembre 1872, je pus voir exécuter enfin le projet, que je nourrissais depuis plus de onze ans, de fouiller la ligne entière des tumulus du Rocher, je ne pensais certainement pas que ces fouilles mettraient au jour des monuments d'un ordre assez spécial pour motiver ce mémoire : mais le résultat a dépassé, a trompé, pour être plus exact, toutes mes prévisions. Au lieu des simples foyers funéraires que je pouvais attendre, c'est tout un nouveau système de sépultures qui est venu brusquement apparaître à nos yeux : c'est de ces sépultures, et par la même occasion de toute la nécropole du Rocher, que je veux m'occuper ici.

Je ne ferai, avant d'entrer en matière, qu'une courte description du lieu des fouilles : à M. Louis Galles est échue la tâche si intéressante de décrire minutieusement les tombes elles-mêmes, je me garderai d'empiéter sur son sujet. Je m'efforcerai en revanche de prouver par des arguments sérieux que l'anomalie présentée par ces tombes n'a rien qui doive nous surprendre ; le peu que nous savons des migrations étrangères sur les côtes de Bretagne nous en donnera une très plausible explication.

La crête de la lande où s'échelonnent les tumulus du Rocher, court comme d'ailleurs presque toutes les crêtes à gisement funéraire d'Armorique, en contre-bas d'une colline plus importante où se trouve aujourd'hui un village, portant, peut-être par un simple hasard, un nom assez typique : Ker-Nôz, le *Village de la Nuit*. Ce sommet comprend sept tombes disposées en ligne droite et à intervalles presque

égaux, et cependant entre lesquelles il faut compter des siècles, car elles n'appartiennent pas toutes au même âge archéologique. En effet, cinq se rapportent à l'époque du bronze et une à celle de la pierre ; la septième est encore à fouiller. Le tumulus de l'âge de la pierre est connu depuis longtemps, mais les autres n'ont été remués qu'aux fouilles du mois de septembre, et on peut dire d'une façon générale qu'ils se composent d'une sorte de terrasse circulaire à revêtement extérieur de pierres taillées, ressemblant à la base d'un moulin, et d'une tombe rectangulaire également revêtue de pierres et située au centre de cercle. La tombe la plus méridionale ressemble à un long fossé se terminant par un dolmen à cheval sur le revêtement circulaire de la terrasse. La troisième tombe possède également deux supports indiquant un dolmen aujourd'hui détruit, et qui aurait en partie recouvert la tombelle même.

Le petit vallon qui sépare, à l'Ouest, cette lande de la pointe même du Rocher, est également semé de tombes, et celles-ci bien plus nombreuses : c'est un véritable champ des morts. Mais ici, ni tumulus ni dolmens ; de larges foyers de pierres calcinées, quelques charbons épars, des piles de bracelets de bronze au milieu de cendres d'os, et voilà tout. Sur la pointe même du Rocher, des briques romaines, un retranchement et des foyers, mais pas de tombes.

L'autre vallon, vers l'Est, est une alluvion aujourd'hui défrichée en prairies, et où un ruisseau coule pendant toute la saison pluvieuse. Là, certainement, il n'y eut jamais de tombes. Sauf quelques sépultures égarées, comme un stone-cist parfaitement intact qui se voit sur la lande opposée, elles durent avoir pour limite le long remblai que tout œil observateur peut voir, bordant le ravin, parallèlement aux sept tumulus.

Pour moi, je crois que ce vallon, creusé profondément par la nature entre deux arêtes de granit, renferme des trésors... Peut-être trouverait-on là, où fut sans doute le vieux port de pêche armoricain, assez d'épaves pour classer ces époques et la race d'hommes qui dort sur la lande : la terre argileuse garde longtemps intacts ses secrets, tandis que sous nos dolmens de granit nous ne retrouvons plus que les traces du passé !

C'est un fait acquis à la science par les travaux modernes d'anthropologie, qu'en Armorique, aussi bien que partout ailleurs en Europe, l'âge de la pierre polie, l'âge néolithique comme l'appelle Lubbock, est antérieur à l'époque celtique.

Tous nos monuments mégalithiques, et le dolmen coudé du Rocher en est un beau spécimen, appartiennent à la race autochtone primitive, que j'ai appelée Armoricaine, ne sachant vraiment quel nom lui donner. Aujourd'hui, les uns rattachent ces races à l'homme quaternaire..... d'autres aux Basques..... voire même aux Finnois, comme M. de Quatrefages vient récemment de le concéder à M. Wirchow et à ses autres adversaires prussiens. — J'avoue mon incompetence absolue sur cette

question. Je ne m'occuperai pas davantage de chercher si cette race vient du Nord comme le prétend le général Faidherbe, ou du midi comme le soutient le savant M. Worsaae ; je me borne à constater en ce moment que le grand tumulus du Rocher est parfaitement un autochtone et non pas un celté ; ceci est un jalon qui me sert à affirmer l'antiquité préhistorique et préceltique de la peuplade du Rocher.

Cette tribu dut naturellement coloniser tous les points voisins des rivières d'Auray ou du Bono, où l'établissement d'un port de pêche était possible : aussi n'ai-je aucune hésitation à lui attribuer non-seulement les dolmens voisins du Bono, du Venhy et de Kerentrech (celui-ci coudé et presque absolument semblable à celui du Rocher), mais aussi les dolmens à demi-submergés du moulin de Pont-Sal et de Lan-er-ster.

Quant aux sépultures de l'âge du bronze appartenant au même système que le grand tumulus du Rocher, et pour ainsi dire alignées sur lui, leur genre de construction ne se rapporte aucunement à ce que l'on sait des tombes disséminées dans le reste de la Bretagne. Si l'on en excepte Arradon, où M. Louis Galles a trouvé un foyer funéraire au milieu d'une enceinte de pierres taillées, cette forme de tumulus ne paraît pas avoir de congénères dans notre pays.

Une observation que j'ai pu faire pendant la guerre de 1870 m'a au contraire prouvé que ces tombes ont une parenté évidente avec les tombes danoises de l'âge du bronze. Grâce à l'hospitalité si empressée que nous recevions à Copenhague, j'ai pu visiter le musée royal d'archéologie, bien qu'il fût officiellement fermé à cette époque, et j'y ai vu des reproductions de tumulus qu'on eût dit calqués sur ceux du Rocher. A vrai dire, le dolmen ne s'y montre jamais ; mais c'est une chose connue de tous les archéologues, qu'en Danemark il y a une scission brusque entre les deux âges de tumulus ; on peut croire qu'en Armorique, au contraire, la race envahissante, trop peu nombreuse d'abord pour imposer brutalement ses coutumes, fit, dans ses premières tombes, quelques concessions au système des vaincus. La construction grossière des enceintes des deux sépultures à dolmen du Rocher vient d'ailleurs corroborer cette opinion que ce sont des monuments intermédiaires, c'est-à-dire plus anciens que la sépulture à fosse parallélogrammique, qui possède une enceinte si parfaitement édifiée. Une autre différence à signaler entre les tumulus du Rocher et leurs similaires du Danemark est le nombre de squelettes contenus dans ceux-ci lorsque la tombe est en forme de longue fosse, comme nous en avons justement un exemple au Rocher. Mais je ne crois pas à l'antiquité du squelette unique dont les ornements ont été trouvés au Rocher dans cette tombe ; les bracelets sont identiques à ceux, si nombreux, trouvés dans le vallon Ouest, et qui appartiennent à un système de sépulture bien plus moderne ; ils ne se rapportent guère au silex taillé découvert sous le dolmen, et cette tombe, comme tant d'autres d'ailleurs, a dû servir plusieurs fois.

Dans les vallées si riches en souvenirs archéologiques de la Marne et de la Somme, les enceintes de pierres ne sont pas rares autour des tumulus de l'âge du bronze ; enfin, un de mes amis, M. Nicolaë Demetrescow, qui habite près des bouches du Danube un pays où une colonie de Belges s'était établie dès le temps de Strabon, m'a décrit des monuments absolument analogues.

Passant maintenant aux foyers funéraires découverts dans les fouilles du jardin du Rocher, je dirai seulement qu'ils ne constituent plus, comme les tumulus à enceinte, une anomalie en Armorique ; ils appartiennent évidemment à une race qui a vécu presque partout dans notre pays, et ne font que témoigner par leur nombre et l'époque à laquelle il faut les rattacher, de l'importance et de la persistance de l'agglomération armoricaine du Rocher.

Je vais essayer, en m'appuyant sur le peu que nous savons des vicissitudes de la vieille Armorique, d'expliquer les tumulus de l'âge du bronze qui forment la portion la plus intéressante de tout ce vaste ensemble de tombeaux.

On sait que les Kymris venus des bords de la mer Noire et établis vers l'an 613 avant Jésus-Christ dans le Sleswig et le Danemark, ne tardèrent pas à faire une campagne maritime victorieuse sur le littoral de la Gaule, où ils atteignirent jusqu'aux bouches de la Charente et de la Gironde. Les belles études d'Amédée Thierry sur cette première invasion des Cimbres conduits par le légendaire Hu-Cadarn (Hu le puissant), nous montrent que, dès cette époque, ils eurent assez d'influence dans nos pays pour contraindre l'Armorique, déjà conquise alors par les Celtes de la Gaule, à adopter l'idiome kymrique encore parlé de nos jours. Ces vainqueurs étaient toutefois peu nombreux, et ils ne purent modifier que l'ethnologie des côtes, sans entamer à ce point de vue la masse celtique de l'intérieur. Et, en effet, si nous prenons la carte d'Armorique dressée avec tant de soin par Broca, le savant secrétaire général de notre société d'anthropologie, nous voyons que tout le centre de la Basse-Bretagne est habité uniquement par des hommes de petite taille, bruns et quelquefois brachycéphales, types presque purs de la race celtique (des Galls pour prendre la terminologie de Thierry), ou plutôt de la race croisée des Celtes et des Authochtones, car la brachycéphalie est forcément l'indice d'un élément étranger à la famille indo-européenne. Au contraire, si l'on s'approche de la côte, on trouve aux endroits favorables à un établissement maritime, c'est-à-dire à l'entrée de l'Odet et sur la côte profondément découpée qui court — Quiberon mis à part — du Poul-du à la Vilaine, une race aussi pure peut-être, mais grande, aux cheveux châains plutôt que noirs et quelquefois blonds, aux yeux clairs et souvent bleus, au front élevé. — Ce sont les fils des Kymris de Hu-Cadarn. Je ne prends à dessein comme exemple que les côtes du Finistère méridional ou du

Morbihan : c'est en effet surtout à une immigration bien postérieure des Kymris de la Cornouaille anglaise, — elle date du ^v^e siècle et du ^{vi}^e siècle de notre ère, — que le pays de Léon et toute la Domnonée durent d'appartenir à la grande race jusqu'à une si grande distance de la mer.

A mes contradicteurs — et je sais que les partisans de la Basse-Bretagne une et celtique sont encore nombreux — je me bornerai à répondre ceci :

Allez un dimanche près du Rocher, au bourg de Baden, à l'heure de la sortie de la messe : vous me direz ensuite si ces jeunes gens élancés, aux yeux presque sans exception bleu de mer, au cou dégagé et aux cheveux bruns et non pas noirs, sont les frères des hommes de Scaër et de Guéméné !

Lorsque les Kymris apparurent entre 500 et 600 avant Jésus-Christ dans le golfe intérieur du Morbihan, trois points surtout durent attirer leurs regards : Locmariaquer, Arradon et le Rocher. L'un commande la mer, l'autre la rivière de Vannes, l'autre celle d'Auray, et là habitaient trois peuplades autochtones que les Kymris durent nécessairement vaincre et subjuguier. La peuplade de Locmariaquer devait être puissante, si nous en jugeons par les tracés gigantesques qu'elle a laissées de son passage ; les Kymris ne furent là que des vainqueurs bientôt absorbés et se plièrent aux coutumes des vaincus. La rivière de Vannes était loin ; la peuplade d'Arradon évita peut-être longtemps, abritée derrière ses courants et ses bas-fonds, la visite des terribles envahisseurs. — Mais le Rocher était sur la route directe des Kymris cherchant fortune, et, plus forts numériquement, sans doute cette fois, que la peuplade vaincue, ils implantèrent leurs coutumes.

Exterminèrent-ils ce petit peuple ? Non certainement, les deux tombes à dolmen de l'âge du bronze en font foi. Les premiers chefs kymris, ne se sentant évidemment pas assez forts pour agir d'autre sorte, sacrifièrent aux vieilles coutumes des aborigènes ; ils mirent des dolmens à leurs tombes. Toutefois ils conservèrent des usages danois les parties essentielles de la sépulture : l'enceinte circulaire, puis la tombe murée ; celle-ci longue, ou courte et large, suivant qu'un ou plusieurs cadavres devaient y être ensevelis. Plus tard, les Autochtones disparurent. La race jeune absorba la vieille race, parce qu'elle était d'une sélection supérieure, c'est la grande loi de nature et la confirmation des théories de Darwin. Les Armoricaains du Rocher se fondirent avec les Kymris comme leurs frères s'étaient fondus avec les Celtes ; et l'anthropologie seule, par l'étude de la dolichocéphalie ou de la brachycéphalie des crânes, nous dénonce aujourd'hui que le vieux sang des Autochtones coule encore quelque peu dans nos veines. Le vase de bronze rempli d'ossements trouvé dans une des tombes du Rocher, contient assez d'os crâniens intacts pour permettre la restauration de ce

crâne. Je ne sais si ce travail a déjà été fait à la Société polymathique, ou s'il se fera ; mais je suis persuadé que sa dolichocéphalie, bien plus considérable que celle peu accentuée des Celtes, et l'acuité plus prononcée de son angle sphénoïdal viendraient ajouter un nouvel argument à mon opinion.

On peut m'objecter que, si l'invasion de Hu-Cadarn a eu tant d'influence sur les Celtes que de leur imposer un idiome étranger, cette invasion a dû par contre occuper — et occuper en force — bien des points sur la côte. Comment se fait-il donc que les monuments des Kymris ne se retrouvent, hors du Rocher, qu'aux environs de la rivière de Vannes ?

Cette objection est sérieuse, et je vais m'efforcer d'y répondre.

D'abord, je crois que les tumulus à enceinte circulaire, qu'on ne retrouverait probablement en aucun point de l'intérieur, sont bien plus communs qu'on ne pense sur les côtes. Les Kymris ne faisaient point de grands tumulus, et si deux d'entre eux, au Rocher, sont très appréciables, le peu d'élévation des quatre autres les eût peut-être à tout jamais fait échapper à nos regards sans le dessin par trop régulier du gisement général des tombes. On a le plus souvent dédaigné de visiter ces légères extumescences, ou bien, si on les a fouillées, on l'a fait par leur centre. C'est ainsi qu'il y a trois ans un archéologue anglais distingué, M. Lukis, fouillant le tumulus nord du Rocher, a procédé au moyen d'un puits central, dans la certitude où il était de ne pas rencontrer de dolmen. Il a découvert un vase en bronze rempli de cendres et d'ossements au niveau du sol naturel, et a certainement été persuadé que la fouille était complète. Cependant les constatations les plus précieuses pour l'archéologie, l'enceinte murée extérieure et la tombe murée centrale, ne sont même pas encore déblayées aujourd'hui. C'est d'ailleurs un véritable hasard qui m'a fait découvrir il y a quelques mois le monument méridional, dont le petit dolmen était cependant connu de moi depuis plus de dix ans. Sauf la belle tombe rectangulaire qui porte le n° 2 dans la ligne des fouilles, et qui contenait la grande urne en bronze, on eût très bien pu, en fouillant sans précaution, détruire sans la remarquer la partie de l'enceinte circulaire rencontrée par la tranchée.

En second lieu, il ne faut pas perdre de vue que si la race mégalithique autochtone a été seule maîtresse de l'Armorique pendant peut-être des milliers d'années, l'influence des Kymris n'a pas, elle, duré plus de trois siècles, quatre au plus, dans le Morbihan. En effet, lorsque César attaqua les Venètes, alors dans toute leur puissance, ceux-ci n'élevaient plus de tumulus, ils incinéraient simplement leurs morts sur des foyers funéraires, comme on le voit dans le vallon Ouest de la nécropole du Rocher. Évidemment l'immense masse des populations celtiques avait réagi à son tour, et peu à peu les coutumes du Nord avaient cédé le pas aux habitudes des Gaulois.

Du reste, je crois que, même à l'époque des foyers d'incinération du Rocher, les chefs continuèrent à être ensevelis dans les tombes de leurs ancêtres, et cette coutume devait être bien enracinée dans les mœurs puisqu'elle durait encore au temps de Charlemagne. J'ai, en effet, sous les yeux le texte authentique d'une loi des capitulaires qui défend expressément de continuer à employer pour sépultures les tumulus païens. N'avons-nous pas encore de nos jours l'habitude des tombes de famille ; et celui-là serait bien naïf qui jugerait par le dernier squelette ou les derniers ornements l'antiquité du tombeau.

Voilà pourquoi je ne veux admettre qu'exceptionnellement une relation entre l'âge des tombes sans galerie et celui des objets qu'on y recueille. Ceux-ci sont une espèce de preuve à *minimā*, ils affirment simplement que la tombe est au moins contemporaine de l'époque à laquelle ils se rattachent eux-mêmes. Je fais une réserve pour une partie des monuments mégalithiques : leur dolmen est quelquefois tellement enfoui sous le tumulus qu'on peut, sans trop de risques, le supposer respecté depuis son érection, et les ornements qu'on y découvre acquièrent alors une véritable valeur comme date archéologique du monument.

Résumant ces diverses considérations en ce qui se rapporte aux tombes du Rocher, je crois qu'on peut sans grande erreur attribuer les deux tumulus à dolmen et enceinte circulaire — et peut-être la sépulture sans dolmen qui se trouve entre eux et la grande butte — aux premiers Kymris de Hu-Cadarn, c'est-à-dire à la fin du ^{vii}^e ou au commencement du ^{vi}^e siècle avant Jésus-Christ. Les deux tumulus de l'âge du bronze, situés plus au Nord et incomparablement plus considérables, sont aussi plus modernes, mais toutefois purement kymriques et bien antérieurs à la conquête de César.

Quant au stone-cist voisin, isolé sur la lande du Mané-Verh, la fréquence de ces monuments en Jutland et dans la Cornouaille anglaise, et son absence presque absolue dans l'intérieur de la Basse-Bretagne, me le font également considérer comme une sépulture kymrique de l'âge des tumulus, et probablement des plus anciens.

Enfin, le champ funéraire que recouvre aujourd'hui partiellement le jardin du Rocher se rattache à une époque plus jeune ; il atteint peut-être le premier siècle de notre ère si l'on en juge par les ornements qu'on y a trouvés, ornements caractéristiques cette fois, car ils sont absolument semblables dans tous les foyers d'incinération mis au jour. Cette date serait aussi celle du dernier cadavre enseveli dans la tombe longue du tumulus méridional, et dont nous avons retrouvé les bracelets de bronze dans les fouilles de cette année.

Le grand dolmen, ou si l'on veut le grand tumulus à galerie coudée, reste donc seul comme le gigantesque témoin de l'existence au Rocher d'une race éteinte, les Authochtones d'Armorique. Saurons-nous jamais quelle fût cette race ? La terre de Bretagne ne conserve malheureuse-

ment pas ses trésors, et nous sommes réduits à envier les autres parties de la France, où un terrain plus propice permet de restituer leurs caractères ethnologiques aux populations disparues.

Je ne parlerai pas des quelques débris et du grand retranchement romain qui appartiennent à la presqu'île du Rocher proprement dite. Ces épaves sans importance nous prouvent seulement la persistance de la peuplade d'alentour. Les gens de Ker-noz, qui ne s'en doutent guère, ont grandes chances d'être les fils aînés des farouches hommes du Nord qui, voilà vingt-cinq siècles, mirent pour la première fois le pied sur cette lande semée de tombeaux !

LE TOMBEAU DE SAINT MÉRIADÉC A NOYAL-PONTIVY.

(Par M. l'abbé Euzenot.)

MESSIEURS,

Dans le cimetière de Noyal-Pontivy se trouve un cercueil de granit, long de 2^m,40, large de 0^m,90 à la tête et de 0^m,40 aux pieds : il est taillé de manière à figurer en creux la place de la tête. On le connaît dans le pays sous le nom de Tombeau de saint Mériadec.

Cette tradition a-t-elle quelque valeur ? Peut-elle se rapporter à saint Mériadec, évêque de Vannes ?

J'essaierai de répondre à ces questions, en déterminant, d'une manière approximative, l'époque de la construction de ce tombeau et celle de la mort du solitaire de Stival. Il ne sera pas nécessaire d'entrer dans les détails de la légende, ni de discuter longuement l'autorité des documents sur lesquels elle s'appuie.

I.

Le culte de saint Mériadec s'étend à différentes paroisses de Bretagne. Plusieurs édifices lui ont été consacrés : la chapelle du château de Pontivy, l'église paroissiale de Stival, la chapelle qui porte le nom du saint en Plumergat. Dans le diocèse de Tréguier se trouvait « une ancienne chapelle appelée *Traoun-Mériadec*, c'est-à-dire, *le Val de Mériadec*, en la paroisse de Plougasnou, au lieu où est maintenant la chapelle de Saint-Jean-du-Doigt. » — *Vies des saints de Bretagne*, par D. Lobineau, édit. de M. Tresvaux, 1836, t. II, p. 124. — Divers Propres de diocèses contiennent sa légende : l'ancien Bréviaire de Nantes et celui qui fut publié, en 1790, par M^{sr} de La Laurencie ; les Propres de Vannes de 1660, de 1726, de 1757, ce dernier réimprimé sans correction en 1849. Les *Actes*, insérés dans le vieux *Légendaire* de

Tréguier, ont été vus par le P. Albert Le Grand. Ils ont été la base des Vies du Saint. Les *Bollandistes*, — 1^{re} tome de juin, — n'ont fait que reproduire les détails fournis par le livre du P. Albert Le Grand.

La date de la mort de saint Mériadec varie avec les auteurs. Ne pouvant entrer ici dans de longs développements que l'objet de ce travail ne comporte pas, nous dirons seulement que, suivant la plupart des hagiographes, le saint évêque de Vannes a vécu au milieu du VII^e siècle. Le *Propre* du diocèse, imprimé, en 1660, par ordre de M^{sr} Charles de Rosmadec, met son ordination vers l'an 659. Le *Propre*, dû à M^{sr} de Bertin et repris en 1849, indique le commencement du VII^e siècle comme l'époque de sa naissance et l'année 666 comme la date approximative de sa mort : « *Mereadocus..... ortus est ad initium seculi septimi..... Circa annum sexcentessimum sexagesimum sextum.... obiit.* » (*Propre* de Vannes, off. du 7 juin.)

De tous les écrivains qui ont parlé de saint Mériadec, D. Lobineau (*Vies des saints de Bretagne*) est le seul qui le porte dans une période différente. Il le fait vivre au XIV^e siècle. Se fondant sur ce passage de ses *Actes* qui donne au seigneur du pays le nom de vicomte de Rohan, il fait observer, avec raison, qu'il n'y avait pas de vicomte de ce nom au VII^e siècle. Nous n'avons pas à discuter les sentiments des auteurs sur le sujet qui nous occupe, nous les exposons seulement. Peut-être néanmoins sera-t-il permis de placer ici quelques remarques. N'est-il pas à croire que l'auteur des *Actes* ou un copiste du XIV^e siècle aura substitué ce titre et ce nom de Rohan au nom du seigneur de Stival, afin de flatter une famille alors puissante dans la province ? (Note de M. Tresvaux, loc. cit., p. 120). Le *Légendaire* de Tréguier fixe la mort de saint Mériadec à la sixième férie de juin de l'an 1302. D'après D. Lobineau lui-même et d'autres auteurs, ce recueil paraît avoir été écrit au XIV^e siècle ou dans les premières années du XV^e. Ne peut-on penser encore que ce millésime a été mal lu ou mal copié et qu'il n'indique pas autre chose que l'année et le jour où le manuscrit a été achevé ? Du reste, la question paraît insoluble, le *Légendaire* de Tréguier, le seul document où il fût possible de se renseigner, ayant disparu, depuis la Révolution, avec toutes les archives de cette église. D'ailleurs, ces *Actes* ne jouissent pas d'une bien grande autorité. L'affirmation que le solitaire de Stival descendait du Konan Mériadek, — insertion insérée au *Propre* de Vannes de 1757, — l'histoire de l'extermination des brigands et de l'établissement de trois foires à Noyal, et d'autres détails encore, comme les mille genuflexions par jour et les mille par nuit, semblent bien n'être que des additions ou des changements dus à l'excessive crédulité du copiste ou au désir de faire honneur à la famille de Rohan qui se prétendait issue du fabuleux fondateur de la royauté bretonne.

II.

L'usage de l'ensevelissement dans des cercueils de pierre a été pratiqué pendant de longs siècles ; il a subsisté du ^{iv}^e au ^{xvii}^e, avec des variations diverses dans la forme des tombeaux. Ce n'est pas le lieu de rechercher l'histoire de ces modifications. Il convient de s'arrêter uniquement au genre qu'affecte le tombeau dit de Saint-Mériadec. Dans ces bières, au lieu d'être faite carrément et en forme d'auge, l'excavation est ménagée dans des proportions répondant à l'ampleur des membres : arrondie à l'endroit où la tête devait reposer, elle s'élargit aux épaules et se rétrécit graduellement avec le corps jusqu'à la place des pieds. Or, sans apporter d'autre témoignage, il suffit de dire, avec M. de Caumont (*Cours d'antiquités monumentales*, 6^e partie, p. 312), que cette forme n'a été attribuée aux cercueils de pierre que du ^{xii}^e au ^{xv}^e siècle. Il faut donc rapporter à une date comprise dans ces limites la construction du tombeau de Noyal-Pontivy.

Il s'agit maintenant de déterminer, à l'aide des données précédentes, la valeur de la dénomination qu'il a reçue dans le pays.

III.

D'après un sentiment — à mes yeux, le mieux appuyé, — saint Mériadec, évêque de Vannes, a vécu au ^{vii}^e siècle. Le tombeau de Noyal, par sa forme spéciale, ne peut avoir de droit à porter son nom, puisque les cercueils de pierre n'ont été ainsi excavés que du ^{xii}^e au ^{xv}^e siècle.

D'après l'autre opinion, saint Mériadec serait mort en 1302. Cette date concorderait avec l'époque où cette forme de bière a été en usage. Mais il faut considérer le lieu où l'évêque a été inhumé. Or, le P. Albert Le Grand affirme qu'il fut enterré dans l'église cathédrale de Vannes. Les *Bollandistes* signalent le même fait, qui est également indiqué au *Propre* du diocèse : « *in Cathedrali sepultus.* » (*Off.* du 7 juin). Le tombeau de Noyal-Pontivy, dont la construction remonte à la période comprise entre le ^{xii}^e et le ^{xiv}^e siècle, ne peut donc être celui de saint Mériadec, à supposer même que ce dernier eût vécu vers cette époque.

Mais comment expliquer la dénomination qu'il a reçue et que la tradition lui maintient ? Ici, nous devons nous contenter de conjectures qui, il faut l'avouer, ne s'appuient sur aucun fait.

Avant d'être appelé au siège épiscopal de Vannes, saint Mériadec séjourna dans le voisinage de Noyal-Pontivy, à Stival. Le souvenir de ses vertus et peut-être de bienfaits obtenus par son entremise, vécut longtemps parmi le peuple. Dans le cours des âges, la mémoire des faits est devenue moins distincte ; le nom est resté, on s'est rappelé confusément que Mériadec a demeuré dans la contrée, mais on a oublié

les événements de la fin de sa vie et son inhumation à Vannes. A une époque relativement récente, mais qu'on ne peut préciser, lorsque le tombeau a été découvert, le peuple a été surpris de sa forme caractéristique ; il lui a reconnu, avec raison, une haute antiquité ; et, jugeant qu'un cercueil de ce genre devait indiquer un grand personnage, il en a fait celui d'un des saints du pays.

Peut-être encore faut-il admettre qu'un Mériadec, différent du Saint historique, mais, comme lui, éminent par sa sainteté, a vécu à Noyal, vers l'époque à laquelle se rapporte ce tombeau et qu'il y a été réellement déposé. Dans cette hypothèse, on s'expliquerait sans difficulté que, le confondant avec le solitaire de Stival, le peuple eût attribué à ce dernier ce qui serait vrai de son homonyme.

Quoi qu'il en soit, le tombeau de Noyal-Pontivy n'a rien de commun avec saint Mériadec, évêque de Vannes.

LE PRIEURÉ DE LOCMARIA, EN PLUMELEC.

(Par M. Rosenzweig.)

Il existait autrefois, vous le savez, Messieurs, à Locmaria en Plumelec, un prieuré de femmes, membre de l'abbaye de Saint-Sulpice de Rennes. Ce prieuré, dont les bâtiments sont à présent détruits, avait une juridiction dont les audiences se tenaient au bourg de Plumelec, et jouissait d'une foire qui a lieu encore aujourd'hui, à Locmaria même, le 16 octobre de chaque année. Vous vous rappelez sans doute le récit saisissant que nous faisait, en 1859, un de nos collègues, M. le Dr Fouquet, d'un drame dont ce monastère fut le théâtre au siècle dernier. Les notes suivantes que j'ai pu recueillir à mon tour dans ma tournée de cette année ne pourront manquer d'accroître votre curiosité à l'égard d'un établissement dont l'histoire semble devoir nous révéler plus d'un épisode tragique.

Voici, en effet, quelques renseignements que je tiens de M. Ruault, propriétaire actuel de Locmaria, et que je reproduis sous toutes réserves. En 1865, il y fit exécuter des fouilles qui amenèrent la découverte de traces d'incendie, tant à la chapelle qu'au prieuré lui-même. Immédiatement au-dessous du sol de la chapelle se trouvaient des sépultures de femmes ; un seul tombeau contenait un cœur en plomb indiquant la sépulture d'un seigneur de Cadoudal, si l'on en croit un document conservé aux archives d'Ille-et-Vilaine ; dans une autre partie de la chapelle, mais à une plus grande profondeur, des squelettes d'hommes à crâne très développé, ce qui fait penser à M. Ruault qu'il y avait un prieuré d'hommes à Locmaria antérieurement au prieuré de femmes ; dans une de ces dernières fosses on recueillit un vase funéraire.

Entre la chapelle et le prieuré s'étendait, en outre, un cimetière offrant plusieurs couches de corps superposés ; dans un coin de ce cimetière on remarqua un fait étrange : une même fosse renfermait, enveloppés d'une couche de chaux, deux corps dont l'un, couvert d'un suaire, avait le crâne scié au-dessus des yeux et remis en place, et l'autre, tout habillé, paraissait avoir été enterré vif et maintenu de force dans cette position. Divers objets recueillis sur ce dernier, ainsi que le crâne du premier, sont aujourd'hui entre les mains de M. Ruault.

Notons encore, parmi les objets que les fouilles mirent à découvert, un carreau de terre cuite (qui a été donné à M. de Bréhier), portant en relief un lion à la queue relevée, avec une fleur de lys sur le dos, et l'inscription : *Reverendus dominus*, en caractères gothiques ; d'autres carreaux offrant en relief une sorte d'étoile ; enfin des liards du règne de Louis XIV.

Quant aux caveaux souterrains mentionnés dans le récit de M. le Dr Fouquet, M. Ruault n'en a point trouvé trace ; je laisse à notre habile collègue le soin de rectifier en ce point sa légende.

DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES

DANS LA COMMUNE DE GUER.

(L'Abbaye. — Le château de Couëdor. — Le prieuré de Saint-Étienne.)

(Par M. Rosenzweig.)

MESSIEURS,

Lorsque j'entrepris, il y a une quinzaine d'années, le Répertoire archéologique du Morbihan, je ne me dissimulais point les difficultés d'une semblable tâche : études spéciales à compléter, adoption d'un plan uniforme, fatigues de toutes sortes à surmonter, longueur du travail, mauvais vouloir à combattre chez quelques-uns de ceux dont le secours m'était indispensable, ignorance ou apathie des autres ; je savais tout cela ; j'entrevois également dans le lointain les fourches caudines de la critique signalant, comme c'est son droit et même son devoir, ici une erreur, là une omission de détail ; je pressentais, en outre, les nombreuses modifications que devaient entraîner prochainement pour mon travail les découvertes quotidiennes de la Société polymathique. Et cependant je marchai résolument au but que je m'étais proposé, persuadé que j'entreprenais une œuvre utile, n'eût-elle d'autre mérite que celui d'attirer l'attention du monde savant sur notre beau département.

Mais ce n'était pas tout pour moi que de voir avec conscience, et de décrire ce que je voyais avec autant d'exactitude que me le permettaient en pareille matière une attention souvent fatiguée, des loisirs quelquefois restreints ; ma principale préoccupation était surtout de n'omettre rien de ce qui devait être signalé dans chaque commune que je traversais ; c'est là le propre d'une statistique ; c'était là aussi ma plus grosse pierre d'achoppement. Que de démarches ! Que de renseignements erronés, contradictoires ou incomplets ! Que de courses inutiles à la recherche de monuments sans valeur ! Et, par contre, ce qui est bien autrement fâcheux, que de lacunes involontaires à combler ! Il m'a été donné à moi-même d'en constater récemment plusieurs, et de très regrettables, dans la seule commune de Guer ; permettez-moi de vous en entretenir aujourd'hui, quelque désagréable que puisse sembler pour moi cette mission.

A un kilomètre environ au nord de Guer se trouvent deux fermes assez importantes, éloignées l'une de l'autre d'une centaine de mètres, et désignées l'une sous le nom de Petite-Abbaye, l'autre sous celui de Grande-Abbaye. Je savais que ces fermes avaient été jadis deux seigneuries distinctes, ce qui ne m'inquiétait guères, car les seigneuries abondaient autrefois, surtout de ce côté ; mais le nom d'*Abbaye* avait excité particulièrement ma curiosité, et je résolus d'en rechercher l'origine. Si votre curiosité est égale à la mienne, veuillez me suivre, Messieurs, dans cette courte excursion ; j'espère que vous n'aurez pas lieu de le regretter.

Quittons le bourg à la place de la Rue-Haute, et prenons la route qui se dirige vers le nord ; à 300 mètres environ de notre point de départ, nous apercevons sur la droite un mauvais chemin creux en partie détruit ; c'est le *chemin de Saint-Gurval* conduisant à la Grande-Abbaye ; continuons d'avancer par le sentier direct, nous suivons ainsi le *chemin des Moines* qui nous mène, après quelques détours, à la Petite-Abbaye. Les moines, Saint-Gurval, le pays est plein de ces souvenirs, et nous comprenons maintenant cette dénomination d'*abbaye*, non pas qu'il y ait eu là, croyons-nous, une abbaye dans le sens ordinaire de ce mot, mais là se trouvait sans doute l'ermitage bâti au *vi^e* siècle par saint Malo, et habité au *vii^e* siècle par saint Gurval qui y mourut et devint le patron de l'église paroissiale de Guer. Nous visitons d'abord la Petite-Abbaye qui n'offre rien de remarquable ; on nous y apprend seulement que dans le chemin des Moines a été recueilli un bénitier provenant sans doute de l'ancienne chapelle, mais on ne peut nous le montrer. Nous nous dirigeons alors vers la Grande-Abbaye ; nous y serons peut-être plus heureux. Chemin faisant, on nous raconte que, il y a une soixantaine d'années, en démolissant un vieux mur de cette dernière ferme, on mit à découvert un petit pain parfaitement conservé dont un chien fit son régal. Arrivés sur les lieux, nous pénétrons d'abord dans un cellier

dont les ouvertures en plein-cintre révèlent l'âge respectable. « A présent, » nous dit le propriétaire du ton le plus naturel, « vous allez voir au-dessus la chambre de saint Gurval. » Nous grimpons aussitôt à une échelle, tout en réprimant un sourire d'incrédulité, jusqu'à une lucarne qui donne accès dans le grenier ; mais notre surprise est au comble en mettant le pied dans une salle heureusement vide en ce moment. Nos regards se portent, en effet, sur le mur du levant où nous remarquons une petite fenêtre également en plein-cintre, dont les jambages et les voussoirs sont formés de pierres plates grossièrement taillées. Tout à côté s'ouvre une cheminée dans le fond de laquelle s'étalent horizontalement trois assises de construction en feuille de fougère ou en arête (*spicatum opus*), faites de briques peu épaisses, et séparées entre elles par des cordons de briques semblables. Cela sent, à n'en point douter, la décadence de l'art romain ou le roman primitif ; nous avons donc le choix depuis le ^v^e jusqu'au ^x^e siècle. Pensez-en ce que vous voudrez, Messieurs, quant à moi, je ne sourirai plus en visitant la *chambre de saint Gurval*.

Voulez-vous m'accompagner maintenant dans une promenade un peu plus longue, mais plus fructueuse encore que la précédente ? Prenons à l'ouest la route de Ploërmel ; nous ne tardons pas à rencontrer, à 1 kilomètre de Guer, à gauche, sur le bord du chemin, une petite chapelle, puis un village ; ce sont le village et la chapelle de Saint-Marc. En passant, saluons de leurs noms les anciens *cacous* qui y tressent la corde depuis des siècles, et qui nous regardent étonnés de ce que nous les connaissons sans les avoir jamais vus. Plus loin, après avoir parcouru environ 4 kilomètres, après avoir traversé le ruisseau du Pont-de-Bas grossi du Vau-Marqué, arrêtons-nous et cherchons, sur la gauche encore, un chemin qui nous conduise au château de Couëdor, au-delà de la rivière d'Oyon ; ce n'est pas chose facile, et, bien que nous n'en soyons séparés que par quelques centaines de mètres, ce n'est qu'après force marches et contre-marches à travers des champs et des prairies humides que nous atteignons notre but.

Construit dans un des nombreux replis de l'Oyon, le château de Couëdor, après avoir, à l'origine, abrité les seigneurs de ce nom, appartenait, à la Révolution, à la famille de Marnière de Guer ; vendu nationalement à cette époque, ainsi que la métairie voisine, à un sieur Grée, il a été racheté depuis par M. de Vitton, oncle du marquis de Guer actuel. Le procès-verbal estimatif dressé à la suite de la confiscation décrit le château de la manière suivante : « Un grand corps-de-logis avec ses chambres, cuisine, cave, cour, emplacement d'écuries, grande et petite portes d'entrée, avec un pont-levis ; le tout entouré de douves, contenant ensemble un journal, et estimé 600 livres. » Ajoutons à cette description, quoique nous n'ayons pu visiter que l'extérieur du monument, que sa position sur un escarpement du terrain, dans un

de mi-cercle de la rivière, en faisait un véritable château-fort, et que ses ruines, du milieu desquelles s'élève une petite tour ronde d'appareil irrégulier, accusent une très ancienne construction.

Si du château de Couëdor nous nous dirigeons vers le sud, nous entrons aussitôt dans un petit bois de pins ; suivons le sentier qui le traverse et nous allons jouir d'un spectacle qui nous dédommagera amplement de notre course vagabonde de tout-à-l'heure. Bientôt, en effet, nous arrivons sur une hauteur d'où l'on découvre un panorama délicieux ; à nos pieds, sur la droite, s'étend un charmant vallon au fond duquel coule paisiblement la rivière d'Oyon qui nous sépare du manoir de la Muloitière ; au-dessus et de tous les côtés, le regard embrasse un vaste horizon ; devant nous enfin, à 600 mètres au sud de Couëdor, se dressent les maisons d'un village ; c'est Saint-Étienne et le prieuré du même nom.

La paroisse de Guer renfermait autrefois deux prieurés : le prieuré de Saint-Nicolas, membre de Marmoutier-de-Tours, annexé à celui de Saint-Nicolas de Ploërmel, et le prieuré de Saint-Étienne dépendant de l'abbaye de Paimpont. Il n'y a rien à dire du premier, situé au sud de Guer, sur l'ancienne route de Redon à Dinan, et dont la chapelle est encore aujourd'hui desservie. Quant à Saint-Étienne, c'est autre chose ; et, puisque nous y sommes rendus, examinons ce qui en reste avec d'autant plus d'attention que ce prieuré est aujourd'hui mis en vente, et que sa chapelle va probablement disparaître. Déjà vendue une première fois, à la Révolution, cette chapelle avait été adjugée, avec la métairie attenante et les dépendances, pour la somme de 8025 livres, au citoyen Grée, l'acquéreur du château de Couëdor. Voici la métairie, c'est-à-dire sans doute l'ancien prieuré lui-même ; une pierre encastree sur la façade porte cette inscription :

FAIT PAR VÉNÉRABLE ET DISCRET FRÈRE GUY PROVOST PRIEUR DE CEANS, 1633.

C'est un peu moderne pour nous ; voyons la chapelle ; hélas ! ce n'est plus qu'une grange sur laquelle nous lisons la date : 1681 ; entrons ; rien de remarquable non plus à l'intérieur. Décidément nous ne rapporterons de ces lieux que le souvenir d'un site pittoresque, et nous lançons à la chapelle un dernier regard d'adieu. Mais qu'est-ce cela ? Voici cependant de vieux contreforts à peine saillants. Nous serions-nous trop hâtés, et la date de 1681 n'indiquerait-elle qu'une époque de restauration ? En effet, voilà aussi de petites ouvertures romanes aux murs de la nef, ouvertures bouchées avec tant de soin que nous ne les distinguons pas d'abord ; puis des restes de cordons de briques que nous n'avions remarqués jusqu'ici dans aucune chapelle. Nous escaladons la haie d'un courtil qui nous masquait le pignon de l'Est ; ô bonheur ! il est chargé lui-même de cordons de briques horizontaux, très apparents cette fois, entre lesquels s'étagent des lignes de triangles creux formés

aussi par des briques arc-boutées (sorte de *reticulatum opus*). Nous admirons, car c'est, à notre avis, avec la *chambre de Saint-Gurval*, ce que le département possède de plus ancien en fait de constructions religieuses.

Et dire que ce curieux et unique spécimen de notre architecture primitive est voué sans doute à une prochaine destruction, que nous n'avions pas entre les doigts l'habile crayon de plusieurs de nos collègues pour en perpétuer le souvenir, et que le Répertoire archéologique est sur ce point complètement muet ! N'y a-t-il pas là, pour un auteur scrupuleux, de quoi être longtemps inconsolable ?

LES ARYENS EN ORIENT

ET

LES CELTES EN ITALIE.

(Par M. Émile Burgault, avocat.)

2^e PARTIE. — LES CELTES EN ITALIE.

I.

Une nature très accidentée, propre aux cultures les plus diverses ; un sol d'une grande richesse mais tourmenté par les convulsions volcaniques qui ont soulevé les Alpes et les Apennins, fait jaillir tant de cratères éteints avant les temps historiques et séparé du continent la Sicile et les autres îles qui bordent ses côtes, tel fut manifestement l'état physique de l'Italie primitive. Ses hauteurs couronnées de forêts, ses plaines et ses vallons sillonnés par des cours d'eaux sujets à de fréquents débordements ; d'abondants pâturages ; beaucoup de sources, de lacs et de marécages ; des défenses naturelles sur les aspérités et les sommets, viennent compléter le tableau. L'aspect et la fertilité du pays conviaient les populations énergiques et industrieuses à venir s'y fixer malgré les calamités inséparables de la situation.

Que les premiers habitants aient été redevables de leur nourriture à leur travail ou l'aient demandée à des végétaux produits sans culture, à la chasse opérée par des moyens très défectueux, à une pêche manquant des instruments qui nous sont connus, ce fait n'a qu'une importance secondaire au point de vue de nos recherches. Nous donnerons incidemment quelques aperçus sur ce point dans le cours de notre travail. Pour le moment, nous nous attachons seulement à une circonstance

qui ressort d'une manière si évidente de toutes les traditions, de toutes les légendes et des vestiges observés qu'elle ne saurait être un problème. C'est que l'industrie humaine s'est exercée de bonne heure sur une vaste échelle dans la péninsule, qu'elle a semé partout ses monuments, attesté sous toutes les formes sa puissante activité, mais en même temps les épreuves des tribus que la Providence et leur instinct conduisaient vers la contrée. Leurs luttes avec la nature locale, les vicissitudes de leurs guerres offensives et défensives, ont eu une influence décisive sur leur caractère, leurs mœurs, et leurs religions.

II.

Celles des populations primitives de l'Europe, dont la tradition a conservé le souvenir, étaient, nous l'avons dit, ibériennes et liguriennes. Les traces des Ibères et des Ligures apparaissent en Espagne, en Irlande, dans l'île de Bretagne, dans les Gaules et dans le Nord de l'Italie. Le reste de cette contrée semble leur avoir également appartenu, mais de nouveaux arrivants les auront refoulés d'un côté vers les Alpes, de l'autre, dans la direction de la Sicile. Strabon (l. VI, ch. II, n° 4), s'appuyant sur les plus graves autorités, considère les Ibères comme les plus anciens habitants de cette île, comme ceux du moins dont la trace n'avait pas absolument disparu.

Ils n'en étaient pas demeurés paisibles possesseurs. L'obstacle de la mer n'avait pas arrêté les envahisseurs italiens. Les Sicanes, les Sicules, les Morgètes, les Morgans y ont successivement abordé, s'y sont établis au détriment des Ibères et les ont finalement absorbés (1); tout au plus ceux-ci avaient-ils conservé leur nationalité originelle dans quelques cantons.

Sur le continent italien, il serait impossible de reconnaître les Ibères aux temps historiques ailleurs que parmi les Ligures ou les Lygies qui vraisemblablement n'étaient même pas de purs ibériens. Toutes les autres populations, étaient Aryennes et Celtes en majeure partie.

Le mouvement des peuples, longtemps continué, ne permet pas d'assigner à chaque territoire des limites d'une bien rigoureuse exactitude. Pour essayer une division aussi rapprochée que possible de la vérité, il

(1) En disant que les Sicanes, les Sicules et les Morgans ont absorbé les antiques Ibères de la Sicile d'après Strabon et Éphore, je ne préjuge rien touchant les origines très incertaines de ces derniers peuples. Les Sicanes avaient, au témoignage de Denis d'Halicarnasse (*Antiquités romaines*, l. I^{re}), fait partie des populations de l'Espagne, et les Ligures les en avaient chassés. Leur établissement en Sicile était récent. Les Sicules, poussés à leur tour par les Énotriens, s'y réfugièrent, et après avoir essuyé des revers dans les batailles, ils devinrent dominants. Les Sicanes et les Sicules n'avaient-ils pas du sang ibérien ? Cette question reste à l'état de problème.

faudrait distinguer les époques : nous suivrons celle de Strabon et de Pline. Elle suffit à l'objet de nos études, encore bien qu'elle ne réponde guère qu'au dernier état de la carte de l'Italie ancienne.

III.

La vaste plaine commençant au pied des Alpes, coupée des collines et partagée par le Pô se nommait Gaule cisalpine. Les Gaulois qui l'occupaient n'étaient pas en général au nombre des populations primitives. Plutarque (1) assigne à leur arrivée une cause invraisemblable. Ce serait séduits par les discours d'un Toscan (Aruns), qui n'avait pu obtenir de ses compatriotes la réparation d'une offense dont un Lucumon s'était rendu coupable envers lui, séduits surtout par le vin de l'Étrurie qu'il leur avait fait goûter, qu'ils auraient passé les monts pour arracher aux Tusques le beau pays auxquels ils donnèrent leur nom. Mais ce récit révèle l'antériorité des habitants de la Tyrrhénie, l'extension de leur puissance jusqu'aux Alpes et le despotisme du lucumonat, l'une des plaies de la société étrusque. Il dit en même temps une autre vérité certaine : la fécondité de la contrée avait provoqué l'invasion des Celtes comme toutes les invasions précédentes, et ses possesseurs pratiquaient l'art d'une culture très avancée. L'époque de la conquête des Celtes n'est pas pour cela datée, et tout porte à croire qu'elle a été progressive. Strabon (2) affirme avec tous les historiens que les Celtes cisalpins avaient la même origine que les Transalpins. Mais après l'expulsion des Boiens et l'entière destruction des Gæsates et des Senones par les armes romaines, il n'était resté dans leurs résidences que des Ligyes avec des colonies romaines entremêlées de quelques tribus ombriennes. Les Ligures n'avaient, du reste, jamais cessé de vivre à côté des Celtes dans la Cispadane. Dans la Transpadane se trouvaient, avec les Carni, les Cenomani, les Medoaci et les Symbri, nations gauloises, des Istriens et des Venètes.

Entre la Cisalpine cispadane et la Tyrrhénie se plaçait la Ligurie. Puis, au midi de cette dernière contrée, la Tyrrhénie qui s'arrêtait au Tibre ; se groupaient ensuite les diverses parties du Latium, l'Ombrie, la Sabine, le Picenum, le Samnium, la Campanie, la Messapie, l'Apulie et les territoires de Rhegium, Locres, Crotona, Sybaris, Turium, Héraclée, Syris et Métaponte, qui formaient autant de républiques réputées d'origine grecque, constituant ce que l'on appelait la Grande-Grèce, et au milieu desquels d'anciens habitants (Morgètes, Sicules, Œnotriens) s'étaient maintenus. Les Bruttiens, provenus d'une défection des pasteurs lucaniens, y occupaient aussi une étendue assez considérable.

(1) Camille, n° 17.

(2) Prolegomenes, l. II, ch. v, n° 23.

IV.

Les Liguriens, habitant principalement les montagnes, n'étaient point Celtes quoique ayant des habitudes analogues (1). Nous les avons déjà classés dans la race ibère, mais nous les croyons issus d'un croisement des races mongole et aryenne (2). C'étaient, comme les Celtes cisalpins, les ennemis naturels des Étrusques, et des voisins fort incommodes (3); mais ils étaient plus anciens que les Celtes dans la contrée, et on doit voir en eux des représentants d'une nationalité refoulée par les Tyrrhéniens. Les Venètes étaient Slaves, on paraît le reconnaître généralement aujourd'hui. Strabon ne rapporte que deux opinions sur leur origine. De son temps, les uns en faisaient des descendants des Hennètes de la Paphlagonie et disaient qu'après le siège de Troie où ils avaient été auxiliaires des Troyens, ils avaient passé la mer sous la conduite d'Idoménée pour s'établir sur les bords de l'Adriatique. D'autres en faisaient une colonie de Venètes de l'Armorique, sans indiquer l'époque de leur établissement en Italie.

Quelque soit leur point de départ, il est vrai de dire qu'on ne saurait distinguer leur race de celle des Hennètes paphlagoniens et des Venètes armoricains. C'était une branche slave celtisée (4).

V.

Les Toscans offrent moins de prise à la définition, quoiqu'ils aient laissé un grand nombre de monuments. Strabon (5) les signale comme provenus d'une colonie de Lydiens qu'une famine avait contraints à s'expatrier sous la direction d'un jeune prince (Tyrsenos ou Turrenos) auquel s'était joint un nombre de Pelasges de la Grèce.

Si nous n'avons pas le même témoignage pour l'ancien Latium, il faut bien reconnaître que tous les traditions nationales des Latins les faisaient descendre des Pelasges, Arcadiens, Thessaliens et Troyens, et admettaient des colonisations successives, sous des formes plus ou moins mythiques. Quant aux Sicules, Sicanes, Eques, Opisci et Apuli, rien ne les rattache nécessairement aux Pelasges. Mais le caractère et l'origine des Pelasges sont eux-même des problèmes historiques insolubles, si on assimile tous ceux qui ont porté ce nom. Les Centaures, les Lapithes et les Perrhèbes,

(1) Strabon, Prolegomènes, l. II, ch. v, n° 28.

(2) Mes aperçus historiques, n° 17.

(3) Strabon, l. v, ch. II, n° 5.

(4) Mes aperçus historiques, n° 8 et 21.

(5) L. v, ch. II, n. 2, 3 et 4.

tous réputés Pelasges, étaient, sous le rapport industriel, bien au-dessous des hommes qui ont élevé les constructions massives bravant l'effort des siècles, que l'on est convenu d'appeler pélasgiques. Leur civilisation et peut-être une infériorité naturelle les avait laissés très loin de leurs congénères ou homonymes de la Troade, de la Lydie, de la Crète, de l'Argolide et de l'Attique, et entre ces derniers il pourrait y avoir lieu à plus d'une distinction.

Les Tyrrhéniens étaient très civilisés. Ils importaient en Italie les industries de l'Orient où ils s'étaient formés, évidemment un langage modifié et une religion dont beaucoup d'éléments avaient été recueillis en Asie. Tyr et Babylone même n'avaient pas dû être ignorés de ces émigrants. Un gouvernement, le plus ordinairement sacerdotal et monarchique; dans leurs cultes des pratiques tenant du fétichisme unies à des idées religieuses fort différentes et la plupart d'emprunt; pour dieux et grands génies les Cabirs, les Tripatores ou Anaces, les Dioscures, les Pénates, les Titans, les Géants, Janus, Saturne, Ogen, Cérès; de grandes aptitudes à la civilisation, à l'agriculture, à l'industrie et aux arts malgré leurs commencements qui correspondent à une extrême barbarie; une puissance d'abord très étendue dans les lieux où elle s'établissait, puis un affaiblissement et une dépossession graduelle par d'autres peuples, voilà ce qui marque la race pélasgique (nous devrions peut-être dire les races pélasgiques) en Asie, en Grèce et en Italie. Dans la péninsule italienne les Pelasges furent vaincus et assujettis au ^x^e siècle avant l'ère chrétienne par les Rasena vaincus par la Rhétie, comme ils avaient été asservis par les Doriens dans la Grèce où ils ne conservèrent que le Peloponèse, en Thessalie où ils ne retinrent que la Pelasgitide, en Macédoine où l'Épire et la Pelagonie leur restèrent.

Les Rasena fondèrent en Toscane douze lucumonies. Douze autres avaient déjà été fondées par eux dans le bassin du Pô, et une troisième confédération de douze cités entre le Vulturne et le Silare leur dut l'existence huit cents ans avant Jésus-Christ.

Après leur établissement sur le sol italien, les Rasena, comme leurs prédécesseurs, furent appelés indifféremment Étrusques, Tusques et Tyrrhéniens. Ces noms s'appliquaient donc à une nationalité formée de couches successives de populations, et il est impossible qu'il n'en soit pas résulté une confusion de nature à répandre des nuages sur les origines de la Toscane. Aussi tandis que Tite-Live (l. v, n. 33) considère les Étrusques comme sortis de la même souche que les Rhétiens, et que Niebuhr est bien près de leur donner la langue de Græden dans le Tyrol dont les racines ont un caractère d'originalité qui la sépare des autres langues connues, Humblot fait l'Étrurie latino-ibérienne, et Muller, en partie septentrionale, en partie lydienne.

Les monuments étrusques offrent des données précieuses sans

résoudre la question. Une stature épaisse et petite, des membres et une tête très développés, souvent un nez très long et très fort, assez semblable à celui des anciens Mexicains composent les particularités des représentations humaines sur les bas-reliefs et les vases de l'Étrurie. Ses images emblématiques ou religieuses rappellent à la fois celles de la Perse, de l'Égypte et des Scandinaves. Les mêmes divergences se rencontrent en comparant les restes des productions architecturales des Étrusques. Pour s'en rendre compte, on ne peut rien faire de mieux que de se reporter au premier volume de la collection très remarquable, publiée en 1850 par M. Gailhabaud. On observe dans les anciennes fortifications beaucoup d'art pelasgique; dans les tombeaux, plus particulièrement, la forme des sépulcres lydiens, entre autres, de celui que l'on suppose être le tombeau de Tantale. On remarque aussi tantôt des tumuli à chambres et à galeries, tantôt des hypogées entièrement souterrains, des poteries, des meubles, des ustensiles de la vie, des objets d'art auprès des sarcophages; ici des morts inhumés sans qu'on eût brûlé leurs cadavres; ailleurs des urnes renfermant leurs cendres; là absence d'ornements dans le séjour de la mort; en d'autres lieux des fresques bien exécutées, des sculptures, quelque chose qu'on pourrait prendre pour inspiré par le génie égyptien; en certain cas comme un reflet de l'inspiration des temps artistiques de la Grèce. En somme la seule certitude qu'on puisse atteindre par les recherches, se résume à dire : Les Étrusques ont été les premiers en Europe, à connaître et à mettre en œuvre le système des voûtes cintrées, connu très anciennement en Perse et à Babylonne, mais fort peu pratiqué dans ces lieux.

Ces détails démontrent combien il est difficile de se fixer sur les éléments prépondérants de la société étrusque.

VI.

Des nuages aussi épais n'enveloppent pas les origines des Ombriens.

Ils étaient regardés, suivant Denis d'Halycarnasse (1), Plinie l'ancien (2) et Florus (3), comme les plus anciens habitants de l'Italie; on disait leur race très nombreuse, répandue sur beaucoup de points du pays et bien antérieure aux Pelasges et aux Grecs. Avant l'irruption des Gaulois dans la Cisalpine transpadane, leurs colonies y tenaient beaucoup plus de place que celles des Tyrrhéniens. Plus tard ils reprirent sur les Gaulois les positions qu'ils avaient perdues. Les Thessaliens, fondateurs de Ravenne, leur livrèrent cette ville pour tirer vengeance des Tyrrhéniens (4).

(1) Antiquités romaines, l. i.

(2) L. iii, ch. xxiv.

(3) L. i, ch. xvii.

(4) Strabon l. v, ch. i.

Les Ombriens appartenaient à la branche celtique sans aucune altération et les Sabins étaient Celto-Ombriens au dire de Pomponius Festus, Tzézès et Sorlin, chap. 8. Conséquemment, les Picéniens ou Picentins et les Samnites, colonies sabines, étaient Celtes (1). Il en est de même des Hirpins, des Lucaniens et des Frentani, tous de nationalité samnite.

Les Ombriens avaient aussi possédé la Tyrrhénie et en avaient été expulsés par les Lydiens (2). Les *Ausoniens*, qui avaient donné à l'Italie son nom primitif, ne semblent pas pouvoir être classés dans une autre race. Strabon (3) le dit équivalent en rapportant les opinions contraires.

Les *Osci*, *Opsci*, *Opisci* ou *Osques*, en disparaissant de la scène du monde, laissèrent leur langue au peuple de Rome où elle s'est conservée en se corrompant jusqu'à la fin de la République dans les rangs de la plèbe. Les poètes s'en servaient pour la composition de pièces de théâtre toujours fort applaudies (4). Ils devaient d'ailleurs leur nom à la déesse *Ops*, symbole de leur nationalité et objet de leur culte, comme elle se trouvait placée au premier rang dans la religion des Celtes de la Tauride.

Nous n'avons pas encore comparé les anciennes langues italiques, nous n'avons même pas achevé la revue des nationalités, et cependant déjà le rôle des Pelasges se trouve amoindri, leur nombre supposé beaucoup réduit, leur domination plus brillante qu'étendue et fréquemment bornée à des occupations de villes en pays ennemi. Au surplus, les races pelasgique et celtique sont si voisines qu'il est permis de les confondre. Peut-être même ces deux races n'en ont-elles formé qu'une seule dans le principe et ne sont-elles devenues bien distinctes que quand un rameau des Pelages, celui qui est parvenu le dernier en Occident, est allé puiser, avant de s'y rendre, une civilisation nouvelle à une ou plusieurs des sources de l'Orient. Quoiqu'il en soit, ou la langue des Pelages est morte toute entière avec leur nom, ou elle ne différerait pas essentiellement des idiomes celtiques. La suite de nos études en apportera la démonstration.

VII.

Le premier pas que nous essayons dans cette voie nous conduit à chercher le peuple qui introduisit dans le Latium son nom et sa langue, adoptée plus tard comme officielle par le patriciat romain.

Il est de fait que nous ne savons rien ni du lieu d'où il venait, ni du

(1) Strabon l. v, ch III, n. 1, ch. iv, n. 2 et 12.

(2) Plin l. III, ch. iv.

(3) L. v, ch. iv, n. 3.

(4) Strabon l. v, ch. III, n. 6.

temps où il est venu. Son premier ancêtre symbolique, *Latinus*, est dit fils de Faune et de la nymphe Marica, qui avait son culte près de Minturnes. Cette filiation ne signifierait qu'une chose, c'est que la peuplade latine se rattacherait à la souche des instituteurs de la civilisation antique du petit coin de l'Italie où elle s'était fixée; qu'elle avait sa poésie rudimentaire, ses poètes, musiciens, médecins, enchanteurs; tandis que les Aborigènes étaient réduits à l'adoration de leur Silvain aussi farouche que leur caractère. Cependant nous reconnaitrons que Faune et Marica ont été eux-mêmes nommés par la langue des Celtes.

On a remarqué l'analogie de noms des *Latini* et des *Latuni* (Lettres ou Lettons), dont le vocabulaire est celui qui se rapproche le plus du sanscrit. Il est bon d'en faire mention sans en tirer aucune conséquence. Une coïncidence de cette nature n'a pas de valeur sérieuse quand elle demeure isolée.

La langue latine que nous connaissons ne s'est formée qu'à la longue et ce qui subsiste de ses monuments anciens n'est plus intelligible. Il avait déjà cessé de l'être pour les Romains du temps de Caton l'ancien (1), et sa forme primordiale est absolument inconnue.

Au reste, tout est obscurité dans les premiers temps du Latium, et il est évident que les Latins d'origine ne l'occupaient pas tout entier, quelque restreint qu'il fût. Sans nous livrer à ce sujet à une discussion approfondie, je rappellerai une tradition historique reproduite par Varron (2). Elle nous représente le *septem montium* divisé en trois parties, et possédé dans cet état de partage par les *Tatienses* ou *Tatii*, les *Ramnes* ou *Ramnii* et les *Luceres*. Ces noms dérivait du Tusque, d'après Volnius, auteur de tragédies écrites en cette langue. Ennius, sans s'expliquer sur l'extraction linguistique, suppose qu'ils correspondent à ceux des chefs qui commandaient ces tribus : *Tatius*, *Romulus* et *Lucumon*.

Nous nous garderons bien de révoquer en doute les assertions d'un juge aussi compétent que Volnius. Mais alors le Tusque, comme la langue sabine, avait les mêmes racines que le celtique. De plus aucune des tribus maîtresses des sept collines n'aurait été latine, pas même celle symbolisée par les frères jumeaux et à laquelle on fait honneur de la fondation de Rome.

Les *Tatii* ou *Titii*, originaires de la Sabine, sont en affinité bien déterminée à l'avance avec les Celtes. La décomposition de leur nom est en rapport avec cette origine. (Bret. *Tat-hi*, eux-père; *Ti-hi*, logement-eux; *Tiz-hi*, eux-diligence, promptitude, activité).

Luceres et *Lucumon* se retrouvent : le premier dans les mots bretons *Lusker* (celui qui brandit ou action de brandir une arme) et *Lu-ker*,

(1) Polybe, l. III.

(2) De lingua latina, l. V, n° 55 et 81.

(armée-ville ou bourgade), le second dans le breton *Lu-kumun* (armée-peuple).

La dénomination des *Ramni* ne pourrait-elle pas se reconnaître dans *ramps* (breton), géant ?

Si *Remus*, l'un des chefs, plutôt mythologiques qu'historiques de cette dernière tribu, ne s'appelait pas en réalité *Ramus* (1) conformément aux appréciations de plusieurs savants, il nous rappellerait le celtique *Rems* (durée), et Romulus vient probablement de *Rumm* (multitude, peuple, génération en langue bretonne). Enfin Quirinus, titre de l'apothéose de Romulus, et *Quirites*, qualification donnée aux citoyens de Rome, accusent le radical sabin *quir*, fer de lance (bret. *Bir*, dard, flèche), comme le latin *quire* (pouvoir). L'emblème de la puissance divine était la lance chez les Sabins.

Les temps qui ont suivi l'époque de la division du *septem montium* nous montrent les éléments constitutifs de sa population en lutte et triomphant alternativement dans l'avènement des rois ou des chefs. L'infusion du véritable sang latin dans la cité romaine ne remonte vraisemblablement par au de là de la destruction d'Albe-la-Longue dont les habitants furent transportés à Rome. La langue latine apparemment plus régulière est devenue, en se transformant, la langue savante et des délibérations ou actes publics du premier corps de l'État. L'italien pourrait bien être plus près du langage dont le peuple se servait. L'art divinatoire, les formules, la liturgie et les pompes des cultes étrusques ont prévalu à Rome dans la religion officielle. Tout ce qui est resté populaire manifeste plus de spontanéité, et est dû en grande partie à l'élément sabin et ombrien, pressenti d'après de nombreux indices. Cet élément, très sensible dans les noms des lieux et dans les termes religieux, ne l'est pas moins dans l'ensemble des langues latine et italienne, malgré les différences de terminaisons.

VIII.

Qu'il nous soit permis de placer ici une réflexion générale, afin d'épargner des redites à nos lecteurs dans la revue des noms de peuples et des villes dont nous essaierons de donner l'étymologie : nous considérons les terminaisons suivantes comme manifestant l'idée d'habitants, de citoyens d'un lieu, de tribus, etc. et toutes sans exception sont des particules ou des mots celtiques : *i* pour *hi*, eux ; *ni*, nous ; *tes*, amas, groupe ; *ti*, maison, logement ou *ni-tes*, nous maison, nous-agglomération, *enn-ti*, en ou dans la maison ; *ri*, nombre, etc. Quelquefois ces formes essentiellement additionnelles affectent les racines prin-

(1) Forme en concordance avec le nom de la tribu et celui de *Rama* compté au nombre des dieux de l'Inde comme septième incarnation de Vichnou.

ciales, en les précédant dans la composition des désignations locales. On voit dès maintenant leur rôle dans ces désignations, et l'on n'a plus à se préoccuper que du sens des radicaux.

Les premiers noms qui nous frappent sont Italia et Œnotria. Ils ont été donnés primitivement l'un et l'autre à la même contrée, au fond de la péninsule qui s'étend du détroit sicilien au golfe de Tarente, faisant face d'un côté à ce golfe, d'un autre à la Sicile et à la mer tyrrhénienne, et par un troisième côté à la mer dite de Sicile. Ce n'est que progressivement que le nom d'Italia s'est étendu au pays tout entier sans franchir les Alpes et le Var (1).

Ces noms sont dans une remarquable concordance avec les particularités topographiques que nous indiquons et avec le nombre des peuples qui l'occupèrent longtemps sans partage : Sicules, Morgetes, Œnotriens ou Chones (bret. *Tal*, *Taliou*, faces, fronts; *Enez-tri*, l'île à trois côtés ou des Trois; *Énó-tri*, trois en ce lieu).

En parlant de *Rhegium*, ville célèbre placée sur le détroit de Sicile et de la *regina regio* qui en dépendait, Strabon (2) rapporte les opinions touchant l'origine de ces appellations. Son sentiment particulier paraît pencher vers l'opinion d'Eschyle qui dérive *Rhegium* du grec *ρῥήγιον* (rupture) à cause de la séparation violente de la Sicile et des autres îles de cette côte, du continent italien (bret. *Régez*, déchirure, séparation, rupture; *regi*, rompre, mettre en pièces). L'analogie de la forme grecque est certaine. L'identité n'existe que dans la forme celtique. Aucune différence quant à la signification.

Les Morgètes de l'Œnotrie n'étaient qu'un débris de ceux que l'arrivée des Œnotriens avaient contraints à passer en Sicile où ils bâtirent *Morgantium* (3) (bret. *Mor-gan-ti*, maison de la race de mer; *Mor-ged*, espoir ou guet de la mer).

Des noms successifs de la grande île du sud de l'Italie, de l'île triangulaire, reproduits par notre géographe *Trinakis*, *Trinacria*, *Sicania*, *Sicilia* ou *Siculia*, les deux premiers s'annoncent comme celtiques (bret. *Tri-nakis*, trois je couvris; *Tri-nak-ri*, littéralement trois couvre nombre; étymologie grecque donnée par Strabon (4) *τρία ἄκρα*, trois sommets, dont on aurait fait par euphonie *Trinakis*). Les *Sicanes* et les *Sicules*, qui ont imposé les autres noms, avaient vraisemblablement des liens avec la race ibère, et ce serait à la langue de cette race qu'on devrait d'abord demander leur signification. S'ils sont empruntés au celtique, on ne se rend pas compte des causes qui en donneraient l'explication. Car, *si-kul* signifierait grasse difformité et *si-kan* viceputréfaction, *si-kann*, vice-querelle, *si-kân*, vice-chant ou vice-canal.

(1) Strabon, l. v, ch. i, n. 1 et l. vi, ch. i, n. 4

(2) L. vi, ch. i, n. 6 et ch. ii, n. 4.

(3) L. vi, ch. ii, n. 4.

(4) L. ii, ch. i, n. 20 et l. vi, ch. ii, n. 1.

L'interprétation en langue celtique des promontoires Silybœ et Pachynum formant deux des trois pointes de la Sicile ne serait pas plus facile. Le troisième promontoire est le cap Pelorus (bret. *Pell-or*, bord éloigné, celui qui de la côte d'Italie, s'aperçoit dans le lointain). *Enna*, place forte de l'intérieur de l'île, a tout l'air d'avoir été nommée par cet idiome (bret. *Henna* très antique).

Je ne sais si tous les noms locaux anciens de la Sicile, rebelles aux décompositions celtiques, se prêteraient mieux à des décompositions grecques. J'en doute beaucoup, mais bon nombre sont manifestement grecs tels que *Panormus* (grec *Panormos*, port). On cite encore *Camarina*, sur le littoral sud, dominant une vaste courbure du rivage, (grec *Camara*, route, arcade, creux d'oreille). J'oppose comme présentant plus de concordance (bret. *Kamm-à-ren*, gouvernement de la courbe).

Mais revenons en Italie où l'influence grecque, quoiqu'elle soit certaine, est cependant moins sensible.

IX.

Sur le détroit de Messine, en face du cap Pelor, se trouvait la ville et le promontoire *Scyllæum* (bret. *Sila*, couler; *Skula*, épandre, épancher, verser); près de cet endroit le promontoire, apparemment peu élevé de *Cænys* (bret. *kein-iz*, dos bas). Un peuple de la Thrace (1) était désigné par le même terme, et l'on sait la filiation des Thraces.

En remontant vers le nord sur la côte occidentale de l'Italie, dans l'Ænotrie, on découvrait *Metaurus* et *Medma* ou *Medama* au fond d'une vaste coupure ou échancrure du rivage, (bret. *Met-or*, bord de la coupure; *med-ma*, ma coupure, *Med-ama*, ici, en ce lieu-ci coupure). Non loin de là, *Valentia* dont les prairies très renommées avaient été, suivant le mythe local, fréquentées par Proserpine. (bret. *va-lenn-ti* (2) habitation du lieu humide).

Dans le Brutium, les ruines de *Terina*, détruite par Annibal (bret. *terri*, détruire), *Cosentia* (bret. *côs-enn-ti* dont le sens est bois-converti en habitation) et au-dessus *Pandosia*, citadelle formée d'une triple enceinte et baignée par le fleuve Achéron (bret. *pan-douez*, lieu du fossé plein d'eau).

Une colonie samnite, (les Lucaniens) s'était fait place dans l'Ænotrie (bret. *lu-kann*, armée-bataille ou brillante armée). La même contrée donnait asile à un peuple agriculteur, puissant à une époque, les Thuriï (bret. *turia*, fouir la terre). On y remarquait en même temps la

(1) Strab. l. XIII, ch. VI, n. 2.

(2) *Lenn*, dans l'acception propre du mot, signifie mare et étang.

ville et la forêt de *Sila* occupées par les Brutiens et très rapprochées du détroit de Sicile. De la forêt s'élançaient plusieurs cours d'eau alimentés par les sources qu'elle contenait (bret. *sila*, couler, filtrer).

La limite de l'Énotrie était le fleuve *Silarius* qui la séparait de la Campanie, reconnaissable à l'arc de son littoral (bret. *sil-ar*, coule sur ou le cours d'eau; *kamm-pan*, courbe contrée). Le grec *kampé*, pli, courbure, inflexion se rapproche du Celtique *kamm-pan* sans donner une étymologie aussi complètement rigoureuse. Les *Picini* ou *Picentini*, celle des nations campaniennes la plus voisine de l'Énotrie avaient adopté l'emblème du pivert, et disaient être venus sur les lieux, guidés par cet oiseau consacré au dieu de l'agriculture et de la guerre. On sait que le Sabin latinisé attribue le nom de *picus* au pivert (1) (breton *pik*, pl. *piked*, *piged*; gaël d'Écosse et d'Irlande *piked*, pie; bret. et gaël d'Écosse, *pik*, outil servant à fouiller et travailler la terre, et arme nommée pique, *pi*, *piou* en gallois et *péak* en gaël d'irl.; bret. *pika*, travailler la terre avec le pic et percer avec un instrument pointu). Les habitudes du pivert justifient le sens symbolique qui se s'y rattachait dans l'esprit de ces peuples laboureurs et guerriers.

Si le mot *pik* ne signifie pas pivert chez les bretons et les gaëls, c'est qu'ils ont d'autres expressions qui leur ont paru mieux appropriées (*kazed-koad*, jument des bois; *kilek-koad*, coq des bois; *ebeul* ou *eubeul-koad*, poulain des bois), mais le mot *pik* n'en est pas moins très ancien dans la langue des Celtes et dans celles qui en sont directement issues. Outre le rôle qu'il joue dans les traditions mythiques de la Perse, il en a un tout spécial dans les vieilles croyances superstitieuses de la Bretagne. *Poul-piket* (trou fouillé) et *poul-pikann* (je fouille le trou) servent à désigner en langue bretonne des gnomes, qu'on suppose résider dans les anfractuosités de rochers, dans des grottes naturelles où ils poursuivent avec activité la recherche des trésors cachés. Ils ont d'autres fonctions, et se trouvent un peu partout exerçant une action sur le bonheur et le malheur des familles. La tradition des mœurs et de la science relativement supérieure des anciens chercheurs de richesses minérales, peut être entrevue sous ce voile mythologique; mais nous ne citons cet exemple que comme une preuve irrécusable de l'antiquité celtique d'un des termes les plus nationaux des Sabins et des nombreuses filiations qu'ils ont produites. *Picus* n'était pas seulement honoré chez les *Picentins* de la Campanie, mais chez ceux de l'Adriatique, dans la Sabine, dans le Latium, dans le Samnium, dans l'Ombrie, et partout où apparaissent les Sabins.

(1) Strabon l. v, ch. viii.

X.

Au nord des Picentins, on constatait en Campanie la présence des *Opuntii* (grec *Opounti*), représentants des anciens *Ausones*, *Opiscisci*, *Opiscisci* ou *Osci* (1). Ops, déesse adorée par ces peuples, similaire d'*Opis* de la Tauride et de l'Attique, nous est connue. Son caractère ne laisse aucun doute. Il a cependant des faces ressortant non-seulement des faits du culte, mais des formes du nom qu'il importe d'étudier. Oz ou aoz est, dans la langue bretonne, non pas uniquement la fécondité spontanée de la nature et la nature fécondée par les sueurs de l'homme, mais en même temps la figure, la forme, la façon donnée à la terre, l'ordre et l'arrangement établis dans les œuvres de la nature, le lit naturel ou artificiel du cours d'eau qui fertilise. Cette nature, si nécessaire à tous les êtres animés, a ses cris d'appel (bret. *hopis*, j'appela), et ses tourmentes, ses violentes convulsions, ses mugissements, ses désastres nous glacent parfois d'épouvante et d'horreur (bret. *houpi*, hérissier). On comprend l'enchaînement de ces idées, les rapports entre ces racines, et comme elles existent dans les noms divers donnés à la nationalité dont nous parlons, nous saisissons la raison de cette diversité. Le radical *hop-oun* (nous le cri d'appel) se trouve dans *Opuntii*, *hopis* dans *Opiscisci*, *aoz-oun* (nous nature) dans *Ausoni*, *oz-hi* (elle nature) ou *oz-ti* (demeure de la nature) dans *Osci*.

Si une nuance existait entre les Ausones, les Opiques, les Opuntiens et les Osques, comme l'a cru Polybe (2), elle serait demeurée insensible pour l'éloignement où nous sommes placés. Leur empire a eu une grande extension. Ils ont tenu les côtes depuis le détroit de Messine jusqu'aux confins de l'Étrurie. Le Latium a été à eux ; mais de tout leur passé, de toutes leurs belles possessions, le petit pays des Opuntiens, et peut-être celui des Aurunces, étaient seuls demeurés à leur race avec l'attachement filial du bas peuple de Rome pour la langue qu'il avait parlée. Il y avait dans la ville une autre langue usuelle, soit pour certaines classes, soit pour certains quartiers. Je fais ici allusion à l'idiome des Sabins dont le nom ne s'est jamais perdu, et qui ont su conserver beaucoup plus longtemps leur puissance, grâce à leurs montagnes et au nombre de leurs colonies. Le moment est venu de leur consacrer un sérieux examen.

XI.

Ceux-ci ne peuvent pas avoir été nommés par une autre langue que le celtique.

Denis d'Halycarnasse (3) rapporte une opinion très grave, suivant

(1) Strabon, liv. v, ch. iv, n. 3.

(2) Fragments latins, liv. xxxiv, n. 11. — Voir aussi Strabon, liv. v, ch. iv, n. 3.

(3) Antiquités romaines, liv. II.

laquelle ils avaient fait partie des populations ombriennes indigènes et occupé les terres de Reate; mais, refoulés par les Pelasges dans les montagnes qu'ils habitaient aux temps historiques, ils avaient changé de nom en même temps que de demeure : ils avaient cessé de s'appeler Ombriens. On les avait dits Sabins. Denis d'Halicarnasse fait connaître en même temps que Porcius Caton estime leur nom dérivé de *Sabinus* ou *Sabus*, fils de Samus, génie du lieu, que l'on désigne généralement sous le titre de *Dius fidius*. Pline (1) adopte un sentiment très différent dans un passage dont voici le texte : « *Sabini (ut quidam estimavere) a religione et deorum cultu Seuini appellati.* »

Il nous semble que l'interprétation de Pline est bien forcée. *Sevina*, émule ou doublure de la *bona dea*, était une déesse de la végétation : (bret. *sev*, *sabr*, sève; en gaël éc. et irl. *sivan*). Il n'y a pas d'apparence que les Sabins, dont la divinité principale était représentée sous la forme d'un dard, aient pris pour terme distinctif de leur nationalité le vocable d'une divinité inférieure qui n'avait aucun caractère guerrier. La première opinion citée par Denis d'Halicarnasse est infiniment plus plausible. Les Sabins quittaient la plaine, où ils ne pouvaient plus tenir, pour la montagne où ils étaient obligés de construire des terrasses pour leurs cultures et pour leur défense. Au lieu de *Sabins*, dénomination la plus usitée, ou de *Sevins*, forme proposée par Pline, c'est *Savens* qu'il faudrait lire (bret. *saven*, terrasse). Au surplus, comme on dit à la fois *savel* ou *savidans* cette langue, et même en Vannes *saouein*, pour signifier lever, élever, construire, le sens de *savens* et de *sevins* pourrait être identique. Reste une particularité qui ne doit pas être perdue de vue. C'est que les Sabins, d'après Denis d'Halicarnasse, avaient anciennement une civilisation et un luxe qui le cédaient peu au luxe et à la civilisation des Étrusques. Or, le breton *seven* et le gaël irlandais *sevn̄h* en feraient des hommes policés.

On a donc pu les appeler alternativement *Savens* ou *Sevens* en demeurant dans la vérité étymologique.

On a supposé que Sabelli, l'un des noms donnés aux Samnites, n'était qu'un diminutif de Sabini. Ce seraient les petits Sabins (2).

Ne serait-il pas plus rationnel de reconnaître dans ce nom le breton *sav-el*, en montagne, ou *savel*, élever, bâtir, construire (3). Les Samnites habitaient les montagnes et se construisaient des retranchements et des terrasses comme leurs pères, les Sabins.

(1) Pline sec., l. III, ch. XII.

(2) Strabon, l. V, ch. IV, n. 12.

(3) *Savel* ne se trouve pas dans le dictionnaire breton; mais tout porte à croire qu'il a dû exister dans le celtique. On trouve, en effet, dans le breton, avec le sens de construire, *sevel* remplaçant *savi* qui n'est plus usité, *saouein* (du dialecte de Vannes), *seouel* (de celui de Tréguier), et, d'après les appréciations du P. Grégoire, *sev*, *seo*, viendrait de *sao*, élévation.

Samnites (nom latin) *Saunitai* (nom grec) coïncident avec le celtique *sam-ni-tes*, réunion à charge (1), et *sav-ni-tes*, nous-réunion de la hauteur ; mais on ne saurait admettre que *saunion*, javelot, en grec, ait produit la dénomination *samnites* ou *savnites* (2), sans forcer singulièrement l'interprétation.

L'emblème national et guerrier des Samnites n'était pas, du reste, la lance ou le javelot comme chez leurs pères. Leur enseigne était l'image du taureau (3).

Parmi eux, ou sur les confins de l'Énotrie, se trouvaient les *Hirpins*, colonie provenue, ainsi que les Samnites, d'un *Ver sacrum*. L'effigie d'un loup symbolisait leur tribu (4). Qu'il soit vrai ou non que le loup, dans son acception générale, se soit appelé *hirpen* dans la langue samnite (5), nous comprenons fort bien qu'il devait être, aux yeux de ces peuples, la grande tête, le grand chef (bret. *hir-penn*), puisqu'il avait été adopté comme guide dans les combats par une de leurs fractions, et qu'il régnait en maître dans les forêts de l'Italie. De là le nom de *Hirpens* ou *Hirpins*.

Les *Frentani*, autrement dits *Phrettani*, habitaient au-dessus du Picenum une contrée montagneuse, comme les *Vestini*, les *Marsi* et les *Marrucini*.

Sous la forme *fren-tan* le celtique donnerait (narine ou odorat de feu). Dans ce cas, il faudrait probablement attribuer l'expression à un état volcanique du pays. *Freta* (6), rapporté à la langue bretonne, supposerait un peuple retranché comme dans un cercle de fortifications naturelles ou créées pour sa défense. Si on le rattache à l'italien (7), il suggérerait l'idée d'une race active et prompte dans son action.

Le mot *Vestini* peut répondre au breton *gwest*, capable.

Le nom du dieu *Mars* et celui des *Marsi* doivent avoir la même origine. Nous en parlerons en traitant des religions italiennes.

Les *Marrucini* peuvent avoir emprunté leur dénomination distinctive à la même racine que les *Marsi*. Mais on pourrait aussi y reconnaître les radicaux bretons *marv-si* (vice de mort), ce qui serait l'indice de l'habitation d'une contrée insalubre.

(1) *A charge* apparemment à la nation sabine obligée de les exiler à la suite d'une calamité publique pour obéir à un vœu.

(2) La forme *savnites*, employée concurremment avec l'appellation sous laquelle le nom de cette race est généralement connu, expliquerait comment s'est formé le nom de *Savenay*, qui rappelle les *Samnites*, dont son territoire était peuplé, ainsi que je l'ai établi dans mes *Aperçus historiques*.

(3) Strabon, l. v. ch. iv, n. 12.

(4) Strabon, au même endroit.

(5) Strabon, au même endroit.

(6) *Freta* (breton) figure dans le dictionnaire dans le sens d'entourer d'un cercle.

(7) *Frétta* (italien) se traduit par hâte en langue française.

XII.

Un retour vers l'Œnotrie nous conduit dans la *Messapia*, occupée en partie par les *Calabri* ou *Galabri*, en partie par les *Salentini*.

Mez en breton est la campagne, *mesa* signifie garder le bétail, et *pia* peut être une contraction de *piaoua*, posséder. Nous savons que la richesse du pays était le bétail et les arbres (1).

Le meilleur port de ces parages se nommait *Brendon* dans la langue des Messapiens et ce nom signifiait tête de cerf, nous dit Strabon (2). Le celtique *brenn-don* (roi ou chef doux) est en rapport avec le caractère de l'animal en question.

Kala-bré et *kala-brig* (3) en breton marquent le commencement de la montagne. Dans la même langue, *gall-à-bré*, *gall-à-brig* attestent le pouvoir exercé dans un pays montagneux.

La position du pays des *Salentini* sur le littoral (*est*) du golfe de Tarente indique l'origine de leur nom (gaël écoss. et irl. *sal*, mer, sel, salé).

Les Apulî (en grec *Apouloî*), placés au nord de la Messapie, avaient un sol d'une grande fertilité, en général en nature de plaines et de vallons, sauf la lisière sud : (bret. *a-pul*, d'abondant, *a-poull*, de creux).

Les Dauni (bret. *don* (4), d'humeur douce), parfois nommés *Cauni* (5), possédaient une partie de la contrée qui paraît avoir été la meilleure. Celle qui confinait à la Messapie consistait en un chaînon de montagnes couvert de bois. Les Peuceti ou *Pædiculi* constituaient sa population : (bret. *peuket*, vivement pressé et poursuivi (6); *pedi-kul*, demander au ciel la fertilité).

Le nom de *Lucera* ou *Luceria*, ville des Dauniens, se composerait, d'après mes présomptions, des mots celtiques *lu-ker*, armée-ville, si son temple renommé de Minerve-Iliacée, dont l'image passait pour

(1) et (2) Strabon, l. vi, ch. n. 5 et 6.

(3) *Bria* ou *Brias* signifiant ville dans l'ancienne langue des Thraces (Strab. l. vii, ch. vi, n. 1), on pourrait s'emparer de cette circonstance pour élever quelques doutes sur l'étymologie que nous proposons; mais cette expression, qui paraît dérivée du celtique *briata*, *ceindre*, ne saurait entrer en concurrence étymologique. Les circonstances locales connues ne s'y prêteraient pas.

(4) Le caractère sauvage des hommes de la montagne expliquerait cette épithète donnée aux gens de la plaine et des vallées.

(5) Ce nom, s'il a une origine celtique, supposerait un peuple appliqué, inventeur, s'occupant de fouilles souterraines, de creusements de canaux et d'autres travaux analogues.

(6) Les *Peuceti*, petit peuple très resserré entre les Dauniens et les peuples de la Messapie, avaient, vis-à-vis de leurs voisins, une situation en corrélation avec le sens de *peuket*.

avoir été apportée d'Illion (1), ne me faisait incliner à penser qu'il faut y chercher le sens de lumière (gaël irlandais *luc'her*, clarté, lumière). Telle est la déduction à tirer du culte de la ville en s'attachant à la dénomination latine du lieu. La forme grecque du même nom (*Louker*), qui incontestablement n'a pas sa racine dans la langue des Hellènes, appellerait une autre interprétation. Elle supposerait une localité marécageuse (breton de Léon et de Galles *louc'h-ker*, ville de marais, ville du lac).

L'Apulie avait sur sa côte la ville de *Barium*, aujourd'hui Bari (celt. *bar*, sommet).

La plaine de Diomède et les îles diomédéennes, ainsi que quelques-uns de ses cultes, ont paru à Strabon l'indice de certains rapports d'origine avec les peuples de la Thrace. Il est, en effet, très probable qu'il s'y trouvait des Celtes sortis de cette contrée.

XIII.

Dans le Latium, où nous passons maintenant, nous rencontrons les *Volsci* (grec Ouolski), les *Hernici* (grec Ernikoi), les *Æqui* (grec Aikouai), les *Aurunci* (grec Argurouskroi), les *Rutuli*, dont la capitale était *Ardea*; puis *Fidenæ*, *Ostia*, *Laurentium*, *Lavinium*, *Lanuvium*, *Minturnæ*, *Antium*, *Ferentinum*, *Mons Albanus*, *Tusculum*, *Ardicia*, *Prenestum*.

Examinons attentivement chacun de ces noms.

1^o Les *Volques* (lat. *Volsci*), habitant un territoire de forme très irrégulière entre les Rutules et les Herniques au nord, au midi les Aurunci, au levant les Samnites et à l'occident la mer Tyrrhénienne, étaient, d'après les apparences, non pas seulement les homonymes, mais une branche ou la souche même de la tribu *Volce*, qui possédait une partie de la Gaule narbonnaise (2). L'un comme l'autre de ces peuples était belliqueux, industriel, navigateur, adonné à la culture et assez avancé dans l'art des constructions. La racine du nom ne se trouve ni dans le latin, ni dans le grec, et on ne le signale pas non plus dans le sanscrit.

La science se prononce en général pour son assimilation avec l'allemand *Volk*, peuple. Elle croit en outre que ce dernier mot est identique avec *Bolg*, l'un des termes dénominatifs des anciens Belges.

(1) Rome, Lavinium et Stiris disputaient à Lucera l'honneur de posséder la véritable statue de Minerve, enlevée par les Troyens fugitifs au moment du sac de leur ville, suivant la légende, et conduite, disait-on, en Italie. Voir Strab. l. vi, ch. 1^{er}, n. 14, et ch. iii, n. 9.

(2) J'ai établi mon opinion sur ce point dans mes *Aperçus historiques*, n. 18.

On va jusqu'à penser que *Belge* est une corruption de *Bolg*. Je ne puis adhérer à ce sentiment. *Belgi* et *Bolg* n'ont pas absolument la même signification. Ce sont deux racines parfaitement distinctes, et rien ne démontre l'identité radicale de *Bolg*, *Volces* ou *Volsci* et *Volk*, quoiqu'il soit incontestable que dans les anciennes langues européennes les lettres B, V, K, P, T, S, Z et D permutent fréquemment entre elles. Nous n'en dirons pas autant de l'E et de l'O.

Les *Belgi* du nord de la Gaule et les *Belgites* de la Pannonie sont nommés, ce me semble, par les racines celtiques *bel-giz*, coutume ou retour de la guerre. *Bolg* peut être ou l'anglais *bold*, courageux, ou le bret. *bol-giz*, usage du gouvernail. Je ne serais pas éloigné d'admettre l'étymologie *bol* ou *vol-giz* ou enfin *bol* ou *vol-tes* et *vol-ti* (1) pour les *Volces* et les *Volsci*, mais je considère comme beaucoup plus probable l'applicabilité de la racine bretonne *volz* ou *bolz*; voûte, arcade, tombeau élevé, accompagnée de *hi* eux ou *es*, toi. Cette racine a été employée trop souvent dans ce sens en Italie pour qu'il y n'ait pas là une quasi-certitude.

Cependant le mot *volzi*, je voulus, employé par plusieurs auteurs en langue italienne, doit donner à réfléchir. La puissance et l'énergie des *Volsques* justifieraient ce dernier sens. Ce mot appartient également aux langues celtiques (angl. *would*, vouloir; all. *wollen*).

2° *Hernici*, les *Herniques*, formaient une population très belliqueuse, souvent aux prises avec les Romains (bret. *er-nic'h*, vol de l'aigle, *her-nic'h*, vol hardi, impétueux, ou simplement *her*, intrépide, fier, audacieux).

3° *Æqui*, les *Èques*, autre nationalité voisine et ennemie de Rome, n'étaient pas moins remuants et toujours prêts à prendre les armes (bret. *hek*, provocation, irritation; il provoque, il irrite, il harcèle).

4° Les *Aurunces*, resserrés entre les *Volsques*, la mer et la Campanie, apparaissent aux anciens auteurs comme un débris présumé des *Osques* du Latium. Je suis tenté de voir la signification de leur nom dans le breton *aoz-run*, culture-colline, ou *ho-run*, votre colline. Les plaines de leur pays semblent avoir été des marécages, et les demeures devaient, en général, occuper les hauteurs.

5° Les *Rutules* (latin *Rutuli*, grec *Routouloi*), habitant la côte du Latium (bret. de Léon *ru-tul*, poignée rouge, breton hors de Léon et gallois *ruz-ul*, qui en gaël irlandais devient *rush-ul*, une couleur rouge). Il est à croire que la teinte des cheveux de cette peuplade était en rapport avec son nom.

Ils reconnaissaient *Ardée* (*Ardea*) pour leur capitale (bret. *ar-dê*, *ar-deiz*, ou *ar-déz*, le jour, la clarté, la lumière).

(1) Nous avons déjà observé d'une manière générale que *ti*, maison, *tes*, agglomération, *hi*, eux, *es*, toi etc., sont les terminaisons ordinaires des composés celtiques servant à nommer les peuples.

6° *Antium*, ville maritime, puissante par son commerce (bret. *ann-ti*, la maison ou ici maison).

7° *Ostia*, à l'embouchure du Tibie, fondation attribuée à Ancus Martius (bret. *oz-ti*, maison de Oz). Encore un nom rappelant les Osques et leur culte, dont celui de *Consus* qu'on y célébrait relevait très certainement.

8° *Minturne* (Minturnæ) chez les Aurunces, ville située près du *Liris*, antérieurement *Clinis*, vers son embouchure (bret. *min-tourni*, promontoire du bruit tumultueux; *klin-iz*, pli bas; gaël d'Irlande *liz-rig* et gallois *liz-rin*, le plein francis ou plein courant; cette dernière signification s'exprime en breton par *leiz-rid*). En anglais, la racine *turn* a plusieurs acceptions (changement, révolution, tourner). On voit qu'elle n'est pas sans relation avec le breton *tourni*. On la retrouve dans le nom du Vulturne, fleuve de la Campanie, et dans celui de Turnus, chef rutule.

9° *Fidenæ*, Fidènes, au nord de Rome, ville d'origine sabine, détruite par les Romains (gallois *fidd-ené*, foi, fidélité-âme, et gaël irl. *fiz-den*, homme de probité, méritant foi, confiance).

10° *Lanuvium*, cité romaine à gauche de la voie appienne, d'où l'on apercevait (1) Antium et la mer (breton *lanv* ou *lanô* et gallois *lanw*, flux de la mer).

11° *Lavinium* (grec *Laouinion*), ville maritime, à laquelle on a supposé une origine troyenne, et qui avait, comme on l'a vu, la prétention de posséder la statue de la Minerve d'Ilion (2).

Je ne crois pas que le nom de cette ville soit lié au culte dont nous parlons ou qu'il en découle, quoique cependant toutes les corporations des arts manuels jouassent un grand rôle dans les minervales. Ces corporations s'étaient mises sous le patronage de la déesse, de même que les professions libérales. Mais Lavinium avait un temple de Vénus entretenu en commun par les peuples du Latium (3), lien et symbole de la confédération latine (gall. *law-hini*, cette main, ce qui se dit en breton *lao*, *laf* ou *la-hini*).

12° *Laurentium*, port voisin de Lavinium, accuserait, suivant les opinions admises, une étymologie empruntée au laurier sacré (*laurus sacer*) qu'on y adorait. Cette étymologie est-elle aussi sûre que celle de *Lauretum* (bret. *loré-ti*, maison ou sanctuaire du laurier), désignation de cette partie de l'Aventin, garnie anciennement d'un bois de lauriers qui fut remplacé par des constructions (4) ?

(1) Strab. l. v, ch. III, n. 12.

(2) Strab. l. XIII, ch. I^{er}, n. 53. — L'auteur considère comme une fable l'émigration du troyen Énée en Italie; mais l'origine troyenne ou phrygienne pourrait bien être vraie.

(3) Strabon, l. v, ch. III, n. 5.

(4) Varron, de *lingua latina*, l. v, n. 152.

Laurentium peut être certainement soit *loré-hen-ti* (bret.), vieux sanctuaire du laurier, soit *loré-enn-ti* (bret.), laurier en sanctuaire. Mais il avait été la forteresse, le siège des premiers rois du Latium (1) : il n'est pas illogique de pressentir l'origine du nom dans cette circonstance (gall. *law-ren-ti*, résidence de la main qui gouverne).

13° *Tusculum* (grec *Tousklon*), sur la croupe du mont Albin. La première syllabe indique une ville tusque ou étrusque. La seconde, si elle a un sens, est la racine bretonne *kul*, que justifieraient l'abondance et la richesse du pays.

14° *Præneste*, située en vue de Rome, de *Tusculum* et de *Tibur* (bret. *prénest*, fenêtre, ouverture), célèbre par son temple et son oracle de la fortune, fortifiée à la fois par la nature et par l'art des ingénieurs. Son sol était sillonné par des souterrains dont les uns servaient d'aqueducs et les autres d'issues secrètes (2).

15° *Aricie* (latin *Aricia*, grec *Arikias*), avait un temple et un bois sacré affectés à un culte de Diane, qui passait pour issu de celui de Diane Tauropole. Une coutume barbare, telle, nous dit Strabon (3), qu'on en rencontre chez les Scythes, attribuait le sacerdoce de ce lieu à celui qui avait tué le prêtre de sa main, et il demeurait en fonctions jusqu'à ce qu'il eût succombé à son tour sous les coups d'un ennemi. Ce temple était renfermé dans l'enceinte du bois, et le prêtre ne quittait jamais son glaive, se tenant prêt à repousser les attaques (bret. *ari-kia*, souffrir le lien, l'attache, très probablement de la coutume dont nous parlons, de nature à révolter les sentiments d'une nation civilisée).

16° Les mots *Albania* et *Albani* réveillent tous nos souvenirs classiques. Ils nous rappellent d'abord une contrée d'une extrême fertilité, arrosée comme la Babylonie et l'Égypte, entre la mer Caspienne, l'Ibérie asiatique et le Caucase (5). Ils nous ramènent immédiatement en Italie sur le mont albain (lat. *mons albanus*, ital. *monte albano*, grec *oros albanon*).

Albe-la-longue était bâtie sur un rocher de cette hauteur, dominant du regard et par sa situation les campagnes environnantes. Le lac Fucin, vaste et profond, d'où sortait l'Anio, se trouvait près de la ville. Les eaux de ce réservoir naturel et les nombreuses sources de la montagne versaient au loin l'abondance dans le pays (6). Là se célébraient les fêtes latines, dans le but d'obtenir du ciel la prospérité publique.

(1) Strabon, l. v, ch. iii.

(2) Strabon, l. v, ch. iii, n. 11.

(3) *id.* *id.* n. 12.

(4) *id.* *id.* n. 13.

(5) Strabon, l. ix, ch. iv, n. 1, 2 et 3.

(6) Strabon, l. v, ch. iii; Denis d'Halycarnasse, *Antiquités romaines*, l. 1 et 3.

Là, suivant la légende locale, s'était accompli un prodige de fécondité. Une laie y avait mis bas trente petits, et le souvenir de ce fait avait déterminé la construction de la métropole. La laie étant de couleur blanche (*alba*), nous dit gravement Varron (1), la ville a aussi été nommée *Alba*, et tout le canton *Albania*.

Nos lecteurs ont déjà pressenti, dans le nom commun à deux pays aryens, placés dans des conditions analogues, quoique très distants l'un de l'autre, le symbolisme de productivité exceptionnelle qui éclate dans la version légendaire du Latium. Or, le mot de l'énigme leur sera livré par une langue ignorée de la science grecque et latine, au moment où Varron écrivait (bret. *al band* (2), la truie). La forme italienne *albanô* (albain), reproduite dans le datif et l'ablatif singuliers du latin *albanus* (albain), est ainsi expliquée sans laisser prise au doute.

Nulle race d'animaux domestiques n'étant aussi féconde que la race porcine, on comprend qu'elle soit devenue un type symbolique chez nos ancêtres agriculteurs.

Ferentum et la déesse *Ferentina* qu'on y adorait avaient pris leurs noms à la même source. Nous en parlerons plus loin.

19° Nous n'avons plus à nous occuper, dans le Latium, que de certains noms signalés comme primitifs par Strabon (3) : *Aborigènes*, *Rhæci*, *Argyrusci*, *Aricini*, *Arbenna*.

Si *Aborigène* était réellement un mot primordial, j'y verrais le celt. (*ab-or-higen*, fils de la lisière de forêt et de l'hameçon ou harpon de pêche). Mais il n'est probablement venu qu'après la formation de la langue latine, et alors il est rationnel de le dériver du latin *ab origine*.

Arbenna a été la dénomination du lieu qui est devenu Ardée, ou même la dénomination originelle d'Ardée. C'était le point de réunion des représentants de la confédération latine (4) (bret. *arbenn*, rencontre, en gall. *erbenn*). Le temple de Vénus, situé entre Ardée et Lavinium, était desservi par des Ardéates.

Les *Rhæci* et les *Aricini* sont assimilés, encore bien que le sens des noms ne soit pas identique. Les premiers (bret. *ret*, nécessaire, *red*, cours, courant, flux, *redi*, nécessité, force, violence, course, incursion, Grec *ῥήξις*, action de rompre), sont presque les homonymes de *ῥήξος*, roi de Thrace, de *ῥήξος*, fleuve de la Troade, et de la nymphe *ῥήξας*,

(1) *De lingua latina*, l. v, n. 144.

(2) *Al* ne s'emploie plus en breton que devant les noms commençant par *l*; mais cette particularité, parement dialectique ou introduite par le temps, ne saurait être ici d'aucune considération. Si la légende mythologique ne nous avait pas mis sur la voie de l'interprétation, le breton *al bann* qui, sans en forcer le sens, peut se rendre par amoncellement, rayonnement (des eaux), jet, jetée, se serait offert à notre pensée.

(3) *L. v*, ch. III, n. 2 et 4.

(4) *ib.* n. 5.

donnée pour mère aux Corybantes. Les seconds (bret. *ari-kin*, soit lien d'écorce, soit lien-germe, ou *ari-ken*, lien commun, attache commune, ou enfin *ari-kén*, pas de lien, c'est-à-dire assemblage incohérent formé d'éléments nationaux divergents), ont manifestement une signification difficile à déterminer. Les plus anciens habitants vivaient certainement au milieu des bois comme Sylvain, leur personnification, et l'écorce des arbres devait être pour eux d'un grand usage. D'un autre côté, toutes les traditions nous donnent le tableau de petites bandes qui venaient chercher des demeures sur la terre du Latium, ou jetées sur ses côtes par le hasard d'un voyage sans guide ou par la tempête. Accueillies quelquefois avec hospitalité, plus souvent redevables à leurs armes de la place où elles se fixaient, elles n'ont dû parvenir que bien lentement à constituer l'accord fédératif. Mais j'ai peine à croire que le nom d'*Aricini* soit l'expression d'une phase aussi primitive de la vie des Latins. Je suppose, au contraire, qu'il a pris naissance à l'époque fédérale et qu'il en exprime absolument l'idée sans exclure l'attachement au sol nourricier.

On ne paraît pas mettre de différence entre les *Argyrusci* et les *Aurunci*. Nous avons défini ceux-ci. Si les *Argyrusci* ne sont qu'une fausse version des *Aurunci*, nous n'avons rien à en dire. Si au contraire ils représentent une nuance particulière de la nationalité aurunce, nous serions amenés à voir en eux les devins aurunces (celt. *ar-gir-uz*, parole d'en haut). Rien ne venant appuyer cette distinction, mieux vaut s'en tenir à l'hypothèse d'une simple altération dans le texte de Strabon.

XIV.

Nous avons rapporté plus haut l'étymologie du mot Sabin, sans donner les noms des diverses agglomérations et des lieux de la Sabine, qui vont maintenant fixer nos regards.

Chez ces grands constructeurs d'épaulements et de retranchements en terre, qui n'avaient pas, comme les Tusques et les Volsques, l'art d'établir les voûtes, et dont le sommet des temples était à jour (1), nous n'apercevons rien autre chose que les souvenirs de l'agriculture, de la guerre et des cultes naturalistes. On rencontrait sur la *via salaria*, d'abord *Eretum*, renommé pour ses eaux froides employées avec succès

(1) Les cercles de pierres, attribués aux Celtes en France, en Angleterre, en Suède et en Norvège, sont certainement des sanctuaires très primitifs; mais, dans les monuments religieux où l'on a cru reconnaître l'art pelasgique, il n'est pas sans exemple (bien que les Pelasges fussent d'habiles constructeurs) qu'il y eût absence complète de couverture. (Voir dans la collection de M. Gailhabaud, t. I^{er}, les monuments de l'île de Gozo et celui situé près de Missolonghi.) Les Pelasges, comme les Sabins et la généralité des Celtes, ignoraient complètement la manière de façonner les cintres.

dans le traitement de diverses maladies (bret. *éré-tomm*, littéralement lien-chaleur; *érez-tomin*, antipathie-chaleur); *Cures* (bret. *kurun*, couronne), où se trouvait le symbole divin de la puissance guerrière et nationale des Sabins, le *quir*, *qir* ou *sir* (bret. *bir*, flèche, dard, lance; *gwir*, droit, justice); *Reate*, *Reati* (bret. *rea*, il faisait, ce qui annonce une action puissante de cette population); *Coitlia* ou *Cotiscolia*, lieu de sources d'eau froide en grande réputation, qui rappelle la déesse nature *Cotys* et le nom conforme de plusieurs rois de la Thrace; *Amiterne*, dont l'étymologie nous échappe.

Partout une vigoureuse végétation dans les campagnes, partout les ruines de la dévastation des Romains. Là où avaient été les villes, des retraites sur les rochers plus propres à soutenir un siège qu'à servir d'habitation. C'est ainsi, en résumé, que Strabon esquisse l'aspect du pays à son époque (1).

A côté des Sabins se placent leurs congénères les *Ombriens* (lat. *Umbri*, gr. *Umbrikoï*), que plusieurs auteurs considèrent comme homonymes des Ambrons, qui vinrent fondre sur l'Italie avec les Cimbres sous le consulat de Marius. Tout en reconnaissant la communauté d'origine de ces deux peuples, je m'élève contre l'assimilation des noms.

Le celt. *am-brô* ne se peut traduire que de deux manières : sans compatriote, sans pays, ou pour compatriote, pour le pays.

Sont-ce bien là les racines du mot *ambrons*? J'en doute un peu.

Il ne faut pas oublier que le breton contient deux autres racines qui ressemblent tout-à-fait à la seconde syllabe : *brôn*, saignée, et *bronn*, mamelle. Or, *am-brôn*, pour le sang, et *am-bronn*, sans mamelle, ou plutôt sans cœur, sans pitié, n'offrent-ils pas des qualifications en harmonie avec les mœurs historiques des Ambrons?

En définitive, j'entrevois dans *Umbri* ou *Ombri* la racine celt. *omp*, nous ou nous sommes, qui manque absolument à Ambrons. Il ne serait pas impossible de traduire par *omp-brô*, nous compatriote; mais d'autres composés celtiques sont plus en rapport pour la forme et tout aussi concordants pour le fond avec les faits connus de la nationalité ombrienne : *omp-briz*, nous mêlée, combat, *omp-brig*, nous montagne. Le pays des Ombriens était montagneux, leur race était belliqueuse.

Les désignations appellatives de lieux dans cette contrée ne portent pas en elles-mêmes un caractère assez marqué pour que nous en abordions la discussion. D'ailleurs, nous n'en avons pas besoin pour prouver que les Ombriens parlaient un dialecte celtique. Il vaut mieux à tous égards nous attacher à l'Étrurie, plus rebelle à l'étude des origines.

(1) Strab., l. v, ch. III.

XV.

Le nom général des Étrusques était *Tyrrennii*, *Thyrrhènes* (grec *Turrenos* ou *Tursenos*). Il est un mot breton qui pourrait bien en donner la définition : *tiren*, bouclier, targe. En sorte que si le grec signalait les Thyrrhènes comme constructeurs (*τυπεω*, construire), et surtout comme constructeurs de remparts, de tours (*τυρσις*, tour, forteresse, *τυρσις*, tour, rempart, retranchement, enceinte de murailles), le latin accuserait l'invention ou l'importation d'une arme défensive.

Deux surnoms leur étaient donnés par les Romains : *Tusci* et *Etrusci*. Pline explique le premier de ces surnoms (1), en disant : *A sacrificio ritu lingua Græcorum sunt cognominati*. En effet, le grec *thuô* veut dire à la fois immoler une victime pour consulter ses entrailles, brûler des parfums, encenser, être saisi d'une fureur divine, et il fait *thusô* au futur. D'un autre côté, *thusia*, dans la même langue, est le sacrifice, la victime, et *thusias* une personne saisie d'une divine frénésie. Enfin, le latin désigne l'encens par *thus*, emprunté évidemment au verbe grec *thuô*. Mais, malgré l'autorité de Pline, malgré les analogies apparentes de forme et les vraisemblances résultant de la célébrité religieuse des Tusques, j'éprouve des doutes très sérieux que je vais expliquer.

Pourquoi, si *Tusci* est la racine grecque *thusia*, les auteurs grecs ne l'ont-ils pas conservée en traduisant le nom dans leur langue ? Ils appellent les Tusques *Touskoi*.

Puis nous allons voir bientôt que les noms particuliers des lieux et des dieux toscans sont celtiques comme le mot *tiren*, et je ne perds pas de vue qu'en règle générale, dans les mots tirés du grec, l'*u* est remplacé en latin comme en français par l'*y* (2).

Cela posé, j'aperçois dans l'allemand *tusch* (Pastel, bistre), dans l'anglais *tuski* (pourvu de défenses) (3), et dans le breton *tut* ou *tud* (hommes). C'est sur cette dernière racine que s'arrête mon opinion en permutant le *t* ou le *d* en *s*. L'indice qui me conduit à cette conclusion se rencontre dans *Tuder*, l'une des villes de l'Étrurie. Son nom revêt pour moi le caractère d'un vestige d'origine nationale ; mais je n'exclus pas absolument dans mon interprétation l'anglais *tuski*.

Une des premières nécessités, l'attribut dominant de la virilité et l'élément vital d'une civilisation aux temps antiques consistaient dans l'art et les moyens de défense. On se rend compte, à ce point de vue, de la relation existante entre *tut* et *tuski*. La racine et le sens sont les mêmes (les hommes sachant créer leurs moyens de défense).

(1) Pline le naturaliste, l. III, ch. v.

(2) Ce principe est élémentaire.

(3) Le mot n'est usité que pour les défenses du sanglier ; mais cette restriction actuelle, due à l'usage, n'est pas de nature à infirmer le rapprochement que nous faisons.

A mon sens, les satiriques romains jouaient sur le mot *tut* et sur un autre radical celtique qui en est peut-être dérivé, en traitant les Étrusques d'obèses, de gens doublés de graisse (bret. *tuzum*, épais, pesant) (1), épithète justifiée au surplus par leur corpulence, si on en juge par les bas-reliefs des monuments et les peintures de la céramique étrusque.

Je présume un sens plus honorable que *tuzum* et plus caractéristique que *tut* ou *tus* dans le surnom d'étrusque ou *hétrusque* (celt. identique avec la forme grecque *é-trouz* ou *hé-trouz*, moi ou lui diversifiable, c'est-à-dire variant les procédés, le travail et les productions).

Il nous reste à parler des Étruriens, derniers venus, des derniers conquérants, les *Rasenna*, que nous avons nommés plus haut (celt. *razenn*, je ferais).

La terminaison *a* est particulière à la langue étrusque, et peut indiquer ici la transformation d'un verbe en un terme qualificatif avec la marque du superlatif. Le substantif, désignant le peuple dont on suppose que les *Rasenna* sont issus, les Rhètes, découle lui-même d'un verbe celtique (*rez*, tu fais). Il se rattache en outre aux mots bretons *ret*, *réd*, *rédi*, dont nous avons donné la signification au § 13 ci-dessus.

Nous avons trop souvent constaté que les branches aryennes avaient l'habitude de s'imposer des qualifications dérivées des verbes, des substantifs et des adjectifs celtiques, pour que les coïncidences établies ici ne deviennent pas, sinon une preuve positive, au moins une très puissante présomption (2).

Les dénominations particulières des hommes et des lieux en Étrurie semblent avoir aussi en général une relation très marquée avec le celtique. Nous en présentons quelques-unes.

Les Lucumonies, entre la Macra et le Tibre, sont principalement à remarquer, parce que c'est dans ces limites que la nationalité étrusque a persisté le plus longtemps. Voici les douze plus anciennes suivies des trois plus récentes :

1^o *Argylla*, dite ensuite *Corre*, aujourd'hui *Cerveteri*, capitale de la principauté légendaire de *Mezehtinus*, qui passait pour une ville sainte, construite, dit-on, par les Pelasges, et située dans les terres à trente stades en arrière de Pyrgi, son port (celt. *a-gil*, en arrière, *ker*, cher précieux, rare). C'était en son temps une cité illustre et puissante, dont il ne restait plus que quelques vestiges à l'époque de Strabon. Elle n'avait conservé en réalité que la célébrité de ses eaux thermales douées

(1) C'est le portrait tracé par Catulle.

(2) Aux faits de ce genre cités au cours de ce mémoire, nous ajouterons le nom Hellènes attribué aux Grecs quand ils eurent perdu celui de Pelasges (celt. *hellenn* ou *gellenn*, je pouvais).

d'une grande vertu curative (1), et c'est probablement à leur existence qu'elle devait sa réputation de sainteté. Le nom du tyran que la légende lui attribue est en concordance avec son ignoble atrocité (*Méz-enn-ti*, honte dans la maison). Il faisait mourir ses victimes en les empoisonnant par l'odeur des cadavres auxquels il les liait.

2° *Veii*, Veies, ville détruite par les Romains après un siège long et extrêmement laborieux, aujourd'hui Izola Farnèse (île Farnèse), située, nous dit Denis d'Halycarnasse (2), à cent stades de Rome. Elle était très puissante, de la grandeur d'Athènes, et posée sur un rocher élevé et abrupte. Si je ne me trompe, la vallée qui entoure cette roche est un marais profond. Le nom italien l'indiquerait. Deux racines celtiques s'offrent pour la traduction (bret. *bé-hi*, fosse-eux, *gwé-hi*, sauvage, inculte, rustique, âpre-eux). La racine *gwé*, en rapport avec l'escarpement de l'assiette de Veies, est celle que je crois devoir préférer, quoique *bé* signalerait un vallon, qui était un des grands moyens de défense des Véiens.

3° *Vulsinium*, Vulsinies, siège de la diète étrusque, qui se réunissait dans le temple de Voltumna. Le nom actuel est Bolsena (bret. *volzhini*, cette voûte, *bolz-ena*, la plus ancienne voûte, allusion évidente au lieu des séances).

4° *Cortona* ou *Corythus*, Cortone (gaël irland. *korr-tona*, la voix du nain ou magicien, bret. *korrik-us* ou *korrit-us*, génie d'en haut).

5° *Vetulia* ou *Vetulonium*, Vétulonies, puissante cité, dont les insignes royaux devinrent ceux des rois de Rome sous Tarquin l'ancien (bret. *gwé-tul*, agglomération dans une situation sauvage et abrupte, ou agglomération farouche, ou, plus vraisemblablement, agglomération de gens adonnés à l'agriculture).

6° *Camars*, nommé ensuite Clusium, aujourd'hui Chiusi, construit au pied des Apennins, dans un endroit où cette chaîne de montagnes présente une inflexion très prononcée, et en face d'une des nombreuses sinuosités des rives du lac Clusium (bret. *kamm-ar*, sur la courbe; *clos*, usité dans le sens de boîte, et qui peut se traduire par enceinte fermée, absolument comme l'italien *chiusi*, qui vient de *chiuso*, clos, enclos, clôture).

Perusia, Pérouse, dite par les Italiens *Perugia*, entre le lac Trasimène et le Tibre, dans une contrée rendue fertile par les cours d'eau qui la sillonnent. La racine du nom est en rapport au moins apparent avec cette circonstance locale (bret. *per*, bassin, c'est-à-dire bassin des eaux qui faisaient la richesse du pays).

8° *Rusellæ* (*Rossella*, Rosselles), peu distante de la côte et de l'Umbro, entre Vétulonie et Cosa. (L'italien *rossella* et le bret. *ruzel* expriment

(1) Strab., l. v, ch. II, n. 3.

(2) Antiquités romaines, l. II.

l'un et l'autre la maladie de la rougeole; le bret. *ros-ell* se traduirait éperon du tertre. Faute de renseignements, je ne puis indiquer aucune coïncidence avec des faits relatifs à cette ville.)

9° *Tarquiniî*, Tarquinies (en italien Turchina), ville bâtie sur l'embouchure de la Marta. On y place la naissance de Tarquin l'ancien, et elle aurait été bâtie par *Tarchon*, gouverneur institué, prétend-on, par le prince Tyrrhène : (celt. *tarc'h*, coup violent, rupture avec éclat; *tarc'hein*, paraître, poindre, darder, rompre. L'histoire de Tarchon et celle de la famille des Tarquin ne sont pas destituées de toute analogie avec le sens de ces mots).

10° *Arretium*, aujourd'hui *Arezzo*, dans la belle et riche plaine de la *Chiana* (racine bretonne présumée *arez*, tu laboures, tu labourais; peut-être *arré*, de rechef).

11° *Florentia*, Florence (bret. *flour*, fleur, lustre, éclat).

12° *Teuta*, fondée par les Sicules, occupée ensuite par les Tyrrhéniens, qui la nommèrent *Pisa* ou *Pisæ* d'un mot qui, en leur langue, signifierait port en croissant.

Si ces données fournies par les auteurs anciens sont exactes, nous serions ici en présence des langues sicule et tyrrhénienne ou lydienne. Le fait est assez sérieux pour mériter une attention particulière.

Il est impossible de ne pas se rappeler, à cette occasion, que, près de Carthagène en Espagne, se trouvait un tertre relié aux défenses de la place, et qui, suivant Tite-Live, était connu sous le nom de *Mercure-Teutatès* (1).

Le même terme est employé par Lactance, et dans la Pharsale de Lucain, pour désigner une divinité gauloise sur laquelle je me suis expliqué ailleurs (2), et dont nous parlerons encore tout à l'heure.

La ville espagnole passait pour avoir été fondée par les Carthaginois; mais, située au milieu d'une population celto-ibérienne, elle avait probablement remplacé un ancien établissement ibère ou celtibère. *Theuth*, un des surnoms de Mercure en Égypte et en Phénicie, devait s'employer à Carthage, colonie tyrrhénienne, et il se trouve dans une concordance de forme et de sens avec le breton *téu* (massif) et *teu* (disparition, ruse, adresse, esprit délié).

Qu'était-ce donc que cette éminence, sinon un ouvrage de main d'homme, un grand tumulus ou une butte naturelle consacrée par des rites, par la sépulture d'un chef vénéré ou par d'autres souvenirs religieux? Dans tous les cas, les racines du nom se trouvent dans le celtique (*téu-tat-ès*, massif du bon père; *teù-tat-ès*, disparition du bon père ou intelligence invisible du bon père). Je ne saurais opter avec assurance entre ces différentes significations trop rapprochées et toutes

(1) Tite-Live, deca III, l. vi.

(2) Mes Aperçus historiques, n. 27.

trop en harmonie avec les circonstances locales pour qu'elles n'aient pas un égal titre d'admission. Mais qu'importe, dès-lors que, l'idée d'un génie ayant vécu autrefois de la vie humaine, ou pure essence divine, demeurerait liée à la consécration du lieu (1). N'exigeons pas que l'antiquité nous livre plus amplement ses secrets.

Si les Sicules, race ligurienne, ont apporté les racines *teû-tat* ou *teû-tad*, et par contraction *teû-ta* en Italie, quand ils sont allés y créer l'établissement devenu plus tard la ville de Pise, les Ligures auraient été, malgré le mélange présumé des sangs iranien et ouralien qui leur a donné naissance, Celtes par le langage, et, comme je l'ai dit, beaucoup plus Celtes qu'Ibériens (2).

Teuta a donc dû être à l'origine le centre, la capitale, le lieu de la nationalité sicule sur la côte italienne. Son génie-père, son pénate en avait le patronage spécial.

Le nom substitué par les Tyrrhènes, que j'aurais cru volontiers dérivé du grec *pisos*, lieu arrosé, prairie, étant donné par de graves autorités qui ont un penchant très marqué vers les étymologies grecques comme ayant un autre radical et un autre sens, je suis obligé d'essayer une traduction celtique (bret. *piz*, pois, mot dont se rapprochent beaucoup le grec *pison* et le latin *pisum*, qui signifiaient également pois). Certaines espèces de cette légumineuse ne sont pas en effet sans quelque ressemblance avec un croissant. Telle est apparemment la cause mentionnée par les étymologistes. Finalement, je traduirais (bret. *piz-at*, forme de pois-relâche; c'est bien le port en croissant).

13^e *Luca* (grec *Louka*, ital. *Lucca*), Lucques, ville située sur un des bras du Serchio, et création attribuée aux Tyrrhènes (bret. *luc'ha*, briller, ou bret. et gallois *louc'h*, amas d'eau).

La liste des Lucumonies épuisée, nous donnons ici les noms de divers autres lieux.

Liburnicus portus (ital. *Livorno*, angl. *Leghorn*). Nous savons que

(1) *Teû* est une expression dont le sens convient parfaitement au caractère attribué à Mercure. Je crois qu'il est la véritable forme du nom phénicien et égyptien d'Hermès comme dieu des arts, de l'intelligence et du commerce. Je suis tenté de croire que ce personnage divin ne s'appelait *thaëut* ou *thouth* que comme adjoint d'Anubis, dieu de la mort chez les Égyptiens (gallois *taw*, silence; *tav* ou *tao* en breton). *Tëu* en phénicien a même pu signifier une tombe sans s'éloigner du sens celtique (massif). De là peut-être ces monticules souvent très petits, particulièrement sur le bord des routes, symbolisant Mercure dans toutes les contrées où vivaient des peuples de race aryenne. Ces points de contact entre les langues phénicienne et celtique sont curieux. En Égypte, la rencontre est seulement le résultat vraisemblable d'une importation phénicienne.

(2) Cette particularité tend à confirmer l'opinion exprimée dans nos *Aperçus historiques*, n. 16. Mais je dois faire observer que, si les derniers Sicules de l'Italie septentrionale étaient des Ibériens celtisés qu'on ne paraît pas pouvoir distinguer des Ligures, il en serait autrement, suivant plusieurs indices, de ceux refoulés en Sicile.

l'emplacement de cette ville et de ses abords a dû être très marécageux, et qu'un de ses quartiers, nommé Nouvelle-Venise, est entrecoupé de canaux (gall. liv. débordement d'eau, submersion).

On est frappé de la ressemblance du nom avec celui des *Liburnes*, qui habitaient la partie de l'Illyrie (maintenant Croatie maritime), peuple de pirates usant de navires très légers non sujets à l'échouement.

Luna, aujourd'hui *Lunegiano*, très bon port, que l'on trouve dans les anciens auteurs sous le nom de *Sarrazana* (bret. *lûn*, effigie, figure, forme et lune dans le composé *dilûn*; *sa-razann*, j'enduis de chaux l'élévation).

Avant de quitter l'Étrurie, nous ne saurions omettre de faire mention de trois noms d'hommes d'une grande notoriété historique : *Cœlius Vibenna*, *Mastarna*, nom primitif de *Servius Tullius*, l'un des rois toscans de Rome, et *Porsenna*, roi de Clusium.

Un discours de l'empereur Claude, dont un fragment est reproduit par l'inscription d'un monument de Lyon, nous apprend que *Mastarna*, compagnon d'armes de *Cœlius Vibenna* ou *Bibenna*, était, comme intendant, dans les liens de sa domesticité. Il l'accompagna dans une expédition que Vibenna fit à la tête d'une armée d'Étrusques, et qui le rendit maître d'une des sept collines romaines. Varron (1) attribue à l'arrivée de *Cœlius Vibenna*, dont il latinise le nom en en faisant *Vibennus*, une date très antérieure. Il le considère comme un allié de Romulus contre Tatiûs, et l'établissement des Tusques et de Vertumne, dieu de leur nationalité, sur le mont *Cœlius*, devient, à ses yeux, le prix librement concédé du service rendu. La version de Claude nous paraît plus authentique; mais, en toute hypothèse, les noms sont des composés de mots celtiques.

Sell, regard, inspection, en langue bretonne, est une dénomination caractéristique d'un des attributs du lucumonat, l'art des haruspices et des augures. Telle est, suivant nous, la racine de *Cœlius*. Si on préfère le breton *kell*, retranchement, maison, logement, son sens se rapporterait à un autre art, celui des constructions, largement pratiqué chez les Étrusques.

Bena, tailler, serait en corrélation avec cette dernière acception. Mais je crois que c'est la racine celtique *penn*, tête, chef, qui devient *benn* par permutation de lettre, qu'il faut reconnaître dans *Vibenna*. L'a final serait, d'après moi, une marque de superlatif affectant un substantif adjectivé. *Vi*, œuf, principe en celtique, n'aurait pas d'application spéciale. Le breton *biz*, doigt, symbole du commandement, doit lui être substitué. En conséquence, la traduction la plus vraisemblable dans son ensemble est : bret. *sell-biz-benna*, regard observateur-doigt très grand commandeur).

(1) *De lingua latina*, l. v, n. 46.

Mastar-na (bret.) signifie ne souille. Ce serait la caractérisation de l'initiation, de l'élévation d'un profane, d'un homme de basse extraction à la dignité du pouvoir sacré de chef et d'augure. Cependant je présume ici une permutation de lettres, un *m* pour un *b* (1), et alors ce serait le bret. *bast-arnan* ou *bast-arné*, je pourvois, je suffis à l'orage, au tonnerre, c'est-à-dire je conjure les foudres et j'accomplis les rites de l'expiation des foudres (2).

Porsenna, le généreux vainqueur des Romains, le lar de Clusium, se traduit sans aucune difficulté par le breton *pors-enna*, qui signifie en même temps très vieille porte de forteresse, très vieille enceinte de murs, très vieux port, et *lar* par *lark* ou *larg* (bienfaisant, généreux), ou *lar* (il parle, il prononce), indiquant le commandement et le pouvoir prophétique inséparables en Étrurie.

XVI.

Dans le pays qui a conservé le nom de Ligurie, nous remarquons bien des noms d'origine celtique, entre autres ceux que nous reproduisons ici :

Genua (ital. *Genova*), Gênes, bâtie à l'endroit où commence la chaîne des monts Apennins (bret. *genn-huel*, coin de l'élévé, de l'éminent, *genn-hual*, coin de la chaîne; ital. *genove*, flexion du genou).

Trebia (la Trébie), rivière qui se jette dans le Pô à Plaisance, et dont le cours présente assez exactement la figure d'un trépied au point où les deux branches sortant de ses sources se réunissent pour former un troisième cours (bret. *trébé*, trépied, *trebiz*, trois doigts).

Entellæ, petit port à l'embouchure d'un fleuve, suivant les Tables de Ptolémée (bret. *en-tell-aé* et *é-tell-aé*, de voiles-repos).

Ericus, fleuve de l'Eri (bret. *erik*, petit aigle).

Albingaunum ou *Albintanus*, en italien *Albenga*, au pied des Alpes, sur la côte maritime de la *Centa*, première rivière au-delà des monts (bret. *al-penn-gao* ou *al-penn-gaou*, le sommet tortueux; *al-penn-tonn*, la montagne du flot de mer; *kenta*, première).

Alpia, *Alpina*, *Alpiona* et *Albia*, anciens noms des Alpes qui commencent au *Vada Sabatorum* (3) (bret. *al-pi*, le pic; *al-pen*, la tête, le sommet; *al-pez*, le monceau; *al-biz*, le doigt, la dent du croc).

Sabata, ville placée à l'origine de la chaîne des Alpes (bret. *sav-até*, montée continue).

(1) Nous avons un exemple de cette permutation de lettres dans les locutions bretonnes *mastaraz* et *bastaraz*, qui sont en réalité identiques et signifient masse.

(2) L'expiation et la conjuration des foudres, l'un des attributs des anciens faunes, rentrait aussi dans les pouvoirs des prêtres et des devins étrusques.

(3) Strabon, l. iv, ch vi, n. 1.

Monæci ou *Menaci*, aujourd'hui *Monaco*, port qui n'était susceptible de recevoir ni beaucoup ni de grands navires, et où se trouvait un temple d'Hercule, dit *Monæce*, circonstance qui a fait conjecturer, nous dit Strabon (1), que la côte appartenait jusque-là à Marseille (breton armoricain *monet* et gallois *menet*, aller, se mouvoir, se transporter d'un lieu à un autre, devenir, prendre naissance). Hercule *Monèce* nous apparaît comme un dieu de la navigation, et en même temps comme dieu générateur et protecteur.

Varus (le Var), fleuve séparant, ainsi que les Alpes, la Gaule cisalpine de la transalpine (bret. *var*, *war*, *gwar*, *goar*, sur, dessus, au-dessus).

Ligures, Ligures, que les anciens Grecs appelaient Ligyes, dans les départements actuels des Bouches-du-Rhône et du Var, Salyes et, plus tard, Celto-Ligyes (2) (bret. *lu-guéruz*, armée opiniâtre ; *lû-giet*, armée opiniâtée ; *sa-lies*, hauteur-grand-nombre). L'opiniâtreté des Ligures à la guerre et dans les travaux est connue.

XVII.

Si les Tusques et les Ligures avaient fait fréquemment usage de noms celtiques pour distinguer les divers lieux de leurs territoires, à plus forte raison les Gaules cispadane et transpadane avaient-elles dû se servir, pour leurs désignations locales, de la langue maternelle de leurs peuples. Nous en fournissons des exemples qui, sans être nombreux, sont décisifs.

DANS LA TRANSPADANE.

Insubres et *Symbri*, les Insubriens (en grec *Insoubroi* et *Symbroi*), ayant pour capitale la ville importante et tout-à-fait centrale de *Mediolanum*, aujourd'hui Milan (celt. *in-soub*, *en-soub* ou *enn-soub*, nous infusion, mélange ou en mélange ; *kember*, compagnon, associé, camarade, confédéré ; *kem-brô*, pays-ensemble, compatriote ; *medi-holl-lan*, couper tout le lieu).

Cenomani, en grec *Kenomanoi*, Cénomans (celt. *ken-ho-man*, qui peut se traduire rigoureusement de trois manières différentes, entre lesquelles on est embarrassé pour opter : *belle leur figure*, ou *commune leur figure*, et enfin aussi *eux homme ou figure*).

Les *Medoaci*, près des Cénomans (bret. de Trég. *méd-oac'h*, coupure de chef de tribu ; c'est-à-dire fraction de tribu).

Les *Carni*, montagnards établis également près des Cénomans (breton *karn*, rocher).

(1) L. IV, ch. VI, n. 3.

(2) L. IV, ch. VI, n. 3.

Veneti, Vénètes, appelés par les Grecs *Enetoi* en Paphlagonie et dans la Transpadane, et *Ouénetoi* en Armorique. Pour nous, les Vénètes de ces trois points et ceux résidant sur les bords de la Baltique sont une race unique, une race slave. Nous nous en sommes expliqués dans nos *Aperçus historiques* (1).

En adoptant pour le nom celtique la forme usitée en ce qui concerne les Vénètes armoricains (*Gwenned* ou *Gwénéed*, Vannes; *Gwénnédad* ou *Gwenedad*, pl. *Gwénédateded* ou *Gwénédiz*, Vannetais, Vénètes), nous avons à nous demander si on peut dire, avec le père Grégoire, que le mot est composé de *gwenn*, blanc, et de *éd*, blé, ou s'il faut traduire, comme M. de La Villemarqué, par hommes blancs. Les deux interprétations sont, d'après moi, également erronées. J'en proposerai donc une troisième que nos lecteurs jugeront.

Gwenn a d'autres significations que les auteurs nommés ont complètement négligées. Il en est de même de *hed*.

Gwenn est le germe, l'extraction, la race, l'espèce; *hed*, l'essaim, la distance, l'intervalle, la longueur. Le verbe *heda* exprime l'idée d'allonger, d'étendre au loin.

J'estime par suite que *Gwened* est la race-essaim, la race qui se dissemine, qui se répand par petits groupes et à distance.

Comme le *g* devant le *w* s'élide fréquemment en langue bretonne, et qu'il se prononce à peine quand on ne le supprime pas, on peut considérer cette forme comme identique à *Wened*.

Bellunum, Bellune, dans la Vénétie (bret. *bel-lun*, guerre-figure ou lune, divinité guerrière).

Berona, dite aussi *Verona* en latin (ital. *Verona*, all. *Bern*), située dans une contrée très fertile, sillonnée de rivières. Ses habitants font une pêche très lucrative, et se livrent à divers genres de commerce et d'industrie. Le nom all. *bern*, engin de pêche, filet, est une allusion au grand nombre de pêcheurs qui y résident. Le celt. *berô*, bouillonnement, *bera*, couler, est plus caractéristique.

Les *Berones* ou *Verones* de la Transpadane avaient leurs homonymes dans les *Verones*, dits en grec *Berones*, peuple de l'Espagne, au nord des Celtibériens, limitrophes des Cantabres et provenus d'une migration celtique (2).

Mantua, Mantoue, autre ville des Insubri (celt. *mann-tua*, couvrir le lieu).

Brixia, aujourd'hui Brescia, dans le pays des Cénomans, fondée, suivant la tradition, par les compagnons de Bellovèse (bret. *briz-kia* ou *bréz-kia*, supporter combat, attaque, ou *briz-kia*, *bric'h-kia*, *brech-kia*, bigarré-supporter. La raison étymologique serait ou la force

(1) N° 8.

(2) Strabon, I. III, ch. IV, n. 12.

de résistance de la place ou la bonne entente entre les éléments divers de la population.

Cremona, ville fortifiée, bâtie par les Gaulois sur l'Addua, dont le cours est très violent (bret. *kré-mon*, devenir violent, impétueux, ou forteresse devenir).

Acherræ, ville voisine de Crémone, de même origine et située également sur l'Addua (bret. *ac'h-err*, d'impétuosité, *ac'h-éré*, de lien ou race du lien. Cette dernière forme supposerait l'exercice d'une domination despotique).

Ticinum (en grec *Tikinon*), Pavie, sur le Ticinus, rivière sortant du lac *Verbanus* et se déchargeant dans le Pô. Strabon fait dériver le nom de la ville de celui du cours d'eau. Il est présumable que c'est l'inverse (bret. *ti-ken*, belle maison, belle résidence; *ver-bann*, écoulement de la digue).

Vercellæ, sur une rivière, aujourd'hui Verceil, ville près de laquelle Marius triompha des Cimbres (bret. *ber-kel*, écoulement-bruit).

Comum (grec *Kômon*), Côme, originairement très petite ville, qui fut successivement accrue par les Romains, après avoir été ravagée par les Rhètes. Elle est au pied des Alpes, sur la branche sud-ouest du lac de Côme, qui lui a vraisemblablement donné son nom (bret. *komm*, auge et foulerie; le premier sens que nous admettons comme étant celui de l'étymologie, fait allusion à la forme du creux contenant les eaux du lac qui s'épanche en une vallée par chacune de ses branches).

Au-dessus de Côme se trouvaient, si on s'en rapporte aux indications de Strabon (1), vers l'orient, les *Rhetes*, les *Vennones*; d'autre part, les *Lepontii*, les *Tridentini*, les *Stoni* et plusieurs autres petites nations qui, dans des temps antérieurs, avaient eu des établissements en Italie (bret. *penn-ha-nès*, eux près des sommets; bret. gall. et gaël *lèz-pont-ti*, résidence près du pont. Les *Lepontii* habitaient une partie des deux rives du lac *Verbanus* et de l'Addua : bret. *stonn*, premier labour, hersage. Si l'étymologie de *Tridenti* doit être cherchée dans la langue bretonne, la racine principale serait *tridenn*, je tressaillais de joie. Sans données sur le caractère de ce petit peuple, nous ne saurions dire si elle peut s'appliquer).

Dans la Gaule cispadane, beaucoup moins étendue, nos remarques seront plus restreintes qu'elles ne l'ont été dans la transpadane. Néanmoins elles ne seront pas stériles. Nous y voyons :

1° Les *Senones* (*Senones*) et les *Gæsates*. Si le premier nom n'a subi aucune permutation, ce serait le gallois *sein-ho-nès*, eux près du chant, ayant de l'aptitude pour la musique vocale. *Gæsates* aurait un sens analogue (bret. *geza-tes* littéralement gazouiller, chanter-réunion, c'est-à-dire population de chanteurs.)

— (1) L. IV, ch. VI, n. 6.

2° Les *Boiens* (*Boii*), population très belliqueuse et d'une volonté inflexible, dont nous avons parlé dans nos *Aperçus historiques* (1). César la dota de terres dans la Gaule (gaël écoss. *boi*, je fus; bret. hors de Léon *bô*, cela sera, il sera).

3° *Bononia*, (grec et latin), maintenant Bologne, entre le Reno et la Savena, fondée par les Étrusques sous le nom de *Felsina* (bret. *fell-kina*, il faillit germer). Les Boïens la conquièrent et lui substituèrent la désignation de *Bononia* (bret. *bô-naounia*, il sera-affamer). Le radical *bô* est celui de *Boii*. Les autres radicaux signalent vraisemblablement un lieu rendu improductif par un état marécageux.

4° *Mutina* (ital. *Modena*), Modène, réputée d'origine étrusque. Nous ne connaissons pas les particularités de sa situation; mais le rapprochement du nom ancien et du nom moderne nous ferait supposer qu'elle est placée ou que ses principales défenses existent sur une éminence (bret. *môden*, gall. *meûd* ou *mod*, et gaël irl. et éc. *mota*, terre, butte, motte). Suivant mon appréciation, le nom actuel n'est autre que le bret. *môden*, et le nom ancien précisément le gallois *meûd* ou, par élision de la lettre finale, *meû-tinel*, la résidence de la butte.

5° *Parma* (lat. et ital.), Parme, bâtie par les Étrusques dans une contrée très renommée pour la finesse et la qualité supérieure de ses laines, pour ses vins et ses autres produits (2). Les habitants se nomment *Parmesans*, et c'est dans cette dénomination, qui a l'air fort anormale en tant que dérivée de *Parma*, que je crois saisir un indice de l'étymologie (bret. *pâr-maez*, *par-méaz* ou *pâr-mez*; c'est ou un point d'observation et de garde du pays ou le chef-lieu d'une plaine, riche par son industrie et sa fertilité naturelle).

6° *Scultenna*, aujourd'hui *Panaro*, rivière qui prend sa source dans les Apennins, passe à Modène et se jette dans le Pô. On disait aussi autrefois *Scultanna* (bret. *skul-tenna*, recevoir, attirer à soi ou décharger l'épanchement; en gaël écoss. *skul-teannaim*, et à la 3^e personne de l'indicatif, *skul-teanna*).

7° *Spina* (lat. et grec), à quatre-vingt-dix stades de l'Adriatique (ital. *Spinarino*), simple bourg au temps de Strabon (3), mais rappelant seulement une ville opulente de la côte (lat. et ital. *spina*, épine; ital. *spinarino*, petite épine; bret. *spina*, effleurer, excorier, *spina-dur*, écorchure, *spinac'h*, sécheresse).

Nous n'avons pas les renseignements nécessaires pour choisir en connaissance de cause entre les divers sens et conséquemment entre les langues rivales.

Avant de terminer ma revue de noms de lieux du continent italien, je

(1) N° 22.

(2) Strabon, l. v, ch. 1^{er}, n. 11, 12.

(3) *ibid.* n. 7.

ne saurais me dispenser de chercher l'étymologie du *Padus* (le Pô), le plus grand fleuve d'Italie, commençant au mont Viso et ayant son embouchure dans l'Adriatique. Son long parcours (il est de cinq cent quatre-vingt-cinq kilomètres) lui a valu son nom (bret. *paduz*, qui dure long-temps).

Les îles de Corse et de Sardaigne ne nous arrêteront pas autrement que pour remarquer que les noms des populations gauloises, étrusques et autres de l'Italie s'y reproduisaient d'une manière significative pour leur origine.

XVIII.

Nous nous bornerions aux notions géographiques qui précèdent que déjà la preuve d'une communauté de langue des anciens peuples italiques serait faite. Les différences d'idiomes attestées par les auteurs et les monuments ne devraient plus apparaître que comme les expressions caractéristiques de la diversité de génie des nationalités, comme des modifications provenant des habitudes, des mœurs, du degré de civilisation, des situations, des influences climatiques, des nécessités et des besoins. Ce sont, en un mot, des dialectes qui tous, à l'instar des langues aryennes de l'Orient, convergent aux éléments constitutifs du celto-aryen.

Le tableau des religions italiques apportera de nouvelles lumières et confirmera la conclusion. Malheureusement cette étude, très riche pour tout ce qui est étranger aux Gaules cispadane et transpadane, nous laisse à peu près sans documents dans ces deux contrées, où il eût été si intéressant d'observer les croyances antiques des Gaulois et des Slaves celtisés, ainsi que les mots dont ils se servaient pour exprimer leurs idées religieuses générales ou locales.

Nous y suppléerons en interrogeant la mythologie des Slaves et des diverses nationalités gaéliques en dehors de l'Italie. Nous en rapprocherons quelques données relatives à l'Orient, qui n'ont pas trouvé place dans la première partie de notre mémoire, et quand nous mettrons ensuite en regard les mythes et les cultes italiques connus, nous aurons la chaîne qui unissait entre eux les peuples de l'Europe et de l'Asie, non pas continue, mais suffisamment reconnaissable pour ne pas avoir trop à regretter la rupture de quelques anneaux.

XIX.

Chez les Slaves on connaissait et on adorait :

1^o *Siba* ou *Seva*, présidant aux végétaux, qui était représentée sous la figure d'une femme tenant une pomme et une grappe de raisin, et avait un très grand rapport de nom et de fonctions avec la *Sevina* sabbine (en gaël écos. et irl. *sivan*; bret. *siv*, *séo*, sève; *sivi*, fraise);

2° *Léla* ou *Lelo*, dieu de l'amour (celt. *lé-la* ou *lé-law*, serment ou promesse de la main);

3° *Poléla* ou *Polélo*, déesse de l'hyménée (celt. *poella*, gall. *pouella*, retenir, former aux bonnes mœurs; bret. hors Léon *pól*, gouvernail, timon de navire, *héla*, gouverner la charrue).

4° *Lado*, dieu de la gaieté et du bonheur, auquel les nouveaux époux sacrifiaient le jour même de leur mariage, pour le maintien de la concorde dans le ménage et pour sa prospérité (bret. *la-daô*, littéralement main-encouragement; gall. *la-dô*, main-être, *la-dou*, main-dieu; gaél. *la-do*, main à (1);

5° *Didé*, fils de Lado et frère de Léla, ayant pour attribut de rendre les hommes indifférents à l'amour (bret. *di-dé* (2), au jour, à la clarté de la lumière);

6° *Didilla*, déesse invoquée par les femmes qui désirent des enfants et un heureux accouchement (bret. *didila*, rompre le chanvre, en détacher l'écorce ou teille);

7° *Dogoda*, nom du dieu qui envoie les vents du printemps (gall. *do-goda*, être-caqueter; gaél. *do-goda*, à caqueter);

8° *Krodo*, qui avait sous son empire l'air, le temps et les saisons, que l'on représentait sous la figure d'un vieillard à longue barbe et longue chevelure, accompagné d'une roue, d'un panier plein de fruits et d'un poisson (bret. *krog* ou *krot*, prise, capture, crochet, harpon, instrument à pointes recourbées, morsure; *krâv*, prise, capture, saisissement, écorchure; *do*, être en gallois et *à* en gaél.; en sorte que le sens du mot est l'être qui use, blesse, saisit et entraîne invinciblement sa proie);

9° *Guerovid*, dieu de la guerre (bret. *guérat* ou *gwérat*, taquiner, quereller; *guérüz*, taquin, opiniâtre, querelleur; *vi*, œuf, principe, cause : *guerovid* est donc le principe des querelles, des conflits, des guerres);

10° *Kaléda*, dieu de la paix, dont la fête se célébrait le 24 décembre, et qui, à Kiev, où la célébration était reportée au 26, prenait le nom de *Koléda* ou *Kolinda* (bret. *kal-é-da*, commencement de joie; *kolé-da*, jeune taureau-joie; *kolin-da*, petit-joie, ton petit ou bon petit);

11° *Korcha*, inventeur divin de la bière, dont il fit présent aux habitants de Kiev (bret. *korfa* (3), prendre du corps, de l'embonpoint);

12° *Rava*, dieu suprême des Finnois, emprunté ou plus probablement

(1) La main étant le symbole de l'union, de la foi jurée, de la protection et du travail, on comprend très bien l'étymologie.

(2) *Didé* devait être un symbole opposé à celui du bandeau de l'amour, un flambeau faisant ressortir les imperfections de chaque sexe aux yeux de l'autre.

(3) On sait que la bière a la réputation d'engraisser ceux qui en font un fréquent usage.

communiqué à ceux-ci (1) par les Slaves, qu'on traduit du finois par vieux (bret. *ra* pour *gra*, fais; *ra-va*, fais-soit; *ra-vâ*, fais le lieu; *raz-va*, mon chauve; *rav*, chaîne de charrue);

13^e *Vaina-möinen*, dieu du feu, auteur de toute civilisation, inventeur de la lyre et des chants magiques (bret. *gwenma* ou *wenna-moen*, justifier, absoudre, nettoyer, purger le menu, le grêle, le faible);

14^e *Ilmarénen*, dieu de l'air et du vent, inventeur de la forge et auxiliaire de *Vaina-möien*, son frère, dans sa lutte contre les mauvais génies (bret. *hi-maré-nein*, mot à mot elle-sommet du temps, de la saison, de la marée, c'est-à-dire la divinité dominatrice du temps, de la saison et du flux et reflux de la mer).

Quelles causes ont pu introduire dans les religions slaves les mots celtiques que nous avons relevés? Les Slaves ont-ils parlé le celto-aryen à l'origine? Ont-ils eu seulement des celto-aryens pour instituteurs religieux?

Leurs mythes et les idées mythiques, renfermées sous l'écorce des noms de leurs dieux, ont des marques trop caractéristiques d'originalité et d'indigénat pour qu'il soit possible d'admettre qu'une langue qui leur aurait été étrangère serait devenue leur langue sacrée. On retrouve des divinités aux mêmes attributs chez les celto-aryens, mais toujours avec des formes différentes, avec des conceptions essentielles ou accessoires qui en font d'autres entités.

Les Venètes de l'Adriatique devaient avoir importé des cultes particuliers au moins analogues à ceux de leurs congénères; mais aucun culte, qui fût spécial à leur race, ne se détachait assez du fond commun des religions italiques pour attirer l'attention de la science à leur époque. Les auteurs anciens n'ont mentionné dans la Vénétie adriatique qu'un culte de Diomède.

C'est dans ce pays, a-t-on dit, que le héros aurait disparu, après avoir initié les peuples des bords de l'Adriatique à des idées et à des pratiques religieuses. Dans les légendes, on le représente comme l'auxiliaire de l'immigration phrygienne symbolisée dans Énée.

On voit qu'il n'a de commun que le nom avec le guerrier si redoutable et si redouté des Troyens. On ne peut pas davantage le confondre avec le monstre de cruauté, fils de Mars et de Cyrène, dont les mythes grecs ont gratifié les Bistoniens de la Thrace.

Ceux qui ont pensé que le Diomède des Venètes, des Dauniens et autres peuples limitrophes de l'Adriatique était un dieu fort ancien, peut-être pelasgique, homonyme du héros grec, roi d'Étolie, et du roi légendaire des Bistoniens, ont pour eux au moins la vraisemblance.

Pindare en parle comme placé dans quelques parties de la Grèce, à côté des Dioscures. Je conjecture qu'il était un dieu de la lumière et de

(1) L'esprit finois ne s'est peut-être jamais élevé au-dessus du fétichisme le plus grossier dans ses inspirations religieuses spontanées.

l'agriculture avec des attributions guerrières (bret. de Tréguier *deio-med*, lumière-moisson, et dans tous les autres dialectes, par contraction de *diou*, *dio-med*, dieu-moisson, dieu-coupeur).

Nous ne retrouvons pas Diomède dans la Gaule druidique ni en d'autres lieux de ce côté des Alpes. Ses légendes se concentraient dans la Thrace, la Phrygie, l'Attique et la côte orientale de l'Italie. Dans les Gaules (d'outre-monts par rapport à la péninsule), nous rencontrons beaucoup plus de noms religieux que nous ne pouvons en faire entrer dans notre cadre. Quelques-uns, tant généraux que locaux, suffiront à notre œuvre avec les êtres de la mythologie celtique figurant dans la première partie de notre mémoire. Nous nous bornons à ceux qui suivent :

Teutates représenté, dit-on, tantôt sous la forme d'un javelot, ayant alors les attributs du dieu de la guerre, tantôt sans forme précise ou sous forme de pierres grossièrement taillées et de monceaux de pierres brutes, indiquant en ce cas le symbole de la mort, du commerce, de l'industrie, etc. (1);

Taramis ou *Taran*, dieu du tonnerre, commun aux Gaulois et aux Bretons insulaires (bret. *taran*, feu nocturne et errant, éclair qui précède le tonnerre);

Fada, sybilles gauloises (bret. *fa-dez*, lumière de la fève);

Penninus et *Pennina*, adorés dans les Alpes pennines (bret. *penn-in*, moi-tête, moi-sommet);

Marunus, protecteur des voyageurs, qui l'invoquaient en traversant les Alpes (bret. *ma-run*, il est montagne ou ma montagne);

Esterelle, déité des Voconces ou Liguriens, invoquée comme guérissant la stérilité (bret. *esk-er-el*, l'ange de l'épuisement, de la stérilité);

Bibracte, chez les Édules (bret. *bis-brag*, ne se divertit jamais, ne s'habille jamais);

Hafva, connu seulement par une inscription découverte en Belgique (bret. *haf-va*, été du lieu ou mon été);

Nicneven, l'Hécate celtique, portée sur la tempête (bret. *nich-nev-en*, vol-vaisseau-ciel);

Roth, déesse de la beauté chez les Veliocasses, anciens Rouennais (bret. et gall. *rôd*, gaël écos. *roi*, gaël irl. *roit*, machine tournante);

Sulèves, divinité helvétique, dont les attributs n'ont pas été déter-

(1) Je ne puis m'empêcher de remarquer, au sujet de *Teutates*, que, s'il est à la fois le dieu bon et providentiel adoré par les Druides dans la fête de la cueillette du gui sacré, décrite par Pline, et le dieu altéré de sang humain, dont la Pharsale de Lucain place le sanctuaire au milieu d'une forêt des Liguriens, les deux formes seraient trop disparates pour ne pas y reconnaître le caractère différentiel de deux nationalités ou deux religions fondamentalement différentes sous un nom commun, soit qu'il y ait eu opposition dès l'origine, soit que le druidisme ait opéré une transformation bienfaisante.

minés (bret. gall. et gaël *sûl-év*, soleil-ciel; *sûl-eves*, soleil-vigilance ou intendance);

Bunire, nom d'une divinité celtique, trouvée à Malée (bret. *bann-hir*, grand-rayon).

Les Cimbres avaient trois divinités inférieures sans analogues connus dans les adorations des autres peuples. L'une se nommait *Mithodis* (bret. *mito-diz* (1), privé de douceur), On la rapproche de *Mithothin*, magicien célèbre qui usurpa les honneurs divins pendant les dix années d'absence d'Odin (bret. *mito-tenn*, rude douceur).

Les anciens Bretons insulaires ne sont pas restés en arrière des autres Celtes dans la création des mythes. Leurs *Teusar-Poulat*, génies très renommés (bret. *teuz-ar-poul-at*, lutin ou génie sur la fosse qui reçoit la semence); leur *Thoramis*, dieu suprême (bret. *torr-à-miz* (2), rupture du mois); le *Mogon* des Cadènes du Northumberland (bret. et gaël irland. *môg*, grand, majestueux et foyer de la famille); *geada* ou *geta*, (garder, veiller); *Mough-ruadh*, grande déesse des Nemèdes d'Irlande, identiques aux Gaëls écossais (gaël d'Écosse *moug-ruaz* (3), crinière rouge); *Macha*, surnom donné à la même divinité (bret. *mâch'a*, fouler, opprimer, accabler); *Dicen*, déesse irlandaise, présidant au sort des humains (bret. *di-ken*, beau jour, belle clarté); les *Dicablots* (bret. *di-kab-lot*, tête part de la lumière), sacrifices offerts à *Dicen* et *Bath* (bret. *bag* ou *bak*, navire), colonisateur et civilisateur de l'Irlande, considéré tantôt comme un dieu, tantôt comme un émigrant venu de l'Orient, nous donnent une idée des théogonies qui se partageaient la foi des populations d'outre-Manche.

XX.

La Suède, la Norvège, le Danemark et la terre de l'antique Germanie ont leurs monuments mégalitiques peu différents de ceux de la Gaule et de la Grande-Bretagne, et leurs croyances, sans s'adresser en apparence aux mêmes dieux, s'exprimaient dans la même langue.

Pour plusieurs des peuples de la Suède et des bords de la Baltique, l'usage général du gaulois et du breton est attesté par Tacite (Germ.,

(1) Nous avons dit ailleurs que la racine *mit* n'existe plus en langue bretonne qu'affectée du signe du diminutif. On y trouve *milouik* (petit doux, douxereux, patelin).

(2) *Miz*, mois, est probablement ici la figure du temps de la vie.

(3) Dans tous les autres dialectes, le nom comporterait les formes suivantes : bret. de Léon *moué-ruz*, hors de Léon *moué-ru*, gallois *mounk-ruz*, gaël irl. *mouing-rush* ou *ruig*. Inutile de faire remarquer que les Gaëls écossais et les Nemèdes, ayant les cheveux rouges, logiquement leur déesse devait en avoir de très ardents.

n. 43 et 43). Aussi la déesse des anciens Goths, chargée du soin de conduire les âmes des morts au palais d'Oden, s'appelait-elle *Dyser* (bret. *di-serr*, clôture du jour). Le dieu du ciel, de la guerre, de l'inspiration poétique et des arts magiques était *Oden* ou *Odin*, suivant les Scandinaves (bret. *hō-den*, vous être intelligent, vous la personne; *hō-din*, votre forteresse sur la hauteur). *Frigga*, femme d'Odin, coupait la trame des vies humaines et recevait dans son sein les braves tombés sur le champ de bataille (bret. *frika*, briser, écraser). *Thor*, leur fils, protecteur de l'homme contre les mauvais principes, génie de l'air, des saisons et des orages, portait une massue qu'il lançait et qui revenait toujours dans sa main. Tous les neuf ans on lui offrait des sacrifices d'hommes et d'animaux (bret. *torr*, action de briser). Le dieu dispensateur du beau temps, du soleil, de la pluie et de la fertilité, *Fréi* ou *Fréir* (1), prenait rang dans ce symbolisme religieux (bret. *frez-hir*, grand clair). On y distinguait pareillement : 1° *Eira*, déesse de la santé (bret. *era*, aérer); 2° *Sounna* ou *Suna*, déesse-soleil (anglais *sun*, soleil; all. *sonne*; bret. *sunna*, sucer, humer; *sounna*, devenir droit, perpendiculaire); 3° *Mané*, déesse-lune (2) (bret. *mané*, montagne); 4° *Lomda*, déesse de l'harmonie (bret. *lomm-dà*, bonne goutte ou goutte-joie); 5° *Lif*, déesse de la vie (bret. *lif*, enduit pour conserver et conforter; *liv*, couleur, teint); 6° *Loke*, génie du mal (bret. *loc'h* ou *louc'h* (3), amas d'eau stagnante); 7° *Var*, qui préside aux promesses des hommes (bret. *war*, au-dessus); 8° *Hermodé*, messager des dieux, toujours cuirassé et casque en tête (bret. *her-mod*, intrépide-modèle et *er-mod*, vitesse-modèle); 9° les *Duergars*, génies nains, dont la parole est l'écho et la demeure le creux des rochers (bret. *du-er-gar*, la jambe noire); 10° la fameuse sorcière *Geirada*, qui fascinait tous les mortels par la puissance de son art (bret. *ger-ada*, semer parole ou promesse).

Plus près de la Gaule que les Scandinaves, la Thuringe se prosternait devant le dieu *Stouve* (bret. *stouvi*, s'incliner, action de s'incliner).

Comme divinité de la justice et de la guerre, les Germains invoquaient *Teut* ou *Thuiscon* (bret. *teû* ou *teuz*, génie, perspicacité; *tuiz-kon*, je mis l'angle, c'est-à-dire le glaive en lieu sûr). *Jedud*, patron divin du commerce et de la fraude (bret. *jed-hud*, calcul-incantation), et leur premier ancêtre mythique *Mannus*, fils de *Thuiscon* (bret. *man* et all. *mann*, homme, figure, personne), recevaient en même temps l'hommage national. Après eux la Germanie vénérât d'une manière toute spéciale ses prophétesses *Aurinia*, *Velleda* (4), qui avait

(1) Chez les Égyptiens, Fré était le dieu-soleil.

(2) Il y avait aussi un dieu-lune phrygien du nom de *Men* (bret. *men*, pierre, noyau, mon).

(3) Outre que les marécages dégagent des principes morbides, les anciens croyaient que les âmes des méchants y étaient reléguées. Cette croyance était générale dans le monde aryen.

(4) Tacite. Germains n. 8, et Hist. l. iv, n. 61, 65; l. v, n. 22, 24.

entraîné ses compatriotes à la guerre, en leur promettant des succès contre les Romains, puis *Ganna*, venue plus tard (bret. *o-rinia*, en charmant; *bel-leda*, propager, étendre la guerre, planer au-dessus; *ganna* pour *kanna*, chanter).

Les anciens Saxons avaient, en Westphalie, leur idole *Irmesnul*, dont Charlemagne abattit la colonne (bret. *hir-men-sul*, longue pierre-soleil), et *Jodult*, figure sans attributs bien définis (bret. *jod-ul*, une joue).

Les Celtes septentrionaux nous sont maintenant suffisamment connus. Rentrions en Italie où ils pourront fournir quelques termes de comparaison à nos lecteurs.

XXI.

Le nord a toujours eu son esprit à part : sa teinte et son originalité se manifestent surtout dans sa poésie religieuse, dont nous venons d'entrevoir quelques reflets. On y chercherait vainement ce vif coloris et ces riantes peintures qui éclosent sous un ciel plus limpide, plus éclatant et plus prodigue de ses bienfaits.

L'Étrurie aurait dû subir toutes les influences méridionales, si le caractère originel de ses peuples, sombre, sévère, quelquefois cruel, n'avait pas été entretenu par les conditions de sa vie sociale, l'insalubrité d'une partie de son territoire, les nécessités de sa défense, les vicissitudes de sa fortune et l'antagonisme plus ou moins latent, mais très réel, des éléments hétérogènes composant sa population. Elle porte l'empreinte de l'aryanisme, mais elle a évidemment puisé à d'autres sources, et on constaterait sans peine dans ses formules, dans ses pratiques, dans son ritualisme tout entier, une fusion de ce qui appartient au nord et au midi avec prépondérance marquée de l'esprit du nord. Rome lui est redevable de son minutieux formalisme et de ses rites.

Le nom générique de la divinité dans la langue des Étrusques était *Æsar* (bret. *éz-ar*, tu vas au-dessus, toi au-dessus, au-dessus du bon).

L'analogie de forme et de sens entre l'*Esus* gaulois et l'*Æsar* étrusque est trop frappante pour ne pas être remarquée. Même manière de concevoir et de rendre l'idée de la divinité. C'est aussi la conception renfermée sous le *Vazarka* des Perses (1).

Les populations italiques primitives ou les Pelasges, si ce sont eux qui ont légué le mot *numen* à la langue latine, avaient compris la divinité d'une façon toute différente (bret. *neu-men*, forme pierre). Ils plaçaient le principe de la force et le symbolisaient dans la matière.

Les dieux particuliers des Étrusques que nous connaissons s'appelaient *Tina*, *Tinia*, *Cupra*, *Menerfa*, *Summanus*, *Mantus* ou *Manus*, *Mania*,

(1) N° 9 de la première partie du présent mémoire.

Manuana, *Turms*, *Vedius*, *Vertumne*, *Pomona* ou *Puemunus*, *Than*, *Sethlans*, *Nethnus*, *Aplu*, *Nortia* ou *Nurtia* et les *Lares*. Nous allons en déterminer les spécialités et traduire le sens de chacun des noms, suivant nos appréciations.

Tina (bret. *pina*, monter, se transporter en lieu haut) équivalait au *Zeus* des grecs auquel était départi l'empire de toute l'étendue des cieux, des nuées et de l'air. *Tinia* dit aussi *Tina* (bret. *kinia*d, chanteur, musicien ; *Kina*, germer, bourgeonner, développer la végétation), reconnaissait son parède dans le dieu de Niza en Thrace, le *Dyonisios* des Grecs, le *Pater Liber* des Romains, *Bacchus*, patron des laboureurs et des vigneron dont les louanges se célébraient dans des chants joyeux. *Ferentina* qui avait son sanctuaire près de *Ferentium*, n'était probablement pas sans rapport avec ce dieu (bret. *feren-kina*, lentille-germer, bourgeonner, se développer).

Cupra, déesse ou dieu adoré comme génie tutélaire des femmes, appartenait, d'après Varron, à la catégorie des *divi consentes*, c'est-à-dire en état d'association (bret. ancien *kuff-rât*, bonne, douce, bienveillante et clémente pensée). Ce serait, sinon une parité divine, du moins une sorte d'homonyme du *Mithra* asiastique (*Mitra*, aimé, doux en sanscrit ; bret. *mit-rât*, douce pensée), que nous avons mentionné dans la première partie de notre mémoire.

Menerfa, *Menfa*, *Menrfa*, nommée *Minerva* par les Latins, est bien notoirement la déesse de l'intelligence, de l'agriculture, de tous les autres arts et des hauteurs. Elle accordait sa protection aux familles, aux tribus, aux corporations d'artisans, aux joueurs de flûte et aux travaux intellectuels et manuels. Les racines des diverses formes de son nom reproduisent dans leur sens complexe l'étendue de ses attributions. Au latin *Minerva* correspondent le breton et le gallois *min-er-vâ* (face ou promontoire (1) dans le lieu). Le tusque *Menerfa* trouve son interprétation tout à la fois dans le breton *menner-va* (intercesseur du lieu ou mon intercesseur) et dans les composés en même idiome *mennerfa* (2) (intercesseur-fève), *menn-erf* ou *menn-erv* (endroit soit en labour soit en jardin, et encore elle invente le sillon et la planche de jardin), *Menn-er-va* (elle pense, elle demande dans le lieu). *Menfa*, rencontre des similaires, dans (bret. et gall. *menn-fa*, endroit de la fève, de la culture de la fève ; gaël écos. et irl. *mein-fa*, face, aspect de la fève).

Les noms latin et tusque de *Minerve* sont complètement étrangers à la Grèce. Pour la majeure partie des Grecs elle s'appelait *Athéné* et en

(1) Varron de *lingua latina*, liv. v, n. 74, dit que *Minerve* est un nom sabin. Les Sabins, nous le savons, habitaient des hauteurs.

(2) La fève étant employée dans les sacrifices expiatoires et passant pour un des aliments les plus substantiels était devenue l'objet d'une grande culture et un symbole religieux.

Arcadie *Coria* qui retient en langue grecque la signification bien peu caractéristique de jeune fille, de vierge (1). La conception n'était pas d'ailleurs absolument identique en Grèce et en Italie. La mythologie étrusque représentait Minerve comme une essence divine spontanée. La mythologie grecque postérieure à Homère donne pour mère à *Athéné* *μῆτις*, personnification de la sagesse et de toutes les opérations de la pensée (2).

Summanus, l'un des neuf dieux étrusques qui avaient le pouvoir de lancer la foudre n'est pas parfaitement connu. Cependant, nous savons qu'il ne faisait gronder le tonnerre que la nuit (*fulgur nocturnum*) et qu'on l'a assimilé à Pluton dans le culte. Varron (3) le range au nombre des dieux apportés à Rome par les Tatienses qui l'avaient apparemment reçu des Étrusques. Les auteurs y voient un dérivé du latin *sub-mane* (sous le matin). Partant des données que nous avons sur ce dieu, nous repoussons absolument cette étymologie. A nos yeux, envisagé sous les traits du maître de l'empire des morts, il devrait se traduire (bret. *soum-man*, s'arrêter, se fixer-figure, en d'autres termes figure sans mouvement qui est celle de la mort), en tant que puissance des ténèbres je l'interpréteraïs par le bret. *kuc'h* ou *kuh-man*, figure mystérieuse, qui se dérobe, qui se cache.

Mantus ou *Manus* est exclusivement étrusque. Il est représenté sur les cercueils sous la forme d'un homme robuste, à l'air cruel, armé d'un marteau ou d'un glaive, pourvu d'ailes et emportant sur un cheval un mort recouvert d'un voile (bret. *man-tu*, il emporte l'homme ou la figure en cachette).

Mania, appelée mère des Lares et des Manes, a vu longtemps ses autels arrosés du sang des enfants qu'on lui sacrifiait. Ce fut Junius Brutus qui substitua dans Rome à cette abominable pratique des offrandes de têtes de pavots. Plus tard on suspendit en son honneur dans les maisons des poupées nommées *Maniæ* ou *Maniolæ*. Je m'attache pour interpréter son nom à l'opinion professée par Preller qui paraît bien établie aujourd'hui. Je fais comme lui de *Mania* une personnification de la terre, de la bonne mère. Il serait difficile de lui donner un autre caractère si on prend garde à la coutume de suspendre l'effigie de

(1) La signification vraie de la déesse arcadienne *Coria* doit se trouver dans la racine bretonne *corr* (petite personne, magicienne, fée). Je ne puis attribuer qu'à une suite de la même idée l'épithète *Boudéia*, qui lui était donnée en Thessalie. J'y retrouve le radical breton *boud* (bourdonnement), d'où dérive *Boudik* (fée) et *Bouda* (bourdonner), nom de l'apôtre divinisé de contrées très étendues de l'Asie. Le grec *boudepsion* (cuir de bœuf) auquel on propose de rattacher *Boudéia* y est tout-à-fait étranger.

(2) Minerve résume en sa personne tous les attributs d'Athéné et de Métis.

(3) *De ling. lat.* l. v, n. 74.

la déesse devant la porte de la maison lorsqu'un danger menaçait la famille (bret. *man-iac'h*, figure saine, salutaire) (1).

Manuana serait une divinité de la même famille que *Mania*. On les a souvent identifiées. Peut-être bien sont-elles des faces différentes d'une seule et même personnification. *Mania*, action bienfaisante de la nature, aurait combattu les maladies et les dangers. *Manuana*, au contraire, action délétère du même principe, aurait conduit l'homme à sa fin (bret. *man-huanad*, figure-soupir).

Turms est indiqué comme identique à Mercure ou ayant avec lui beaucoup d'analogie. *Hermes*, *Thoth*, *Taoh* dans la Phénicie, l'Égypte, la Crète, l'Arcadie et la Grèce, ont des rapports de ressemblance mais n'offrent pas à proprement parler un fond commun. C'est un génie national diversifié et fait en chaque lieu à l'image de ses adorateurs. Telle est, je crois, la définition la plus vraie qu'on puisse en donner. Les Étrusques habiles à construire des ouvrages de fortification, ont caractérisé cet art dans le nom de leur Mercure (allemand, *thurm* et *turn*, tour et donjon, bret. *turunel*, butte de terre, tertre, motte).

Védus est placé par Ammien Marcellin au nombre des dieux d'origine étrusque et assimilé à *Vejovis* qui frappait ses victimes de surdité avant de les foudroyer. D'autres l'identifient avec Pluton (bret. *bé-di*, tombeau du jour, de la lumière).

Vertumnes (*Vertumnus*) avait passé de l'Étrurie à Rome. En Étrurie, il occupait un des premiers rangs. A Rome son rôle se trouvait amoindri. Dieu agricole, présidant aux productions du printemps, de l'été et de l'automne surtout, plus d'un trait de ressemblance le rapprochait de Bacchus. On professe en général l'opinion que son nom vient de *vertere*, tourner, et le caractère mobile qu'on prête à cette divinité tendrait à justifier cette interprétation. Je crois néanmoins qu'elle manque d'exactitude. En latin *ver* est le printemps. Cette racine offre une double forme originelle et un double sens (bret. *guer*, vert tendre, vert clair; *ber*, liquidité, action de couler). Le printemps est l'époque où la sève coule le plus abondamment. C'est aussi le temps où tout reverdit dans la nature. Le breton ne se sert d'aucune de ces expressions pour marquer le printemps. Il dit *nêvez-amzer* (nouvelle année). Ce n'en est pas moins à cette langue que le mot latin *ver* est emprunté.

Dans *Vertumnus* nous remarquons d'abord l'idée de la verdure et d'une active circulation de la sève. Tel est le sens de la première syllable. Puis la seconde (*tum*), si elle est, comme nous le présumons, la racine celtique *tomm* ou *tuenim*, exprimerait l'idée de chaleur, de principe nécessaire pour mûrir les productions de la terre.

Pomone dont le nom est écrit *Puemunus* sur les monuments

(1) Voir Macrobe Satur, l. I, ch. VII.

d'Iguvium, dieu ou déesse, figure ordinairement à côté de Vertumne et remplit comme lui des fonctions agricoles. Nous ne savons rien de plus sur cette conception religieuse (bret. *bué-mont* ou *bué-monet*, vie-devenir, se mouvoir. *Bo-mont* ou *bo-monet*, il sera-commencer, devenir, se mouvoir). Je trouve indiqués sous ces deux formes le commencement, le mouvement de la vie végétale, l'espérance du cultivateur, la renaissance, l'activité et la fructification de la nature.

Than, l'un des dieux suprêmes, celui qui inspirait et dirigeait les augures, était toujours invoqué par eux avant qu'ils traçassent dans le ciel avec le *lituus* les lignes perpendiculaires dirigées vers les quatre points cardinaux pour préparer leurs opérations divinatoires. A Rome on le confondit avec Janus (bret. *tan*, feu).

Sethlans, dieu forgeron mis quelquefois au rang des Cabires par les Pelasges tyrrhéniens et identifié alors avec *axiero*, devenait dans les croyances étrusques une des douze divinités qui lançaient la foudre (bret. *sez-lan* ou *sez-land*, lieu consacré aux traits, aux flèches, ou *sez-lans*, flèche-lance).

Nethuus, Neptune, roi des mers, le *Poséidon* des Grecs, se rend par le breton *né-tun* (non-dune, non-falaise, ou il tord, serre, entoure la falaise). Il pourrait se rendre en la même langue par *nez-tun* (proche la dune ou la falaise). L'étymologie du latin *Neptunus* se rattache au premier sens (bret. *nép-tûn*, nulle colline, nulle dune).

Aplu, dieu-soleil de l'Etrurie, ressemble singulièrement pour la forme au breton *ap-lû* (1), fils-armée, et *ap-luc'h*, fils de la lumière. Il ne ressemble pas moins sous le même rapport au sanscrit a-plu (Jutlandais *a-flue*, grec *αφλω*), *ne nager*, ne flotter sur l'eau (2). Mais le sens des racines bretonnes est plus en harmonie avec la divinité solaire appréciée sur les données que l'antiquité nous a transmises.

Nortia ou *Nurtia*, dieu ou déesse du destin, avait un temple à Volsinies. Chaque année, le premier magistrat de la ville y enfonçait un clou dans la muraille. La même cérémonie s'observait dans les temps de famine, peste, révolte et autres genres de calamités publiques. Cet usage se reproduisait à Rome comme nous le verrons plus loin.

(1) *Net* ou *Neton*, divinité des Acitains ou Aquitains de l'Espagne étant représenté sous les emblèmes réunis du soleil et du dieu de la guerre (Macrobe Saturnales, l. 1^{re}, ch. xix), et les Égyptiens donnant également au soleil des attributs guerriers (voir nos Aperçus historiques, n° 25), il n'est nullement invraisemblable que l'Etrurie ait appelé son dieu-soleil fils armée, c'est-à-dire fils du dieu des armées. L'analogie de forme entre *lû*, armée et *luc'h*, lumière, aurait même pu être une des causes de cette conception. J'observe incidemment que *net* en langue bretonne signifie pur, et *net-on*, moi, le pur.

(2) Si la composition sanscrite devait être considérée comme la véritable étymologie, il y aurait probablement ici une sorte de contraste établi entre le dieu visible dans l'espace et l'esprit divin conçu par les Bramines comme porté originairement sur les eaux.

Quelle idée symbolique associait le nord au destin ? Je ne me charge pas de résoudre le problème, mais pour moi, l'association est manifeste (bret. *nord-ti*, temple du nord. Le nord se dit *nord* en danois et en allemand, *north* en anglais et *nordr* (1) en vieux danois et en islandais).

Nous avons assez longuement traité, dans la première partie de notre mémoire (2), la question des Lares pour nous dispenser d'y revenir ici autrement que pour observer qu'indépendamment de leur qualité de bienfaiteurs, qui rattache leur nom à la racine celtique *lark*, *larg*, chefs religieux et civils, et possédant de plein droit les fonctions prophétiques durant leur vie, ils étaient réputés avoir conservé le don de prophétie après leur mort (breton armoricain *lar*, fais entendre la parole ou il fait entendre la parole). Nous sommes d'ailleurs portés à penser que les Lares appartenaient à des croyances italiques générales antérieures à l'arrivée des Tusques. Il est au moins certain que ce titre était pris par les roitelets de divers peuples de l'Italie indépendants de l'Étrurie, qu'au temps de Tatiüs, les Sabins avaient le culte des Lares, et que Varron (3) est d'avis qu'il y a communauté d'origine de cette religion au pays sabin et au pays étrusque, sans emprunt d'une nationalité à l'autre, d'une langue à l'autre langue. La seule chose qui excite ses doutes, c'est que le mot, de même que les noms des autres divinités qu'il énumère, soit toujours dû à des causes identiques dans les deux idiomes. Cette réflexion est d'une haute importance et parfaitement vraie à notre sens. La double acception de la racine *lar* en serait une preuve.

XXII.

L'ordre naturel des idées nous conduirait actuellement dans les sanctuaires de l'Ombrie, de la Sabine et de Rome. Nous ne le ferons toutefois qu'après avoir jeté un regard rapide sur les cultes nés en Sicile ou dominant chez les anciennes populations siciliennes. L'un d'eux a occupé une place trop importante dans les antiquités des peuples de l'Ombrie et du Latium pour qu'il ne soit pas nécessaire de le rappeler. Je parle de Palès, divinité de sexe incertain, sous la protection de laquelle les bergers mettaient leurs troupeaux.

Son nom est tombé incidemment sous ma plume au n° 15 de la première partie de ce mémoire. J'ai dit qu'il dérivait du sanscrit *pāla*, protecteur et gardien, et du breton *pali*, vêtement qui protège le corps.

(1) Lorsque Le Gonidec exprime des doutes sur la primordialité du mot *nord* dans le breton, il est à croire qu'il se trompe, puisque le mot existe dans cinq autres langues gaéliques.

(2) N° 6.

(3) Varron. *De ling. lat.* l. v, n. 74.

J'ai même indiqué le mot *paladin* (1) comme dérivant probablement de la même racine commune au breton et au sanscrit. Présentement je crois avoir commis une erreur à cet endroit.

Palès personnifie la vie pastorale et nomade primitive des peuples de la Sicile et de l'Italie. La masse de ces pasteurs a été refoulée en Sicile par de nouveaux arrivants, agriculteurs et plus civilisés. Il n'est demeuré en Italie que quelques débris de ces populations, non pas toujours complètement fusionnés avec les races dominantes qui avaient démembré leur nationalité, mais modifiés par l'influence de leurs maîtres ou de leurs voisins. Or, si *Palès* est l'image d'un peuple errant sur les montagnes et dans les forêts, on doit logiquement s'attendre à trouver dans son nom la trace du genre d'existence de ceux qui ont créé son culte. Eh bien ! cette idée est renfermée dans le breton *balé*, marche, et *balez*, tu chemines, tu marches, tu te promènes.

La permutation de lettres est non-seulement normale, mais justifiée par un passage de *Mœvius*, qui appelle le mont Palatin *Balatium* (2). Nous savons en outre que ceux des Aborigènes qui vinrent du pays de Réate dans le *Septemmontium*, auraient porté le nom de *Palatini*, et que les bergers arcadiens de l'émigration d'Évandre auraient été dits *Palantieï* (3).

Les racines bretonnes *ti*, pl. *tiez*, et *tiek*, pl. *tiéein* indiquent la première une habitation et la seconde la situation de chef de famille. *Bala* est l'infinitif du verbe qui nous a donné *balez*. *Balan* est le genêt.

En raisonnant sur ces données, nous serions amenés à reconnaître dans le *Palatium* ou *Balatium* le lieu de retraite ou la résidence fortifiée qu'avaient fini par se donner les nomades chassés des environs de Réate, et les *Palantieï* ou *Balantieï* deviendraient des chefs de famille réduits à vivre avec leurs troupeaux au milieu de champs de genêts avant leur passage en Italie. Mais, sans indices particuliers sur le genre de vie primitif des compagnons d'Évandre, nous signalons une apparence étymologique de leurs noms sans vouloir nous y arrêter, et uniquement pour qu'il soit bien entendu qu'il ne se rattache pas à *Palès*.

Nous ne faisons pas aussi bon marché de notre interprétation des mots *Palatium* et *Palatini*. Nous en trouvons la confirmation dans la *diva palatua*, déesse protectrice du Palatium (bret. *bala-tua*, marcher-cacher). C'est le refuge personnifié et divinisé d'un groupe de nomades.

Les fêtes de *Palès*, s'appelant originairement les *Palilia* (bret. *balliac'h*, allée plantée d'arbres-pierre), supposeraient un autel de pierre auquel on se rendait sous l'ombrage de grands arbres pour la célébra-

(1) *Paladin*, je le reconnais maintenant, vient évidemment de *balé-den* (bret. homme de marche).

(2) Varron. *De lingua latina*, l. vi, n. 53.

(3) *Ibidem*.

tion. La substitution faite par les Romains de *Parililia* à *Palilia* offre à l'esprit une idée nouvelle, celle d'une garde attentive et d'un accouplement fécond du bétail (bret. *pâr* observation, attente, affût; *par*, il accouple).

Le nom des frères *Paliques*, Dioscures de la Sicile, s'explique moins facilement. Il est fort mal interprété, à notre avis, par la contraction supposée des mots grecs *palin-icnéomai* (qui reviennent à la lumière). Une licence poétique a pu faire *ico* de *icnéomai*; mais il ne s'agit pas ici d'un des effets dramatiques produits par l'imagination d'Eschyle. Nous examinons un terme usuel, et ce n'est pas à la poésie que nous devons en demander la raison.

La légende des *Paliques* leur donne une naissance merveilleuse, qui les relie, comme la situation de leur temple et les circonstances de leur religion, au culte naturaliste et cosmogonique. Leur mère, Etna ou Thalie, pour se soustraire au courroux de Junon, s'enfouit dans la terre. Au jour de leur naissance, les frères jumeaux s'échappent de cette retraite et reçoivent l'adoration des mortels. Suivant les uns, Vulcain est leur père, suivant d'autres, leur aïeul maternel. Leur sanctuaire, établi à Palice, au pied de l'Etna, servait de refuge aux esclaves fugitifs. Personne n'eût osé les y poursuivre. Auprès de ce lieu, dont l'oracle était célèbre, existaient deux petits lacs d'eau bouillante sulfureuse qu'on regardait comme leur berceau. Sur leurs bords s'étaient accomplis des sacrifices humains. Dans les temps dont le secret appartient à l'histoire on n'en faisait plus; mais les serments solennels étaient prêtés par les eaux de ces lacs. Le serment était-il sincère? la tablette sur laquelle il avait été écrit surnageait. S'il se traduisait, au contraire, en un parjure, la tablette disparaissait. La mort ou l'aveuglement punissait le coupable.

Si l'on s'attache à l'ensemble de ces faits, l'induction logique à en tirer est que le nom de *Paliques* contient, tout autant que la légende mythologique, une allusion à la cause mystérieuse du bouillonnement des sources vénérées, transformée en un miracle et, par une de ces associations d'idées si familières à l'antiquité, une allusion non moins certaine au privilège qui couvrait les suppliants d'une protection inviolable, et plaçait la foi jurée sous une ombre divine (bret. *pali*, manteau; bret. et anglais *pall*, couverture; le latin *pallium* a le même sens).

Palès et les *Paliques* étant les deux seuls cultes saillants appartenant en propre à la Sicile, nous ne nous occuperons pas autrement des religions siciliennes.

XXXIII.

Nous avons trouvé en Sicile, et retrouvé dans toute l'Italie en la personne de *Palès*, le symbole de la vie pastorale et nomade. Son nom évoque le souvenir d'une autre divinité qui n'est peut-être pas moins ancienne, mais dont le caractère originel a été très altéré dans les religions romaines. *Sylvanus* (bret. *sil-van*, homme du filtre), est le dieu des forêts (bret. *sil-vâ*, lieu du filtre (1), c'est-à-dire lieu où se forment les sources, où s'élabore et circule la sève des grands végétaux qui les couvrent). Comme à l'origine les hommes fixaient leurs demeures dans les clairières et y faisaient paître leurs troupeaux, naturellement il aimait les bergers et les bestiaux. Il partageait ses faveurs entre eux et les chasseurs en forêts, et présidait en même temps à la végétation des arbres forestiers.

Ses attributs, comme protecteur de l'arboriculture horticole, des limites des propriétés et des basses-cours, sont des additions faites après coup, mais qui pourraient bien signaler la transition de la vie pastorale à la première période de l'existence agricole des anciens pâtres. Les cérémonies symboliques, rappelées par saint Augustin dans *la Cité de Dieu*, encore pratiquées de son temps dans les campagnes de l'Italie, à l'occasion des accouchements, pour écarter les mauvaises influences et les attaques de Sylvain, nous reportent à l'âge reculé où les tribus adonnées à l'agriculture avaient à se défendre contre les incursions subites des populations forestières.

Faunus, souvent appelé *Fône*, quelquefois *Fons*, se distingue à peine de Silvain, quand on les compare d'une manière superficielle. Envisagé sous sa figure primitive, d'accord avec l'étymologie de son nom, Faune nous apparaît sous des traits tout-à-fait différents (bret. *fonn*, *fonnuz*, *foun*, *founuz*, abondant, prompt, rapide). Il en est de même de la déesse *Fauna* (bret. *fonna* et *founa*, abonder, porter profit). Ils étaient donc synonymes de fécondité, prospérité, activité, abondance, richesse, et comme la source principale du bien-être chez les anciens peuples italiens était la culture jointe à l'élevé du bétail, Faune eût manqué à sa mission s'il n'avait pas protégé les pâturages et donné aux terres leur fertilité. *Faunus* est le principe fécondant de la nature, *Fauna* l'élément fécondé.

L'agriculture ayant été le premier pas de l'homme dans la voie de la civilisation, les légendes représentent Faunus comme adoucissant les mœurs, et les peuples, passant rapidement par une nécessité de conservation du travail des champs à ceux de la guerre, la voix de ce dieu

(1) Les racines bretonnes *sil-vâ* sont manifestement celles du latin *silva* (forêt).

s'élève inopinément et terrible au milieu des batailles pour jeter la terreur dans les rangs des ennemis de Rome (1).

Évandre, que les mythes font venir d'Arcadie et régner sur l'Italie, est la forme grecque du nom de Faune dans une de ses acceptions (*Εὐάνδρος*, fertile en hommes courageux). L'immigration arcadienne a dû se trouver mêlée à la période symbolisée par Faune, mais elle ne l'absorbe pas. Elle n'en est qu'un épisode.

Ce ne sont pas seulement les soins agricoles et les habitudes de la guerre chez les mêmes hommes qui caractérisent la période faunienne. Elle vit s'élever une institution absolument inconnue en Italie dans les temps antérieurs, une corporation de prêtres, devins, prophètes, médecins, poètes et chanteurs, déployant une prodigieuse activité. Ils parcourent l'Italie dans tous les sens. Les campagnes retentissent du chant de leurs vers. Ils sont au chevet des malades et conseillent le laboureur. Par eux il apprend à purifier sa maison et ses étables, à assainir sa propriété. Ils pratiquaient les expiations.

Leurs demeures sont les cavernes au milieu des bois. Les profanes ne peuvent y pénétrer, mais on vient leur demander l'avenir à haute voix en se tenant à une distance respectueuse, ou bien on inscrit la demande sur l'écorce d'un arbre, et le lendemain, la réponse écrite au stylet se lit sur un hêtre (2).

Plusieurs arbres, le hêtre en particulier, étaient consacrés à Faune. Il est remarquable qu'il a été pris, ainsi que les prêtres, ses homonymes, pour symbole de l'abondance, de la même façon que les Druides, dont la présence sur une propriété présageait d'heureuses récoltes, suivant la foi populaire des Gaulois (3).

Faune, fécondant les troupeaux, était dit *Innus* (bret. *hinnda*, braire), et sous son attribut de protecteur du bétail contre les loups et (je le présume) des propriétés contre les agressions, on l'appelait *Lupercus* (bret. *lu-perc'h*, armée-propriété).

Les racines des mots bretons (*fonnuz*, *fonna*, *fonn* et *foun*) des mots latins *faunus* et *fauna* et du vieux mot sabin ou ombrien *fone*, qui nous occupent en ce moment, ont déjà pris place dans notre mémoire (4). Ce sont, rappelons-le en passant, *fô*, hêtre, chaleur, ardeur, inflammation; *faô* et *fav*, hêtre et fève; *fa*, fève, dont nous avons expliqué la signification symbolique.

Fauna avait trois surnoms : *Fatua* (bret. *fa-tua*, dérober la fève);

(1) On trouve de nombreux exemples de cette croyance dans l'histoire romaine, et tout indique que les généraux romains en tiraient partie pour exciter le courage de leurs soldats.

(2) J'en ai parlé au n° 5 de la première partie du présent mémoire. (Voir aussi Varron, *de lingua latina*, l. vii, n. 36.)

(3) Strabon, l. iv, ch. iv, n. 4.

(4) Première partie, n. 5.

Favola (bret. *fav-hoalla*, exercer une attraction sur la fève ou sur le hêtre), et *Fau-la* (hêtre ou fève-main).

Fons, forme ombrienne du nom de Faune, et qui n'est qu'un dérivé de *Fone* ou *Fonn*, s'employait à Rome pour exprimer une fontaine et le dieu des fontaines. La fertilisation des terres par les eaux qu'épanchent les sources a déterminé cette application.

Le cycle faunien suivait son cours (1), lorsque survint dans le Latium une tribu dont l'unique religion, peut-être, se résumait dans un génie bienfaisant qui veillait à la prospérité des familles et de la petite nationalité. Il défendait l'entrée des maisons contre les attaques des mauvais principes et des malfaiteurs, l'entrée des forteresses et de son temple, qui était lui-même une forteresse, contre les entreprises de l'ennemi. Comme chargé de la garde du pays, il était dieu de la guerre; comme conservateur et bienfaiteur, il présidait aux naissances, à toutes les productions et même aux saisons qui exercent une si grande influence sur tout ce qui a vie et faculté de reproduction.

Ce dieu ou génie, un des plus connus dans l'histoire romaine, devait son titre divin (Janus) à la racine celtique *gana* (engendrer, produire, créer (2), mais la forme du mot est absolument sanscrite (*janus*, *jani*, *janu*, naissance, génération). Ni la racine, ni la forme ne paraissent exister en grec, en allemand, en anglais et en danois. La tribu de *Janus* était donc de race aryenne mais détachée de la souche-mère postérieurement à la séparation des Celtes : le sanscrit avait commencé et pouvait être complètement formé lors de ce détachement. En un mot cette nationalité et les peuples parlant les langues aryennes de l'Inde avaient plus longtemps apparenté.

Les Latins, employant l'expression dans un sens figuré, avaient assimilé l'entrée d'une maison à l'entrée de l'homme dans la vie et *janua* signifiait porte dans leur bouche.

Quoiqu'on en ait dit, je ne vois pas *Janus* hors du Latium dans les temps antiques. C'est là que la légende le conduit. Je reconnais que les Pelasges avaient une divinité quelque peu analogue; identique, non; homonymé, pas davantage. Les Étrusques avaient leur *Than* dont les attributs ont été plus tard réunis à ceux de Janus à Rome. Mais en réalité les deux figures primitives ne se ressemblaient pas plus que les noms. Quant aux Sabins, ils n'adoraient pas Janus. Ceux d'entre eux (les Tatienses) qui occupèrent une des sept collines et qui eurent souvent la domination de la contrée, ne lui avaient élevé aucun autel au dire de Varron (3). Ils n'avaient encore adopté que des dieux étrusques : *Védius*, *Vertumne*, *Summanus*. Les Tusques, qui incorporaient volontiers à

(1) Il serait difficile d'interpréter autrement les légendes.

(2) Les *Ganas* sont des dieux subalternes de la génération dans l'Inde.

(3) Liv. v, n. 74.

leurs religions les objets du culte des nationalités soumises, auront certainement adopté Janus pour leurs établissements du Latium. Le patriciat sabin de Rome l'adopta aussi par politique. Mais dans les histoires il reste toujours le dieu exclusivement latin. Il repousse violemment les Sabins et les frappe d'épouvante quand ils poursuivent les Latins. Enfin, malgré les honneurs rendus à son temple, malgré l'obligation rituelle de le nommer en première ligne dans toutes les invocations, il s'efface devant une autre figure (celle du dieu Mars) dans la suite des prières, ou plutôt il s'y absorbe. C'est apparemment qu'il symbolisait une minorité dans la population, minorité imposante par l'influence civilisatrice que ses ancêtres avaient exercée, mais fondue dans une masse qui avait conservé son énergie vitale et son caractère spécial.

Si les traditions du culte de Janus laissent apercevoir en lui un dieu du soleil uni aux éléments générateurs des sources (1), ce n'est à nos yeux qu'une conception dérivée d'une sorte de confusion avec le *Than* des Étrusques, avec des attributs de divinités locales et qui n'avait rien de primordial dans l'esprit des Latins.

XXIV.

L'époque du commencement de Saturne en Italie et la racine de son nom se dérobent dans un nuage. Sa divinité embrasse trop d'attributions pour ne pas être l'image de plusieurs symboles successivement réunis.

La tribu de Janus aurait eu sa forteresse sur le Janicule (2). Si on accepte comme renseignement une des traditions de l'antiquité, elle pratiquait l'agriculture, mais une agriculture dans l'enfance. La tribu de Saturne, arrivée plus tard avec des connaissances agricoles plus avancées, fut bien accueillie et occupa sans obstacle la hauteur du Capitole. Saturne disparaît nonobstant tout-à-coup. Sa tribu ne conserve pas son hégémonie. Mais quel était le peuple saturnien ? La légende se charge de répondre qu'il sortait de la branche pelasgique, que chassé de ses premiers foyers, il vint, sur la foi de l'oracle de Dodone, chercher une résidence en Italie au temps des Sicules (3).

Cette légende doit avoir un fonds de vérité comme la plupart des légendes. Malheureusement il n'est pas facile de le séparer de son alliage. Néanmoins il s'en dégage un fait capital. Le caractère dominant du primitif Saturne en Italie aurait été l'art de la culture perfectionnée.

(1) Macrobe Saturnales, l. 1^{re}, ch. ix. Aux faits mythologiques qu'il rapporte, nous ajoutons qu'on donnait pour épouse à Janus *Juturne*, nymphe romaine des fleuves et des sources, et qu'on faisait naître de cette union *Fons* ou *Fontus*, patron des fontaines.

(2) Le breton *ganiz-kul* (je produisais le fertile) indiquerait un lieu productif.

(3) Macrobe Satur., l. 1^{re}, ch. vii. — Varron, de ling. lat., l. v, n. 42.

Aussi, Macrobe déclare-t-il au chapitre vii^e déjà cité : « les Romains l'appellent *Sterculus* parce qu'il a le premier fertilisé les champs par l'emploi des engrais, » et Preller n'hésite pas à dire que Saturne ou son fils *Picus*, jouissait d'une grande considération sous le nom de *Sterculus* ou *Stercès*. D'un autre côté, Macrobe (*Satur.*, l. 1^{er}) croit que *Saturnus* est pour *Sathimus* qui dériverait du grec *σάθη*, et qu'il a été assimilé à *χρόνος* (le temps), qui est un des éléments de la création. Enfin, Preller constate qu'une inscription trouvée sur un vase antique donne son nom sous la forme *Saeturnus*.

Je reprends les divers noms que nous venons d'indiquer. *Picus* (bret. *pika*, travailler la terre avec le pic), *Sterculus* (bret. *ster-kul*, cours d'eau gras, cours d'eau fertilisant), *Stercès* (bret. *ster-kèz*, il divise le cours d'eau) annoncent une culture sachant utiliser les ressources. *σάθη* avait passé dans le latin *sator* (sемеur) dont on avait fait un Dieu particulier correspondant au celtique *at-or*, entrée de la semence et *hader* (sемеur). *Sathimus* n'est ni latin ni grec, mais si ce mot a servi pour désigner Saturne, ce serait (bret. *sasi-moz*, figure de la saison ou *sasi-mus*, il épie, il observe la saison). Voilà trois des faces de Saturne : 1^o travail et engrais des cultures ; 2^o ensemencement ; 3^o observation raisonnée de la saison dans les opérations agricoles. Reste le *Saeturnus*, qui est une quatrième face du dieu, le relâchement des liens de l'esclavage en son honneur, la liberté qu'on rendait aux esclaves durant ses fêtes, et qui se traduisait non-seulement à Rome, mais à Babylone, en Phrygie et dans toute la Grèce en travestissements et en scènes licencieuses et bruyantes (bret. *saë-tourn*, vêtement-il fait grand bruit). Tous ces emblèmes ne représentent pas une unité d'époque. Ils syncretisent dans leur ensemble des œuvres successives, des civilisations superposées, un fonds indigène disparaissant en quelque sorte sous la surcharge de ses emprunts.

Saturne était un dieu de la terre, mais seulement pour le travail auquel elle est soumise dans l'arrière-saison et pour la semence qu'elle réclame alors. Il se reposait ensuite attendant le retour de l'automne pour redevenir actif. De là probablement ces liens de laine qui garrotaient sa statue pendant l'année, et n'étaient enlevés qu'à l'époque de ses fêtes. De là aussi, on peut le penser, le répit donné à l'esclavage dont la main façonnait les terres dès qu'elles étaient emblavées au milieu de décembre.

Les Sabins avaient adopté Saturne comme les Latins et les Étrusques, puisque les Tatienses lui élevèrent un autel à Rome (1). Cette adoption, quelle qu'en soit la cause, n'a pas eu pour but de combler une lacune de leur religion. Mars, en effet, constituait une vaste conception divine comprenant les attributs agricoles de Saturne. Il avait, dans la Sabine,

(1) Varron, *ling. lat.*, l. v, n. 74.

le Samnium, l'Ombre et partout où avaient pénétré les populations sabines et ombriennes, une popularité et une suprématie qui ne se sont jamais démenties. Le culte officiel a pu donner à Jupiter l'empire de l'Olympe. La foi populaire des campagnes lui préférait *Mars*, *Mamers*, *Mavors* (son nom avait ces trois formes) et le paysan du Latium lui-même, tout en prenant part aux Saturnales, plaçait avant tout sa confiance en lui. Car, on se ferait une idée étrange de ce dieu, si on ne voyait en sa personne que le dieu de la guerre, l'*ἄρης* grec. Il était à la fois dieu de la guerre, dieu du labourage, défenseur des limites de la propriété, soutien de l'homme dans les dangers, maître souverain dans la paix et dans la guerre, le chef admirable qui administre et conserve miraculeusement le monde encore bien qu'il lui fasse subir de rudes épreuves.

Ses noms ont toutes ces significations : (bret. *Marr*, il travaille à la houe, il écobue ; *Mars* et *Marz*, merveille, miracle, chose digne d'admiration, frontière ; *Ma-mer*, mon gardien, mon chef, mon gouverneur et encore, il est — il règne (1) ; *Ma-hors* (2), il est massif ; *Mâr*, danger, difficulté, péril). Le sanscrit et le persan donnent à la même racine une partie des acceptions que nous venons de vérifier en langue celtique et d'autres acceptions concordantes avec le caractère et les œuvres de Mars (sanscrit *marta*, *martya*, mortel ; persan *martya*, homme. sansc. *marya*, mari, *maryâ*, borne, limite).

Pour se convaincre que ce ne sont pas de pures coïncidences, nous allons expliquer, d'après l'économie agricole de M. P. Caton, au ch. 141, les pratiques religieuses de la purification des terres dans le but d'obtenir de bons succès en agriculture. Le sacrifice offert à cette occasion (le *suovitalien*) consistait dans l'immolation d'un porc, d'un agneau et d'un veau non sevrés. Il y avait en outre offrande de vin, de galettes et de gâteaux. Avant d'égorger les animaux, on présentait le vin à Janus et à Jupiter en disant : « Mars, notre père, je te conjure d'être propice » à moi, à ma maison et à mes gens ; c'est dans cette intention que j'ai » fait promener une triple victime autour de mes champs, de mes terres » et de mes biens afin que tu en écarter, éloignes et détournes les maladies » visibles et invisibles, la stérilité, la dévastation, les calamités, les » intempéries ; afin que tu fasses grandir et prospérer mes fruits, mes » grains, mes vignes et mes arbres ; afin que tu conserves la vigueur » à mes bergers et à mes troupeaux et que tu accordes santé et prospérité » à moi, à ma maison et à mes gens. Aussi, pour purifier mes champs, » mes terres et mes biens et pour faire un sacrifice expiatoire, daigne » agréer ces trois victimes à la mamelle que je vais immoler. »

Il est clair que l'idée dominante de cette grande physionomie religieuse, providence des champs et de l'humanité, n'a rien du sentiment guerrier.

(1) En interprétant *Ma* dans le sens de *il est* nous rattachons le Mars sabin à la déesse *Ma* de la Cappadoce qui était aussi assimilée à Bellone.

(2) La permutation de l'*h* en *v* est normale.

Les traits du génie de la guerre sont venus s'ajouter dans le *Mars* officiel, qui n'a jamais été complètement le Mars des villageois, et n'a été accepté par l'armée que comme une des formes et l'un des vocables du *quir*, *kir* ou *bir* des Sabins.

XXV.

Au lieu de dénombrer immédiatement les autres dieux de l'agriculture, je poursuis la revue des divinités antiques dont le rôle a été prépondérant. En procédant ainsi, je rendrai plus sensible l'enchaînement des faits qu'il importe de mettre en relief. A ce titre *Vesta* et *Vulcain* se placent logiquement ici.

Vesta (bret. *gwestad*, doucement, paisiblement, modérément), est le symbole du foyer domestique, national et municipal ; le symbole de la paix, de la tranquillité, de l'union et de la douceur des mœurs. Autour d'elle se groupent les pénates, dieux de la patrie et de la famille, que nous avons précédemment caractérisés (1). Le grec *ἑσθίω*, consumer, est étranger à l'appellation de *Vesta*, et si le sanscrit *was* (2), habiter, demeurer, offrirait plus d'affinité pour le sens, la forme est trop différente pour s'y arrêter, tandis que le celtique *gwestad* satisfait pleinement l'esprit.

Le feu avait pour nos ancêtres une valeur symbolique qu'on ne soupçonnerait pas aujourd'hui, tant les idées de la race aryenne ont changé. Les colonies allumaient leurs foyers à celui de la métropole. Elles ne s'éloignaient qu'en emportant le feu sacré, et quand il venait à s'éteindre soit dans le voyage, soit à leurs nouvelles résidences, c'était au foyer commun de l'humanité, au foyer solaire qu'elles le ranimaient par les moyens que la physique nous indique, en accompagnant cette cérémonie des prières et des rites expiatoires (3).

A Rome, on avait donné la forme ronde au temple de Vesta sous l'inspiration de l'idée, passée depuis dans les doctrines de Pythagore, que le feu est l'unité et le principe d'où procèdent tous les autres, situé au milieu de la sphéricité de l'univers (4). Ce symbolisme rattache Vesta au culte du feu chez les Parsis, non pas que leurs temples ou leurs autels soient sphériques, mais parce que leurs termes liturgiques reproduisent la même pensée.

Chez les Parses du Goudjerats et du Kerman, le feu, objet de leur adoration, est entretenu par le *Mobed* (bret. et gaël d'Irl. *môg-bed*,

(1) Première partie du mémoire, n. 6.

(2) le mot sanscrit *was*, habiter, demeurer, a sa racine dans les mots bretons *va* lieu, endroit, *gwaz*, homme, vassal, domestique.

(3) Plutarque.

(4) Plutarque, *Vies des hommes illustres*, *Numa*, n. 15.

foyer du monde). Le sanctuaire, l'*Atechgah* (bret. *a-tech-gah*, à la coutume, à l'usage du *gah*) (1), consiste en une petite chapelle carrée où se trouve l'adoscht ou pierre supportant le bois enflammé. Le *Mobed* est à proprement parler un serviteur du sanctuaire, quoiqu'il récite l'office du neaesch (bret. *nea-esk*, tourner en tous sens-épuisement). Ses supérieurs hiérarchiques sont les *Herbeds* (bret. *her-bed*, héritier ou possesseur du monde).

Les Romains avaient chargé un collège de vierges prises dans les premières familles de la ville de garder et d'entretenir le feu, image de Vesta. Une négligence dans le service, qui amenait l'extinction de ce feu était punie de mort comme la violation du vœu de virginité. Mais le flux de prières et le mysticisme du culte des Parses étaient bannis du temple de Vesta.

Vulcain (*Vulcanus*, anciennement *Volcanus*) était adoré à Rome comme dieu du feu avec Vesta et Summanus. On lui offrait les armes, et on brûlait en son honneur les dépouilles de l'ennemi. Outre son temple du Champ-de-Mars, il avait un lieu consacré, le vieux Volcanal, consistant en une simple plate-forme, élevée au-dessus du Comitium. Suivant la tradition, là s'était conclue l'alliance des Romains et des Sabins, et là aussi se tenaient anciennement les assemblées publiques.

L'étymologie de *Volcanus*, sans aucune espèce de relation avec le mot *Ephestios* qui le désignait en langue grecque, n'a jamais été donnée avec certitude. Elle me semble découler de deux idées : l'incandescence du foyer du Comitium qui s'apercevait de loin à cause de son élévation (bret. *volz-kann*, arcade brillante, tertre brillant), et l'aspect des trophées d'armes appendus dans le temple (bret. *volz-kann*, voûte ou arcade-combat).

On avait associé à son culte la déesse *Lua* à laquelle on consacrait également les dépouilles de l'ennemi. Ceux qui l'ont identifiée avec Ops et Rhée n'ont pas bien compris son caractère. Je reste convaincu qu'elle symbolisait tout simplement la cérémonie de la consécration à Vulcain, accomplie par l'armée victorieuse (bret. *lû*, armée ; *lua* (2), représenter une scène militaire).

XXVI.

En quittant *Vesta* et *Vulcain*, nous nous trouvons en face d'un dieu dont on se fait en général une très fausse idée. L'Hercule romain n'a rien de commun avec le héros grec Ἡρακλῆς, fils d'Alcmène. La légende

(1) Nous savons que dans la religion des Parses le *gah*, dont le nom appartient au sanscrit, est un envoyé céleste.

(2) Le dictionnaire breton donne à *Lua* le sens de parodier. Dans l'usage actuel, il n'en a pas d'autre, mais sa racine annonce que le sens primitif devait être parade militaire.

le représente combattant en Espagne pour conquérir un troupeau, combattant Cacus qui avait volé son butin et passant en Sicile pour y chercher ses bœufs qui avaient traversé le détroit à la nage. Il enseigne la culture à deux sujets d'*Evandre* (1). L'un de ces disciples *Pinarius* (bret. *pinard*, richard), se montre peu empressé à pratiquer les leçons du maître. Hercule le délaisse pour ne plus s'occuper que de son autre élève (2) *Potitius* (bret. *pot-hi-ti*, population usant de vases à eau, d'ustensiles d'arrosage). Outre ces traits, un grand nombre d'autres constatent dans Hercule un génie de l'abondance des propriétés champêtres. De là l'offrande à Hercule de la dime de toutes les productions. Cette donnée admise *Hercules* (nom latin) correspond exactement pour le sens et pour la forme au breton *her-kul* (3), possesseur prospère, possesseur dans l'abondance. Le nom se modifiait avec l'idée dans les différentes contrées de l'Italie. Dans les lieux où se parlait l'osque pur c'était *Herecles* ou *Heracles* (bret. *her-é-klé* et *her-à-klé*, possesseur de glaive), en Étrurie *Hercle* (bret. *her-klé*, possesseur-épée), et pour la plèbe sicilienne *Herukalos* ou *Herullos* (bret. *her-hu-kâl*, vous, principe de possession ; *her-hu-law*, vous, main intrépide ou possesseur-vous-main).

Hercule, sur quelque point de l'Italie qu'on étudie son caractère, n'avait donc en réalité qu'une certaine analogie dans la construction des noms avec l'Hercule de la Grèce, et il n'en avait aucune avec le *Sandes* oriental. A celui-ci aurait eu plus d'affinité nominale un héros laboureur, dieu ou génie sabin ou ombrien, importé à Rome par les Tatienses (4), *semo sancus* ou *dios fidius*, pourvu, du reste, d'un patronage agricole avec large part dans les attributs divins de la lumière. On l'invoquait comme garant des contrats et du serment, présidant non-seulement aux engagements des simples citoyens, mais aux relations internationales et au droit des gens. Dans la Sabine, il avait une classe de prêtres appelés *Cupensi*, mais qui furent affectés au culte d'Hercule lorsque celui-ci, sous l'image qu'on lui donnait à Rome, eut éclipsé cette entité de l'antique religion des Sabins, en s'emparant des circonstances les plus remarquables de son histoire légendaire. Les Ombriens disaient *fisonius sancius* et l'invoquaient immédiatement après le dieu suprême. Le toit de ses temples avait une ouverture pour laisser passer le jour, et les serments placés sous son invocation devaient être prêtés à ciel ouvert. Preller contient de précieux renseignements sur cette figure religieuse,

(1) Mot grec en rapport pour le sens avec le breton *fonnuz* (qui abonde), ainsi que nous l'avons vu.

(2) La préférence donnée par Hercule dans le mythe paraît être celle de la petite culture maraichère sur la grande.

(3) Varron, *de lingua latina*, l. v, n. 74, affirme que le mot *hercules* est sabin, c'est-à-dire incontestablement celtique.

(4) Varron, *de ling. lat.*, l. v, n. 74.

mais il me semble être dans l'erreur quand il en vient à dériver *Sancus* autrement dit *Sangus* de *sancio* et de *sanctus*, *fidius* de *fides* et de *fædus* et *dius* de *dies*. Ces étymologies appartiennent à la langue latine, et le nom ainsi que les épithètes sont très probablement beaucoup plus anciens que le latin, conséquemment empruntés aux racines d'une langue antérieure (bret. *sankus*, piquant, qui enfonce (1); gaël d'Irl. *fiz* et gall. *fydd*, foi, fidélité, assurance, témoignage (2), bret. *di-uz*, clarté, jour, lumière d'en haut; ancien breton *diu*, *div* et *diw*, dieu).

Je ne suis pas plus d'accord avec Preller pour l'origine de *semo* qui est dit au pluriel *semunes* dans la version la plus ancienne du chant des frères Arvales, et je ne suis pas moins séparé des autres étymologistes. Preller pense que le radical de *semo* est *semen*, semence, qui a lui-même pour racine *serere*, semer. Ceux qui ne donnent pas la même interprétation offrent le latin *semis* (moitié) comme la véritable source. *Semen*, grains en gerbes et *serr*, enfermer, enfouir, sont du celtique. *Semis* semble être dans le latin d'une autre provenance, mais aucun de ces mots n'est en correspondance logique avec *semo* qui reconnaît au contraire un sens approprié dans le bret. *semel*, âme d'un mort, esprit, génie.

Sankus n'était pas le seul *semo*. La certitude en est fournie par les monuments et en particulier par l'invocation des Arvales. Tous avaient eu la vie humaine, si on s'en rapporte à leurs légendes. Leurs actions les avaient élevés à la vie divine.

Il reste un nom sur lequel je ne me suis pas expliqué, les *Cupensi*, prêtres ombriens de *Sankus*. J'en aperçois l'origine dans (bret. ancien *kuff-enn-ti*, dans la maison du bon).

(1) Cette qualification convient parfaitement au caractère du dieu et de son peuple, essentiellement héroïque et guerrier. Il lui convient à un autre égard. La confirmation des traités avait lieu chez tous les peuples primitifs et même chez les nations policées dans une haute antiquité en les accompagnant de l'effusion de quelques gouttes de sang arrachées à la veine de chacune des parties contractantes. Cette particularité permettrait de voir dans le latin *sancio* la racine celtique *sankus*, mais jamais *sankus* dans *sancio*. *Sancius* doit être tout simplement une variante de *sankus*. En gaël d'Irl. et d'Écosse *san* a la signification de sain, d'heureux, et forme le radical de *sanctus*, saint, si ce dernier mot n'est pas une acception particulière de *sankus* introduite dans un temps où la guerre était une sorte de sanctification et conduisait souvent à l'apothéose. Je dois observer au surplus que je regarde comme incontestable qu'au verbe breton *sanka*, enfoncer, piquer, assujettir, presser, imprimer quelque marque, il faut rattacher le sanscrit *sanga*, vieux danois et island. *sanka* et danois *sanke*, réunion, jonction.

(2) Sur ce point encore nous avons l'autorité de Varron (*de ling. lat.* l. v. n. 74). *Fides* dérivait du sabin et l'on sent que *dius* ne peut être que le gall. *fydd*, affecté de la terminaison latine. L'ombrien *fisovius* se retrouve dans le celt. *fiz-ho-diu* (le *v* permutant en *d*), foi-vous-dieu.

XXVII.

Puisque nous avons parlé d'un chant célèbre que répétait périodiquement un collège de prêtres, disons ce qu'était cette institution attribuée à Romulus (1), et mettons en regard celles des Saliens, des Féciaux, des Flamines et des Pontifes. Parlons aussi de quelques fêtes religieuses et des servants des temples ou sanctuaires.

Outre que Romulus est le mythe d'une époque, ce n'est certainement pas à Rome que les Lupercales ont commencé. Selon plusieurs écrivains, cette solennité fut anciennement une fête de bergers, et elle avait beaucoup de rapport avec la fête des Lyciens en Arcadie (2). Plutarque (3) pense qu'elle est bien antérieure au temps de Romulus, et que l'Arcadie fut son berceau. Cette opinion, d'accord avec les légendes qui font venir d'Arcadie la population du Latium, mérite qu'on en tienne compte, et puisque les Arcadiens, les Lyciens et les Latins avaient une célébration religieuse commune, présentant des marques d'originalité nationale, il existe une grave présomption que les Arcadiens, les Lyciens et les Latins étaient frères, sans qu'on doive pour cela en conclure que toutes les tribus du *Latium* parlaient le dialecte voisin du sanscrit d'où est sortie la langue latine. Nous persistons, au contraire, pour notre part à considérer comme une minorité numérique le peuple primitivement et réellement latin, comme une minorité auquel le pays fut redevable d'une civilisation, et dont il prit le nom à titre d'hommage envers les civilisateurs.

D'où vient que les Lupercales, essentiellement d'origine latine, se trouvaient placées sous l'invocation de *Mars*, *Mamers*, *Mavors*, le grand génie agricole des Sabins et des Ombriens ? *Mars* avait-il acquis ce droit de priorité par une communauté de foi en lui de toutes les tribus du *Septemmontium*, déjà existante lors de leurs premiers essais de fusion ou provenue de ces essais ? C'est, peut-être, au moment où elles fusionnaient que fut définitivement constituée la corporation des douze frères Arvales qui appartenaient aux premières familles de Rome et étaient prêtres des Lupercales. Si, après le dieu *Mars*, on invoquait les *Lares*, *dea dia*, *Janus*, *Jupiter*, *Junon*, ou le génie de la *dea dia*, *virgines divæ*, *famuli divi*, la mère des *Lares*, *Flore*, *Vesta*, *Minerve*, *salus publica*, la majeure partie de ces divinités auraient été des adjonctions relativement récentes, à en juger par les deux versions des chants arvaliens. *Mars*, les *Lases* et non les *Lares*, les *Semones* ou

(1) Pline, l. xxxviii, ch. ii. — Plutarque, *Romulus*, n. 37.

(2) Plutarque, *César*, n. 67.

(3) Plutarque, *Romulus*, n. 37.

Semunes, *Serr* ou *Sera*, *Sir* ou *Sirius* et *Satur* (1), déité qui se serait apparemment fondue dans *Sator* et dans *Saturne*, puisqu'elle n'a pas été saisie par l'histoire, ont tous les honneurs de cette adoration dans l'hymne le plus ancien (2).

Les Lupercales (bret. *lu-perc'h*, armée de la propriété), avaient pour signification symbolique la protection armée des possessions rurales, l'accomplissement des pratiques expiatoires à l'égard des divinités de la terre, et l'obtention du don de fécondité par la vertu des sacrifices offerts. Le cérémonial présentait l'indice d'anciens sacrifices humains remplacés par un rite bizarre, consistant à toucher au front deux jeunes patriciens avec un couteau ensanglanté. Les dames ro-

(1) Je ne sais si je me fais illusion, mais je suis frappé d'un rapprochement. Le sanscrit, le jutlandais, le vieux danois et l'islandais ont deux racines qui donnent exactement le mot auquel nous attachons le renvoi de cette note, *sat-ur*, et qui signifient *existant-couvrir*, *cacher*, *protéger*, ou bien, *l'être*, le *vrai-couvrir*, *cacher*, *garder*, *protéger*. Circonstance remarquable, c'est que *sat* est, dans ces langues, le participe présent du verbe *as*, être. Or, en breton, *as-ur* est le grand un.

(2) Voici le texte de deux fragments dans une langue qu'on ne connaît pas, et que, bien avant la fin de la république romaine, on ne connaissait plus à Rome : ils sont en vers dits saturniens. Nous n'avons probablement dans aucun d'eux la forme primitive.

FRAGMENT DE LA PREMIÈRE VERSION.

Enos lasēs ivvate, *ennos lasēs ivvate neve*
Lvaerve Mars Mas insin-cvrrere impleores nevel verve mar mar
 *nsin-cvrrere impleores nevel ver mar Mar sers incvrrere*
Reimpleoris Sator-fvrere Mars limen..... esta berber-Satvr
Fvrere Mars limens alta berber-Satvr fveere Mars
Limen sallsa berber..... vnīs alternei advocapit conct
Os Semunes alternei advocapit conctos siminvnīs a
Lternei advocapit..... os enos marmor ivvato
Enos marmor ivvato enos marmor ivvato trivmpe trivmpe
Trivmpetrivm. pe.

FRAGMENT DE LA SECONDE ET ANCIENNE VERSION.

Enos, lasēs juvate
Neve luerve, marmor, sirs incurrere impleoris.
Satur furere, Mars : limen sali, sta, berber.
Semones alternei, jam duo capit conctos.
Enos, marmor, juvato.
Triumpe, triumpe.

Sera était une déesse latine des semailles, et son nom passait pour avoir été formé du latin *serere*, semer. Dans le premier fragment du chant des frères Arvales, nous lisons *sers* (bret. *serra*, enfermer, serrer; *serr*, j'enferme, je clos, je serre, ou action d'enfermer). *Sir* ou *Sirius* est le nom d'une des étoiles de la constellation de la canicule, très redoutée des anciens qui lui offraient des sacrifices. C'est également un nom qui se donnait au soleil. Je présume que *Sir* est, par permutation de l'initiale, le celtique *bir*, dard, trait. Il pourrait être cependant *kir*, cher, précieux, en la même langue.

maines en état de grossesse allaient au-devant des coups des Luperques qui, dépouillés de leurs vêtements, parcouraient les rues et les champs, la main armée de lanières de cuir, qu'ils avaient taillées dans la peau des victimes : on supposait que c'était le moyen de se procurer un heureux accouchement. Les jeunes gens s'offraient pareillement à leurs atteintes. Il se faisait aussi des cérémonies funèbres à la même occasion (1). Bien des idées se trouvaient associées dans ce culte, et on ne peut avoir la prétention de tout expliquer. Mais ce que l'on discerne est suffisant pour en reconnaître l'esprit et en pressentir la haute antiquité.

Les Saliens du Palatin, réputés institués par Numa, et ceux du Quirinal créés par Tullius Hostilius, n'ont pas eu leur pendant ou leur principe en Arcadie comme les fêtes des Lupercales : ils ne sont pas nés non plus dans le Latium. Leur commencement en Italie, certainement bien antérieur aux rois qui leur ont donné leurs règles définitives, appartient à la Sabine et à l'Ombrie, dont Numa et Tullius Hostilius étaient originaires. Leurs boucliers n'avaient ni la forme adoptée par les Romains ni celle choisie par les Grecs. Ils ressemblaient aux boucliers des Thraces, échancrés des deux côtés, ce qui les avait fait nommer *ancilia* (2) bret. *ank-hi-lies* et gall. *ank-hi-liaos* angle-eux-plusieurs).

Les *Salii*, ainsi appelés à cause de leurs habitudes rituelles, de leurs danses publiques (3) accompagnées de chants (bret. et gall. *sal*, il bondit et mouvement de sauter ; sansc. *sal*, aller, saillir, et ancien latin *salitare*, danser), auraient pu revendiquer pour leur institution plus d'un rapport avec des usages religieux de la Crète, de la Phrygie et probablement de la Thrace, d'où les Phrygiens, on le sait, avaient passé en Asie et en Crète. Le bonnet des Saliens et la pique qu'ils tenaient de la main droite rappelaient encore la Phrygie.

Le titre de *præsul* porté par le chef des Saliens, toujours en tête des processions dansantes (bret. gall. et gaël *près-sul* (4), hâte-soleil), suggère l'idée d'un culte symbolique adressé par les *Palatins* au soleil-sauveur du mal (5), et par les *Quirinales* au soleil identifié avec *Qui-*

(1) Plutarque, *Romulus*, n. 27, *Numa*, n. 23. — L'usage de la nudité du prêtre et du prophète ou devin semble avoir été commun à toutes les races.

(2) Plutarque, *Numa*, n. 17, et Varron, *De lingua latina*, l. VII, n. 43. Ce dernier dit : « *Ancilia* (bouclier) de *ambecisus*, parce que ce bouclier est échancré (incisa) des deux côtés (ambo), comme ceux des Thraces. » Il faut reconnaître qu'il y a, quant à la forme des mots, bien peu d'analogie entre *ancilia* et *ambecisus*. Il en est tout autrement de notre étymologie celtique.

(3) Plutarque, *Numa*, n. 17 ; Varron, l. V, n. 85. — Je ne trouve *salitare* qu'à cet endroit de Varron.

(4) Le préfixe latin *præ*, devant, avant, auquel correspond *pré* en langue française, *pra* en sanscrit et *πρῶ* en grec, a tout-à-fait l'apparence d'être le mot *près* des dialectes celtiques.

(5) Macrobie, *Saturnales*, l. I^{re}, ch. 17.

rinus, le *quir*, *kir* ou *bir* des anciens Sabins (1). Aussi est-ce du haut du ciel que le bouclier sacré, le *palladium*, gardé depuis avec tant de sollicitude, était tombé, suivant la légende, dans les mains de Numa, priant pour la cessation d'une peste. Égérie et les autres nymphes prophétesses, consultées sur la signification de ce miracle, avaient révélé que le salut de la ville dépendait de la conservation du don céleste (2).

Il y avait à Romé un dieu ou une déesse *Salus*, et, au témoignage de Varron (l. v, n° 74), le mot était sabin. Sa racine est manifestement la même que celle de *Salii*. La danse religieuse des Saliens aura été personnifiée, divinisée comme tant d'autres rites. Exécutée en l'honneur d'un dieu sauveur pour obtenir sa protection, elle a fini par devenir elle-même une divinité conservatrice et libératrice aux yeux des croyants.

Outre le culte que lui rendaient les propriétaires ruraux, outre les cultes où il se trouvait associé ou même identifié à d'autres dieux dans les hommages des trois confréries religieuses que nous avons fait connaître, Mars avait un temple à Rome et un prêtre spécial (*flamen martialis*).

En général, un flamine était préposé au service de chaque divinité en renom. Jupiter, Vulcain, Furina, etc., avaient leurs flamines. Ces prêtres, sacrificateurs et interprètes dans leurs religions, consommaient par le feu, devant l'autel ou sur l'autel même, une portion des offrandes. La partie de leur costume symbolique qui couvrait la tête de l'officiant figurait une flamme rouge. Leur nom en est provenu, nous disent les anciens auteurs (3). Nous croyons qu'en effet ce détail des ornements sacerdotaux n'est pas étranger au nom. Mais la cause première est l'usage du feu dans la célébration religieuse, et de plus les étymologistes de l'antiquité ont ignoré l'intervention d'une langue bien autrement ancienne que le latin (bret. *flammen*, étincelle et une flamme; gall. *flammi*, il enflamme, il épure; bret. *flamm*, l'éclat, le brillant d'une étoffe). Le mot *flamen*, employé en latin par Virgile dans le sens de souffle, accuse la même provenance.

Le *flamen* consacré au temple de Jupiter se disait *dialis* (bret. *di-ali*, conseil ou avis de la lumière). Les autres étaient *volcanalis*, *furnalis*, etc. Le mot celtique *ali*, qui entre dans la composition de ces épithètes, se reproduisait dans la désignation de la plupart des fêtes religieuses des Romains.

(1) Macrobe, *Saturnales*, l. 1^{re}, ch. 19.

(2) Plutarque, *Numa*. — Le nom du mot palatin vient de celui du bouclier qu'on gardait dans le sanctuaire des Saliens, et *Paladium* a sa racine dans le sanscrit *pala-di*, esprit protecteur, et breton ancien *pall-à-diu*, couverture, manteau de Dieu.

(3) Varron, l. v, n. 84; Plutarque, *Numa*, n. 10; Festus, *Voce flamen*, et Isidore, *Origines*, l. vii, ch. 12.

Des jeunes gens de famille remplissaient les fonctions serviles des temples. Comme Mercure dans les lieux de la Grèce où on lui assignait les corvées célestes, comme un ministre particulier des mystères des grands dieux dans la Samothrace, comme le personnage qui portait aux noces la corbeille de la mariée, ils étaient connus sous le titre de *Camilli* (1) (bret. *caz-mil*, mouvement-bête de somme ou bête de somme porte).

Les vestales, seules parmi les prêtresses, n'avaient rien perdu de leur prestige à la fin de la république romaine. Les autres, et en même temps les femmes et les filles des prêtres subalternes, oubliant tout sentiment de dignité personnelle, se tenaient aux abords des temples, en quête d'acheteurs pour les petits animaux destinés aux sacrifices, dont elles trafiquaient.

Comme les vestales, les féciaux et les pontifes surent maintenir le respect de leur rang tant que dura leur institution.

Les féciaux, sans être revêtus d'un véritable sacerdoce, appartenaient à l'ordre religieux. Ils présidaient à la foi publique, concluaient les traités de paix et d'alliance, jugeaient leurs infractions, en appelant le châtimement du ciel sur les violateurs des serments internationaux, et réclamaient les satisfactions avant les déclarations de guerre (2) (bret. *fé-kia-lez*, tribunal de foi maintenir).

Les pontifes, primitivement au nombre de quatre, formaient en dernier lieu un collège de quinze membres. Le souverain pontife, leur chef, avait la surintendance des choses sacrées, autorité sur tous les ministres de la religion sans en excepter les vestales, la réglementation des fêtes et la supputation du temps. Dans les cas graves, il interprétait la volonté des dieux, et veillait en tous temps à ce qu'aucun rite ne fût transgressé dans les sacrifices publics ou privés.

Les pontifes avaient en commun la charge de l'entretien et de la réparation des ponts. Le pont Sublicius, jeté sur le Tibre, leur devait sa création. Ce n'était d'abord qu'un assemblage de pièces de bois reliées au moyen de coins ou de chevilles de même matière, sans un seul morceau de fer. Ce mode d'établissement avait été, prétendait-on, prescrit par un oracle, et la religion défendait, sous les peines du sacrilège, de rompre ce pont (3). Aux deux extrémités, on accomplissait des sacrifices solennels sur les rives du fleuve.

Un mystère d'origine se cache sous les attributions et sous les cérémonies des pontifes relatives aux ponts. On l'entrevoit dans la tradition légendaire de leur première construction de ce genre. L'obligation rituelle primitive de faire les ponts en bois témoigne du respect d'un

(1) Plutarque, *Numa*, n. 40; Varron, *De lingua latina*, l. vii, n. 34.

(2) Varron, *De lingua latina*, l. v, n. 86.

(3) Varron, l. v, n. 83, et Plutarque, *Numa*, n. 12 et 13.

usage préexistant consacré par la foi religieuse. Les prédécesseurs du pontificat, les fônes, prêtres de la nature, principalement des bois et des sources, étant à la fois dans le principe ministres et instituteurs des pratiques expiatoires, ont été nécessairement auteurs et agents de toutes celles qui, plus tard, au temps de l'agronome M. P. Caton, étaient accomplies par le propriétaire lui-même avant de défricher une terre, de couper des arbres, de les élaguer ou de faire d'autres entreprises sur les œuvres naturelles (1), quand il ne voulait pas devenir impie. Mais si, pour un acte d'intérêt privé, la prière et les offrandes d'un simple citoyen suffisaient au sein des campagnes, dans les circonstances dont nous parlons, on comprend que les expiations, les prières et les sacrifices propitiatoires exigeaient par continuation l'intervention du pouvoir sacerdotal, lorsqu'il s'agissait de choses plus importantes faites au nom du peuple et dans un but public. Les pontifes, résumant en leurs personnes les droits des anciens fônes, des prêtres étrusques et du patriciat sabin, se chargeaient d'apaiser les dieux et d'obtenir leur assentiment. Expiation pour se procurer le bois nécessaire à l'établissement du pont; expiation pour entreprendre sur le domaine du fleuve; invocations et sacrifices pour obtenir de son dieu que, dans ses débordements et son courroux, il ne portât point atteinte à l'œuvre de l'homme, telles étaient les causes qui avaient dû faire ranger les ponts parmi les actes sacrés des pontifes. Le naturalisme religieux, peu sensible d'ordinaire dans le culte officiel, explique tout ici. Aucune autre explication ne serait plausible.

Le mot *pontus* (pont en français et en gallois, *pons* en breton, *pount* en gaël) a la même racine que *fons* et fône. Il n'y a, à mes yeux, d'autre différence que la permutation de *f* en *p*. *Fons* (source, fontaine en latin, employé avec le sens de bon dans des inscriptions ombriennes) est, comme nous l'avons remarqué plus haut, le celtique *fonn*, *foun*, *fonnus*, l'abondant, le copieux, le rapide, et, par extension, l'abondance de la source devenant un cours d'eau, puis, par une extension nouvelle, la construction incorporée aux rives et au lit pour fournir le passage.

L'étymologie du latin *pontifex*, *pontifices*, que beaucoup d'auteurs anciens croyaient trouver dans une contraction de *pontem facere*, et le grand pontife Quintus Scevola dans *posse facere* (2), est loin d'avoir été donnée d'une façon incontestable par l'antiquité. Je crois qu'on peut en proposer d'autres, sinon certaines, au moins plus probables, en tenant compte des faits que je rapporte (bret. *pons-ti-fé* et en gaël *pon-ti-fiz*, pont-temple de foi; bret. *fonn-ti-fé* et en gaël *fonn-ti-fiz*, temple de foi à l'abondant, au rapide).

(1) Caton, *Économie rurale*, ch. CXXIX et CXXX.

(2) Varron, *De ling. lat.*, l. v, n. 83.

XXVIII.

Les *Genii* (bret. *genel*, gaël d'Écos. *gineil*, gaël d'Irl. *gein*, engendrer, produire, naître; bret. *génèd*, beauté) ont eu un vaste rôle dans la mythologie romaine et dans la foi populaire de l'Italie. Ce qui est primordial dans cette conception ne peut guère se trouver hors des données que nous possédons sur la mythologie des Celtes. Nous en avons esquissé rapidement les traits aux §§ 5, 6 et 7 de la première partie du mémoire. Toutes les idées absentes des mythes de la Gaule sont nées en Orient après la séparation des branches aryennes, qui amena les premiers bords celtiques au bord des mers occidentales et commença le refoulement des Ibères. Les migrations postérieures ont fait de nouvelles importations mythologiques.

Aussi loin que les souvenirs traditionnels nous reportent, nous entrevoyons dans le Latium, la Sabine et l'Ombrie des croyances à divers génies complètement inconnus des Gaulois et des Celtes du Nord, ou s'offrant sous des couleurs et un aspect qu'on ne voit pas ailleurs. Certaines figures de génies étrusques avaient au moins aussi peu de ressemblance avec les génies des Gaules. Mais dans la foi aux génies, il y avait un fonds commun à la race aryenne toute entière. Nous l'avons établi, et nous ne supposons même pas que le fait ait jamais été contesté. Malheureusement, comme il y a toujours eu du vague dans ce dogme, ses caractères généraux n'ont été qu'imparfaitement définis. La définition de Censorin (*De die natali*, §§ 2 et 3) est la meilleure. Seulement, il ne faut pas perdre de vue que cet auteur, vivant au III^e siècle de l'ère chrétienne, alors que Rome se trouvait envahie par les élucubrations de l'esprit oriental bien postérieures aux migrations successives qui avaient peuplé l'Italie, la physionomie native est forcément troublée, et qu'il ne parle d'ailleurs en réalité que des génies individuels.

« Le génie, dit-il, est un dieu sous la protection duquel chacun de
» nous est placé dès l'instant de sa naissance. Ce dieu, soit parce qu'il
» préside à notre naissance, soit aussi parce que, dès que nous sommes
» engendrés, il nous prend sous sa garde, s'appelle génie du mot latin
» *genere* (1), qui signifie engendrer. Le génie et le dieu lare (2) ne
» sont qu'un même dieu, suivant beaucoup d'anciens auteurs.... Notre
» génie a, dit-on, sur nous une très grande et même une entière puis-
» sance. Quelques auteurs ont pensé qu'on doit adorer deux génies au

(1) Le sanscrit disant *jan* pour engendrer, le latin *genere* en est beaucoup moins près que du breton *génèl*.

(2) Le génie était un *Lar* en tant que bienfaiteur et inspirateur des bonnes pensées; mais le génie individuel dont parle Censorin n'a jamais été un *Lare* dans le sens mythologique que la vieille Italie attachait à ce mot,

» moins dans la demeure conjugale. Euclide, disciple de Socrate, croit
» l'homme soumis à un double génie.... C'est au génie que nous sacri-
» fions de préférence, chaque année, pendant tout le cours de notre
» vie (1). Outre ce dieu, pourtant, il y en a beaucoup d'autres qui,
» chacun pour une part, prêtent assistance aux mortels. Tous ces
» dieux, n'exerçant qu'une fois sur chacun de nous l'influence de leur
» divinité pendant toute la durée de la vie, on ne leur rend pas un
» culte assidu (2). Le génie, au contraire, est pour nous un gardien si
» fidèle qu'il ne s'en éloigne pas un seul instant. Il nous a reçus sortant
» du sein de notre mère, et il nous accompagne jusqu'à la mort. »

Une usurpation aussi complète de l'activité et de l'intelligence divines par le génie n'a rien de primordial, quoiqu'elle soit aussi marquée en Orient qu'en Italie, au temps de Censorin. On y sent l'effet des inspirations philosophiques, poétiques et religieuses d'une société que les croyances de son berceau abandonnent, et qui poursuit avec ardeur de nouvelles solutions. A part ce fait capital, ce sont, dans leur ensemble, les traits saillants de l'*arc'houéré* de la Bretagne et du *genius* personnel italique.

L'homme ayant un penchant à faire Dieu à son image, on ne s'étonnera pas de voir toutes ou presque toutes les divinités accompagnées de leurs génies particuliers, et parfois le génie invoqué au même titre que le dieu auquel il était lié. On ne s'étonnera pas non plus, connaissant la différence des tendances, de trouver le culte des génies plus répandu chez les femmes que chez les personnes de l'autre sexe. Chaque femme, chaque jeune fille avait sa *Junon* (sansc. *jug*, lier, joindre, ou mieux bret. *juben*, entremetteur, interprète).

Les *Penates*, les *Lares*, les *Semones* ou *Semunes* et les *Indigetes* n'avaient pas les liens intimes de la personnalité humaine. Leur action, plus étendue, correspondait à la situation qu'ils avaient occupée durant la vie, car ils avaient été hommes avant d'arriver à l'immatérialité pure. Ils différaient en cela des véritables génies.

Les services rendus à leur patrie ou à leurs familles les avaient élevés à la dignité de protecteurs divins.

Les Pénates s'attachaient à ce qui leur avait été cher. Les pères de famille, qui avaient créé les maisons et les domaines ruraux, qui les avaient agrandis, n'avaient garde de faillir à la charge de génie du lieu, quand leurs corps étaient réunis à la cendre du bûcher ou renfermés

(1) Le culte assidu des génies est d'une conformité frappante avec les idées du *mazdéisme* ou *parsisme*; mais il n'a pas été plus primitif chez les Perses que chez les Romains.

(2) Ce système supprime presque entièrement le rôle providentiel de la divinité pour le transporter au génie. Là encore je vois la preuve d'une déviation religieuse dont on peut pressentir l'étendue par un rapprochement des chants arvaliens et saliens, pourvu qu'on tienne compte de la circonstance que ces chants célébraient des génies publics.

dans la tombe. Aussi le premier devoir du propriétaire, en arrivant à sa maison de campagne, était-il de saluer ses Pénates (1). Aussi les Pénates avaient-ils, comme gardiens des maisons et des familles, leur place, soit près du foyer domestique, soit dans un oratoire particulier. De l'encens brûlé devant leurs images, des libations, quelquefois des sacrifices constituaient le culte des Pénates particuliers.

Les Pénates et les Lares publics, difficiles à distinguer entre eux, étaient honorés dans des fêtes spéciales. Les plus suivies se célébraient dans les carrefours et sur les places. On les nommait *Compitalia*.

Les Pénates latins, supposés d'origine troyenne, avaient un petit temple près du Forum avec l'inscription *denates* (2) (bret. *den-at*, hommessemence, et, comme nous l'avons dit ailleurs (3), *penn-at*, chefsemence, chef de race).

Un passage de Denis d'Halycarnasse, qui confirme dans une certaine mesure nos appréciations sur la distinction des Pénates, des Lares et des génies publics, laisse voir combien elle est peu tranchée (4).

Malgré la sincérité de saint Augustin, ses préventions contre le paganisme, bien légitimes chez un Père de l'Eglise, ne permettent pas d'admettre scientifiquement, sans un sérieux contrôle, ce qu'il dit des héros, des lares et des génies. Il a pu mal interpréter le passage de Varron, dont il s'empare sans en fournir le texte. Quoiqu'il en soit, il les divise en deux catégories, dont l'une aurait été périssable et l'autre impérissable suivant l'autorité de Varron.

L'*Indiges*, autrement dit *Indigète* (bret. *én-digès*, tu attires à toi le ciel, tu portes au ciel ou tu restitues le ciel; *én-diget*, qu'il porte au ciel ou reprenne sa place au ciel) était, soit un antique héros divinisé, soit un dieu incarné, auquel la protection d'un lieu ou d'un peuple avait été dévolue. On nommait en général collectivement les *indigètes*. Le seul que les mythes aient mis individuellement en relief est le *pater indiges*, l'*æneas indiges* (bret. *éné*, gall. *énaid* ou *énèd*, âme).

La signification des *Semones* serait une redite, si nous la donnions ici. Nous les avons fait suffisamment connaître.

Au nombre des génies étrusques, nous distinguons *Jovialis*, fils de Jupiter (bret. *jov* (5) -*ali*, avertissement de *jov*) et père de *Tages*. Celui-ci, encore dans l'enfance, apparaît tout-à-coup au milieu d'un sillon que traçait un laboureur dans les champs de Tarquies. Ce prodige fit accourir nombre d'habitants sur les lieux, et aussitôt le merveilleux

(1) Caton, *Économie rurale*, § 2.

(2) Denis d'Halycarnasse, *Antiquités romaines*, l. 1^{re}.

(3) Première partie du mémoire, n. 6.

(4) *Antiquités romaines*, l. VIII. Voici les termes auxquels nous faisons allusion; ils se rencontrent dans un discours attribué à un personnage historique : « Vous aussi, dieux *pénates*, *lares* de la patrie et *génies* qui présidez à ce lieu. »

(5) Nous nous expliquons plus loin sur la racine *jov*.

enfant, prenant la parole, se mit à enseigner aux assistants la science des aruspices et de la divination, dont les règles restèrent gravées dans leur mémoire. Quand il eut tout dit, sa voix épuisée s'éteignit avec la vie (bret. *tagez*, tu perds la respiration). Sa courte existence avait formé un disciple et un zéléateur plus discret. *Bacckès* (bret. *bac'hez*, tu renfermes), en continuant l'enseignement du maître, en déposa les principes dans des arcanes qui ne s'ouvraient qu'en faveur d'une corporation.

Un autre art (*ars fulguritorium*), probablement consacré aux rites servant à la purification des lieux frappés de la foudre ou à se préserver de ses atteintes, reconnaissait en Étrurie le patronage d'une nymphe *Begoé* en langue étrusque, *Bacchétis* dans les auteurs grecs (bret. *beg-oé*, il a ou elle fut bec, pointe, visage; *bac'hé-ti*, il enferme la demeure).

L'apparition d'un mot signifiant *bec* dans le celtique n'a pas de cause que nous puissions assigner. Seulement nous ferons remarquer que certains augures tiraient leurs auspices du bec et du chant des oiseaux (1), et que *Picus*, représenté sous la figure emblématique du piver, devient, dans une de ses légendes, génie conjoint de Faune pour l'expiation des foudres, et livre ses secrets à Numa pour racheter sa liberté. Numa, usant d'artifice, était parvenu à l'enchaîner (2). En même temps cette légende qui fait subir le même traitement à Faune, rapetisse sa divinité si populaire aux proportions des attributs d'un simple génie. Mais sous cette nouvelle forme, *Picus* et Faune, l'un fils et l'autre petit-fils de Mars, sont d'anciens rois du Latium. Ils n'ont pris rang parmi les génies qu'en cessant d'être hommes par la mort. Tous les deux ont épousé des nymphes. La femme de *Picus* est la nymphe fatidique *Canens* (lat. *canens*, chantant; bret. *kannenn*, je chantais), qui fut consumée par le chagrin de la mort de son mari, et s'évanouit comme un souffle sur les bords du Tibre.

Une autre nymphe, dont la légende est plus connue, passait pour avoir inspiré les résolutions du gouvernement de Numa et pour lui avoir révélé l'avenir et la volonté bienveillante des dieux (bret. *hé-ger*, parole de bon augure ou parole facile).

XXIX.

L'image absolument native de bien peu de divinités antiques est parvenue jusqu'à nous, si même nous en possédons une seule. Mais aucune n'a subi autant d'altération que le Jupiter des Romains et celui des Grecs.

(1) Varron, *De lingua latina*, l. vii, n. 76.

(2) Plutarque, *Numa*, n. 20.

Homère lui-même n'a pas connu le premier Jupiter. Il est devenu aujourd'hui impossible de lui restituer sa véritable figure et, peut-être, son nom. Sans sortir de la Grèce, sans sortir de la définition homérique, il est déjà un dieu d'ordre composite. Toutefois une idée s'en dégage. Fils et gendre de Saturne et de Rhée, maître des hommes et des dieux depuis qu'il a succédé à son père en le détrônant, il conserve dans la lutte des Grecs et des Troyens une dignité calme et une sorte d'impartialité qui contraste avec la manière d'agir des autres habitants de l'Olympe, ce qui ne l'empêche pas cependant de se montrer plus enclin à favoriser la cause des ennemis de Troie. Le dieu national des Grecs se révèle sous les attributs universels que le poète lui a donnés. Tel qu'il est dans les poèmes homériques, combien peu il ressemble au dieu-nature de Dodone auquel le chêne était consacré, ou à celui de l'Arcadie (*Lukeios*, tenant du loup), dont l'autel avait été élevé sur la plus haute cime du mont Lycée (1) et le temple ou sanctuaire interdit à tout profane sous peine de mort dans l'année. Il n'est pas non plus l'image de *Dictæos* ou Crétagène, Jupiter crétois, caché pas sa mère dans l'asile souterrain du mont Dicté, élevé par les Curètes, porteur de la corne d'abondance et se montrant satisfait de simples offrandes de lait et de miel. On considérerait ce dernier comme dispensateur, sans intermédiaire, de la pluie et des saisons.

L'oracle de Dodone mérite une attention particulière. Les bruits de la nature lui servaient de voix ; on écoutait le frémissement des feuilles du chêne sacré et de la source qui coulait au pied. Les révélations divines se produisaient également dans les vibrations des bassins d'airain frappés par le fouet que le vent agitant dans la main d'une statue.

Ce naturalisme, en parfait accord avec l'aryanisme pur et primitif, avait disparu dans la civilisation de la Grèce sous des influences diverses, auxquelles les idées sémitiques n'étaient pas étrangères. Depuis Homère, Hésiode et les autres mythologues ont modifié et étendu les légendes. Enfin, la philosophie s'est mêlée aux croyances, et de cette élaboration est sorti le syncretisme qui a fini par envahir l'ancien monde.

En langue grecque, cette puissance divine avait un nom qui, suivant les cas et les dialectes, affectait les formes suivantes : *Zeus*, *Zên*, *Zân*, *Dan*, *Dios*, *Zenos*, *Zanos*, *Danos*, *Dii*, *Zeno*, *Dia*, *Zêna* et *Zeû*. La même langue emploie *dia* 1^o comme préposition pour marquer le milieu, la durée, la cause ou principe déterminant ; 2^o comme adjectif féminin dans le sens de vaste, généreuse, surnaturelle, divine, céleste ; 3^o en composition pour indiquer la persévérance et l'arrangement. *Zên* (grec) et *zân* (dialecte dorien), c'est vivre ; *zêô* signifie bouillonner.

(1) C'était sur le sommet des plus hautes montagnes que les Perses sacrifiaient à un dieu qu'Hérodote (l. 1^{re}, n. 131) appelle *Zeus* ou Jupiter, quoiqu'il n'eût certainement pas ce nom dans la Perse.

Toutes les formes du nom de *Zeus* ne se trouvant pas expliquées par ce rapprochement emprunté exclusivement au grec, nous avons à le compléter en puisant aux autres sources aryennes (sansc. *di*, pensée, esprit; vieux danois et island. *dia*, dieu; bret. *di*, jour, lumière; *den*, homme, être intelligent (1); *dan*, gendre, sous et au-dessous (2); *san*, canal, écoulement; *sen* et *seno*, il rend, il rendra un son; *oz* et *aoz*, nature, figure, arrangement, lit d'un cours d'eau (3); *deû* ou *zeû*, viens ou il vient).

La fusion d'éléments divers est visible dans cet échafaudage de radicaux et de désinences, dont nous venons de déterminer les significations qui nous rendent un compte exact des conceptions et de beaucoup de faits de la religion de *Zeus*.

En Italie, le dieu homérique souverain, le *Lycæos* arcadien et les idées grecques postérieures se sont combinés avec le *tina* ou *tinia* étrusque, de vieux dieux sabins et des principes d'autres provenances, pour créer le *Jupiter* du Capitole.

Son nom est, comme celui de *Zeus*, complexe dans sa déclinaison. On disait anciennement *Diovis* (4) (bret. *di-oviz* (5), lumière du sacrificateur, de l'ovate, ou *di-ovis* (6), lumière de la prière, de l'invocation du prêtre, de l'office).

Diovis est manifestement un mot de la langue sabine qui aurait été indéclinable, et ce ne serait que par suite d'un alliage introduit dans la langue et dans la religion, qu'il est devenu le génitif de Jupiter, anciennement *Juppiter* (7). Les vieux auteurs français, écrivant Jupin pour Jupiter, rattachaient le nom au celtique *juben* (interprète, intermédiaire), en rapport bien intime avec *juv*, radical du verbe latin *ju-*

(1) En langue bretonne, le *d* et le *t* permutent en *z*, le *z* en *s*, et réciproquement.

(2) Dans sa légende, Jupiter est gendre et, à son début, le subordonné de Saturne, ainsi que nous l'expliquons ci-dessus. Le dieu persan, qu'Hérodote assimile au *Zeus* des Grecs, est celui du firmament, des airs et des nuées, ou plutôt la trinité divine *Hom*, *Barson* et *Tacheter*, qui n'était qu'au second rang dans le mazdéisme. Mais c'était la divinité agissante.

(3) L'emploi de la terminaison *oz* ne me paraît pas être une simple coïncidence.

(4) Varron, l. v, n. 66.

(5) *Oviz* est, en langue bretonne, le nom de l'ovate, prêtre sacrificateur chez les Celtes. *Diovis*, ancien nom de Jupiter, est, par suite, une particularité très remarquable. Le latin *ovis*, brebis, n'aurait-il pas la même racine? L'espèce ovine fournissait souvent les victimes du sacrifice.

(6) Les dictionnaires bretons donnent le mot *ovis* comme une altération du français *office*, prières de l'Eglise. N'est-il pas plus rationnel d'y voir tout simplement le substantif reconnu celtique *oviz* (ovate) avec permutation de la lettre finale pour marquer une simple nuance : la prière, au lieu du ministre qui la personnifie et la prononce.

(7) Varron, de ling. lat. l. v, n. 66 et 74; l. viii, n. 33, 49.

vare (aider), et avec le danois *gud* (protéger), identique au sanscrit (1). *Pîter* est grec et signifie père (*pitr* en sanscrit).

Feretrius, Jupiter des Ramnenses, avait eu, d'après la tradition, son premier sanctuaire sur le mont Capitolin, sous l'ombrage d'un chêne. Leur chef, vainqueur des Céniniens, peuple du Latium, les avait conduits à Rome pour les fonder dans sa tribu. La dépouille d'Acron, roi des vaincus, disposée en trophée sur un tronc d'arbre, fut portée par Romulus lui-même au pied du chêne sacré. Le tronc qu'ornaient les armes d'Acron avait reçu la dénomination de *Feretrum* (φέρετρον). Comme on se servait de la même expression pour le lit funéraire et le cercueil, il ne saurait être douteux que l'offrande au dieu du chêne était la figure des restes du guerrier malheureux. *Feretrius* ne peut être qu'un dérivé de *Feretrum*, dont l'origine est complètement greco-latine.

Les Volsques avaient leur *Anxur* (bret. *ank-ur*, un angle) assimilé plus tard à Jupiter et sur les attributs duquel nous avons bien peu de notions. La ville où était son temple portait le même nom, dont on trouvait la racine dans celui d'*Anxas*, ville des Marses.

Anxur ne nous révèle rien en réalité des commencements du culte de Jupiter. *Feretrius* par son sanctuaire nous reporte à une conception naturaliste des plus primitives. Quant au *Diovis* des Tatienses, il signalerait une pensée religieuse plus haute et plus spiritualisée. Peut-être a-t-il été le type primitif de la divinité supérieure des Romains, comme il fut son premier nom. Nous pouvons être plus affirmatif pour les cultes du soleil et de la lune pratiqués à Rome. Ils étaient l'un et l'autre, comme leurs noms, une importation sabine (2).

XXX.

Les dieux du ciel doivent faire place maintenant aux divinités souterraines et à celles qui s'attachaient à la terre.

Pluto ou *Orcus* occupait le premier rang de cet ordre divin (bret. *or-kus*, porte du lieu caché; bret. et gall. *plou-tav* ou *plou-taw*, campagne du silence). Il passait pour le dieu des enfers; mais il reparaissait sous le nom de *Plutus* avec l'attribut de dieu des richesses (bret. *plou-tû*, campagne recèle). Dans le premier cas, les mythes en font le gendre, et, dans le second, le fils de *Cérès*, né dans un champ de la Crète fouillé par le soc de la charrue.

(1) Le *j* en latin, en français et en breton, équivaut à la lettre *g* en langue sanscrite.

(2) Varron, l. v, n. 68, 74. — *Sol* (conforme au vieux danois) n'était pas le seul nom donné au soleil par les Sabins. Dans les chants où ils célébraient ce dieu, on trouve *ozeul* (gall. *oz-héul*, figure-soleil ou nature-soleil).

La mère de Plutus avait pris possession de l'empire agricole. Auteur des premières institutions civilisatrices, elle répandait ses bienfaits et la paix sur la terre. Nulle déesse n'avait autant de secrets et ne se plaisait davantage à instruire, par voie d'initiation religieuse, des plus hautes vérités (bret. *kerreiz*; police, bon ordre, paisible; *kérez*, tu aimes; *serrez*, tu enfermes; *ger-ez* (1), parole facile). Mais, par sa fille Proserpine, elle se rattachait au règne de la mort, et sa royauté exercée en Grèce, où elle s'appelait *Demeter*, n'avait pas pénétré chez les Sabins. Elle n'était pas connue des Tatienses, qui réservaient tous les honneurs du culte agricole à *Ops*, *Flore*, *Larunda*, *Vertumne*, *Diane*, *Lucine*, *Terminus*, *Hercule*, *Mars*, *Minerve*, *Feronia*, aux *Novensides* et aux *Lares* (2). *Fors* et *Fortuna* ont des liens avec ce groupe et ont été nommés comme lui par la langue sabine (3).

Plusieurs de ces divinités ayant été déjà expliquées par nous, il ne nous reste à fixer que le sens de quelques noms.

Termen, mot employé par *Accius* et encore en usage dans une partie du Latium au temps de Varron (4), est resté, dans le breton et dans le gaël d'Irlande, comme une expression de la borne, de la limite, du terme. Sa signification n'a pas changé.

Flora représentait la terre dans son épanouissement florifère (bret. et gall. *flour*, fleur, éclat).

Larunda ou *Lara*, coupable d'une indiscretion, suivant sa légende, avait été condamnée, en expiation de la faute, à un mutisme éternel et à l'exil dans les entrailles de la terre. Mercure, en la conduisant au séjour des Mânes, la rendit mère des deux premiers *Lares*. Son pouvoir répandait l'abondance dans les champs et en écartait les fléaux (gall. *lar-un-da*, libérale, généreuse-une joie; bret. *lar-a* pour *larga*, très libérale, très généreuse).

Est-ce uniquement à cause de ses bienfaits? Est-ce par assimilation à *Larunda* que les monuments étrusques désignent la lune par le mot *Lara*?

Diana, qu'on a surnommée *Diviana*, avait beaucoup de ressemblance avec l'*Artemis* des Grecs. A Rome et dans toute l'Italie on l'adorait, comme en Arcadie, en qualité de déesse de la chasse, des bois, des femmes, des accouchements et du bonheur conjugal. L'Arcadie, Éphèse, les Eques et les Latins la faisaient participer à la fertilisation des montagnes et des plaines, qu'elle procurait surtout par la répartition des sources et des cours d'eau. Varron l'assimile à *Lucine* et à la lune.

(1) Varron, *De ling. lat.*, l. v, n. 64, fait remarquer, à propos du nom de Cérés, qu'autrefois le *c* avait la valeur du *g*.

(2) et (3) Même auteur, n. 73 et 74.

(4) Varron, l. v, n. 21.

Quoique les Tatienses les adorassent séparément, on traduit, en général, aujourd'hui le nom de *Diana* par *di-jana* (sansc. *di-jana*, pensée ou esprit-race; bret. *di-gana*, lumière-engendrer, produire; *div-gana*, dieu-engendrer; *dioanna*, *diwanna*, pousser, germer, en parlant des plantes). Le breton est évidemment la langue qui l'interprète le plus complètement.

Lucine, confondue tantôt avec *Diane* et tantôt avec *Junon*, paraît avoir, au contraire, un rôle à part. Ce serait la lumière de la vie (bret. *luc'hinn*, je brillerai, j'éclairerai).

Fors, qui serait, dit-on, déesse de la bonne chance (1), est un terme connu en breton uniquement dans le sens de cas, estime. Si *Fortuna*, sans accompagnement de l'autre expression, indique plus particulièrement les éventualités funestes qui menacent le bonheur de l'homme, comme le temple de *Fortune* à Rome rappelait la triste fin de Servius Tullius, on pourrait découvrir ses racines dans le breton *fors-touna* (émousser l'estime). Cette considération mise à l'écart, j'interpréteraïs tout autrement, avec le secours du même idiome (*fors-tün*, estime-élévation).

Feronia, devant laquelle se prosternaient les Sabins, les Ombrions, les Latins et les Volsques, qui lui reconnaissaient le patronage des affranchissements et la rangeaient parmi les divinités champêtres, était en même temps une déesse de la navigation et des côtes (2). Rudesse des mœurs agrestes et maritimes, sévérité d'une déité du monde souterrain, vie laborieuse et fatigante du laboureur et du marin, exigeant de la patience et de l'énergie, tel serait le symbole de cette religion, d'après l'étymologie celtique (bret. *féroni*, férocité, sévérité, rigidité). Son image dans la Sabine n'a pas l'air de correspondre à cette interprétation. Elle offre l'aspect d'une jeune femme à la chevelure ornée de fleurs; et les Grecs traduisaient son nom par déesse des fleurs ou déesse qui aime les guirlandes de fleurs (3). Mais, outre que les portraits de *Feronia* ne sont pas d'une époque primitive, que la succession des temps a souvent couvert d'un masque gracieux les figures les plus effrayantes de la foi antique, ne peut-on pas présumer dans ces dehors enchanteurs la promesse des joies du résultat heureux d'un pénible labeur ?

Les *Novensides* ou *Novensiles*, très anciens dieux sabins, sont si mal connus qu'on n'était même pas d'accord sur leur nombre. Les uns en comptaient quatre, d'autres neuf. Ce dernier chiffre est justifié par leur titre. Leur nature et leur origine n'ont pas cessé d'être un problème.

(1) Varron, l. vi, n. 13.

(2) Denis d'Halycarnasse, l. II.

(3) Denis d'Halycarnasse, l. II et III.

Si peu que nous sachions de ces êtres divins, il est avéré qu'en les croyait en possession du droit concédé par Jupiter de lancer la foudre. Leur séjour était donc les nuages et les hautes montagnes. Nous nous en tenons à cette notion comme déterminante (celt. *nav* ou *naw-enn-sil*, littéralement neuf en passoire ou au passoire du liquide, c'est-à-dire neuf agents de la distillation des eaux de la nature).

XXXI.

Outre les dieux des Tatienses, il y avait à Rome et dans les lieux environnants des dieux de la terre très honorés. Nous n'indiquerons ici que les plus notoires.

Acca larentia et *Dea dia* sont considérées par Preller comme une seule et même divinité, face mythologique et légendaire sous le premier nom, face plus sérieuse sous le second. La légende la plus ancienne la donne pour épouse à Faustulus, et celui-ci serait le Faune du mont Palatin. Enfin, ce sont ses douze fils qui, constitués en confrérie, fondent sous sa direction la corporation des frères Arvales, et c'est elle qui avait nourri Romulus c'est-à-dire sa tribu. Tout démontre que c'est la déesse du territoire, celle qui préside dans toute son étendue aux champs cultivés. Elle était aussi consultée sur l'avenir (bret. *at-a-larein-ti*, maison de semence et de parler; au reste, *at* et *ata* en vieux danois, et *âca* en sanscrit signifient aliment). *Dia*, qu'elle soit ou non identique à *Acca larentia* dans les invocations religieuses, n'est certainement plus la même conception (bret. *di-as*, grande lumière).

Maïa, *Maïesta*, *bonna dea* s'offre tout naturellement à notre pensée après *Acca larentia*. Macrobe (1) fournit de précieux détails à son sujet. L'opinion la plus accréditée de son temps voulait que *Maïa* fût l'ancienne forme de l'adjectif latin *magna* et le *deus majus* des Tusculani. *Maïesta*, dérivé de *Maïa*, aurait été l'orthographe primitive de *majestas*. *Maïa* et *bonna dea* se confondent. Il ajoute que les cérémonies du culte prouvent qu'elle est nommée *bonna* comme étant la cause productrice de tout ce qui est bon pour notre nourriture.

Au lieu d'accepter l'étymologie de Macrobe, nous en trouvons une beaucoup plus concordante dans les langues gaéliques (bret. *maga* et gallois *magi*, nourrir, alimenter, sustenter; comparez comme mots dérivés de cette racine : danois *magh*, vieux danois *makt*, allemand *macht* et sanscrit *magha*, richesse, puissance, et encore sansc. *maha*, grand).

Vacuna, déesse romaine d'origine sabine, n'était pas oubliée par les laboureurs après l'achèvement des travaux de la campagne. Ses fêtes, les *Vacunalia*, se célébraient près du foyer. Elle avait, en outre, ses sanctuaires dans des bois sacrés de la plaine de Réate et de la vallée de

(1) *Saturnales*, l. 1^{re}, ch. XII.

la Digentia près la villa d'Horace (bret. *va-kun-a*, ma très douce, très bonne, très humaine, très bienfaisante, très clémente).

Tellus et *Tellumo*, déesse et dieu de la terre par opposition au ciel, de la terre qui nourrit l'homme, sa demeure durant la vie et après la mort, avaient part aux vieux cultes (bret. *kell*, cabane, logement séparé; *tel*, framboise, seule production qui porte encore, en langue bretonne, ce nom probablement beaucoup plus général autrefois).

Consus, dieu dont l'autel restait enfoui dans la terre hors le temps des *Consualia*, fêtes établies en son honneur, a passé, aux yeux d'anciens auteurs, pour le dieu du conseil. Maintenant on reconnaît que le rite de l'autel souterrain, qui se retrouve dans le culte de *Tellumo* et de *Dispater*, ainsi que la coïncidence des *Consualia* avec les époques de la moisson et des semailles, le désignent comme dieu de la nature et de l'agriculture (bret. *kon-sug*, angle et chaîne de traction de la charrue).

Au-dessus de ces divinités de la terre, devenues obscures par leur antiquité, par l'oubli de leur sens primitif, planaient *Liber* (Bacchus) et *Libera* (Proserpine), qui tenaient la place de Dionysios et de Perséphone chez les Grecs (1). On les adorait à Rome et dans le reste de l'Italie avec Cérès et les autres divinités de la production champêtre. Le mysticisme qui accompagnait la religion dyonisienne était banni de celle de *Liber*; mais les *Liberalia*, durant lesquelles on faisait à *Liber* et à *Libera* des offrandes de gâteaux, donnaient occasion à des scènes d'ivresse, à une joie bruyante et à des propos licencieux que l'usage admettait. Leurs noms m'ont bien l'air de tenir du celtique. Le bret. *lit-bera*, *lit-ber*, a le sens de fêtes où coule le jus de la treille, et *lik-ber*, *lik-bera*, d'un flux de propos licencieux et d'actions de même nature.

XXXII.

L'hyménée, qui fonde la famille à laquelle les puissances naturelles du sol et des airs accordent les moyens de se nourrir, a eu partout son dieu. A Rome, ce dieu s'appelait *Talasius* (bret. *tal-as*, double front).

Les Sabins reconnaissaient une autre divinité du mariage et de la vie conjugale, unie à Mars. Cette union ne surprendra point si l'on se reporte au caractère du vieux Mars, personnification de la vie agricole

(1) J'ai fait remarquer ailleurs que Bacchus était le dieu de la fécondité générale de toutes les cultures. Non-seulement *Nysa* (celt. *niza*, vanner le grain), qu'on lui assignait pour lieu de naissance dans la Thrace et dans l'Inde, suffirait à le prouver, mais le *van* figurait parmi les instruments symboliques des cérémonies de sa religion. C'est ce qui m'a conduit à décomposer le nom d'*Agavé* (la superbe en langue grecque) par le celtique *ac'h-avé* (race du vent). J'ai considéré la forme grecque comme une altération, le grec *agavé* manquant ici de concordance.

et aux idées de dualité dont étaient empreints beaucoup de cultes aryens, particulièrement les anciennes religions italiques (1). Le nom de la divinité en question (*Nerio*, latinisé sous la forme *Neria*) n'eût probablement pas même figuré dans les annales romaines si n'avaient été l'histoire d'Hersilie et les paroles qu'on lui prête comme ayant déterminé le pacte d'alliance des Sabins et des Romains. Ce nom est dû à la racine celtique *ner* (seigneur, maître, chef, souverain), encore en usage aujourd'hui dans le breton et le gallois. N'oublions pas que nous avons déjà trouvé cette racine dans les sanctuaires de Babylone où l'on adorait le dieu *Nergal* (2). Si nos études nous avaient conduit en Judée, nous eussions constaté l'existence du même culte sous le vocable *Nergel* à Samarie et dans la province de Galilée. C'est que là une population aryenne avait été amenée par les rois d'Assyrie, vainqueurs des enfants d'Israël, et que les débris de sa langue maternelle y ont subsisté comme on pourrait peut-être y découvrir quelques monuments de son génie au milieu des ruines de la contrée (3).

Carmenta ou *Carmentis*, étrangère à la cérémonie nuptiale et aux rapports des époux, revendiquait à Rome le patronage des accouchements et les horoscopes prononcés près du berceau du nouveau-né. Elle faisait partie des nymphes prophétesses, dites *Camænæ*, *Casmænæ*, *Camesæ*, *Camesenæ*, *Camenæ*, *Carmentæ* (bret. *kâr-menna*, amour-penser; *kar-ment*, amour-rhyme ou cadence; *kar-menta*, amour-se conformer au rythme; *kâs-menna*, mouvement-penser; *kamm-ez*, allure facile ou cadence-toi). Ce groupe annonce une institution antique parallèle à celle des Fônes, peut-être une branche de l'institution des Fônes qui avait rempli en Italie le rôle des devins spéciaux de Babylone et de l'Inde. L'affiliation a dû être puissante. Un prince légendaire, qui avait partagé avec Saturne la royauté de l'Italie,

(1) N° 9 de la première partie du mémoire.

(2) *Nergal* m'a paru devoir se traduire littéralement par *seigneur-étranger*, la première fois (n° 25 de la même partie) qu'il est tombé sous ma plume. J'en ai conclu que c'était le seigneur protecteur des étrangers. L'identité vérifiée de *Nergel* et de *Nergal* me fait voir que je m'étais trompé. J'aurais dû m'apercevoir que ce n'était point l'adjectif celtique *gal*, étranger, ennemi, mais au contraire soit l'impératif, soit la troisième personne de l'indicatif présent du verbe *gallout* ou *gellout* (bret. *ner-gall* ou *ner-gell*, seigneur peut ou seigneur puisses-tu). A Samarie, *Nergel* était représenté sous la figure d'un coq, symbole de hardiesse, de fierté, d'intelligence et de vigilance.

(3) Voir dans la Bible, *Rois*, liv. iv, ch. xvii, n° 24 et suivants.

Le repeuplement du pays par les Cuthéens et par d'autres peuples d'origine aryenne au temps des rois Chaldéens, l'occupation au moins très probable de la Judée par d'antiques populations sorties de la Bactriane avant la conquête des Hébreux, le contact de ceux-ci avec les Aryens en Arménie où la tradition les signale d'abord, la captivité des Juifs et bien d'autres circonstances historiques expliquent comment des éléments celtiques se trouvent mêlés à la langue de la Judée.

portait le même nom (Camèse). Les oracles camésiens étaient vraisemblablement rendus en vers comme ceux des Fônes.

Carna ou *Cardea* prenait un autre soin des rejetons de la famille. Gardienne des portes de la maison et de la couche des enfants, elle avait l'œil attentif durant le sommeil de ceux-ci. Elle écartait de ces êtres débiles les strigies, oiseaux vampires qui suçaient leur sang, suivant une croyance populaire. Elle fortifiait le cœur et les entrailles. De là (bret. *karna*, se changer en corne, au figuré : *acquérir* la force de résistance de la corne ; *kâr-dé*, parent-lumière ou amour-lumière ; c'était la lumière de l'amour maternel, le flambeau protecteur des nuits de l'enfance.) Pour la sauvegarde des jeunes enfants seulement, semblait-il, *Carna* ou *Cardea* s'arrogeait des droits sur l'entrée des demeures ; car les portes avaient trois autres génies tutélaires qui étaient *Forculus* pour la fermeture, *Cardo* pour les gonds et *Limen* pour le seuil (bret. *pors-ul*, une porte ; *kardo* pour *kargo*, il chargera, il en prendra charge ; *lez-men*, bord ou rebord de pierre.)

XXXIII.

Le foyer domestique et la famille avaient nombre d'autres divinités que nous n'avons pas évoquées, ne voulant plus nous occuper que de quelques déités complètement distinctes de celles-là et difficiles à rattacher complètement à une catégorie, qui manquent encore à notre revue : *Angerona*, *Angitia*, *Marica*, *Strenua*, *Venus*, *Fornax*, *Virbius*, *Vires*, *Mercur*.

Angerona, *Angenora* ou *Angeronia* était fêtée, le 21 décembre, par la tribu Acculeia. Elle avait un autel commun avec Volupia. L'époque de sa fête la rapprochait des divinités du monde souterrain et de la fécondité agricole, mais elle passait pour la protectrice de Rome, dont le véritable nom ne pouvait être divulgué. On lui faisait honneur de la guérison d'une angine épidémique qui avait exercé ses ravages dans la ville, et on la représentait sous les attributs de la déesse du silence. La racine de son nom peut justifier toutes les interprétations de son caractère, sauf celle du patronage du silence : (bret. *anken*, affliction, angoisse, inquiétude ; *ankoé*, *ankoué*, lutte ; *ankou*, en Vannes *ankeu*, et en Galles *angen*, angoisse de la mort, trépas ; *ank-erô-ni*, ou plutôt par euphonie *ang-erô-ni* (1), angle ou coin-sillon-nous ; *ankeu-ho-rat*, votre anxieuse pensée ; *ank-érô-nac'h*, angle-sillon-cache).

Angitia ou *Ancitia*, adorée par les Marses, sur les bords du lac Fucin et dans un bois sacré près du village de Luco, n'avait qu'une puissance purement locale. Elle guérissait, par le suc des simples et les

(1) *Ank* employé dans le sens d'angle serait ici un soc de charrus.

formules des Carmina, les morsures venimeuses des serpents qui infectaient le pays (bret. *anken-tiad*, affliction de la maisonnée, de la population).

Marica, nymphe italique, dont le sanctuaire se trouvait dans une forêt près de Minturne, passait pour mère de Latinus et épouse ou amante de Faune. L'association du culte d'*Aphrodite* (Vénus grecque) au sien et les autres particularités font naître l'idée d'un principe de végétation exubérante (bret. *mar-hi-kas* (1), littéralement, danger-elle-mouvement, agitation ou rapidité, c'est-à-dire danger de l'excès, de la surabondance de sève).

Virbius était adjoint à la religion de la déesse d'Aricie à peu près comme *Nerio* à celle de Mars. Les racines *vir bis*, sont ici tellement évidentes qu'elles n'ont échappé à aucun auteur de l'antiquité. Les supposant l'une et l'autre d'origine latine, ils ont cru en trouver le sens dans la légende grecque qui fait revivre Hippolyte, fils de Thésée, par la puissante volonté de Diane et ils ont dit que *vir bis* signifiait *deux fois homme* ou *le ressuscité*.

Quelque accréditée qu'ait pu être cette version, il n'y a pas apparence sérieuse que la Diane athénienne se soit confondue dans le sanctuaire des Aricini avec la divinité sanguinaire de la Tauride dont les rites barbares s'étaient maintenus sous l'empire d'un scrupule superstitieux. Cherchons plutôt la signification vraisemblable dans la consécration du prêtre par la violence et le meurtre, au moyen desquels il se substituait à son prédécesseur (bret. *gwir-bis*, justice ou droit — jamais.)

Les êtres surnaturels, dieux, génies ou hommes divinisés, nommés *vires*, très-peu définis et même sans attributs saisissables pour nous, qui avaient part aux croyances romaines, pourraient avoir eu une figure primitive, mieux accentuée, en harmonie avec le même radical breton (*gwir*, vérité, droit, justice, raison). Mais les analogies isolées de toutes données particulières exposent à trop de déceptions pour qu'on s'y confie.

*Mercur*e offre à l'origine une physionomie presque aussi indécise dans l'enceinte de Rome. Elle ne s'est nettement dessinée qu'à l'époque du développement commercial de cette ville. Les commerçants se vouèrent alors à son patronage, et il devint le dieu des spéculations mercantiles. Ainsi, compris d'une manière absolue, il ne serait identique ni au dieu suprême de la Gaule, appelé *Mercur*e par César, ni à l'*Hermès* grec, ni aux dieux assimilés de la Phénicie et de l'Égypte, ni à la divinité pélasgique qu'on en rapproche. Il est même permis de douter de sa parenté. Comme il n'est probablement qu'une reproduction altérée d'une antique conception, nous mettrons en regard de la racine de son nom les mythes connus et certains faits incontestables.

(1) Le mot *kas* accompagné d'un signe d'aspiration se trouve dans le sanscrit avec la signification *heurter, frapper, casser*. Sans aspiration, il est dans cette langue pronom interrogatif. Ici aucune des acceptions du sanscrit ne trouverait son application.

En breton et en gallois, *Mercur*e est *merc'her*, et dans ces deux dialectes celtiques *merch'-er* veut dire *la fille* par rapport à ses père et mère, en beaucoup de cas, *les femmes* en général. Le radical *merc'h* existe manifestement dans le latin *Mercurius* (Mercure) et *merces* (marchandise). Serait-ce que Mercure aurait été dans son temps le symbole de la vente des filles par leurs pères ? Ce trafic n'est pas aboli, même à l'heure actuelle, chez toutes les populations aryennes de l'Asie, et son souvenir persistait dans la cérémonie du mariage *per æs et libram*, admis en droit romain. Eu égard au but de ces ventes, Mercure, leur patron, aurait été en même temps un génie de la reproduction humaine et par extension, de la reproduction universelle envisagée au point de vue de la fécondité passive.

Quelle que soit, au reste, la cause de l'assimilation métaphorique, on sait que le Mercure primordial a été, sinon partout, au moins dans les idées pélasgiques, la figuration de cette fécondité passive, et, je dois ajouter que, dans la langue souvent imagée des Celtes, la jeune fille est tellement un symbole d'espérance de productivité, que, dans le dialecte de Vannes, le même mot (*merc'h*) l'exprime et exprime pareillement l'idée du mois de *mars*, époque où recommence la végétation terrestre.

L'Aphrodite des Grecs a été dans les derniers siècles confondue à Rome avec une déesse italique très ancienne. *Venus* (bret. *gwen*n, ou *Wenn*, race, germe, semence animale et végétale) symbolisait la race latine qui avait placé sa confédération sous son patronage. Elle était à ce titre adorée à Lavinium et à Ardée. Elle avait en outre les attributs d'une divinité du printemps, de la végétation, des fleurs, des jardins, de tous les charmes de la nature, et elle les partageait avec d'autres déesses que nous avons signalées. On pourrait rencontrer l'idée d'inconstance, de caprice, de légèreté qu'on lui prête dans le mot *gwenno* ou *wenno* (bret.). Comme mère fécondante de toutes choses et se mêlant aux combats on l'appelait *Venus Urania* (grec. *ouranos*, ciel, air ; bret. *huren*, nuée).

L'histoire de la filiation du troyen Énée et de l'importation qu'il aurait faite dans le Latium de la religion de Vénus, sa mère, est un mythe facile à expliquer. Une divinité analogue existait à Énée, en Thrace, sous le nom d'*Énéais* (bret. *éné*, gall. *énaid*, *ened* (1), âme, principe de la vie). Chez les Osques, Vénus prenait le nom d'*Hérentatis* (bret. *érenn-tat*, littéralement j'attache, j'enlace-père).

Strenua ou *Strenia* appartenait aux Sabins. Son identité parfaite avec la divinité que les Romains nommaient *Salus* est attestée. La langue sabine nous en donnerait la traduction. A défaut nous la demandons à la langue bretonne (bret. *stré-noaz*, il disperse le mal).

(1) Nous reproduisons ici à cause de leur importance relative ces mots et leur signification que nous avons déjà donnés en parlant du *Pater indiges*.

Le dieu *Fornax*, patron des boulangers et des fourniers, a toujours été fort peu aristocratique, mais, en revanche, il jouissait d'une grande popularité et il avait des fêtes en renom, les *foricalia*. On y faisait des sacrifices devant les fours. Instituées, disait-on, par Numa, elles devaient avoir un caractère très probablement sabin (bret. *for-n-ač'h*, du four ou race du four).

XXXIV.

Après avoir découvert tant d'éléments celtiques dans les mots de la vieille Italie, nous avons à nous demander ce que la langue latine et la langue italienne qui sont sœurs ont emprunté aux Celtes pour constituer leur structure. Nous ne visons, on le comprend, qu'à de simples aperçus. Pour les obtenir, nous comparerons les syntaxes grecque, latine, italienne, française, anglaise et bretonne, et nous ferons quelques autres rapprochements.

Article. Cette partie du discours n'existe ni en latin, ni dans le persan. On la trouve au contraire sous des formes diverses mais qui ne sont pas sans analogie dans le grec, le français, l'italien, l'anglais et le breton.

Substantif. Aucune langue ne peut s'en passer. Mais en français, en italien, en breton et en anglais les terminaisons ne varient que du singulier au pluriel. Les divers cas sont marqués par des prépositions. Deux genres seulement, le masculin et le féminin y sont admis, encore faut-il une distinction relativement à l'anglais. Il n'a pas de genre pour les choses inanimées. A la différence de ces langues les terminaisons des substantifs changent non-seulement du singulier au pluriel mais encore d'un cas à un autre dans le latin, qui reconnaît le genre neutre outre les deux autres genres dont nous venons de parler. Il en est de même du grec, du sanscrit et de l'allemand.

Adjectif. Employés au positif, les adjectifs bretons et anglais sont absolument invariables. En latin et en italien comme dans le français, le sanscrit et le grec, les adjectifs s'accordent avec les noms auxquels ils sont joints. Les degrés de comparaison ont des signes très disparates dans les divers idiomes.

Le comparatif de supériorité s'établit en faisant précéder l'adjectif de l'adverbe *plus* (1) en français, *piu* (2) en italien, et quelquefois *magis*

(1) Ce mot qui existe aussi en latin donne lieu à un singulier rapprochement. En sanscrit *plu* signifie nager, fluer, et *plus*, brûler, *plusa*, *plōsa*, brûlement, (danois et angl. *blush*). Serions-nous en présence de deux formes sous lesquelles la divinité a été conçue dans l'Inde, le feu et le flottement sur les eaux ? Serait-ce la même expression transformée par les Latins en signe d'un degré de supériorité ?

(2) Le mot italien *piu* est-il soit une altération de *pius* ou de *plus*, soit une seconde forme dialectique d'un de ces mots ?

en latin et *more* en anglais. Le plus ordinairement, le latin forme son comparatif en ajoutant *or* au positif pour le masculin et le féminin et *us* pour le neutre, le breton *oc'h* (1), l'anglais *er*, le grec *teros*, *ion* ou *on*.

Le latin marque dans certains cas le superlatif en mettant devant l'adjectif *maxime*, l'anglais *very*, *very much*, *most*, correspondant à la formation ordinaire du superlatif français par *très* et *le plus*. Mais en général, de même que l'italien exprime son superlatif par l'addition d'*issimo* et d'*issima* à l'adjectif, le latin change la terminaison en *ssimus*, *ssima*, *ssimum* ou *rimus*, *rima*, *rimum*, le grec en *tatos* et *istos*, le breton en *a*, l'anglais *est* et le français (par exception) en *issime*.

L'italien fait un très grand usage des augmentatifs et des diminutifs. Le breton, plus sobre d'augmentatifs, est aussi prodigue de diminutifs qui sont *ik* comme terme de caresse, de compassion ou de moquerie, *kéas*, *kez* ou *bihan*, surajouté à *ik* pour surenchérir sur l'idée. Les nuances que les augmentatifs et les diminutifs reflètent étant plus nombreuses en italien, les désinences le sont pareillement.

Noms de nombre cardinaux. Le latin et l'italien les ont puisés à des sources qu'on peut reconnaître en lisant le tableau suivant :

Un (franç.), *unus*, *una*, *unum* (lat.), *uno*, *una* (ital.), *εις*, *μία*, *εν* (gr.), *one* (ang.), *een* (dan.), *unan* (bret.), *un* (gall.), *aon* (gaél d'Irl. et d'Écosse), *eka* (sansc.)

Deux (franç.), *duo* (lat.), *duoi*, *due* (ital.), *δύο*, *δύω* (gr.), *two* (ang.), *to*, *two*, *twé*, *twi* (dan.), *twi*, *two*, *tweir* (vieux dan. et island.), *twa* (jutil.), *dwa*, *dwē* et *dwi* (sansc.), *daou* et *diou* (bret.), *deu* (en Vannes), *zwey*, *zwee* (all.).

Trois (fr.), *tres*, *tria* (lat.), *tre* (ital.), *τρεις*, *τρια* (gr.), *three* (ang.), *drei* (all.), *tre* (dan.), *trir* (vieux dan. et isl.), *tri* et *teir* (bret.) (2), *tri* (sansc.).

Quatre (franç.), *quatuor* (lat.), *quattro* (ital.), *τεσσαρες*, *τεσσαρα* (gr.), *four* (ang.), *c'atur* (sansc.), *pevar* et *péder* ou *pedir* (bret.), *péoar* (en Trég.), *puar* (en Vannes), *pedwar* (gall.).

Cinq (franç.), *quinque* (lat.), *cinque* (ital.), *πεντε* (grec), *five* (ang.), *funf* (all.), *pemp* (bret.).

Six (franç.), *sex* (lat.), *sei* (ital.), *εξ* (grec), *six* (ang.), *sex* (dan.), *sechs* (all.), *sas* (sansc.), *c'houec'h* (bret.), *c'houéac'h* (bret. de Léon).

(1) Au § 22 de la première partie du mémoire nous avons traduit le nom du *dev* du rachitisme (*kesoch*) par le bret. *kez-hod* (souffrant dans l'entrave). Un examen nouveau me porterait à recourir au comparatif breton (*kez-oc'h* ou *kes-oc'h*, plus misérable).

(2) En latin *ter* signifie trois fois. Ainsi *ter* formé du féminin breton du mot *tri* a passé dans le latin comme *troi* (jut.) a passé dans le français.

Sept (franç.), *septem* (lat.), *sette* (ital.), *ἑπτα* (grec), *seven* (ang.), *syv* (dan.), *sieben* (all.), *seiz* (br.), *seic'h* (en Vannes), *saptan* (sansk.).

Huit (fr.), *octo* (lat.), *otto* (ital.), *ὀκτώ* (grec), *eight* (ang.), *acht* (all.), *eis* (bret.), *eic'h* (en Vannes).

Neuf (fr.), *novem* (lat.), *nove* (ital.), *ενεα* (grec), *nine* (ang.), *ni* (dan.), *niu* (vieux dan. et isl.), *neun* (all.), *navan* (sansk.), *nao* ou *nav* (bret.) *naw* (gall.), *nav* (gaël d'Irl. et d'Écosse).

Dix (fr.), *decem* (lat.), *diéci* (ital.), *δεκα* (grec), *ten* (ang.), *daçan* (sansk.), *dek* ou *deg* (breton).

Onze (fr.), *undecim* (lat.), *undici* (ital.), *ενδεκα* (grec), *eleven* (ang.), *unnék* (bret.) (1).

Seize (fr.), *sexdecim* (lat.), *sedici* (it.), *sixten* (ang.), *sodacan* (sansk.), *c'houézék* (bret.) (2).

Vingt (fr.), *viginti* (lat.), *εἴκοσι* (grec), *twenty* (ang.), *vincati* (sansk.), *uigent* (bret.), *uiguent* (en Vannes), *ugeint* (gall.), *wigead* (gaël-irl.), *fic'heant* (gaël-écoss.).

Trente (fr.), *triginta* (lat.), *trenta* (it.), *τριακοντα* (gr.), *thirty* (ang.), *tregont* (bret.), *trident* (all.), *trincat* (sansk.).

Quarante (fr.), *quadraginta* (lat.), *quaranta* (ital.), *τεσσακοντα* (gr.), *forty* (ang.), *vierzig* (all.), *daou-ugent* (bret.).

Cinquante (fr.), *quinguinta* (lat.), *cinquanta* (it.), *πεντήκοντα* (gr.), *fifty* (ang.), *funfzig* (all.) *hanter-kant* (bret.) (3).

Soixante (fr.), *sexaginta* (lat.), *sessanta* (ital.), *εξήκοντα* (grec), *sixty* (ang.), *fechzig* (all.), *tri-ugent* (bret.) (4), *sasti* (sansk.).

Quatre-vingts (fr.), *octoginta* (lat.), *ottanta* (ital.), *ὀγδοή* (grec), *eighty* (ang.), *pevar-ugent* (bret.).

Cent (fr.), *centum* (lat.), *cento* (ital.), *εκατόν* (gr.), *hundud* (ang.), *und* et *hundert* (all.), *çata* et *cata* (sansk.), *kant* (bret.) (5).

Cent-vingt (fr.), *centum viginti* (lat.), *c'houec'h-ugent* (br.) (6).

Mille (fr.), *mille* (lat.), *mille* (ital.), *χίλοι* (grec), *athousand* (ang.), *oder-mil* et *toussend* (all.), *dék-kant* (bret.) (7).

(1) *Unn-ek* par contraction de *unan-dék* (un dix), ainsi que le latin *undecim* par contraction d'*unus-decem*.

(2) *C'houé-zék* par contraction de *c'houec'h-dek* (six-dix) comme l'italien *sedici* est une contraction de *sei-dici*.

(3) *Hanter-kant* (demi-cent). Cette manière de compter a été usitée dans le vieux français.

(4) *Tri-ugent* (trois-vingts) est aussi conforme à une locution du vieux français.

(5) *Kant* est manifestement la forme primitive de *centum*. Le mot *kant* a un autre sens dans la langue bretonne. Il signifie cercle, circonférence. C'est le nombre rond.

(6) *C'houec'h-ugent* (six-vingts) encore une location en rapport avec le vieux français.

(7) *Dék-kant* (dix cents).

Pronoms. — Nous sommes obligés, pour signaler leurs rapports d'analogie et d'identité dans les langues que nous comparons, de les traiter de la même manière que les noms de nombres cardinaux. Nous sommes au surplus dans la nécessité d'en négliger un grand nombre.

Je, me, moi (fr.) *ego, mei, mihi, me* (lat.), *io, me* (ital.), *εγω, μοί, με* (grec), *I* au nom. et *me* aux autres cas (ang.), *mir* et *nich* (all.), *jeg* prononcé *je* et *mig* prononcé *me*, *mei* (dan.), *ma* (jutlandais), *mat* (sansc.), *me, am, em* (sujets br.), *ma* ou *va, am, in, oun é* ou *in, ac'hanoun* (ob. br.)

Nous (fr.), *nos, nostri, nobis* (lat.), *noi* (ital.), *ἡμεῖς, वोί, वो* (grec), *we* au nom. et *us* aux autres cas (ang.), *nir* (all.), *no* (sansc.), *ni, hor, hou* (suj. br.), *hor, hon, omp, imp, ac'hanomp, hol* (ob. br.)

Tu, te, toi [fr.], *tu, tui, tibi, te* [lat.], *tu* au nom. et *te* aux autres cas [ital.], *συ, σε* [grec], *thou* (n. et v.) et *thee* aux autres cas [ang.], *du* [all.], *du* prononcé *deu* et *dou, de* et *dei* [dan.], *thu* [vieux dan. et isl.], *tu* et à l'ac. *tva* [sansc.], *te, az, ez* ou *ec'h* [suj. bret.], *ta* ou *da, az, id, oud, ez, ac'hanoc'h* [ob. br.]

Vous [fr.], *vos, vestri, vobis* [lat.], *voi* [it.], *ὑμεῖς* [gr.], *you* [ang.], *ihr, euch* [all.], *c'houi, hō, koc'h* [suj. br.], *hō, hoc'h, hu, achanc'h* [ob. br.], *hou* [en Vannes].

Il, elle, le, la, lui [fr.], *is, ea, id, ejus, ei, eum, eam, eo, eā, ille, illa, illud, illius, illi* [lat.], *egli* ou *esso* au nom. et *lui* aux autres cas pour le masc. [ital.], *ella, essa, lei* au fém. [ital.], *he* au nom. et *him* aux autres cas, pour choses inanimées et pour les brutes *it* [ang.], *ihn* et *ihm* [dat. et acc. all.], *he* et *im* [plat all.], *him* et *ham* [dan.], *i* [sansc.], *hén, hen, he, hi, ezhi, ezhan, anezhi, anézhan* [bret.].

Ils, elles, les, eux [fr.], *ii, eā, eorum, iis, eis, eos, illi, illæ* [lat.], *eglino* au nom. *loro* aux autres cas, et au fém. *elleno, esse, loro* [ital.], *they* au nom. et *them* aux autres cas [ang.], *hi, hint, hō, ho, ézho, anézho* [bret.].

Soi, se [fr.], *sui, sibi, se* [lat.], *di se, à se* ou *si, se* ou *si, da se* [ital.], *ὄν, σι, ε, σφων* [gr.], *one, him, her, one's, self* [ang.], *sig* [dan. prononcé *sei* et *sai*], *ser* [vieux dan.], *sich* [all.], *han-hé-unam, hen-hé-unan*, et placé devant un inf. *en-em* ou *em* [br.].

Mon, ma, mes, le mien, la mienne, les miens [fr.], *meus, mea, meum, mei, meæ, mea* [lat.], *il mio, il mia, i miei* [ital.] (1), *ἐμός* [grec], *ma* ou *va, mahini* ou *vahini, ma ré* ou *va ré* [br.] (2),

(1) Ici le pronom celtique *hi* (les, eux, ils, elles) reparait dans l'italien.

(2) Ré marquant le pluriel de tous les pronoms possessifs absolus, des pronoms démonstratifs et relatifs, d'un pronom interrogatif et de quelques pronoms indéterminés en langue bretonne mérite une attention particulière. Ce monosyllabe est le radical du verbe breton *ober* (faire) qui s'exprime à l'impératif par *gréet* ou *réet*, à l'indicatif présent par *rann, rez*, etc. à l'imparfait *réann, réez, réa*, etc., *gréat, gret* ou *ret* au participe passé. Le *g* est supprimé pour la douceur de la prononciation. Il en est de même dans *gré* (troupe, multitude) qui a la même racine. On peut comprendre par là quel a été le sens primitif de cette forme plurielle. Il est d'ailleurs manifeste que le latin *res* (chose) en dérive.

mē, vē, mai [gall.], *mo* [gaël] (1), *my, mine* [ang.], *mein* [all.], *min, minn* [dan. prononcé mien].

Ton, ta, tes, le tien, la tienne, les tiens [fr.], *tuus, tua, tuum, tui, tuæ, tuo, tuos* [lat.], *il tuo, la tua, i tui, le tue* [ital.], *σος* [gr.], *ta ou da, tahini, dahini, ta ré, da ré* [br.], *tē* [en Vannes], *thine, thy* [ang.], *din* [dan. prononcé dien], *thinn* [vieux dan. et isl.], *dein* [all.].

Sien, sienne, siens, son, sa, ses [fr.], *suus, sua, suum, sui, suæ, suo* [lat.], *il suo, la sua, i suoi, le sue* [ital.], *ός, έός, όν ou έός, εν, έν*, [grec], *his, hers, its, one's* [ang.], *sin* [dan. prononcé sien], *sinn* [vieux dan.], *sein* [all.], *hé, hé hini, hé ré* [br.].

Nôtre, nôtres, nos [fr.], *noster, nostra, nostrum, nostri, nostra* [lat.], *il nostro, la nostra, le nostre* [ital.], *ημερος, νοιτερος* [grec], *ours* [ang.], *unfer* [all.], *hou hini, hor ou hon, hor ré, hon ré* [br.].

Vôtre, vos [fr.], *vester, vestri* [lat.], *il vostro, le vostre* [ital.], *υπερος, σφωιτερος* [gr.], *yours* [ang.], *euer, eueres* [all.], *hoc'h hini, ho ré* [br.], *hou* [en Vannes].

Le leur, la leur, les leurs [fr.] (2), *ille, illa, illud, illi, illæ, is, ea, id, ii, eæ* [lat.], *il loro, i loro, la loro, le loro* [ital.], *thiers* [ang.], *ihr* [all.], *ho hini, hô ré* [br.].

Ce, cet, cette, ces [fr.], *hic, hæc, hoc, hujus, huic, hunc, hi, horum, hos, his* [lat.], *questo, questa, quel, quella, quelli, quei* [it.], *ουτος, αυτη, τουτο, ουτοι, αυται, ταυτα* [gr.], *this, that, these, those* [ang.], *det, de* [dan.], *tat, tad, tē* [sansc.], *ar* ou *ann* devant un substantif; *ma* ou *va, ze hont* quand le substantif ou l'adjectif précèdent [bret.] (3).

(1) Le gallois *mē, vē, mai* est si évidemment le radical du latin *meus*, de même que le gaël *mo* du français *mon* qu'il est presque inutile de l'observer. Au surplus, cette racine existe aussi dans le pronom personnel (bret. ang. et dan. *me*.)

(2) On peut remarquer à quel point le français et l'italien s'écartent sur ce point des autres langues gaéliques. *Leür* en langue bretonne, *laour* (en gal.) qui se dit en gaël-irl. *lair* et dans le dialecte de Vannes *lér*, pl. *lérieu* a le sens de sol, aire, surface aplanie par la main de l'homme. Ce mot aurait-il passé dans le français et l'italien dans un sens figuré ? Des rapprochements analogues sont fréquents dans les langues aryennes.

(3) Pour comprendre l'identité primitive du pronom latin *hic* avec le bret. et l'ang. il suffit de remarquer que *hi* nominatif plur. de *hic* est absolument la même forme que le pronom bret. *hi, ils, elles, les*, comme objectif et *elle, la* comme sujet. Au fond l'idée est la même. *His* (datif et ablatif pl.) est la reproduction de l'angl. *this*. Le bret. *ze*, le dan. *de, det*, et le sansc. *tē* sont reflétés dans le français *ce, cet, ces*. *Il, ils* (fr.) et *is, ii* (la.) dérivent du bret. *hi* et du sansc. *i*. Il en est de même de l'ital. *il, i*. Le sanscrit a bien la forme *il*, mais seulement comme expression du verbe *aller*.

Le mot *tad, tat* employé dans le sanscrit comme pronom démonstratif, dans l'anglais comme pronom démonstratif, relatif et interrogatif, existe aussi en breton où il signifie *père*. Est-ce une coïncidence fortuite ? Est-ce au contraire par le résultat d'une association d'idées qu'il se présente dans les trois langues avec aussi peu d'identité de sens ?

Celui, celle, ceux, celles se rendent en latin, en italien et en grec comme, ce, cette, ces, en anglais par *this, these*, et en breton par *ann hini, ar ré*.

Il en est de même de celui-ci, celle-ci, ceux-ci, celles-ci, sauf que l'on rend aussi ce pronom en latin par *iste, ista, istud, isti*, et qu'il est rendu en breton par *hou man* et *hé man* (1).

Qui, quel, lequel, lesquels [fr. relat. et interr.], *quis, qui, quisnam, quinam* [lat.], *chi, che, quale, il quale, i quali* [ital.], *ὅς, ἡ, ὧ* [gr.], *who, which, that*, [ang.], *hvis* [dan.], *ki*, [sansc.] (2), *péhini, péré* [rel. et inter. br.], *piou, pebez* ou *pé* [inter. br.].

Je laisse à mes lecteurs à vérifier les identités et les transitions que je n'ai pas déterminées spécialement. Je les prie seulement de ne pas perdre de vue la différence de valeur et de prononciation des lettres dans les diverses langues, leurs permutations fréquentes de fortes en faibles et *vice versa*, et la confusion des nuances d'idées qui s'opèrent très-souvent dans le passage d'une langue à une autre.

Adverbes, prépositions et conjonctions. Ces trois genres de mots offrent aussi de nombreux rapports de parenté entre les langues que nous comparons. En voici quelques exemples :

1° Le latin *olim* (jadis) a sa racine dans le danois *ol, old, oldtid*, dont la signification est la même et dans le gallois *hol-im* (la trace, le vestige — nous) ;

2° *Hodiè* (latin), aujourd'hui, est l'anglais *to-day, this-day* qui a la même signification, et s'il ne correspond pour la forme à aucun adverbe breton, il se constitue au moyen des mots bretons *ho-di* ou *ho-dé* (votre jour). On dit *séméron* en grec ;

3° *Tosto*, adverbe italien (tôt, l'opposé de tard). *Tôt*, préposition et adverbe en breton (près, proche, auprès) ;

4° Autrefois, *alias* (latin) ; breton *ali-as* (avis redoublé). Autrefois en italien *altre volte* (mot-à-mot autre tour) et en breton *trô-all* (mot à mot autre tour), *heretofore* (anglais), en grec *παλαι* ;

5° La plupart, *plerique* (latin), *flere* (danois) ;

6° *Alies* (breton), *aliaos* (gallois), souvent, plusieurs fois ; *alias* (latin), quelquefois ;

7° Non, ne, ne pas, *non, ne* (latin) ; *non, no* (ital.), *no* (anglais), *nei* (danois) *né* et *nann* (bret.), *ou, ouk* (grec) ;

(1) Au § 9 de la première partie de notre mémoire, nous avons dit par erreur que *iman* signifiait cette en breton. Le mot n'existe pas dans cette langue. Il y est remplacé par *hé-man* correspondant au persan *iman*. *Hé* (br.) et *the* (angl.) sont en concordance avec la première syllabe du français *celui*. *Hé-man* se traduirait littéralement en langue française par *cette figure*. L'italien *questo* aurait une étymologie embarrassante s'il ne nous était pas expliqué par le vieux français (*cestu-y*).

(2) *Ki* signifie en outre connaître en langue sanscrite.

8° Personne, nul, aucun, *nemo, nullus* (latin), *nikun* (bret.). Comparez *nihil, nihilum* (latin) rien, un rien, *német* (breton), hors, hormis, *néket* (bret.) ;

9° *Ia* (bret.), oui ; *ita* (latin), oui ; *yes* (anglais) ; *vai, vaixi* (grec) ;

10° *Eta* (bret.), donc ; *ita* (latin), ainsi ;

11° *Etré, entré* (bret.) et *inter* (lat), entre, parmi, dans, au milieu de ; *tra et intra* (ital.), entre ; *intra* (lat.), dans, dedans ;

12° Chez, *e-ti* (breton mot-à-mot, dans maison) ; *a casa, in casa* (ital. littéralement dans maison) ; *domi, in domo* (lat) ;

13° En, dans, *é, en* (bret), *in* [lat.], *in, ne* (ital) ;

14° *En, es* et *eis* (grec), *é* et *a* (bret.), *é, ex, a, ab* (latin), *ek, ex*, (grec) ;

15° A prépos. française, *à* (bret.), *à* (ital.), *ad* (latin), *at* (danois), *à* (vieux danois et islandais) ;

16° Pendant, sur les entrefaites, *interea* (lat.), *endra* (bret.). Comp. *intra* (ital.), entre, parmi et *intra* (lat.) dans, dedans cités ci-dessus ;

17° Et, conjonction française, *atque, ac* (latin), *ha, hag*, (bret.) ;

18° *Ac* (latin), s'emploie aussi quelquefois dans le sens de *que* conjonction : (æque doctus *ac* ille) ; *hag* et *ha* (bret) signifient *que* dans le même cas.

19° Hier, *heri* (latin), *yesterday* (anglais), en grec *chithes*, en allem. *gestern, deac'h* (bret.), *hyas* (sanskrit).

Quant à la manière de composer les adverbes et les prépositions dont les signes phoniques n'ont aucune parité, elle est absolument identique dans toutes les langues européennes.

Interjections. — Les langues gaéliques ont en général les mêmes interjections.

Ha ! ha ! (français) se retrouvent dans le breton, le danois, l'anglais, le latin et l'allemand. *Hâ* (sanskrit). L'italien met *ah !* forme qui existe également dans le français, l'anglais et le latin.

Hélas ! (français) *haime ! hai lasso !* (ital.), *heu* (lat.), *allaz ! siouaz !* (bret.), *alas* (angl.), *iou* (grec).

Fi (français), *fy* (vieux français), *fy* (danois et vieux danois) ; *phui et phy !* (lat.), *fy* (angl.), *fec'h, faé, foei !* (bret.), *fei !* (gallois), *fi* (gaël-irland.), *puh* (ital.).

O ! oh ! ho ! (franç.), *oh !* (lat.), *oh ! ohi* (ital.), *hó !* (bret), *oh !* (angl.), *o !* (all.), *ieû* (grec), *ho !* (danois et vieux danois).

Paix ! silence ! mot ! (français), *pax sit, date silentium, sileatur, sile* (lat.), *zitto* (ital.) *peoc'h, grik, st !* (bret.), en Tréguier et Cornouaille *peuc'h*, en Vannes *peac'h* et *pioc'h* ; *peace, hist, hush* (anglais).

Ça ! (franc.) ; *age, agedum, agesis, agite* (lat.), *asa ou arsa !* (bret.).

Verbes. Les conjugaisons sont peut-être, ce qui diffère le plus dans les langues aryennes. Néanmoins là encore les traits de famille s'observent avec une certitude complète. Quand les formes s'éloignent les analogies

subsistent et les procédés restent les mêmes. On voit d'ailleurs souvent reparaître, soit à certains temps du même verbe, soit dans des substantifs, des adjectifs ou d'autres verbes, les racines qui sembleraient manquer dans une de ces langues, si on se bornait à comparer entre eux les verbes du même sens dans leur ensemble.

Occupons-nous d'abord du verbe substantif *être*, autrefois *estre* (fran.), *esse* (latin), *essere* (ital.), *tobe* (angl.), *beza* (bret), *einai* (grec), *und*, *sehn*, *sstehen*, *geheren* (all.). On pourrait à première vue supposer qu'il n'existe aucun lien entre ces divers mots. Mais si l'on constate que le mode impératif est en règle générale, dans la langue bretonne, dans l'anglais, dans le latin, l'italien et le grec, le radical de tous les autres verbes actifs, nous verrons sortir des rapports inaperçus ou moins prononcés à l'infinitif, pris isolément. L'impératif du verbe substantif est en latin *es* ou *esto*, en breton *bez*, en anglais *be* et, en grec *ἔστω*. Or, une des formes de l'impératif latin est identique à l'impératif grec et est en même temps le breton et l'anglais du même mode, abstraction faite dans ces deux dernières langues du *b* initial, qui ne saurait être qu'une différence dialectique. Cela établi, nous avons manifestement le même radical, non-seulement dans les trois impératifs dont nous venons de parler, mais encore dans les infinitifs, la seconde et la troisième personnes de l'indicatif présent français, latin et italien, les mêmes personnes de l'indicatif, de l'imparfait, du futur, du subjonctif grec et ailleurs.

Le verbe *avoir* se dit en latin *habere*, en italien *havere*, en anglais *have* et en breton *kaout* qui, employé comme actif donne *kav* à l'impératif. Il semblerait aussi que la racine bretonne *hav* [mûr, il mûrit et mûris au mode impératif], est celle des infinitifs que nous mettons en regard.

Aller, se transporter d'un lieu à un autre, a pour expression *ire*, *vadere* [latin], *ir*, *ire*, *rêp*, *rêpê*, *val*, *valê*, *vak*, *vang*, *vank*, *vanc*, *vah*, *vahê* [sanscrit], *ire*, *andare* [italien], *to go*, *to walk*, *to run* [angl.], *mont*, *mond*, *monet* [bret.], *vanke* [danois], *vakka* [vieux danois et isl.], *valer* [vieux français]. Eh bien ! si ces infinitifs sont discordants, il n'y a pourtant de complètement isolés que l'infinitif breton, l'*andare* italien et le *to go* anglais, et si l'on étend les recherches on ne tardera pas à s'apercevoir que *mont* et *mond* doivent être la racine de *montagne* et *monde* [français], *mons*, *mundus* [lat.] *monte*, *mondo* [ital.], de même que l'anglais *run* [aller, courir], se retrouve dans le breton *run* [colline, éminence.]

Ir et *ire* ont au moins l'apparence du radical breton *hirr* [long], *hirzoat* [étendre en longueur]. Puis à la seconde personne pluriel de l'impératif le latin fait *ite* ou *itote* et le breton *it*. Le latin à la première personne de l'impératif au singulier, et le breton à la deuxième personne du futur également au singulier ont la même forme [*i*]. Il en est de même de l'indicatif présent latin à la deuxième personne, du temps

passé parfait breton à la première [*is* ou *iz*] et aussi de la troisième personne impératif bret. et subjonctif présent latin [*eat*].

Si *rep*, *rêpê* signifie aller en sanscrit, *redi* [bret., gall. et gaël d'Ecosse] signifie courir, couler. L'italien *andare* devient à l'impératif *va*, *vada*, *andiamô*, *andate*, *vadano* et à l'indicatif *vado* ou *vo*, *vai*, *và*, etc. se rattachant ainsi au danois, à l'anglais, au sanscrit et à la racine bretonne *va* [lieu, endroit.]

CONCLUSION.

Le souvenir de son berceau n'existait plus dans la population italienne aux âges historiques. Ses traditions ne remontaient pas au-delà de l'Arcadie, de la Phrygie, de la Lydie et de la Thrace ; encore n'offraient-elles que des lueurs vacillantes. Le titre d'*Aryen* était inconnu du pays et, sans les dernières occupations gauloises, les noms des Gaulois et des Cimbres n'y auraient pas figuré. La masse du peuple n'en était pas moins celte.

Si elle avait cessé de comprendre les dialectes de la langue maternelle qui subsistaient sans altération ou avec bien peu d'altération dans les îles et sur les bords des mers européennes de l'occident et du nord, si le grec et un idiome voisin du sanscrit, appartenant eux-mêmes à la souche aryenne par leur caractère dominant, avaient défiguré ses vieux langages en leur prêtant des règles et des formes nouvelles la racine typique, ses jets les plus vivaces, le mode de composition de mots, souvent l'originalité native reparaissent à l'œil attentif sous ce voile étranger, pour livrer à nos recherches plus d'un secret du passé.

La ressemblance entre les résultats de l'étude des origines en Italie et en Orient est tellement saisissante qu'il est impossible de la méconnaître. La grande race aryenne n'avait rien perdu de ses qualités distinctives en passant d'Asie en Europe.

Dans l'ordre providentiel, il semble que les natures puissantes sont prédestinées à l'existence la plus longue. Les Aryens en sont un remarquable exemple. Malgré leurs déplacements, leurs guerres et leurs croisements avec d'autres races, malgré les révolutions qui se sont accomplies parmi eux dans la langue, dans les institutions, dans les idées, ils sont demeurés plus homogènes que les Sémites et moins tributaires des civilisations et des intelligences exotiques. En Europe, ils se sont assimilé tous les autres peuples, venus avant et après eux.

ERRATA.

PREMIÈRE PARTIE DU MÉMOIRE.

Aux §§ III et XXVI de la première partie, au lieu de *ar menez, les montagnes*, lisez : *ar menez, la montagne* (la contrée montagneuse).

Au § XXIII de la même partie, au lieu de *féren, lentilles*, lisez : *féren, une lentille ou la lentille*.

DEUXIÈME PARTIE DU MÉMOIRE.

Au § III, p. 3, l. 4, au lieu de *coupée des collines*, lisez : *coupée de collines*.

Au § VII, p. 8, l. 10, au lieu de *latwni*, lisez : *latwi*.

Au § XIII, p. 17, l. 19, au lieu d'*Ardicia*, lisez : *Arícia*.

Au § XVI, p. 30, l. 23, supprimer *trebiz, trois doigts*, et à la l. 25, supprimer *s* dans le mot *voile*.

Au § XVII, p. 32, l. 25, lisez : *lune-divinité guerrière*, et à la p. 33, l. 28, au lieu de *penn-ha-nès*, lisez : *penn-hô-nès*.

Au § XXI, p. 44, l. 34, au lieu de *nouvelle année*, lisez : *nouveau temps, nouvelle saison*.

Au § XXIII, p. 51, l. 2, ajouter dans la parenthèse : *bret. fav-la* devant les mots *hêtre* ou *fève-main*.

Au § XXIV, p. 53, l. 14, ajouter *locales* au mot *ressources*.

Au § XXVII, p. 62, note 2°, lisez *mont Palatin* au lieu de *mot Palatin*.

ESSAI

SUR

LA GÉNÉALOGIE DES COMTES DE PORHOËT.

(Par M. Piéderrière, Curé de La Trinité-Porhoët.)

Il faut remonter bien haut pour trouver l'origine du Porhoët, et de ses Comtes. En l'an 833, une donation fut faite à l'abbaye de Saint-Sauveur de Redon, dans la paroisse de Caro, d'une propriété située dans celle d'Augan, pays de Poutrecoët. *Actum est hoc in Poutrecoët*. Un évêque était présent. *Ermor episcopus in Poutrecoët* (D. Morice, pr. t. 1^{er}, col. 262).

Nous ne pouvons pas faire remonter la généalogie des seigneurs de Porhoët jusqu'à cette date, les renseignements manquent complètement. Nous nous en tiendrons aux dates bien prouvées.

Ces Seigneurs, disent les Bénédictins, descendaient des Comtes de Rennes ; ils le constataient surtout par leurs écrits et par leurs sceaux. Dom Morice prétend que cette opinion est irréfutable pour tous ceux qui connaissent à fond l'histoire de Bretagne.

Le Comté de Porhoët embrassait une très grande étendue de terrain, au milieu de notre province.

1^o En l'an 1008, Guethenoc, vicomte de Porhoët, abandonne sa résidence de Châteauto, située dans la paroisse de Guilliers, et dont quelques ruines subsistent encore, pour construire un nouveau château sur le bord de la rivière d'Oust, dans un lieu qui prit bientôt le nom de Josselin. *Vir quidam*, dit l'acte de fondation, *multæ nobilitatis et sagacitatis*, *Guethenocus, vicecomes de Castello Thro, cogitans ipsum Castellum mutare de loco suo*. (Cart. Redon.)

Dans l'acte des droits de l'abbaye de Redon, confirmés par Judicaël, évêque de Vannes, en 1021, nous trouvons, en qualité de témoins, *Guethenocus et Gozolinus ejus filius*. (D. M., pr., t. 1, col. 362.)

Guethenoc fit aussi une donation au Mont-Saint-Michel, de quatre propriétés, dont les trois premières étaient situées dans la paroisse de Ménéac, et la dernière dans celle de Mohon. Il semble faire cette donation sur ses vieux jours : *Quod criminum meorum multitudinem*

valde metuens, vitæque gaudium post mortem adipisci desiderans, dit-il dans l'acte. Il fait cette pieuse libéralité du consentement de son épouse nommée Alarun, et de ses trois fils nommés Josselin, Maingui et Tugdual. Ce titre semble de l'an 1021. — Philippe, comte d'Alençon, seigneur de Porhoët-Josselin, confirma cette donation de son prédécesseur Guethenoc, en 1370.

2^o Josselin I^{er} succéda à son père Guethenoc, comme on le voit par l'acte de fondation du prieuré de Sainte-Croix, et donna son nom à la nouvelle ville de Josselin. Cet acte doit avoir été fait entre les années 1050 et 1060, époque où vivait Pérennès, abbé de Redon, qui reçut ledit prieuré au nom de son monastère. *Defuncto nobili et sapiente proconsule Guethenoco*, dit l'acte, *et in capitulo Rotonensi sepulto, successit ei nobilior et sapientior filius ejus Goscelinus, qui, etc.*

Cette charte fut souscrite par Maingui, évêque de Vannes, fils du donateur, et par ses autres fils Roger et Eudon. *Filius ejus Maenguius episcopus, et Rogerius et Eudo et alii filii ejus.* (D. M., pr., t. 1, col. 400.)

3^o Eudon I^{er}, que nous venons de voir fils de Josselin I^{er} d'après l'acte de fondation du prieuré de Sainte-Croix, succéda à son père en qualité de vicomte de Porhoët ; en 1086, il signait un acte relatif à l'abbaye de Saint-Florent de Saumur. *Signum Odonis Vicecomitis, filii Josselini.* (*Revue de Bretagne et de Vendée*, août 1872.)

Morvan, successeur de Maingui de Porhoët sur le siège épiscopal de Vannes, célébra, en l'an 1092, les obsèques d'Anne de Léon, femme d'Eudon I^{er}. Elle fut inhumée dans l'église du prieuré de Sainte-Croix de Josselin, et son mari fit, pour le repos de son âme, de nouvelles libéralités aux Religieux. L'Évêque de Vannes, sur la demande du vicomte, permit que l'office divin fût constamment célébré dans l'église de Sainte-Croix. Cette concession fut faite en présence de Benoît, évêque de Saint-Malo ; Guillaume, évêque de Saint-Brieuc, et des abbés de Saint-Melaine, Saint-Jacut, Redon, Saint-Méen et Saint-Gildas. Il y eut aussi plusieurs hauts seigneurs présents et témoins. (D. M., pr. t. 1, col. 480.)

Eudon I^{er}, en mourant, laissa au moins trois fils : Josthon ou Josselin II, Geoffroy et Alain.

4^o Josthon ou Josselin II du nom, succéda à son père en qualité de vicomte de Porhoët. En 1105, il fonda le prieuré de Saint-Martin, dans la ville de Josselin. *Si quis, dit l'acte, plenius scire voluerit qualiter Joscelinus vicecomes, filius illustrissimi vicecomitis Eudonis, derit, etc.* (D. M., pr., t. 1, col. 515.)

Ce seigneur mourut peu de temps après cette fondation, que Benoît, évêque de Saint-Malo, approuva en 1110 (*ibid.*, col. 521).

5^o Geoffroy, fils d'Eudon, et frère de Josthon, lui succéda en 1110, il accorda un droit de passage aux religieux de Josselin. (*Revue de Bretagne et Vendée*, août 1872.)

En 1118, Geoffroy fit la charte suivante, que nous donnons d'après M. Louis Galles (*Bulletin de la Société polymathique du Morbihan*, année 1858) : « Sachent tous présents et à venir que Geoffroy, fils d'Eudon, affligé depuis longtemps, par ordre de Dieu d'une infirmité, et couché sur son lit dans son palais sous le coup de la maladie, cependant, ayant conscience de lui-même, appela à lui Rivallon, évêque d'Alet, et Alain vicomte, son frère, avec une grande partie des barons et des bourgeois ; et d'abord, pour le salut de son âme, ayant pris conseil de l'évêque et de ses clercs, par qui il fut muni du Saint-Viatique, il se donna lui-même à Dieu et à saint Martin et à ses moines pour qu'ils le fissent moine lui-même dans le prieuré de Josselin, si la maladie, qui le tourmentait, le conduisait au tombeau ; en outre, il donna aux mêmes moines, soit qu'il mourût, soit qu'il vécût, toute sa part de la dime de Guillac, c'est-à-dire la dime de la moitié de cette paroisse. Il fit ce don par les mains de Rivallon, évêque d'Alet, dans celles du prieur Raoul, au moyen d'un certain bâton, dont on se servait pour le défendre de l'importunité des mouches. »

Geoffroy guérit de sa longue maladie en 1130 ; une lettre de Denoal, évêque de Saint-Malo, constate que Geoffroy et son fils Eudon l'avaient prié de faire une gracieuseté aux religieux de Saint-Martin de Josselin. (D. M., pr., t. I, col. 561.) — En 1132, le même seigneur accorde un repas aux mêmes moines (*Revue de Bretagne et Vendée*, août 1872).

Avant d'aller plus loin, remarquons qu'Alain, frère des deux vicomtes de Porhoët dont nous venons de parler, reçut de son père un apanage spécial dans la vicomté de Porhoët. Il prit le nom de vicomte de Rohan, et fut la tige première de l'illustre et antique famille du nom. En 1127, cet Alain donna aux religieux de Saint-Martin de Josselin un prieuré, situé auprès de son nouveau château de Rohan. Il prit un moment le titre de vicomte de Porhoët : *Alanus, vicomes Porrohetensis*. Il fit plusieurs autres fondations qu'il est inutile de rapporter. Sa postérité possédera un jour tout le comté de Porhoët.

6^e Eudon II, fils de Geoffroy, succéda à son père en qualité de vicomte de Porhoët..

Eudon avait un frère nommé Étienne, comme lui fils de Geoffroy. *Stephanus de Castro Goscelini* (*Revue de Bretagne et Vendée*, août 1872). On voit un acte signé d'Eudon II en 1109 : *Eudone filio Goffredi* (ibid).

Dans un acte de 1151, Eudon II se dit fils de Geoffroy. *Rogaverunt me monachi ut eis quas dam consuetudinem, quas eis Gaufredus pater meus, dederat, confirmarem*. (Lobineau, pr., col. 157.)

Vers 1147, Eudon épousa Berthe, fille d'Alain III, duc de Bretagne, veuve d'Alain le noir, comte de Richemond, de la maison de Penthièvre, et par ce mariage devint, à la mort de son beau-père, l'année suivante, prétendant à la couronne ducale.

Ses prédécesseurs dans le grand fief de Porhoët s'étaient contentés du titre de vicomte ; il prit celui de comte. Il fut un grand batailleur et eut d'abord de grands succès dans les armes. Pendant quelques années, il fut, de fait, duc de Bretagne. Mais son compétiteur, Conan le petit, ayant appelé les Anglais, la fortune d'Eudon baissa rapidement.

En 1170, dit la chronique de Montfort, la Bretagne tout entière se trouva subjuguée par Henri, roi d'Angleterre. Le château de Josselin fut incendié par ses ordres, et ensuite détruit jusqu'aux fondements. Ses habitants partirent pour l'exil, et le comte Eudon fut chassé de son duché. (D. M., pr., t. 1, col. 153.)

En 1174, dit la même chronique, il revint de son exil, et commença à reconquérir ses terres (*ibid*).

Nous le retrouvons, en 1184, à l'assise du duc Geoffroy ; après cela il disparut de l'histoire.

Eudon II était certainement un homme extraordinaire, que les auteurs ont appelé « *le dernier des Bretons*. »

7^e Eudon III, qui succéda à son père, prit presque toujours, dans les chartes qui nous restent de lui, le titre de fils du comte : *Filius comitis*. Ses filles, après sa mort, ne changèrent point cette qualification. (D. M., pr., t. 1, col. 934.)

En 1201, Eudon III se trouvait à La Trinité-Porhoët avec l'Évêque de Saint-Malo. Il accordait une résidence, dans la maison du prieuré du lieu, à son ami l'abbé de Redon, repoussé par ses religieux, et des lettres de sauvegarde aux moines de Saint-Jacut, qui en étaient possesseurs. (D. M. pr. t. 1^{er}, col. 793).

Le même seigneur, aux approches de la mort, en 1231, fonda un anniversaire de prières pour le repos de son âme. La charte qui contenait ses dernières dispositions, commençait par ces mots : « *Quoniam labilis est, etc.* Le sceau du comte fut apposé avec le contre-scel, chargé de trois plumes de paon, et portant cette inscription : « *Eudo vicecomes Redonensis*. » — Un autre acte du même comte, de l'an 1227, portait le même sceau et la même légende. On peut voir le modèle de ce sceau à la fin du premier volume des preuves de Dom Morice, N^o 21.

Eudon, sans doute, avait conservé le sceau traditionnel et distinctif de sa famille, qui en remontait l'origine aux comtes de Rennes.

En 1204, Eudon avait marié sa fille aînée, Mahaut ou Mathilde, à Geoffroy, comte de Fougères, qui mourut en 1222, laissant de son épouse un fils unique, qui devint Raoul III, comte de Fougères et de Josselin.

Les années suivantes, il maria également ses deux autres filles : Aliénor à Alain de Rohan, en premières noces, ensuite à Pierre de Chemillé, oncle du duc de Bretagne (*Dilectus avunculus noster Petrus de Chemilleio*). (D. M., pr., t. 1, col. 919) ; et Jeanne à Olivier, sire de Montauban.

Eudon mourut en l'an 1231, sans laisser d'enfant mâle pour lui succéder au comté de Porhoët

8° Partage du comté de Porhoët entre les trois filles d'Eudon III. Nous avons vu qu'Eudon I^{er}, au commencement du XII^e siècle, avait pris une large portion de son comté pour former un apanage en faveur de son fils Alain, tige de la famille de Rohan. Alain avait laissé une nombreuse postérité, et par suite, la vicomté de Rohan existait toujours. Le comté de Porhoët, dans la première partie du XIII^e siècle va subir de nouvelles subdivisions, nécessitées par les droits naturels de succession des trois filles d'Eudon III.

Or, cette succession, ouverte en 1231, ne manqua pas de difficultés, et ne fut terminée définitivement qu'en 1248.

Les héritiers naturels du comté étaient : 1° Raoul de Fougères, fils de Geoffroy de Fougères et de Mahaut ou Mathilde de Porhoët. Il représentait donc sa mère, en sa qualité de fille aînée d'Eudon ; 2° Aliénor, seconde fille du comte, qui, après la mort de son premier époux, Alain de Rohan, était devenue la femme de Pierre de Chemillé ; 3° Jeanne, sa troisième fille, mariée à Olivier, sire de Montauban.

L'accord se fit difficilement entre les trois branches qui héritaient. Raoul de Fougères se montra, il semble, exigeant envers ses oncles et ses tantes. Un premier partage fut conclu au mois de septembre 1239. (D. M., pr., t. I, col. 912), et fut suivi d'une transaction, au mois de mars 1270, entre Raoul de Fougères et Pierre de Chemillé. Un second partage eut lieu en 1240 (*ibid.*, col. 934).

D'après les différents partages, qui ne diffèrent que de bien peu de chose au fond, Raoul de Fougères devint propriétaire des deux tiers du comté de Porhoët, y compris Josselin et son château, Lanouée et sa forêt avec la paroisse de Mohon. Aliénor et son époux Pierre de Chemillé eurent les villes de La Trinité, de La Chèze avec son château, de Loudéac avec la forêt du nom, etc. Rien dans les partages n'indique les noms des propriétés échues à Jeanne de Porhoët et à son mari, Olivier de Montauban, qui cependant eurent leur moitié d'un tiers du comté avec Aliénor et Pierre de Chemillé.

Voilà donc, au milieu du XIII^e siècle, l'ancien comté de Porhoët divisé en quatre parties. La première appartient depuis longtemps à la famille de Rohan, et le reste se subdivise entre les familles de Fougères, de Chemillé et Montauban.

Jean I, dit Le Roux, confirma ces partages par une lettre datée de Ploërmel, au mois de février 1248 (*ibid.*, col. 940).

Suivons un moment les transformations qu'éprouvèrent ces partages. D'abord Olivier de Montauban et Jeanne de Porhoët, sa femme, disparaissent bientôt de l'histoire, du moins au point de vue qui nous occupe ; il est probable que la portion du comté qui leur advint, resta à leurs enfants, c'est-à-dire à la famille de Montauban.

Nous pouvons fournir quelques renseignements sur Aliénor et Pierre de Chemillé.

Aliénor, ayant contracté un premier mariage avec Alain de Rohan, en avait eu un fils qui porta le nom de son père. (D. M., pr., t. 1, col. 926-930-947) ; de son second mari, elle eut un autre fils qui fut appelé Thomas de Chemillé (*ibid.*, col. 1072).

Or, d'après l'assise du duc Geoffroy et des lois de ce temps-là, le fils aîné devenait l'héritier unique ou au moins principal de ses parents. Alain de Rohan devait donc être l'héritier de sa mère. Aliénor constate ce droit dans plusieurs chartes. *Alano de Rohan primogenito et hærede meo* (*ibid.*, col. 947-949). Cet Alain est aussi l'héritier de la vicomté de Rohan. *Alanus hæres vicecomatus de Rohan* (*ibid.*, col. 949).

Ainsi, Alain, vicomte de Rohan, en recevant l'héritage de sa mère, adjoignit La Trinité, Loudéac, La Chèze, avec toutes les autres dépendances à la vicomté de ses pères. Un accord fait en 1184, entre lui et son frère Thomas de Chemillé, en donne une nouvelle preuve (*ibid.*, col. 1072).

En dehors de ces faits principaux, disons que Guy Mauvoisin, époux d'Alix, fille d'Eudon II, sœur d'Eudon III, fit aussi valoir des prétentions à la mort de ce dernier. Le roi de France régla l'affaire. Guy reçut une somme principale de 2500 livres tournois, et une rente annuelle de 200 livres qui lui furent servies par Raoul de Fougères (*ibid.*, col. 890).

Marguerite, veuve d'Eudon III, survécut pendant de longues années à son mari. Ses enfants lui laissèrent, pendant sa vie, le manoir de la Villejagu, situé, il semble, auprès des forges actuelles de Lanouée, dans la paroisse de Cambout. C'est dans cette résidence que furent signés les partages définitifs de l'an 1248 (D. M., pr., t. 1, col. 934).

9° Passons à Raoul III, seigneur de Fougères, et à ses successeurs, comtes de Josselin-Porhoët.

Raoul III épousa Isabelle, fille d'Amaury, seigneur de Craon et de Sablé, il en eut une fille, Jeanne de Fougères, qu'il maria en 1253, à Hugues de Lusignan, comte de la Marche, et il mourut en 1256.

Jeanne de Fougères porta donc les comtés de Fougères et de Josselin-Porhoët dans la famille de Lusignan.

Hugues de Lusignan eut deux fils : Hugues et Guy, et une fille : Yoland.

Après la mort de son père, vers 1282, Hugues II devint comte de Fougères et de Josselin-Porhoët. Il fut tué à la bataille de Courtrai, en 1362, et ne laissa pas de postérité.

Guy de Lusignan, son frère lui succéda ; mais s'étant allié aux Anglais, et leur ayant cédé les places de Coignard et de Mercins, il fut déclaré coupable de félonie par Philippe-le-Bel, et vit en 1307, tous ses biens confisqués (D. M., pr., t. 1, col. 1251).

Le roi de France ne voulut pas cependant faire exécuter la sentence dans toute sa rigueur. Il laissa la jouissance des terres de Josselin et de Fougères à Yoland, sœur de Guy, pendant toute sa vie. Elle mourut en 1314.

Charles de France, comte de la Marche et de Bigorre, reçut du roi en 1316, les seigneuries de Fougères et de Josselin-Porhoët. En devenant lui-même roi de France, sous le nom de Charles-le-Bel, il transporta lesdites terres à Philippe de Valois, son oncle, en 1320.

De Philippe de Valois, ces propriétés passèrent à Jean, son fils, qui, en devenant roi de France en 1328, les transmit à Charles de France, comte d'Alençon. Celui-ci les conserva de l'an 1328 à l'an 1346. Marié à Marie d'Espagne, il en eut quatre fils : Charles qui devint archevêque de Lyon ; Philippe, qui fut archevêque de Rouen et cardinal ; Pierre, qui épousa Marie Chamaillard, comtesse de Beaumont, et posséda en dernier lieu Fougères et Josselin jusqu'en 1370.

10° Pierre d'Alençon échangea, le 21 juillet 1370, ses propriétés de Bretagne avec Olivier de Clisson.

Le comte d'Alençon, dit l'acte, tenait la châtellenie de Josselin de ses ancêtres, avec toutes ses appartenances et dépendances ; elle relevait du duc de Bretagne à titre de foi et hommage, mais elle relevait du roi de France à titre de souveraineté. D'un autre côté, Olivier de Clisson possédait la baronnie de Tuit, vicomté de Falaise en Normandie, et en outre 2000 livres de rente par sa femme sur la recette de Champagne. Le comte d'Alençon et Olivier de Clisson échangèrent ces deux propriétés. Cependant le roi de France craignant de trop mécontenter le duc de Bretagne, enjoignit à Olivier de Clisson de ne prendre possession de Josselin qu'au 1^{er} août 1371 ; d'autre part, il se réserva d'occuper le château par lui-même ou par ses officiers, toutes les fois que les nécessités de la guerre le demanderaient. Clisson consentit aux exigences du roi, et le contrat d'échange demeura ferme et valide (D. M., pr., t. 1, col. 1640).

Olivier n'eut que deux filles : Marguerite avait épousé, en 1388, Jean de Châtillon, comte de Penthievre, fils de Charles de Blois ; Béatrix épousa Alain VIII, vicomte de Rohan.

11° Cette dernière eut en partage Josselin avec toutes ses dépendances, et porta ce domaine dans la famille de Rohan. Or, nous avons vu qu'Aliénor, fille d'Eudon III, après le partage de 1248, avait porté dans la même famille les villes de La Trinité, La Chêze, Loudéac et dépendances. Depuis le commencement du XII^e siècle, les Rohan possédaient déjà la grande vicomté qui portait leur nom. Pendant les premières années du XV^e siècle, la portion de l'ancien comté qui avait Josselin pour capitale leur fait aussi retour. Par là, ils deviennent seigneurs et maîtres de presque tout l'ancien Porhoët, et ils le conservèrent jusqu'à la Révolution.

La liste que nous venons de donner des anciens seigneurs de Porhoët, depuis le commencement du XI^e siècle, n'est certainement pas sans défauts ; elle offrirait prise à bien des critiques de détail, mais nous croyons qu'elle est véridique dans son ensemble, et qu'à moins de documents à nous inconnus, elle est seule fondée sur les faits de l'histoire de Bretagne appréciés sans parti pris.

BULLE INÉDITE D'INNOCENT III

DU 12 MAI 1200.

(Par M. l'abbé Chauffier.)

L'histoire de la Bretagne présente au lecteur attentif plus d'un problème que l'ensemble des documents publiés jusqu'à ce jour ne lui permet pas de résoudre, malgré l'abondance des textes publiés par dom Morice et dom Taillandier.

Parmi ces questions controversées, il en est une qui mit en jeu, pendant plusieurs siècles, tout à la fois les intérêts religieux et politiques de cette province, et vint se terminer au moment où, ébranlée par les convoitises des rois de France et d'Angleterre, la nationalité bretonne reçut les plus graves atteintes. Je veux parler de la lutte des métropoles de Dol et de Tours, question, comme je l'ai dit, autant politique que religieuse.

Je n'entreprendrai point aujourd'hui de décrire les différentes phases de cette célèbre querelle. Ce travail a été fait par notre confrère, M. Anatole de Barthélemy (1).

Les recherches l'ont amené à présenter sous son vrai jour le but que se proposait Noménoë en établissant la prépondérance de l'église de Dol sur les autres évêchés de Bretagne, et les raisons qui engagèrent ses successeurs à défendre l'œuvre du roi breton, à savoir : sauvegarder d'une manière assez durable l'indépendance de la province. Je constaterai seulement qu'au début de cet article, M. de Barthélemy regrette d'avoir vu ses recherches, faites jusque dans les archives du Vatican pour éclairer un point si important de notre histoire, restées sans résultat.

Une circonstance imprévue m'a fait découvrir un texte qui jette, si je ne me trompe, beaucoup de lumière sur les derniers moments de cette lutte acharnée. Je serais trop heureux si je pouvais confirmer, en discutant cette pièce, les conclusions de M. de Barthélemy, je profite de cette occasion pour le remercier de tant d'avis éclairés qu'il a bien voulu me donner.

Tous les historiens affirment, qu'après la bulle publiée par Innocent III le 1^{er} juin 1190, pour soumettre à la juridiction de la métropole de Tours l'évêché de Dol, la soumission des Bretons fut complète, et que le Souverain Pontife eût la joie de voir se terminer ainsi en quelques jours

(1) *Mélanges historiques et archéologiques sur la Bretagne*, 3^e fascicule, page 82 et suivantes. — Paris, librairie archéologique de V. DIDRON (1858.)

une contestation qui durait depuis 350 ans. (1) Il serait mieux de reconnaître avec M. de Barthélemy que la bulle du pape ne laissait subsister aucun prétexte à de nouvelles réclamations officielles, à une nouvelle instruction de la cause, et que le 17 décembre 1201, deux ans et demi après la notification de la sentence pontificale, le duc Arthur ayant consulté ses barons, les évêques de Nantes, Rennes, Saint-Malo, Vannes et Quimper, s'engageait à faire exécuter les ordres du pape et que, depuis ce temps, le siège de Dol ne fut plus que le premier des évêchés bretons. (2)

Que se passa-t-il du 1^{er} juin 1199 au 17 décembre 1201 ? Telle est la question que je me propose d'étudier en publiant une bulle inédite d'Innocent III que je trouvai il y a quelques années dans le fond du chapitre de Vannes.

Mais avant d'entrer en matière, je crois devoir donner le texte de cet acte important.

Innocentius episcopus, servus servorum Dei, venerabilibus fratribus episcopis per Britanniam constitutis, salutem et apostolicam benedictionem. Jam pridem a quibusdam intelleximus dubitari utrum, durante sententia interdicti in totam Britanniam de mandato apostolico promulgata, clericis vel laicis dandum sit viaticum in extremis, unctis impendenda et cum aliis sacramentis indulgenda sit decedentibus sepultura; utrum etiam in conventualibus ecclesiis, demissa voce, januis clausis, interdictis exclusis, divina possint officia celebrari? Similiter an susipientibus signum crucis et sanctorum limina visitantibus sit penitentia injungenda? Nos ergo ambiguitatem hujusmodi de dubitantium volentes cordibus amputare, in illo verbo per quod, penitentiam morientibus non negamus, viaticum etiam quod vere penitentibus exhibetur intelligi volumus, ut nec ipsum etiam decedentibus denegetur; licet autem per generale interdictum denegetur omnibus tam uncio quam ecclesiastica sepultura. Concedimus tamen, ex gracia, ut ceteri decedentes qui tamen servaverunt interdictum, sine campanarum pulsatione, in cimiterio ecclesie, cessantibus omnibus solempnitatibus, cum silentis tumultus, et in conventualibus ecclesiis duo vel tres simul horas canonicas valeant legere potiusquam cantare januis clausis interdictis exclusis et voce ita demissa quod exterius non possint audiri, cum et regularibus, secundum privilegia sedis apostolice, sit indultum ut, cum generale interdictum terre fuerit, liceat eis, januis clausis, excommunicatis et interdictis exclusis, non pulsatis campanis, suppressa voce, celebrare divina. Recipientibus autem signum crucis non negamus quominus eis, ob reverentiam crucifixi, penitentia cum postulaverint injungatur, quod et aillis peregrinis potest misericorditer indulgeri. Datum Lateranum IV idibus Maii, Pontificatus nostri anno tertio.

Cette bulle, comme je l'ai dit plus haut, fait partie du fond du chapitre de Vannes. Pendant mes vacances de l'école des Chartes,

(1) M^{re} Jager, histoire de l'Eglise catholique en France. T. 8, page 406.

(2) Mélanges historiques et archéologiques sur la Bretagne. etc., page 106.

M. Rosenzweig, archiviste du Morbihan, voulut bien me permettre de débrouiller une partie de ses archives ecclésiastiques non encore classées à cette époque. Dans une liasse de procédures du siècle dernier, j'aperçus un parchemin portant au revers la date 1201 en caractères modernes ; au bas de l'acte se voyaient encore quelques restes de la cordelette de chanvre qui soutenait la bulle de plomb, celle-ci avait disparu.

A la première lecture, je vis que c'était une bulle du ^{xiii}^e siècle. Elle répondait à plusieurs questions posées par les évêques de Bretagne sur la manière de faire exécuter un interdit lancé sur toute la province. Quel est le pape qui lança cette bulle ? Pour quel motif le Souverain Pontife frappa-t-il notre province d'une peine aussi sévère ? Quelle fut la durée de cet interdit ? Telles sont les principales questions que je m'efforcerai d'éclaircir. J'aurai, en outre, lieu de remarquer que cet acte apporte plus d'un adoucissement à la pénalité ecclésiastique jusque-là en vigueur relativement à l'interdit.

Et d'abord, de quel pape est cette bulle ? La réponse sera très facile, grâce aux travaux de M. Léopold Delisle sur la diplomatie d'Innocent III (1). Il me suffira de suivre de point en point les règles posées par un savant aussi éclairé. Pour distinguer les actes d'Innocent III des actes d'Innocent II, d'Innocent IV, c'est, dit-il, à la manière de dater qu'il faut s'en rapporter. Depuis Honorius II jusqu'à Urbain III (1124 à 1187), les lettres des papes n'ont été datées que du lieu et du jour de leur publication. Celles d'Innocent III et d'Innocent IV sont datées du lieu, du jour et de l'année de leur pontificat. Les unes ne sauraient être confondues avec les autres. La bulle qui nous occupe porte ce dernier caractère. On ne peut donc l'attribuer à Innocent II. Sous Innocent III et Innocent IV, les formules de la chancellerie romaine étant les mêmes, comment distinguer auquel de ces deux pontifes appartiennent les actes émanés de leur autorité ? La connaissance de leur itinéraire peut seule lever la difficulté. Ici encore, M. Léopold Delisle nous trace, d'après les documents les plus certains, les différentes pérégrinations de ces deux pontifes. Innocent IV ayant été élu le 25 juin 1243 et sacré le 28 ou 29 juin suivant, la troisième année de son pontificat s'étend du 29 juin 1245 au 29 juin 1246. Or, pendant tout ce temps, le pape résidait à Lyon, où il s'était réfugié l'année précédente pour échapper aux poursuites de Frédéric II qui mettait en péril la liberté du chef de l'Eglise. Innocent III ayant été élu le 8 janvier 1198 et sacré le 22 février, la troisième année de son pontificat s'étend du 22 février 1200 au 22 février 1201. Tous les actes émanés de la chancellerie à cette époque sont datés de Latran. (2) Aussi peut-on dire avec certitude que l'acte en question est d'Innocent III et doit être fixé au 12 mai 1200.

(1) Mémoire sur les actes d'Innocent III par M^{re} Léopold Delisle. — Bibliothèque de l'Ecole des Chartes. xviii^e année, iv^e série, tom. iv, page 1 et suivantes.

(2) Mémoires sur les actes d'Innocent III, etc., tom. iv, page 63 et suivantes.

Cette première question étant résolue, il faut rechercher maintenant quelle infraction aux lois de l'Eglise força le Souverain Pontife à mettre en interdit la Bretagne entière.

Alors sévissait dans toute sa rigueur le grand interdit lancé sur la France à l'occasion du mariage illégitime que Philippe-Auguste avait contracté avec Agnès de Méranie au mépris des droits de sa véritable épouse. Ce prince ayant répudié Ingelberge, fille de Waldemar, roi de Danemark, les pères du Concile de Dijon, d'après les ordres du pape, avait menacé de jeter l'interdit sur le royaume le 12 décembre 1199, si le monarque ne revenait à résipiscence. Mais le légat défendit de faire connaître cette condamnation avant le vingtième jour après la fête de Noël. Philippe-Auguste s'opiniâtra dans sa résistance, et la sentence fut rendue publique au Concile de Vienne. Les évêques reçurent l'ordre de la publier dans leurs diocèses et de tenir à son exécution. Le troisième jour après la Chandeleur 1200 (5 février), le culte extérieur cessa dans tous les Etats de Philippe et ne fut rétabli que le 7 septembre 1200, veille de la fête de la Nativité, par la soumission du roi au château de Saint-Léger.

Mais l'interdit dont nous venons de parler ne touchait pas la Bretagne. Cette peine frappait seulement les sujets immédiats du roi de France et non pas toutes les provinces qui lui rendaient hommage. En effet, le duc de Normandie était vassal du roi de France et les habitants des contrées voisines pouvaient chercher un refuge dans cette province pour éviter les rigueurs de l'interdit. Le comte de Ponthieu se retire à Rouen avec la jeune sœur de Philippe-Auguste, afin d'y recevoir la bénédiction nuptiale.

La Bretagne relevait de la France au même titre. L'interdit lancé par Innocent III sur le royaume ne pouvait donc l'atteindre. Si maintenant nous examinons le texte même de la bulle, il ne parle que de notre province *super totam Britanniam*. C'est donc un interdit local bien distinct du premier, et n'ayant pour but que de vaincre l'opiniâtreté des Bretons.

Or, quels sont en Bretagne les faits religieux les plus importants de cette époque ? Un seul occupe tous les esprits : la lutte des métropoles de Dol et de Tours, sur laquelle venait de se prononcer d'une manière définitive Innocent III. En dehors de ce fait, nous ne voyons aucun crime commis par le jeune duc Arthur ou ses conseillers de nature à nécessiter un pareil châtimement. Le clergé, un moment livré à bien des désordres, par suite des guerres continuelles qui désolèrent la Bretagne, se réformait grâce à l'influence salutaire des fils de Saint-Benoît, principalement de l'abbaye de Marmoutiers, et des fils de Saint-Bernard répandus dans tout l'ouest de la France pendant le XII^e siècle, et grâce aussi à la direction des évêques qui étaient alors des prélats d'une sagesse et d'une capacité éprouvées.

Tous les historiens, comme je l'ai dit au commencement de ce travail,

sont unanimes pour affirmer que la sentence d'Innocent III du 1^{er} juin 1199 aurait été suivie d'une entière soumission. Si nous consultons cependant les preuves de dom Morice, nous y trouvons (t. 1^{er}, col. 794) un acte qui jette un grand jour sur la question qui nous occupe, c'est une lettre de Robert de Vitré, chantre de l'église de Paris, et de Robert d'Apigné, datée de Tours, la vigile de saint Gatien (17 décembre), par laquelle Arthur s'engage à faire exécuter la sentence pontificale établissant l'église de Tours métropole de l'église de Dol.

L'analyse de cet acte nous amène aux conclusions suivantes :

« 1^o Le duc Arthur promet d'obéir de bonne foi à la sentence que le » seigneur pape Innocent a porté en faveur de l'église de Tours au sujet » de la soumission de l'église de Dol, et que dorénavant il ne fera rien » contre elle ni par lui, ni par aucun autre ; 2^o cette soumission est faite » à la requête de l'archevêque de Tours d'après les conseils des évêques » de Rennes, Nantes, Saint-Malo, Vannes, Quimper et de plusieurs » seigneurs bretons présents ; 3^o il y est stipulé que le duc Arthur » rétablira intégralement dans son évêché, l'évêque de Dol et ses clercs, » reconnaîtra leurs droits spirituels et temporels et les fera jouir en » paix de tout ce qu'ils possédaient à l'époque où l'évêque, qui n'était » encore qu'élu, se rendit à Rome. Si quelqu'un les inquiète, le duc les » vengera comme s'ils appartenaient au clergé des autres diocèses de la » province ; 4^o il reconnaît tous les droits de métropolitain sur l'église » de Dol à Barthélemy, archevêque de Tours et à ses successeurs, s'il » est inquiété dans l'exercice de ses droits, le duc les fera respecter ; » 5^o quant aux dommages occasionnés, tout ce que l'évêque de Dol lui » demandera, il s'engage à le faire rendre à lui et à ses clercs, après » avoir consulté deux évêques et deux barons, quarante jours après son » retour en Bretagne. Enfin, il s'engage à faire payer les rentes et » redevances qui leur sont dues à partir du jour de cette promesse, soit » que les revenus aient été perçus avant l'échéance de leur paiement ou » qu'ils soient encore à percevoir. »

Cet acte, comme il est facile de le voir, est décisif dans la question. Il nous prouve que la sentence pontificale de 1199 n'avait point été exécutée, puisqu'il nous met en présence de graves désordres occasionnés par cette désobéissance aux ordres d'Innocent.

On comprend aisément qu'il en soit arrivé ainsi. En effet, cette sentence ne devait pas être agréable aux Bretons. Philippe-Auguste menaçait de jour en jour l'indépendance de la province. Tuteur d'Arthur, il profitait de toutes les occasions pour s'ingérer dans l'administration du duché. « Or, l'autorité de la métropole de Tours établie en Bretagne, » nous dit dom Morice, rendait le roi de France presque maître des » élections des évêques, parce que le métropolitain avait droit de les » confirmer ou de les rejeter. De là vient que, quand on lui présentait un » sujet qui n'était pas agréable au roi, il ne manquait pas, sous quelque

» prétexte, de casser l'élection et de faire procéder à une nouvelle.
» C'était donc un grand avantage pour le roi d'être assuré des évêques
» dans une province où ils sont en si grand nombre et très consi-
» dérés. » (1)

Déjà sous Luce III, en 1184, Philippe manifestait son mécontentement au pape de ce que Rolland, évêque élu de Dol, venait d'être promu au cardinalat ; en comblant d'honneurs ce prélat, le pape paraissait prendre le parti des Bretons. Le roi écrivit au Souverain Pontife : « qu'en » enlevant à Tours sa prééminence religieuse, il semblait vouloir briser » et fouler aux pieds la couronne de France.... Quant à lui, il vengerait » cette injure les armes à la main, et rendrait Luce III responsable du » sang qui serait versé entre les Français et les Bretons. » Puis il mandait au cardinal Octavien « que le pape le privait de ses provinces » occidentales et excitait la noblesse de ce pays à la révolte. » (2)

On le voit, Philippe-Auguste avait cette affaire à cœur. Ces dernières paroles montrent combien cette question était à ses yeux plutôt politique que religieuse.

Assurément, l'évêque de Dol tenait et devait tenir au pallium. Aussi, en 1191, Jean de La Mouche, alors évêque élu, se rendit-il à Rome ; là, voyant, après deux audiences, qu'il ne pouvait en conscience soutenir les titres de l'église de Dol, il cherche à se démettre de son évêché entre les mains d'Innocent ; mais celui-ci ne voulut pas admettre sa démission pour ne pas éterniser le procès.

Quelles raisons portait Jean à prendre une détermination aussi grave ? Sans aucun doute, les difficultés qu'il prévoyait devoir surgir en Bretagne à son retour, conséquences naturelles de son obéissance aux ordres du Souverain Pontife.

En effet, beaucoup de laïques s'étaient emparés des biens ecclésiastiques ; or, l'archevêché de Dol consistait en un certain nombre d'enclaves disséminés dans les autres évêchés bretons ; plusieurs d'entr'elles avaient été réunies par Noménoë lui-même, croit-on, précisément pour rendre cet archidiocèse plus important (3). La privation de cette dignité semblait détruire les titres à la propriété de ces enclaves ; aussi le duc ou quelques-uns de ses conseillers n'auraient-ils pas cherché à s'en rendre maître ? C'est ce qui résulte clairement de l'acte que nous avons analysé plus haut, où Arthur reconnaît à l'évêque de Dol et à ses clercs tous leurs droits spirituels et temporels, et leur promet de les faire jouir en paix *de tout ce qu'ils possédaient à l'époque où l'évêque, qui n'était encore qu'élu, se rendit à Rome*. Bien plus, il résulterait de la lettre de Robert de Vitré et de Robert d'Apigné que l'évêque n'aurait pu rentrer

(1) Dom Morice, hist. ecclés. et civile de Bretagne, t. 1^{er}, p. 127.

(2) Mélanges hist. et arch. sur la Bretagne, etc., t. 1^{er}, page 104.

(3) Mélanges hist. et arch. sur la Bretagne, etc..., page 111.

dans son diocèse et aurait été regardé comme ennemi de la nation, puisqu'on lui promet de le considérer lui et ses clercs comme s'ils appartenaient au clergé des autres diocèses de la province. Ce n'était pas la première fois pendant cette lutte mémorable que les habitants de Dol traitaient ainsi leur premier pasteur. Cinquante ans auparavant, Hugues, ancien prieur de Sainte-Croix de Nantes, ayant été reçu à Dol comme archevêque, alla ensuite faire sa soumission à Engelbaud, archevêque de Tours ; mais à son retour il vit son peuple indigné se soulever contre lui, l'accuser de trahison, lui fermer les portes de la cité et le forcer à se réfugier au Mont-Saint-Michel (1).

Le pape, d'ailleurs, prévoyait cette levée de boucliers, car il termine ainsi la lettre qu'il écrivit à la duchesse Constance et aux barons de Bretagne pour les prier de tenir à l'exécution de la sentence pontificale, lettre datée du 2 juin 1199 : *Alioquin sententiam quam in vos propter hoc anonice tulerit ecclesia Turonensis ratam habebimus et faciemus auctore Domino inviolabiter observari* (2).

Il ne faut donc pas s'étonner de voir l'interdit dont parle Innocent III, dans la bulle que nous publions, fulminé contre la province entière. Mais comment se fait-il qu'aucun historien n'en a fait mention ? Sans vouloir attaquer ici la science des bénédictins dont nous admirons les travaux aujourd'hui si utiles, nous pouvons dire, sans craindre de nous tromper, qu'ils n'ont pas tiré tout le profit des matériaux qu'ils avaient rassemblés avec tant de soin. En effet, dom Morice parle de la lettre de Robert de Vitré et de Robert d'Apigné, sur laquelle nous nous appuyons, et il nous dit qu'elle fut envoyée l'année qui suivit la publication de la sentence d'Innocent III, du 1^{er} juin 1199 (3). Or, du 1^{er} juin 1199 au 17 décembre 1201, il s'écoula deux ans et demi. Il n'a pas fait attention à toute la portée de ce dernier document qui nous fournit la preuve d'une résistance très opiniâtre des Bretons qui refusèrent de recevoir la bulle du pape, l'évêque nommé de Dol et ses clercs (4).

Maintenant, pourquoi l'interdit qui nous occupe aurait-il duré si longtemps ? L'état politique de la province nous en fournit la raison. Depuis

(1) Mélanges hist. et arch. sur la Bretagne, etc., page 102.

(2) Dom Morice, preuves à l'Histoire de Bretagne, t. 1^{er}, col. 768.

(3) Dom Morice, histoire, t. 1^{er}, page 127. — Dom Lobineau, Histoire de Bretagne, p. 184, fixe, je ne sais pour quelle raison, la vigile de saint Gatien au 16 octobre.

(4) Dom Morice, Preuves, etc., t. 1^{er}, col. 784, publie une lettre de Jean, évêque de Dol, mentionnant plusieurs donations faites à la Vieux-Ville. Il place cet acte en 1200. Cette charte n'étant pas datée, on ne peut s'appuyer sur elle pour combattre notre opinion et montrer par là que Jean de La Mouche jouissait alors de tous ses droits dans son diocèse. Il serait plus probable qu'elle n'aurait été publiée qu'après l'accord du 17 décembre 1201. Alors seulement Jean, paisible possesseur de son évêché, confirma ce qui avait été fait pendant son absence.

le mois d'octobre 1199, le duc de Bretagne était retenu à Paris par Philippe-Auguste dans une captivité déguisée, pendant laquelle le roi de France avait abandonné à Jean-sans-Terre les droits de son pupille sur les provinces d'Anjou, du Maine et de Touraine, laissant au roi d'Angleterre la charge de les conquérir (traité du Goulet, mai 1200). Les conditions du traité n'ayant pas été observées, Philippe donna au jeune Arthur une plus grande liberté d'action vers la fin de l'année 1201 (1). Celui-ci en profita pour se rendre dans ses provinces que les Anglais ravageaient impunément depuis dix-huit mois. Il y avait conservé un grand nombre de partisans, surtout dans les villes et parmi le clergé ; tous supportaient avec peine le joug de l'étranger. Aussi, il n'est pas étonnant de le trouver à Tours au mois de décembre 1201, environné de ses plus fidèles serviteurs et des évêques de Bretagne qui étaient venus conférer avec lui sur les intérêts de sa cause. Il dut s'efforcer d'être agréable à tous. Or, en mettant un terme à la trop longue querelle des églises de Dol et de Tours, il faisait droit aux justes réclamations de l'archevêque de Tours, l'un des prélats les plus influents des provinces occupées par les Anglais, et rendait la paix aux diocèses bretons, qui, n'étant pas directement intéressés dans cette lutte, s'étaient vus pendant longtemps privés du culte extérieur.

De plus, l'accord passé entre le duc et l'archevêque de Tours fut rédigé d'après les conseils de ses plus fidèles serviteurs et des évêques de Bretagne, qui tous soupiraient après une prompte exécution de la sentence pontificale du 1^{er} juin 1199. Les commissaires chargés de conclure cet accord étaient les conseillers ordinaires d'Arthur et de sa mère. En effet, Robert de Vitré, chantre de l'église de Paris, était père d'André de Vitré, l'un des plus puissants barons de Bretagne, qui servit avec un dévouement inébranlable les intérêts d'Arthur ; Robert, appartenant à un diocèse étranger à la province, était cependant originaire du pays breton ; ce double titre devait le rendre agréable aux deux partis. Robert d'Apigné apparaît comme témoin dans beaucoup d'actes importants, particulièrement dans la cession des droits que la duchesse Constance réclamait sur la ville de Vitré (2). Ces deux seigneurs semblent n'avoir jamais abandonné le jeune duc, et, plus d'une fois, malgré son titre de clerc, Robert de Vitré défendit son maître les armes à la main, suivant la coutume très ordinaire de l'époque, car il fut fait prisonnier à ses côtés à la fatale journée de Mirebeau (3).

Nous pouvons donc conclure, avec assez de certitude, de cette lettre

(1) Dom Bouquet, t. 18, p. 295.

(2) Dom Lobineau, Hist. de Bretagne, p. 174, 175, 178, 184.

(3) Pour tous les renseignements historiques sur Arthur : voir l'article de M. Gaston Dubois sur Guillaume des Roches, sénéchal d'Anjou, du Maine et de Touraine. — Bibliothèque de l'école des Chartes (1869), 6^e série, t. 5, p. 377, et 1871, page 88.

de Robert de Vitré et de Robert d'Apigné, que les Bretons opposèrent une résistance énergique à l'exécution de la bulle d'Innocent III, du 1^{er} juin 1199, établissant l'église de Tours métropole de tous les évêchés de Bretagne, résistance qui nécessita un interdit lancé sur la province entière.

Pendant cet interdit, plus d'un évêque de la Bretagne, suivant l'exemple que venaient de leur donner les prélats français dans l'exécution de l'interdit fulminé par Innocent III contre Philippe-Auguste, auraient voulu obéir ponctuellement aux ordres du pape ; mais, rencontrant de grandes difficultés, ils auraient demandé à la cour romaine quelques explications sur la manière de faire observer la censure qui frappait leur patrie. Le pape aurait répondu aux évêques de la Bretagne en leur adressant la bulle que nous publions. Cette bulle, comme nous l'avons dit au commencement de ce travail, apporte quelques adoucissements à la discipline ecclésiastique, alors très sévère. Mais quelle est la portée de ces adoucissements ? C'est ce que nous nous efforcerons d'expliquer dans une autre étude, en faisant comprendre, autant que nous le pourrons, la nature et le but de l'interdit.

UN MANDEMENT D'EVÊQUE DE VANNES

JUGÉ ET CONDAMNÉ

PAR LE PARLEMENT DE BRETAGNE AU XVIII^e SIÈCLE.

(1744)

[Par M. le D^r G. de Closmadeuc.]

Les archives fourmillent de pièces curieuses qui témoignent des conflits sans cesse renaissants qui s'élevaient entre les différents corps qui représentaient les administrations politique, judiciaire et religieuse, sous l'ancien régime.

Ces débats, provoqués sous des prétextes souvent puérils, mais qui enflammaient les esprits, s'éternisaient dans des instances hérissées de procédures, ou dans des écrits passionnés, où chaque parti soutenait son droit avec une égale ardeur, et ne s'arrêtait, de guerre lasse, qu'après plusieurs sentences contradictoires rendues par des juridictions rivales.

La magistrature de Bretagne, personnifiée au sommet par le parlement de Rennes, avait toujours été jalouse de ses prérogatives, et le rôle politique qui lui était reconnu par la Constitution n'avait pas manqué

de développer chez elle un sentiment d'indépendance et de dignité poussée à l'excès.

Vers le milieu du XVIII^e siècle, c'est un conflit qui s'élève entre le parlement et l'évêque de Vannes, à propos d'un mandement de ce dernier ; et voici dans quelles circonstances la lutte s'engagea. Nous en puisons les détails dans les registres mêmes du présidial de Vannes.

En l'année 1744, l'évêque de Vannes était M^{sr} Jean-Joseph de Saint-Jean de Jumillac, nommé au siège depuis deux ans (2 avril 1742). Pour des raisons que nous ignorons, M^{sr} de Jumillac n'arriva pas immédiatement dans son diocèse, puisque son premier mandement est postérieur de deux ans à sa nomination, et que, dans ce mandement, il laisse entendre qu'il des *affaires indispensables* l'en ont tenu éloigné. « *Nous gémissions, dit-il, séparé de ce cher troupeau que la Providence nous a confié, et nous ne goûtions de consolation que dans la douce espérance de nous retrouver bientôt à votre tête* [page 1.] »

Le procès que je me propose de dérouler devant vous, est, sans aucun doute, le seul fait important qui témoigne du passage de M^{sr} de Jumillac à Vannes. En dehors de ce fait, les archives de l'évêché et celles du département n'en conservent aucune trace, aucun souvenir. Il n'en est pas de même de son prédécesseur, M^{sr} Fagon, fils du médecin de Louis XIV, qui administra le diocèse pendant plus de 20 ans. Celui-là y a laissé la réputation d'un prélat entaché de jansénisme, sans doute parce qu'il refusa de se faire persécuteur contre les pauvres prêtres de son diocèse, appelants de la *bulle Unigenitus*, et de suivre l'exemple de son collègue M^{sr} Turpin, de Nantes.

Donc, M^{sr} de Jumillac, avant de commencer sa première tournée pastorale, composa un mandement qui fut imprimé et distribué parmi les fidèles, suivant la coutume.

C'est ce mandement qui devait allumer la guerre.

Le 27 du même mois [juin], le parlement de Rennes était réuni. M. le procureur général en robe rouge, tenant à la main le mandement épiscopal de M^{sr} de Vannes, le dénonçait hautement à la cour en ces termes :

« Messieurs, je viens réclamer votre autorité et votre justice contre un mandement daté du 5 juin 1744, imprimé et rendu public sous le nom du révérend évêque de Vannes. On y voit avec étonnement, page 4, des termes par lesquels ce prélat s'arroge une infailibilité que Dieu n'a accordée qu'à son Eglise. En effet, que peuvent signifier autre chose ces paroles : *Nous sommes les hommes de Dieu, si nous parlons, c'est Dieu qui parle... Nous sommes les hommes du peuple ; ils ont, les hommes, différents intérêts à démêler avec Dieu ; nous sommes leurs médiateurs ; et ensuite, vous le dirons-nous, M. T. C. F., nous sommes d'autres Jésus-Christ ; comme lui, nous les guérissons, nous les faisons passer de la mort à la vie ; Dieu nous a conféré tous les*

moyens dont il se sert pour les sanctifier. Il a un Esprit saint, mais il l'a fait descendre sur nous. »

Quelles réflexions, poursuit le procureur général, ne présentent point à l'esprit des expressions si peu mesurées pour ne rien dire de plus ? et qui, comme nous, ne serait pas frappé d'entendre dire à un homme qu'il est un autre J.-C., et que Dieu lui a confié tous les moyens dont il se sert pour sanctifier les hommes ?

Ce n'est donc plus à Dieu que nous devons demander des grâces, puisqu'il s'est dépouillé, suivant le mandement, de tous les moyens qu'il avait pour nous sanctifier. — Quel langage ?

Un autre objet, Messieurs, excite encore notre ministère, c'est ce qui se trouve à la page 7, où le révérend évêque s'adressant aux recteurs dit :

« Vous nous dénoncerez les pécheurs publics et scandaleux, comme les usuriers, blasphémateurs, concussionnaires, yvrognes, concubinaires, etc., ceux qui, sans cause légitime, ne s'approchent pas des sacrements au temps ordonné par l'Eglise ; ceux qui recèlent les testaments, et qui sans raison en refusent ou retardent l'exécution ; ceux qui vivent dans les haines et des inimitiés invétérées ; les fiancés qui manquent d'accomplir leur promesse, ou qui vivent ensemble sans avoir reçu la bénédiction nuptiale ; ceux qui dans leur mariage vivent en divorce, etc. »

Une telle injonction, s'écrie le procureur général, qui suppose dans la personne de l'évêque un droit de juridiction sur ces sortes de crimes, n'est-elle pas une preuve qu'il cherche à anticiper sur la juridiction séculière, seule compétente pour connaître de l'usure, du blasphème, de la concussion, de l'exécution des testaments.... Après tous les attributs dont le révérend évêque s'est décoré à la page 4, après ce qu'il a commandé en haut de la page 7, aux recteurs par rapport aux pécheurs publics et scandaleux, peut-on douter de l'entreprise sur la juridiction séculière ?

Persuadé, Messieurs, qu'en voilà plus qu'il n'en faut pour justifier mes alarmes et exciter votre zèle contre le mandement que je vous présente et les dangereuses conséquences qu'on peut en tirer ; à ces causes, le procureur général du roi a requis qu'il y fut pourvu sur les conclusions qu'il a laissées par écrit sur le bureau. »

Ce réquisitoire de M. le procureur général, si virulent, et où perce l'esprit gallican des parlements à cette époque, surtout cette résolution ferme de revendiquer les droits de la société civile et des prérogatives judiciaires, ne pouvait manquer de trouver des juges disposés à condamner sévèrement ce qu'ils considéraient comme une usurpation flagrante de la part d'un chef du clergé. — Du reste, l'opinion publique marchait d'accord avec le parlement de Bretagne.

La cour entra en délibération ; et dans une séance solennelle rendit l'arrêt suivant que je copie textuellement dans le registre d'audience B. 367, page 49 et suivantes, du présidial de Vannes :

Ouy le rapport de M. Annibal de Favy de Juillé, conseiller en grande chambre, la matière mise en délibération :

« La cour, faisant droit sur les remontrances et conclusions du procureur général du roy, a reçu le procureur général appelant comme d'abus dudit mandement, et pour faire droit dans son appel, lui a décerné commission pour appeler en la dite cour qu'il verra bon estre! Au surplus, ordonne que le mandement sera et demeurera supprimé; enjoint à tous ceux qui en ont des exemplaires, de les apporter au greffe de la dite cour, et à celui du présidial de Vannes pour y estre supprimés; — fait deffenses à toute personne de quelque état et conditions qu'elles soient, de le retenir, imprimer, vendre, ny distribuer sous les peines qui eschéent; — ordonne que le présent arrest sera enregistré au greffe du présidial de Vannes, et a commis les juges du présidial pour tenir la main à son exécution; qu'il sera pareillement lu, publié et enregistré partout où besoin sera.

» Fait en parlement à Rennes, ce 27 juin 1744.

» Signé : LE DAVIER. »

Monseigneur de Jumillac était condamné, et il devait recevoir par huissier la signification de l'arrêt, dont l'enregistrement fut effectué sur les registres du présidial de Vannes; on juge avec quel retentissement! L'affaire ne devait pas en rester là. M^{sr} de Jumillac, ancien abbé de Bonneval et ancien vicaire général de la cathédrale de Chartres, avait en haut lieu des protecteurs puissants. Il s'adressa à l'agence du clergé de France, qui prit sa cause en main, et s'empressa de relever le gant, par une plainte longuement motivée, présentée au roi Louis XV, en son conseil contre le parlement de Bretagne.

Louis XV était alors à Bapaume [24 juillet 1744]. Il est bon d'ajouter que c'était peu de jours avant sa maladie de Metz, au sujet de laquelle allait se jouer cette scandaleuse comédie qui eut pour acteurs principaux : un roi malade, sa maîtresse, M^{me} de Châteauroux, le ministre Maurepas, le jésuite Perussot et l'évêque de Soissons, Fitz-James, le seul qui tint une conduite vraiment digne en cette circonstance, et en fut puni par la disgrâce.

La requête du clergé est aussi hautaine et dédaigneuse que l'attaque avait été agressive et résolue. Chef-d'œuvre de subtilités théologiques, farcie de citations tirées de l'Écriture et des Pères de l'Eglise, la défense du mandement de M^{sr} de Jumillac y est exposée avec tous les développements que comporte un pareil sujet, et dans des termes qui couvrent mal l'ardeur de la lutte et les haines qui s'amoncelaient autour de l'incident.

Les agents généraux du clergé commencent par déclarer *qu'ils sont*

obligés de porter à Sa Majesté leurs plaintes contre un arrêt rendu au parlement de Rennes. Le Sr évêque de Vannes a donné ce mandement le 5 juin 1744, etc., et quoique dans le préambule de cet écrit pastoral, il n'y a rien que n'enseigne la sainte théologie, et qui ne soit tiré de l'Ecriture sainte ou des ouvrages des Pères, quoique ce mandement, dans les dispositions qu'il renferme n'en contienne aucune qui ne convienne au pouvoir qui a été accordé au premier ministre de l'Eglise, qu'il soit exactement conforme aux règles et maximes du royaume ; néanmoins, le Sr procureur général de Sa Majesté au parlement de Bretagne, a déferé ledit mandement à cette cour qui, sur ses conclusions, a rendu un arrêt contre lui.

« Sa Majesté sera sans doute surprise que le parlement de Rennes ait entrepris d'anéantir le mandement d'un évêque qui n'a d'autre objet que d'indiquer sa visite épiscopale, et de donner à ses curés les avis nécessaires..... Le Sr procureur général prétend que, par différentes expressions insérées page 4 dudit mandement, cet évêque de Vannes a voulu s'arroger une infaillibilité que Dieu n'accorde qu'à son Eglise. »

Après avoir cité les paroles de M. le procureur général, les agents du clergé ajoutent : « *Une remontrance si peu mesurée et si peu convenable dans la bouche d'un magistrat est une entreprise manifeste sur l'autorité de l'Eglise ; en effet, c'est entreprendre sur cette autorité que de vouloir, contre la disposition formelle des saints canons et des ordonnances du roy, s'immiscer dans la connaissance de la foy et de la doctrine, que de vouloir, comme ont fait le procureur général et le parlement de Bretagne, juger de la doctrine et des expressions contenues dans le mandement d'un évêque ; telles que sont celles qui se trouvent à la page 4 ; ces sortes de questions ne sont pas du ressort d'un magistrat ni des cours séculières ; l'un et l'autre sont incompetents pour connaître de pareil les matières toutes spirituelles, et c'est à l'Eglise d'en juger, etc.* »

N'est-il pas ordonné par l'article 30 de l'édit de 1695 que la connaissance et le jugement de la doctrine appartiendra aux archevêques et évêques. Est-ce qu'une foule d'ordonnances, soit antérieures, soit postérieures à l'édit de 1693, et une multitude d'arrêts rendus en conseil de Sa Majesté n'ont pas assuré l'exécution de ces réglemens, qui sont fondés sur l'autorité que J.-C. a donnée à son Eglise ?

« Si les expressions du mandement avoient été susceptibles de la moindre censure, M. le procureur général devait suivre la seule voie légitime. Il devait soumettre la question au supérieur du Sr évêque, dans l'ordre de la hiérarchie. « Et ce qui rend la critique du sieur procureur général encore moins excusable, c'est que les expressions dont il a entrepris ainsi que le parlement de Bretagne de prononcer la condamnation, ne sont à proprement parler qu'une paraphrase de différents passages de l'Ecriture. »

Suivent une foule de citations. Saint-Paul a dit à Timothée : *Tu*

autem homo Dei (c. c. v. n.) Jésus-Christ même (évang. Math. c. 10. 8) a dit : *non vos estis qui loquimini, sed spiritus patris vestri qui loquitur in vobis.*

Dans les saints pères, il ne manque pas d'expressions analogues. On lit dans saint Ambroise qu'un chrétien est un autre Christ (*christianus christus alter*), parole dont le saint évêque de Vannes n'a fait qu'une traduction littérale, avec cette différence néanmoins que saint Ambroise dit de tous les chrétiens, et que le saint évêque de Vannes dit seulement de ceux qui sont honorés du sacerdoce. Selon Origène tous les chrétiens sont appelés *Christs*. Les prêtres sont appelés par S. Jérôme *mundi salutares*, sauveurs du monde. On trouve des passages analogues dans saint Augustin et saint Chrysostome.

Enfin le rituel imprimé par les ordres de M. Pavillon évêque d'Aleth porte en termes formels qu'on doit regarder un évêque dans sa visite non comme un simple homme, mais comme Notre Seigneur J.-C.

Tout ce luxe d'érudition théologique se termine par une citation de saint Ignace.

« Il en vient d'être cité suffisamment, continue l'agence, pour autoriser les expressions dont s'est servi le Sr évêque de Vannes, et pour faire connaître que ces expressions ont été incompetemment condamnées par le parlement de Bretagne. »

Quant à la seconde partie de la remontrance du procureur général, elle n'est pas mieux fondée que la première....

« Les suppliants ne peuvent s'empêcher d'observer que ce sont des imputations injustes et une injure gratuitement faite au Sr évêque de Vannes.

On ne conteste pas aux juges royaux le droit de connaître des crimes d'usure, de blasphème, de concussion, de concubinage, etc. ; mais on ne considérera jamais, comme l'avance M. le procureur général, que la justice séculière soit seule compétente à l'égard de ces crimes.... Les prêtres doivent les dénoncer à l'évêque, afin qu'ils les punissent spirituellement. »

Cette supplique au roi est très longue. Nous avons dû nous contenter d'en extraire les points saillants. Nous laissons à qui voudra le soin d'examiner en quoi la thèse présentée par les avocats de l'évêque de Vannes concorde ou ne concorde pas avec la notion du droit moderne et les mœurs de notre époque.

Voici la sentence royale qui termina le différent, sans apaiser les esprits.

« Sa Majesté étant en son conseil, a cassé et annulé, casse et annule l'arrêt du parlement de Rennes du 27 juin 1744, fait défense à cette cour d'en rendre à l'avenir de semblables, lui enjoignant de se conformer aux édits, déclarations et ordonnances du royaume, notamment aux

articles 30 et 34 de l'édit de 1695, en ce qui concerne les matières de doctrine, de religion et autre du siège du présidial de Vannes, permettant aux suppliants de la faire lire, publier et afficher partout où besoin sera.

» Fait au Conseil d'Etat du roy, Sa Majesté y étant, tenu à Bapaume, 24 juillet 1744. Signé : PHILIPPEAU.

Le 2 octobre suivant, un huissier, muni de la procuration de MM. les agents du clergé, se faisant représenter par le recteur de Saint-Patern, arrivait à la porte du présidial de Vannes, et forçait, au nom du roi, les magistrats d'entendre la lecture de l'arrêt du conseil, et de l'enregistrer sur le registre d'audience, où nous l'avons copié.

Le parlement de Bretagne avait le dessous. Mais la paix n'était pas faite entre les deux puissances, et M^{re} de Jumillac, dont la situation ne pouvait que devenir très tendue, quittait l'évêché de Vannes, deux ans après, pour l'archevêché d'Arles (1746).

Le parlement de Rennes n'en était qu'aux débuts de ses démêlés avec le clergé. Moins de vingt ans après, nous le verrons préluder à ses hautes luttes contre une société toute puissante, et sur les comptes-rendus du procureur général de La Chalotais, rendre des arrêts qui tiennent une place à jamais célèbre dans les fastes judiciaires de la Bretagne. Cette fois le parlement devait rester vainqueur, après avoir traversé mille vicissitudes. Sa victoire allait recevoir une éclatante consécration par les arrêts des autres parlements, par l'édit royal de 1764, et enfin par le bref du Souverain Pontife Clément XIV, du 21 juillet 1773.

Nous en étions à regretter de ne pas avoir trouvé, dans nos recherches, le texte entier, original et intégral du mandement qui avait soulevé la tempête. Nous l'avions demandé en vain aux archives départementales, si riches en documents historiques. A l'évêché, il n'y avait pas une seule pièce de ce genre remontant au-delà de la Révolution. Tous les mandements de nos anciens évêques sont perdus, et les nouveaux ne sont pas suffisants pour compenser cette perte.

Un exemplaire du mandement incriminé, le seul qui existe sans doute, avait échappé et se trouvait, on ne sait comment, dans les papiers de la famille Dondel. Le dépôt en a été fait entre les mains de M. l'abbé Le Mené, auquel nous en devons la communication.

C'est une brochure de huit pages in-8°, sur gros papier, imprimé à Vannes, chez la veuve de Guillaume Le Sieur, imprimeur-libraire de Monseigneur l'Évêque, du clergé et du collège, — le mandement se termine par ces mots : *donné en notre château de Kerango, le 5 juin 1744, sous notre seing et le contre-seing du secrétaire ordinaire J. Joseph, et plus bas, par Monseigneur,*

A. Leguerne,
Secret.

A la lecture, j'ai pu m'assurer que les passages incriminés et cités dans le réquisitoire de M. le procureur général étaient textuels.

Dans son ensemble, le mandement de M^r de Jumillac ne diffère pas sensiblement, quant à la forme, des œuvres du même genre, émanées des plumes épiscopales de la première moitié du XVIII^e siècle. Le style en est soigné et ne manque pas d'élégance, bien que le sens soit souvent obscurci par l'abus des lieux communs et des paraphrases. Les prélats raffinés du XVII^e siècle, tous lettrés, fils de grands seigneurs, savaient écrire la langue française et la respectaient dans leurs mandements.

A cette distance de plus d'un siècle, et maintenant que les passions sont refroidies sur toutes ces questions oiseuses qui agitaient les esprits, il serait souverainement ridicule de revenir sur le fond du débat. Médiocrement enclin du reste à aborder les sujets théologiques, il nous importe peu de savoir aujourd'hui qui avait raison de Monseigneur l'Évêque de Vannes ou du Parlement de Bretagne. Nous sommes tout prêt à reconnaître, si l'on veut, qu'il n'y avait entre eux qu'une dispute de mots, envenimés par des sous-entendus plus sérieux et des rancunes réciproques. A l'heure qu'il est, il n'est aucun de nous qui ne fût disposé à suivre des débats de cette nature avec la plus parfaite indifférence. Mais, en 1744, il en était autrement. Le duel, un duel séculaire, était engagé entre les parlements de France, qui avaient la prétention de représenter l'opinion, et une monarchie absolue dont les excès allaient précipiter la catastrophe finale.

Les haines étaient vivaces de part et d'autre. L'opposition avait une importance d'autant plus grande, qu'elle était sincère, et n'était pas sans danger ; — on le vit quelques années plus tard, lorsque la cour, pour satisfaire les rancunes du favori de M^{me} de Pompadour, fit saisir et jeter dans les cachots du château de Morlaix, les six plus éminents magistrats de Bretagne, en tête desquels était le procureur général au parlement, l'illustre vieillard de La Chalotais.

J'en aurais fini avec le mandement de M^r de Jumillac, si je ne croyais bon de m'arrêter sur certains paragraphes qui, sous une forme un peu nuageuse et énigmatique, paraissent contenir des allusions et des personnalités transparentes touchant le jansénisme en Bretagne.

« Fasse le ciel, s'écrie Monseigneur de Vannes, qu'il ne se trouve parmi vous aucun de ces enfants de Bélial qui oublient le Seigneur et les devoirs de son sacerdoce, de ces pasteurs intéressés et mercenaires, dont les prétentions enflées et peu raisonnables inspirent également de l'éloignement pour le ministère et pour le ministre, de ces maîtres de l'erreur qui oublient les premiers les règles de la soumission, engagent les peuples, par leurs exemples pernicieux, à refuser à l'Église l'obéissance qu'ils lui doivent. » (Page 6.)

Où je me trompe, ou ce passage laisse entrevoir que les dissidents, même dans le clergé du diocèse de Vannes, n'avaient pas dès l'abord accepté la bulle *Unigenitus*. Quand l'abbé Delangle, grand chantre de la cathédrale en 1730, présenta à signer aux docteurs du diocèse les conclusions de la nouvelle Sorbonne, plusieurs s'y refusèrent, entre autres M. Farou de Meaux, recteur de Sarzeau, et comme M^r Fagon passe pour avoir protégé les Jansénistes, le mandement de M^r de Jumillac pourrait bien aller à l'adresse de son prédécesseur, et des quelques prêtres récalcitrants, que la mort de ce dernier laissait sans protecteur et par suite exposés aux persécutions.

D'autre part, si on veut bien se rappeler que l'hostilité des parlements, accusés eux-mêmes de jansénisme, n'avait fait que s'accroître dans ces querelles théologiques, on aura une raison de plus pour s'expliquer l'attaque hardie du procureur général et du parlement contre un évêque, qui, par son attitude et son zèle d'orthodoxie, semblait prêt à sévir contre les doctrines qu'avait soutenues M^r Fagon, son prédécesseur.

Quoiqu'il en soit, M^r de Jumillac s'empresse d'ajouter à la fin de son mandement une phrase que je tiens à reproduire en entier :

« Mais s'il s'en trouvait quelqu'un (ce qu'à Dieu ne plaise), nous n'irons pas à eux avec cette domination impérieuse qui désole et renverse sans succès, *non dominantes in cleris* ; nous n'oublierons rien pour les rappeler à leur devoir ; la patience et la douceur précéderont toujours la justice, et nous avons sans cesse devant les yeux cette belle leçon de saint Grégoire, que nous vous conjurons aussi de ne pas perdre de vue dans l'exercice de votre ministère : *Sic jura disciplina contra delinquentes exerceat, ut pretatis viscera non amittat.* »

Langage élevé, imprégné d'une haute tolérance, qui contraste avec la conduite tenue à Nantes par M^r Turpin, qui employa la rigueur, en appelant à son aide l'exil et la prison, et chose plus grave, le refus des sacrements à l'article de la mort, contre les pauvres prêtres de son diocèse qui refusaient de signer.

La déclaration toute de mansuétude de M^r de Jumillac, rien ne prouve qu'elle n'ait été sincère, fait son éloge. Elle lui tiendra lieu de circonstances atténuantes aux yeux de ceux qui trouveront juste l'arrêt du parlement de Bretagne, et approuveront la condamnation qui frappa le mandement.

CATALOGUE DES HÉPATIQUES

OBSERVÉES DANS LE MORBIHAN.

(Par M. Arrondeau.)

Notre honorable conservateur, M. Taslé, m'a communiqué une belle série d'hépatiques recueillies principalement aux environs de Josselin par notre jeune et studieux collègue, M. A. Legal. L'examen de cette intéressante collection m'a conduit à revoir dans mon herbier les plantes de cette famille que j'ai récoltées aux environs de Vannes. Tels sont les matériaux qui ont servi de base au premier essai que je présente aujourd'hui à la Société polymathique sur les hépatiques du Morbihan.

Les hépatiques ou jungermannes forment une famille du règne végétal intermédiaire entre les lichens et les mousses, mais plus voisines de ces dernières. Quelques-unes offrent de simples expansions membraneuses (fig. A¹, G, H); d'autres ressemblent à des mousses par leur tige, droite ou rampante, munies de feuilles alternes, sessiles et engainantes, mais qui ne présentent jamais de véritable nervure. (Voir les fig. C¹, D, E, F¹.)

Elles se distinguent des unes et des autres par leurs organes de fructification. Les fruits sont des capsules ordinairement pédonculées, quelquefois enfoncées dans la fronde, s'ouvrant le plus souvent en valves longitudinales, mais n'offrant jamais d'opercule comme dans les mousses. (Voir les fig. B², C², F², G².) Ces capsules renferment des *spores* microscopiques, organes reproducteurs souvent entremêlés de filaments élastiques, contournés en hélice, que l'on nomme *élatères*, et dont l'usage paraît être de faciliter la dissémination des spores. (Fig. A 3 et 4, C 3 et 4.)

La famille des hépatiques, telle qu'elle a été constituée par Adanson et présentée par de Candolle dans la Flore française, comprenait 6 genres admis par Linné dans son *Species* et rangés dans la classe des *algues*. Le genre *Jungermannia* comprenait à lui seul les 5/7 du nombre total des espèces décrites par de Candolle ou énumérées par Duby dans son *Botanicon gallicum*. Depuis lors, une étude plus approfondie de l'organisation délicate de ces petits végétaux a amené la création de nouveaux groupes génériques; on n'en compte pas moins

de 48 dans le seul genre *Jungermannia* de Linné, élevé par les auteurs modernes au rang de tribu. Ces résultats sont dus principalement aux minutieuses investigations des savants allemands, dont les travaux sont résumés dans le *Synopsis hepaticarum*, qui est venu naguère enrichir votre bibliothèque botanique.

Les hépatiques sont de petites plantes souvent rampantes, ordinairement d'un beau vert, quelquefois noirâtres ou colorées en rouge à la surface inférieure. Elles croissent dans les lieux humides et ombragés, au bord des ruisseaux, quelquefois même dans les eaux. Plusieurs forment des touffes assez fournies sur les talus frais, entre les pierres des murs qui entourent nos champs. La plupart s'étalent en plaques plus ou moins minces sur les troncs d'arbres, sur les rochers, sur la terre humide parmi les mousses. C'est pendant l'hiver ou dans les premiers mois du printemps qu'on les trouve en fructification.

Aubry, dans ses *Exercices d'histoire naturelle*, indique, aux environs de Vannes, une douzaine de plantes de cette famille, dont une (*Jungermannia reptans*), que nous n'avons pas encore rencontrée. Je donne aujourd'hui l'énumération de 32 espèces que j'ai distribuées en 20 genres, en suivant les savants auteurs du *Synopsis*. Nul doute que ce nombre ne s'accroisse par des recherches ultérieures que le présent travail a pour but de rendre plus faciles et plus fructueuses. C'est dans cette vue que j'y joins quelques figures destinées à donner une idée des principaux genres et de leurs organes de fructification.

OUVRAGES CITÉS.

Synopsis hepaticarum. — Auct. Gottsche, Lindenberg et Nees ab Esenbech. — Hamburgi, 1844.

Flore française, par de Lamarck et de Candolle. — Paris, 1815.

Botanicon gallicum de Duby, tome II. — Paris, 1829.

FAMILLE DES HÉPATIQUES.

1^{re} TRIBU. — JUNGERMANNIÉES.

A. — Tiges pourvues de feuilles distinctes.

I. — *Sarcoscyphus* Corda.

S. Ehrharti Cord. — Syn. hep. p. 7; *Jungermannia emarginata* Ehrh. Dec. fl. fr. t. VI, p. 197; Dub. Bot. p. 585.

Sur la terre argileuse ou siliceuse, dans les bois. Très petite plante.
— AC.

II. — *Plagiochila* Nees et Mont.

P. interrupta N. ab E. — Syn. hep. p. 48.

Sur le terreau dans un tronc creux, à Camsquel près Vannes. — R.

P. asplenioides M. et N. — Syn. hep. p. 49 ; *Jungermannia Aspl.* Linn. Dec. fl. fr. t. II, p. 431 ; Dub. Bot. p. 584.

Talus humides, parmi les mousses. — PC. — Josselin (A. L.)

III. — *Scapania* Lindbg.

S. compacta Lindbg. — Syn. hep. p. 63 ; *Jugermannia resupinata* Hook. Dec. fl. fr. t. II, p. 435 ; Dub. Bot. p. 587.

Murs en terre qui entourent les champs ; talus frais autour des bois, où elle forme souvent de larges gazons. — CC. — Vannes, Saint-Avé, etc. ; Josselin (A. L.).

S. undulata M. et N. — Syn. hep. p. 65 ; *Jungerm. undulata* Linn. Dec. fl. fr. t. II, p. 435 ; Dub. Bot. p. 587.

Lieux humides, sur la terre et les rochers. — AC. — Josselin (A. L.)

S. nemorosa N. ab E. — Syn. hep. p. 68 ; *Jungerm. nemor.* Linn. Dec. fl. fr. t. II, p. 435 ; Dub. Bot. p. 587.

Sur la terre dans les bois frais, souvent mêlée avec *Sc. compacta* dont elle a le port. — C. — Saint-Avé, etc.

IV. — *Jungermannia* Linn.

J. albicans Linn. — Syn. hep. p. 65 ; Dec. fl. fr. t. II, p. 436 ; Dub. Bot. p. 587.

Lieux ombragés, talus des bois, parmi les mousses. — C. — Botcouarh près Vannes, Beauregard ; Josselin (A. L.)

J. crenulata Sm. — Syn. hep. p. 90 ; Dec. fl. fr. t. VI, p. 201 ; Dub. Bot. p. 585.

Sur la terre, dans les lieux humides. — R. — Josselin (A. L.).

J. excisa Diks. — Syn. hep. p. 112 ; Dec. fl. fr. t. VI, p. 200 ; Dub. Bot. p. 586.

Sur la terre, dans les bois et les landes. — R. — Lantillac (A. L.).

J. divaricata Engl. Bot. — Syn. hep. p. 135 ; *J. byssacca* Both. Dec. fl. fr. t. II, p. 199 ; Dub. Bot. p. 586.

Parmi les mousses. — R. — Josselin (A. L.)

J. connivens Diks. — Syn. hep. p. 141 ; Dec. fl. fr. t. VI, p. 196 ; Dub. Bot. p. 186.

Dans les bois, sur les mousses. — PC. — Josselin (A. L.).

V. — *Lophocolea* N. ab E.

L. bidentata N. ab E. — Syn. hep. p. 159; *Jungermannia bident.* Linn. Dec. fl. fr. t. II, p. 430; Dub. Bot. p. 588.

Lieux humides parmi les mousses, sur les troncs d'arbres, fructifie rarement. — CC.

VI. — *Chiloscyphus* Corda.

C. pallescens N. ab E. — Syn. hep. p. 187; *Jungerm. pallescens* Schrad.

Sur les pierres dans les fontaines et les ruisseaux. — R. — Fontaine de Téninio près Vannes.

C. polyanthus Cord. — Syn. hep. p. 188; *Jungerm. polyanthus* Linn. Dec. fl. fr. t. II, p. 431; Dub. Bot. p. 588.

Var. *B. rivularis* N. ab E. loc. cit.

Lieux humides parmi les mousses; la variété B sur les pierres dans les eaux courantes. — C. — Auray, Josselin (A. L.); Saint-Avé, ruisseau de Loyon, etc.

VII. — *Radula* N. ab E.

R. complanata Dum. — Syn. hep. p. 257; *Jungerm. complan.* Linn. Dec. fl. fr. t. II, p. 434; Dub. Bot. p. 587.

Troncs d'arbres, rochers, où elle forme de larges plaques d'un beau vert. — C. — Vannes, Saint-Avé, etc.; Josselin (A. L.)

VIII. — *Madotheca* Dum.

M. platyphylla Dum. — Syn. hep. p. 278; *Jungerm. platyph.* Linn. Dec. fl. fr. t. II, p. 433; Dub. Bot. p. 589.

Troncs d'arbres, rochers, vieux murs. — C.

IX. — *Lejeunia* Gottsch.

L. serpyllifolia Libert. — Syn. hep. p. 374; *Jungerm. serpyll.* Diks. Dec. fl. fr. t. VI, p. 202; Dub. Bot. p. 589.

Dans les bois, sur les mousses, sur les troncs d'arbres. — AC. — Josselin (A. L.)

X. — *Frullania* Raddi.

F. dilatata N. ab E. — Syn. hep. p. 415; *Jungerm. dilat.* Linn. Dec. fl. fr. t. II, p. 434; Dub. Bot. p. 590.

Troncs d'arbres, rochers. — CC. — Fructifie abondamment.

F. Tamarisci N. ab E. — Syn. hep. p. 438; *Jungerm. Tamar.* Linn. Dec. fl. fr. t. II, p. 434; Dub. Bot. p. 590.

Plante d'un vert noirâtre ou pourpre, fructifie plus rarement que la précédente. Sur les troncs d'arbres et les rochers. — CC.

B. — Fronde plus ou moins divisée, mais ne formant pas de feuilles distinctes.

XI. — *Pellia* Raddi.

P. epiphylla N. ab E. — Syn. hep. p. 488; *Jungerm. epiph.* Linn. Dec. fl. fr. t. II, p. 425; Dub. Bot. p. 590.

Sur la terre vaseuse au bord des ruisseaux. — C. — Saint-Avé, Saint-Nolf, etc.; Josselin, Rohan (A. L.)

XII. — *Blasia* Micheli.

B. pusilla Linn. — Syn. hep. p. 491; Dec. fl. fr. t. II, p. 418; *Jungerm. Blas.* Hook. Dec. fl. fr. t. VI, p. 194; Dub. Bot. p. 590.

Sur le bord des ruisseaux. — R. — Josselin (A. L.)

XIII. — *Aneura* Dum.

A. pinguis Dumort. — Syn. hep. p. 493; *Jungerm. ping.* Linn. Dec. fl. fr. t. II, p. 426; Dub. Bot. p. 590.

Lieux humides, bords des ruisseaux. — AC. — Josselin (A. L.)

A. pinnatifida N. ab E. — Syn. hep. p. 495; *Jungerm. sinuata* Diks. Lieux marécageux. — R. — Monterblanc.

A. multifida Dumort. — Syn. hep. p. 496; *Jungerm. multifida* Linn. Dec. fl. fr. t. II, p. 426; Dub. Bot. p. 590.

Lieux humides, bords des ruisseaux. — R. — Saint-Samson (A. L.)

XIV. — *Metzgeria* Raddi.

M. furcata N. ab E. — Syn. hep. p. 502; *Jungerm. furc.* Linn. Dec. fl. fr. t. II, p. 427; Dub. Bot. p. 590.

Sur les troncs d'arbres. — C. — Fructifie rarement. Je l'ai trouvé en fructification sur un pommier, à Saint-Avé, en novembre 1872.

2^e TRIBU. — MARCHANTIÉES.

XV. — *Marchantia* Linné.

M. polymorpha Linn. — Syn. hep. p. 522; Dec. fl. fr. t. II, p. 421; Dub. Bot. p. 591.

Sur la terre; dans les bois sur les places à charbon — Rare en fructification. — Tréhourentuc.

XVI. — *Fegatella* Raddi.

F. conica Corda. — Syn. hep. p. 546; *Marchantia conic.* Linn. Dec. fl. fr. t. II, p. 423; Dub. Bot. p. 591.

Lieux frais, bords des ruisseaux, talus des chemins creux. — AC. — Fructifie rarement.

XVII. — *Reboulia* N. ab E.

R. hemisphærica Raddi. — Syn. hep. p. 548; *Marchant. hemisph.* Linn. Dec. fl. fr. t. II, p. 422; Dub. Bot. p. 591.

Murs, rochers, bords des chemins creux au pied des haies. — AC. — Arradon, Questembert, etc.

XVIII. — *Targionia* Micheli.

T. Michelii Corda. — Syn. hep. p. 574; *Targ. hypophylla* Linn. Dec. fl. fr. t. II, p. 419; Dub. Bot. p. 592.

Rochers, talus, entre les pierres des vieux murs qui entourent les champs. — C.

3^e TRIBU. — RICCIÉES.

XIX. — *Sphærocarpus* Micheli.

S. Michelii Bell. — Syn. hep. p. 595; Dub. Bot. p. 592; *Targionia sphærocarpos* Diks. Dec. fl. fr. t. II, p. 419.

Sur la terre humide, dans les sentiers des landes. — R. — Josselin (A. L.)

XX. — *Riccia* Micheli.

R. glauca Linn. — Syn. hep. p. 599; Dec. fl. fr. t. II, p. 417; Dub. Bot. p. 592.

Lieux humides, vase des étangs. — R. — Josselin (A. L.)

R. fluitans Linn. — Syn. hep. p. 610; Dec. fl. fr. t. II, p. 446; Dub. Bot. p. 592.

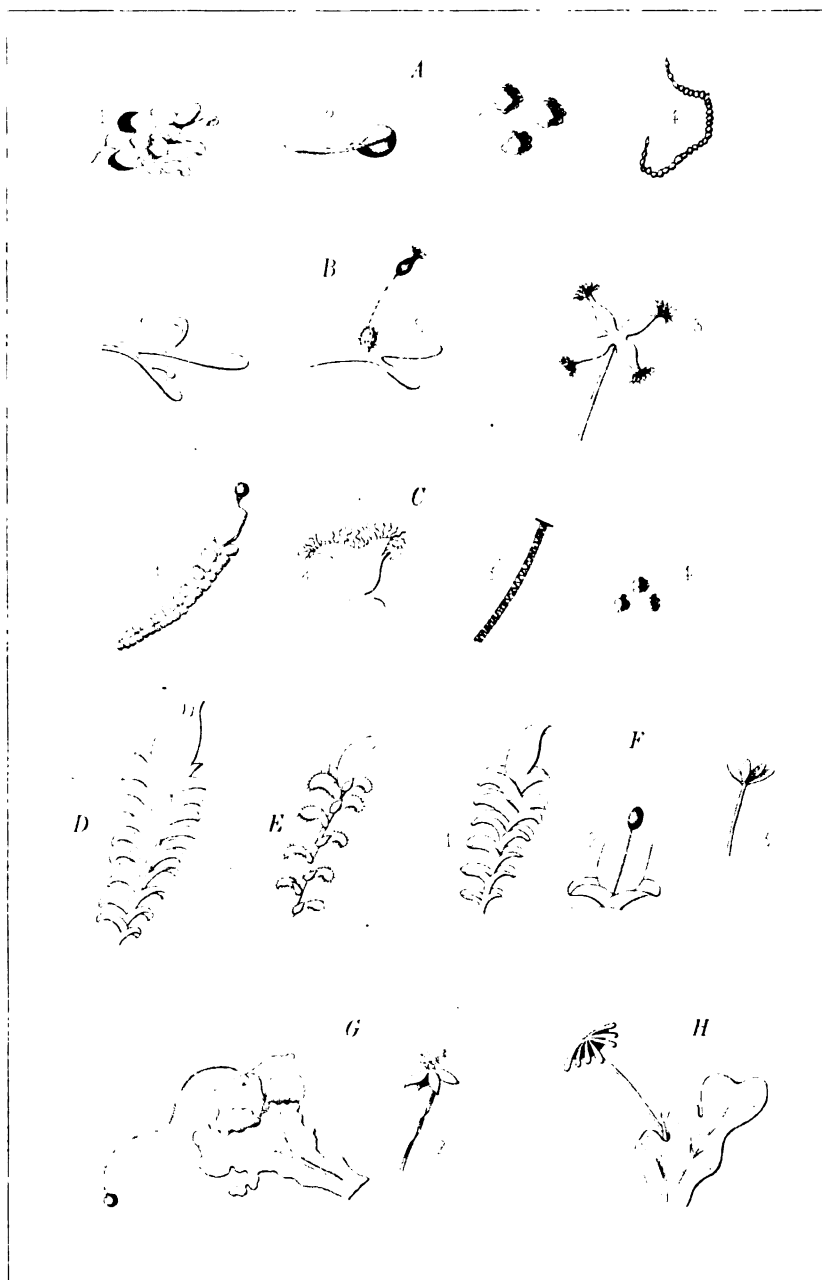
β. canaliculata Syn. hep. loc. cit.; *R. canaliculata* Hoff. Dec. fl. fr. t. VI, p. 193; Dub. Bot. p. 592.

Flottante dans les eaux tranquilles. — AR. — Lanouée; la var. B à Caradec près Josselin (A. L.).

EXPLICATION DES FIGURES.

- A. — *Targionia Michelti*. — 1, plante de grandeur naturelle ; 2, fronde grossie avec son fruit ; 3 et 4, spores et élatère grossis 100 fois.
- B. — *Metzgeria furcata*. — 1, fronde un peu grossie ; 2, fructification, *id.* ; 3, capsule ouverte fortement grossie.
- C. — *Frullania dilatata*. — 1, rameau grossi ; 2, capsule ouverte fortement grossie ; 3, élatère ; 4, spores, *id.*
- D. — *Jungermannia albicans*. — Rameau grossi.
- E. — *Scapania nemorosa*. — Rameau grossi.
- F. — *Scapania compacta*. — 1, rameau grossi ; 2, périanthe ouvert laissant sortir la capsule, très grossi ; 3, capsule ouverte, *id.*
- G. — *Pellia epiphylla*. — 1, plante de grandeur naturelle, un fragment de fronde, avec une capsule ; 2, capsule après l'émission des spores, fortement grossie.
- H. — *Marchantia polymorpha*. — 1, fragment de fronde, avec sa fructification, grandeur naturelle.
-

Hépatiques du Morbihan.



100-443887-1

ALLOCUTION DE M. ARRONDEAU

EN QUITTANT LE FAUTEUIL DE LA PRÉSIDENTE.

MESSIEURS,

Avant de céder le fauteuil au savant collègue que vos suffrages ont appelé à me succéder, je dois, pour obéir à l'usage, vous rendre un compte sommaire de la situation et des travaux de la Société.

Je constaterai d'abord avec plaisir que le mouvement sympathique provoqué par l'intérêt qui s'attache à vos études est loin de se ralentir. Pendant l'année qui vient de s'écouler, 24 adhésions nouvelles sont venues accroître le nombre de vos membres qui, en tenant compte de 2 démissions, se serait ainsi trouvé porté à 178. Malheureusement nous avons déjà à déplorer la perte d'un de ces nouveaux collègues qui nous a été enlevé presque au moment où il venait de s'asseoir parini nous. Cette mort prématurée vous a empêchés d'apprécier tout ce qu'il y avait de bienveillance et de droiture dans le caractère de M. Durivau.

En ce qui concerne vos travaux, je regrette que le temps et la liberté d'esprit m'aient manqué pour en tracer un tableau complet et pour en apprécier l'importance comme ils l'auraient mérité. Je suis donc obligé de me borner à une rapide énumération qui suffira néanmoins, je l'espère, pour témoigner de l'activité avec laquelle nos laborieux collègues ont repris des études interrompues par des événements dont elles doivent contribuer à chasser le souvenir importun. Indépendamment des intéressantes communications qui vous ont signalé les découvertes archéologiques de plusieurs de nos collègues et notamment de MM. L. Galles, de Cussé, de Closmadeuc et Rosenzweig, votre bulletin de 1872 contiendra d'importants mémoires destinés pour la plupart à jeter un jour nouveau sur quelques-unes des questions qui préoccupent le plus vivement les savants voués à l'étude de nos antiquités nationales.

Sous ce titre : *les Aryens en Orient et les Celtes en Italie*, M. Burgault vous a donné un travail de longue haleine, fruit de recherches aussi étendues que consciencieuses. Poursuivant ses études sur les origines et les migrations des anciens peuples, l'auteur s'est proposé d'établir l'identité des Celtes avec les Aryens de l'Orient dont ils seraient un rameau détaché dès la plus haute antiquité. Il s'appuie, pour atteindre

ce but, non-seulement sur les documents historiques trop souvent incomplets ou même contradictoires, mais sur les légendes, les mythes, sur les croyances religieuses et particulièrement sur le langage des peuples dont il veut éclairer la marche depuis les hauts plateaux de l'Asie orientale jusqu'aux limites occidentales de l'Europe.

M. de Closmadeuc, s'attaquant à une des questions les plus obscures de notre archéologie *celtique*, ou, si vous l'aimez mieux, *préhistorique*, vous a présenté une étude aussi neuve que complète sur les *sculptures et les signes des dolmens*. Quoique l'auteur se soit borné volontairement à une description exacte et à une classification rigoureuse des signes qui ont fait l'objet de ses études, son travail sera le manuel indispensable des Œdipes futurs qui essaieront d'expliquer les énigmes sculptées sur nos monuments mégalithiques. Le même membre vous a lu encore un mémoire sur les *celtæ* ou *haches en pierre des dolmens armoricains*. Ici notre savant collègue ne se borne plus à décrire et à classer : avec la vigueur de raisonnement et la verve que vous lui connaissez, il discute les diverses opinions émises sur l'usage de ces curieux instruments si malheureusement baptisés du nom de *Celtæ*, et arrive à la conclusion que ces haches en pierre dont notre musée renferme une collection incomparable, n'étaient autre chose que des objets sacrés, déposés dans les tombeaux à côté des morts, dans une intention religieusement protectrice.

Enfin notre infatigable collègue a encore enrichi nos mémoires d'une monographie complète du crucifix de Gavrinis, curieux spécimen de l'art byzantin enfoui par les siècles dans une île presque déserte du Morbihan.

Je ne serais pas complet si j'omettais la place inusitée que la poésie est venue prendre dans nos lectures, grâce au talent qu'un de nos collègues a consacré à la traduction en vers du premier chant de la Jérusalem délivrée. Enfin vous me permettez, ne fût-ce que pour constater que l'histoire naturelle continue à être représentée dans nos études, de mentionner l'essai que j'ai moi-même présenté à la Société sur les *Jungermannes du Morbihan*.

Je le répète en terminant, Messieurs, ce rapide aperçu suffira pour faire apprécier l'ardeur que vous apportez à vos travaux, l'importance de vos publications, et la portée du mouvement intellectuel que la Société polymathique a créé autour d'elle. Vous avez ainsi contribué pour votre part à cette régénération du pays que tout le monde appelle de ses vœux, mais qui ne s'opérera que par la science et par le travail.

HISTOIRE NATURELLE.

COMPTE-RENDU DE L'ÉTAT DU MUSÉE EN 1872.

(Par M. Taslé, père.)

Les collections d'histoire naturelle, spécialement en ce qui concerne les productions de notre département, continuent à prendre, chaque année, une plus sérieuse importance. Durant ces derniers temps, des travaux de longue haleine, résultat de patientes et laborieuses recherches, ont été poursuivis avec persévérance par nos collègues MM. Arrondeau, Griffith et Legal.

Je vais donner un aperçu sommaire des nouvelles espèces qui ont enrichi nos collections durant l'année qui va finir, en ajoutant çà et là quelques observations au sujet de productions rares dans nos limites, mais que nous ne possédons pas encore.

MAMMIFÈRES.

J'ai fait monter un hérisson d'Europe (*Erinaceus europæus* Linné), en robe d'hiver.

Au mois de février dernier, des marins de notre rivière tuèrent à coups de fusil un Dauphin Nésarnak (*Delphinus tursio* Fabricius) qui s'était engagé avec son petit dans un étroit chenal sur la côte d'Arradon. Ce cétacé avait plus de 4 mètres de longueur. Un sujet de la même espèce avait déjà été observé à Conlo, il y a plus de 50 ans.

OISEAUX.

Notre collection départementale s'est accrue d'espèces qui apparaissent dans notre département à des intervalles souvent très éloignés, savoir :

1° Le Stercoraire cataracte (*Stercorarius catarrhactes* Vieillot), qu'un ouragan du dernier hiver avait entraîné des contrées boréales jusque dans nos parages ;

2° Le goéland tridactyle (*Larus tridactylus* Linné) rarement observé sur nos côtes et que nous ne possédions pas ;

3° Le goéland pygmée (*Larus minutus* Pallas). Un sujet de cette espèce est rangé dans nos armoires depuis deux ou trois ans ; nous le devons à l'obligeance de M. de Cussé père, notre collègue ; il a été tué par ses fils à l'entrée du port. Il ne figure pas dans le catalogue des oiseaux du Morbihan, et j'ai omis de le mentionner dans mes comptes-rendus antérieurs.

Le Fou de Bassan (*Sula bassana* Brisson) dont l'apparition sur notre littoral est très irrégulière, a été apporté plusieurs fois sur nos marchés, durant le dernier hiver. J'ai pu m'en procurer un sujet intact et adulte qui remplace aujourd'hui celui qui figurait depuis plus de 40 ans dans nos vitrines, et dont il était impossible de prolonger la conservation.

J'ai fait préparer un mâle frais et adulte de la chouette hulotte (*Stria aluco* Keys. et Blas.) dont nous avons déjà la femelle également adulte.

M. Salmon, notre collègue, nous a donné deux Grosbec calfat (*Loxia orizivora* Gmelin), originaire de Java. Ils étaient conservés en cage ; mais une des nuits les plus froides de l'année les a fait périr. L'un d'eux a été monté ; la dépouille du second a été mise en peau.

Le Pic épeiche (*Picus major* Linné) de notre collection était envahi et dévoré par les insectes. J'ai dû le rejeter, mais je n'ai pu encore le remplacer.

ŒUFS & NIDS D'OISEAUX.

Je m'efforce d'augmenter notre collection d'œufs et de nids. Je me suis procuré cette année : 1° deux nids avec leurs œufs du Lorient commun, cet habile architecte ; 2° les œufs du Traquet pâtre ; 3° ceux du Martinet ; 4° ceux de la Perdrix rouge.

POISSONS.

J'ai fait monter au printemps un Squalo humantin *Squalus centrina* Linné), capturé sur nos côtes où je le crois assez rare ; du moins il était inconnu aux nombreux pêcheurs qui l'ont examiné.

CRUSTACÉS.

M. Aphonse Legal, notre laborieux et intelligent collègue, a fait, l'été dernier, à Quibéron et à Belle-île, d'intéressantes découvertes dans l'ordre des crustacés. Voici la liste des espèces dont il a enrichi nos collections où elles faisaient défaut :

Eriphia spinifrons Bechst.
Amphitoe marionis Milne-Edwards.
Idotea pelagica Leach.
Praniza cœrulata Montagu.
Ancæus rapax Milne-Edw.
Cymodocea pilosa Milne-Edw.
Cypris fusca Straus.

Toutes ces espèces proviennent de Quibéron.

Je dois ici mentionner comme appartenant à notre faune locale trois autres crustacés marins, nouveaux pour nous, et trouvés aussi par M. Legal, mais dont il n'a pu encore disposer en notre faveur, savoir :

<i>Daphnia pulex</i> .	Quibéron.
<i>Idotea emarginata</i> Fabr.	Belle-île.
<i>Pocichilus spinosus</i> Mont.	Belle-île.

MOLLUSQUES.

J'ai recueilli dans des sables coquilliers, provenant de Belle-île, le *Mangelia gracilis* Montagu (*Murex*), espèce nouvelle pour notre faune départementale.

Nous devons aux recherches de deux de nos collègues deux individus non adultes du *Cypræa europæa* Montagu. L'un trouvé à Gavre par M. Desmars, au mois de février dernier, a déjà son ouverture complète, mais privée de denticulations ; sa spire est saillante ; toute sa surface est lisse et de couleur vitreuse. Dans cet état de développement, il se rapproche pour la forme du genre *ovula*. Le second est bien plus jeune ; le bord droit de son ouverture n'est pas encore formé ; il est tranchant et non roulé ; il a été recueilli à Quiberon, au mois d'août dernier, par M. A. Legal qui a encore enrichi notre collection morbihannaise de plusieurs spécimens d'*Aplysia depilans* Linné, et *Pleurobranchus plumula* Montagu, dont un avec son mollusque.

Notre jeune et infatigable collègue nous a encore donné deux individus de l'os dorsal ou septum du *Sepia elegans* Blainville, dont l'existence sur nos côtes morbihannaises n'avait pas été constatée jusqu'ici.

Mais c'est surtout en mollusques nus marins que M. Legal a fait les plus importantes découvertes. Voici la liste des espèces dont il a pu déjà augmenter notre collection départementale :

Runcina Hancokii Forbes.

(Je ne crois pas que cette espèce ait été précédemment signalée sur le littoral de l'océan français).

Onchidium celticum Cuvier.

(Cette espèce est évidemment identique à celle que MM. Crouan ont nommée *O. tuberculatum*).

Doris tuberculata Cuvier.

Doris..... (espèce non déterminée).

Eolis alba Alder et Hancok.

Eolis papillosa Linné.

Eolis glauca Alder et Hancok.

Goniodoris castaneu Alder et Hancok.

Malheureusement deux de ces mollusques, *Eolis papillosa* et *E. glauca* se sont promptement décomposés, quoique plongés dans l'alcool étendu d'eau.

J'ai encore reçu de M. Legal la liste de quelques nudibranches recueillis à Qiberon, mais dont il n'a pu encore enrichir nos collections.

J'ai dressé le catalogue de toutes les espèces composant nos collections conchyliologiques ; il en mentionne environ 4,650 appartenant à 365 genres répartis entre 94 familles. J'ai suivi pour la classification le système de Lamarck, modifié par Deshayes.

INSECTES COLÉOPTÈRES.

M. Griffith, l'un de mes collaborateurs, poursuit avec persévérance la recherche et le classement des coléoptères du département, et il a déjà rangé dans des boîtes spéciales les familles suivantes :

FAMILLES.	DIVISIONS.	GROUPEs.	GENRES OBSERVÉS.	ESPÈCES	
				OBSERVÉS.	COLLECTION.
Cicendélides	»	1	1	6	6
Carabides	2	13	49	220	152
Dytiscides	»	5	14	69	54
Gyrinides	»	»	2	4	3
Hydrophilides	»	3	15	36	
Silphides	»	1	3	20	
Scydmenides	»	»	1	1	
Psélaphides	»	2	4	4	
Histérides	»	1	4	20	
Scaphidiides	»	»	2	2	
Phalacrides	»	»	2	5	
Nitidulides	»	2	4	7	
Peltides	»	1	1	1	
Colydiides	»	3	3	3	
Cucujides	»	2	2	2	
Cryptophagides	»	1	1	1	
TOTAUX.....	2	35	108	401	

La tâche que s'est imposée notre collègue est bien lourde ; il a entrepris là un travail minutieux et de longue haleine ; il ne peut espérer le mener à bonne fin qu'en usant de toute sa patience et de toute son énergie.

INSECTES LÉPIDOPTÈRES.

M. Griffith s'est en outre livré avec ardeur à l'étude des papillons qui vivent dans notre département. Puissamment secondé par nos collègues :

MM. Arrondeau et Ronchail, il a dressé le catalogue des espèces, et il a classé dans des cadres ceux de ces papillons qu'il a pu se procurer, tout en négligeant les microlépidoptères qui n'ont pas encore été suffisamment étudiés.

Le tableau qui suit résume exactement le résultat des travaux de M. Griffith :

LÉGIONS.	SECTIONS.	GENRES.	ESPÈCES	
			OBSERVÉES.	COLLECTIONN.
Rhopalocera ...	Succincti.	11	36	28
	Suspensi.	12	41	34
	Involuti.	5	12	10
Heterocera.....	Sphinges.	12	32	14
	Bombyces.	34	70	38
	Noctuaë.	68	150	48
	Geometraë.	49	84	35
	TOTAUX...	191	425	207

La section des Geometraë n'est encore qu'ébauchée ; elle ne pourra être complètement étudiée qu'après la publication de la dernière partie de l'ouvrage de M. Berce sur les papillons.

Le catalogue dressé par notre collègue est un travail très intéressant, dont l'impression est d'autant plus nécessaire que la conservation de ces êtres charmants offre plus de difficultés.

BOTANIQUE.

Plantes cryptogames.

A votre dernière séance, M. Arrondeau vous a soumis une sérieuse étude des espèces de la famille des hépathiques que lui et M. A. Legal ont observées jusqu'ici soit près de Vannes, soit aux environs de Josselin. Ce travail, qui sera publié dans le bulletin de la Société, est suivi d'un catalogue contenant 20 genres et 32 espèces toutes comprises dans un fascicule qui y est annexé.

M. A. Legal nous a encore remis des échantillons de 12 mousses nouvelles pour notre flore morbihannaise. Ce sont :

NOMS DES MOUSSES DONNÉES PAR M. LEGAL.

- Bryum atropurpureum* Web. et Mhr. (Guégon).
Bryum natans Schreb. (Josselin).
Neckera crispa Hedw. (Bois de Clehinet, à Guégon).
Hypnum riparium Linné. (Fontaines. C.).
Hypnum pulegens Schemper. Croît sur les troncs d'arbres. (Le Quengo près Josselin).
Syntrichia laevipila Brid. — *Tortula ruralis* Var. — *Lavipila* Duby. Croît sur les arbres (Lanouée près Josselin).
Didymodon obscurum Schw. — *Cynodontium bruntoni* Schemper. (Josselin).
Dicranum pellucidum Hedw. Croît sur les dunes (Quibéron).
Weissia fugax Hedw. — *Weissia striata* Var. *minor* Duby. (Josselin, sur les rochers).
Campylopus turfaceous Schemper. (Josselin).
Grimmia montana Br. et Schw. (Josselin).
Gymnostomum minutulum Schw. Sur les rochers près la mer (Carnac).

Les mousses observées dans le département et déposées dans notre herbier, comprennent en ce moment 124 espèces. Ce nombre s'accroîtra, je l'espère, dans une certaine mesure, durant le cours de l'année prochaine.

Les tribus des hypoxylons et des champignons ont été de ma part l'objet de quelques recherches qui ne se sont guère étendues au-delà des environs de Vannes. Mais n'ayant à consulter que le *Botanicon gallicum* de Duby et une partie des planches de Bulliard, je n'ai pu reconnaître qu'environ 450 espèces appartenant à ces deux tribus. J'ai dressé néanmoins le catalogue de celles de ces plantes qu'il m'a été possible de déterminer ; je vous prie de le déposer dans vos archives. Il pourra plus tard être consulté par ceux de nos successeurs qui voudraient approfondir l'étude de ces deux grandes divisions de la cryptogamie.

MINÉRALOGIE.

Nous n'avons ajouté, cette année, aucun nouvel échantillon à nos collections minéralogiques. Toutefois, M. de Limur, à l'une de nos dernières séances, a fait passer sous nos yeux un groupe d'orthose ou feldspath cristallisé qui aurait été trouvé dans une tranchée ouverte durant les travaux du chemin neuf de Vannes à Arradon. Cette substance avait été déjà signalée parmi les diorites de la côte de Billiers, par M. d'Ault-Dumesnil (*Traité des minéraux du département du Morbihan*).

LISTE DES OBJETS

Acquis, donnés ou déposés au Musée archéologique de Vannes

PENDANT L'ANNÉE 1872.

MÉDAILLES.

Don.

1 monnaie d'argent d'Henri III. Don de M. TASLÉ, père.

Jetons et monnaies divers en bronze ou en cuivre.

Don de M. PERRIN.

2 monnaies en argent trouvées à Augan. Don de M. SALMON.

Un lot de monnaies et médailles diverses dans lequel figurent :

1 Constantin.

1 Néron.

Plusieurs monnaies de Louis XIV.

— Louis XV.

— Louis XVI.

Une médaille commémorative de la bataille de Saint-Cast.

Trois monnaies bretonnes, dont une de Conan IV et les deux autres d'Etienne.

Don de MM. Landormy et Roulleau.

Une médaille romaine à l'effigie de Dioclétien et une à celle d'Auguste.

Don de M. le docteur AVICE.

7 médailles romaines.

Don de M. Taslé, père.

Une médaille romaine.

2 monnaies françaises.

1 — Louis de Bourbon

2 — des vicomtes de Châteaudun.

Don de M. LOROIS.

Acquisitions.

La Société a acquis un lot magnifique de monnaies ou médailles provenant du cabinet de M. l'abbé Marot. Nous mentionnerons seulement les pièces les plus remarquables qui ont pris place dans le médailler :

2 monnaies gauloises.

2 — grecques.

2 familles romaines.

39 médailles romaines dont 1 Salonin, fils de Gallien.

1 Magnia Urbica, femme de Carus.

1 Crispine, épouse de Commode.

1 Julie, fille de Titus.

1 Tacite.

1 Allectus.

15 monnaies françaises dont trois monnaies bretonnes à l'effigie de Jean IV et de François II, et une monnaie des seigneurs de Forcalquier.

A Kerjubin, commune de Monterblanc, un paysan a trouvé dans son champ un petit vase en terre vernissée, forme gobelet, dans lequel était contenu 17 pièces de monnaie en argent aux effigies de Henri III, Charles X de Bourbon, Charles IX et Henri II de Navarre.—(Acquisition.)

Acquis de diverses personnes.

5 médailles romaines.

5 monnaies en or de Charles V.

4 — en argent.

2 — bretonnes de Conan IV.

2 — en argent de Jean IV.

3 — en argent d'Edouard III d'Angleterre.

1 — en or de Raymond d'Orange.

1 — en or de Ferdinand et d'Isabelle d'Espagne.

1 pièce de 20 fr. de Napoléon, empereur (République française 1806).

1 pièce de 15 sols de Louis XVI.

Dépôt.

1 monnaie d'argent de Jean de Lorraine.

Don de M. L. GALLIES.

OBJETS DIVERS.

Don.

Une épée gauloise en bronze.

Don de M. RÉMY, professeur au lycée de Lorient.

Nombreux fragments de poterie en terre grossière, éclats de silex, pierres en granit paraissant avoir servi de poids pour lignes ou filets, schiste portant trace de frottement (Beg-er-Lannec, Quibéron).

M. l'abbé LAVENOT.

Nombreux fragments de poterie d'époque gallo-romaine (Moulin de Saint-Julien, Quibéron).

M. l'abbé LAVENOT.

Fragments d'un vase orné de lignes se coupant à angle droit, et nombreux débris de poterie et de briques (dolmen circulaire de Mané-Meur, Quibéron).

M. l'abbé LAVENOT.

Il est à regretter que M. l'abbé Lavenot, n'ait pas fait parvenir à la Société une note sur les produits de ces trois fouilles dont les résultats offrent de l'intérêt.

Deux pierres de fronde de la Nouvelle-Calédonie.

Don de M. SALMON.

Echantillons de résidus de fonte de fer (1^{re} époque) trouvés dans une lande près du château du Resto, en Moustoir-ac.

M. de Cussé.

Fac-simile en plâtre de signes sculptés sur une pierre de dolmen de Mané-Lud, en Locmariaquer.

M. de Cussé.

Acquisitions.

Un fragment de dentelle en argent doré provenant d'un ornement d'église.

Un Christ en bronze du XV^e siècle.

Un cadran solaire en schiste ardoisier, daté de 1734 : porte les armes de France et de Bretagne.

Fragments d'un vase en bronze et débris d'ossements humains incinérés, provenant d'une fouille faite par M. Lukis dans une lande située aux environs du Rocher, en Plougoumelen.

Nombreux bracelets en bronze ornés de bossettes, entiers ou fragmentés, un certain nombre soudés entre eux indiquent la façon dont ils étaient portés ; 2 bracelets en bronze, l'un uni, l'autre orné de traits en creux ; fragments d'armilles en bronze ; fragments d'un objet en bois

(d'if) orné au bord de deux traits circulaires en creux entre lesquels sont figurés des lozanges unis et des triangles remplis par des hachures, ce sont probablement les débris d'un bracelet. Une pointe de flèche en forme d'amande est d'un travail très délicat et remarquable. Une grosse perle en..... Un très petit vase en terre rouge, avec oreille et trou de suspension. Statuettes ou fragments de statuettes en terre blanche (époque gallo-romaine) représentant la Vénus anadyomène, un coq, un fragment d'édicule, le buste et des fragments de la partie inférieure d'une Minerve, etc., etc.

Fragments d'une statuette d'homme en terre cuite, d'époque indéterminée. Un celtæ en jadéite, quatre en diorite, un en quartz fibreux ayant servi de pilon, sur l'un des côtés existe une rigole. Deux couteaux en silex. Deux haches en bronze. Deux perles en verre bleu, une en quartz hyalin, une en talc, une pierre en..... et ayant servi de polissoire.

Tous ces objets proviennent de fouilles faites par M. Bain de la Coquerie aux environs du Rocher, en Plougoumelen.

Un coffret de mariage en bois de Santal, de l'époque de la Renaissance. Sur la face antérieure est représenté le jugement de Salomon, sur les côtés des arabesques est un oiseau, et sur la partie intérieure du couvercle le triomphe d'un personnage. Ces dessins sont faits à la plume, les champs en creux sont couverts d'un pointillé au repoussé.

Fouilles.

La Société a exécuté au printemps dernier la fouille d'une grotte ou galerie située à Tréhuinec, en Vannes, taillée de main d'homme dans la roche. Son exploration a donné comme résultat la découverte de nombreux fragments de poteries de l'époque dite gauloise, quelques-uns de ces fragments sont ornés de dessins forts remarquables, exécutés soit à la molette, soit avec des matrices. Ils sont en outre recouverts d'un enduit noir ou plombaginé. Malheureusement, un grand nombre de morceaux manquant, l'on n'a pu retrouver que quelques formes, un couvercle et trois vases en forme de soupière.

Au fond de la galerie s'est trouvée une monnaie en argent de Louis XI.

L'on peut présumer que cette excavation a servi de refuge ou de cachette pendant une guerre.

LISTE DES SOCIÉTÉS SAVANTES

avec lesquelles

LA SOCIÉTÉ POLYMATHIQUE EST EN RELATION.

1. — Société historique et archéologique, à Château-Thierry (Aisne).
2. — Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres, à Troyes (Aube).
3. — Société des lettres, sciences et arts, à Rodez (Aveyron).
4. — Société de statistique de Marseille (Bouches-du-Rhône).
5. — Académie des belles-lettres, sciences et arts de La Rochelle (Charente-Inférieure).
6. — Société d'émulation, à Dinan (Côtes-du-Nord).
7. — Société d'émulation, à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord).
8. — Société des sciences naturelles et archéologiques, à Guéret (Creuse).
9. — Société d'émulation, à Besançon (Doubs).
10. — Société dunoise, à Châteaudun (Eure-et-Loire).
11. — Société académique de Brest (Finistère).
12. — Académie du Gard, à Nîmes (Gard).
13. — Société d'histoire naturelle, à Toulouse (Haute-Garonne).
14. — Société archéologique du midi de la France, à Toulouse.
15. — Société linnéenne de Bordeaux (Gironde).
16. — Société d'horticulture et de botanique, à Montpellier (Hérault).
17. — Société d'horticulture et d'histoire naturelle de l'Hérault, à Montpellier.
18. — Société archéologique, à Rennes (Ille-et-Vilaine).
19. — Société des sciences à Rennes.
20. — Société des lettres et des sciences, à Redon (Ille-et-Vilaine).
21. — Société impériale d'agriculture-industrie, à Saint-Étienne (Loire).
22. — Société d'agriculture, sciences, arts et commerce du Puy (Haute-Loire).
23. — Société archéologique, à Nantes (Loire-Inférieure).
24. — Société académique, à Nantes.
25. — Société archéologique de l'Orléanais, à Orléans.
26. — Société archéologique du Vendômois, à Vendôme (Loir-et-Cher).
27. — Société des sciences et lettres de Loir-et-Cher, à Blois.

28. — Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers (Maine-et-Loire).
29. — Société linnéenne d'Angers.
30. — Société académique d'Angers.
31. — Société académique de Cherbourg (Manche).
32. — Société d'agriculture, commerce, sciences et arts, à Châlons (Marne).
33. — Société des sciences et arts de Vitry-le-François (Marne).
34. — Société d'archéologie, sciences et arts, à Mayenne (Mayenne).
35. — Société impériale des sciences, de l'agriculture et des arts, à Lille (Nord).
36. — Société pour l'encouragement des sciences-arts, à Dunkerque (Nord).
37. — Société académique d'archéologie, sciences et arts, à Beauvais (Oise).
38. — Comité archéologique de Senlis (Oise).
39. — Société d'histoire naturelle de Colmar (Haut-Rhin).
40. — Société littéraire, à Lyon (Rhône).
41. — Société d'histoire et d'archéologie, à Châlons-sur-Saône (Saône-et-Loire).
42. — Société d'agriculture, sciences et arts, au Mans (Sarthe).
43. — Société médicale d'émulation, à Paris (Seine).
44. — Société philotechnique, à Paris.
45. — Société de numismatique et d'archéologie de Paris, rue de l'Université, 55.
46. — Société d'agriculture, sciences et arts, à Meaux (Seine-et-Marne).
47. — Commission départementale des antiquités, à Rouen (Seine-Inférieure).
48. — Société de statistique, sciences et arts, à Niort (Deux-Sèvres).
49. — Société d'histoire et d'archéologie, à Chambéry (Savoie).
50. — Société des antiquaires de Picardie, à Amiens (Somme).
51. — Société littéraire et scientifique, à Castres (Tarn).
52. — Société des sciences, belles-lettres et arts, à Toulon (Var).
53. — Société académique, à Toulon.
54. — Société d'émulation, à La Roche-sur-Yon (Vendée).
55. — Société archéologique et historique, à Limoges (Haute-Vienne).
56. — Société des antiquaires de l'Ouest, à Poitiers (Vienne).
57. — Société des sciences historiques et naturelles, à Auxerre (Yonne).
- 58. — Société archéologique de la province de Constantine (Algérie).
59. — Société des antiquaires, à Édimbourg (Écosse).
60. — Société cambrienne (The archaeological association).
61. — Société archéologique de Rambouillet (Seine-et-Oise).

MEMBRES

DE LA SOCIÉTÉ POLYMATHIQUE DU MORBIHAN

EN 1872.

BUREAU PENDANT L'ANNÉE 1872.

- MM.** ARRONDEAU, Président.
DE CLOSMADÉUC, Vice-Président.
GUYOT-JOMARD, Secrétaire.
TASLÉ père, Conservateur du Musée d'histoire naturelle.
DE CUSSÉ, Conservateur du Musée archéologique.
PEYRON, Trésorier.
BOURDONNAY et DE LAMARZELLE, Secrétaires-adjoints.
ARRONDEAU,
GRIFFITH,
L. GALLES,
E. DE LAMARZELLE, } Conservateurs-adjoints.

MEMBRES TITULAIRES (RÉSIDENTS).

MM.

- | | |
|---|--|
| M ^{re} BÉCEL, Évêque de Vannes. | CARADEC (Albert), Avocat. |
| DEL PON, Préfet du Morbihan. | CARADEC (Auguste), Propriétaire. |
| CHAMPION (le Général), Commandant le département. | CAREL (le Père), de la Société de Jésus. |
| ARRONDEAU, ancien Inspecteur d'acad. | CHARIER, Architecte de la ville et du diocèse. |
| BASSAC (Edmond), Géomètre. | DE CLOSMADÉUC, Docteur-médecin. |
| BAUDIC, Avoué-licencié. | CONTE DE LA MAISONFORT, Trésorier-payeur. |
| BERNARD, Subst. du Proc. de la Rép. | COUVEZ, ancien Offic. d'adm à Vannes. |
| BESQUEUT père. | DE CUSSÉ, Propriétaire. |
| BESQUEUT fils. | DELANDRE, Directeur des douanes. |
| BRÉART DE BOISANGER, Ingénieur en chef à Vannes. | D'HALEWYN, Propriétaire. |
| BOUVANT, ancien Professeur. | FILHOL DE CAMAS, Colonel en retraite. |
| BOURDONNAY, Avoué-licencié. | FORESTIER, Ingénieur. |
| BUGUEL, Notaire, adjoint au Maire. | FONTÈS, Directeur de l'enregistrement. |
| BURGALT (Émile), Avocat. | FOUCHARD, Vicaire général. |
| CARADEC (Ambroise), Président du tribunal civil. | |

FOUQUET père, Docteur-médecin.
GALLES (Louis), Imprimeur.
DE GOUVELLO (Amédée), Député à l'Assemblée nationale.
GRIFFITH, Propriétaire.
GRANDPAIR, Juge.
GUYOT-JOMARD, ex-Professr, Commis de l'inspection académique.
HENRI DE KERGOET, Receveur de l'enregistrement, à Vannes.
JOLLIVET, Propriétaire.
DE KEYSER, Avoué.
LALLEMAND, Juge de paix.
LALLEMENT, Léon, Vice-président du Conseil de Préfecture.
E. DE LAMARZELLE, Propriétaire.
LE MENÉ, Chanoine titulaire.
DE LIMUR, Propriétaire.
MARCHAIS, Pharmacien.
MAURICET père, Docteur-méd. (M. F.)
MAURICET fils, Docteur-médecin.
MONTFORT, Juge.
DE MONTLAUR, Propriétaire.
MONPROFIT, lieutenant au 86^e de ligne.
RAYMOND, Médecin-major id.

HAYE, Capitaine au 86^e de ligne.
TORE, Capitaine au 86^e de ligne.
WAMBERGUE, Cap. id.
MORIO, Chimiste à Vannes, Adjoint au Maire.
PAVOT, Chef de division à la préfet.
PÉRIER DE LAHITOLLE, Directeur départemental des Prisons.
PERRIN, Pharmacien.
PEYRON, Président du tribunal de commerce.
LE PODER, Vicaire à la cathédrale.
POZZY, Expert.
PRULHIÈRE, Agent-voyer en chef.
DE QUÉRAL, Docteur-médecin. (M. F.)
ROSENZWEIG, Archiviste du départem.
ROGER, Vérificateur de l'enregistrem.
SALMON, Bibliothécaire de la ville.
DE SÉCILLON, Propriétaire.
TASLÉ père, ancien Notaire. (M. F.)
TASLÉ fils, Notaire.
TESSIER, ancien Président du tribunal de commerce.
TRÉMANT, Docteur-médecin.

NON RÉSIDANTS.

L'Abbé ARNAUD, Vicaire à Questemb.
AUDRAN, Notaire à Quimperlé.
BARNWELL, Secrétaire général de l'Assoc. cambr., 37, Great Queen street-Lincoln inn fields, London.
BERNARD, Médecin à Carhaix.
BOYER, Commissaire de marine en retraite, Lorient.
BOULANGÉ, Ingénieur en chef à Arras.
DE LA BOURDONNAYE, Membre du Conseil général, à Grand-Champ.
BOURUET, Propriétaire à Arradon.
DE BRÉHIER, Propriétaire à Josselin.
BURGAULT (Eugène), Propriétaire à Noyal-Muzillac.
CHAUFFIER (l'abbé), Vicaire à La Roche-Bernard.
CHAUSSAT, Docteur-médecin à Ahun-les-Mines (Creuse).

DE CLOSMADÉUC, Notaire à La Roche-Bernard.
COLLET (l'abbé), Vicaire à Plœmel.
CORNILLY, Avoué à Lorient.
COUÉ, Léon, Propriétaire à Muzillac.
DE DANNE, Propriétaire à Talhouët, en Pluherlin.
DELAUNAY, Greffier-comptable de la maison centrale à Clermont (Oise).
DELAËTRE, Sous-Préfet à Lannion.
DESMARS, de la Société des sciences à Redon.
DESNOYERS, Bibliothécaire au Muséum d'histoire naturelle, à Paris.
DU BOUËTIEZ DE HORGUEN, Avocat à Lorient.
M^r DUBREUIL, Archevêque d'Avignon.
DU CHASTELLIER, Correspondant de l'Institut, à Kynuz, en Pont-l'Abbé-Lambour (Finistère).

M. F. désignent les membres fondateurs en 1820.

- DU HAUT-PLESSIX**, Ingénieur en chef à Paris.
- DUMOULIN DE PAILLARD**, Propriétaire à Sarzeau.
- Le baron DURAND DE FONTMAGNE**, Docteur en droit, au château de Fontmagne, par Castries (Hérault).
- EUZENOT** (l'abbé), Vicaire à Guidel.
- FOULON**, Docteur-médecin à Nantes.
- A. DE FRANCHEVILLE**, Propriétaire à Sarzeau.
- DE FRANCHEVILLE** (Alban), à Sarzeau.
- GACHET**, Docteur-médecin à Issoudun.
- R. GALLES**, Sous-Intendant militaire à Nantes.
- GARNIER**, Propriétaire à Sarzeau.
- GAULTIER DU MOTTAY**, Propriétaire à Plérin (Côtes-du-Nord).
- GEFFRAY**, Instituteur à Rieux.
- GRAYO DE HAVENANT**, Notaire à Péaule.
- GRAYO DE HAVENANT**, Avocat, rue de La Fontaine, 77, à Auteuil (Paris.)
- GRESSY**, Médecin à Carnac.
- GUILLLOTIN**, Notaire à Caden.
- GUYOT**, Abel, Inspecteur des lignes télégraphiques au Havre.
- GUYESSE**, Ingénieur hydrographe, rue à Lorient.
- HALLÉGUEN**, Médecin à Châteaulin.
- HAWKE**, Architecte à Laval.
- HUBERT**, Conducteur des ponts et chaussées à Pontivy.
- JAN DE LA GILLARDAIE**, Contrôleur des contributions directes, rue de Constantinople, à Paris.
- JÉGOU**, Juge de paix à Guérande.
- JOUANNO**, Architecte à Pontivy.
- JUHEL**, Docteur-médecin à Rochefort.
- DE KERIDEC**, Propriét. à Hennebont.
- DÉ KERRET**, Propriétaire à Bouguery (Finistère).
- Le comte LA CROIX DE ROCHAMBEAU**, Propriétaire à Paris, rue Scribe 7.
- LALLEMAND**, Yves, Receveur de l'enregistrement à Mugron (Landes).
- G. DE LAMARZELLE**, à Sarzeau.
- LE DIBERDER**, Dr-méd. à Lorient.
- LE FLOCH**, Juge de paix à Pluvigner.
- LE GOARANT DE TROMELIN**, Gaston, rue de La Chalotais, Nantes.
- LE MAUFF**, Docteur-médec. à Sarzeau.
- LE ROUX**, Négociant, Prairie-au-Duc, à Nantes.
- LE TOURNEAU**, Docteur-Médecin, à Paris, rue Saint-Lazare, 119.
- LENGLIER**, Colonel en retraite, membre du Conseil général à Pontivy.
- LE VANNIER**, Juge de paix à Rohan.
- LOROIS**, Membre du Conseil général, à Arzal.
- MAHÉ**, à Locmariaquer.
- MEUNIER**, Capitaine au 92^e de ligne, attaché aux bureaux Arabes, Oran.
- DE LA MONNERAYE**, Député à l'Assemblée nationale.
- DE MONTCUIT**, Propriétaire à La Grationnaye, Malansac.
- MONTRELAY**, Notaire à Lorient.
- NOULET** (le Dr), Professeur à l'école de médecine de Toulouse.
- PANCKOUCKE**, Propriétaire à Arradon.
- PECCADEAU**, Inspecteur de la Cie d'Orléans, à Lorient.
- PERRIO**, Propriét. à Kéhan, en Arradon.
- PIÉDERRIÈRE** (l'abbé), Curé-doyen à La Trinité-Porhoët.
- PIRONNEAU**, Substitut à Pontivy.
- PLATEL DE GANGES**, Offic. de marine à Lorient.
- POCARD-KVILER**, Ingénieur à Nantes.
- PORTEU**, Sous-Préfet à Vitré.
- PRÉVEL**, Archit., quai Cassard, Nantes.
- RAOUL**, Notaire à Pontscorff.
- RÉMY**, Professeur au Lycée de Lorient.
- RONCHAIL**, Inspect. primaire, Privas.
- ROPARTZ**, Avocat à Rennes.
- Le comte DE SAINT-LUC**, Propriétaire à Guelguiffin (Finistère).
- DE SAINT-PIERRE**, ancien Préfet, Avranches.
- SALMON-LAUBOURGÈRE**, Président du tribunal, à Quimperlé.
- SAUREL**, Vérificateur des douanes à Marseille.
- SIMON**, Ingénieur à Rochefort-en-terre.
- TALBOT**, Propriétaire à Arradon.
- THOMAS-KCADO**, Membre du Conseil général, à La Roche-Bernard.
- DE TUAULT**, Avocat à Lorient.
- TROCHU**, Propriétaire à Palais.
- VIBERT**, Employé des contributions indirectes à Port-Louis.

MEMBRES HONORAIRES, CORRESPONDANTS OU ASSOCIÉS.

- AIMÉ DE SOLAND**, Président de la Société linnéenne d'Angers.
AUGUSTIN, Propriétaire à Quimper.
BARA (l'abbé), Recteur à Saint-Brieuc-de Mauron.
DE BONSTETTEN, Chambellan honoraire de S. M. l'Empereur d'Autriche, à Thune (Suisse).
DE LA BORDERIE, Directeur de la *Revue de Bretagne et Vendée*, à Vitré.
BRONGNIART (Ad.), Professeur au Jardin des Plantes, à Paris.
BLANDIN (le Dr), à Nantes.
COURTILLIER, Naturaliste à Saumur.
DAMOUR, Membre de l'Institut, à Paris.
DELVAUX, attaché à l'École impériale des Mines, à Paris.
ÉMILE DE LA PRIMAUDAYE, à Millianah.
ÉON fils, Propriétaire à Vannes.
ÉPARVIER, Procureur de la République à Vannes.
FOUGÈRE, Conseiller de préfecture, à Laon.
GAULTIER (l'abbé), Curé à Port-Louis.
GOUÉZEL, Conducteur des ponts et chaussées, à Palais.
GRÉGOIRE, Ingénieur à Paris.
M^r GUILLOUX, Archevêque de Haïti.
JAQUEMET, Inspecteur général des ponts et chaussées, Paris.
JOURDAN, Conseiller de préfecture à Vesoul.
JULLIEN, Receveur de l'enregistrement à Étables (Côtes-du-Nord).
DE KERANFLECH, Propriétaire à Mûr (Côtes-du-Nord).
KERSAHO (l'abbé), Recteur à Locol.
DE LANTIVY, Receveur de l'enregistrement, à Pleyben (Finistère).
LE GAL (Fulgence), Inspecteur d'académie, à Saint-Brieuc.
LE GAL, Percepteur à Plœmeur.
LE GUAY, Architecte, rue de la Sainte-Chapelle, 3, Paris.
LE LIÈVRE, Employé des Postes à Nantes.
LE MAUGUEN (l'abbé), Curé à Gourin.
LE VOYER (l'abbé), Recteur à La Croix-Helléan.
LUCAS (l'abbé), Vicaire à Caro.
MOIGNO (l'abbé), Directeur du journal *les Mondes*, à Paris.
MORIÈRE, Professeur à la Faculté des sciences, à Caen.
NICOLAS (l'abbé), Aumônier des Dames Ursulines, Vannes.
PAVOT (Alb.), Capitaine au 5^e bataillon de chasseurs à pied, Rennes.
PÉRIER, Professeur au Lycée de Pontivy.
POCARD-KVILER, Capitaine de frégate en retraite, à Vannes.
POWER, Jeannette, Membre de plusieurs Sociétés savantes, à Paris.
PRADIER (Ernest), Général de brigade.
PRADIER Césaire, Capitaine de vaisseau, à Lorient.
DE RATTIER DE SUSVALON, Rédacteur du journal *l'Étincelle*, Bordeaux.
RIGOUT, Préparateur de Chimie à l'école des Mines, Paris.
RIO, Homme de lettres, à Paris.
TASLÉ (Julien), Président honoraire de Chambre à Rennes.
TERRIEN (l'abbé), Curé à Pontscorff.
TERRIEN DE LAISTRE (H.), Conseiller honoraire, à Rennes.
VERRIER, Professeur de mathématiques au Lycée de Saint-Brieuc.

BUREAU DE 1873.

MM. DE CLOSMADÉUC, Président.

FOUQUET, Vice-Président.

GUYOT-JOMARD, Secrétaire.

TASLÉ père, Conservateur du Musée d'histoire naturelle.

DE CUSSÉ, Conservateur du Musée archéologique.

ARRONDEAU, Conservateur de la bibliothèque.

PEYRON, Trésorier.

BOURDONNAY, Secrétaire-adjoint.

ARRONDEAU,

GRIFFITH,

L. GALLES,

DE LAMARZELLE,

} **Conservateurs-adjoints.**



TABLE DES MATIERES.

PREMIER SEMESTRE.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.....	1
ALLOCATION DE M. ARRONDEAU en prenant le fauteuil de la présidence..	17
LES ARYENS EN ORIENT ET LES CELTES EN ITALIE. — I ^{re} partie. — Par M. Émile Burgault, avocat.....	21
ÉTUDE SUR LE CRUCIFIX ANTIQUE (style byzantin) découvert dans l'île de Gavrinis (Morbihan). — Par M. le Dr G. de Closmadeuc.....	85

DEUXIÈME SEMESTRE.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.....	97
DÉCOUVERTE D'UN DOLMEN DE L'ÉPOQUE DU BRONZE au Rocher, en Plou- goumelen. — Par M. L. Galles.....	119
DÉCOUVERTE DE DEUX SÉPULTURES DE L'ÉPOQUE DU BRONZE au Rocher, en Plougoumelen. — Par M. L. Galles.....	125
DES OSSEMENTS INCINÉRÉS contenus dans une urne en cuivre découverte au Rocher en 1872. — Par le Dr Alfred Fouquet.....	127
ÉTUDE SUR LES MONUMENTS DE LA LANDE DU ROCHER. — Par M. Platel de Ganges.....	130
LE TOMBEAU DE SAINT MÉRIADÉC A NOYAL-PONTIVY. — Par M. l'abbé Euzenot.....	137
LE PRIEURÉ DE LOCMARIA, EN PLUMELEC. — Par M. Rosenzweig.....	140
DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES DANS LA COMMUNE DE GUER. (L'Abbaye.— Le château de Couëdor. — Le prieuré de Saint-Étienne.) — Par M. Rosenzweig.....	141
LES ARYENS EN ORIENT ET LES CELTES EN ITALIE. — II ^e partie. — Par M. Émile Burgault, avocat.....	145
ESSAI SUR LA GÉNÉALOGIE DES COMTES DE PORHOËT. — Par M. l'abbé Piédérrière, curé de La Trinité-Porhoët.....	234
BULLE INÉDITE D'INNOCENT III, du 12 mai 1200. — Par M. l'abbé Chauffier.....	241

UN MANDEMENT D'ÉVÊQUE DE VANNES, jugé et condamné par le Parlement de Bretagne au XVIII ^e siècle. — Par M. le Dr G. de Closmadeuc	24
CATALOGUE DES HÉPATIQUES observées dans le Morbihan. — Par M. Arrondeau.....	258
ALLOCUTION DE M. ARRONDEAU en quittant le fauteuil de la présidence..	265
HISTOIRE NATURELLE. — Compte-rendu de l'état du Musée en 1872. — Par M. Taslé, père.....	267
LISTE DES OBJETS ACQUIS, DONNÉS OU DÉPOSÉS AU MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE DE VANNES, pendant l'année 1872.....	273
LISTE DES SOCIÉTÉS SAVANTES avec lesquelles la Société polymathique est en relation.....	277
MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ POLYMATHIQUE DU MORBIHAN en 1872.....	279
BUREAU DE 1873	283



lement

C.....

Par M.

.....

ence..

72. —

.....

GIQUE

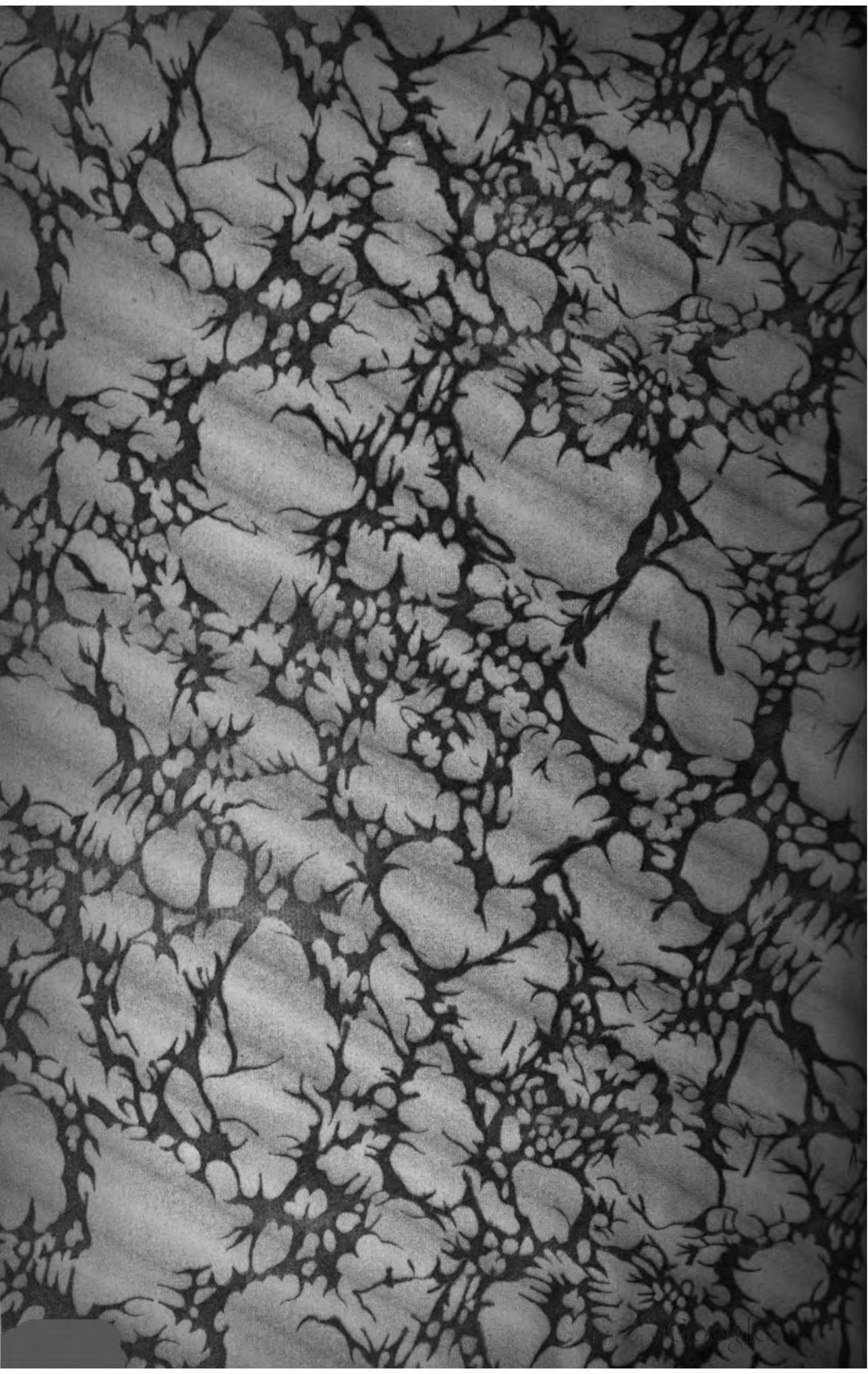
.....

thique

.....

.....

.....



This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred
by retaining it beyond the specified
time.

Please return promptly.

DEC 4 1917

5480428

3 2044 100 859 305

